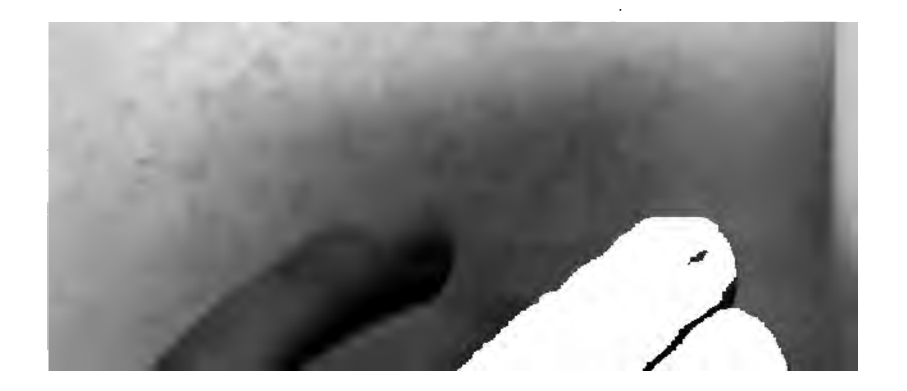



600076534V



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

1830-1848

—

TOME II

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

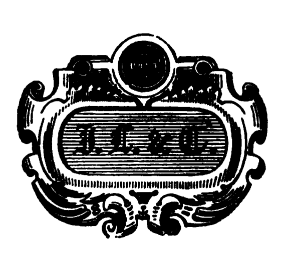
SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

PAR

M. ALFRED NETTEMENT

Tome second.





PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1854

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE

SOUS

LE GOUVERNEMENT DE JUILLET

LIVRE SEPTIÈME

ÉCOLES UTOPISTES

I

ORIGINE DES UTOPIES.

Trouver un idéal, réaliser cet idéal, telle est la marche de l'esprit humain. Quand le christianisme se fut emparé des idées, il transforma le monde ; il était indiqué que la philosophie rationaliste, se croyant maîtresse des intelligences, entreprendrait, à son tour, de façonner le monde à son image. C'est ainsi que les systèmes utopistes du dix-neuvième siècle se rattachent, par un lien logique, au travail rationaliste du dix-huitième.

Locke et Condillac, puis, après eux, Voltaire, Diderot, d'Holbach, qui marquent les termes d'une progression philosophique, avaient miné, dans un grand nombre d'esprits, les idées spiritualistes et, à plus forte raison, les croyances religieuses; le scepticisme avait renversé les solutions des grands problèmes dont l'humanité s'est toujours préoccupée; après l'éclectisme, vaine tentative d'une transaction impossible, l'esprit humain, qui ne reste pas longtemps dans les négations, avait cherché, comme on devait le prévoir, une formule d'affirmation nouvelle. Cette soif de l'infini, qui est une des grandeurs et un des tourments de notre nature, devait pousser la raison, tout à la fois enivrée de sa puissance et peu satisfaite du résultat de ses labeurs, à tenter un effort désespéré : c'est ainsi que le rationalisme du dix-huitième siècle avait, en se transformant, abouti, on l'a vu, au panthéisme. Le panthéisme, cette forme suprême de l'erreur, comme le le catholicisme est la forme suprême de la vérité, ne devait pas l'attaquer seulement sur le terrain de la théorie, mais sur le terrain de la pratique. Aussitôt après 1830, M. Lacordaire échangeait, on l'a dit, avec les écrivains du *Globe*, des paroles de défi au sujet de l'avenir des sociétés, revendiqué par le premier au nom du catholicisme, par les seconds au nom d'une religion rationaliste qui devait changer toutes les conditions de la vie humaine, et Ozanam fondait les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, pour démontrer, à ses jeunes antagonistes qui aspiraient à établir une société nouvelle sur des dogmes nouveaux, que le christianisme conservait, après dix-huit cents ans, une immortelle fécondité. On aperçoit ici le mouvement logique du panthéisme qui, descendu dans les faits, venait opposer l'utopie sociale à la vérité sociale du christianisme.

Il y a deux grandes lignes en architecture : la ligne païenne,

c'est la ligne horizontale, qui prend son développement en rasant la terre que nous habitons; la ligne chrétienne, c'est la perpendiculaire qui aspire à quitter notre globe pour se perdre, avec les flèches de nos cathédrales, dans l'infini. Quand l'homme renonce à celle-ci, il cherche à étendre indéfiniment celle-là : il rêve l'infini sur la terre, quand il ne va pas le chercher au ciel. L'infini sur la terre, c'est l'utopie.

L'utopie veut réaliser ici-bas l'idéal des religions. L'homme parfait, la terre parfaite, la science humaine remplaçant la sagesse divine et opérant des miracles, voilà le fond de toutes les utopies, qui ne sont que la forme suprême du rationalisme absolu, enivré de sa puissance, et cherchant à remplir le vide qu'il a creusé dans les intelligences en en chassant la religion[1]. Il était donc dans l'ordre logique que l'utopie fût la dernière née du rationalisme, et qu'elle parût en même temps que le panthéisme.

Elle ne se montra qu'avec une certaine réserve, ou du moins elle obtint peu de succès tant que la Restauration dura; elle eût rencontré un obstacle matériel dans les lois existantes, un obstacle moral dans l'état général des esprits, qui n'en étaient point arrivés à cette étape intellectuelle; l'éclectisme faisait encore illusion par le talent et l'éloquence

[1] C'est ainsi que les Mormons d'Amérique arrivent, de nos jours, à la polygamie et à l'idolâtrie; M. Philarète Chasles, dans une étude sur ces sectaires, cite un très-curieux passage de leur catéchisme : « Qu'est-ce que Dieu? — C'est un être matériel et intelligent qui a un corps et des membres. » — « A-t-il aussi des passions? — Oui, il mange, il boit, il aime, il hait. »

Il est remarquable que les États-Unis, la terre des essais, renferme deux sectes, la première, celle des Mormons, dont la doctrine se réduit à beaucoup travailler pour jouir du bien qu'on amassera, et l'autre, celle l'*Agapémone*, dont la doctrine consiste à jouir des richesses qu'on possède. Ainsi, les Américains ont fait deux religions des sentiments que produit l'absence de religion, le désir excessif d'acquérir chez le pauvre, le désir exclusif de jouir chez le riche. (Le travail de M. Chasles a paru dans le *Journal des Débats* du 19 octobre 1854).

de ceux qui développaient ce système de tolérance philosophique, qui n'est pas plus une philosophie que la tolérance religieuse n'est une religion. Mais quand les espérances qu'avait fait naître l'éclectisme furent dissipées, quand le panthéisme s'empara secrètement ou ouvertement des intelligences, désormais convaincues que le droit laissé à chacun de prendre, dans chaque système philosophique, les idées qui lui conviendraient. ne constituait pas un système, les novateurs se sentirent plus autorisés. La Révolution de 1830, en donnant une vive impulsion à tous les esprits, fit encore sentir ici son contre-coup. A la vue d'un changement si grand opéré en trois jours, rien ne paraissait plus impossible. Il semblait que tout devait et allait être renouvelé. Il y avait comme une fermentation universelle des esprits, et, pour les intelligences les plus avancées de cette grande coalition d'éléments hétérogènes réunis sous le nom de libéralisme, c'était peu qu'un simple changement de gouvernement.

II

LE SAINT-SIMONISME. — SON ORIGINE, SES DÉBUTS ET SES DESTINÉES AVANT 1830.

Parmi les utopies philosophiques qui se présentèrent à cette époque, la première, par la date, fut le saint-simonisme. Au moment où la Révolution de 1830 éclata, Saint-Simon n'existait plus; il était mort cinq ans auparavant, vers le mi-

lieu de l'année 1825. Il est nécessaire cependant de dire ici un mot de sa vie et de rappeler ses principales doctrines ; ces deux sujets se lient étroitement, et l'on ne comprendrait point l'école, si on la séparait de son fondateur.

Saint-Simon, qui, entre autres prétentions, avait celle de descendre de Charlemagne, descendait très-certainement du célèbre duc de Saint-Simon, qui écrivit sur le règne de Louis XIV des mémoires pleins d'esprit et de dénigrement, assez semblables à ces chansons satiriques que les soldats romains chantaient derrière le char des triomphateurs. De bonne heure, cet esprit infatué se crut appelé à une haute et mystérieuse destinée [1]. Sans doute, pour être plus sûr de ne pas l'oublier, il avait soin de se le faire rappeler par son valet de chambre, qui l'éveillait, tous les matins, avec ces paroles : « Monsieur le comte, levez-vous, vous avez de grandes choses à faire ! » La Révolution française le trouva dans les idées nouvelles. Il avait fait la guerre d'Amérique sous Washington. Il ne prit point part cependant aux événements politiques qui se succédèrent depuis 1789. Dès lors il s'était posé un problème dont l'étude, unique dans son but, multiple dans ses applications, occupa toutes les phases de son existence : expérimenter la vie humaine sous toutes ses formes, dans toutes ses fortunes, afin de recueillir, par cette expérience pratique, les enseignements les plus nombreux et les plus divers, de nature à lui révéler la science humaine et sociale. Il avait été soldat, il voulut être commerçant. Il s'associa avec un Prussien, le comte de Rædern, pour l'achat de biens nationaux. Au bout de peu de temps, il se retira de l'association, emportant pour sa part une somme de cent quarante-quatre mille livres. Après avoir été soldat et commerçant, il

[1] La mère de Saint-Simon, le novateur, était atteinte d'aliénation mentale.

voulut devenir savant. D'abord il aborda les sciences exactes, et, s'établissant en face de l'École polytechnique, il ouvrit sa maison et sa bourse aux astronomes, aux mathématiciens, aux physiciens, dont il recherchait la compagnie et les entretiens. Quand il eut ainsi perfectionné les notions qu'il possédait sur ces deux branches de connaissances, il émigra du côté de l'École de médecine, et rechercha les physiologistes, en mettant également à leur disposition sa maison et sa bourse, en échange de leurs enseignements. Pour compléter son éducation, il voulut ajouter à ses connaissances acquises l'expérience des voyages. Il parcourut donc l'Angleterre et l'Allemagne, dont il trouva les idées arriérées. Ce fut au retour de cette espèce de pèlerinage scientifique, qu'il alla à Coppet rendre une visite à madame de Staël, et lui faire une étrange proposition qui se rattachait, dans son esprit, à cette théorie des initiateurs et des messies du genre humain, dont il voulait doter la postérité, théorie que son école devait développer.

Après tant d'expériences, il lui en restait encore une à faire, il se maria. Mais le mariage avait, dans son esprit, un but scientifique. Il voulait épuiser toutes les émotions de la vie, bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, se trouver en contact avec la nature humaine sous l'influence de toutes les passions, et assister à toutes ces perturbations morales et intellectuelles, en philosophe, c'est-à-dire en prenant des notes sur ses impressions et sur celles des autres, en tenant registre de toutes ses émotions. Il consacra un an et cent cinquante mille francs à cette étude. C'est ainsi du moins qu'il se représente, dans l'espèce de biographie intellectuelle et morale qu'il a écrite sur lui-même, car il est bien difficile d'admettre qu'il ait toujours conservé son sang-froid au milieu de ce tourbillon, et qu'il ait gravement

compté les pulsations de son pouls pendant ce long accès de fièvre[1].

A la fin de l'année, Saint-Simon était arrivé au bout de son expérience, mais aussi au bout de sa fortune, et il ne se releva pas de sa ruine. C'est alors seulement qu'il commença à écrire. Le premier principe qu'il posa dans ses écrits fut celui de la domination souveraine de la capacité, de la science. C'est la tentation à laquelle cèdent tous les novateurs qui, se trouvant les plus capables, pensent au fond se couronner ainsi eux-mêmes.

Le lien par lequel les idées de Saint-Simon se rattachent aux idées du dix-huitième siècle et à toutes les écoles rationalistes, devient ici visible. Il croit, comme Jouffroy, comme M. Pierre Leroux, que la destinée du catholicisme est fermée, sa mission finie, et que la science doit désormais remplacer la religion. Le savant sera le prêtre de la société nouvelle. Le président de l'Institut remplacera le pape, l'Institut le collége des cardinaux : le pouvoir spirituel entre les mains des savants, le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires, le droit de nommer les chefs qui conduiront l'humanité confié à l'élection générale, voilà la première formule de Saint-Simon.

[1] Voici les paroles de Saint-Simon à ce sujet : « Si je vois un homme, disait-il, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale, fréquenter les maisons de jeux, etc., ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : voilà un homme qui se perd ; il n'est pas heureusement né ; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique, si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises ; s'il s'efforce de trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu. »

Il n'est guère, au fond, on le voit, que le metteur en œuvre des idées des philosophes du dix-huitième siècle. La parabole qu'il publia dans un journal, sous la Restauration, et qui le fit citer devant les tribunaux, est toujours le développement de la même idée. Il suppose que la France ait le malheur de perdre les trente hommes les plus remarquables qu'elle possède comme savants, poëtes, artistes, artisans dans les cent professions les plus utiles à la société, en tout trois mille personnes, et il insinue que cette perte jetterait une perturbation bien plus grave dans la production et dans la richesse nationale, que si la France venait seulement à perdre *Monsieur,* frère du roi, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, tous les princes et toutes les princesses de la famille royale, en ajoutant à cette hécatombe, à laquelle il se montre très-philosophiquement résigné, tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'État, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques et évêques, grands vicaires et chanoines, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement. Saint-Simon assure que la perte de ces trente mille individus, réputés les plus importants de l'État, n'affligerait les Français que sous un rapport purement sentimental, attendu qu'ils seraient très-faciles à remplacer et qu'il n'en résulterait aucun mal pour l'État.

Il y a, dans cette parabole, un sophisme criant : tous les savants, tous les artisans, tous les poëtes, tous les artistes dont parle Saint-Simon seraient beaucoup plus faciles à remplacer et beaucoup moins regrettables, dans l'intérêt de l'État, qu'un roi comme Henri IV, un ministre comme Colbert, un général comme Turenne; la preuve en est que la

mort de ces trois hommes éminents a suffi pour changer la fortune de la France. Mais la supposition plaisait à Saint-Simon parce qu'elle servait son système, qui était de couronner la science et l'industrie. Il faut dire aussi qu'au moment où il écrivait cette espèce d'anathème contre toutes les grandeurs de la société officielle, il était sous le coup des rancunes d'une misère si navrante qu'elle le poussait au désespoir, et par le désespoir au suicide. Cherchant en vain des éditeurs pour publier ses nombreux écrits, il n'éprouvait que des refus, et, après avoir expérimenté toutes les jouissances du luxe, il subissait toutes les privations de la pauvreté, vivant de pain et d'eau, et manquant de bois pendant l'hiver. C'est alors qu'il essaya de mettre fin à sa vie en se tirant un coup de pistolet. La balle lui emporta un œil, mais il survécut à cette blessure, et il demeura toujours pauvre, et, de plus, défiguré.

Ces années, qu'il avait voulu retrancher de sa vie, lui servirent à compléter sa formule. Il avait en vain essayé de faire accepter ses idées sous la forme philosophique, il les présenta désormais sous la forme religieuse. Il avait été frappé de cette pensée, que la philosophie est impuissante à rien fonder de général et de durable, et que la religion seule peut déterminer ces grandes révolutions intellectuelles et morales, qui descendent dans les profondeurs des populations. Il disait, peu d'instants avant de mourir, à un de ses disciples et à un de ses confidents, M. Olinde Rodrigues : « En attaquant le système religieux du moyen âge, on n'a réellement prouvé qu'une chose : c'est qu'il n'est plus en harmonie avec les progrès des sciences positives; mais on a tort d'en conclure que le système religieux doit disparaître tout entier; il doit seulement se mettre d'accord avec les progrès de la science positive. » C'est ainsi qu'il fut amené à développer la dernière

face de sa théorie sous ce nom ambitieux : le *Nouveau Christianisme*.

Ce n'est pas d'hier que les novateurs ont eu la pensée de renouveler l'Évangile. Déjà, sous le règne de saint Louis, on voit le général des Franciscains écrire « l'Introduction à l'Évangile éternel, » ce qui supposait que l'Évangile de Jésus-Christ n'était que temporaire ; de là cette grande polémique entre les ordres religieux et l'Université de Paris, entre les partisans excessifs de la grâce et de l'inspiration et les défenseurs exagérés de la loi et de la raison, qui se termina par une double condamnation, quand saint Thomas d'Aquin eut porté sur ces redoutables questions le flambeau de sa doctrine et de son intelligence si ferme et si sûre d'elle-même. Saint-Simon venait, après tant d'autres, essayer de renouveler l'Évangile. Selon lui, il ne doit y avoir qu'un dogme immuable dans le christianisme : « Aimez-vous les uns les autres. » Ainsi il supprimait les prémisses et gardait les conclusions, sans voir que ce qu'il supprimait était la raison d'être de ce qu'il conservait, car les chrétiens s'aiment comme des frères, parce qu'ils sont issus du même père, créés par le même Dieu, rachetés tous de son sang, appelés à parvenir à la même immortalité, en traversant les mêmes épreuves et les mêmes misères.

De ce principe : *Aimez-vous les uns les autres*, Saint-Simon tirait cette autre formule : La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Dans cette formule, rien de nouveau. Le christianisme avait marché dans cette voie pendant dix-huit siècles, lorsque Saint-Simon eut la prétention de l'ouvrir. Le mouvement de la civilisation générale, depuis la prédication de l'Évangile, n'avait été au fond que l'amélioration du sort du plus grand

nombre. L'abolition de l'esclavage, puis la suppression du servage, la réhabilitation de la femme, ces efforts continuels en faveur des pauvres, des faibles et des petits, qu'on retrouve à chaque pas dans l'histoire du christianisme avant Saint-Simon comme après lui, sont la réalisation pratique de la maxime qu'il énonçait comme une nouveauté audacieuse.

A l'exemple de tant d'autres, il dérobait au christianisme les armes avec lesquelles il essayait de le combattre. Seulement il prétendait transmettre au savant la mission remplie jusque-là par le clergé. Il ne comprenait pas que le mobile surnaturel que trouve le clergé dans l'amour de Dieu pour se dévouer aux hommes et les servir, manquait, d'une manière absolue, aux savants élevés alors dans les doctrines arides du matérialisme et du scepticisme qui dessèchent le cœur. Du reste, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, Saint-Simon ne donnait aucun moyen de former cette hiérarchie par laquelle il voulait la remplacer. A quel signe reconnaîtrait-on les plus capables, ces conducteurs prédestinés de l'humanité? Quelle autorité aurait la prérogative de les désigner? Il ne le disait nulle part. Cela seul eût suffi pour rendre son système impraticable, car il eût fallu que, par une intuition soudaine, ceux qui étaient appelés à commander se reconnussent comme capables, et que, par une résignation encore plus difficile à obtenir, ceux qui étaient destinés à obéir consentissent à se regarder comme incapables de gouverner.

Il est inévitable que, lorsqu'un nouveau système se présente, il critique celui qui l'a précédé : le *Nouveau Christianisme* critiquait donc l'ancien. La critique de Saint-Simon manquait de grandeur et de généralité; elle portait principalement sur trois points : il reprochait à l'Église de don-

ner un mauvais enseignement aux laïques, sans s'apercevoir que tout ce que la philosophie moderne a de beau, toutes ces grandes vérités qu'elle a sécularisées, cet amour des hommes, ce désir d'améliorer leur sort, étaient un emprunt fait au christianisme. Il lui reprochait en outre les jésuites et l'inquisition, thème ordinaire des déclamations les plus vulgaires du philosophisme. Après avoir condamné le catholicisme, Saint-Simon traitait le protestantisme avec la même sévérité; Luther, suivant ses paroles, « n'était pas moins hérétique que le pape. » Il lui reprochait de ne pas avoir organisé l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus pauvre, d'avoir développé une morale fort inférieure à celle qui doit régir le monde dans un État de civilisation avancée, de s'être interdit le droit de parler, par le culte, au cœur, à l'imagination, aux sens, enfin d'avoir fait un précepte de la lecture de la Bible, que Saint-Simon, avec une modestie qui fait sourire lorsqu'on songe aux expériences qu'il avait voulu faire et à la morale peu sévère que devaient prêcher ses disciples, regardait comme un livre dangereux.

Le seul côté vraiment neuf du *Nouveau Christianisme*, c'était ce qu'on a appelé plus tard, dans le langage de l'école, la réhabilitation de la chair. Le christianisme primitif s'était réfugié dans l'esprit, il l'avait excité à combattre les sens, à résister à leurs tentations; le *Nouveau Christianisme* s'annonçait comme venant pour mettre un terme à ce divorce. Plus de divisions entre le corps et l'âme, plus de luttes entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; un seul pouvoir, celui des plus capables, gouvernant les intérêts religieux comme les intérêts politiques, de manière à améliorer, aussi rapidement que possible, le sort du plus grand nombre, voilà toute la théorie de Saint-Simon. Nous

l'avons dit, le but n'est pas neuf; depuis dix-huit siècles le christianisme cherche à l'atteindre et s'en rapproche : tous les novateurs, en quête de popularité, font semblant d'y viser. Les moyens sont vagues, indéfinis ou impraticables. Comment concilier la chair et l'esprit quand ils demandent des choses inconciliables, sans sacrifier l'un à l'autre ? C'était cependant le point de départ d'une nouvelle religion qu'on allait bientôt proposer au monde.

Peu de temps après avoir écrit le *Nouveau Christianisme*, cette dernière formule de son système, Saint-Simon mourut. Ses disciples, qui devaient bientôt en faire un dieu, ont cherché à donner à sa mort une pompe théâtrale. Dans les derniers temps de sa vie, il travaillait à fonder un journal qui devait être le missionnaire de sa doctrine [1]. Le jour de sa mort, il rassembla autour de son lit ses amis. « Depuis douze jours, leur dit-il, je m'occupe de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (le *Producteur*); depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat... La poire est mûre, vous pouvez la cueillir... La dernière partie de mes travaux, le *Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas ! et souvenez-vous que, pour faire de grandes choses, il faut être passionné... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

[1] Le *Producteur*.

Après avoir prononcé ces paroles, Saint-Simon expira. M. Olinde Rodrigues, son disciple favori, chercha à rallier, autour du *Producteur*, des esprits qui sympathisaient plus ou moins avec les idées de Saint-Simon. Parmi ceux qui commencèrent à former ce faisceau, il faut nommer MM. Bazard, Enfantin et Buchez. Un écrivain appelé, on l'a vu, à d'autres destinées, Armand Carrel, vint bientôt après unir ses efforts à ceux de cette petite pléiade. Il faut dire que, dans cette première époque, le *Producteur* laissa prudemment de côté toute la partie religieuse du système de Saint-Simon et ne développa que la partie scientifique et industrielle. Carrel lui-même prit soin de faire remarquer cette distinction dans un de ses articles[1], sans cependant repousser d'une manière absolue les chimères du maître, dont il place la réalisation dans le lointain de l'avenir.

Il y avait donc, dans le *Producteur*, comme une rencontre d'hommes et d'idées venant de points différents et allant à des buts opposés. Carrel, dont la plume trahissait une main qui avait porté l'épée et qui aspirait à la reprendre, et Bazard, chef de carbonari et conspirateur de Béford, y coudoyaient M. Olinde Rodrigues et M. Enfantin, partisans zélés de la propagande pacifique et plaçant l'avenir de leur doctrine dans le développement des idées. Pour rester d'accord, on choisissait les questions sur le terrain desquelles on pouvait s'entendre : l'affranchissement de l'industrie, la liberté commerciale, l'abolition des priviléges qui mettent des limites à la

[1] « Nous avons été précédés dans la carrière, disait-il, par un publiciste dont nous ne craignons pas de paraître les disciples. Toutefois, nous n'avons usé qu'avec une extrême sobriété des pensées échappées à cette âme dévorée du besoin d'être utile. Nous avons distingué celles des opinions de Saint-Simon dont l'application est possible, de celles qu'une prévision trop active n'a pu entourer de certitude et dont la réalisation appartient à une époque beaucoup plus éloignée de nous. »

production. On cherchait à désintéresser les esprits des questions politiques pour les amener sur le terrain de l'économie sociale; de temps à autre, on faisait des appels aux savants, aux industriels, aux artistes, pour les exciter à une œuvre d'organisation nouvelle. Pendant toute cette période de l'existence du *Producteur*, qui disparut bientôt par suite de plusieurs saisies judiciaires et de l'abandon de ceux qui se lassèrent de le soutenir de leur bourse, le saint-simonisme ne se révéla que sous sa forme scientifique, et ne se montra guère que comme un système d'économie sociale. Il était déjà une école, mais il n'était pas encore une religion.

Dans cette époque de fermentation intellectuelle, le *Producteur* n'avait pu paraître, pendant quelque temps, et remuer des idées nouvelles sans intéresser un certain nombre d'esprits, qui aspiraient à quitter les rivages sur lesquels leurs devanciers avaient vieilli, pour aborder des rivages inconnus. C'est là le trait distinctif de la génération qui atteignit l'âge d'homme sous la Restauration. Elle eut une noble passion, celle des idées. Chaque époque a son activité : il y a des temps, dans l'histoire, où l'on voit tous les hommes entreprenants s'embarquer pour des voyages de découvertes; c'est ainsi que, vers l'époque où Christophe Colomb découvrit un monde, et longtemps encore après lui, on voit de hardis navigateurs quitter, de tous côtés, les ports de l'Europe, pour chercher des terres ignorées ; vers les temps qui précédèrent la Révolution de 1830 et dans ceux qui la suivirent, on fit aussi des voyages de découvertes, mais dans le pays des idées.

Les prédications du *Producteur* avaient surtout trouvé faveur parmi des élèves de l'École polytechnique; ces têtes, échauffées par le travail, s'enflammèrent à la vue d'un système qui attribuait à la science le gouvernement du monde. Les savants

ont leurs rêves comme les autres hommes, et, l'orgueil aidant, il y a une espèce d'idéalisme scientifique dont le mirage séduit les esprits qui se croient les plus positifs. C'est alors qu'on vit le saint-simonisme, se recrutant par ses affiliations, rassembler, autour de MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues, noyau primitif de la doctrine, MM. Carnot, Michel Chevalier, Barrault, Charles Duveyrier, Talabot, et plusieurs autres. A l'enseignement écrit du *Producteur*, l'enseignement oral de la salle de la rue Taranne avait succédé. On sait tout ce que la parole humaine, dans laquelle on sent les vibrations du cœur, a de puissance sympathique pour la propagation des idées. Le saint-simonisme fit, dans ce moment, un grand effort pour arriver à une exposition complète de sa doctrine, et pour remplacer, par une philosophie positive, la philosophie purement critique du dix-huitième siècle. A ce point de vue, il avait une notion vraie des besoins fondamentaux de l'humanité : la négation est stérile ; pour gouverner le monde, il faut affirmer.

Il y avait donc une partie critique et une partie dogmatique dans l'*Exposition* de la rue Taranne, fruit de la collaboration de MM. Bazard et Enfantin; le premier, esprit plein d'initiative et de mouvement, métaphysicien audacieux et chimérique ; le second, plus méthodique, plus suivi, plus prudent et habile surtout dans l'art de déduire et de coordonner. La partie critique était, sans contredit, la plus complète et la plus éloquente. Il y a toujours beaucoup à dire contre les sociétés humaines, naturellement imparfaites, puisqu'elles sont faites à l'image des hommes dont elles se composent, et les doctrines du dix-huitième siècle ayant diminué l'action des croyances religieuses qui étaient comme le lest des sociétés modernes, la critique saint-simonienne battait plus facilement ces navires désemparés. Elle montrait donc la lutte et l'antagonisme par-

tout et les liens sociaux et particuliers relâchés ou rompus; le charlatanisme, la ruse ou la violence dominant toutes les relations, une guerre latente ou publique, devenue l'état permanent de la société; la liberté et le pouvoir ennemis, les sciences sans lien; l'industrie et le commerce déchirés par la concurrence; les beaux-arts privés du souffle de l'inspiration. C'était, à proprement parler, un réquisitoire prononcé contre l'ancien monde; il était sans pitié, car l'on ne flatte guère ceux qu'on veut remplacer. L'école saint-simonienne annonçait ensuite aux hommes divisés et malheureux « un lien d'affection, de doctrine et d'activité qui doit les unir, les faire marcher en paix, avec ordre, avec amour, vers une commune destinée, et donner à la société, au globe lui-même, au monde tout entier, un caractère d'union, de sagesse et de beauté. »

Les programmes sont toujours beaux comme l'espérance, mais il fallait arriver aux moyens d'exécution. Comment concilierait-on la liberté et le pouvoir, l'activité humaine et la disparution de la concurrence, la chair et l'esprit? Où prendrait-on les nouvelles conditions de cette paix, de cet ordre, de ce bonheur, de cette charité, qui allaient régner sur l'humanité heureuse et sainte, habitant le globe embelli par les réformateurs qui devaient retoucher à tout, même à l'œuvre de la création?

Ce fut là l'écueil du saint-simonisme. Remarquable dans la critique, parce qu'il était en face de sociétés imparfaites et qui, par l'affaiblissement du sentiment chrétien, avaient perdu le plus puissant de leurs correctifs, il est faible, vague, confus, dès qu'il propose de nouvelles solutions.

Il y a, au fond de tous les systèmes sociaux, une philosophie, au fond de toutes les philosophies une théodicée, parce que toutes les idées d'application dépendent des idées qu'on

adopte sur ces questions primordiales, qui sont le principe et la fin de toute science : Dieu, l'homme et le monde. Or, quand il s'agit de définir Dieu, voici tout ce que trouve la philosophie saint-simonienne : « Dieu est un, Dieu est tout ce qui est ; tout est par lui, tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et nature, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. »

On reconnaît ici le panthéisme pur, avec la confusion de l'esprit et de la matière, et de l'homme et du monde, dans la Divinité; avec la destruction de la personnalité, de la liberté et de la responsabilité humaines. Le fatalisme et le sensualisme, en morale, le despotisme en politique, dérivent naturellement de cette philosophie : ils devaient en sortir.

Après cette définition nébuleuse de la Divinité, l'école saint-simonienne arrive à l'homme : « L'homme est, selon elle, la représentation finie de l'être infini, et il est, comme lui, dans son unité active, amour, et, dans les modes, dans les aspects de sa manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. »

Cette philosophie conduisait à la théorie religieuse du saint-simonisme, formulée dans ces termes : « Le monde attendait un sauveur, Saint-Simon a paru. Moïse, Orphée, Numa, ont organisé les travaux matériels. Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels. Saint-Simon a organisé les travaux religieux. Donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ. Moïse serait, dans l'avenir, le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme, Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

Ainsi, d'après la théorie saint-simonienne, l'homme étant la représentation finie de l'être infini, Dieu se serait primitivement manifesté par Moïse, Orphée et Numa, organisateurs des travaux matériels, puis par Jésus-Christ, organisateur des travaux spirituels, puis par Saint-Simon, qui, réunissant ce qui avait d'abord été séparé, l'esprit et la chair, l'intelligence et la matière, se présentait comme l'organisateur des travaux religieux. Il en résultait que tous les pouvoirs se résumaient en lui, qu'il avait à la fois la souveraineté spirituelle et la souveraineté temporelle. Il n'y aurait plus, comme au moyen âge, le pape et l'empereur, il y aurait le Père, qui serait à la fois le pape et l'empereur, disons le mot, qui serait dieu[1].

Voilà l'affirmation que le saint-simonisme proposait pour remplacer le catholicisme. C'est le Dalai-Lama du bouddhisme tartare, ce prêtre divin qui fait sa résidence dans le Thibet. Il ne restait, pour rendre l'assimilation complète, qu'à déclarer que Saint-Simon n'était pas mort, mais qu'il s'était transfiguré dans le père Enfantin.

M. Enfantin allait bientôt, en effet, se déclarer le successeur de Saint-Simon, d'abord *ex æquo* avec M. Bazard, ensuite seul. Il allait être cette loi vivante que ce dernier annonçait : « La loi vivante ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors, la loi c'est l'homme ; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. C'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce sera celle de Saint-Simon. Dans l'avenir, toute loi est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait con-

[1] Ces deux moitiés de dieu, le pape et l'empereur.

VICTOR HUGO.

naître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. »

Voilà où en arrivaient des esprits qui avaient secoué le joug des croyances catholiques, en alléguant qu'elles étaient un fardeau intolérable pour la liberté humaine, et qu'elles imposaient à la raison une foi surnaturelle qui offusquait ses lumières et offensait sa dignité! Le besoin d'affirmer est si grand dans le cœur humain que, pour sortir des négations, ils étaient conduits à cette formule effroyable de despotisme: « La loi, c'est la volonté de celui qui gouverne. » Il s'agit ici, il importe de ne pas l'oublier, de la loi qui règle les pensées, comme de celle qui règle les actions. Un seul homme devait avoir le droit exorbitant de décider ce que tous les autres devaient penser, comme ce qu'ils devaient faire, comme ce qu'ils devaient posséder, comme ce qu'ils devaient être. Dans le saint-simonisme, en effet, le Père devait être le législateur, le gouvernement, l'administrateur, le juge, le pontife, le propriétaire et le distributeur de la fortune sociale, en sa qualité d'héritier universel de toutes les fortunes particulières, car l'héritage était supprimé, l'appréciateur de toutes les vocations et de toutes les aptitudes, l'arbitre souverain des capacités.

C'était, on le voit, l'application sociale de la définition que le saint-simonisme avait donnée de Dieu dans sa théodicée : le Père était tout, tout était en lui et par lui, tout était lui. Et de qui le Père tenait-il le droit de cette dictature absolue et universelle en religion, en philosophie, en morale, en gouvernement, en administration, en industrie? De sa mission. Mais de qui tenait-il sa mission? De sa capacité. Et qui était le juge de sa capacité? Lui-même. Il avait l'intuition de sa capacité, de sa mission, de sa souveraineté, il était dictateur, parce qu'il s'était acclamé dictateur; il disait comme Dieu : « Je suis celui qui suis. »

On ne peut se défendre d'un profond sentiment de pitié quand on voit des intelligences élevées, des esprits cultivés se jeter dans les extrémités d'une pareille doctrine. Ceux parmi lesquels se recrutait le saint-simonisme, avaient été de libres penseurs, ils appartenaient presque tous aux classes moyennes, c'étaient des hommes d'étude, de savoir. Combien n'avaient-ils pas eu à souffrir sur le terrain du rationalisme du dix-huitième siècle avec ses négations; combien le scepticisme leur paraissait intolérable, l'éclectisme stérile, puisqu'ils se résignaient à accepter cette nouvelle formule : un messie sans miracle, une mission sans preuves, une autorité sans titre, l'absolutisme sans limite d'une volonté humaine pour règle, la dictature d'une raison individuelle pour religion ! On comprend encore qu'il y ait eu un calcul dans les deux chefs du saint-simonisme ; ce pouvoir exorbitant qu'ils créaient, ils espéraient l'exercer. Mais, les disciples qui acceptaient cette autocratie intellectuelle, morale et matérielle, quelles souffrances d'esprit et de cœur n'avaient-ils point endurées, avant de pousser jusque-là l'excès de leur abnégation !

Ce sentiment de profonde commisération n'est pas le seul que fasse naître le spectacle de l'accueil sympathique que rencontra le saint-simonisme chez un assez grand nombre d'esprits cultivés, parmi lesquels il y en avait plusieurs au-dessus du niveau commun. Voilà donc ce qu'avaient pu trouver de mieux les esprits inventifs, en dehors du catholicisme ! Des hommes habitués à réfléchir, des savants, des publicistes, des philosophes, des industriels, après avoir mûrement médité, venaient déclarer que l'arbre, jusque-là stérile du rationalisme, allait enfin produire des fruits, et ces fruits étaient l'abdication de toute raison, l'immolation de toute liberté, l'abolition de tout principe, l'absorption de

l'individu dans la société, de la société dans un homme. Il y avait là un grand enseignement, donné à l'orgueil humain par cette sagesse divine, qui se contente quelquefois d'abandonner l'homme à son impuissance pour le punir.

Cependant la doctrine saint-simonienne faisait des progrès et des recrues. On avait pu faire paraître l'*Organisateur*, journal hebdomadaire, exclusivement consacré à répandre le nouveau christianisme ; on avait transporté l'enseignement oral de la rue Taranne dans la salle de la rue Monsigny. Ce fut dans ce moment que la Révolution de 1830 éclata.

DÉVELOPPEMENT DU SAINT-SIMONISME APRÈS 1830. M. BAZARD, M. RODRIGUE, LE PÈRE ENFANTIN. — SUCCÈS, DÉCADENCE ET CHUTE DU SAINT-SIMONISME

Le propre des révolutions est de donner plus d'audace et plus d'élan à toutes les idées nouvelles ; au milieu de la confusion générale, les novateurs profitent du renversement des barrières légales, à peu près comme ces gens qui font entrer la contrebande pendant que les insurgés brûlent les bureaux d'octroi. Le saint-simonisme profita de la licence des premières journées de l'insurrection pour faire acte de vie publique : une proclamation saint-simonienne, signée Bazard-Enfantin, apparut sur les murailles, à côté de celle qui faisait appel à la famille d'Orléans, de la proclamation de M. de la Fayette, qui pouvait passer pour un appel à la république modérée, et des placards qui cherchaient à ressusciter les souvenirs napoléoniens. Les passants souriaient et branlaient la tête, sans se douter qu'il y avait, entre toutes les idées qui leur apparaissaient. une successibilité logique, et que c'était l'avenir des vingt-cinq années qui allaient suivre

qu'ils lisaient sur leurs murailles. L'orléanisme, ou la royauté séparée du principe traditionnel; la république politique, son héritière; la république socialiste, ou l'anarchie, impatiente de faire son avénement; le bonapartisme, ou la dictature, amené par la présence ou la menace de l'anarchie, prenaient ainsi leur rang sur les murailles.

Tandis que le public, désheuré et moqueur, passait en haussant les épaules, la Chambre des députés s'émut, sur une dénonciation de MM. Mauguin et Dupin, qui lui signalèrent une secte qui prêchait la communauté des biens et celle des femmes. Tout incident nouveau devenait, pour le saint-simonisme, un moyen de publicité. MM. Bazard et Enfantin adressèrent une brochure à la Chambre des députés pour exposer et justifier leur doctrine.

Désormais le saint-simonisme n'était plus un fait particulier, secret, concentré entre quelques adeptes, c'était un fait patent, public, qui, par une polémique ouverte entre l'espèce de directoire philosophique de la rue de Monsigny et le premier corps de l'État, avait acquis une existence en quelque sorte officielle. Ce retentissement lui fit gagner, en peu de temps, beaucoup de terrain. L'Église saint-simonienne se constitua, on commença à pratiquer la doctrine de la mise en commun des biens, enfin le *Globe*, cet engin de publicité, abandonné sur le champ de bataille, après la victoire, par ses rédacteurs qui étaient devenus des hommes de gouvernement, fut offert à la nouvelle école par M. Pierre Leroux, un de ses propriétaires, dont les opinions philosophiques avaient de grandes affinités avec la doctrine saint-simonienne, dans cette phase de son existence où elle n'avait pas encore tiré les dernières déductions de ses principes. C'est un fait remarquable que cette destinée du *Globe*, tourné, par la philosophie utopiste, contre les remparts de la

place occupée par la philosophie éclectique qui, quelques mois auparavant, disposait de cet instrument de publicité.

Ce fut, on peut le dire, l'apogée de la fortune des idées de Saint-Simon. L'enseignement oral attirait la foule, l'*Organisateur* continuait ses travaux, et le *Globe* commença à paraître, à dater du 18 janvier 1831, avec ce sous-titre : *Journal de la doctrine de Saint-Simon*[1]. Ce fut le moment des plus nombreuses affiliations. Les imaginations, en quête d'un avenir social, les âmes fatiguées du néant des spéculations rationalistes, les esprits amoureux de toutes les nouveautés, venaient s'enrôler sous les bannières de la nouvelle doctrine. Il suffira de nommer MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Émile Péreire, Lambert, Saint-Chéron, Gueroult, Charton, Caseaux, Dugueit, Stéphane Mony, noms dont plusieurs sont aujourd'hui diversement parvenus à une notoriété voisine de la célébrité, pour donner une idée du prosélytisme saint-simonien, dans cette phase de son existence. Parmi ces hommes distingués qui n'avaient point dit leur dernier mot, il en est un, M. Saint-Chéron, qui a consolé l'Église par un noble et sincère retour.

Les affiliés étaient devenus trop nombreux pour qu'ils pussent tous entrer dans le collége supérieur ; aussi l'on établit, à cette époque, deux colléges préparatoires du premier et du second degré. La propagande s'organisait de tout côté et sous toutes les formes. A Paris, l'enseignement oral était distribué dans quatre centres : la salle Taitbout, l'Athénée, la rue Taraune, la rue Monsigny. Des centres d'action étaient

[1] *Le Globe* portait, au-dessous de son titre, les mots cabalistiques de la doctrine : *Religion, science, industrie, association universelle ;* puis l'épigraphe suivante : *Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse de la société.*

créés dans les douze arrondissements. Enfin le saint-simonisme avait fondé cinq églises, à Toulouse, Montpellier, Lyon, Metz et Dijon. Les missions, les brochures, les journaux, complétaient l'œuvre de propagande. Tous les sommets du saint-simonisme s'illuminaient à la fois. M. Enfantin, daignant descendre des hauteurs du dogme nouveau, abordait l'économie politique et proposait de mobiliser la propriété par des banques; et, comme un acheminement vers l'abolition absolue de l'héritage, il demandait la suppression des successions collatérales, négation adoucie du droit qu'a l'homme de disposer, après lui, de ses biens. MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud et Charles Duveyrier cherchaient à introduire une nouvelle métaphysique, éclectisme obscur qui admet toutes les philosophies qui ont paru dans le monde, comme ayant concouru à conduire progressivement l'humanité, en neutralisant mutuellement leurs vices les uns par les autres, vers une voie intellectuelle où l'homme doit satisfaire son aspiration véritable et légitime, qui est de se rapprocher sans cesse de Dieu par l'intermédiaire de l'humanité, doctrine panthéiste qui fait disparaître l'individualité dans l'espèce, et fait descendre au fond Dieu lui-même sur la terre, car la perfectibilité humaine devient la perfection divine. M. Barraut[1], qui avait quelque chose d'oriental dans l'imagination, traçait en paraboles l'horoscope de l'avenir, et M. Michel Chevalier, transportant les *Mille et une Nuits* dans l'économie politique, écrasait l'indigence du monde réel, par le tableau féerique des magnificences hypothétiques dont il dotait le monde de l'utopie.

Les prospérités du saint-simonisme touchaient à leur terme. Il y avait, dans cette école, deux esprits divers repré-

[1] Il devint, en 1849, membre de l'Assemblée législative.

sentés par deux hommes, Bazard et Enfantin. Bazard représentait surtout la pensée d'organisation, il était plus près des faits, il évitait tout ce qui plaçait le saint-simonisme trop loin des idées et des mœurs de la société dans laquelle il avait vécu. Enfantin représentait la métaphysique du système, et il prétendait obliger Bazard à subir toutes les conséquences pratiques de la métaphysique saint-simonienne, qu'il avait acceptée tout d'abord, sans calculer la portée de cette acceptation, car il était homme d'action avant tout. Déjà cette divergence avait éclaté, lorsque Bazard, ayant marié une de ses filles, voulut que ce mariage fût sanctionné à la municipalité: quant au mariage religieux, on n'y avait pas même songé. Enfantin regarda cette déférence envers la loi civile du vieux monde, comme une faiblesse et un préjugé indigne d'un des chefs du saint-simonisme. Au fond, trois questions les séparaient. La première, c'était la question qui se trouve au fond de tous les partis et de toutes les sectes, une question de gouvernement : quel serait le chef, le pontife, le père de la famille saint-simonienne? Le plus capable répondait, la Genèse du *Nouveau Christianisme*. Or Enfantin croyait être le plus capable. Il était le métaphysicien de l'école, il avait posé tous les principes générateurs de la doctrine, il entendait que toutes les conséquences en fussent tirées ; Bazard aurait voulu que son collègue restât homme, celui-ci voulait être dieu. La seconde question qui les divisait se rattachait à la première, c'était la question du sacerdoce saint-simonien. Enfantin prétendait créer un droit sacerdotal entre la nature divine et la nature humaine, avec un pouvoir absolu sur les pensées, les actions, les intérêts, et, comme de raison, il voulait être investi de ce sacerdoce; Bazard résistait à la création immédiate de ce sacerdoce. La troisième question qui amena le divorce, fut celle de la morale. Elle était en germe, comme

les deux autres, dans la métaphysique saint-simonienne. Enfantin avait divinisé la matière, il avait proclamé l'égalité de la chair et de l'esprit, il avait annoncé l'émancipation de la femme, et il déclara qu'il était résolu à ne pas maintenir plus longtemps les concessions qu'il avait faites à Bazard, lorsqu'il s'était agi de répondre aux accusations portées devant la Chambre des députés par MM. Mauguin et Dupin. Le saint-simonisme, qui avait dit : « Plus d'héritages ! » allait dire : « Plus de mariages ! » Bazard, dont les principes étaient inflexibles sur cette question, refusa de suivre son collègue sur ce terrain.

Les opinions de la famille saint-simonienne se scindèrent, mais la partie la plus nombreuse demeura avec Enfantin. Il avait pour lui la logique, et Bazard se défendait en vain contre les conséquences des prémisses qu'il avait imprudemment acceptées, au début de ses relations avec son collègue. Le 19 et le 21 novembre 1831, il y eut deux séances solennelles dans lesquelles Enfantin exposa la théorie qui amenait une scission entre lui et Bazard. Il déclara qu'après avoir énergiquement combattu l'exploitation de l'homme par l'homme, le saint-simonisme ne saurait admettre l'exploitation de la femme par l'homme. Émancipée par le christianisme, mais demeurée dans un état subalterne, la femme devait être placée par le saint-simonisme sur un pied complet d'égalité avec son ancien maître. « L'homme et la femme, disait le pontife du saint-simonisme, voilà l'individu social ; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle. Il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompétence à la juger. » Cette décla-

ration préliminaire conduisait Enfantin à exposer sa théorie sur le couple sacerdotal, à la fois homme et femme, qui devait présider aux destinées du saint-simonisme.

A mesure qu'il parlait, le voile transparent, qui cachait encore à demi l'immoralité du saint-simonisme, achevait de se lever. Cet empire que les païens eux-mêmes avaient reconnu à l'âme sur le corps, était repoussé comme une usurpation. Toutes les passions étaient légitimes et avaient droit au respect. Toutes les barrières étaient abaissées par cette parole hardie qui ouvrait les voies à une licence effrénée [1].

Durant cette déclaration de principes, l'orage qui grondait depuis longtemps dans l'auditoire éclata. Bazard n'avait point voulu assister à la séance, mais M. Pierre Leroux, qui y était venu, se leva : « Vous exposez là, dit-il à Enfantin, des doctrines qui ont été unanimement repoussées par le collége ; je suis venu pour vous le dire, et je vais me retirer. » Sans se déconcerter, Enfantin répondit en montrant M. Pierre Leroux : « Voilà l'homme qui représente le mieux la vertu telle qu'elle a été conçue jusqu'ici sur la terre, et, vous m'en êtes témoins, la vertu de cet homme ne peut pas comprendre ce qu'il y a d'universel dans mes paroles. »

Le saint-simonisme entrait dans la période de sa décadence. Il se divisait, et, comme toutes les erreurs, il allait être tué par ses conséquences logiques. Le lendemain, il y eut une séance intérieure dans laquelle Enfantin et Bazard discutèrent l'un contre l'autre. Le premier fit sentir au second les liens de cette logique inflexible, dont il était pour ainsi dire garrotté depuis qu'il avait accepté la métaphysique

[1] Les paroles textuelles du père Enfantin ne sauraient être reproduites, car elles scandalisèrent même un auditoire saint-simonien.

saint-simonienne. Bazard comprit qu'il était à la merci de son antagoniste, et éprouva une telle commotion intellectuelle, qu'il tomba, à la fin de la discussion, frappé d'apoplexie [1]. Il ne se releva que pour aller mourir, huit mois après, à la campagne ; mais, avant de mourir, il publia un manifeste qu'il signa *Bazard, un des deux chefs de l'ancienne hiérarchie saint-simonienne, chef de la hiérarchie nouvelle.* Dans ce manifeste, il attaquait violemment son ancien collègue, et déclarait que l'effet de ses doctrines « devait être de fonder le gouvernement humain sur la corruption, la séduction et la fraude. »

Avec Bazard, les esprits les plus pratiques et les plus philosophiques du saint-simonisme, entre autres MM. Péreire, Pierre Leroux, Reynaud et Caseaux, se retirèrent. Enfantin, s'étant acclamé le chef suprême de la religion et le véritable successeur de Saint-Simon, n'admit plus la polémique et congédia tous ceux qui ne voulurent pas accepter ses opinions comme la loi vivante. Olinde Rodrigues s'acclama le père de l'industrie et le chef du dogme, et inaugura ses fonctions en faisant un appel d'argent. Un fauteuil vide, placé à côté de celui du Père suprême, indiqua que l'on attendait la femme-prêtre, qui devait compléter la doctrine saint-simonienne.

On l'attendit gaiement. A dater de cette scission, tout frein manqua au saint-simonisme, entraîné par la pente de sa logique vers ses conséquences extrêmes ; la fougueuse imagination d'Enfantin n'eut plus de contre-poids, sa morale plus de contrôle. Tous ceux qui avaient jusque-là tempéré, dans une certaine mesure, l'exaltation de ses idées et l'impa-

[1] Nous empruntons ces détails à l'*Encyclopédie nouvelle*, publiée par MM. *Leroux* et *Reynaud*, article biographique sur Bazard, écrit par M. Pierre Leroux, son collègue et ami.

tience de son caractère, avaient cessé de faire partie de l'Église saint-simonienne, et c'est en vain que Bazard avait cherché à les rallier derrière lui : ils déclarèrent qu'ils n'avaient point secoué une dictature pour en accepter une autre. Le saint-simonisme allait donc entrer dans la phase de la réalisation de sa morale, de la réhabilitation de la chair, pour parler la langue saint-simonienne.

Les jeunes hommes ardents, qui s'étaient groupés autour d'Enfantin, comprenaient mieux ce programme que celui des études métaphysiques et même économiques. Sanctifier les plaisirs de la table comme tous les plaisirs, diviniser leurs passions, et faire par devoir ce qu'ils avaient fait jusque-là par entraînement, cette morale facile, que l'antiquité avait pratiquée dans les lupercales et dans les fêtes de la bonne déesse, les trouvait disposés et même empressés à se soumettre à ses préceptes peu exigeants. Ils devaient attendre et provoquer ainsi l'avénement de la femme libre, prédestinée à faire partie du couple sacerdotal. L'hiver de 1831 à 1832 fut, à la salle de la rue Monsigny, une suite de fêtes, de concerts et de bals. C'est à la lueur des flammes du punch, au bruit des joyeux quadrilles, que les apôtres du saint-simonisme travaillaient à l'établissement du *Nouveau Christianisme*. Les agapes de l'ancien étaient plus frugales, et ses veillées des martyrs plus austères.

Il est remarquable que le second essai, tenté pour tirer une religion du rationalisme du dix-huitième siècle, aboutissait au même résultat que le premier. La déesse Raison, que les révolutionnaires de 93 avaient fait asseoir sur le tabernacle de Notre-Dame, n'était point sans quelques traits de parenté avec la femme libre, à la fois prêtresse, pythonisse, législatrice et souveraine, que les saint-simoniens excitaient à se révéler. Quant aux mœurs, c'étaient les mêmes que

celles qu'on avait vues se développer sous l'empire des doctrines sensualistes du dix-huitième siècle. Seulement on transformait en morale l'immoralité de l'âge précédent.

Ce tourbillon ne pouvait durer longtemps. Le saint-simonisme allait à la fois périr par les idées et par les finances. La publicité du *Globe*, qu'il fallait distribuer gratis pour le faire lire, coûtait cher. Les bals de la salle de la rue Monsigny, destinés à provoquer la manifestation de la femme libre, achevèrent d'épuiser la caisse. M. Olinde Rodrigues avait fait un appel de fonds hypothéqués sur l'avenir saint-simonien; mais, quoique, avec la vanterie ordinaire aux programmes, il plaçât son œuvre financière bien au-dessus de celles qu'avaient entreprises les Rothschild, les Aguado et les Laffitte, il trouva peu de preneurs pour son papier fantastique ; le Mississipi saint-simonien fit moins de dupes que son devancier. Le dévouement n'avait plus rien à donner, et l'intérêt ne prête ses écus qu'à de meilleures enseignes.

Ce fut donc en vain que le saint-simonisme, après avoir été une école philosophique, puis une société religieuse, devint une association industrielle par un acte passé dans l'étude de Me Lehon. Il échouait, à la même époque, dans l'organisation du travail social. M. Stéphane Mony, ingénieur distingué [1], qui s'était chargé de la tâche difficile d'organiser quatre mille ouvriers affiliés au saint-simonisme d'après les idées de Saint-Simon, et de les faire travailler, dans des maisons spéciales, pour le compte de la communauté religieuse, se convainquait, par sa propre expérience, des difficultés pratiques d'un système qui n'avait point tenu compte de la nature humaine. L'aiguillon du besoin manquant à ces ouvriers assurés du bien-être matériel, l'activité leur manquait en

[1] Un des constructeurs du chemin de fer de Saint-Germain à Paris.

même temps. En outre, les ateliers étaient en proie à des divisions intestines, et la hiérarchie cessait à chaque instant d'être respectée. Bientôt les ateliers furent désertés.

Le saint-simonisme tombait de tous les côtés et par toutes les épreuves qu'il tentait. La femme-prêtre, qu'il appelait en vain, ne se manifestait pas; les esprits les plus pratiques qu'il avait attirés à ses doctrines, avaient hautement rompu avec lui; les prolétaires dont il avait promis d'améliorer le sort, se retiraient chassés par la faim; l'argent manquait. Il était né et il avait vécu par la théorie, il mourait par l'expérience. C'est le sort de toutes les utopies.

Sa fin fut triste. La justice s'en mêla. On expulsa les derniers fidèles de la salle de la rue Taitbout, sous prétexte que ces réunions, souvent tumultueuses, troublaient l'ordre. Une descente de justice eut lieu dans la salle de la rue Monsigny, et amena une saisie de papiers qui devint l'occasion d'une instruction criminelle. En même temps, une dernière scission éclatait dans le sein de l'école; M. Olinde Rodrigues, qui avait déclaré M. Enfantin l'homme le plus moral de son temps, lors de la rupture de celui-ci avec M. Bazard, déclara, à son tour, qu'il ne pouvait suivre la moralité du Père suprême jusqu'au bout, et exposa ainsi publiquement son exigence bien modeste et le dissentiment qui les séparait : « J'ai affirmé que dans la famille saint-simonienne tout enfant devait pouvoir connaître son père; M. Enfantin a exprimé l'opinion contraire. » Après cette déclaration, M. Olinde Rodrigues se retira en se proclamant le seul héritier de Saint-Simon, mais personne ne le suivit.

Ce fut le signal de la décadence complète et irremédiable du saint-simonisme. Il demeurait à la fois sans argent et sans crédit. Il fallut renoncer à la publication du *Globe*, aux con-

férences de la rue Monsigny. Le saint-simonisme, réduit à sa plus simple expression, renonça, pour le moment, à la conquête du monde, et alla mener la vie cloîtrée dans une vaste maison, entourée d'un enclos de plus d'un arpent, que le père Enfantin possédait, au sommet de la colline de Ménilmontant. Ce fut là que le saint-simonisme passa les derniers jours de son agonie. Il était venu, disait-il, pour donner le signal de l'activité, et il aboutissait à la contemplation cénobitique. Pour expliquer cette contradiction, le père Enfantin déclara que ses disciples allaient réhabiliter le prolétariat, en remplissant eux-mêmes les fonctions de la domesticité. Il oubliait que le saint-simonisme, dans son premier programme, s'était annoncé comme devant transformer les domestiques en maîtres, et non les maîtres en domestiques.

Cette période de l'école saint-simonienne touche à la parodie. Une quarantaine de jeunes gens s'étaient enfermés dans le monastère de la rue de Ménilmontant, et là ils s'étaient partagés en groupes de *pelleteurs*, de *brouetteurs*, de *remblayeurs*. Ces précurseurs des ateliers nationaux de 1848 bouleversaient, sous prétexte de culture, le terrain d'un jardin, sans doute pour se consoler de ne pouvoir bouleverser la société. Pour donner une physionomie un peu nouvelle à leurs travaux, il les exécutaient en chantant des hymnes composés par un d'entre eux. Ils ne s'apercevaient pas que, par un dernier effort d'imagination, le saint-simonisme arrivait à la contrefaçon servile des moines des premiers siècles de l'histoire moderne, qui ont défriché, en chantant les louanges de Dieu, les terres fertiles qui nous nourrissent aujourd'hui. Seulement, par un étrange anachronisme, ces agriculteurs, en arrière de douze ou treize siècles, s'occupaient, au dix-neuvième siècle, à défricher Paris. Les désœuvrés, toujours nombreux dans cette grande ville, s'arrêtaient,

avec une curiosité moqueuse, devant ces jeunes hommes vêtus de l'uniforme saint-simonien, justaucorps bleu à courtes basques, ceinture de cuir verni, casquette rouge, pantalon de coutil blanc, sautoir autour du cou, cheveux tombant sur les épaules, peignés et lissés avec soin, barbe à l'orientale. Alors les passants étaient poliment invités à entrer dans le monastère de Ménilmontant, pour assister au dîner du Père, qui, selon l'étiquette des rois, mangeait en public. C'était le sujet de continuelles altercations entre les saints-simoniens et la police, qui, mise en défiance par l'insurrection de juin 1832, fit plus d'une fois croiser les baïonnettes municipales pour empêcher les passants de céder à ces invitations, et imposer silence à ces prédications en plein vent, devenues suspectes depuis qu'il avait fallu faire tonner le canon, devant Saint-Merry, pour réprimer l'émeute.

Tandis que le saint-simonisme cherchait à attirer les regards au dehors par cette mise en scène, dernier effort d'un système expirant, il se livrait à des travaux intérieurs et résumait sa métaphysique, son catéchisme et sa genèse dans une production que l'école appela le LIVRE NOUVEAU. Le père Enfantin ouvrit ces suprêmes travaux, en ayant à sa droite un groupe composé de MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et d'Eichthal; à sa gauche un autre groupe formé de MM. Fournel, Charles Duveyrier et Talabot. Il voyait dans ces deux groupes un symbole; c'était comme le catéchisme vivant du saint-simonisme. « Dans le premier, disait-il, l'initiation se traduit en un *verbe*; c'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre et la lettre, la métaphysique et la poétique, la grammaire et la prosodie. Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du verbe, et toutefois

avec la conquête de l'algèbre ; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz. Cette feuille, c'est l'encyclopédie scientifique ; c'est la formule abstraite et concrète de la vie. Dans l'autre feuillet, l'enseignement se produit par une forme et une peinture ; c'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image coloriée, animée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens, de l'acte, le praticien, le théurgien, l'artiste du culte. Ce feuillet, c'est le hiéroglyphe égyptien, mais enrichi, du mouvement et de la couleur; c'est l'encyclopédie industrielle et l'esthétique nouvelle; c'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et concrète. »

La langue devient plus obscure, mais l'idée demeure la même. Il s'agit toujours de l'esprit et de la matière acceptés comme deux principes égaux, coéternels, se développant et se fécondant mutuellement; et le dernier mot du saint-simonisme, c'est la confusion de la perfection divine avec la perfectibilité de l'homme, un panthéisme appliqué.

Le *Livre nouveau* annonce, en effet, que « les hommes d'amour, qui sentent également la théorie et la pratique, la science et l'industrie, la réalité et l'apparence, imprimeront une foi vivante dans l'harmonie constamment progressive de l'esprit et de la chair, du temps et de l'espace, du nombre et de l'étendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de l'acte, de l'unité et de la multiplicité, de l'identité et de la différence, de l'observation et de l'expérimentation, du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, du moi et du non-moi, de l'humanité et du monde. Alors le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et dans l'art en symboles. »

Une espèce de genèse, écrite sur un ton lyrique, et qui raconte à la fois la naissance du monde et sa renaissance

prédite par le saint-simonisme, est le complément du *Livre nouveau.* D'après cette genèse saint-simonienne, la terre, à qui elle prête une âme, aurait longtemps aspiré à la venue de l'homme; mais Dieu ne lui aurait accordé cet immortel habitant que lorsque, après de longues souffrances et de longs travaux, elle lui aurait préparé un séjour digne de lui. On reconnaît ici la réminiscence philosophique, plus ou moins heureusement poétisée, des idées que Cuvier venait de développer sur les époques du monde, ces grandes journées mosaïques de la création. La genèse saint-simonienne annonce, pour l'avenir, un nouveau travail de la terre, prête à enfanter de nouvelles merveilles, afin de préparer une plus belle demeure à l'homme qui va contracter avec la femme une union plus conforme à la vérité et à la justice. « Gloire à toi, Dieu bon! s'écrie la genèse saint-simonienne, gloire à celui qui vit dans le monde, en qui le monde vit, et qui l'appelle la moitié de lui-même! Gloire à lui! car les battements de son cœur lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde. Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle, et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union. Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité, au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme, et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare. Un jour vient où le dieu du progrès, le dieu calme, le dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme, a envoyé son fils le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, l'astreignit à la macération, et, la poussant vers les glaces du nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère. Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia; l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est

pourquoi, préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la terre de l'Orient, il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches couleurs pour se parer; où germèrent tout à coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes. Et aujourd'hui, Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ. Grand Dieu! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint la vie de ses bras, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux, par des files sans fin d'îles et de récifs? Quel est l'avenir de ce continent sans passé? Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes? Grand Dieu! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande. Serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses? L'Asie, le pays du soleil, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique, Amérique du Nord et Amérique du Sud, Asie et Océanie, c'est-à-dire le commencement et la fin. »

Dans cette espèce de chant poétique, la cosmogonie saint-simonienne annonce, on le voit, le renouvellement du monde physique et du monde moral, de nouveaux déluges, de nouveaux continents produits par le déplacement des mers, et la réconciliation de la chair et de l'esprit sur ce nouveau théâtre préparé par un cataclysme. Le voile transparent, jeté

sur le panthéisme latent de cette doctrine, est ici facile à soulever. Le panthéisme est même formellement exprimé dans plusieurs passages; ainsi : « Dieu vit dans le monde, le monde vit en lui, et il l'appelle la moitié de lui-même. » Il est inutile de suivre plus loin la doctrine saint-simonienne. Elle se perd dans des subtilités grammaticales, dans des raffinements métaphysiques compliqués de calculs algébriques. La religion saint-simonienne devient un binome, une équation qui se prolonge à l'infini en s'enfonçant dans des profondeurs ténébreuses, où elle finit par échapper complétement à l'intelligence de ceux qui l'étudient, et probablement de ceux qui l'expliquent.

Il y a ici une assez curieuse remarque à faire : c'est qu'on trouve une sorte de ressemblance entre la destinée du saint-simonisme et la vie de son fondateur. Les phases de l'existence de l'homme se retrouvent dans les phases que traverse la doctrine. La première période de l'existence de Saint-Simon, celle pendant laquelle il se livre à l'industrie, puis celle où il étudie la science, se reflète dans la période pendant laquelle le saint-simonisme demeure à l'état scientifique, c'est-à-dire pendant la période du *Producteur* et celle de l'*Organisateur*, quand l'école naissante se présente surtout aux esprits sous sa forme philosophique et économique. La période ascendante du saint-simonisme, celle qui vient après la Révolution de 1830, quand les sympathies et les adhésions lui arrivent, quand la fortune lui sourit et qu'il prodigue les fêtes et les bals dans la salle de la rue Monsigny, correspond à cette époque pendant laquelle Saint-Simon se jeta, tête baissée, dans le tourbillon des plaisirs et des excès de tout genre, pour expérimenter toutes les émotions de la vie. A cette expansion du saint-simonisme succède la dernière phase de son existence, celle où, ruiné et peu à peu

délaissé, il se retire dans la maison de la rue Ménilmontant, et se perd dans les abstractions métaphysiques et algébriques, et dans les ténèbres génésiaques d'une prétendue révélation religieuse, jusqu'au moment de la dispersion de ses derniers sectateurs, qui, après l'issue du procès intenté aux chefs de la famille saint-simonienne, se séparèrent, chassés par la faim, et rentrèrent dans la vie commune[1]. Cette dernière période correspond aux misères, à l'abandon, au désespoir et à la tentative de suicide de Saint-Simon, suivie de la prédication du *Nouveau Christianisme.*

Telle fut l'issue de cette tentative, qui se rattache au rationalisme du dix-huitième siècle, car l'idée de Saint-Simon était primitivement celle de Voltaire : remplacer la religion

[1] Une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne, au mois de février 1832. Le 27 août de la même année, MM. Enfantin, Duveyrier, Barrault et Rodrigues, cités devant la cour d'assises, descendirent processionnellement, à la tête de leurs disciples, de la maison de la rue Ménilmontant, et se rendirent au Palais de Justice. Le saint-simonisme profita de cette dernière occasion de publicité ; il y eut autant de plaidoyers et d'expositions scientifiques et religieuses que d'acccusés. Le père Enfantin voulut essayer si son regard, qui exerçait une sorte d'influence magnétique sur ses disciples, aurait la même puissance sur ses juges et ses jurés. Ceux-ci se fâchèrent. M. Enfantin s'écria alors avec un accent exalté : « L'irritation est une preuve d'action, je vous ai vaincus. » Cette victoire n'alla point jusqu'à empêcher les jurés de condamner M. Enfantin et ses principaux associés, et les juges de prononcer contre eux les peines prévues par les lois. L'emprisonnement du Père devint le signal de la dispersion de la famille. La disette l'obligea à quitter la maison de la rue Ménilmontant. Quelques-uns de ses membres partirent pour aller, dans les pays lointains, à la recherche de la femme libre ; les plus pauvres et les moins savants devinrent ouvriers et se mêlèrent aux canuts de Lyon, aux tisserands de Normandie, avec la pensée de continuer à faire une sourde propagande. Les plus habiles et les plus instruits se répandirent dans toutes les fonctions sociales : M. Michel Chevalier professa l'économie politique avec éclat, MM. Charles Duveyrier et Barrault abordèrent, l'un le théâtre, l'autre le roman ; MM. A. Guéroult, Charton, Rodrigues, Caseaux, prirent rang dans la presse périodique ; MM. Pereire, Flachat, Mony et Fournel dans l'industrie ; MM. Pierre Leroux, Reynaud, Buchez, dans la philosophie. M. Enfantin lui-même, devenu ingénieur, fit partie de la commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie. (Voir les *Études sur les réformateurs contemporains*, par M. Louis Reybaud).

par la philosophie, le clergé par les corps savants. Seulement Saint-Simon voulait faire sortir les idées du dix-huitième siècle de leur phase purement négative, et les amener à une affirmation philosophique et sociale, et plus tard religieuse, car, en avançant dans sa tentative, il s'aperçut que le christianisme avait laissé dans les âmes, dont il s'était retiré, un vide qu'il fallait combler. On a vu ce que Saint-Simon et ses disciples trouvèrent, quand il fallut proposer des formules positives : une maxime pratiquée depuis longtemps par le christianisme et qui est l'âme même de l'Évangile, l'amélioration morale et matérielle du plus grand nombre, sans aucun moyen nouveau de marcher vers ce but ; la célèbre formule : « à chacun suivant sa capacité, la capacité suivant les œuvres, » qui se trouve infirmée ici-bas par l'impossibilité de mesurer d'une manière exacte les capacités et de juger d'une manière infaillible les œuvres, de sorte qu'on se trouve poussé vers un despotisme sans limite qui, réunissant dans ses mains le pontificat et l'empire, jugerait et doterait arbitrairement les œuvres et les capacités ; l'abolition de la propriété, conséquence inévitable de ce principe ; la réhabilitation de la chair, c'est-à-dire l'essor donné à tous ses appétits, et par suite l'abolition du mariage. Voilà le saint-simonisme dans sa nudité, le saint-simonisme sans phrase. Il justifiait et au delà le pronostic de M. de Lacordaire, que nous avons rappelé sans en citer les termes ; lorsque celui-ci disait aux saint-simoniens qui prédisaient la fin du christianisme : « Le christianisme vous donne rendez-vous dans dix ans, et vous n'y serez pas, » il exagérait leur durée. Il ne fallut que trois ans pour réaliser la prophétie.

Cependant qu'on ne se récrie pas trop contre cette théorie. Elle ne faisait que réduire en système les résultats logiques de la philosophie sensualiste, c'est-à-dire l'orgueil de la

science humaine et l'aspiration vers le bien-être et les jouissances physiques, devenue invincible dès que les mobiles de conduite supérieure, que l'homme puise dans les dogmes religieux, ont disparu. Seulement elle était plus absurde parce que, plus conséquente que la philosophie sensualiste, elle voulait établir un nouvel ordre politique et social, conforme à la nouvelle théodicée qu'elle proposait.

Quoique le saint-simonisme eût si tristement échoué, il exerça cependant sur les idées du temps, sur la littérature comme sur la civilisation, une influence réelle et fâcheuse que nous retrouverons plus tard. Il ébranla, dans les régions scientifiques, le respect de la morale, de la propriété, de l'autorité; et, dans les régions inférieures de la société, il excita les convoitises et donna une nouvelle impulsion à cet amour du bien-être qui est une des passions dominantes de notre époque. Il ne parvint pas à fonder une société nouvelle, mais, dans sa partie critique, la seule où il se montra vraiment supérieur, il porta de rudes coups à la société établie, que l'affaiblissement de l'esprit chrétien, qui est sa pierre angulaire, livrait à ses attaques. Il ne construisit donc pas, mais il prit rang parmi les démolisseurs.

III

ÉCOLE PHALANSTÉRIENNE.

Ce ne fut qu'au moment de la dispersion de la famille saint-simonienne et de l'échec complet de sa théorie, que l'école de Fourier commença à jeter de l'éclat. Elle recueillit

une partie de la succession ouverte au pays d'utopie. C'est donc uniquement parce que nous constatons la date de son influence, que nous la plaçons au second rang, dans l'exposition chronologique des divers systèmes produits par la philosophie utopiste.

Charles Fourier était à peu près le contemporain de Saint-Simon. Il était né à Besançon en 1772; mais, au lieu d'appartenir à une famille noble, il appartenait à une famille du commerce : son père était marchand de draps. Il a lui-même raconté quelques événements des premières années de sa vie qui exercèrent une grande influence sur la direction de ses idées. Il avait été élevé dans l'horreur du mensonge. Son père ayant un jour trompé un acheteur sur la provenance de la marchandise qu'il lui livrait, Charles Fourier rectifia à l'instant les faits. Le père, qui, par une de ces contradictions trop communes chez les hommes, pratiquait le mensonge comme marchand, tout en enseignant la véracité à son enfant comme chef de famille, réprimanda et punit durement son fils. Cette punition imméritée indigna celui-ci autant qu'elle l'étonna. Selon son témoignage, cette contradiction entre le langage et la conduite, entre la morale et l'intérêt, lui donna dès lors beaucoup à penser sur le milieu social où il vivait. Après avoir terminé ses études classiques, sous l'ancien régime, il voulut concourir pour l'école de Mézière, d'où sortaient alors les officiers de génie. Il fallait être noble pour entrer dans cette école; Charles Fourier, qui ne l'était pas, dut renoncer à son projet. Une fois encore il se sentait froissé par le milieu social. Il entra donc dans la carrière commerciale, pour laquelle il n'avait point de goût, et parcourut la France en qualité de commis marchand. Ayant perdu, en 1791, son père, qui lui laissa une quarantaine de mille francs, il voulut tenter la fortune, fit un achat consi-

dérable de denrées coloniales, et entre autres de sucre, de café et de coton, et vint à Lyon, avec l'espoir de trouver, dans cette grande ville, un débit facile et avantageux de sa marchandise. Mais on était dans les plus mauvais jours de la Révolution : Lyon soutenait contre la Convention sa lutte désespérée. Les balles de coton de Fourier servirent à faire des barricades ; le péril commun rendait tout le monde soldat, on le contraignit à faire le coup de feu contre les conventionnels. La ville prise, il fut traduit devant une commission militaire, comme suspect, et n'échappa qu'avec peine à la mort. De retour à Besançon, il y fut arrêté faute de papiers, mais on se contenta de l'incorporer dans un régiment de chasseurs à cheval, où il fit plusieurs campagnes en qualité de simple soldat. Libre du service, il rentra dans la carrière du commerce, et fut employé dans une maison de Marseille qui spéculait sur le riz. Prévoyant que cette denrée éprouverait une hausse, le chef de cette maison en avait accaparé une si grande quantité, qu'il en pourrit une partie, et qu'on fut obligé d'en jeter plusieurs milliers de quintaux à la mer.

Ainsi Charles Fourier, l'utopiste démocrate, avait traversé involontairement presque autant d'épreuves que Saint-Simon, le gentilhomme utopiste, s'en était volontairement créé ; il avait eu à souffrir, dans sa famille, de la pratique du mensonge contredisant l'enseignement de la vérité; à son entrée dans le monde, des inégalités sociales mettant obstacle aux aptitudes individuelles, puis du désordre public troublant les destinées particulières ; commerçant et soldat malgré lui, puis, encore une fois rejeté dans le commerce, il avait vu l'intérêt privé, se préférant à l'intérêt général, accaparer les denrées de première nécessité et agioter sur la farine. Si l'on ajoute à cela le spectacle qu'avait offert la France pendant

les dernières phases de la Révolution, on ne sera pas très-étonné que son état social ait inspiré une profonde aversion à un homme qui avait des sentiments généreux et une horreur naturelle pour l'injustice ; et, si l'on songe à l'étendue et à la rapidité des transformations que venait de subir le pays, on commencera à comprendre que Fourier ait eu l'espoir de détrôner, par une utopie pacifique, les utopies sanglantes qui avaient précédé. On a remarqué que c'était surtout dans les temps de troubles et de guerre que les bucoliques plaisaient, par le sentiment de paix qu'elles répandent dans l'âme et par leurs fraîches couleurs, tant le contraste est puissant sur l'imagination de l'homme ! Sans doute c'est là une des raisons qui expliquent les tendances qui entraînaient l'esprit de Fourier à réunir, en idée, ses armées pacifiques pour embellir le globe, pendant que des armées moins idéales le dévastaient, et à signer la paix universelle du genre humain, durant les formidables guerres de l'Empire.

Le doute raisonné que Descartes avait pris pour point de départ de ses recherches philosophiques, Fourier le prit pour point de départ de ses recherches de philosophie sociale. Pour observer la société, il se plaça dans le doute absolu, ou, pour employer ses expressions, dans l'écart absolu, et il l'étudia comme un voyageur qui viendrait d'une planète éloignée de quelques millions de lieues de la nôtre, sans faire grâce à aucun de ces abus, à aucune de ces misères auxquelles une longue habitude nous rend moins sensibles.

On voit que le problème qui occupa Fourier, ce fut le problème éternel qui a occupé tous les philosophes, celui qui excitait les doutes de Claudien, et qu'il résolvait d'une manière si peu philosophique par la chute de Rufin, celui que

Voltaire exposait, sans le résoudre, dans son *Candide*, avec une de ces railleries désespérées qui sont un aveu d'impuissance, et que Joseph de Maistre a résolu avec tant de grandeur, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, en dominant cette redoutable question de toute la hauteur de la raison catholique. Pourquoi, en face de l'univers physique gouverné par des lois si admirables, un monde moral si profondément troublé? Pourquoi tant d'abus, de souffrances dans les sociétés humaines? Comment accorder, avec les attributs de raison, de justice et de bonté infinies que nous sommes invinciblement amenés à reconnaître à Dieu, ce spectacle de désordres, de crimes et de misères?

Fourier, qui n'avait point le flambeau de la vérité catholique comme Joseph de Maistre, et qui ne pouvait se résigner à la raillerie impuissante et désespérée de Voltaire, répondit que Dieu étant bon et l'œuvre de Dieu devant être bonne, ce n'était ni dans Dieu, ni dans l'homme, qu'il fallait chercher l'explication du problème du mal, mais dans le milieu où l'homme était placé, dans la société. Dieu était bon, l'homme était bon, mais la société était mauvaise.

Le sophisme dont le philosophe utopiste allait être dupe dans tout le développement de sa théorie se retrouve dans sa proposition fondamentale. Qu'est-ce que la société? Une réunion d'hommes. Comment, si les hommes étaient bons, la société, qui se compose d'hommes, aurait-elle pu devenir mauvaise? Avant, en effet, que les lois sociales exerçassent une influence sur les hommes, il a fallu qu'elles fussent instituées. Or par qui ont-elles été instituées? Par l'homme, que n'avait pas encore corrompu la société. C'est donc à l'homme lui-même qu'il faut remonter pour expliquer les imperfections et les infirmités sociales ; à l'homme, capable du bien et du mal, parce qu'il est capable de volonté; à l'homme

libre. La liberté humaine, en face de l'omnipotence divine, mystère profond, devant lequel vacillent nos faibles lumières, vérité nécessaire cependant parce qu'elle explique tout, et inébranlablement assise dans l'esprit de ceux-là mêmes qui essayent de la contester dans les discussions philosophiques, et qui, dans leurs jugements, dans leur conduite de chaque jour, parlent et agissent en s'y conformant!

Voilà donc l'erreur capitale de Fourier. Au lieu de considérer l'homme comme une créature libre, ayant sans doute des appétits, des désirs, des instincts assez semblables à ces vents qui gonflent les voiles, mais ayant en lui-même comme un gouvernail intérieur, mû par une force intelligente et morale qui est l'homme même, et que nous appelons la volonté, puissance mystérieuse qui peut juger, régler, dominer, vaincre ces penchants, avec l'aide de Dieu, mais qui, par un décret divin, peut repousser cet aide et se séparer de Dieu lui-même, il confond l'homme avec la création physique qui obéit fatalement aux lois d'une attraction invincible. Il admet donc que tous les penchants de l'homme sont divins, qu'il doit y obéir, et que ses désordres, ses imperfections, ses misères, viennent de ce qu'il ne peut y obéir dans le milieu social où il se trouve. Dieu nous a donné les passions, elles sont divines : au lieu de leur résister, il faut les suivre ; le monde social de la civilisation, ne pouvant admettre cette libre expansion, doit être brisé et remplacé par une organisation dans laquelle toutes les passions humaines auront leur libre jeu, telle est la première affirmation de Fourier et le point de départ de toute sa doctrine. Il la résume dans une phrase : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

En 1808, il fit paraître son premier ouvrage, où les principes de sa théorie sont posés ; c'est la *Théorie des quatre*

mouvements. Le premier est le mouvement purement matériel dont Newton a exposé les lois, après avoir découvert le principe de l'attraction. Le second est le mouvement organique, c'est-à-dire celui dont les lois président aux propriétés de forme, de couleur, de saveur, etc., que Dieu distribue aux êtres inanimés. Le troisième est le mouvement instinctuel, suivant lequel sont répartis les penchants et les instincts des animaux. Le quatrième est le mouvement aromal, c'est le mot par lequel Fourier désigne l'ensemble des lois peu connues qui régissent ces fluides impondérables, agents puissants et mystérieux de la nature, le magnétisme, l'électricité, la lumière. Enfin Fourier vient révéler au monde les lois d'un cinquième mouvement, dont la découverte lui assigne, selon lui, vis-à-vis du monde moral, le même rôle que la découverte du principe de l'attraction donna à Newton vis-à-vis du monde matériel; c'est le mouvement passionnel ou social, celui qui préside aux passions humaines, et par suite à la succession des mécanismes sociaux.

Il trace, en effet, une espèce d'histoire naturelle des diverses phases qu'ont traversées, suivant lui, les sociétés humaines, sur un plan analogue à celui qu'ont choisi les savants qui ont étudié les époques du monde. Dans cette cosmogonie sociale, figure d'abord l'édenisme; c'est l'état primitif de l'humanité naissante que la Providence, avec une sollicitude maternelle, plaça dans des contrées où les fruits venaient sans culture, et où les hommes, dont tous les besoins étaient facilement satisfaits, n'avaient pas de vices. Les animaux féroces arrivant de l'équateur et du pôle, et les besoins naissant par la multiplication des hommes et leur imprévoyance, l'édenisme disparaît rapidement et fait place à l'état sauvage, c'est-à-dire à la liberté individuelle, où chacun mesure ses jouissances à ses besoins, à ses facultés et à sa

force. Dans l'état sauvage, pour lequel Fourier semble éprouver une assez vive prédilection, l'homme jouit de sept droits interdits aux civilisés : le droit de cueillir tous les fruits qu'il rencontre, de faire paître partout ses bestiaux, s'il en élève, car il n'y a, dans l'état sauvage, ni propriété ni propriétaire; le droit de chasse, le droit de pêche, le droit de s'approprier tous les objets qu'il rencontre sur les navires qui abordent son rivage, le droit de prendre part aux délibérations de sa tribu, sans aucune condition, le droit d'insouciance, car il n'a de préoccupation ni pour son loyer, ni pour son vêtement, ni pour l'impôt.

Fourier oublie les inconvénients qui atténuent quelque peu ces droits : l'inconvénient d'être mangé par le sauvage de la tribu voisine ou la bête féroce s'il est surpris, tué par le sauvage de sa tribu s'il poursuit la même pièce de gibier et qu'il ne soit pas le plus fort, de mourir de faim s'il est paresseux, maladroit ou malade, d'être retenu prisonnier ou mis à mort par les navigateurs qu'il vole.

Le patriarcat est la troisième forme sociale, suivant Fourier, qui le regarde comme une déchéance de l'état sauvage, parce que l'individu y est moins libre que dans l'état de sauvagerie, et que l'autorité paternelle y réalise la première forme de gouvernement. Le philosophe est ici conséquent avec sa doctrine, qui regarde l'autorité comme un abus et la subordination comme une déviation de notre nature; mais il est en désaccord, non-seulement avec l'opinion du genre humain, ce qui ne ferait que le confirmer dans son avis, mais avec la succession logique des formes sociales. Le patriarcat, par cela seul qu'il est un anneau logiquement plus voisin de la civilisation que l'état sauvage, est supérieur à celui-ci. Il y a une réflexion analogue à faire sur la phase sociale, que Fourier appelle la barbarie, c'est celle pendant

laquelle, plusieurs tribus nomades s'étant fixées sur le sol qui ne suffit plus à la pâture des bestiaux et ayant commencé à le cultiver, les nations naissent, les travaux matériels et intellectuels prennent leur essor et préparent la civilisation. Que le gouvernement de ces nations naissantes soit plus rude que le gouvernement paternel de la société patriarcale, cela est indubitable; mais cependant ce sont des sociétés plus compliquées, plus parfaites, où le développement des facultés humaines est plus grand.

Cette remarque seule suffirait pour démontrer ce qu'il y a de faux dans la théorie de Fourier. Il est obligé, pour demeurer conséquent avec ses idées, qui consistent à regarder tout frein imposé aux passions humaines comme une révolte contre les lois de Dieu, d'admettre que la société humaine n'a cessé, depuis l'origine du monde, de descendre, et qu'elle est tombée, de déchéance en déchéance, sur le trône de la civilisation. C'est par une réaction violente contre la barbarie qu'il l'a fait arriver à la période civilisée, de sorte que, dans le monde social, au lieu de procéder par transition, on procéderait par réaction.

Fourier ne nie point que la civilisation soit un progrès sur la barbarie, mais il affirme qu'elle n'est pas le dernier mot de l'humanité. Il la place encore au nombre des époques limbiques du monde, pour lui emprunter sa langue, et c'est ici qu'il présente une puissante et amère critique des abus et des misères des sociétés civilisées : l'indigence du plus grand nombre, la domination de la fourberie et de l'oppression dans les rapports des hommes, la concurrence extérieure et intérieure, la guerre civile et étrangère. De même que la barbarie a été détrônée par la civilisation, la civilisation doit être détrônée par une forme supérieure. Nous sommes arrivés à son déclin, que signale le règne du mercan-

tilisme. La féodalité industrielle tombera comme la féodalité militaire; la banqueroute, l'accaparement, l'agiotage, la concurrence, qui amène la falsification des denrées, sont des signes de mort. Nous gravitons vers des phases nouvelles: le *garantisme*, le *sociantisme*, qui est la dernière des sociétés limbiques, et l'aurore de l'*harmonie*, qui est le but de l'humanité, parce que c'est un milieu social où toutes les passions, savamment combinées, prendront un libre essor sans se heurter, comme les notes de musique, dans un beau morceau, produisent, par leur diversité et leurs dissonances mêmes, ces magnifiques accords qui ravissent l'âme de celui qui les entend.

C'est ainsi que Fourier revient à son point de départ, les passions humaines. Puisqu'elles sont divines, puisque les attractions sont proportionnelles aux destinées, ce n'est qu'en étudiant profondément les passions de l'homme qu'on parviendra à mettre l'humanité en route vers ces destinées meilleures, que le philosophe utopiste lui promet. Malgré quelques singularités de pensées et de termes, cette étude des passions humaines annonce une remarquable sagacité et un esprit d'observation peu ordinaire.

Fourier signale dans le monde trois principes: Dieu ou l'esprit à sa plus haute puissance, principe actif et moteur; la matière, principe inerte et mû; enfin, un principe neutre et régulateur du mouvement, appelé justice dans l'ordre moral, mathématique dans l'ordre matériel; formule panthéiste où la nature est mise au nombre des principes, c'est-à-dire indépendante de Dieu, qui ne l'aurait pas créée, et où les lois morales et mathématiques ressemblent un peu à cette nécessité antique qui, selon le paganisme, gouvernait Dieu, l'homme et les mondes.

Quant à l'homme, Fourier le considère, en se plaçant à

trois points de vue divers, comme en rapport avec le monde matériel par ses sens; comme en rapport avec ses semblables par ses affections; comme en rapport avec Dieu par une aspiration constante à établir, dans la sphère de son activité, un ordre correspondant à celui qui existe dans la création. De là des passions sensitives, affectives, distributives. Les passions sensitives correspondent aux sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. Fourier veut que toutes les passions qui correspondent aux cinq sens et qu'il résume dans un seul mot, la passion du luxe, trouvent une pleine et entière satisfaction. Mais il est juste d'ajouter qu'il ne prétend pas renfermer l'homme dans la sphère des jouissances matérielles. Il veut que les passions affectives, qu'il résume dans un seul mot, la tendance au groupe, et qu'il ramène à quatre types : l'amitié qui nous rapproche de nos semblables, l'ambition qui les met sous notre direction, l'esprit de famille qui nous unit à ceux de notre sang, et l'amour, trouvent aussi leur satisfaction.

Outre les cinq passions sensitives et les quatres passions affectives, Fourier en reconnaît trois autres, qu'il appelle distributives : celle qui nous fait trouver un vif plaisir à tout ce qui est bien coordonné, surtout lorsque des éléments nombreux et divers viennent se fondre dans un harmonieux ensemble, il l'appelle la *composite* ou la *coïncidente;* celle qui nous fait trouver un vif plaisir dans un succès collectif, obtenu en commun avec l'association dont nous faisons partie, contre une association rivale, il l'appelle la *cabaliste* ou la *dissidente;* celle qui nous fait trouver un vif plaisir dans le changement, c'est, dans son dictionnaire, la *papillone* ou l'*alternante*.

Ainsi les passions sensitives aboutissent à un seul vœu, le désir du luxe; les quatres affectives à la tendance au

groupe; les distributives ont besoin d'une série de groupes qui puissent être exaltés par la composite, mis en rivalité les uns avec les autres par la cabaliste, et engrenés les uns avec les autres par la papillone. A ces douze passions qui composent le clavier de l'âme humaine, Fourier donne une résultante. L'amour du luxe, qui n'est guère au fond que l'amour de soi, l'amour du groupe et de la série, qui sont au fond des combinaisons de l'amour-propre avec l'amour d'un plus ou moins grand nombre de nos semblables, viennent aboutir à l'amour de l'humanité ou à l'unitéisme, qui est l'aspiration à l'union et au bonheur de l'humanité, ramenée à un ordre conforme aux volontés de Dieu.

On voit, en mettant de côté l'étrangeté des termes, que ce système, envisagé dans sa théorie, ne manque point de grandeur. Seulement, au rebours de la raison catholique, qui fait monter au ciel l'homme purifié, Fourier fait descendre le ciel sur une terre souillée. Avec des éléments imparfaits, il prétend créer une société parfaite, tandis que la raison catholique conçoit qu'on ne peut former une société parfaite qu'avec des éléments parfaits. C'est là l'erreur perpétuelle du philosophe utopiste, son perpétuel sophisme. Il a le sentiment de la grandeur de la destinée humaine, mais il se méprend sur les conditions de cette grandeur.

Ici se présente la question contre laquelle vient toujours se heurter l'utopie, la question d'application, la pratique. Comment réaliser l'essor harmonieux des passions humaines? Dans quel milieu social les transporter, puisque la civilisation devient un anachronisme? Fourier n'a pas reculé devant cette question, toute difficile qu'elle soit. Il a eu jusqu'au bout le courage de son utopie. Il a bâti par l'imagination son phalanstère, et, législateur imaginaire, il a donné des lois aux justiciables fantastiques, dont il a peuplé la cité

de ses rêves. Nous négligeons le garantisme et le sociantisme, qui ne sont que des transitions pour passer de la civilisation à un état plus parfait; nous entrons en pleine harmonie.

L'harmonie, c'est cet état social dans lequel les hommes, instruments aujourd'hui discords, accordés selon les principes de la révélation nouvelle, joueront leur partie dans le concert universel. Chose remarquable chez un commerçant, Fourier a compris que la première de toutes les industries était l'agriculture, qui produit ces richesses naturelles dont toutes les autres richesses ne sont que l'image, et son phalanstère, qui est sa commune, ou, si l'on aime mieux, son unité harmonienne, est avant tout une association agricole.

Il suppose que dix-huit cents personnes sont réunies dans un édifice commun pour exploiter une masse de terres agglomérées, et il établit que le revenu sera divisé en trois parts, affectées au capital, au talent et au travail : le premier recevra quatre douzièmes, le second trois, le troisième cinq; formule ingénieuse et nouvelle, supérieure aux autres formules utopistes. Mais par qui sera fait ce partage? C'est ici le moment d'exposer l'organisation du phalanstère.

Le phalanstère se subdivise en phalanges, elles-mêmes formées de séries, qui se décomposent en groupes. Le groupe se compose de sept ou neuf personnes, les groupes se forment d'eux-mêmes, sous l'empire des passions motrices, tantôt l'amitié, tantôt l'intérêt, tantôt l'amour, tantôt l'ambition, tantôt l'esprit de famille. On voit que Fourier élude le problème de l'organisation, en disant qu'elle se fera d'elle-même.

Chaque fois que, dans un groupe, il y a lieu à conférer un grade ou un titre, on y procède par l'élection. Tous les membres du groupe ont voix délibérative. Les séries se forment

comme les groupes, par l'attraction passionnée. Fourier ajoute seulement que, dans chaque groupe, comme dans chaque série, il y aura un type, résumant en lui les propriétés caractéristiques de l'organisation harmonique dont il deviendra le pivot, de même que le lion est le type des quadrupèdes carnassiers, le chêne le type de la famille des quercenées. Les autres individus du groupe, les autres groupes de la série, seront des gradations ou transitions ascendantes et descendantes, qui serviront à rattacher le groupe à d'autres groupes, les séries à d'autres séries. Ces types ou ces pivots, titulaires et dignitaires des groupes, sont également désignés par l'élection. Il faut de vingt-quatre à trente-deux groupes pour former une série. Toutes les séries réunies constituent la phalange dont l'élection est aussi appelée à nommer les titulaires et les dignitaires.

Le conseil de régence se forme de tous les titulaires et dignitaires élus dans les séries ; c'est lui qui partage le produit annuel entre les séries, en tenant compte du capital et en évaluant le travail et le talent. Le conseil élu de la série le partage entre les groupes, en faisant les mêmes évaluations ; le conseil élu du groupe le partage entre ses membres, toujours d'après les mêmes principes. La part du capital se règle d'elle-même, la part du travail se règle par les heures, la part du talent appartient aux dignitaires.

Comme le travail manufacturier vient s'enter sur le travail agricole, et que le travail domestique, commercial, d'enseignement et d'art, fait partie des travaux du phalanstère, chacun peut varier ses occupations, et c'est cette variété qui, suivant Fourier, rend le travail attrayant, si attrayant, que tous ceux qui s'y dérobent aujourd'hui, les oisifs, les hommes du monde, les enfants, les scissionnaires, nom poli que Fourier donne aux voleurs, aux vagabonds et aux men-

diants, le recherchent en Harmonie. Un Harmonien fait donc successivement partie de plusieurs groupes, il est tour à tour agriculteur, vigneron, musicien, jardinier, poëte, mécanicien, architecte, pécheur, ce qui empêche la rivalité des groupes de dégénérer en hostilité, et l'infériorité momentanée de l'individu en souffrance, car elle deviendra supériorité tout à l'heure.

Le travail, on l'a vu, aura la plus large part du produit. En outre, on divisera le travail en trois genres : travaux de nécessité, travaux d'utilité, travaux d'agrément. Les premiers seront les plus rétribués, les troisièmes le moins. Vous reconnaissez l'utopiste démocrate, contrastant avec l'utopiste aristocrate que vous a montré Saint-Simon. Chez celui-ci, les supériorités s'affirmaient, et elles réglaient tout arbitrairement, la capacité, les œuvres, par conséquent le salaire. Chez Fourier, les supériorités sortent de l'élection ; le travail a une part privilégiée, et le travail le plus rude, le travail manuel, le travail populaire, la plus large part.

Il est bien entendu que, sous l'empire de la loi d'attraction, des liens s'établiront entre les phalanges, comme ils se sont établis entre les groupes, c'est-à-dire passionnément, puis entre les séries. Ce rapprochement des phalanges produira la ville provinciale. Le rapprochement de ces centres provinciaux produira des royaumes et des empires. Le rapprochement de ces royaumes et de ces empires produira la construction d'une métropole universelle, dont Fourier indique l'emplacement sur le Bosphore. L'unité de cette hiérarchie s'exprimera par les grandes armées industrielles, formées de tous ceux qui excellent dans les beaux-arts, les sciences, l'industrie, et qui concourent à tous les grands travaux du globe. Les titres de souveraineté s'échelonneront depuis l'*unarque*, qui commande une phalange, jusqu'à

l'*omniarque* qui, placé sur le treizième degré ascendant, est l'empereur du globe, en passant par le *duarque*, qui commande à quatre phalanges, le *triarque* à douze, lè *tétrarque* à quarante-huit.

Commander est un mot fort impropre, on le comprend, dans une société où tous les fonctionnaires sont élus, et où chacun fait ce qu'il veut, n'obéit qu'à ses passions, où l'éducation est la même pour tous, où tous peuvent arriver à tout, où les femmes, les enfants, suivent, comme les hommes, leurs penchants.

C'est ici le cas d'exposer la théorie de Fourier sur trois points : sa morale, sa psychologie, sa cosmogonie. Sa morale est située à l'opposite de la morale civilisée, surtout de la morale chrétienne. Celle-ci enseigne à l'homme à se vaincre; Fourier pose en principe que l'homme doit céder à tous ses penchants. Cependant il établit, entre les douze passions dont il compose le clavier de l'âme humaine, une hiérarchie qui ne laisserait pas d'infirmer sa doctrine, s'il ne la mettait pas aussitôt de côté : les passions affectives sont supérieures aux passions sensitives; les passions rectrices aux passions affectives.

On aperçoit la contradiction. Si les passions rectrices conduisent l'homme dans un sens et si les passions sensitives ou affectives l'entraînent dans l'autre, à quelle impulsion cédera-t-il? Est-ce à l'impulsion la plus vive? Alors la hiérarchie n'existe plus. Est-ce à la passion hiérarchiquement supérieure? Alors, malgré la technologie nouvelle, nous revenons à la morale ancienne. L'homme, par la puissance intelligente et morale de sa volonté, redevient libre; il triomphe de lui-même et préfère Dieu à l'humanité, l'humanité à la patrie, la patrie à la famille, la famille à sa propre vie. Les martyrs confessent Jésus-Christ de-

vant les nations idolâtres, et meurent pour attester la vérité de leur témoignage ; Régulus va livrer son corps aux tortures des Carthaginois ; d'Assas meurt en criant : « A moi, d'Auvergne, voici l'ennemi ! » Saint Vincent de Paul se vend pour racheter un captif tunisien. Il n'y a rien de net, rien de satisfaisant sur ce point, dans la morale de Fourier. Il veut qu'on donne un développement immense aux passions qui répondent aux cinq sens; mais qui ne sait que le développement de ces passions produit, chez l'homme, une espèce de vertige physique, qui trouble les facultés intellectuelles et corrompt les vertus affectives? Quand on s'adonne aux parfums, à la bonne chère, à toutes les passions sensitives, on énerve son âme, on altère sa constitution physique, et l'on perd toute espèce de délicatesse de sentiment, comme le prouve l'histoire des nations asiatiques.

Au fond la morale de Fourier, pour être conséquente, est contrainte d'ôter leurs noms aux vices. Il n'y aura plus de manquement aux devoirs, parce qu'il n'y aura plus de devoirs. « Il n'y aura plus de mendiant, dit-il, parce que tout membre de l'association aura un minimum, qu'il travaille ou qu'il ne travaille pas. » Mais, s'il ne travaille pas, ce sera toujours un mendiant, prévenu par l'aumône sociale, qui ira le chercher au lieu de l'attendre. — « Il n'y aura plus de meurtre, dit-il, parce qu'il n'y aura plus de motifs de colère et de haine. » Et l'inégalité de mérite, de figure, de force, de santé, de succès, a-t-on l'espoir de la faire cesser? Pouvez-vous empêcher que deux hommes soient rivaux, qu'ils aspirent aux mêmes honneurs ; qu'il y ait des gagnants et des perdants au jeu, que la satisfaction donnée aux passions sensuelles aille jusqu'à l'ivresse ? Comment dès lors supprimer la colère, la haine, l'envie, le meurtre ?

La psychologie de Fourier ne doit être mentionnée que

pour mémoire. Il croit à l'existence et même à l'immortalité de l'âme; mais il joint à cette croyance l'opinion de la métempsycose. Selon lui, les âmes transmigrent de corps en corps, et même de monde en monde. Chaque planète a une âme qui ira animer une autre planète supérieure, en emportant avec elle les âmes des hommes qui l'auront habitée. C'est ainsi qu'avant la fin de notre planète, qui doit durer quatre-vingt et un mille ans, les âmes humaines auront eu mille six cent vingt existences, et auront ainsi vécu cinquante-quatre mille ans dans une autre planète, vingt-sept mille dans celle-ci.

Il n'y a point à discuter ces fantaisies complétement arbitraires, que nous ne mentionnons que comme une indication des tendances de l'esprit de Fourier.

Sa cosmogonie n'est ni moins rêveuse, ni moins arbitraire. Le monde, selon lui, doit avoir une durée de quatre-vingt mille ans; quarante mille ans de progrès, quarante mille ans de décadence. Le monde est à peine adulte, il a sept mille ans. Après avoir traversé la période maladive de son enfance, il va passer dans la période de sa jeunesse, puis dans la maturité, point culminant du bonheur, pour arriver à la décrépitude. Quant à la création, Dieu fit seize espèces d'hommes, neuf sur l'ancien continent, sept en Amérique : on voit que Fourier existait dans une époque où les preuves physiques qui établissent l'unité de l'espèce humaine n'avaient pas encore été mises en lumière, comme elles l'ont été depuis. En créant le monde actuel, Dieu se réserva d'en changer la face par des créations successives. Ces créations sont au nombre de dix-huit. Toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal. Jusqu'ici il n'y a eu qu'une création; les autres attendent un autre milieu, un milieu d'harmonie. Alors les hommes cultiveront la terre

jusqu'au soixantième parallèle, et les orangers fleuriront dans la Sibérie. Une couronne boréale, anneau semblable à celui de Saturne, apparaîtra sur le pôle nord, dissoudra ses glaces et rendra ses mers navigables. En même temps, une décomposition subite des eaux de l'Océan en dégagera le sel, de sorte que l'eau de mer deviendra une boisson agréable et assez semblable à la limonade. Des animaux nouveaux paraîtront alors sur le globe, et seront employés par l'homme à des usages utiles; ces animaux seront créés par la conjonction des astres avec notre planète. C'est ainsi que nous aurons l'anti-baleine traînant les vaisseaux dans les calmes, l'anti-requin aidant à traquer les poissons, l'anti-hippopotame traînant les bateaux dans les rivières. Vers la même époque, notre globe, étant enfin organisé en harmonie, pourra verser au soleil les aromes qu'il lui doit et qui font défaut à cet astre. Ce défaut actuel d'aromes vient de ce que la terre a été atteinte, dans le travail de sa première enfance, d'une fièvre putride qu'elle a communiquée à la lune qui en est morte. Mais la terre, organisée en harmonie, ressuscitera la lune, et alors l'harmonie rétablie entre toutes les planètes de notre système réagira sur l'univers entier.

Ce sont là des rêves. Fourier en fait lui-même assez bon marché. Il a dit : « Qu'importent ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée, d'où naîtront le quadruple produit, les bonnes mœurs, l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre ; l'oubli des querelles de partis, la cessation des pestes, des révolutions, de la pénurie fiscale, et l'unité universelle. Les détracteurs se dénoncent eux-mêmes en m'attaquant sur les sciences nouvelles, cosmogonie, psychogonie, analogie, qui sont en dehors de la théorie de l'industrie combinée. Quand il serait vrai que ces nouvelles sciences seraient erronées, roma-

homme-là, » s'écria tristement Louis XIV en sortant d'un sermon de Bourdaloue, qui avait prêché sur ce sujet. Il n'y aura harmonie que lorsque la hiérarchie des passions sera rétablie, comme l'a entrevu Fourier, mais pour l'oublier aussitôt, c'est-à-dire quand les passions sensibles seront gouvernées, à l'aide de ce sceptre intérieur qu'on appelle la volonté, par les passions morales, elles-mêmes gouvernées par la raison, unie à son auteur. C'est le paradis. Si nous en étions là, nous serions au ciel, car le ciel serait en nous. Fourier fait descendre le paradis sur la terre, mais son Harmonie est un paradis où l'on entre sans vertu, c'est-à-dire sans être dans les conditions du paradis, car la vertu des Harmoniens ne consiste qu'à céder à tous leurs instincts ; or ces instincts sont non-seulement divers, mais contradictoires, et l'homme peut descendre jusqu'à la bête, comme il peut s'élever jusqu'à l'ange.

Ce n'est pas l'homme qu'il faudrait introduire dans l'Harmonie, c'est l'harmonie qu'il faudrait introduire dans l'homme. Quand Fourier répond qu'elle sera rétablie dès que l'homme obéira à toutes ses attractions, il ne résout pas le problème, il en méconnaît les termes, puisque les attractions sont souvent opposées, et que la volonté est le pouvoir de choisir entre ces attractions, de leur céder, en connaissance de cause, ou de leur résister par des motifs d'un ordre supérieur et au prix de la souffrance et du sacrifice. On amène à Scipion une belle captive, comme sa part du butin après une grande victoire ; sa grandeur d'âme prend le dessus, il se résiste à lui-même, la respecte et la rend à son mari, qui devient l'ami dévoué du peuple romain. Scipion a-t-il cédé à ses instincts sensibles ? non, il les a vaincus. Il n'est donc pas vrai que toutes nos attractions soient divines. Il y a eu combat, il y a eu effort, il y a eu sacrifice, et c'est la beauté de l'action, c'est

par là qu'elle est vraiment humaine. Le fameux monologue d'Auguste, dans le *Cinna* de Corneille, nous montre l'empereur luttant longtemps contre lui-même, avant de se résoudre au parti de la clémence. Ce n'est qu'après avoir vaincu les mouvements de colère qui s'élèvent dans son âme, qu'il peut prononcer ces belles paroles qui ne nous émeuvent si profondément, que parce qu'elles répondent profondément aux sentiments de la nature humaine :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

On voit ici le vice radical des idées de Fourier. Il s'est trompé sur l'homme. Il l'a conçu comme il n'est pas. Il a créé un homme imaginaire, pouvant toujours obéir à la fois à ses attractions sensibles et à ses aspirations morales, conciliant des choses contradictoires, le plaisir sans mesure et le devoir dans toute son étendue, l'égoïsme et le dévouement absolus, ne refusant rien aux sens, et cependant donnant tout au cœur et restant soumis à l'ordre général, c'est-à-dire à la raison, et, pour cet homme imaginaire, il a créé une société chimérique, dans laquelle l'homme réel ne peut trouver place. Dans cette société chimérique, où toutes les passions physiques, morales, intellectuelles, seraient toujours violemment surexcitées, sans s'entre-choquer jamais, la production et la consommation de ces hommes imaginaires seraient naturellement poussées à leur apogée, ce qui permet au philosophe utopiste d'élever à des sommes fabuleuses les richesses de son phalanstère. En outre, comme Fourier admet que des passions si diverses, surexcitées chez tant d'hommes, d'âge, d'humeur, de goût différents, au lieu de produire inévitablement des chocs, des luttes, comme on l'a vu jusqu'ici, produiront inévitablement

l'harmonie, il les fait vivre dans ce qu'il appelle « le ménage sociétaire, » c'est-à-dire avec l'économie de l'existence en commun, appréciée par tous ceux qui ont étudié les merveilles de la vie conventuelle, ce qui ajoute aux riches ses nouvelles, acquises en plus, les richesses dépensées en moins, et il trace, de la vie phalanstérienne, un tableau séduisant, où, à travers quelques indications ingénieuses et applicables des améliorations que peut produire le principe de l'association, on rencontre les rêves d'une imagination échauffée.

Fourier n'oublie qu'une chose, c'est que si les avantages de l'association sont incontestables, l'expérience est d'accord avec la raison pour établir que l'association, fondée sur le ménage commun, n'a pu accomplir de grandes œuvres, n'a pu même exister qu'à deux conditions : le renoncement de l'individu à lui-même, sa soumission à l'autorité collective. Quelles sont les deux associations de ce genre qui ont été les plus puissantes dans ce monde? Le couvent et l'armée. Quel a toujours été le nerf du couvent? La règle. Et le nerf de l'armée? La discipline. Nous voyons, dans le moyen âge, de vastes associations s'établir dans les campagnes incultes, et ces campagnes se couvrir peu à peu de moissons, les richesses de ces établissements s'accroître d'année en année, et les pauvres recevoir le minimum de subsistance revendiqué en leur faveur par Fourier. Mais quelle est la loi de l'existence de ces établissements? Tu désobéiras à tes passions pour obéir à Dieu, tu plieras tes penchants à la règle au lieu de leur céder, tu te vaincras toi-même. Ces phalanstères chrétiens sont des monastères où l'on laboure la terre, où l'on va chanter les louanges de Dieu dans l'église, où l'on rentre dans la cellule pour y travailler de ses mains, où l'on se quitte, où

l'on se retrouve, où l'on se lève, où l'on se couche, où l'on mange, où l'on prie, où l'on prend la pioche, où l'on parle, où l'on se tait, où l'on médite, non en suivant son goût, sa fantaisie, mais en suivant la règle, et ce sont des hommes mortifiés dans leurs sens, morts à leurs volontés propres, abattant leurs passions par le jeûne, leur orgueil par l'humilité, qui produisent ces merveilles de la vie commune et d'une association passionnée. Fourier propose d'arriver au même résultat par la route diamétralement opposée. Qu'est-ce que son phalanstère ? C'est un couvent, moins la règle et la vertu. Tout le monde y commande et personne n'y obéit ; chacun y suit son penchant, y satisfait ses passions, ses goûts, ses caprices, et le novateur semble avoir pris au sérieux la joyeuse abbaye de Theleme, préconisée par Rabelais.

Ainsi sa donnée industrielle elle-même tombe, parce qu'elle repose sur une fausse donnée morale de l'homme. Pour réaliser le phalanstère, il faudrait des hommes qui ne fussent point des hommes, qui, au lieu d'avoir été créés par Dieu avec une intelligence capable de la connaissance du bien et du mal, avec cette liberté de choisir entre les deux, qu'on appelle la volonté, avec des devoirs et des désirs souvent contradictoires, et une volonté pervertie, depuis Adam, par une première déchéance, eussent au contraire été créés comme des agents purement physiques, avec des propriétés matérielles, des attractions aveugles et irrésistibles, de manière à venir se combiner fatalement dans un ordre arrêté d'avance. Disons le mot : si les atomes étaient des hommes, le monde physique dont les lois ont été indiquées par Newton n'existerait pas ; si les hommes étaient des atomes, gouvernés par leurs seules attractions, il n'y aurait pas de monde moral. On ne pourrait réaliser la société

rêvée par Fourier qu'avec des hommes mécaniques ; l'intelligence et la volonté, absentes de l'œuvre, ne se retrouveraient que dans l'ouvrier.

Ce fut, on l'a vu, dans la *Théorie des quatre mouvements*, publiée en 1808, que Fourier déposa les principes de sa théorie. Pendant les quatorze années qui suivirent, il garda le silence, espérant que quelqu'un se présenterait pour l'aider à tenter l'essai de son phalanstère. Vivant d'un emploi subalterne dans une maison de commerce, il se consolait de l'humilité de sa situation par la magnificence de ses rêves, et suivait du regard, grâce au mirage produit dans son imagination par la contemplation opiniâtre de ses idées, ses bien-aimés harmoniens, peuplant de leurs innombrables phalanstères l'univers embelli et remeublé par ses soins. Peut-être livrait-il à Constantinople la grande bataille, à la fois pacifique et culinaire, destinée à régler le différend de nations civilisées sur la manière d'accommoder les petits pâtés [1], pendant que les nations européennes se heurtaient dans ces combats gigantesques qui ensanglantèrent les dernières années de l'Empire.

Son attente avait été vaine. En 1822, il fit paraître son *Traité de l'association domestique et agricole*, auquel ses disciples ont restitué le titre qu'il n'avait osé lui donner : *Traité de l'unité universelle*. C'est là surtout que Fourier a exposé les principes fondamentaux de son système arrivé à sa dernière expression : l'humanité et le monde physique ramenés à la loi de l'analogie, par la correspondance qui existe, selon lui, entre l'attraction matérielle qui régit l'univers physique et l'attraction passionnée qui régit le monde moral, et toutes

[1] Dans le système de Fourier, les guerres doivent être remplacées par des luttes industrielles ou gastronomiques, et en célébrant la grande bataille des petits pâtés, il critique, à sa manière, les luttes sanglantes de l'Empire.

les passions trouvant place dans l'organisation des sociétés humaines, comme tous les astres dans l'organisation sidérale.

Ses autres ouvrages, le *Nouveau Monde industriel*, qui parut en 1829, le *Pamphlet contre Saint-Simon et Owen*, la *Fausse Industrie*, qui date de 1835, enfin ses articles dans le *Phalanstère*, ne sont que les développements d'une théorie désormais complète.

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCOLE PHALANSTÉRIENNE.

LA PHALANGE. — LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE. — M. VICTOR CONSIDÉRANT.

Les derniers efforts de Fourier ne réussirent pas mieux que les premiers. Les civilisés, comme il les appelait, ne mordirent point à l'hameçon de ses utopies. Les esprits les plus progressifs de l'ancien camp libéral commençaient à s'alarmer pour l'ordre. Les utopistes des autres écoles le regardèrent comme un compétiteur. Le saint-simonisme, qui lui avait fait cependant bien des emprunts, le repoussa, et, à l'époque de ses succès éphémères, refusa de le reconnaître, comme ces fils parvenus qui passent la tête haute devant leur vieux père qui s'est ruiné à leur profit. Robert Owen, qui fondait en Angleterre ses sociétés coopératives, répondit avec dédain à une ouverture de Fourier.

Celui-ci, qui sentait sa supériorité, prouva par son pamphlet combien il avait été blessé de ce procédé. Il rencontrait, dans le monde de l'utopie, cette concurrence dont il a tant déploré les conséquences dans le monde civilisé : chaque chef d'école comprenait qu'il n'y a qu'un certain nombre d'esprits disposés à accueillir les idées nouvelles, et il regardait les autres utopistes comme des usurpateurs qui lui dé-

robaient ses sujets. Cependant Charles Fourier avait peu à peu rallié à ses idées un petit nombre de disciples. Dès 1814, M. Just Muiron les avait embrassées, et avait inutilement cherché à fonder, d'après son système, un comptoir commercial à Besançon. Ce ne fut que vers la Révolution de 1830, qu'il fit une conquête importante dans la personne de M. Victor Considérant, ancien élève de l'École polytechnique, puis capitaine du génie.

Avec l'ardeur de son caractère jointe à celle de son âge, M. Victor Considérant chercha à propager les nouvelles doctrines, surtout par leur côté industriel. On ouvrit à Paris des conférences dans lesquelles Fourier exposa quelques parties de son système, et M. Considérant fit à Metz un cours public sur l'ensemble de la théorie fouriériste. C'était précisément l'instant où le saint-simonisme, cette nouveauté qui avait vieilli si vite, s'écroulait après avoir fait un peu de bruit. Plusieurs membres de l'école saint-simonienne, à qui leur utopie manquait sous les pieds, se rattachèrent à l'utopie fouriériste, dont ils proclamèrent la supériorité, qui du reste était incontestable. MM. Jules Lechevalier et Abel Transon furent du nombre. Le premier fit un cours à Paris, et le publia par livraisons. Le second fit insérer, dans la *Revue encyclopédique* deux articles résumés de la loi sociétaire. Presque en même temps, M. Victor Considérant publiait la *Destinée sociale*, les *Considérations sur l'architectonique*, la *Débâcle politique en France;* M. Just Muiron, les *Transactions de Virtomnius;* madame Clarisse Vigoureux, les *Paroles de la Providence;* M. Morize, les *Dangers de la situation actuelle de la France.*

La doctrine de Fourier était dans son mouvement ascendant. Pour accélérer ce mouvement, on fonda un journal, le *Phalanstère,* et M. Baudet-Dulary, alors membre de la Chambre des députés, prêtant un puissant concours, on crut que

le jour de tenter la réalisation pratique du phalanstère était arrivé. MM. Baudet-Dulary et Devay frères mirent en commun, à Condé-sur-Vesgres, de vastes propriétés pour essayer d'y établir une phalange. Les disciples de Fourier ont souvent depuis déploré cet essai qu'ils déclarent avoir été fait avec des moyens d'exécution incomplets et des fonds insuffisants pour en assurer la réussite. On se sépara sans avoir même bâti le phalanstère.

Cet essai malheureux fut accueilli par le public comme une épreuve décisive, et la foi phalanstérienne fut même ébranlée dans plusieurs membres de l'école, qui la quittèrent pour se jeter dans les luttes ardentes de la politique. Sous le coup de cette impression, le journal phalanstérien disparut. Ce ne fut cependant qu'une éclipse. Quelque temps après, M. Victor Considérant fit paraître la *Phalange*, et les travaux de propagande recommencèrent. Toutefois on put remarquer, depuis ce moment, que l'école phalanstérienne s'était modifiée. D'abord, au lieu d'aspirer à la réalisation complète et immédiate de sa théorie, comme avant la déconvenue de Condé-sur-Vesgres, elle écarta prudemment cette pensée, a plaça dans un avenir lointain où tous les éléments de succès seraient réunis, où l'éducation aurait préparé une génération phalanstérienne ; ensuite elle insista surtout sur la réforme industrielle contenue dans le système, et la présenta comme un remède aux périls de toute nature dont la société civilisée était menacée.

Telle était la tendance générale de l'école, lorsque, le 9 octobre 1837, Fourier mourut, pauvre comme durant tout le cours de sa vie, mais entouré de disciples enthousiastes et dévoués. Ils firent graver sur sa pierre tumulaire, au cimetière Montmartre, où il fut enseveli, cette inscription qui résume les deux axiomes fondamentaux de sa doctrine : *Les*

attractions sont proportionnelles aux destinées; La série distribue les harmonies.

La mort de Fourier n'interrompit point la marche de son école. Elle prit au contraire de nouveaux développements, dans les années qui suivirent. A mesure que les espérances exagérées de réforme et d'amélioration, que la Révolution politique de 1830 avait fait naître, se dissipaient au contact de l'expérience, ce génie sévère, qui marche derrière les révolutions, en effeuillant les fleurs et les illusions qu'elles ont semées, les esprits, amoureux de nouveauté, se ralliaient à l'idée d'une révolution sociale, sans s'accorder sur les principes qui devaient présider à sa réalisation. Bientôt la *Phalange* ne suffit plus à l'essor des idées fouriéristes. L'école sociétaire, qui s'était constituée en corporation propagandiste, fit paraître un journal quotidien, la *Démocratie pacifique*, dont M. Considérant, devenu le chef de l'école, prit la direction. Son thème habituel fut une critique tantôt véhémente, tantôt spirituelle et maligne, de toutes les imperfections et de tous les abus des sociétés civilisées; par ce point il se trouvait en contact avec toute la presse de l'opposition. Il y ajouta l'exposition des procédés fouriéristes les moins éloignés du cours général des idées, pour apporter un remède aux souffrances sociales.

Sans doute l'école n'abandonnait point l'ensemble des idées du maître, elle constatait, de temps à autre, son adhésion à la théorie générale; mais elle n'insistait pas sur ce point délicat, et elle se présentait habituellement par ses côtés les plus usuels et les plus applicables. Elle avait soin de dégager sa responsabilité de toutes les tentatives faites en dehors d'une espèce de directoire phalanstérien, groupé autour de la *Démocratie pacifique*, et qui repoussait surtout, avec une grande vivacité, les inductions qu'on aurait pu tirer de quel-

ques essais d'application, tentés contre son gré et en dehors de son sein. Ainsi, quand un Anglais, passionné pour la théorie de Fourier, voulut installer une association domestique agricole dans le monastère de Cîteaux, entreprise qui échoua au bout de peu de temps, ce directoire eut soin de déclarer que l'école sociétaire, dépositaire des manuscrits du maître, était demeurée complétement étrangère à cette tentative avortée.

Cette école, qui disposait de deux instruments de publicité, un journal quotidien, la *Démocratie pacifique*, et une revue, la *Phalange*, avait en outre organisé une vaste correspondance, elle avait formé, sur plusieurs points, des associations d'adhérents qui se cotisaient pour soutenir la propagande de leurs idées. Enfin, elle envoyait des missionnaires dans les départements. C'est ainsi qu'en mars 1847 M. Victor Hennequin, qui avait embrassé les idées de Fourier et publié plusieurs ouvrages dans ce sens, entre autres une brochure intitulée *Féodalité ou association*, à propos de l'ardente polémique, soulevée, à cette époque, par l'union des grandes compagnies pour l'exploitation des houillères du bassin de la Loire, et une autre brochure dans laquelle il traitait de la morale phalanstérienne, fit, à Besançon, une exposition sommaire de la théorie de Fourier en sept séances[1]. C'est là qu'on trouve la dernière expression des idées phalanstériennes, sous le gouvernement de Juillet.

On est frappé des efforts que fait l'école pour se dégager de la partie des idées de son fondateur, qui avait attiré à son système ces sarcasmes spirituels presque toujours mortels en France. Elle écarte la cosmogonie, la métaphysique et, jusqu'à un certain point, la morale du maître.

[1] Le cours de M. Hennequin a été publié la même année, à Besançon, sous ce titre : *Théorie de Charles Fourier. Exposition faite à Besançon, en mars* 1847, *par M. Victor Hennequin.*

Le missionnaire va même jusqu'à refuser le nom de Fouriériste : « Je me suis attaché, dit-il à ses auditeurs, à vous présenter ce qu'il y a d'évident, de démontré et, en même temps, de pratique dans les idées phalanstériennes ; mais je n'accepte pas le nom de Fouriériste, il impliquerait une aveugle foi dans les paroles d'un homme ; or je n'enseigne et je n'admets des idées de Fourier que celles dont ma raison touche la preuve. Je me fais gloire au contraire du titre de phalanstérien, c'est-à-dire de partisan de l'association domestique, agricole, industrielle, réalisée dans une commune modèle. Cette réalisation est le but nécessaire, le dénoûment providentiel de toutes les philosophies, de toutes les politiques, de tous les efforts de l'humanité. Le phalanstère combine et perfectionne ces éléments d'association, épars aujourd'hui dans la crèche, la salle d'asile, les boulangeries et boucheries communales, les fruitières[1]. Quel est celui qui pourrait offrir aux générations un autre, un meilleur idéal ? »

S'agit-il de religion, l'école use de la même prudence, disons le mot, de la même dissimulation. Son missionnaire s'écrie : « Je n'ai pas à me prononcer pour tel ou tel culte. La théorie sociétaire ne prétend pas faire régner exclusivement soit le catholicisme, soit le protestantisme, soit telle ou telle religion philosophique. » Dans un autre passage, il essaye de faire accepter Fourier comme un « envoyé secondaire, un homme comme nous qui a découvert les moyens

[1] La *fruitière* dont parle ici M. Hennequin est un établissement en usage dans les villages comtois ; chaque paysan y apporte la quantité de lait dont il peut disposer, et l'on y prend note de la quantité fournie, pendant l'année, par chacun. Avec ces masses de lait ainsi réunies, le fromage se fabrique mieux et à moins de frais que chez l'individu. La vente en est faite ensuite par des agents spéciaux qui, plus tard, en répartissent le produit à chaque paysan, proportionnellement à la quantité de lait qu'il a livrée à la *fruitière*.

de réaliser toutes les promesses, de pratiquer tous les enseignements du Christ, cet envoyé du ciel ! » Il renvoie à l'avenir la licence de la morale phalanstérienne qui faisait scandale dans le monde civilisé, et laisse subsister provisoirement le mariage. Le système se fait humble et petit pour passer. Il semblerait qu'il ne s'agit plus que d'une association domestique, agricole et industrielle qui laissera subsister la religion, la morale, les gouvernements, les lois.

Il y a là un piége. Si la tête de la doctrine passe, tout le corps passera. Le venin du système est dans son principe. Si l'on admet que toutes les attractions de l'homme sont bonnes, sont divines, qu'il doit y céder, au lieu de les juger avec sa raison, de les régler et, au besoin, de les dominer par sa volonté, il n'y a plus de christianisme, plus de société chrétienne, plus de gouvernement, plus d'autorité, plus d'obéissance, plus de devoir, plus de droit, car il n'y a plus d'homme, c'est-à-dire plus de créature libre, jugeant ses penchants, se jugeant elle-même, gouvernant ses désirs au lieu d'être gouvernée par eux, les domptant et substituant, par le sacrifice, l'ordre moral, c'est le règne du devoir, à l'ordre passionnel, c'est le règne des désirs, des instincts, qui n'ont d'autre règle que la satisfaction.

Cela, sans doute, ne détruit pas le mérite de quelques réformes économiques indiquées par Fourier et qu'on peut étudier, pour voir jusqu'à quel point elles sont réalisables. On doit, autant que possible, améliorer le sort de l'homme ici-bas; mais il faut ajouter que plus la religion et la morale, dont la religion est la source, étendront leur empire, plus le levier de l'association sera applicable et puissant. On associe des dévouements, comment associer des égoïsmes ?

La doctrine de Fourier, dans les derniers temps du gouvernement de Juillet, avait une grande part au succès géné-

ral des doctrines utopistes qui présentaient à la société un nouvel idéal. La littérature courante devenait son auxiliaire. Le feuilleton-roman l'adoptait, et, missionnaire plus influent et plus écouté, la faisait pénétrer dans un monde où l'utopie dogmatique ne pénètre pas.

IV

HUMANITAIRES DE M. LEROUX. — COMMUNISTES, — ICARIENS DE M. CABET. SOPHISTIQUE DE M. PROUDHON.

Le saint-simonisme et le fouriérisme furent, non pas les seules, mais les deux principales utopies qui préoccupèrent les esprits pendant le gouvernement de Juillet, le premier au début, le second sur la fin, avec un succès plus tardif, mais plus durable et plus étendu.

Il y a eu, de tout temps, des utopies et des utopistes, il y en a eu d'illustres : Platon a fait sa *République*, Thomas Morus son *Utopie*, Fénelon sa *Salente*, bien d'autres esprits moins éminents ont essayé de placer, par la pensée, l'homme arrivé à une perfection chimérique, dans un milieu différent des formes sociales existantes. C'est un mirage qui prouve encore la grandeur de l'âme humaine, incapable de se contenter d'un idéal médiocre. Mais il n'y a que dans les sociétés où le sentiment religieux s'est affaibli chez un grand nombre, et où les institutions ont été profondément ébranlées, qu'on prend au sérieux les utopies et les utopistes ; ils se présentent alors devant des intelligences, chez lesquelles la soif du progrès a été excitée sans être satisfaite, et qui ont été préparées par une critique très-vive de l'ordre de choses exis-

tant et une subversion partielle, à un changement plus radical. C'est pour cela que les révolutions sociales marchent souvent derrière les révolutions politiques.

L'épanouissement de tant d'utopies, après la Révolution de 1830, était donc tout à la fois un fait logique et un symptôme grave au point de vue social, comme au point de vue moral et intellectuel. A côté des saint-simoniens et des phalanstériens, d'autres encore aspiraient à changer l'état social. M. Pierre Leroux, que nous avons rencontré parmi les philosophes panthéistes, voulait introduire ses idées dans le domaine des faits et devenait le chef de la secte des humanitaires.

C'était une secte qui, autant qu'on peut juger le système de l'auteur, à travers le voile nébuleux d'une phraséologie abstruse dans laquelle la pensée se dérobe, aspirait, sinon à détruire, au moins à changer profondément les conditions de la famille, de la propriété et de la société politique. M. Pierre Leroux, dont l'intelligence s'exaltait sous l'empire d'une espèce de mysticisme panthéiste, voulut, pour parler son langage, que la famille, la propriété et la patrie cessassent d'être constituées à l'état de castes ; or cela signifiait, selon lui, que, dans le nouvel état social, la famille ne devait pas créer l'*héritier*, la patrie le *sujet*, la propriété le *propriétaire*.

Ici le système humanitaire touche de bien près au communisme, et la famille, la propriété, l'état humanitaire, ressemblent au relatif et au particulier de la doctrine panthéiste, engloutis dans l'infini, dans l'absolu[1]. On est d'autant plus

[1] Quelques années plus tard, M. Pierre Leroux, devenu représentant du peuple, essaya de formuler ses idées humanitaires dans un projet de constitution. Ce document fut distribué à l'Assemblée constituante de 1848, sous ce titre : *Projet d'une constitution démocratique et sociale fondée sur la loi même de la vie.* Quoique ce document soit entaché de l'obscurité qu'on retrouve dans toutes les œuvres dogmatiques de M. Pierre Leroux, et que l'auteur ait en outre adouci, autant que possi-

en droit d'interpréter ainsi le système humanitaire de M. Pierre Leroux, que la famille actuelle lui semble un mal, parce que le père y commande au fils, la patrie actuelle un mal, parce que les citoyens y obéissent aux pouvoirs sociaux, la propriété actuelle un mal, parce que le propriétaire en jouit, à l'exclusion de ceux à qui elle n'appartient pas.

On voit qu'ici l'anarchie des mots couvre l'anarchie des choses. La dissolution de la société, celle de la famille, et la destruction de la propriété privée, sont le résultat nécessaire de ces principes posés par M. Pierre Leroux. Qu'est-ce, en effet, qu'une société où personne n'obéit, une famille où tout le monde commande, et une propriété dont tout le monde jouit? C'est la fin de toute famille, de toute propriété, de toute société. En vain l'auteur, qui excelle à dérouter la discussion, en cachant sa pensée dans la nuit mystérieuse de son style, épaissit les voiles sur le fond de son système : il y a des moments où son secret lui échappe. Ainsi il dit en propres termes qu'en fait de propriété on ne saurait admettre que celle « qui ne détruit pas la communion de l'homme avec l'univers et avec ses semblables; » et il ajoute aussitôt qu'un des moyens de détruire cette communion, « c'est de *diviser* la terre, ou, en général, les instruments de production, d'attacher les hommes aux choses, de subordonner l'homme à la propriété, de faire de l'homme un propriétaire. » Plus loin il complète sa pensée en disant : « Toute division de la propriété qui constitue la propriété, et par conséquent

ble, sa pensée par l'expression, à cause des craintes et des répulsions qu'excitait, à cette époque, le socialisme, il est clair que, la propriété et l'éducation étant inscrits au nombre des *droits du citoyen*, la gérance sociale et la représentation nationale de neuf cents membres que M. Pierre Leroux charge de l'exercice de la souveraineté, devraient restreindre la propriété de ceux qui ont pour doter ceux qui n'ont pas. D'ailleurs, dans cette constitution, il n'est nulle part question du droit d'hériter et de tester.

l'homme à part de la communion avec tout l'univers, est également immorale et produit nécessairement l'immoralité et le mal[1]. »

A côté du communisme plus ou moins latent, contenu dans la doctrine de M. Pierre Leroux, d'autres écrivains plus hardis professaient un communisme moins circonspect. Ceux-là étaient en réalité issus de Babeuf, et leur idéal était, peut-être à leur insu, puisé dans son plan d'organisation de la *République des Égaux*[2]. M. Cabet, l'auteur d'un *Voyage en Icarie*, développa sans aucun déguisement ce système, dans lequel l'État est propriétaire, prêtre, agriculteur, industriel, marchand, médecin. En Icarie, le lever, le coucher, le travail, les repas, les plaisirs, tout est réglé par la loi, et l'homme n'est plus guère qu'une aiguille, mue sur un cadran par un ressort intérieur. A la même époque, M. Proudhon commençait à écrire. Ce Sieyès au petit pied du socialisme, auquel on devait accorder trop d'attention, se demandait à sa manière : « Qu'est-ce que la propriété ? » Ce à quoi il répondait : « Tout ! » Puis il se demandait encore : « Que doit-elle être ? » Et il se répondait : « Rien ! »

Ainsi le rationalisme arrivait à ses derniers excès. La dialectique devenait l'art de tourner le raisonnement contre la

[1] De l'*Humanité*, pages 170, 175, 182, 190.

[2] Dans le *Manifeste des Égaux*, rédigé par Sylvain Maréchal, « l'égalité de fait » était proclamée, d'après Condorcet, comme le dernier but de l'art social. « *Le bien commun ou la communauté des biens ; la terre, à personne ; les fruits, à tout le monde ; plus de différences, parmi les hommes, que celles de l'âge et du sexe, la même éducation, la même nourriture pour tous :* » voilà les principes posés dans ce manifeste. Dans un autre document intitulé : *Analyse de la doctrine de Babeuf, proscrit par le Directoire exécutif pour avoir dit la vérité*, les principes, énoncés dans le manifeste, sont rédigés en articles dans une espèce de charte de l'égalité. Il y est dit en propres termes : « Nul n'a pu, sans crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre et de l'industrie : les travaux et les jouissances doivent être communs ; les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents, sont les ennemis du peuple. »

raison; et la science sociale, l'art d'inventer des sociétés impossibles contre la société possible et réelle. Ces esprits infatués d'orgueil et enivrés de leur propre force, ramenaient peu à peu les intelligences à la situation où on les avait vus en Grèce, lorsque les sophistes d'Athènes proposaient à tous venant de prouver à la fois les deux contraires, l'être et le néant, l'existence et la non-existence de l'âme, l'existence et la non-existence de Dieu, l'identité du bien et du mal, de la lumière et de la nuit.

Sans doute cette démence intellectuelle, conséquence funeste des doctrines utopistes, n'était pas générale, mais cependant elle avait de graves inconvénients : elle répandait le trouble dans les idées, elle séduisait un certain nombre d'imaginations qui se laissaient prendre aux charmes décevants de la sophistique; un plus grand nombre, en voyant que l'on pouvait tout prouver, se sentaient disposés à ne plus rien croire. L'autorité de la raison se trouvait donc ébranlée, et la liberté de la pensée et de la parole devenaient moins précieuses, aux yeux de bien des gens, par l'étrange abus qu'on en faisait.

Ceux-là mêmes qui ne se laissaient point aller à ces rêveries, éprouvaient cette espèce de mauvaise influence, que ressentent les meilleures santés dans les temps d'épidémie; ils étaient sous l'empire de la constitution médicale du moment, selon l'expression consacrée. L'atmosphère intellectuelle, troublée par tant de sophismes et échauffée par tant de rêves, altérait plus ou moins, dans les meilleurs esprits, le sentiment de la réalité. Ils ne pouvaient s'empêcher de payer tribut à l'épidémie régnante, par une espèce d'exaltation et de fièvre d'idées et de sentiments, dont ils n'avaient pas la conscience. Le style de la plupart des écrivains de ce temps s'en ressentit, et presque toutes les branches de la littérature éprouvèrent

la contagion plus ou moins directe de ces utopies. Le mysticisme, la subtilité, l'obscurité sibylline, l'emphase métaphysique, l'abus des métaphores ambitieuses, le besoin panthéiste de parler de toutes choses à propos de chaque chose en particulier, remplacent trop souvent la clarté, la précision, la profondeur du sens, la sobriété et la propriété de l'expression, ces qualités françaises.

En même temps, et c'était là encore l'effet le plus pernicieux de cette perturbation jetée dans les intelligences par l'utopie et la sophistique, les imaginations populaires s'habituaient à la pensée qu'en dehors des libertés sagement réglées par les lois et offrant, à l'initiative des facultés individuelles, un essor mesuré, en imposant à chacun la responsabilité de ses actes, il pouvait y avoir un état social qui, par un chef-d'œuvre d'organisation mécanique, donnerait aux classes les plus nombreuses des droits sans devoirs, des jouissances sans efforts, et la libre expansion de leurs instincts et de leurs appétits, sans responsabilité légale ni morale.

En effet, tous ces novateurs et tous ces utopistes, divisés sur la forme, se rencontraient dans cette pensée commune : tout le monde doit faire le pouvoir, le pouvoir doit tout faire pour tout le monde. La liberté disparaissait ainsi du monde intellectuel et moral, symptôme menaçant pour le monde politique, et, sous l'influence des doctrines panthéistes, l'anarchie et le despotisme, ces deux monstres qui s'engendrent et se dévorent perpétuellement, faisaient leur avénement dans le monde des idées.

LIVRE HUITIÈME

POÉSIE

I

DISPERSION DES ÉCOLES.

Les événements de 1830 vinrent saisir la France au plus fort de son mouvement poétique ; dans ces événements, qui parurent d'abord à la poésie un affranchissement, il n'y avait rien qui pût l'arrêter. Les sillons commencés ne s'interrompirent donc pas, et d'autres se creusèrent. La poésie lyrique, qui avait déployé ses ailes avec tant de vigueur, sous le régime précédent, continua son vol ; l'épopée philosophique, héroïque ou domestique, fut tentée : un nouveau genre, entrevu par deux enfants de Marseille, la satire politique, dans laquelle MM. Barthélemy et Méry avaient déployé plus de verve, d'imagination et de colère poétique que d'indignation vraie, prit tout à coup un essor imprévu, sous l'influence des circonstances nouvelles qui ouvraient à la liberté du poëte satirique une carrière plus vaste, et imprimaient aux âmes des émotions profondes dont il pouvait devenir l'interprète. Du sein des trois journées, M. Auguste Barbier sortit armé de ses Iambes vengeurs.

'action générale que cette révolution exerça au début la poésie fut, du reste, identique à celle qu'elle exerça toutes les branches de la littérature. L'esprit d'utopie était partout entra chez les poëtes, naturellement plus osés que d'autres à le recevoir. Les imaginations ne iurent plus de frein, et presque tous les navires qui aient sur cette grande mer de la poésie jetèrent de leur . Même chez la plupart des esprits qui, avant cette époacceptaient le joug salutaire de la règle catholique, le cipe de l'autorité fut ébranlé. Il semblait que ceux qui çaient cette redoutable puissance de la pensée, les poëtes me les orateurs, les philosophes, les journalistes, les riens, les critiques, les dramaturges, les romanciers ent saisis d'une commune ivresse. Le rationalisme, sous rmes les plus diverses, pénétrait en vainqueur dans les ligences. Chaque auteur, devenu sa propre règle et sa re fin, ne s'arrêtait devant aucune barrière. Cette comon intellectuelle imprima d'abord au mouvement poé- un élan qui ne se ralentit que dans les derniers temps période des dix-huit ans, après avoir tout épuisé, l'idéal me le réel.

a a vu que, sous l'influence des circonstances nouvelles, iens qui réunissaient les éléments des diverses écoles aires tendirent à se rompre; chaque poëte s'isola donc ses efforts et ses tendances individuelles. Le romane eut un peu le sort de l'éclectisme et du libéralisme. ut voir que ce qu'on avait pris pour une école n'était re, comme l'avait dit M. de Latouche, qu'une camarae. La camaraderie littéraire se partagea en coteries. La tique exerça une action dissolvante, par les divisions lle jeta entre ceux qui associèrent des occupations polies et administratives à leurs études littéraires et ceux

qui demeurèrent dans l'opposition, soit qu'ils appartinssent aux idées traditionnelles, soit qu'ils professassent les opinions de la nuance la plus avancée du parti démocratique. Puis, comme M. Sainte-Beuve l'a dit dans ses vers et prouvé dans sa prose, les enthousiasmes se refroidirent, les rivalités et les dissensions vinrent avec les années; chacun des arbres qui avaient grandi dans la pépinière voulut élargir sa place aux dépens de son voisin. Les amitiés littéraires se brisèrent, et chaque rayon aspira à devenir centre à son tour.

Cette espèce de dissolution des écoles littéraires, sous la double action de la politique et du temps, ajoute une difficulté de plus aux difficultés déjà considérables que rencontre l'historien de la littérature. La pensée d'ensemble échappe au milieu de tant d'aparté poétiques; ce tableau finit par se composer de portraits. Cependant, au milieu de cette confusion, il est encore possible, surtout au début, d'indiquer quelques traits généraux.

II

POÈTES RELIGIEUX ET ROYALISTES : SOUMET, GUIRAUD, BEAUCHESNE, REBOUL, BRIZEUX, TURQUETTY, ETC.

On retrouve dans la poésie un clan fidèle de l'école catholique et monarchique de la Restauration.

Soumet, sans abandonner le théâtre où il a obtenu, sous le régime précédent, de beaux succès, entreprend une œuvre trop grande pour l'attention de son temps, éparpillée sur mille sujets divers, et trop pesante pour lui-même; il veut

donner à son siècle une épopée. Ce n'est point un événement national ou européen qui devient le sujet de son poëme; c'est l'universalité des êtres, Dieu, l'homme et le monde, et la consommation comme la raison des choses, car les poëtes de cette époque aspirent à tout épuiser. La *Divine épopée*, dont la première idée est dans le poëme du Dante, veut donner le mot de tous les problèmes divins et humains qui tourmentent notre intelligence, sujet redoutable dans lequel la théologie du poëte n'a pas été toujours au niveau de ses bonnes intentions. Son poëme, en effet, trop catholique pour les lecteurs qui n'acceptent point les idées révélées, ne l'est pas assez pour les hommes de foi, car, sur plusieurs points importants, il blesse involontairement les principes de l'orthodoxie. On y retrouve, à un degré élevé, les qualités ordinaires de l'auteur, la richesse de l'imagination, l'éclat, la flexibilité et l'harmonie un peu pompeuse de la langue poétique, toutes les ressources d'un beau talent qui n'a pu s'élever jusqu'au génie, dans une œuvre qui aurait demandé du génie pour prendre place auprès des deux grands poëmes qui lui ont servi de modèle et dont elle est l'ingénieux et mélodieux écho, la *Divine comédie* du Dante et le *Paradis perdu* de Milton.

Alexandre Guiraud, poëte de la même origine, cœur généreux, esprit à la fois sincèrement libéral et vraiment monarchique, continue à développer, dans la poésie lyrique, son talent vigoureux, mais toujours un peu inculte, qui s'élève de plus en plus dans les régions de la philosophie chrétienne, et qui ne perd aucune occasion de rendre témoignage à ses principes politiques[1]. Il aborde en même temps la philosophie de

[1] Dans l'ode qui a pour titre *Courage*, M. Guiraud s'exprimait ainsi :

Sus donc, grands et petits, debout! le temps menace.
Voyez à l'horizon ce point noir qui grandit,

l'histoire avec des idées quelquefois encore plus singulières qu'ingénieuses; mais il rencontre des succès légitimes dans deux poëmes en prose. *Césaire* est une épopée psychologique où l'on trouve le germe du *Jocelyn* de M. de Lamartine, mais d'un Jocelyn plus orthodoxe et moins romanesque, et le germe du caractère de l'*Amaury* de M. Sainte-Beuve, qui lui a emprunté sa dernière scène tout entière, mais d'un Amaury moins sensuel et moins impur; c'est l'histoire des combats d'une âme chrétienne qui traverse trois étapes, la faute, le repentir, l'expiation. Ces dogmes, éminemment catholiques, sont le pivot sur lequel roulent presque tous les ouvrages du poëte; ils forment le fond des *Machabées*, de *Césaire*, du *Comte Julien*, comme de *Flavien*. On peut lire l'histoire de Flavien et de sa touchante Néodémie, et suivre l'humanité de Rome au désert, même après les *Martyrs* de Chateaubriand, que cette épopée de reflet, destinée à peindre la dernière époque de la décadence romaine sous les Gordiens, a cependant le tort de rappeler sans les égaler. Alexandre Guiraud doit être, du reste, placé au nombre des hommes, malheureusement rares dans ce siècle, qui mirent l'art au service de la vérité, et, au lieu d'en faire un métier, en firent une mission.

A côté d'Alexandre Guiraud, madame Tastu, cette muse honnête et pure du foyer domestique, entremêle ses vers à des travaux plus sérieux; les deux Deschamps, Émile, talent aimable, Antony, talent plus mélancolique et plus accentué, se ser-

La dernière lueur d'un jour sombre s'efface;
Le vent siffle et la vague en mugissant bondit.
L'œil fixé sur le mât, la main sur les cordages,
A manœuvrer sans ordre apprêtons nos courages;
Des hamacs descendus, couvrons tout le vaisseau;
Sur le pont, sans pâlir, attendons la rafale;
Le danger de plus près nous suit à fond de cale:
Là déjà nous sommes sous l'eau.

nt chrétiennement de sa raison retrouvée aujourd'hui pour eurer sur sa raison perdue hier, et qui s'obscurcira peut-re encore demain, continuent fraternellement leur sillon ; Ancelot, toujours fidèle à la littérature dramatique, tente roman et réussit dans des *Épîtres familières*, brillantes d'es-it et de malice, où il raille les travers de son temps. Plusieurs ces poëtes, manquant de centre depuis que M. Hugo avait itté ses anciennes voies et ses anciens amis, aimaient à se mir dans un des rares salons littéraires de l'époque, chez un te, poëte aussi à ses heures, M. Jules de Resseguier. Là on ait, à côté de ceux que nous venons de nommer, Jules Saint-Félix, M. de Saint-Valery, M. Belmontet, fidèle à utres souvenirs, et qui, dans des tournois à armes cour-ses, rompait des lances poétiques pour la gloire napoléo-nne, tandis que M. de Beauchesne tenait pour les fleurs lys.

Fidèle aux trois principes de la Bretagne, sa province na-e, la religion, la monarchie et la liberté, M. de Beau-esne panse les plaies morales de son opinion avec de ux vers, et sans être encore en possession de tout son ent souvent inégal et incorrect, il s'élève quelquefois aux nds accents de la poésie. Ce poëte aimable et modeste, itant les hautes renommées de son temps de disciple à ître, trouve des chants mélodieux pour rappeler Victor go qui s'en va[1], pour retenir Chateaubriand que Béran-, le rival d'Horace, comme il le dit, attire au son d'une

[1] Oh ! que tu m'as trompé, jeune homme au cœur de flamme,
Étoile qui sitôt touches à ton déclin,
Chanteur qui dans les plis de la vieille oriflamme,
Berçait le royal orphelin!

Ainsi donc plus d'amours, plus de ces chants fidèles,
Que ta prodigue enfance a consacrés à Dieu;

chanson, et pour convier Lamartine à demeurer sur les cimes de la poésie et à ne pas descendre dans les sentiers humains. Dans ce talent affectueux et sans aucune trace de prétention et d'envie, qualité rare dans tous les temps, plus rare encore dans cette époque, on sent palpiter un cœur aimant et tendre, enthousiaste des nobles choses, capable d'admiration et de sympathie, fidèle au malheur, ouvert à l'amitié, sévère pour la fortune, mais trop indulgent pour la gloire. M. de Beauchesne, qui a des louanges sincères pour tous les poëtes éminents de son temps, Soumet, Brizeux, Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, et dont les vers n'oublient point le chemin d'Holyrood et de Buschtierad, apporte son tribut à la légende bonapartiste. Trop jeune pour avoir senti le poids de l'empire, il en admire à distance la grandeur. Ses plus beaux vers peut-être ont été inspirés par ce sentiment, quoique son cœur revienne toujours à ses espérances, qui sont celles de la Bretagne, sa patrie[1].

Tout un clan de poëtes bretons s'essayait, en même temps, à la poésie. M. Brizeux, dans son doux poëme de *Marie*, une

Séraphin, les méchants t'ont coupé les deux ailes,
Au ciel ils te font dire adieu.

Moi dont le cœur bondit quand le monde te loue,
Je pleure en te voyant tacher ton blanc cimier,
Et souffleter la France, et traîner dans la boue
Le manteau de François Premier.

[1] Dans la pièce intitulée l'*Horoscope*, on trouve les strophes suivantes, qui, pour la forme et le fond, peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux vers de MM. de Lamartine et Victor Hugo :

Ah! ce n'est point ainsi qu'un empire se fonde,
Qu'aux murs de Saint-Denis on gagne son tombeau!
Il faut, pour commander au monde,
Une voix plus sonore, il faut un nom plus beau!
Il faut que d'un grand coup la terre soit frappée;
Qu'un homme, tourmenté d'un glorieux courroux,

de ces épopées élégiaques où cette époque aimait à retrouver quelques-uns des aspects de la vie humaine, retraçait avec charme les mœurs simples et graves, l'esprit sérieux et pensif, les croyances religieuses, les vertus de sacrifice et de résignation, et les beautés austères du paysage de sa province natale. M. de la Villemarqué, à la fois poëte et érudit, mettait en lumière les vieux chants de l'Armorique, écrits dans cet idiome simple et vigoureux qui va peu à peu s'éteignant comme toutes les vieilles choses, et qui, traversant la mer, relie cependant encore, par la communauté de la langue et celle de la race, les Bretons de France et les Gallois d'Angleterre. M. Jules de Francheville, un de ces jeunes hommes devant lesquels d'honorables scrupules fermèrent, en 1830, toutes les carrières, sentait son cœur s'ouvrir à la poésie, en regardant, des fenêtres de son castel de Truscat, la mer du Morbihan, avec ses eaux sombres, ses rochers féeriques et ses souvenirs des guerres civiles : Quiberon, le Champ des Martyrs, et le grand Océan, dont les vagues, venant déferler sur le rivage, à quelques toises de Sarzeau, recevaient, au

Se dise : « J'ai vingt ans ! le monde est fait pour nous »
Et qu'il parte en tirant l'épée ;

Qu'au pied du Saint-Bernard son cheval caracole
Pour franchir d'un seul bond tout l'empire romain ;
Qu'il plante sur l'arche d'Arcole
Le drapeau qui du monde apprendra le chemin.
Qu'il rende d'un regard les hommes intrépides,
Qu'il montre à ses soldats dont la force est à bout,
Pour juger leur valeur, trente siècles debout
Sur les hauteurs des Pyramides ;

Que cet homme, aperçu de l'un à l'autre pôle,
Porte à son front sacré quelque signe de Dieu,
Et, comme Atlas, sur son épaule
Mette un monde vieilli dont se rouille l'essieu ;
Que la foule ébahie à son aspect s'écarte ;
Qu'il porte dans sa main le glaive flamboyant ;
Qu'il courbe le Midi, le Nord et l'Orient,
Et qu'il s'appelle Bonaparte.

temps des guerres héroïques de l'Ouest, une population pieuse qui, ne pouvant plus prier son Dieu sur la terre, entourait de ses barques la barque consacrée sur laquelle un prêtre proscrit, élevant la sainte hostie, faisait à l'heure du minuit, descendre le Sauveur du monde, pendant que les étoiles scintillaient au firmament, comme les lampes mystérieuses du sanctuaire, et que les vents, comme un orgue éternel, grondaient au loin sur les eaux. Édouard Turquetty, bien digne de figurer dans ce cycle poétique de la Bretagne, s'indignait de voir la poésie de son temps s'égarer dans de mauvaises voies ; il essayait, comme le missionnaire poétique du catholicisme (c'est ainsi qu'il s'appelle), de la retremper dans les piscines sacrées de la Bible et de l'Évangile, où il trouva plus d'une fois de grandes inspirations[1]. Le comte de Peyronnet, un des pilotes naufragés de la Restauration, qui vint demander aux lettres une consolation et un refuge, appartient au même groupe, comme M. Nibelle, comme Violeau, qui s'étudie à verser la manne poétique aux classes populaires, et surtout et avant tout Reboul, vrai poëte sorti du peuple avec une hymne dans la voix, un rayon sur le front, et qui chante la famille, la religion et la royauté, chères aux populations méridionales, justement enorgueillies de voir ce talent s'élever de leur sein sans quitter leurs rangs, et révéler ainsi la noblesse chrétienne d'une âme assez sensée pour allier, sans faste stoïque, le travail des mains qui fait vivre au talent qui illustre, et montrer l'intelligence pratique des choses de la vie, en même temps que les dons naturels d'une intelligence vive et spontanée.

Cette poésie, débris encore beau de l'école catholique et

[1] Une de ses plus belles pièces est la *Course de la mort*, empreinte de beautés vraiment bibliques.

monarchique qui avait brillé dans la période précédente, fut, il faut le rappeler, l'aliment d'une partie de la génération de ce temps. Sauf de rares exceptions, circonscrite par la nature même de ses inspirations dans un cercle de lecteurs dévoués aux mêmes croyances et aux mêmes idées, elle consolait leurs souffrances morales, nourrissait leurs souvenirs et donnait des ailes à leurs espérances. Il semblait à ceux qui suivaient les chants de cette tribu harmonieuse, que c'étaient leurs propres sentiments qui s'exhalaient dans ces vers.

III

M. ALFRED DE VIGNY.

On ne saurait fermer ce cycle poétique sans parler d'un homme qui, quoique s'en distinguant par plusieurs de ses qualités et de ses défauts, s'y rattache par un lien qu'il n'a jamais brisé : il s'agit de M. Alfred de Vigny. Devançant dans les voies de la littérature la plupart des poëtes dont il vient d'être parlé, il avait déjà, sous la Restauration, atteint une renommée plus générale et plus haute, qui le plaçait un peu en arrière, il est vrai, mais non loin cependant de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo.

M. Alfred de Vigny, ce poëte des esprits cultivés et des âmes choisies, subit, dans la haute sphère où il était placé, l'influence des idées qui amenèrent la Révolution de 1830 et lui survécurent. Les sentiments de ce poëte, qui avait eu l'honneur de porter l'épée dans la garde royale, sous

Louis XVIII et Charles X, étaient d'une nature trop élevée pour qu'il se laissât entraîner à des actes ou à des ouvrages en contradiction flagrante avec ses premières idées. Il y a, dans ce talent, une noblesse morale qui répugne aux choses malséantes; mais, à partir de ce moment, on sent vaciller en lui la lumière de la lampe qui avait jusque-là éclairé le génie du poëte; la certitude religieuse, comme la conviction politique, sont évidemment ébranlées dans l'intelligence de M. de Vigny, et la première expression du doute, cet hôte dangereux, auquel il vient d'ouvrir la porte, c'est *Stello*.

Stello, dont M. de Vigny, tenté un moment par les succès du théâtre, mit un des épisodes les plus navrants sur la scène[1], tient de la philosophie par le fond, du roman par la forme, de la poésie par l'inspiration qui en anime toutes les pages. C'est un dialogue ouvert entre l'esprit du poëte inclinant, avec son temps, au rationalisme, et les facultés intuitives de son âme; un duel entre l'analyse, qui veut sonder par la déduction tous les mystères au milieu desquels l'homme chemine, et la synthèse, qui donne les principes et, à l'aide de l'intuition éclairée par une lumière d'en haut, arrive en trois pas aux conclusions que l'analyse cherchera éternellement. Stello, c'est un type plus moderne et plus familier de la grande famille des Faust, des Werther, des René, des Manfred. L'échafaudage des accessoires surnaturels dont l'avait entouré Gœthe, le grandiose théâtral de la scène où l'avait jeté Byron, et les perspectives lointaines et romantiques dans lesquelles l'avait encadré Chateaubriand, ont vieilli; c'est nonchalamment étendu sur un élégant canapé, dans son salon étincelant du luxe moderne, que Stello devisera de toutes choses; mais le type est resté, le type du doute amer, de l'ironie

[1] *Chatterton*, joué au Théâtre-Français.

douloureuse, de l'orgueil rationaliste, qui préfère douter avec souffrance et chercher avec désespoir, que croire avec humilité et ignorer avec foi. *Pourquoi?* Voilà le développement de tout ce livre. *Hélas!* telle en est la conclusion ; c'est-à-dire un cri d'interrogation curieuse et une exclamation de douleur. Il faut y ajouter cependant un élan d'orgueil blessé qui affecte, malgré tant de mécomptes, d'avoir encore foi *en lui-même*. En effet, le docteur noir trouve Stello sans réponse à ces paroles qui contiennent toute la théorie du livre : « L'analyse est la destinée de l'éternelle ignorante, l'âme humaine. L'analyse est une sonde jetée profondément dans l'Océan ; elle épouvante et désespère le faible, mais elle rassure et conduit le fort, qui la tient fermement dans sa main. » On sait comment elle l'a rassuré dans notre temps, et l'on voit où elle l'a conduit.

Il y a, dans *Stello*, deux révoltes : la révolte de la raison humaine contre les énigmes philosophiques dont elle est entourée ; la révolte de la raison individuelle contre les énigmes du monde social, qui ne sont au fond que la conséquence pratique des ces autres énigmes, placées dans une sphère supérieure, celle de l'idée. L'auteur arrive jusqu'à poser cet axiome qui contient en germe toutes les révolutions et qui donne raison à toutes les utopies : « L'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. » Cette pensée se développe dans trois poëmes, à la fois dramatiques, élégiaques et satiriques, qui semblent trois malédictions du génie, écrites en traits sanglants au front des sociétés humaines, Gilbert, Chatterton, André Chénier.

M. Alfred de Vigny excelle à mettre ainsi en action ses thèses philosophiques, et il faut convenir que, lorsqu'on supprime la tradition religieuse qui explique l'origine du mal dans les sociétés humaines et enseigne la grandeur morale

de la souffrance et l'utilité de la douleur, l'esprit humain demeure sans réponse contre ces anathèmes. Toutes les tristesses et toutes les amertumes dont l'âme du poëte est remplie, se révèlent par le choix de ces trois lamentables épisodes qui, avec le talent que M. Alfred de Vigny met dans ses œuvres, présentaient une nourriture à la fois attrayante et malsaine aux imaginations déjà malades, dans un temps où les sectes socialistes commençaient à demander le changement radical de toutes les institutions sociales. L'auteur de *Cinq-Mars* se retrouve tout entier dans l'épisode d'André Chénier surtout, où, après avoir rencontré les touches austères et énergiques de l'historien, en peignant la France sous la Terreur, le pinceau qui a dessiné les suaves figures d'Eloa et de Dolorida, ressaisit ses teintes les plus pures et les plus douces pour peindre, dans la prison de Saint-Lazare, le dévouement de madame de Saint-Aignan et l'innocente coquetterie de mademoiselle de Coigny, cette jeune captive, la muse des derniers vers d'André Chénier.

Servitude et Grandeur militaires est la conclusion philosophique de *Stello*, conclusion meilleure, bien qu'aussi douloureuse que les prémisses, mais bien incomplète et bien imparfaite cependant. Dans *Stello*, M. Alfred de Vigny avait jeté, contre ce qu'il appelle l'injustice sociale, trois de ces formidables cris qu'Homère place dans la bouche de son Achille, lorsque, sortant désarmé de sa tente, il arrête l'armée troyenne par le seul retentissement de sa voix. Ici il semble avoir renoncé à ces éclatants anathèmes ; fatigué par cette analyse incessante et stérile des problèmes philosophiques et sociaux, il essaye d'espérer que l'avenir les résoudra ; mais, en attendant, il se replie sur lui-même, et, dans cet ébranlement de toutes ses idées et de tous ses sentiments, ne trouvant plus de solide que le sentiment de l'honneur, qui

n'a pu périr au fond de cette nature d'élite, il le prend pour mobile des sociétés modernes.

Ainsi, par deux fois, le stoïcisme, car l'honneur n'est que le nom chrétien de cette vertu païenne, devient le refuge des âmes de choix, quand elles sentent toutes les bases chanceler en elles et autour d'elles. Le respect de soi-même, ce souvenir de la dignité de l'homme qui, fait à l'image de Dieu, admire encore en lui le reflet d'une lumière qu'il a cessé de voir au ciel, l'idée du devoir pris en lui-même et séparé du principe auquel remonte cette idée, voilà la religion dans laquelle se réfugie le poëte, et qui devient l'âme de sa poésie. Il n'y a rien là qui puisse surprendre. Au sortir du doute, quand on ne veut pas se laisser enrôler dans le troupeau d'Épicure et qu'on ne s'élève point jusqu'à la foi catholique, on ne trouve que le stoïcisme. Plus noble que le premier, moins vrai, moins raisonnable et moins sûr que le second, le stoïcisme est le refuge des âmes d'élite qui, ne pouvant plus rien affirmer, s'affirment elles-mêmes et échappent à la corruption du cœur, par cette infatuation de l'esprit qu'on nomme l'orgueil.

Il ne faut pas nier le stoïcisme, il est juste de l'estimer plus que l'épicurisme, car il est plus noble et moins funeste aux sociétés humaines; mais, dans les époques sceptiques, combien rares sont les stoïciens, ces vertueux inconséquents, et combien nombreux les épicuriens, ces égoïstes logiques! En outre, jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps les stoïciens demeureront-ils stoïciens? Grave problème! Avec la faiblesse humaine qui ne trouve chez eux que l'orgueil pour s'appuyer, sont-ils bien sûrs d'être stoïciens à toutes les heures[1]? L'honneur, pour parler le langage de M. de Vigny,

[1] C'est à quoi M. de Vigny n'a pas assez songé quand il a écrit ces lignes : « Oui, j'ai cru apercevoir sur cette sombre mer un point qui m'a paru solide; je l'ai vu

n'aura-t-il pas ses éclipses, ses défaillances, ses capitulations devant l'intérêt, l'entraînement des passions, les tentations de l'ambition, celles de l'avancement, pour le marchand et le commerçant, l'ami introduit dans le foyer, le juge assis sur le tribunal, l'homme politique, le militaire? Cette vertu bizarre qui existe au milieu des vices, comme le dit le poëte, qui est, sans avoir sa raison d'être, ne sera-t-elle pas plus souvent étouffée qu'excitée par l'ivraie au milieu de laquelle elle croît? Au défaut d'être rare, cette religion, que M. Alfred de Vigny donne à son temps comme une ressource suprême, ne joint-elle pas celui d'être incertaine et peu sûre? Dix-neuf ans se sont écoulés depuis que le poëte enseignait au dix-neuvième siècle, encore dans sa première moitié, que l'honneur suffisait aux sociétés humaines, et que la conscience exaltée, le respect de soi-même et de la beauté de sa vie, en

d'abord avec incertitude, et, dans le premier moment, je n'y ai pas cru. J'ai craint de l'examiner, et j'ai longtemps détourné de lui mes yeux; ensuite, parce que j'étais tourmenté du souvenir de cette première vue, je suis revenu malgré moi à ce point visible, mais incertain; je l'ai approché, j'en ai fait le tour, j'ai vu sur lui et au-dessus de lui, j'y ai posé la main, je l'ai trouvé assez fort pour servir d'appui dans la tourmente, et j'ai été rassuré. Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse; c'est un sentiment né avec nous et dans nous, indépendant des temps, des lieux, et même des religions, un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité, et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore d'appellation. Cette foi qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'HONNEUR. Je ne vois point qu'elle se soit affaiblie et qu'on l'ait usée. Ce n'est point une idole, c'est, pour la plupart des hommes, un dieu, et un dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés. La chute de tous leurs temples n'a pas ébranlé sa statue. Une vitalité indéfinissable anime cette vertu bizarre, orgueilleuse, qui se tient debout au milieu de tous nos vices, s'accordant même avec eux au point de s'accroître de leur énergie. Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de nous-même et tendre à monter jusqu'au ciel. C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort; c'est la vertu de la vie. » (*Servitude et grandeur militaires*, p. 451.)

un mot, l'honneur, cette pudeur virile, comme il dit dans son beau langage, suppléerait à l'absence de la morale religieuse qui enfonce ses racines puissantes dans les profondeurs de la théodicée catholique : qu'est-il advenu et où en sommes-nous? L'histoire est sous les yeux du lecteur et les faits parlent d'eux-mêmes.

Cependant, à tout prendre, *Servitude et grandeur militaires* est un progrès sur *Stello*. Il y a dans ce livre bien des idées sur la perfectibilité indéfinie des sociétés, l'abolition chimérique de la guerre, la réunion de toutes les nations dans une sorte de république universelle, illusions qui tiennent au moins autant à l'époque qu'à l'homme; quoique M. de Vigny évite avec une sollicitude dédaigneuse les sentiers frayés, il n'a pu se dérober en effet complétement à l'influence de l'esprit de son temps. Mais le poëte, à la faveur de l'épaulette qu'il portait, a jeté un regard profond sur le problème de l'armée, « ce colosse assis, immobile et muet, au pied de chaque souverain, et qui le gêne et l'épouvante. » Il a eu le sentiment de la grandeur qu'il peut y avoir dans la servitude militaire, et il a entrevu par conséquent cette vérité chrétienne, que l'accomplissement du devoir est au-dessus de la revendication du droit, et que celui qui sert obscurément la société est au-dessus de celui qui la maudit éloquemment. Le capitaine Renaud, un des modestes héros de ces beaux récits militaires, dit, en racontant sa vie pleine de mérites ignorés et restés sans récompense de la part de l'empereur : « Dès ce jour, je commençais à m'estimer intérieurement, à avoir confiance en moi, à sentir mon caractère s'épurer, se former, se compléter et s'affermir. Dès ce jour je vis que les événements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout; je me plaçais bien au-dessus de mes juges; enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur

elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât. » Que manque-t-il à ce symbole? Un rayon d'en haut venant éclairer cette conscience, pour qu'elle ne reste pas livrée à ses ténèbres, et Dieu, ce témoin sublime de la vertu humaine, dont il est le bienveillant auxiliaire et la plus digne fin.

Du reste, ces récits à la fois dramatiques et touchants, où l'on voit revivre cette vertu de l'obéissance passive qui ne doit s'arrêter que là où le crime commence, comme s'arrêta le comte d'Orthez, à l'époque de la Saint-Barthélemy; ces vertus de mâle simplicité, d'obscur dévouement, de sacrifices, d'abnégation, ces scrupules d'honneur militaire dont le commandant de l'histoire du *cachet rouge*, la vie et la mort de l'adjudant de Vincennes, la vie et la mort du capitaine Renaud offrent de belles légendes, étaient de nature à élever et à rasséréner les cœurs troublés par la plupart des poëtes du temps. L'honneur militaire se trouvait glorifié par une des voix les plus accréditées de la littérature, à une époque où il avait été profondément ébranlé dans les âmes par l'esprit d'une révolution victorieuse, et M. Alfred de Vigny, dans ces paroles jetées à la fin de ses récits, semblait dédier à cette noble garde royale, dans les rangs de laquelle il avait eu l'honneur de servir, ce livre qui apprend au lecteur à honorer le soldat et qui apprend au soldat à s'honorer lui-même : « Si le mois de juillet 1830 eut ses héros, il eut en vous ses martyrs, ô mes braves compagnons; vous voilà tous à présent séparés et dispersés. Beaucoup parmi vous se sont retirés en silence, après l'orage, sous le toit de leur famille; quelque pauvre qu'il fût, beaucoup l'ont préféré à l'ombre d'un autre drapeau que le leur. D'autres ont voulu

chercher leurs fleurs-de-lis dans les bruyères de la Vendée et les ont encore arrosées de leur sang ; d'autres sont allés mourir pour des rois étrangers ; d'autres, encore saignant des blessures des trois jours, n'ont point résisté aux tentations de l'épée ; ils l'ont reprise pour la France et lui ont encore conquis des citadelles. Partout même habitude de se donner corps et âme, même besoin de se dévouer, même désir de porter et d'exercer quelque part l'art de bien souffrir et de bien mourir..... Gardons-nous donc bien de dire de ce dieu antique de l'Honneur que c'est un faux dieu, car la pierre de son autel est peut-être celle du Dieu inconnu. L'aimant magique de cette pierre attire et attache les cœurs d'acier, les cœurs forts. Dites si cela n'est pas, mes braves compagnons, vous à qui j'ai fait ces récits, ô nouvelle légion Thébaine ! vous dont la tête se fit écraser sur cette pierre du serment, vous tous saints et martyrs de la religion de l'HONNEUR ! »

Cette étude de la transformation des idées de M. Alfred de Vigny nous conduit naturellement aux deux hommes qui, plus que tous les autres, avaient représenté l'école catholique et monarchique dans les hautes sphères de la poésie, après le réveil dont la Restauration avait été le signal ; nous voulons parler de MM. de Lamartine et Victor Hugo. Quelle fut, après 1830, la destinée intellectuelle de ces deux grands poëtes ? Quelle influence le mouvement général des esprits exerça-t-il sur leurs idées ? Que devint M. Victor Hugo qui commençait, dès les dernières années de la Restauration, à sentir chanceler en lui sa théodicée chrétienne et ses convictions politiques ? Mais, d'abord et avant tout, que devint M. de Lamartine ?

IV

M. DE LAMARTINE : SECOND CYCLE POÉTIQUE.

Le grand type des intelligences, leur créateur comme leur modèle inimitable, c'est Dieu. Seule, l'intelligence divine est parfaite et complète, également admirable et achevée dans tous ses attributs. L'intelligence humaine, au contraire, ne possède presque toujours ses qualités qu'à titre onéreux ; sa supériorité même, dans telle ou telle partie, la constitue ailleurs dans un état d'infériorité; toutes ses puissances sont compensées par des faiblesses, et il semble que Dieu, pour lui rappeler qu'elle a été créée, ait voulu inscrire, jusque sur ses grandeurs, le cachet de son néant.

L'histoire de toutes les intelligences humaines est celle de l'intelligence de M. de Lamartine. Sa grande faculté est une incomparable puissance d'impression ; il pense avec des sentiments encore plus qu'avec des idées. Cette faculté, qui est la source principale des beautés poétiques qui brillent dans ses premiers ouvrages, entraînait avec elle ses inconvénients ; elle devint la cause des erreurs et des torts que l'on eut à reprocher à la seconde période de sa vie littéraire, lorsque l'action, que la situation générale exerçait sur les intelligences, livra la sienne à toute sa fougue, en l'affranchissant de la compression salutaire qu'une situation plus contenue et plus régulière exerçait sur son esprit.

Les sentiments, dans la sphère intellectuelle, sont à peu

près aux idées ce que la langue musicale est à la langue parlée et écrite; en d'autres termes, ce sont des idées confuses. Sans doute, ce manque de précision leur donne plus d'étendue ; mais si le regard du sentiment est plus vaste que celui de l'idée, il est aussi plus vague ; s'il entrevoit plus de choses, il voit moins bien les choses qu'il aperçoit ; s'il soupçonne plus, il sait moins. Le tort ou le malheur de M. de Lamartine fut d'avoir méconnu cette différence. Il voulut appliquer à des choses exactes, positives, cette puissance d'impressions dont il est doué. Il voulut observer avec le sentiment, raisonner avec le sentiment, résoudre avec le sentiment, des problèmes religieux, sociaux et politiques ; au lieu d'étudier les questions, de les approfondir par la réflexion, de les résoudre par la raison aidée des lumières de la foi là où elles sont nécessaires, il entreprit de les juger par impression, non pas comme son intelligence les voyait, mais comme son cœur les sentait ou comme son imagination les rêvait Le rossignol reploya ses ailes ; avec les notes harmonieuses que Dieu lui avait mises dans la voix, il voulut faire de la théologie, de la morale, de la politique, de l'histoire, et il termina par une thèse son hymne déjà commencé.

Le *Voyage en Orient* fut un des premiers résultats de cette malencontreuse tentation. L'Orient, comme un aimant dont la force est inépuisable, a toujours attiré les poëtes, les hommes lettrés, les intelligences d'élite : Chateaubriand, au commencement du siècle, lord Byron, quelques années plus tard, l'avaient visité. Un esprit aimable qui a le goût comme le sentiment des choses littéraires, M. de Marcellus, après avoir noblement servi la France, sous la Restauration, dans la diplomatie, employa ses loisirs, sous le gouvernement nouveau, à retracer les souvenirs qu'il avait rapportés d'O-

rient, et son livre, œuvre d'art, de littérature et d'érudition, avait obtenu un légitime succès [1]. M. de Lamartine subit à son tour cette attraction commune. Au moment où la Révolution de 1830 éclatait, ce poëte s'était éloigné de l'Europe, comme s'il avait voulu donner aux problèmes politiques le temps de marcher vers leur solution. Jeune encore, estimé de tous les partis, au faîte de sa renommée littéraire, riche, heureux, il emmenait avec lui ses plus doux trésors, sa femme et sa fille, sans prévoir que l'Orient retiendrait une de ses chères vies comme rançon. Tout en parcourant l'Orient plutôt en prince qu'en poëte, il jetait rapidement sur un carnet de voyage ses impressions et ses idées. Certes, il y a de belles pages dans ce poëme en prose. Toutes les fois que M. de Lamartine n'est que poëte, il est grand poëte ; mais aussi, quand il devient législateur, théologien, politique, il tombe souvent dans les plus graves erreurs. C'en était une que la pensée même de ce voyage. M. de Lamartine, se rendant en Orient pour étudier le christianisme qui remplit l'Europe de sa présence, ressemblait à un homme qui, voyant voler dans les nuages un aigle aux ailes étendues, se dirigerait à grand'peine vers l'aire où il espérerait trouver les débris de la coquille dont le roi des airs est sorti.

La Judée, à jamais sainte par ce souvenir, a été le berceau du christianisme enfant, une autre crèche où la religion, qui devait changer la face du monde, a vécu ses premiers jours; mais, depuis que le Christ, du haut de sa croix, a attiré à lui toute la terre, le christianisme est partout où l'on trouve l'Évangile. C'est dans ses dogmes d'une hauteur qui confond

[1] *Souvenirs de l'Orient*, par le vicomte de Marcellus, 2 vol., 1839. Le voyage de M. de Marcellus, publié en 1839, remonte à l'année 1816, époque où des fonctions diplomatiques l'appelèrent en Orient.

la raison, dans sa morale d'une pureté ineffable, dans sa tradition qui remonte toute la longueur de la chaîne des siècles, dans cette autorité toujours présente et toujours infaillible de l'Église, dans cette obéissance et dans cette soumission des plus grands esprits comme des intelligences les plus humbles, dans la société moderne tout entière et dans sa civilisation sortie de l'Évangile, c'est dans toutes ces choses qu'il faut étudier le christianisme, si l'on veut le comprendre. Un pèlerinage en Orient est une pieuse satisfaction pour l'âme, heureuse de se recueillir dans les lieux arrosés par le sang d'un Dieu fait homme, mais ce n'est point une étude suffisante de la philosophie catholique.

Le christianisme, qui est la loi des intelligences, est aussi le plus noble objet de leurs méditations. On ne saurait aborder ce sublime sujet qu'avec la gravité d'une pensée sérieuse, appliquée, et avec l'érudition de la science ; car, si le christianisme est à la portée de tous ceux qui se contentent de l'exercer, ce n'est qu'après de longues études qu'on parvient à sonder ses profondeurs. Il a une partie scientifique, c'est la théologie ; une partie historique, ce sont les monuments et la tradition ; une partie législative, ce sont les canons et la discipline ; une partie d'utilité pratique, c'est la morale. Si, pour acquérir une science humaine, il faut de longs et de persévérants efforts, pense-t-on qu'on puisse deviner le christianisme ? Il est évident qu'un homme qui essayerait de résoudre des problèmes de géométrie avec ses impressions, serait exposé à tomber dans des erreurs continuelles. Que penser de celui qui se confierait à ses impressions et à ses sentiments pour résoudre les problèmes de cette sublime géométrie qui mesure les rapports de grandeur, non plus seulement des corps, mais des intelligences; les problèmes de cette admirable algèbre qui arrive à dé-

ont mises, tandis que dans la traduction ils ont toutes celles que le lecteur leur prête. » Eh bien! M. de Lamartine en a agi avec l'Orient comme il veut qu'on en agisse avec les grands poëtes et les grands poëmes; il lui a demandé des impressions et il lui a ensuite prêté toutes les richesses de ses inspirations littéraires, toutes les beautés dont le sentiment s'est éveillé dans son âme; il s'est mis à refaire l'Orient, comme, en lisant Homère, sans doute, il refait l'*Iliade*. On dirait qu'après avoir tracé ces beaux paysages, il lui a répugné de le faire habiter par ces Turcs, corrompus avant d'avoir été civilisés, doublement esclaves du sabre et du cordon quand ils regardent vers la terre et, s'ils viennent à lever les yeux vers le ciel, esclaves de la fatalité du Coran. Le poëte comprend trop bien les exigences de la poésie pour admettre de pareilles figures dans ses délicieux tableaux. La taciturnité des Osmanlis deviendra de la gravité, leur insensibilité, de la philosophie; le Coran, cette source éternelle de barbarie, puisqu'il admet comme principe politique la force brutale, et, comme principe religieux, le fanatisme, c'est-à-dire la force brutale encore, le Coran deviendra un livre plein de sagesse qui vivra en bon voisinage avec l'Évangile.

Sans doute le poëme peut gagner à ces merveilleuses créations du sentiment; mais la religion? mais l'histoire? mais la science sociale? mais la politique? Aussi que de beautés! mais que d'erreurs! Quelles richesses d'impressions! mais, dans les observations, que d'inexactitudes! Quel brillant roman, mais quelle mauvaise histoire!

On trouve, dans le poëme de *Jocelyn*, une nouvelle preuve des dangers qu'entraîne cette puissance d'impressions, quand on veut aborder la partie précise et dogmatique du christianisme avec le vague du sentiment. Dans les *Méditations*, le poëte avait laissé le sentiment poétique dans sa sphère;

ce n'étaient que douces et pieuses rêveries, élans religieux, œuvre d'une vive imagination, toute trempée des saintes émotions de l'Évangile. Ici, il faut sortir de cette vie contemplative; ce sont des personnages qu'il faut faire penser, parler, agir, un saint évêque, un prêtre. Eh bien, M. de Lamartine, au lieu de les faire penser, les fera rêver comme lui; au lieu de les faire agir dans le sens de leurs devoirs et de leur caractère, il les fera agir dans le sens de la poésie. Il condensera, pour ainsi dire, les nuages des *Méditations* et des *Harmonies*, et il en fera des personnages poétiques; il fera un évêque chimérique, un prêtre imaginaire. Il leur mettra un roman dans la tête et un poëme dans le cœur. Pour faire ressortir la figure douce et indécise de Jocelyn, il rembrunira celle de l'évêque; au lieu de se placer au point de vue des personnages, il restera au sien; et, avec cette puissance d'impression dont nous avons tant parlé, il mettra dans la bouche de l'évêque et dans le cœur de Jocelyn, la pensée et les sentiments de M. de Lamartine qui, n'étant ni évêque ni lévite, n'a ni les mêmes connaissances, ni les mêmes lumières pour l'éclairer, ni les mêmes devoirs à remplir.

Il n'y aurait ni raison ni justice à nier les beautés littéraires de *Jocelyn*. Il est impossible de mieux approprier à notre temps l'épopée, descendue du genre héroïque à un genre familier, et pour ainsi dire, domestique. Cet épisode, où le poëte a retracé une page de la vie humaine dans notre époque, e qui a pour sujet les combats intérieurs d'un jeune homme élevé pour le sanctuaire, et auquel la nature extérieure, cette immortelle Circé, sourit avec ses enchantements, est un des tableaux les plus séduisants qui soient sortis des mains de M. de Lamartine; jamais peut-être ce grand peintre n'avait poussé plus loin le sentiment du paysage, qui est une des supériorités de la littérature moderne, quoiqu'il faille ajouter

qu'on y aperçoit déjà des symptômes de décadence littéraire dans la composition générale du poëme, qui est défectueuse, dans l'abondance prolixe des détails et dans la négligence et l'incorrection de la langue poétique, succombant quelquefois sous la prodigalité disparate des images. Mais, si l'on vient à chercher, sous le coloris magique qui couvre tous ces défauts, le fond même de l'ouvrage, on comprend les censures des esprits sérieux et les prévoyantes alarmes de l'Église.

Sans doute, *Jocelyn* n'est pas un ouvrage irréligieux; c'est un livre dont, au contraire, le christianisme a dicté les plus belles pages; mais c'est précisément ce mélange des croyances de la religion avec les passions de la terre qui fait le danger de *Jocelyn*. Un livre athée ou immoral ne trouve que l'athéisme ou l'immoralité pour lecteurs, c'est-à-dire qu'il ne corrompt que la corruption même. Mais un livre où l'on rencontre la volupté à côté de la prière, les passions humaines sous la croix du Christ, cette fièvre de l'âme qu'on nomme l'amour à côté des méditations les plus belles sur la Bible et sur l'Évangile; ce livre a des inconvénients d'autant plus graves que la vérité s'y trouve mêlée à l'erreur, la terre au ciel, la pureté des anges aux faiblesses humaines. Les âmes de choix, en garde contre un piége grossièrement tendu à leur innocence, résistent moins facilement aux tièdes et molles vapeurs qui s'élèvent de la chaude atmosphère de *Jocelyn*, avec les nuages de l'encens consacré et les parfums de la prière. La *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques a pu perdre plus de femmes que des romans d'une morale plus relâchée, et cela par une raison toute simple, c'est qu'on estime Julie, même après sa chute, et que Jean-Jacques a su faire paraître en elle la faute presque innocente. Eh bien! *Jocelyn* est en quelque sorte la *Nouvelle Héloïse* des âmes choisies. Sans doute il ne trompera pas le prêtre, trop éclairé sur ses devoirs pour

pouvoir tomber par ignorance; mais il murmurera de dangereuses paroles à l'oreille du jeune lévite qui se destine au sanctuaire, et il persuadera à la foule qu'on peut porter dans son cœur une passion que l'Église réprouve, vivre avec l'incendie sans que l'incendie vous dévore, et élever vers Dieu, sans crime, un cœur rempli par une créature. Ainsi, contre le principe fondamental du christianisme qui, considérant l'homme avant tout, dans sa partie intellectuelle et morale, lui demande non-seulement l'innocence de l'acte, mais l'innocence de la pensée, il résulte de *Jocelyn* que le prêtre, celui à la voix duquel Dieu descend sur la terre, n'est pas coupable tant qu'il a préservé les droits matériels de la vertu, et que l'homme, ce composé d'intelligence et de matière, peut ne rendre hommage à son Créateur que dans la partie la plus infime de son être. Un pareil système ne tend à rien moins qu'à matérialiser la morale.

Quand donc l'Église, usant de son droit, a condamné ce livre, comme lorsqu'elle a censuré le *Voyage en Orient*, elle n'a fait que maintenir, non-seulement les doctrines invariables du christianisme, mais la noblesse et la grandeur de la civilisation chrétienne que M. de Lamartine avait compromise, là, en la mettant presque sur le même rang que la barbarie orientale, ici, en faisant rétrograder sa pureté, toute morale et intellectuelle, jusqu'à la pureté du corps et à l'innocence de la matière. L'Église, avec son regard éclairé d'une lumière infaillible, a compris que le *Voyage en Orient* contenait, à côté d'admirables morceaux de poésie, de nombreuses erreurs en religion, en philosophie, en morale; elle a compris que le poëme de *Jocelyn* était au moins aussi dangereux par ses qualités que par ses défauts ; que ce mélange du sacré et du profane était un péril de plus; que la croix de Jésus-Christ, plantée sur cette espèce de palais d'Armide, empê-

cherait les meilleurs esprits de se tenir en garde contre ses dangereux enchantements. Alors le phare éternel, allumé à Rome par la main d'un Dieu, s'est illuminé, et le monde a été averti que, vers l'endroit où le poussaient son admiration et ses sympathies pour M. de Lamartine, il y avait des écueils[1].

Le soupçon que le *Voyage en Orient* avait fait naître dans l'esprit de plusieurs et que le poëme de *Jocelyn* avait confirmé, se changea en certitude quand M. de Lamartine publia la *Chute d'un ange*. On vit clairement alors tous les ravages que le rationalisme absolu, qui emportait les intelligences, avait faits dans cette âme où dominait naguère encore le sentiment catholique, et les plus indulgents et même les plus aveugles comprirent les clairvoyantes sévérités de l'Église. Le panthéisme, à demi voilé dans le *Voyage en Orient*, déchire son voile dans la *Chute d'un ange*. Ce poëme, bizarre et monstrueux, est le reflet incohérent et confus des impressions confuses et incohérentes jetées dans cette âme par l'aspect de l'Orient, ce berceau de l'antiquité profane comme de l'antiquité sacrée, ce théâtre de la passion du Christ, qui fut aussi le théâtre des rites infâmes de Moloch et des molles voluptés d'Astarté. L'Orient, avec ces influences contradic-

[1] M. de Lamartine ayant publié une explication de ses doctrines dans une seconde édition de *Jocelyn*, un journal protestant, le *Semeur*, s'exprima ainsi à ce sujet : « Qui nous expliquera l'explication de M. de Lamartine ? Nous nous plaignons d'y trouver presque partout le même vague que dans son poëme ; ici comme là, en prose comme en vers, l'auteur enveloppe sa pensée dans un nuage qui, pour être teint de reflets les plus brillants, n'en est pas moins un nuage. M. de Lamartine attribue aux dogmes de la religion un sens plus ou moins symbolique ; c'est sur ce symbolicisme précisément, sinon uniquement, qu'on lui fait la guerre. On croit qu'il y a la distance de l'infini entre son christianisme symbolique et le christianisme positif; on ne peut consentir aussi aisément que lui à échanger des faits contre des emblèmes; on sent pour soi-même d'abord, puis pour le monde entier, le besoin de ces faits ; on proteste contre la substitution. Parce que M. de Lamartine est tombé le premier dans le piége, il ne s'ensuit pas que ce ne soit pas un piége. »

oires, ses souvenirs opposés, les fascinations de son climat, est entré dans le cœur du poëte ; peu à peu il s'en est rendu maître, et il en sort, au bout de quelques années, sous la forme de ce poëme panthéiste où l'esprit et la matière, Dieu et la nature, l'idée et la forme, sont tour à tour divinisés, mais dans l'ensemble duquel le sensualisme, ce vieil ennemi du spiritualisme chrétien, fait sentir son souffle ardent et impur.

Chose étrange ! les chastes draperies qui, dans la jeunesse de l'auteur des *Méditations*, retombaient sur ses tableaux, se déchirent, sous sa main, à l'époque où vient l'âge mûr : toutes les lignes sont voluptueusement accusées, et les tons de sa peinture deviennent plus chauds. L'ivresse des sens, le délire de l'imagination indépendante de toute autorité et esclave de ses propres rêves, le mirage de la nature physique dans un esprit échauffé par les spectacles qu'il a eus sous les yeux, voilà désormais les muses de M. de Lamartine. Le mouvement de décadence littéraire, déjà sensible dans *Jocelyn*, prend des allures plus rapides dans la *Chute d'un ange*. L'ardeur, l'inspiration, la vigueur ne manquent point dans ce poëme ; mais c'est une ardeur déréglée, une inspiration sans frein, une vigueur qui se dépense en excès. La langue poétique devient de plus en plus incohérente et incorrecte ; c'est une lave qui roule avec elle mille scories. Le poëte, engagé à la fois dans tous les sentiers de la renommée, philosophe, orateur, politique, homme d'État en espérance, bientôt historien, dédaigne de plus en plus le travail de la réflexion ; il jette des vers, comme un volcan vomit les matières incandescentes qui fermentent dans son sein. Plein d'une hautaine indifférence pour la forme, il ne compose plus, il improvise.

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la vie

littéraire, M. de Lamartine éprouva un échec. On n'était point préparé à ce mépris pour la perfection des détails, et à cette incohérence dans la composition; et le public, saisissant l'à-propos facile du titre de l'ouvrage, l'appliqua à l'auteur lui-même et caractérisa ses adieux au moins momentanés à la poésie, en répétant que c'était là aussi la chute d'un ange. Le public ne savait pas que, si ce poëme était le dernier mot de M. de Lamartine en poésie, ce n'était point son dernier mot en littérature.

V

M. VICTOR HUGO : SECOND CYCLE POÉTIQUE.

Tandis que M. de Lamartine, après avoir quitté la poésie lyrique, la meilleure de ses gloires, traversait avec éclat l'épopée intime, pour aller tristement se perdre dans l'épopée philosophique, où le panthéisme, ce séducteur des plus hautes intelligences de notre siècle, l'attendait, le plus brillant de ses émules, M. Victor Hugo, tout en continuant au théâtre l'épreuve commencée par *Hernani*, demeurait fidèle au genre auquel il avait dû ses premiers succès. Il n'y a rien là qui puisse surprendre: même au théâtre, M. Victor Hugo fut un poëte lyrique; tant qu'il écrivit en vers, l'ode se retrouva dans ses drames : quoi d'étonnant, dès lors, qu'il eût continué à cultiver concurremment l'ode et le théâtre? Mais cette vive intelligence avait été atteinte, comme celle de M. de Lamartine et même à une époque où celle-ci résistait encore, par le mouvement rationaliste du siècle. Les *Orientales*, ce dernier ouvrage de M. Victor Hugo sous la Restauration,

révélaient un développement de son talent poétique, un progrès dans la forme, mais un ébranlement profond dans ses idées. Pour un homme sensible au succès, comme l'était ce poëte, la Révolution de 1830, qui semblait un coup décisif porté aux croyances religieuses et aux principes politiques dont se composait autrefois son symbole, devait achever l'œuvre déjà commencée dans son esprit. Ce ne fut pas seulement ses opinions qui y périrent, sa théodicée catholique fut emportée dans le naufrage.

La critique contemporaine a beaucoup discuté les motifs du travail intérieur qui se fit dans l'esprit de M. Victor Hugo à partir des *Orientales*, en substituant chez lui la superstition de la forme au culte de l'idée, et la recherche des beautés plastiques de la poésie à celle des beautés intellectuelles : la solution de ce problème, posé sans être résolu, est là tout entière. La théodicée de M. Victor Hugo était changée, ou plutôt elle avait disparu sans être remplacée. La lampe qui éclairait le sanctuaire où naissaient ses pensées, s'était éteinte au souffle du scepticisme du siècle ; les certitudes que donne le catholicisme sur Dieu, l'homme, l'univers, et les rapports qui les lient, n'existaient plus pour lui. Or, ceux qui ont lu les pages navrantes où Théodore Jouffroy, racontant sa propre histoire, a décrit la mort d'une âme qui perd la certitude, pour demeurer livrée au doute sur les grands problèmes qui agitent l'esprit humain, ne s'étonneront pas de l'affaiblissement qui se fit sentir dans la partie la plus intellectuelle des œuvres de M. Victor Hugo. Ce grand poëte n'avait plus en lui cet immortel rayon à la lumière duquel il choisissait sa route ; il avait perdu la force avec laquelle il dominait ses idées ; il s'abandonnait à ses impressions, à la superstition de la forme, du rhythme, de l'image, de la rime, de tous les procédés littéraires qui sont de l'art encore, mais

qui forment la partie la plus intime de l'art. L'obscurité et le vague étaient entrés dans son intelligence, et ils obscurcissaient l'idée et glaçaient l'inspiration.

On peut dire qu'à partir de ce moment le talent de M. Victor Hugo va devenir comme un clairon sonore, suspendu sous un portique, et auquel tous les souffles puissants qui s'élèveront dans l'atmosphère, prêteront des accents éclatants. Il n'y a guère qu'un démenti donné à cette définition du talent du poëte, tel qu'il apparaît dans cette nouvelle période; ce démenti, c'est dans les *Feuilles d'automne* qu'on le trouve. Cette exception s'explique : M. Victor Hugo, dont la langue poétique a revêtu, dans les *Orientales*, sa forme la plus parfaite, venait d'atteindre cette époque de la vie où, arrivé au faîte de la montée des années, s'arrête un moment avant de redescendre la pente opposée; il a encore trop à regarder autour de lui et derrière lui, pour regarder déjà devant lui ce triste but de toute vie humaine, attristé encore par la disparition des croyances qui consolent et encouragent notre foi, en faisant luire d'immortelles espérances au delà du tombeau. Sans doute il ne remplit point le programme un peu fastueux écrit au frontispice de son œuvre, destinée à chanter les joies de la famille et à enseigner à l'humanité les lois qui la régissent et la destinée qui lui est assignée; mais il y a cependant un accent de vérité dans cette poésie, parce que le poëte chante ce qu'il a senti, ce qu'il a vu, ce qu'il aime : sa femme, cher et doux ornement de son foyer, ses enfants à la tête blonde, les frais paysages dont les horizons fuient devant son regard, les sentiers embaumés des fleurs qu'il a cueillies, les arbres à l'ombre desquels il a rêvé, la montagne derrière laquelle il a vu se coucher le soleil. Le charme de ce volume des *Feuilles d'automne*, c'est d'avoir été écrit par un mari, par un père

par un amant de la nature, qui est un grand poëte, avec la vivacité de ses impressions réelles, l'énergie vivante de ses souvenirs. Le poëte l'a dit lui-même : « Le cœur humain est comme la terre ; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface ; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels ; jamais pioches ni sondes ne le troubleront à certaines profondeurs ; de même qu'elle est toujours la terre, il sera toujours le cœur humain. » Ce qu'il y a de plus poétique dans les *Feuilles d'automne*, c'est donc ce qu'il y a de plus vrai, ce qui sort le plus directement du cœur humain, l'accent du père de famille chantant les joies du foyer[1], l'extase du jeune homme devant la beauté chaste et pure, le sentiment reconnaissant du fils, le recueillement d'un cœur qui oublie un moment qu'il n'est plus chrétien devant les œuvres de Dieu, où brille un reflet de sa bonté et de sa grandeur.

Les *Feuilles d'automne* furent comme une halte de recueillement entre la première période littéraire de M. Hugo et la seconde, après les *Orientales*, dans lesquelles il avait conquis la plénitude de sa langue poétique.

[1] Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se déridept souvent à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu, vacillant dans la chambre,
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire ;
On rit, on se récrée, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,

Dans les *Chants du crépuscule* et dans les *Voix intérieures*, le foyer de l'inspiration s'est refroidi. Le poëte est devenu moins jeune, les années sont en même temps descendues sur les traits moins souriants de sa femme et sur les têtes blondes de ses enfants, de sorte que les muses de son foyer domestique commencent à ne plus murmurer des chansons aussi douces à son oreille, et que la jeunesse, qui est aussi une muse, revêt d'une lumière moins brillante, à ses regards, les perspectives de la nature et de la vie : le soleil, le paysage, la nature, la vie, sont toujours les mêmes ; mais il ne les voit plus des mêmes yeux.

Il faut aussi tenir compte de l'influence qu'exerça sur son esprit l'atmosphère intellectuelle et morale malsaine qu'il respirait, à cette époque, en poursuivant ardemment, au théâtre, sa tentative d'une réforme dramatique. Il prenait, de plus en plus, l'habitude de substituer l'émotion factice à l'émotion vraie et de tout calculer en vue de l'effet à produire; le point de vue scénique usurpait une place de plus en plus grande dans son intelligence et dans ses ouvrages. On ne

Si l'aube tout à coup luit là-bas comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine,
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point fait mal encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée, enfant aux cheveux blonds, bel ange
A l'auréole d'or.

vit point impunément avec des personnages comme Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angélo, Thisbé, Ruy-Blas, Triboulet, Guanhumara et les Burgraves ; le faux a une influence contagieuse sur l'esprit, et un écrivain se corrompt par ses propres ouvrages.

On ne saurait donc nier qu'à partir des *Chants du crépuscule* il y ait quelque chose de moins naturel, de moins vrai, de moins senti dans le talent de M. Victor Hugo. Quoique les cordes vibrantes, qu'on a entendues dans les premières odes et dans les *Feuilles d'automne*, se réveillent encore quelquefois[1], le plus souvent la forme est éclatante, le vers puissamment ciselé, l'accent sonore, sans que l'on sente palpiter, sous cette belle forme, la vie d'un sentiment vrai, sous cette ciselure, l'inspiration d'une intelligence convaincue, dans les vibrations de l'instrument poétique, les émotions d'une âme. L'intelligence du poëte, ouverte comme un carrefour à tous les vents qui soufflent, donne passage à des chants contradictoires comme les divers mouvements d'opinion auxquels il faut répondre. M. Victor Hugo s'est comparé lui-même à un fleuve qui emporte ce qui s'en va et qui réfléchit ce qui demeure : cette définition de son talent, pendant cette seconde période, ne manque point de justesse, et l'on peut ajouter que c'est la situation même de son âme qui se révèle dans ses vers.

Quelques lignes jetées, comme une préface, en tête des *Chants du crépuscule*, laissent entrevoir l'état de cette âme, entourée de ténèbres extérieures, qui ont pénétré jusque dans son sanctuaire, en éteignant la lampe intérieure qui l'éclairait naguère. « Tout, aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dit-il, est à l'état de crépuscule. De quelle

[1] Par exemple dans la pièce intitulée *Date lilia*, et dans celle sur la cloche, sauf quelques notes panthéistes qui viennent troubler l'harmonie du morceau.

nature est ce crépuscule? de quoi sera-t-il suivi? Question immense, la plus haute de toutes celles qui s'agitent confusément dans ce siècle, où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout. La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait, ou s'éteigne complétement. Il n'y a rien de plus à dire. Ce qui est peut-être exprimé dans ce recueil, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société, dans le siècle où nous vivons. De là, dans ce livre, ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces troubles intérieurs qui remuent à peine la surface du vers au dehors, cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et, par moment, cette foi bruyante et joyeuse à l'épanouissement possible de l'humanité. Le dernier mot que doit ajouter ici l'auteur, c'est que, dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, et où la discussion est si acharnée qu'il n'y a guère aujourd'hui d'écoutés, de compris et d'applaudis que le Oui et le Non, il n'est ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment; il est de ceux qui espèrent[1]. »

Il est manifeste qu'une intelligence si troublée et si incertaine dans ses voies ne pouvait faire que ce qu'elle fit, chanter son trouble et ses indécisions, et revêtir de belles formes poétiques les mouvements passionnés d'opinion qui s'élevaient dans son temps. C'est là désormais le caractère des poésies de M. Victor Hugo. Après les journées de Juillet 1830, il chante, avec une verve passionnée et confuse, où respirent l'ivresse et la perturbation des idées du moment, les libertés publiques incontestables et incontestées, suivant lui, depuis

[1] Les mêmes idées reviennent dans le *Prélude* :

Seigneur, est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore?
Oh! l'anxiété croît de moment en moment!
N'y voit-on déjà plus? n'y voit-on pas encore?
Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement?

que le vieux roi, qu'il n'insulte pas cependant, il faut lui rendre cette justice, est parti pour l'exil : avec cette incohérence de sentiments et d'idées qu'il emprunte à l'opposition de quinze ans, mélange hétérogène de partis et de passions contraires, il célèbre en même temps l'empereur, ses aigles hautaines et cet esprit de guerre et de conquête, qui n'avaient rien de commun cependant avec l'esprit de liberté.

Chose étrange! nul poëte ne contribua, autant que M. Victor Hugo, au progrès du bonapartisme poétique, en dissimulant les réalités de l'Empire, dans cette légende lyrique où est allée se perdre la véritable histoire de Napoléon. Il prend plaisir à draper cette grande figure dans les plis vaporeux d'une poésie théâtrale ; il mêle son héros à toutes les joies, à toutes les douleurs, à toutes les colères de la grande ville où il évoque son image : du haut de l'espèce d'autel poétique que son enthousiasme imprévoyant lui élève, il le fait assister à la Révolution de Juillet elle-même, que l'homme des journées du 13 vendémiaire et du 18 brumaire aurait peu encouragée. Si la jeunesse est allée si ardemment aux barricades, c'est parce que le regard de Napoléon s'est autrefois posé sur elle[1].

[1] Vous les enfants des belliqueux lycées,
Là vous applaudissiez nos victoires passées ;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard.

Aigle qu'ils devaient suivre ! aigle de notre armée,
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots,
Toi qui les a couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie et bats de l'aile :
Mère, tes aiglons sont éclos !

C'est avec cette confusion d'idées et d'images qu'on obscurcit le bon sens public. Peu importe ! M. Victor Hugo ne sera point satisfait tant que la statue de l'empereur ne sera point rétablie sur sa colonne, et que ses froides dépouilles, revenues de Sainte-Hélène, ne seront point déposées aux Invalides. Ces idées plaisent à son imagination qui aime le grandiose et le théâtral; les contrastes de la fortune de Napoléon, simple capitaine d'artillerie, et tout-puissant empereur, vainqueur et maître de l'Europe, vaincu et prisonnier de l'Angleterre à Sainte-Hélène, conviennent à ce génie amoureux d'antithèses, et il y trouve un sujet intarissable d'effets poétiques heurtés, de vers largement scandés, à la manière de Lucain, dont il n'évite pas toujours l'enflure et le style contourné, une source d'images splendides, de rimes retentissantes. Peut-être est-il séduit aussi par ce brillant symbole de la supériorité individuelle, devenue le culte de la plupart des écrivains de cette époque rationaliste, ou plutôt l'idolâtrie dont ils sont à la fois les prêtres et les dieux. Mais, malgré tout, sous cette richesse des images, sous cette pompe du rhythme, sous cet éclat des rimes, sous toutes ces beautés plastiques de la poésie, on a trop souvent à regretter l'absence de ces beautés intérieures et plus sublimes, qui trouvent mieux le chemin du cœur, le sentiment vrai, la pensée maîtresse de la forme qui ne doit être que son reflet. Le corps de cette poésie est supérieur à son âme.

On trouverait un exemple remarquable de ces beautés plastiques, auxquelles manque un sentiment vrai et une pensée maîtresse de la forme qu'elle revêt, dans deux odes inspirées par deux sujets bien divers, celle que le poëte consacre à maudire la Chambre des députés pour avoir passé à l'ordre du jour, après la Révolution de 1830, sur la demande

de quelques pétitionnaires qui réclamaient le retour des cendres de Napoléon, et celle où il maudit le juif qui a trahi, à prix d'argent, madame la duchesse de Berry. Dans cet entassement d'images gigantesques, de stances ambitieusement scandées, que le poëte jette sous les pieds de l'idole pour qu'elle regarde de plus haut « les trois cents avocats qui, suivant son expression, osaient chicaner un tombeau à sa cendre[1], » que manque-t-il? Ce souffle d'enthousiasme qui est la vie de la poésie. Il y a quelque chose de laborieux dans cette admiration, comme il y a quelque chose de péniblement recherché et d'excessif dans cette malédiction, savamment nuancée, qui rassemble à loisir toutes les formules du mépris, tous les noms d'opprobre et toutes les hyperboles de l'injure, pour en accabler le juif qui a vendu la duchesse de Berry. Le marteau s'élève et retombe avec une précision mécanique sur le traître ; il est lourd, il est dur, il est artistement ciselé, mais on ne sent point trembler de colère la main qui le tient. Dans la première pièce, comme dans la seconde, on ne trouve qu'une colère poétique, sans profondeur malgré la beauté superficielle des vers, et dont l'éclat éblouit, mais dont l'accent n'émeut pas ; et, en outre, on est choqué, dans la première, du défaut de bon sens du poëte qui veut asso-

[1] A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille,
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfants de six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortége un père au fier visage,
Nous te battions des mains !

Oh ! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur ce trophée opime,
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner un tombeau?

cier deux choses incompatibles, l'apothéose de l'empereur et celle de la liberté politique.

Le vague panthéiste des idées du poëte se reflète donc dans ses compositions; cette muse prête sa voix éclatante à tous les échos sonores, parce que cette voix n'appartient à aucune idée clairement définie; elle est tentée par tout ce qui retentit, par tout ce qui brille; elle croit à tout parce qu'elle ne croit fermement à rien, ou, plutôt, elle ne croit qu'à elle-même, à son ascendant, à sa supériorité. C'est là le sens des dernières poésies lyriques, publiées par M. Victor Hugo sous ce titre les *Voix intérieures*.

Les *Voix intérieures* sont un hommage que le poëte se rend à lui-même, une satisfaction qu'il se donne, pour expier le tort des profanes qui ont méconnu son génie, un hymne à sa divinité. Dans cet *Exegi monumentum* tantôt enthousiaste, tantôt indigné, tantôt plaintif, qui ne remplit pas moins d'un volume, la situation de l'intelligence de M. Victor Hugo se révèle tout entière. Elle est ce qu'elle doit être. Il a perdu sa croyance catholique, et, depuis ce moment, son âme est devenue comme une route ouverte, traversée par toutes les idées et tous les sentiments qui, sans y séjourner, jettent, en passant, un son éclatant ou mélodieux. Dans cette intelligence où la foi a laissé, en se retirant, un vide profond que la philosophie, d'ailleurs très-imparfaitement étudiée par M. Victor Hugo, n'a pu remplir, l'idolâtrie rationaliste de l'époque a peu à peu introduit le seul culte qu'elle supporte, celui de la supériorité : c'est la supériorité du génie de Napoléon, la supériorité de la force populaire, la supériorité du siècle actuel sur ses devanciers, de notre pays sur les autres pays, et, enfin, la dernière des supériorités, voilée par toutes les autres, la supériorité individuelle de l'homme sur son temps, du poëte sur ceux qui l'entourent; car, dans notre siècle,

l'homme ne détrône plus Dieu que pour s'adorer lui-même. La chute de M. Victor Hugo n'est pas sans analogie avec celle de M. de la Mennais. La vanité, plutôt que l'orgueil qui est un sentiment complet, et l'irritation, plutôt que la colère, qui est un sentiment énergique et vrai, telles sont donc les sources d'inspiration qui dominent dans les *Voix intérieures*. Les formes de cette poésie sont belles, largement sculptées, quoiqu'un peu monotones, car sa phrase poétique affectionne deux moules, l'antithèse et le dénombrement ; mais les idées sont rares, les développements verbeux, les images exubérantes et contradictoires ; l'expression épuise la pensée et lui survit.

Quoique le poëme de *Notre-Dame de Paris* soit écrit en prose, c'est un poëme, une épopée dans laquelle M. Victor Hugo a voulu représenter le moyen âge. De même que les *Voix intérieures* sont le dernier mot de son talent dans la poésie lyrique, les *Burgraves* dans la poésie dramatique, *Notre-Dame de Paris*, publiée en 1833, est le dernier mot de son talent dans ces poëmes en prose où il s'était essayé en écrivant *Bug-Jargal*, *Han d'Islande* et le *Dernier jour d'un Condamné*. Si le titre est catholique, la pensée fondamentale de l'ouvrage est païenne. *Anankê*, la nécessité, voilà le mot fataliste que l'auteur écrit, non-seulement au front des tours de Notre-Dame, mais dans toutes les parties et sur les fronts de tous les personnages de son épopée. Quasimodo, le héros difforme du poëme ; Esmeralda, la bohémienne qui en est avec lui l'héroïne ; Claude Frollo, le diacre dont la passion coupable s'exalte jusqu'au meurtre; Phœbus de Châteaupers, le type de l'insolence et de la confiance brutale de l'homme d'armes ; Gringoire, la personnification grimaçante de cette puissance de l'esprit encore asservie, qui ajoute au mépris qu'on lui porte celui qu'elle éprouve pour elle-même et,

trouve son refuge dans son avilissement, sont autant de personnages, mus par une force invincible, dans une sphère d'où ils ne peuvent sortir. Ce ne sont point des êtres humains, car la liberté, qui est l'homme tout entier, leur manque; leurs passions, leurs fautes, comme leurs souffrances, sont fatales.

Dans ce livre, dont les broderies sont étincelantes, les arabesques d'un coloris éclatant, mais dont le fond est sombre, règne un souffle puissant de poésie panthéiste. Jamais le sentiment de la confusion, de la matière et de l'esprit ne fut poussé aussi loin. Quelques philosophes font sortir l'espèce humaine de la matière, peu à peu dégrossie et subtilisée, et Vico lui-même veut qu'après le déluge il y ait eu un temps où le sens moral ait péri dans le cœur de notre race, composée de bêtes fauves à face humaine; nous ne connaissons rien de plus effrayant que cette idée, heureusement condamnée par l'orthodoxie comme par la raison, d'une race d'hommes qui n'auraient pas encore été des hommes ou qui auraient cessé de l'être. Il y a quelque chose de plus effrayant encore cependant, c'est la pensée de M. Victor Hugo, qui fait rentrer l'esprit dans la matière d'où d'autres ont voulu le faire sortir. C'est là, en effet, l'idée mystérieuse qui domine son épopée de *Notre-Dame de Paris*. Les pierres pensent, sentent, souffrent, soupirent dans ce poëme, dont l'édifice de Notre-Dame est le personnage principal ; les hommes gravitent. L'âme est ainsi déplacée, elle quitte l'homme pour animer la pierre.

Souvent la confusion est si grande, qu'on ne sait point si Quasimodo ne serait point une de ces figures grimaçantes, taillées par le ciseau capricieux des artistes du moyen âge sur le portique de Notre-Dame, et qui ne s'en est détachée qu'à demi, tant ce personnage, entre la chair vivante et la pierre,

entre l'esprit et la matière, tient de ces êtres équivoques qui, placés sur les frontières de deux règnes de la nature, les séparent en les confondant. De là le sentiment étrange et indéfinissable qu'on éprouve en lisant cette composition pleine de beautés descriptives du premier ordre, qui fait vivre la pierre, mais qui tue l'homme en lui déniant la faculté, qui est le cachet de sa grandeur, le libre arbitre, et avec le libre arbitre, la moralité de ses actions. On est entraîné, de page en page, par la nouveauté et la richesse d'un style qui transporte dans la langue les effets de la peinture, de la sculpture et de la statuaire, par la pompe du spectacle, l'éclat de la mise en scène des mœurs si dramatiques et si colorées du moyen âge ; mais on est tenté, à chaque instant, de se détourner pour dire : « O hommes ! est-il bien vrai que vous soyez des hommes ? O pierres ! êtes-vous bien sûres d'être des pierres ? »

Au milieu de cette puissante débauche d'esprit, M. Victor Hugo qui, au sortir du catholicisme, a rencontré par instinct le panthéisme, reste fidèle à cette passion du contraste et de l'antithèse qu'on retrouve dans ses poésies lyriques, et qui domine tout son théâtre. Il est toujours le poëte de la laideur, de la difformité, des situations en dehors de la société ; il aime à prendre ses dieux sous les pieds de ses lecteurs, ses personnages sacrifiés sur leurs têtes. Le hideux Quasimodo, ce monstrueux sonneur de cloches, dont le corps difforme ressemble à une pierre mal dégrossie par le ciseau, et la face, toute chargée de végétations immondes, à ces figures grotesques et verdâtres, à demi ébauchées sur le faîte de Notre-Dame pour donner passage à l'écoulement des eaux, régnera, dans ce poëme, avec celle d'Esméralda, la Bohémienne. M. Victor Hugo qui, bien avant M. Sue et peu de temps après M. de Béranger, a entrepris la réhabilitation de la courti-

sane, qui, dans le *Dernier jour d'un Condamné*, met dans la bouche d'une femme de mauvaise vie une chanson touchante en argot, qui, dans *Marion de Lorme*, célèbre la courtisane héroïque et réhabilitée par une affection vraie; dans la Thisbé d'*Angelo*, la courtisane, sentimentale et dévouée jusqu'au sacrifice, trace, dans la Esméralda de *Notre-Dame de Paris*, l'idéal de la courtisane pure et virginale. Les personnages sacrifiés sont Frollo le prêtre, et Phœbus de Châteaupers le gentilhomme, les deux types de la supériorité sociale dans le moyen âge. Ainsi, l'idée systématique de l'auteur, la hiérarchie morale prise au rebours de la hiérarchie sociale, cet idéal démocratique qui met ses idées littéraires sur la pente où glisseront plus tard ses opinions politiques, se retrouve dans *Notre-Dame de Paris*, le plus éclatant de ses poëmes en prose, comme dans toutes les pièces de son théâtre. On entrevoit déjà la dernière transformation du talent de ce grand poëte.

VI

ÉCOLE RATIONALISTE. — MM. DE BÉRANGER : DERNIÈRES CHANSONS. BARBIER : ÏAMBES. — BARTHÉLEMY : SATIRES. — ARNAULT, VIENNET, PONGERVILLE. — BIGNAN. — MESDAMES DE GIRARDIN, DESBORDES DE VALMORE. — COLLET. — ÉLISA MERCŒUR.

A côté du tableau des destinées intellectuelles des poëtes, attachés dans le présent ou dans le passé à l'école catholique et monarchique, il convient de placer le tableau des destinées des poëtes qui prirent place dans l'école opposée. Deux écrivains surtout, MM. Casimir Delavigne et de Béranger, avaient—

balancé la renommée poétique de MM. de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Vigny, et tous deux aussi avaient brillé dans la poésie lyrique, qui sera une des gloires littéraires de notre temps. Casimir Delavigne, dont le souffle poétique plus court semblait épuisé par ses *Dernières Messéniennes*, ne travailla plus que pour le théâtre ; car on ne saurait guère compter la *Parisienne*, ce chant de circonstance, au nombre de ses odes. M. de Béranger, sans entrer complétement dans le silence, comprit, avec cette sagacité qui lui est propre, que la phase militante de son talent venait d'expirer.

Au moment de la chute de la Restauration, la cible sur laquelle cet archer poétique avait visé pendant quinze ans, étant tombée, ses flèches semblèrent ne plus avoir de but, et il s'arrêta pour étudier l'horizon. Cet esprit, plein d'habileté dans le ménagement de la popularité, réussit cependant à garder son crédit populaire par un silence, d'abord sympathique au nouvel établissement politique, ensuite dénigrant et dédaigneux, silence interrompu seulement, de temps à autre, par quelques chants, sans retentissement éclatant dans les classes moyennes, mais qui vibraient au cœur des masses. Les chansons politiques qu'il publia pendant cette période sont pleines d'excitations socialistes : c'est l'impôt qu'il attaque, ce sont les contrebandiers qu'il chante. Il a, par là, un trait de ressemblance de plus avec le poëte populaire de l'Écosse, Burns[1], qui a moins de correc-

[1] Né le 25 janvier 1759, Burns mourut quatre ans avant la fin du dix-huitième siècle, à l'âge de trente-sept ans. L'inquiétude, la pauvreté, le chagrin, avaient triomphé de la vigueur de sa constitution et de la gaieté naturelle de son caractère. Il a dit de lui-même, dans une lettre où il refusait une souscription qu'on voulait ouvrir en sa faveur : « La partialité bienveillante de mes compatriotes m'a donné une renommée que je dois soutenir. Comme poëte, j'ai exprimé des sentiments mâles et indépendants, qu'on retrouvera toujours, j'en ai la confiance, dans le cœur de l'homme. Des motifs tout-puissants, la nécessité de soutenir ma femme et ma famille, m'ont décidé à accepter les fonctions que je remplis, seul

tion, moins d'esprit, mais plus de naturel, plus de sincérité dans la passion et de vérité dans l'accent, que le poëte français, au talent duquel il ne serait pas sans intérêt de comparer son talent.

Burns, poëte venu de la charrue, a un tout autre sentiment des beautés de la nature que M. de Béranger, poëte citadin. Appartenant par sa position à la grande famille poétique des Chatterton, des Gilbert et des Malfilâtre, il a quelque chose de plus mâle que tous ces poëtes, parce qu'il est moins en dehors de la vie pratique; il a lutté contre les difficultés, il a été fermier, douanier, il n'a point reculé, comme le poëte français, devant les liens et les charges de la famille; il est mari, il est père. Le cercle de ses émotions est donc plus étendu. Cet enfant de la nature, bon et sensible au fond, mais imprévoyant, fougueux, ardent, dominé par ses passions plutôt que conduit par ses calculs, chemine dans les sentiers escarpés d'une vie indigente, et s'en détourne, toutes les fois que l'occasion s'en présente, pour mordre aux grappes parfumées des ceps qui couvrent les coteaux. Il ne peut pas dire, comme le poëte français: *Jeté sur cette boule, laid, chétif et souffrant!* Il est beau, il est jeune, il aime le plaisir, et, sans songer à Boileau, dont probablement il n'avait jamais lu l'Art poétique, il met en pratique ses maximes, car il exprime ce qu'il éprouve. En rien, il ne joue un rôle. Il chante avec l'accent de son émotion de la journée, soit qu'il soupire ses tristesses ou laisse échapper un hymne funèbre, navrant comme un dernier

moyen que j'eusse de remplir ce devoir. Cependant l'honneur de mon nom est à mes yeux le plus cher des intérêts. Qu'on dise que Burns était né pauvre, que la nécessité le fit douanier, mais qu'on ajoute qu'il ne fut pas au pouvoir de la pauvreté d'abaisser son caractère, et que l'oppression s'appesantit sur son esprit indépendant et vraiment anglais, sans le courber. » (The Songs of Burns With Biographical preface.)

adieu[1]. Ses sentiments sont-ils moins élevés et moins purs. ses couplets prennent une allure plus vive et trop libre. Puis cette âme, naturellement bienveillante, s'aigrit et s'envenime quand, pleine du sentiment de sa supériorité naturelle, elle est ramenée au sentiment de l'abjection de sa position, des souffrances de sa famille et des misères de son foyer indigent ; alors sa colère s'exalte, elle transpire dans ses vers empreints d'une verve indépendante et quelquefois sauvage, comme dans les adieux du voleur Macpherson à la vie, *Macpherson Farewel*, et mieux encore dans la cantate des Gais Mendiants (*the jolly Beggars*), chant d'une cynique énergie, dont le chant des Gueux de Béranger n'est qu'un écho adouci. Mais ce n'est là que l'exception. Cette âme, qui a un fonds de générosité naturelle, obéit ordinairement à des inspirations plus nobles. Le patriotisme, la supériorité de la vertu et du mérite sur les avantages de la naissance et de la fortune, l'inspirent et l'élèvent; alors ses sentiments s'épanchent dans de véritables odes[2], telles que celles sur l'union de l'Écosse et de l'Angleterre, sur la pauvreté honnête, ou bien encore, telles que les chansons stuartistes,

[1] On peut citer au nombre des plus touchantes élégies de Burns la pièce intitulée : *to Mary in heaven*, et dont voici le début :

Thou ling'ring star, with less'ning ray,
That lov'st to greet the early morn,
Again thou usher'st in the day
My Mary from my soul was torn.
O Mary ! dear departed shade !
Where is thy place of blissful rest?
Seest thou thy lover lowly laid?
Hear'st thou the groans that rend his breast.

[2] La pièce intitulée : *the Union*, et dans laquelle le poëte maudit la réunion de l'Écosse, sa patrie, à l'Angleterre, est une véritable ode avec avec un refrain familier, genre que M. de Béranger a introduit dans notre littérature :

Fareweel to a'our scottish fame
Fareweel our ancient glory;
Fareweel even to scottisch name,
Sae, fam'd in ancient story!

écrites avec un sentiment d'autant plus vrai, que les ancêtres de Burns, tenanciers d'une famille dévouée à cette illustre et malheureuse race, avaient suivi la bannière du prétendant[1].

M. de Béranger est un tout autre homme. Sans entraînement, sans fougue, esprit froid et singulièrement avisé, il ne fait que ce qu'il veut faire, ne dit que ce qu'il veut dire, et il n'a guère d'autres passions que celle de la démocratie, la haine de toute supériorité sociale, avec un goût très-vif pour la popularité. On serait tenté souvent de voir en lui un épicurien drapé dans le manteau d'un stoïque, tant sa vie semble avoir été bien calculée! Point d'engagements de famille, et, avec les avantages attachés à la position d'un

Now Sark rins o'er the Solway sands,
And Tweed rins to the ocean,
Tomark where England's province stands!
Such a parcel of rogues in a nation'

On peut citer aussi la pièce intitulée : *Bannockburn*, dont le mouvement et l'accent sont admirables ; c'est le discours de Robert Bruce à son armée avant la bataille :

Scots, wha hae wi' Wallace bled!
Scots, wham Bruce has aften led!
Welcome to your gory bed
Or to yo glorious victorie!

[1] *The Chevalier's lament*, la lamentation du Chevalier, après sa défaite, contient ces belles strophes :

The deed that I dar'd,
Could it merit their malice,
A king and a father
To place on his throne?
His right are these hills,
And his right are these valleys
Where the wid beast find shelter,
But I can find none.

But It is not my sufferings
Thus wretched, forlorn,
My brave gallant friends,
It is your ruin I mourn :
Your deeds prov'd so loyal
In hot bloody trial,
Alas! can I mak you
No sweeter return?

homme de parti, aucune des obligations ordinairement à la charge de cette position. Il chante à ses heures, avec un art remarquable, mais sans entraînement, la patrie ou le vin, Lisette ou la liberté, et, dans ses hardiesses politiques comme dans ses hardiesses littéraires, tout est admirablement ménagé. Il a la popularité des révolutions, d'autres en ont la responsabilité. Tandis que Burns souffre cruellement de son indigence, la pauvreté volontaire dont Béranger se pare et qui fait la dignité de son caractère, semble être une habileté de plus ; elle comporte l'aisance relative qui convient à ses goûts, à ses habitudes, à un célibat affranchi des charges de la vie domestique, et lui donne une attitude indépendante, vis-à-vis de ses amis arrivés au gouvernement, et, par conséquent, sympathique aux classes populaires. Habile en politique à se désintéresser toujours de la question de fait, il excelle à se maintenir sur le terrain commode de la théorie. C'est là sa préoccupation constante et visible. Sous le gouvernement de Juillet, il écrit peu, assez cependant pour être en règle avec l'opposition, et, dans ses odes, toujours déguisées en chansons, on trouve un souffle de cet esprit utopiste et socialiste, qui se lève dans les idées des masses. Plus tard, quand cet esprit aura renversé le gouvernement de Juillet, M. de Béranger continuera à suivre la même tactique, et restera dans son coin, comme le Diogène de sa chanson, qui, pour tout service patriotique, aurait prêté son tonneau si les fûts avaient manqué pour la vendange[1].

Il y a un mot de ce poëte, cité par un de ses amis, qui peint admirablement cette nature : le lendemain de l'avénement de la République de 1848, Chateaubriand dit au célèbre

[1] M. de Béranger, nommé à la Constituante en 1848, refusa d'accepter le mandat des électeurs de Paris.

chansonnier, avec lequel il avait contracté une de ces amitiés habiles qui lui assurait des échos, complices de sa renommée, dans l'école révolutionnaire: «Eh bien! votre République, vous l'avez?—Oui, mais j'aimerais mieux la rêver que l'avoir,» répondit M. de Béranger[1]. Réponse bien digne de cet esprit sceptique et avisé qui voyait, dans l'idéal de la République, avant son avénement, un texte favorable à une opposition littéraire et, dans la République réalisée, une source d'embarras pratiques qui, à défaut de la responsabilité politique qu'il déclinait, lui laissait une responsabilité morale dont il sentait le poids. Un autre trait achève de peindre cette nature : c'est le plaisir quelque peu diabolique que le poëte voltairien semble goûter à voir tomber les intelligences qui avaient fait la gloire de l'école catholique. Immédiatement après la Révolution de 1830, il entoura Chateaubriand de ses louanges, mais il n'obtint qu'une réciprocité d'éloges, peu surprenante de la part de l'illustre écrivain, fort prodigue de cette monnaie[2]. Il résulta de cet échange d'encens, si doux aux poëtes, une correspondance dont quelques pages, publiées par M. de Chateaubriand, jettent une assez vive et assez curieuse lumière sur les illusions, les idées de M. de Béranger à cette époque de sa vie, et sur les tendances de son talent[3] : un christianisme sans dogme, réalisé dans les lois, au

[1] M. Sainte-Beuve, *Causerie sur Béranger.*

[2] « Sous le simple titre de chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poëtes que la France ait produits; avec un génie qui tient de la Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait. » (Chateaubriand, *Études historiques*, 1re édition, préface, page 20.)

[3] Voici la lettre de M. de Béranger à M. de Chateaubriand.

Passy, 19 août 1832.

MONSIEUR,

Huit jours passés dans une campagne, à quelques lieues de Paris, m'ont privé du plaisir de recevoir votre lettre à sa date, et d'y répondre sur-le-champ.

Quoi! vous partez sans me donner l'espoir de vous revoir bientôt! C'est ac-

moment même où l'on abandonnerait les autels du Christ, et faisant régner la liberté et l'égalité au milieu du déchaînement effréné de tous les appétits et de toutes les vanités, qu'aucune croyance religieuse ne contiendrait plus : voilà l'avenir pro-

croître le regret que j'ai éprouvé, monsieur, de ne vous avoir pas trouvé chez vous. Lorsque les journaux m'ont appris que vous alliez faire une nouvelle absence, je ne considérais ce voyage que comme un besoin de santé et de repos moral, après des jours d'ennuis et de tracasseries. Mais vous ne me parlez pas de retour, et je m'en afflige vivement. Faut-il que le sort nous ait fait naître dans des camps opposés! sans cela, peut-être vous aurais-je été bon à quelque chose; oui, j'aurais pu vous être utile. Ne cherchez pas dans ces paroles une prétention ridicule; elles me sont inspirées par une vive et franche affection, déjà bien ancienne. J'ai en moi quelque chose qui vaut mieux qu'on ne saurait croire : c'est un instinct assez juste du caractère et des sentiments des autres, ce qui, en rendant ma raison fort tolérante, la met à leur service, et cela presque à leur insu.

Lié plus intimement, monsieur, j'ose croire que j'aurais pu verser quelques consolations dans votre âme de grand poëte, et vous aider à voir dans l'avenir autre chose que ce que vous semblez y démêler. Cet avenir, vous y aurez une si belle place, qu'il y a ingratitude à vous à douter de sa grandeur. Oui, monsieur, la société subit une transformation; oui, elle accomplit la grande pensée chrétienne de l'égalité. Cette pensée chrétienne, que vous avez remise en honneur parmi nous, en l'ornant de toutes les richesses du génie, s'empare du monde, élaborée comme elle l'est, depuis près d'un demi-siècle, par notre chère et belle France. Beaucoup d'hommes des anciens jours le nient, parce qu'elle s'est dépouillée d'une partie de ses voiles religieux; mais elle est claire et distincte pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais vu dans le christianisme qu'une grande forme sociale qui, à sa naissance, a eu besoin de la sanction divine. Mon Dieu est bien au-dessus de ces changements humains, mais il n'en est pas moins présent au grand drame où nous avons tous une part plus ou moins active, et c'est sa présence qui me donne de la résignation. Mon rôle de comparse ou de niais s'est agrandi. Vous, monsieur, à qui ce Dieu a donné à remplir un rôle principal, n'y puisez-vous pas de la force pour le conduire jusqu'au bout? Vous avez conservé bien plus de jeunesse qu'on n'en a ordinairement à notre âge. Votre esprit est si plein de verdeur, qu'il semble que vous n'ayez reçu ce privilége que pour nous éclairer dans les routes nouvelles où voilà le monde lancé. On chante toujours sur des tombeaux, grâce à ce temps maudit, qui va fauchant sans fin et partout; mais on n'a pas souvent l'avantage de chanter auprès d'un berceau qui contienne des destinées futures aussi grandes, ni peut-être aussi prochaines. Toutefois, il y a longtemps que je me dis, comme vous, que ceux qui naissent aux époques de transition sont bousculés, renversés, dans la lutte des générations qui s'entrechoquent. C'est sur nos cadavres que doivent passer les combattants qui nous suivent. Nous comblerons le fossé qu'il leur faudra franchir pour prendre d'assaut la place où tous nos efforts n'auront pu que faire brèche. Mais espérons

chain de la France et du monde, selon l'horoscope d'une clairvoyance équivoque, tiré, en 1832, par cette muse populaire.

Si les phrases caressantes de M. de Béranger n'entraînèrent

qu'une fois *ville gagnée*, les vainqueurs viendront relever les morts pour leur faire un bel enterrement, enseignes déployées, et à grand bruit de fanfares. Et qui sait enfin si Dieu lui-même ne distribue pas des croix d'honneur aux braves restés sur les champs de bataille? Ah! pour celles-là, messieurs de la police n'en tâteront pas.

Peut-être, me direz-vous, monsieur : Mais, dans un tel conflit, qui peut être sûr d'avoir été utile? Je vous répondrai que j'ai peine à croire qu'un homme de génie, même méconnu, n'ait pas toujours un peu la conscience de sa valeur. Avec bien plus de raison doit-il avoir cette certitude, celui que les nations ont placé si haut dans leur estime et leur admiration. Chaque homme de talent se fait son effigie, en marbre ou en bronze; seulement les plus timides se contentent d'un buste; les autres vont à la statue. Tout revenu que vous êtes des vanités de ce monde, la voix de vos contemporains vous aura forcé de faire la vôtre colossale. Eh bien! quand, au milieu de la foule, dont la marche paraît souvent inexplicable et étourdissante, vous éprouvez des moments de dégoût et d'abattement, convenez-en, monsieur, vous jetez un regard sur cette glorieuse figure, et, vous appuyant sur elle, vous laissez, avec plus de résignation, le temps et la multitude passer au milieu du bruit et de la poussière.

Quand je vous sais des motifs d'affliction, je me plais à vous voir ainsi, et, par un retour sur moi-même, je suis tout fier alors de penser que vous m'avez permis d'écrire, à la pointe du couteau, mon nom sur le piédestal de cette statue.

A propos de cela, savez-vous, monsieur, que j'ai une véritable crainte? Je vais, comme je vous l'ai dit, publier dans quelques mois mon dernier recueil de chansons. Vous pensez bien que celle dont votre nom a fait le succès y figurera. Mais j'ai peur que vous ne vous y trouviez en mauvaise compagnie. Le goût que j'ai pour la poésie populaire me souffle souvent d'étranges choses. Mon antipathie pour le solennel affecté, si opposé au génie de notre langue, fait toujours, dans mes chants, suivre les tons graves de quelques notes burlesquement accentuées Quoique habituellement ces disparates ne soient pas sans but, je conçois que vous autres, gens d'en haut, y trouviez à redire. Que faire à cela? J'ai voulu essayer de transporter la poésie dans les carrefours, et j'ai été conduit à la chercher jusque dans le ruisseau : qui dit chansonnier, dit chiffonnier. Doit-on être surpris que ma pauvre muse n'ait pas toujours une tunique bien propre? Le moraliste des rues doit attraper plus d'une éclaboussure. Au reste, si vous me lisez, pensez un peu à Aristophane, mais n'y pensez pas trop.

C'est le cas de répéter ce que je disais plus haut, mais dans un autre sens : lié plus intimement avec vous, monsieur, je me serais sans doute amendé, et de plus nobles inspirations me seraient venues auprès de votre muse héroïque et pieuse. Et nous voilà encore une fois loin l'un de l'autre! Ah! pour Dieu, revenez dans

point Chateaubriand hors de ses voies ; il eut lieu d'être plus satisfait de ses rapports avec un autre écrivain sur lequel l'école catholique devait encore plus compter, car le caractère sacré du sacerdoce rendrait ses engagements plus étroits et plus inviolables : il s'agit de M. de la Mennais. Après les *Paroles d'un croyant*, ce grand écrivain, précipité dans son orgueil, alla voir M. de Béranger, qui rôdait, comme un tentateur, autour des hautes intelligences. « Béranger le séduisit, continue l'écrivain qui a rapporté cette anecdote[1]. Il me disait, après cette visite, en se frottant les mains : *Eh bien ! votre la Mennais, il est à nous ! Je lui ai fait dire qu'il ne croyait pas..... Je fais mon métier de diable.* Il le faisait en effet en ce moment. »

C'est dans ces tristes joies et ces espérances chimériques que s'écoulèrent, pour le poëte, les dix-huit années du gouvernement de Juillet. Au moins, dans ce temps-là, avait-il, pour consoler ses loisirs, les perspectives de l'avenir dans lequel son idéal, accepté comme possible tant qu'on n'avait pas tenté de le réaliser, tenait une grande place. Plus tard, l'expérience, qui donne des leçons aux rois et se permet au

votre patrie, vous ne pouvez vivre heureux loin d'elle. Goutte de sang français, où allez-vous vous extravaser? Quoi, vous pourriez longtemps rester loin de Paris, loin de ce cœur si chaud, dont les rapides pulsations donnent tant à penser et à sentir ? Non, vous nous reviendrez bientôt, j'en ai l'espérance, pour vivre encore ici de littérature et de gloire, entouré de nombreux amis, car vous devez en avoir beaucoup qui, comme moi sans doute, se plaignent de votre nouvelle absence.

En attendant votre retour, monsieur, et sans redouter des réponses aussi longues que celle-ci, ayez la bonté de me donner de vos nouvelles. Les journaux m'en apprendront sans doute ; mais vous devez juger du prix que j'attache à vos lettres. Quand vous me donnez une marque de souvenir, il me semble que j'entends la postérité prononcer mon nom.

Recevez, monsieur, la nouvelle assurance de mon entier dévouement et de ma respectueuse amitié.

Votre très-humble serviteur,

BÉRANGER.

[1] M. Sainte-Beuve.

besoin d'en donner aux poëtes, devait lui apprendre que les muses sceptiques et libertines qui, peu soucieuses de faire éclabousser leur tunique par les rues, ôtent les croyances aux peuples et insultent les mœurs en allant chercher la poésie jusque dans le ruisseau, pour parler le langage de M. de Béranger lui-même, ne préparent point les sociétés humaines à la liberté et à l'égalité chrétiennes, ces filles divines, nées du fils d'une vierge, dans les sanglants embrassements de la croix.

Le demi-silence de M. de Béranger, après la Révolution de 1830, tenait à sa situation personnelle, car ses chansons étaient une des origines du nouveau gouvernement. Mais la poésie politique ne manqua point d'interprètes qui, moins engagés avec le pouvoir, élevèrent librement la voix. Les trois journées de 1830 étaient à peine achevées, que les *Iambes* de M. Auguste Barbier vinrent révéler un poëte satirique de premier ordre. Trois de ces ïambes frappèrent surtout l'imagination : la *Curée*, l'*Idole*, la *Popularité*.

La *Curée*, qui nous est apparue, sur le seuil de la Révolution de 1830, comme un prélude poétique où vibrait le pressentiment d'une autre révolution, était surtout consacrée à glorifier la multitude et à flétrir ces hommes du lendemain qui flairent un triomphe et dévorent la proie qu'ils n'ont pas abattue. Jamais la poésie française n'avait montré la hardiesse cynique d'images et l'énergie brutale d'expressions qui respirent dans cette malédiction démocratique. C'est l'hyperbole de Juvénal avec une sincérité de colère que n'a pas le rhéteur romain, et un tout autre mouvement d'idées et de sentiments[1].

[1] Paris n'est plus qu'une sentine impure,
. . . .
Une halle cynique aux clameurs insolentes,

L'Idole et la *Popularité*, sans avoir eu le même retentissement politique, présentaient, à un degré remarquable, les mêmes caractères littéraires, la spontanéité de l'inspiration, la vigueur de l'élan, l'éclat du rhythme, les beautés mâles et même sauvages d'un style énergique et familier. La première de ces deux pièces était une audacieuse réaction contre l'idolâtrie littéraire, à laquelle concouraient presque tous les grands noms de l'époque, MM. de Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, M. Thiers et M. de Béranger, l'idolâtrie napoléonienne; mais, comme toutes les réactions, celle-ci a un caractère excessif. Napoléon, dans les vers du poëte, cesse d'être un homme de chair et de sang, mélangé de qualités et de défauts, c'est un homme de bronze, insensible comme le métal, impassible comme la fatalité. On comprend la verve d'indignation avec laquelle le poëte s'élève contre l'apothéose du despotisme militaire, et les vives couleurs dont il peint l'asservissement de la France préparée, par l'abaissement des caractères et l'extrémité de ses souffrances, à la conquête étrangère. Mais c'est dépasser le but et aller au delà de l'équité historique, que d'enlever le côté humain à Napoléon, après lui avoir refusé le côté divin. Avec ses grands défauts, comme avec ses grandes qualités, après tout, c'est un homme. Il ne faut point remplacer une exagération par une autre et, pour répondre aux écrivains qui en ont fait un dieu, le rejeter hors l'humanité[1].

Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenille sanglante,
Du pouvoir qui vient d'expirer.

[1] C'est la critique qu'on peut appliquer à la pièce intitulée : l'*Idole*, et particulièrement à ces vers dans lesquels l'auteur compare la France à une cavale et Napoléon à un cavalier :

Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,

Au point de vue moral, cette pièce est cependant d'un vol plus élevé que la *Curée*. On peut donner la même louange à la *Popularité*, satire véhémente des sacrifices trop fréquents que les hommes de gouvernement font, dans les pays libres, pour obtenir la faveur populaire, à laquelle ils devraient préférer les conseils austères du devoir et la voix de leur conscience. Mais, à côté de ce mérite moral, la *Popularité* et l'*Idole* ont un tort littéraire : c'est de trop rappeler la *Curée* par la similitude des images et le retour du même mouvement dans le rhythme poétique. Ces trois pièces trouvent, du reste, un digne complément dans *Melpomène*, censure éloquente des débauches dramatiques qui, à cette époque, déshonoraient la scène.

On a dit, non sans raison, que les *Iambes* de M. Barbier étaient une combinaison de l'ode avec la satire[1]. Les quatre pièces dont il s'agit sont, en effet, pleines de lyrisme. Le mouvement des idées, l'éclat des images, le caractère du rhythme, tout contribue à établir une différence profonde entre cette poésie ailée et la satire didactique de l'ancienne littérature. L'auteur, avec l'à-propos du talent, avait eu le rare bonheur d'exprimer ou de provoquer l'indignation générale, contre quatre types de vices publics qui ont été les

De pétrir l'univers et, comme une poussière,
    De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
    Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse,
    Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la poussas plus fort de ta cuisse nerveuse,
    Pour étouffer ses cris ardents ;
Tu retournas le mords dans sa bouche baveuse,
    De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva, mais un jour de bataille,
    Ne pouvant plus mordre son frein,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
    Et du coup te cassa les reins.

[1] M. Planche, dans ses portraits littéraires.

ources de toutes les misères de notre temps : la curée des mplois, l'idolâtrie du succès, le sacrifice du devoir à la fa- eur populaire, l'abus du talent, ce don que Dieu a fait pour bien et que l'on emploie pour le mal. Après avoir exprimé, ns une poésie pleine d'énergie, de chaleur et de mouve- ent, mais avec un cynisme d'images regrettable, ces quatre ntiments qui résument toutes les protestations de la con- ience privée ou publique pendant cette période, il eut la gesse et le courage d'arrêter le vol de ces satires aux- elles l'espace manquait désormais. A partir de ce moment, se reposa dans des poésies d'un tout autre genre, qui ob- irent le suffrage des hommes de goût, mais n'ajoutèrent en à sa renommée ; M. Auguste Barbier restera le poëte s *Iambes* et son véritable titre sera d'avoir introduit ce uveau genre de poésie dans notre littérature.

Après M. Auguste Barbier, mais bien au-dessous de lui, ns la satire politique, il faut placer un de ces poëtes gé- eaux qui, venus de Marseille, poursuivaient de leurs épi- ammes plus sonores que pénétrantes les dernières années la Restauration. Tandis que M. Méry éparpillait un peu rtout son talent facile, et, tour à tour romancier, poëte, nteur, auteur dramatique, suspendait à tous les buissons la littérature les dépouilles de sa riche imagination, son ère en poésie, M. Barthélemy, prenant pour une conviction publicaine bien arrêtée l'envie qu'il avait d'arriver à la nommée, s'établissait le Juvénal à jour fixe du nouveau ouvoir. A l'encontre de M. Barbier, qui croyait avoir épuisé s vices de son temps en quatre satires, M. Barthélemy in- tituait la satire périodique, en s'engageant ainsi à l'avance, nvers ses lecteurs, à flétrir les torts que le gouvernement e pouvait manquer d'avoir, ne fût-ce que pour fournir un ujet au poëte. Il donna le nom de *Némésis* à ce journal

d'invectives poétiques, écrit avec une facilité de versification remarquable, et accueilli avec faveur par l'opposition, toujours disposée à applaudir aux coups portés contre le gouvernement qu'elle veut renverser. C'était un nom bien austère pour une œuvre qui ne l'était guère. La *Némésis* de M. Barthélemy ne fut, au fond, qu'une furie provençale, qui, avec plus de verve d'imagination et d'injures dans la bouche que de colère au cœur, excellait à parler en grands vers d'assez petites choses, et secouait ses flambeaux et faisait siffler ses serpents, pour éblouir et étonner le public, bien plus que pour sévir contre le gouvernement qu'elle haïssait par métaphore. Lorsque M. de Lamartine se mit sur les rangs dans les élections de 1831, et échoua à Dunkerque et à Toulon, *Némésis*, qui cherchait les querelles retentissantes, fit monter ses injures vers cette haute renommée. En lisant la réponse étincelante de beautés que le grand poëte laissa tomber sur le versificateur, les classiques se souvinrent de la lutte inégale du Phrygien Marsyas avec Apollon et du châtiment infligé par le dieu vainqueur à son rival téméraire.

Après un peu de temps et un peu de bruit, cette spéculation satirique finit mal. On apprit un jour que l'implacable *Némésis*, apprivoisée par des moyens que personne ne connut, mais que tout le monde crut deviner, avait fermé sa boutique d'hémistiches indignés. Déchue de son métier de furie, cette muse trop facile glissa encore sur la pente, et la littérature n'a point à s'occuper des chants auxquels on la vit descendre.

Il ne serait point juste d'omettre, dans ce tableau de la poésie, les fables ingénieuses par lesquelles Arnaut se vengeait de l'oubli qui commençait à descendre sur ses tragédies. A la même époque, M. Viennet, qui a trop occupé les

hommes de son temps, pour que l'on puisse lui refuser une place dans les souvenirs de la littérature contemporaine, se créait une célébrité singulière, dont les épigrammes comme les louanges ont contribué à augmenter le retentissement.

La carrière littéraire de M. Viennet remonte à l'Empire. Il a dit lui-même, avec cet accent de bonhomie à la fois maligne et naïve qui est un des traits de son caractère et de son talent, tout le bien qu'il pense de l'un et de l'autre [1], son goût pour l'opposition commençant avec le siècle, son vote négatif sur le consulat à vie et l'Empire, ses services militaires mal récompensés à cause de la liberté de ses opinions, son penchant précoce pour les muses, ses succès, et aussi ses revers, car les armes poétiques sont journalières comme les autres armes. Honnête homme, homme d'esprit, mais d'un esprit plein des préjugés philosophiques du dix-huitième siècle, auxquels il ajouta, par surcroît, les préjugés de son temps, M. Viennet avait eu, de 1820 à 1830, toute la crédulité d'un homme d'opposition, et par conséquent il en avait eu les passions et la colère dans ses œuvres où se reflétèrent les luttes contemporaines. Ce sont de vives satires, de mordantes épîtres aux allures toutes satiriques qui, avec les apologues d'un tour ingénieux et vif, qui vinrent plus tard, représentent la meilleure part de ses œuvres littéraires, bien que l'auteur, assez accoutumé à ne pas être du goût du public, leur préfère ses tragédies de *Clovis* et d'*Argobaste* et

[1] Voir dans le *Dictionnaire de la Conversation*, t. LII, la vie de M. Viennet, racontée par lui-même. Les œuvres principales de M. Viennet, publiées jusqu'à ce jour, se composent d'*Épîtres* et *Satires* (1 vol. 1845), dont la plus grande partie a été composée avant 1830, et des *Mélanges de poésies* (1 vol., 1853), dont la plus grande partie remonte également à la Restauration ; de huit ouvrages dramatiques représentés, entre autres les tragédies de *Clovis*, d'*Argobaste*, une comédie intitulée la *Course à l'héritage*, la petite comédie de la *Migraine*, du poëme de *Philippe-Auguste* et d'un volume d'apologues.

son poëme de *Philippe-Auguste* qui, malgré le mérite versification, n'a pas résolu un problème insoluble : d dans une époque qui n'a rien d'épique, une épopé France.

M. Viennet avait été au nombre des plus vifs, parı champions de l'école classique qui, tenant pour la tr en littérature, pour le progrès en politique, craignai peu trop, avant 1830, l'excès de la liberté sur le Par pas assez dans l'État. Ce grand partisan des unités d'A eut presque autant d'horreur pour M. de Villèle que p romantiques, un peu moins pourtant que pour les jésu pour les capucins. Dieu sait comment il traite les pre quoiqu'il affecte, selon l'usage du temps, d'avoi d'être brûlé sur les bûchers de Montrouge qui font bi fin de la phrase poétique[1]. On sait comment un aven chain fit justice à cette docte et pieuse compagnie lieux communs du philosophisme et de la haine, et M. V eût été bien étonné si quelqu'un lui eût dit alors que rait M. Thiers, dont il était l'admirateur et l'ami, qui rait aux jésuites les portes de la France[2]. Quant aux cins, le Dictionnaire de l'Académie ne contient pas d'injures au gré du poëte pour les insulter et les flétr il déclare en terminant son invective, avec une grav

[1] Au feu ! dira Montrouge, et tu seras brûlé.

[2] Dans la loi d'enseignement, votée sous la République de 1848, et qu fendue avec beaucoup de talent et d'éloquence par M. Thiers, qu'un me la Montagne appela jésuite.

[3] Capucin effronté, dont la triste figure,
Et la barbe crasseuse et le manteau de bure,
Sont donnés en spectacle à nos regards surpris.
Que's méchants ou quels sots t'ont lancé dans Paris?
Es-tu le précurseur de cette vile espèce
Qu'avec le fanatisme engendra la paresse?

a quelque envie d'être sublime, que « la France attend des lois et non des capucins. » Les capucins, qui ne font pas de vers, ne répondirent pas à cette sentence sans appel; mais si le poëte, dans un de ses voyages, visitait le couvent que ces religieux ont fondé à Lyon, il y verrait la médaille et le diplôme que leur vota, après le choléra de 1849, la ville de Marseille reconnaissante ; témoin de la charité héroïque de ces pères, elle trouva que les capucins avaient une science inconnue à beaucoup de grands littérateurs, celle de savoir se dévouer et mourir pour leurs frères. Ce sont là les misères intellectuelles de M. Viennet. En homme d'imagination qu'il était, il se prit sincèrement à la glu des mots cabalistiques avec lesquels les oppositions grossissent les plus minces griefs et évoquent des fantômes : il aurait été désolé de reprocher à ses adversaires des choses médiocres, et sa haine sonore choisit toujours dans l'histoire les noms les plus injurieux pour en décorer ses rimes [1].

Après la Révolution de 1830, ce grand feu tomba. M. Viennet s'aperçut bientôt que les vertus de modération, qu'il avait prêtées à l'opposition de quinze ans, n'allaient pas très-loin, et que ce n'était pas uniquement pour le maintien de la Charte que tout le monde avait combattu. Alors, le poëte, avant tout homme de cœur, aimant la bataille, et craignant assez peu de recevoir des coups dans la mêlée pourvu qu'il les rendît, fit volte-face dans ses vers, et commença une vive opposition contre l'opposition. Il resta, dans

[1] Dès lors par un troupeau d'automates muets,
Un petit Mazarin fait voter ses budgets,
Un Rufin en simarre, un nouveau Jefferyes,
Sur la Charte et nos lois porte ses mains impies.
Nos Séjans ont pâli.
(*Épître à Charles X.*)

L'*Epître à Hoffmann*, l'*Epître aux Chiffonniers*, sont encore plus violentes.

cette phase, ce qu'il était, homme d'esprit, mais d'un esprit imprudent, provocant, excessif. Il perdit bien vite à ce jeu sa popularité publique et poétique, comme le témoigne l'Épître de condoléance sur les charivaris, dédiée à M. Thiers qui se serait bien passé de la dédicace[1]. Qu'y faire ? M. Viennet, qui est toujours un adversaire incommode, est quelquefois un ami un peu fâcheux. Il défend comme il attaque, à sa guise. Cet écrivain, d'une bonhomie malicieuse et taquine, ne ménage guère plus ses amis que ses adversaires ; c'est un railleur dont on rit avec inquiétude et dont on attend le mot indiscret que personne ne veut dire, et que l'on craint et que l'on désire à la fois. Du reste, ce galant homme a du trait dans l'esprit, de l'originalité dans le tour des idées, un talent comme un caractère d'offensive ; il a usé le ridicule qui croyait l'avoir usé ; son vers, souvent bien frappé, se grave facilement dans la mémoire[2], et si la plupart de ses épîtres et de ses satires expriment des passions et des co-

[1] L'émeute a donc sur toi porté sa griffe impure,
Et des charivaris la glorieuse injure
Vient enfin, brave Thiers, d'accueillir ton retour.

[2] *L'Épître au public de l'Institut* contient des vers d'un tour très-vif et très-naturel :

Ah ! si dans les recoins de ce docte séjour
Se cachait par hasard un drageon de Molière,
Je lui dirais : Viens donc et fournis ta carrière.
. . . .
Corrige, si tu peux, ces Brutus subalternes
Que l'émeute en hurlant recrute en nos tavernes,
Héroïques benêts qui, bravant le trépas,
Meurent pour de grands mots qu'ils ne comprennent pas.
Des partis démasqués descends aux coteries.
Poursuis, le fouet en main, ces prétendus génies
Qui jusqu'au firmament, l'un sur l'autre guindés,
Soutiennent en commun leurs noms échafaudés.
Ne te laisse point prendre à leurs gloires burlesques;
Laisse-les s'épuiser en drames gigantesques;
En vers de Lycophon, en prose de Cathos ;
Au public étourdi débiter leur pathos,
Prendre pour Apollon l'inceste et l'adultère, etc.

lères trop peu fondées et trop peu durables pour résister à l'action du temps, ses apologues, marqués au coin d'une naïveté narquoise, où la satire et l'épigramme ont toujours leur coin, et où l'esprit français trouve son compte, garde-'ont mieux leur place dans la littérature.

La même époque voyait paraître les belles traductions en 'ers de M. de Pongerville, qui ne craignit point de lutter ıvec deux génies bien différents, mais tous deux redouta-ıles : Ovide, par cette facilité incomparable qui fait épanouir n vers un peu trop abondants tous les sentiments de son œur et toutes les idées de son esprit[1]; Lucrèce, par l'am-leur solennelle et l'obscurité quelquefois pleine de sens de on vers philosophique, qui ne craint point d'aborder les uestions les plus abstruses de la métaphysique. Pendant la nême période, M. Bignan poursuivait avec constance son ıbeur poétique, qui devait le conduire à une œuvre recom-nandable, la traduction d'Homère. Mademoiselle Delphine 'ay, qu'on avait appelée sous la Restauration « la muse de la ıatrie, » ne rendait plus qu'un culte peu fréquent à la poésie; 'enthousiasme de la jeune muse s'éteignait peu à peu avec es années dans les flots toujours croissants de cet esprit si vif, si alerte, si primesautier, à l'aide duquel madame de Gi-'ardin, à la fois journaliste de premier ordre, romancier pi-quant, auteur dramatique brillant, illustrait son nouveau nom. Madame Collet prenait place, avec madame Desbordes de Valmore, parmi les femmes qui, de tous temps, ont conquis, par leur doux ramage, leur place au foyer poétique de la France, plus heureuse qu'Élisa Mercœur, « la jeune muse nantaise, » comme on disait alors, qui, à la fois trop flattée et trop délaissée, mourut la tête enivrée des fumées de la

[1] Quidquid tentabam dicete, versus erat.

... poignantes réalit ... avoir eu le m ... ir. aux sombi ... morale de s

VII

... PROBLÈME LITTÉRAIRE. — ... DANS UN FAUTEUIL. — ... ÉTES.

... Musset, un problème litt ... car il se rattache à l'h ... du temps : pourquoi son t ... grand succès si tard? Sa ... lecteurs et d'ardents adm ... dans un cercle assez re ... les artistes, la jeunesse su ... même le public lettré, s'e ... demeuraient presque fermés à s ... œuvres, et, quoiqu'il ait publié se ... 1840, ce ne fut guère qu'e ... placer sur le premier plan.

... enivrement avec lequel les jour ... de M. Alfred de Musset, et le ... du public, un peu en retard avec ce ... coup, on a dit qu'une actrice de ... beaucoup de verve, à son retour de ... les plus fins proverbes de M. Alfred

de Musset, le succès de l'auteur dramatique fit songer au poëte. Ces hasards littéraires n'arrivent jamais sans cause, si M. de Musset n'entra en possession de toute sa célébrité qu'en 1844, il y eut, dans la nature de son talent et dans la situation générale de la littérature, des motifs qui le firent réussir alors, après l'avoir empêché de réussir plus tôt.

Plus jeune que les trois poëtes qui, pendant la Restauration et dans les commencements du gouvernement de Juillet, attirèrent les regards du public, M. Alfred de Musset ne publia ses premiers vers qu'en 1830[1], alors que MM. de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, étaient dans tout l'éclat de leur renommée. Les places étaient prises sur le premier plan, il se fit la sienne comme il put; l'enthousiasme du public était occupé ailleurs; venir après, c'est une raison suffisante, dans certaines circonstances, pour être placé derrière. Ce n'était pas la seule. M. Alfred de Musset avait, en commençant, un talent réel, mais un talent incongru, risquant tout, et quelques autres choses encore; inégal, courant après l'étrange de peur de n'être pas assez original, recherchant le scandale, comme s'il craignait de tomber dans les lieux communs d'une morale hypocrite. De toutes les muses romantiques, la sienne était bien la plus délurée, et l'on ne peut guère la comparer qu'à cette brune Andalouse dont l'image se mire dans plus d'une de ses compositions. Le vers effronté des *Contes d'Espagne et d'Italie*, et même d'*Un spectacle dans un fauteuil*, ne se contente point de rompre en visière à la morale; c'est un fanfaron d'immoralité qui casse les vitres avec le plus de bruit possible, pour attirer les pas-

[1] M. de Musset avait alors vingt ans; il disait au lecteur en tête de son recueil :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

sants, comme il prend plaisir à violer les bienséances que tout le monde respecte, afin de mieux constater qu'il ne ressemble à personne, et de blesser les règles les plus raisonnables de la prosodie, afin de faire mieux voir qu'il n'accepte point d'injustes et d'inutiles servitudes.

Il y a donc, avec un fonds heureux de naturel, un peu de manière dans le talent de M. de Musset; il recherche ce que d'ordinaire on évite[1]: le mot qui blesse, l'image qui fait baisser les yeux, et aussi l'enjambement qui déroute l'oreille en allant contre les lois de l'harmonie. Par suite, il fallait deux conditions pour qu'il fût placé au premier rang des poëtes : que le niveau du goût et de la pudeur publique s'abaissât, et que, dans quelques-uns de ses ouvrages, le poëte adoucît assez les crudités de son talent et les témérités étudiées de sa prosodie, pour que ceux de ses poëmes auxquels on ne pouvait guère ouvrir sa porte passassent derrière les derniers nés de son intelligence, comme ces femmes suspectes qu'on a le tort de recevoir quand elles sont bien entourées.

Ces conditions se trouvèrent réalisées dans la dernière période du gouvernement de Juillet. Le succès élégiaque, puis épique de M. de Lamartine était arrivé à son terme avec son poëme sur la *Chute d'un Ange;* le succès lyrique de M. Victor Hugo s'était comme abîmé dans les *Burgraves ;* depuis longtemps M. Alfred de Vigny se renfermait dans le silence ; le premier plan de la scène poétique se trouvait donc comme vide. A la même époque les susceptibilités de la pudeur litté-

[1] M. Nisard, dans sa réponse au discours prononcé par M. de Musset le 27 mai 1852, jour de sa réception à l'Académie française, a dit avec un bon sens spirituel : « Vous étiez le plus vif à cette guerre qu'on fit à notre vieille prosodie sous la bannière de l'enjambement et du vers brisé, guerre dont elle et vous vous êtes sortis sans blessure. Toutefois, bon nombre de vers que vous avez bien voulu laisser sur leurs pieds charmaient tous ceux qui se connaissent en nouveautés durables. »

e étaient devenues beaucoup moins vives en France ; à ce d'aller au feu, le lecteur s'était aguerri, et le spiritua-ne, qui avait dominé dans toutes les sphères de la littéra-e pendant la Restauration, succombait peu à peu sous les intes réitérées d'un panthéisme avoué ou latent. L'éclec-ne aux tendances platoniciennes, que M. Cousin avait si quemment développé, en cherchant à enflammer les âmes l'amour du beau et du vrai, perdait chaque jour du terrain ant le panthéisme de M. Pierre Leroux. La critique fine et icate de M. Villemain avait été remplacée par la critique ucoup plus tolérante, au point de vue moral, de M. Sainte-uve ; le théâtre, le roman, la poésie, même dans les der-rs ouvrages de MM. de Lamartine et Hugo, avaient subi fluence de la décadence morale des idées, qui allait bien-se manifester dans l'histoire. Les utopies socialistes ient accéléré ce mouvement en laissant, même dans les elligences où elles n'avaient pas prévalu, les semences du sualisme, comme ces inondations qui se retirent après ir couvert les rives d'un impur limon.

Pendant que le niveau moral de la littérature descendait si, le talent de M. Alfred de Musset s'était élevé dans plu-urs pièces qui ne supportaient point, nous dirions volon-s les vices, plutôt encore que les défauts de son talent. Il it écrit sur la mort de madame Malibran des stances plei-s d'une douleur vraie et empreintes d'un sentiment profond mélancolie païenne :

Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,

Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

Ah! combien depuis peu sont partis pleins de vie!
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux!
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt. — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

Hélas! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque sur le sillon l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable!
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable,
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la muse implacable
Qui, dans ses bras de feu, t'a portée au tombeau.

Vers la même époque, les dialogues du poëte avec la Muse dans les nuits de mai, de décembre, d'août et d'octobre, avaient fait vibrer les cordes les plus graves de sa poésie. Un peu plus tard, la douloureuse solennité du sujet, augmentant le retentissement de cette voix mélodieuse, fit arriver à toutes les oreilles ces stances d'un accent si sympathique et si sincèrement ému, dans lesquelles il pleura l'anniversaire de la mort du jeune duc d'Orléans :

Ce fut un triste jour, quand, sur une civière,
Cette mort sans raison vint nous épouvanter.
Ce fut un triste aspect quand la nef séculaire
Se para de son deuil comme pour le fêter.
Ce fut un triste bruit, quand, au glas funéraire,
Les faiseurs de romans se mirent à chanter.

Nous nous tûmes alors, nous, ses amis d'enfance.
Tandis qu'il cheminait vers le sombre caveau,
Nous suivions le cercueil en pensant au berceau.

Nos pleurs, que nous cachions, n'avaient pas d'éloquence,
Et son ombre peut-être entendit le silence
Qui se fit dans nos cœurs autour de son tombeau.

Maintenant qu'elle vient, plus vieille d'une année,
Réveiller nos regrets et nous frapper au cœur,
Il faut la saluer, la sinistre journée,
Où ce jeune homme est mort dans sa force et sa fleur,
Préservé du néant par l'excès du malheur,
Par sa jeunesse même et par sa destinée.

Les proverbes de M. de Musset, un peu plus accessibles que es premières poésies aux lecteurs qui veulent être respec- s, avaient contribué aussi à étendre l'horizon de sa renom- ée. La plupart de ces petits ouvrages, tournés avec art, aisaient surtout par une donnée ingénieuse et originale, dialogue tantôt jaillissant, tantôt coquettement travaillé , parfois, un peu trop brodé d'antithèses, une finesse d'i- ées qui n'exclut pas la fraîcheur du sentiment, une grande licatesse de nuances; mais la vraisemblance des situations la vérité des caractères sont souvent insuffisantes, l'action t lente, l'intrigue presque nulle et le dénoûment rarement nené. *Un caprice*, *Il ne faut jurer de rien*, le *Chandelier*, mal- é des allures trop vives et l'immoralité de la donnée, *Il faut 'une porte soit ouverte ou fermée*, *Carmosine*, sont au nom- e de ces bijoux littéraires qui intéressèrent vivement la nération, et quelques-uns de ces proverbes arrivèrent jus- e sur la scène, pour laquelle ils n'avaient pas été faits. C'est nsi que M. Alfred de Musset rencontra, en s'élevant, la veur générale, à une époque où le niveau moral de la térature fléchissait, et où le public, envers lequel on s'était ut permis, était disposé à tout entendre, pourvu qu'il ouvât chez un écrivain le charme de l'originalité, un tour ouveau, la finesse de l'esprit et un accent vrai.

M. Alfred de Musset a ces qualités. Dès son début et dans

ses plus singuliers écarts littéraires, même alors qu'au scandale de l'école opposée, il réjouissait la grande boutique romantique, ainsi qu'il la nomme[1], en peignant la lune *comme un point sur un i*, on rencontrait chez lui ce tour heureux, cette vive inspiration qu'on appelle la verve, l'esprit français qui excelle dans l'art de conter, et ce don précieux qu'on appelle l'originalité. Il a lui-même vivement exprimé son aversion pour cette espèce d'école des lacs qui s'était formée derrière M. de Lamartine et contre laquelle il réagissait par ses poésies au ton vif et cavalier[2].

M. Alfred de Musset marche dans d'autres voies. Il a de nombreux défauts au point de vue littéraire, de plus impardonnables au point de vue religieux et moral; ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, en particulier, transportent le lecteur dans le pays des chimères et des chimères immorales, et il serait difficile d'indiquer sous quelle latitude on trouve les personnages et les mœurs de fantaisie qu'il peint, en mettant en scène son duc Laerte, son Irus, sa Camargo, son Mardoche, son Hassan, son Jacques Rolla; mais, au milieu de ses plus grandes débauches d'imagination, et dans le fumier même de ses poésies les plus sensuelles, on voit poindre, de temps à autre, ces belles fleurs si rares, le naturel, la passion vraie, le sentiment profond du néant de ce qui passe, l'aspiration invincible et bientôt douloureuse vers

[1] Alors dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.
(*Poésies nouvelles*, 1849.)

[2] Moi je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

l'infini. Un seul mot résume tout, ce n'est point un versificateur, c'est un poëte.

Il a dit de lui-même, avec une modeste assurance :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Cette affirmation est suffisamment justifiée, quoiqu'en cherchant bien, on pût trouver des traits de parenté intellectuelle entre l'esprit de M. de Musset et celui de deux écrivains très-différents l'un de l'autre : la Fontaine et lord Byron[1]; mais ce sont là des imitations passagères, et M. Alfred de Musset, après tout, est lui-même. Il a, dans un temps de polémique universelle et de haines politiques, une dernière qualité qui contribua à lui assurer un succès général : il n'est que poëte, sans être homme de parti, de sorte que tous les partis peuvent l'admirer à leur aise sans craindre de donner une force au parti contraire. Il s'écrie, non sans grâce, dans un sonnet qui termine ses dernières poésies publiées en 1850 :

La politique, hélas ! voilà notre misère,
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non.
Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire ;
Si deux noms par hasard s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon[2].

Au début du poëte, un sensualisme ardent déborde dans ses poésies. Il a vingt ans, il boit à la coupe des sens comme si elle était sans fond. C'est l'illusion de la jeunesse qui se croit éternelle et qui trouve alors son idéal dans la réalité

[1] M. de Musset a dit lui-même :

Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle ;
Ne savez-vous donc pas, etc., etc.

[2] Noms de deux sœurs jumelles, sujet d'un *quiproquo* dans une des comédies en vers de M. de Musset.

même, la séve ascendante des passions qui produit une sorte d'ivresse, cette suprême confiance, compagne habituelle de la suprême inexpérience, le mépris du convenu, la haine des sentiers battus, l'esprit ardent d'initiative, la raillerie dédaigneuse pour les convenances, les usages, la règle quelle qu'elle soit, religieuse, morale, politique ou littéraire, la triple insolence du bonheur, du talent et de la santé, chez un poëte de vingt ans qui ne trouve rien de difficile et croit médiocrement à l'impossible, le tout avec un cachet d'élégance native, et quelque chose de leste, de pimpant, de fringant et de cavalier. Tel est M. Alfred de Musset en 1830, quand il écrit ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, et ses chansons andalouses, qu'il fallut presque toutes alléger de quelques couplets, avant de les mettre en musique, pour que leur excentricité ne révoltât pas les oreilles les plus indulgentes. Il ne respecte guère à cette époque que le mot d'ordre de la prosodie romantique, et il a tellement soin de faire enjamber ses vers et de supprimer la césure, que la liberté laborieuse qu'il se donne devient une servitude[1].

Si le gros du public n'était pas encore à la hauteur de cette poétique en 1830, la jeunesse, qu'une révolution récente avait habituée à toutes les licences, s'éprit tout d'abord pour cette poésie qui écrivait, sur un rhythme fort leste, des vers si libres, qu'on ne pouvait même les lire derrière l'éventail, car elle commençait par le briser. Lamartine, à partir de cette époque, lui parut trop voilé et trop chaste, et Victor

[1] Voici un échantillon de cette poésie :

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé
Mardoche, qui rêvait nuit et jour enfermé.
O prodige! il n'avait jamais lu de sa vie
Le Journal de Paris, ni n'en avait envie.
Il n'avait vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
Monsieur de Metternich; quand il avait fini
De souper, se couchait, etc

Hugo trop grave. Point de lacs, point de cascades et de cascatelles, point de soupirs et de ruines, mais des boudoirs ouverts, et quels boudoirs ! La poésie *réaliste* qui devait venir plus tard trouvait, à ce point de vue, un précurseur dans M. Alfred de Musset.

C'est dans la première phase surtout qu'il imite lord Byron. Le vent soufflait à cette époque, au mépris du passé, et l'on respirait avec l'air, dans les premières années du gouvernement de Juillet, une espèce d'anarchie intellectuelle et morale, qui fut un des grands obstacles qu'eut à combattre ce gouvernement. M. de Musset paya son tribut à la maladie générale en refaisant, à sa manière, le don Juan de lord Byron, dans les poésies d'*un Enfant du siècle*. Son don Paez, son Rafael des Marrons du feu, son Mardoche, son Dalté et, plus tard, son Hassan, ont eu plus ou moins de traits de ressemblance avec ce railleur de toute chose dans lequel lord Byron avait personnifié son propre orgueil. « La mode était alors de mépriser les hommes avant de s'être mêlé à eux, dit un critique sagace [1], de douter de la vertu avant d'avoir eu des devoirs, et de Dieu avant de le connaître. L'*Enfant du siècle* avait donné dans cette mode, s'imaginant qu'il prenait possession de ses vrais sentiments. Admirateur de lord Byron, s'il ne se croyait pas lord Byron, tout au moins se croyait-il son don Juan. »

L'admiration de M. de Musset pour lord Byron, après avoir commencé par l'imitation, qui est la pire des ressemblances, devait aboutir à quelque chose de supérieur, et devenir cette espèce de parenté intellectuelle qui s'établit par un long commerce. Ce commerce des poëtes français avec lord Byron, comme le disait très-bien M. Nisard, le

[1] M. Nisard, dans sa réponse au discours prononcé par M. Alfred de Musset, le jour de sa réception à l'Académie française.

jour de la réception de M. de Musset à l'Académie française, a plus de périls que de profits. « Ce farouche plaisir que prend lord Byron à ne respecter rien de ce que nous respectons, à briser dans notre main le bâton qui nous aide à marcher, à nous ôter tous les instincts naturels de notre âme pour les remplacer par l'orgueil, comme si l'orgueil était possible à beaucoup d'hommes, ou comme s'il soutenait personne; cette fureur de singularité, par laquelle il aime mieux le désespoir pour lui seul qu'une espérance qu'il faudrait partager avec les autres hommes; ces contradictions du poëte qui s'enthousiasme et du penseur qui ne tient pas pour vrai ce qu'il pense, tout cela ne convient pas au génie sain et pratique de notre langue. » Oui, sans doute, mais tout cela convenait à la jeunesse, au sortir de la Révolution de Juillet. Cependant, à l'époque même où M. Alfred de Musset gâtait son génie naturel en voulant avoir celui de lord Byron, et du sein de cette poésie tout empreinte de l'âcre saveur du sensualisme, et où l'on entend le retentissement d'une jeunesse dissipée dans ses voies, on sent se lever parfois de fraîches brises qui font rêver l'âme du lecteur à un idéal moins physique, et font pressentir que l'auteur ne restera point au nombre des poëtes purement érotiques. Ce sentiment, qui n'est qu'en germe dans les premières poésies de M. Alfred de Musset[1], se développe à mesure qu'il avance dans sa carrière, et que ses espérances de jeune homme vont se heurter contre les limites du réel qui nous pressent de toute part, et contre les angles de la vie.

[1] On en découvre surtout la trace dans l'espèce de petit drame intitulé *Portia.* C'est là que l'on trouve ces vers :

Le ciel, ô ma beauté, ressemble à l'âme humaine;
Il s'y trouve une sphère où l'aigle perd haleine,
Où le vertige prend, où l'air devient le feu,
Et l'homme doit mourir où commence le dieu.

Dans le volume de poésies intitulé *Un spectacle dans un fauteuil*, et qui parut en 1833, sans doute on retrouve les défauts ordinaires de sa nature, l'ivresse du plaisir, l'affectation de l'originalité, la recherche du scandale, la hâblerie du scepticisme et de l'indifférence; la préface surtout est remplie de ces tristes tendances; mais, cependant, un sentiment nouveau perce plus souvent dans les compositions du poëte, l'aspiration vers un idéal plus sublime qu'il soupçonne sans le comprendre, cette mélancolie d'un cœur que le plaisir ne suffit plus à remplir, et, à défaut des espérances éternelles que la religion seule donne, le regret amer et navrant de ces espérances perdues. Le poëte a connu la douleur, et le premier orgueil de la vie est déjà tombé. Une muse licencieuse, qui se lamente souvent sur le seuil de l'Éden des amours vrais, une incrédulité douloureuse qui pleure la foi envolée, la raillerie cynique qui aboutit aux sanglots et aux soupirs, l'aspiration impuissante d'un cœur trompé vers un idéal qu'il ne peut abdiquer ni atteindre, en un mot un mélange étrange des sentiments les plus divers, voilà le caractère de tous ces petits poëmes, drames ou comédies, la *Coupe et les lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *Namouna*, dont se compose ce second recueil.

Quoi de plus gracieux et de plus frais, au milieu d'une étrange, ridicule et impossible comédie, que le tableau de ces deux sœurs jumelles, Ninon et Ninette, dont le cœur s'éveille à la vie :

NINETTE.

Audacieux fantôme à la forme voilée,
Les ombrages du soir seront-ils sans danger?
Te reverrai-je encor dans cette sombre allée,
Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger?

NINON.

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies.

Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur ;
J'entends dans les rameaux murmurer des génies :
Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur?

Dans la même comédie, dont les personnages sont chimériques, la fable absurde, le dialogue souvent indécent et sans naturel comme sans unité, on trouve encore une naïve et charmante scène de réconciliation entre deux fiancés, jetée au milieu de ces scories littéraires, comme une de ces giroflées dont la graine, apportée par le vent, a germé aux fentes d'un vieux mur en ruine.

Voilà la source réelle du succès de M. Alfred de Musset. De cette fosse, quelquefois, hélas ! bien fangeuse, où le jettent la licence de ses idées et la fantaisie cynique d'une imagination débauchée, on entend sortir l'accent d'une passion suave et pure, un cri venant de l'âme, le gémissement d'une douleur réelle, la lamentation de la nature humaine sur elle-même. Déidamia, cette touchante image de l'idéal, se lèvera auprès de la hideuse personnification de la débauche, la courtisane Belcolore, et, au sortir d'une scène cynique, on entendra retentir un chaste épithalame :

DÉIDAMIA.

Tressez-moi ma guirlande, ô mes belles chéries !
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries,
Posez sur ma langueur votre voile embaumé ;
Au lever du soleil, j'attends mon bien-aimé.

LES VIERGES.

Adieu, nous te perdons, ô fille des montagnes !
Le bonheur nous oublie en venant te chercher.
Arrose ton bouquet des pleurs de tes compagnes;
Fleur de notre couronne, on va t'en arracher !
L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine,
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oublira la forme de tes pieds.

En même temps, on le voit, la guerre systématique que M. Alfred de Musset faisait aux règles de la prosodie a cessé. Il n'a gardé de la licence des enjambements de ses premiers essais qu'une honnête liberté, et cette espèce de gymnastique périlleuse, à laquelle il se condamnait, lui a servi d'exercice pour faire des vers souples, naturels, harmonieux. Il y a entre sa première manière et sa seconde, et mieux encore sa troisième, la même différence qu'entre ces pénibles exercices qui initient les membres à la danse, et les pas pleins de grâce, de facilité et de souplesse d'une personne qui sait danser.

M. Alfred de Musset est donc supérieur, par deux points, aux poëtes érotiques : il a l'instinct confus de la grandeur de l'âme humaine, que l'infini seul peut remplir, instinct douloureux chez cet épicurien désabusé et ce sceptique désespéré, qui a en vain cherché, on le voit, à combler, avec les plaisirs, les folles joies et la fumée de l'orgueil, cet abîme sans fond que nous portons en nous et qui nous dévore quand nous ne pouvons lui donner un aliment. Sous ces moqueries élégantes, sous cette impiété railleuse, sous cette indifférence fanfaronne, sous ces récits pleins d'une ivresse passionnée qui cherche à s'étourdir, le problème des destinées humaines se remue. Au fond de ce talent rieur, il y a une âme qui souffre. On l'endort, on l'ensevelit dans les sens; mais elle a ses réveils et ses résurrections. Dès le début, on la reconnaît çà et là, à un accent vrai, à un soupir rapide; à mesure qu'on avance, les illusions des sens s'affaissant sur elles-mêmes, le bruit des sanglots augmente, le cri du désespéré devient plus aigu, et se fait mieux entendre à travers le tumulte de l'orgie; enfin l'hymne de la douleur éclate dans le troisième recueil de poésies [1], surtout dans *Rolla*,

[1] Poésies nouvelles, composées de 1835 à 1840.

douleur d'autant plus déchirante, qu'elle est sans consolation, parce qu'elle est sans espérance.

Bien que cette pièce de *Rolla* soit pleine de défauts et qu'on y retrouve ce sophisme intolérable de la réhabilitation de la courtisane conservant la chasteté du cœur au milieu de ses vices, elle est très-importante à étudier pour quiconque veut comprendre le talent de M. Alfred de Musset. Cette âme troublée laisse enfin échapper son secret. Depuis la peinture navrante, tracée par Théodore Jouffroy, de la situation de son cœur et de son esprit, dans cette fatale nuit où il s'aperçut que la foi de son enfance s'était éteinte en lui, on n'avait rien lu de plus triste et de plus désespéré que la lamentation de cette âme qui n'a jamais cru, qui ne croit pas, qui n'espère pas croire et qui, s'arrêtant cependant avec une invincible horreur devant le néant, jette, comme le premier homme au sortir de l'Éden qu'il ne doit plus revoir, un regard d'envie et d'ineffable regret sur les temps où l'on croyait. Le lieu de la scène est étrange et honteux, les personnages sont chimériques, un débauché sentimental et une courtisane, pure comme la Fleur-de-Marie de M. Sue ; le sujet est horrible : un suicide dans un endroit sans nom ; mais du fond de ces turpitudes s'élève, sur les misères morales et intellectuelles du siècle, un gémissement douloureux, sur les auteurs de ces misères une malédiction éloquente :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pied sanglants ;
Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte !

. . . .

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé ;
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre,
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance;
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle? où donc les catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

Quand le poëte a peint avec cette ironie désespérée la situation des âmes, plus déplorable encore dans la décadence moderne que dans la décadence romaine, puisqu'elles ont le christianisme en arrière au lieu de l'avoir en avant, la malédiction vengeresse s'élance de ce cœur incrédule, en rappelant l'anathème d'un croyant illustre, M. de Maistre :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense,
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour;
La mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale,
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh ! saigne-t-il encor quand, pour le déclouer,

Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?

Puis, après avoir peint la mort sans foi et sans espérance de Rolla, le poëte poursuit ainsi :

Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
Vertu, tu n'es qu'un nom ! il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre;
Mais, quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense,
Son cœur y respirait un air plein d'espérance :
Il lui restait encor son épée et ses dieux[1].
Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la céleste colombe,

[1] On peut comparer à ces vers le beau morceau de l'introduction à la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, dans lequel M. de Montalembert énumère les consolations et les joies qui adoucissaient les douleurs des chrétiens du moyen âge. Le contraste profond des deux esprits rendra ce parallèle littéraire plus piquant. Voici ce morceau : « Ces maux, dont le monde souffrait et se plaignait alors avec raison, étaient plutôt matériels que moraux. Le corps, la propriété, la liberté corporelle étaient exposés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays; nous le voulons bien. Mais l'âme, mais la conscience, mais le cœur, étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait connaître, ce qu'il devait penser, de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine, qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là, comme une horrible fatalité dont il était l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait; il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré, car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. »

Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie,
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien ! vous l'avez fait,
Votre monde est superbe et votre homme est parfait;
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer;
Tout est grand, tout est beau; mais on meurt dans votre air.

Voilà la poésie de M. Alfred de Musset sous sa dernière forme : l'incrédulité regrettant la croyance, le désespoir pleurant la prière, l'homme épouvanté de trouver le monde aussi vide que son cœur depuis qu'il en a chassé Dieu. Jamais plus éclatant hommage ne fut rendu au christianisme que ce témoignage involontaire, s'échappant avec un cri de détresse. Cette incrédulité douloureuse enseigne la nécessité de croire, ce désespoir le besoin d'espérer, et M. Alfred de Musset, en montrant l'homme tel que l'a fait Voltaire, en l'exposant sur le faîte du Calvaire du scepticisme, et en disant à sa manière : « Voilà l'homme! » révèle la grandeur de l'homme tel que l'a fait Jésus-Christ. Comment le poëte ne l'a-t-il pas compris? une religion qui laisse ainsi derrière elle le monde vide et l'âme humaine déserte, n'est pas une religion morte; car, pour tuer une religion, il faut la remplacer. C'est là ce que n'a pu faire Voltaire, c'est par là qu'il a trouvé sa défaite dans sa victoire, tandis que le Christ avait trouvé sa victoire dans sa défaite : le nécessaire est vrai, comme le vrai est nécessaire, et lorsqu'on voit l'incrédulité du poëte, agenouillée au pied de la croix à la vertu de laquelle il ne peut pas croire, déplorer avec tant d'amertume la mort du catholicisme que rien ne remplace, que rien ne peut remplacer, on reconnaît que, sans le vouloir, sans le savoir, il proclame son immortalité.

M. Alfred de Musset arrive ainsi à la troisième phase de

son talent : les vers de *Rolla* sont une transition qui conduit à l'*Espoir en Dieu*, aux stances *à la Malibran*, au *Treize juillet*. Parvenu là, le poëte doit s'élever encore avec l'élan qui emportait M. de Lamartine, au commencement de sa carrière, dans les hautes sphères de la foi catholique, où il doit tristement retomber sur lui-même, car un élan qui ne mène point au but en éloigne. Il n'aura plus désormais le talent qu'il a eu dans sa jeunesse ; quand les années de la maturité viennent, on ne saurait plus être le poëte des folles joies et des plaisirs. Il faut donc qu'il change ou qu'il tombe, et sa poésie est entre une conversion et une déchéance.

VIII

RÉSUMÉ. — CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA POÉSIE CONTEMPORAINE.

Il y a, on le voit, de la tristesse sous la gaieté de M. Alfred de Musset, du sérieux sous sa fantaisie, un esprit sensé sous une imagination souvent folle, un sentiment profond de la nature humaine et des misères intellectuelles et morales de sa génération. C'est par là qu'il est poëte, malgré tous ses défauts, poëte de tous les temps, mais plus spécialement du sien, plus spécialement encore des années où l'on entrait vers la fin du gouvernement de Juillet, alors que le sensualisme débordait dans la littérature et dans les mœurs, et que cependant de sombres pressentiments venaient, de temps à autre, assiéger les esprits attristés par la fuite de l'idéal spiritualiste, et devant lesquels un idéal matérialiste,

plein de séductions pour les masses populaires, de menaces pour les classes supérieures et intermédiaires, commençait à se lever.

Cette poésie panthéiste sans le savoir, sans le vouloir, sensualiste et spiritualiste suivant le moment, chaste et impure, gaie jusqu'à la licence et triste jusqu'au désespoir, avait des accents pour les émotions contradictoires des âmes troublées, et elle convenait aux jours qui précédèrent une nouvelle révolution.

C'est ainsi que, dans les années qui suivirent l'avénement du gouvernement de Juillet, la poésie jeta encore de beaux rayons. L'épanouissement des jeunes talents de la nouvelle école catholique et monarchique ne fut pas sans éclat, et les modifications survenues dans les idées de M. Alfred de Vigny, comme la transformation successive des idées de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo, vinrent se réfléchir dans des œuvres remarquables. M. de Béranger chanta peu, et il faut toujours chercher ses chefs-d'œuvre dans la première période poétique de son talent; mais M. Auguste Barbier inaugura avec succès un nouveau genre de poëme, la satire lyrique. Enfin, quand le talent de M. Victor Hugo, toujours éclatant, mais devenu un peu semblable à lui-même, perdit de son charme; lorsque M. de Vigny se fut, dans tout l'éclat de son midi, enfermé au fond de sa tour d'ivoire, et quand M. de Lamartine, absorbé par les luttes politiques, eut fait, par son épopée de la *Chute d'un ange*, des adieux au moins temporaires à la poésie, les vers de M. Alfred de Musset rayonnèrent encore sur la littérature.

LIVRE NEUVIÈME

THÉATRE

I

INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Un des esprits les plus ingénieux qui se soient occupés du théâtre, M. Scribe, a soutenu, dans une des rares occasions où il a pu exposer ses idées littéraires[1], que le théâtre n'exprime ni la conduite ni les mœurs d'une nation. On comprend que l'auteur qui, à côté de tant d'ouvrages aimables, fins et spirituels, a eu le malheur d'écrire le cynique mélodrame intitulé *Dix ans de la vie d'une femme*, ait éprouvé, par respect pour son temps, le besoin de développer ce paradoxe devant l'Académie. Mais M. Villemain, avec ce bon sens saturé d'esprit et cette ironie tempérée par la grâce, qui sont le cachet de son talent, n'a pas eu de peine à montrer tout ce que cette assertion, qui a un côté de justesse quand il s'agit d'une seule pièce, a de paradoxal quand on l'applique à l'ensemble des compositions dramatiques, chez

[1] Discours de réception à l'Académie française, prononcé à la séance du 28 janvier 1836.

un peuple dont les auteurs comiques s'appellent Molière, Regnard, Destouches, Marivaux et Beaumarchais.

Certainement le théâtre peut exagérer les travers et les vices de la société, mais il doit nécessairement répondre au tour d'esprit dominant; car, sans cela, il ne serait pas suivi. Dans Molière, on trouve le reflet des prétentions des marquis, des prodigalités imprévoyantes de la noblesse de cour chez qui la gêne et le besoin de luxe commençaient à émousser la délicatesse, de la facilité générale des mœurs, des ridicules des bourgeois aspirant à la noblesse, des travers des gens de cour se piquant de poésie, et des femmes prétendant à la science, du faux zèle et de l'hypocrisie religieuse, dont la satire peut avoir l'inconvénient de prêter des armes à la calomnie; du charlatanisme doctoral des médecins et des savants. Destouches, Regnard et Marivaux ont pareillement laissé un crayon du tour d'esprit et des mœurs de leur temps dans leur théâtre, où le ton sentencieux des roués, les aventures de jeu, la froide galanterie et les finesses stratégiques de ces affaires de cœur devenues une occupation d'esprit, se reflètent d'une manière si fidèle. On arrive ainsi jusqu'à Beaumarchais, dont M. Scribe a jugé à propos de passer le nom et le théâtre sous silence, parce que la Révolution, qui grondait déjà dans son talent, prouvait trop contre la thèse paradoxale que le récipiendaire avait adoptée.

Le théâtre contemporain vient apporter un nouvel argument contre cette thèse. La tragédie romaine sous l'Empire, avec ses pompes et son apparat grandiose, fait place sous la Restauration aux petites comédies militaires, pleines du regret de ce qui n'est plus et du ressentiment de l'invasion, et la nouvelle société qui se forme se reflète dans le vaudeville financier, coquet et maniéré, avec une pointe d'opposition philosophique et libérale. Plus tard encore, après la chute

de la Restauration, le théâtre reçoit un double contre-coup des mœurs du temps ; dans le drame désordonné, on sent les pulsations de la fièvre révolutionnaire, les aspirations passionnées vers un nouvel idéal social, les jalousies furieuses, les espérances irréalisables qui tourmentent les âmes populaires, comme, dans la comédie, le désenchantement des idées, le culte croissant des intérêts, le matérialisme pratique de l'égoïsme, l'idolâtrie de l'argent, autre plaie de notre époque.

Il semblait, au moment où la Révolution de 1830 éclata, que la sévérité de la législation dramatique flétrît dans leur germe des moissons de chefs-d'œuvre près d'éclore. La liberté théâtrale était au nombre des libertés ardemment réclamées : les plaintes éloquentes de M. Hugo sur l'esclavage de la scène retentissaient encore. Le théâtre eut plus et pis que la liberté; après cette révolution, il eut la licence. Le gouvernement nouveau, dans les embarras de son premier établissement, avait bien assez à faire de maintenir ou de rétablir l'ordre dans les rues ; il ne conquit que lentement et incomplétement la faculté de lutter contre l'anarchie des idées. La critique seule protestait contre ces excès et ces scandales; mais ses plus véhémentes protestations demeuraient stériles[1]. Il y avait dans l'esprit des auteurs une ivresse qui les entraînait à tout oser, et les passions enflammées du public répondant

[1] On lit dans l'*Histoire de la littérature dramatique*, par M. J. Janin, les lignes suivantes, qui peignent la situation des théâtres à cette époque : « Dans cette effervescence d'une liberté nouvelle accordée aux théâtres, on eût dit que tous les esprits, les bons et les mauvais, pressentaient qu'il était impossible que la France demeurât livrée à cette licence ; les bons esprits commençaient à s'indigner, les autres se hâtaient de produire. Ce fut sans contredit une des bonnes, courageuses et loyales actions du feuilleton dramatique, aux premières années qui suivirent la Révolution de juillet (Hélas ! la liberté... la licence des théâtres a duré cinq ans sans rien produire !), de dire enfin ses plus justes vérités à ce théâtre sans lois, à ce théâtre ivre d'une liberté sans excuse et sans frein. »

à ces dispositions des poëtes, le parterre et la scène se surexcitaient mutuellement.

C'était là un fait grave dans la situation générale. Outre son intérêt au point de vue de l'art, le théâtre peut être étudié à un point de vue plus important : c'est un puissant moyen de diffusion pour les idées. A Paris, il y a une classe considérable qui lit peu, mais qui fréquente les spectacles ; le théâtre est le livre de cette partie du peuple, livre vivant qui montre au lieu de raconter, parle d'autant plus vivement à l'intelligence qu'il agit sur plusieurs sens à la fois, et personnifie les idées dans les hommes, les théories dans les faits, en substituant des peintures dramatiques qui passionnent l'âme, et une action qui se précipite vers le dénoûment en emportant le cœur du spectateur avec elle, au raisonnement didactique auquel l'attention fatiguée fausse souvent compagnie pendant le chemin. Que d'opinions dont on cherche la source ne sont que des impressions rapportées d'une salle de spectacle et qui ont germé dans l'esprit où elles étaient déposées ! Si l'on pouvait assister au travail des idées, dans ce laboratoire solitaire qu'on appelle l'intelligence, on verrait que toute la science des ignorants et la moitié de celle des demi-savants vient des théâtres et des journaux. C'est la puissance, mais c'est aussi le danger du théâtre et de la presse.

Il est facile de conjecturer le genre d'impressions qu'on apportait alors du théâtre. Dans cette première phase, la religion et l'autorité temporelle sont livrées au mépris sur toutes les scènes ; le clergé est présenté sous les traits les plus odieux ; la débauche, l'assassinat, l'incendie, sont mis au nombre de ses actions les plus ordinaires : c'est le temps du mélodrame du *Curé Mingrat* et de la *Cure et l'Archevêché*. Les rois qui ont laissé un grand nom dans nos annales sont

déshonorés sous les yeux des spectateurs. L'histoire est travestie : Ango, dans une composition de M. Pyat, foule aux pieds François Ier. Les théâtres populaires surtout, qui parlent à la foule, sont envahis par cette littérature révolutionnaire. Il est difficile de se faire une idée du degré qu'atteignit la licence. Dans un vaudeville intitulé le *Bourreau*, et dont l'auteur avait pris, par une sinistre plaisanterie, le pseudonyme de Samson, on alla jusqu'à demander sur la scène la tête de cet illustre maréchal qui, après avoir conquis Alger à son pays, s'était retiré proscrit et pauvre, en n'emportant pour tout trésor que le cœur de son généreux fils, dont le sang avait payé la nouvelle conquête de la France[1].

Telles furent les misères dramatiques des premiers temps. Les mœurs n'étaient pas plus respectées que la vérité historique, les convenances politiques et sociales, les principes religieux. On réveilla les souvenirs antiques de la Régence et du dix-huitième siècle, dont les boudoirs réparés à neuf reparurent sur la scène. Le duc de Richelieu défraya la comédie, le vaudeville et le drame, qui se disputèrent à l'envi les anecdotes graveleuses de cette longue existence qui ne prêta qu'un de ses instants à la gloire, et prodigua ses années aux plaisirs. On en vint même jusqu'à réchauffer les feux impurs de cette vie de sensation sans sentiments, que le Girondin Louvet peignit dans un roman odieux, sur le seuil même de la Révolution dont les bourreaux s'apprêtaient à laver, avec des flots de sang, les alcôves souillées de la vieille société française. Rien ne fut épargné par cette verve licencieuse et, comme l'a dit l'écrivain qui a le mieux raconté l'histoire dramatique de ce temps, dans cette course à travers l'impossible et les mauvaises mœurs, rien n'arrêta

[1] Voir l'*Histoire de la littérature dramatique*, par M. Jules Janin, tome Ier, page 139.

le théâtre. La muse égrillarde de la comédie entra au Saint-Cyr du grand roi et dans l'institution de Saint-Denis, qui l'a remplacé, afin de rendre plus piquants, par le contraste, ses tableaux licencieux placés dans un cadre destiné à la chasteté du sexe et à l'innocence de l'âge.

Les trois traits dominants de cette littérature dramatique courante furent un penchant marqué à renverser sur la scène la hiérarchie sociale, en donnant l'avantage aux dernières classes sur les premières; une hardiesse cynique à tout oser pour réveiller les sens du public assoupis et blasés à la suite de tant d'excès et de scandales, et une tendance générale à mettre sur le pavois l'habileté souillée, et à préférer le bien-joué à la vertu.

Un type dramatique créé vers cette époque, et qui s'appela Vautrin dans le roman, et au théâtre Robert-Macaire, nom demeuré plus populaire, est la personnification de cette tendance littéraire. Robert-Macaire, c'est le vice railleur et beau parleur, le crime qui a le mot pour rire et qui, non content de spolier et d'ensanglanter la société, la persifle et la bafoue. Macaire est plus fin que la police, plus fort que le gouvernement, plus puissant que la loi. C'est la transfiguration plébéienne et triviale du don Juan de Molière; mais avec quelque chose de plus, l'âcre parfum des bagnes, et quelque chose aussi de moins, la statue du commandeur et le coup de tonnerre du dénoûment. Le parterre est devenu esprit fort, et l'aristocratie cédant le pas à la démocratie, Sganarelle le valet, perverti par l'exemple de son maître, a assassiné, au coin d'un bois, le seigneur don Juan, puis, lui volant sa défroque, est devenu Robert-Macaire, et a jeté sa propre souquenille sur Bertrand : de là, les tons de gentilhomme que prend quelquefois ce hardi coquin, dans une langue déguenillée comme sa toilette, et dans laquelle les

échos des bouges du vice et du crime qu'il a fréquenté retentissent avec un bruit de blasphèmes qui se termine en quolibets. Le parterre de ce temps s'éprit d'une vérit ble passion pour Robert-Macaire, ce malfaiteur si jovial, q avait le lazzi si prompt et la main si sûre; il fallut que l auteurs le dérobassent au supplice et que, l'enlevant en ba lon au moment du dénoûment, ils ménageassent à ce hér des théâtres du boulevard une burlesque apothéose. Fiesc et Lacenaire vinrent apprendre un jour à la société fran çaise que cette manière folâtre d'envisager le crime pou vait avoir des inconvénients.

C'est aussi le temps où M. Félix Pyat et M. Frédéri Soulié, dont le talent était au-dessus de ses œuvres, comm sa mort fut au-dessus de sa vie, écrivaient pour le théâtr leurs terribles drames. On aurait pu croire que le dernier d ces auteurs considérait ses compositions comme des ma chines électriques, destinées à donner d'effroyables secous ses aux spectateurs. Quand il a chargé un drame d'une quan tité d'électricité assez considérable pour tuer un bœuf, pense que tout est fait, et il appelle le public. Mais la vrai semblance?... Peu importe. — Mais la morale?... Il n s'agit point de morale, il s'agit de succès. — Mais le su frage des intelligences d'élite?... La grande question n'étai point de conquérir ces suffrages peu nombreux, mais d'em porter les applaudissements des masses, qui, à la même épo que, couraient voir dévorer Van-Amburg par ses lions, e Carter aux prises avec sa ménagerie rugissant en liberté. — Mais les émotions nobles et généreuses du cœur qu'on étein la sensibilité qu'on émousse, le sens littéraire qu'on per vertit?... L'auteur n'a point à s'en occuper; ce qui lui im porte, c'est de terrasser son parterre, c'est de foudroyer l bœuf : le reste est indifférent.

M. Soulié obtenait de grands succès avec ce système[1], mais ce système était la perte de l'art et la dégradation de la littérature. Si le drame n'est qu'une machine a produire des sensations physiques, électricité pour électricité, celle qu'on tire des bouteilles de Leyde est très-préférable; elle ne galvanise que le corps, au lieu d'étendre une influence délétère sur l'âme.

Un souvenir achèvera de peindre la situation du théâtre à cette époque. Les amis de M. de Chateaubriand eurent la pensée de faire représenter sur un grand théâtre son *Moïse*, lu à l'Abbaye-aux-Bois, par mademoiselle Delphine Gay, avec un grand succès, vers la fin de la Restauration, devant un auditoire choisi. Il fallut renoncer, malgré le retentissement de cette matinée et l'immense réputation de l'auteur, à produire cette tragédie sacrée sur les scènes de Paris, envahies par une littérature frénétique ou immorale, et recourir au petit théâtre de Versailles. Le récit de cette soirée a sa place marquée dans l'histoire de la littérature contemporaine, non-seulement parce que la tragédie de *Moïse* met en saillie un nouvel aspect du talent de M. de Chateaubriand, mais parce qu'elle donne de précieuses indications sur la tendance des idées de l'époque.

C'était, nous nous le rappelons encore, le jeudi 2 octobre 1834, par une belle journée d'été, à la mi-automne. Tout ce qu'il y avait de carrosses revenus des châteaux à Paris roulait sur la route de Versailles; pour les rares esprits demeurés fidèles au culte de la grande littérature, Versailles semblait être, ce jour-là, la terre promise : quoi de plus naturel? on y jouait le *Moïse* de M. de Chateaubriand. *Moïse* n'est pas, il est vrai, une pièce de théâtre, c'est une

[1] *Diane de Chivry*, la meilleure de ses pièces, le *Fils de la folle*, le *Proscrit*, etc.

ode dialoguée où l'on trouve çà et là des échos de ce lodie divine qui n'a guère visité les lèvres des homr puis *Esther* et *Athalie;* il y a tels vers de Chateaubr Racine revient[1]. La haute figure de la Bible apparaît (*Moïse;* c'est une œuvre placée sur les degrés qui con au trône de Dieu, et, dans ces vers, vous sentez pa temps à autre, des images, à demi voilées, de la spl de Jéhovah.

Il n'y a que trois personnages dans cette comp(Moïse, d'abord, personnage plus qu'humain, qui a la t(les cieux; Moïse, placé au-dessus des faiblesses et (sions des hommes, comme au-dessus de leurs vertus comme la justice d'en haut, inexorable comme elle; é à cette défaillance de cœur qu'on a bien nommée en l'a l'humanité; le Moïse de l'Écriture, inhumain quand et quand il frappe au nom de Dieu, caractère giga

[1] M. de Chateaubriand est un des rares prosateurs auquel il ait été faire de beaux vers; l'invocation de Moïse à Dieu à la descente du Sin certainement la sublimité et l'ampleur des vers de Racine :

O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fit sortir l'univers du néant,
Dis par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignas t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi,
Comme un ami puissant cause avec son ami?
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,
Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

On peut en dire autant des vers suivants :

Voici l'heure pesante accordée au sommeil:
Tout se tait à présent sous les feux du soleil;
Les vents ont expiré; du palmier immobile
L'ombre se raccourcit sur l'arène stérile;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

qui effraye par je ne sais quel reflet de toute-puissance et d'éternité. Puis, à côté de Moïse, Nabad, le type de cette faiblesse humaine ouverte à toutes les séductions et à toutes les erreurs, ce caractère que vous rencontrez à chaque pas de l'histoire judaïque, le caractère des Saül, des Joas, si admirablement personnifié par l'Écriture dans la chute de Salomon, tombé du faîte de sa sagesse dans les piéges des femmes étrangères ; Nabad est, en même temps, la figure historique du peuple juif, peuple saint et peuple immonde, peuple choisi et peuple rejeté, et aussi la figure générale de l'humanité tout entière, cet Adam qui cherche toujours son jardin de délices dans le désert aride où il est condamné à marcher. Arzane, la reine amalécite, est le troisième caractère, le troisième type de la tragédie : en elle se personnifie cette race orientale, dont la beauté fut de tout temps si fatale à la race judaïque, les femmes étrangères qui firent sacrifier Salomon aux faux dieux, la Dalila de Samson, la figure des molles et enivrantes séductions de la nature matérielle, opposée à la hauteur austère de la nature morale si gravement dessinée dans le caractère de Moïse. C'est entre ces trois personnages que la tragédie se joue. Les autres ne sont que des ombres au tableau, ombres quelquefois un peu pâles, d'autres fois illuminées par les astres qu'elles entourent. Qui l'emportera de Moïse ou d'Arzane, de Dieu ou de l'idolâtrie ? Nabad, avec ses allures guerrières, son épée, son armure, n'est que l'enjeu de ce combat livré entre la parole sainte d'un prophète et les artifices d'une femme ; ou plutôt vous sentez que les hommes ne sont là que des instruments, et que les puissances célestes sont derrière Moïse comme les puissances des ténèbres derrière Arzane. *Moïse* est un drame qui se passe sur la terre, mais l'action se noue dans les enfers, et quand le temps est venu,

Moïse monte au Sinaï et va chercher le dénoûment dans les cieux.

Telle était l'œuvre, très-imparfaite au point de vue dramatique, mais belle cependant au point de vue de la conception littéraire et de la couleur poétique, qu'on était condamné à livrer à l'outrage d'une représentation de banlieue dans une ville de garnison. On avait songé, sous la Restauration, à représenter *Moïse*; mais alors c'était Talma qui devait jouer le principal rôle, l'Opéra devait fournir les chœurs, et les maîtres des arts devaient peindre les décorations. *Moïse* avait besoin d'être entouré de ces pompes, et la représentation de *Moïse*, joué par une troupe de troisième ordre, sur le théâtre de Versailles, devant un parterre ennuyé, ne fut qu'une profanation littéraire. Nous croyons voir encore la tristesse des amis de M. de Chateaubriand qui remplissaient les loges; madame Récamier, Ballanche, M. le duc de Grammont, et MM. Pozzo di Borgo, Rothschild, étaient là; on y voyait aussi les représentants des arts, des lettres, de la presse politique qui, pour la plupart, n'existent plus aujourd'hui. Ce fut Bertin l'aîné qui donna le signal des applaudissements quand vinrent ces vers :

Je hais le Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient, à mes yeux, roi par l'adversité;
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Telle est de mon esprit la pente peu commune.

Tout le monde sortit triste, comme on sort d'une cérémonie funèbre, et, à la porte du théâtre, nous vîmes madame Récamier pressée et coudoyée par la foule qui ne se doutait pas de quelle idolâtrie avait été entourée cette reine des salons, découronnée par le temps, qui attendait, au milieu de

cette cohue, la voiture de louage que M. Ballanche cherchait en vain dans la rue. Ainsi va le monde ! Le *Moïse* de Chateaubriand, égorgé par des acteurs de banlieue, sur une scène nue, et madame Récamier, dont les années avaient fait une douairière, à moitié étouffée par la foule grossière et indifférente qui sortait du parterre en témoignant tout haut son ennui : voilà l'image de la scène humaine où le présent est impatient de remplacer le passé, qu'il pousse avec une brutalité impitoyable que lui rendra l'avenir.

Les théâtres de Paris avaient mieux à faire qu'à représenter *Moïse* ; ils avaient *Robert-Macaire* et les nombreuses variétés de ce type, les innombrables pièces où les vices de la Régence occupaient le premier plan du tableau, la réhabilitation de madame Dubarry, le *Fils de la folle*, les *Deux Serruriers*, et tous les drames de boue et de sang, avec lesquels on ébranlait les imaginations et l'on pervertissait le sens moral du peuple, en attendant les *Tableaux vivants*, dont l'immoralité sans voile renonçait au secours de la parole, et les bêtes féroces de Carter et de Van-Amburg, qui ramenaient le drame à sa plus simple expression.

L'histoire de l'art dramatique doit être cherchée en dehors de ces scories littéraires, qui font cependant partie du courant intellectuel d'une époque. Au moment où le gouvernement de Juillet commença, une nouvelle école s'emparait du théâtre, en promettant de renouveler notre scène. MM. Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et le reste de la pléiade romantique, encouragés par le succès d'*Hernani* et de *Henri III*, voyaient tout un avenir de chefs-d'œuvre et de triomphes ouvert devant eux. M. Casimir Delavigne, que les tendances de son esprit, ses études et ses précédents rattachaient à l'école classique, comprenait cependant, avec cette sagacité qui contribua tant à ses succès, qu'il fallait modifier

sa première manière et se plier aux goûts nouveaux du public. M. Scribe, cet esprit fin, ingénieux et fécond, qui avait régné sans conteste sur les scènes secondaires, abordait la grande comédie.

C'est dans les œuvres de ces cinq hommes, principalement, qu'on peut suivre l'histoire de la littérature dramatique en France, pendant cette époque, surtout jusqu'au moment de la réaction qui se manifesta vers la seconde phase du gouvernement de Juillet.

Sans doute il y eut d'autres écrivains qui abordèrent la scène durant ces années, quelques-uns même avec succès. MM. Soumet, Ancelot, mesdames de Girardin, Ancelot, MM. Mazère, Empis, Casimir Bonjour, Bayard, Mélesville, Soulié, Legouvé, Félix Pyat, Gozlan, Balzac lui-même, travaillèrent pour le théâtre, et il y a telles de leurs œuvres dont l'étude offrirait de l'intérêt; mais, parmi ces auteurs, quelques-uns appartiennent à la période précédente, sinon par la date de leurs pièces, au moins par le caractère de leur talent, et les autres sont de la même famille intellectuelle dont les types divers se trouvent personnifiés d'une manière plus générale et plus complète en MM. Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Casimir Delavigne et Scribe.

II

THÉATRE DE M. VICTOR HUGO : MARION DE LORME. — LE ROI S'AMUSE. MARIE TUDOR. — ANGELO. — LUCRÈCE BORGIA. — RUY-BLAS. — LES BURGRAVES. PORTÉE MORALE ET CARACTÈRE LITTÉRAIRE DES ŒUVRES DRAMATIQUES DU POÈTE. — ÉCHEC DÉFINITIF.

Une des conséquences littéraires de la Révolution de 1830, fut la représentation de *Marion de Lorme*, cette œuvre sur laquelle M. Victor Hugo avait rompu avec la royauté française. Dans cette pièce, on retrouva la poésie pleine d'élan qui avait suivi le grand poëte lyrique sur le théâtre; mais, en même temps, les esprits clairvoyants commencèrent à entrevoir, dans son génie, deux tendances dangereuses pour la vérité dramatique et dont la dernière n'était pas moins fâcheuse par son influence morale que par ses inconvénients littéraires.

On a dit de M. Victor Hugo que la forme lyrique était devenue tellement inhérente à sa pensée, que ses drames mêmes étaient des odes[1]. Cette observation ne manquerait point de justesse si on la ramenait à une expression plus exacte, en disant que les drames de M. Victor Hugo s'arrêtent, à chaque instant, pour laisser aux personnages le loisir de réciter des odes. Cette tendance, plus marquée encore dans *Hernani* que dans *Marion de Lorme*, qui, bien que jouée plus tard, fut composée plus tôt, est cependant visible dans cette pièce; elle se manifeste par les monologues qui suspendent l'action pour donner aux principaux personnages

[1] Cette observation a été faite par M. Planche, dans une étude critique intitulée : *Etat du théâtre en France*.

le temps d'exprimer à loisir leurs sentiments et leurs idées, ou, mieux encore, pour laisser la parole au poëte, qui se livre à ses inspirations lyriques, sans s'inquiéter de savoir si elles sont bien placées dans la bouche des personnages, auxquels il se substitue, et dans les situations dramatiques à travers lesquelles il les jette. Marion de Lorme, Didier, Richelieu, ne sont souvent, comme Charles-Quint dans le tombeau de Charlemagne, que des rapsodes chargés de réciter aux spectateurs les beaux morceaux lyriques que la situation où ils se trouvent inspire au poëte, décidé à ne refuser aucune fantaisie à sa pensée, aucune ciselure à son langage imagé comme celui de l'ode.

Il y avait là un grand inconvénient pour le théâtre, qui vit du double mouvement des caractères qui se développent et des événements qui se succèdent et se compliquent, en marchant vers le dénoûment. Cette double action, qui est la vie de la scène, parce qu'elle fait naître et entretient l'intérêt, se trouve arrêtée. L'aiguille, que suit toujours de l'œil le spectateur, et qui doit sans cesse avancer sur le cadran dont la dernière heure est cachée par un voile, ne marche plus. La parole remplace l'action; il n'y a plus d'acteurs, il y a des orateurs. La vérité des caractères n'est pas moins blessée que l'action, car le poëte cesse d'être l'interprète des personnages de son drame, qui deviennent, au contraire, les interprètes des fantaisies poétiques de son imagination. Le drame moderne, qui avait accusé la tragédie d'être trop éloignée de la nature et de la vérité humaine, glissait ici sur une pente fatale : la fantaisie poétique allait remplacer la convention théâtrale qu'on avait tant attaquée, et non sans raison, mais qui était cependant moins inacceptable encore que la rêverie romantique avec ses inspirations capricieuses, ses fantômes et ses brouillards.

En outre, dès les premiers ouvrages de M. Victor Hugo, on avait pu remarquer dans son esprit un vif penchant pour les contrastes. *Bug-Jargal* et *Han d'Islande* accusaient déjà cette tendance qui, dans *Hernani*, était plus sensible encore. Ce bandit plein d'honneur, qui lutte de courage, de politique, de magnanimité avec l'empereur Charles-Quint lui-même, était une de ces figures antithétiques où les contrastes se heurtent; mais cependant tout n'était pas sacrifié à cette figure : Charles-Quint conservait sa grandeur impériale en face de cette grandeur irrégulière et déclassée du bandit. A partir de *Marion de Lorme*, M. Hugo pousse plus loin cette idée des contrastes; il retire, on peut le dire, la concession qu'il a faite à Charles-Quint en ne le jetant pas sous les pieds d'Hernani. Désormais, toute grandeur sociale sera, dans ses drames, petite par l'esprit, étroite par le cœur; en revanche, tout ce qu'il y a d'abject, de vulgaire, de misérable, sera systématiquement élevé, honoré, exalté jusqu'à l'apothéose. La pureté dans l'infamie, le courage et la dignité sous les grelots, la chevalerie sous la livrée, la splendeur morale dans le bouge, serviront de pendant aux adultères sous la pourpre, à la bassesse sur le trône, à la couardise portant l'épée et les éperons de chevalier. M. Hugo, devenu Dieu à sa manière, abaisse les collines et élève les vallées.

Si l'on considère ce système dramatique exclusivement au point de vue littéraire, il devait, une fois que l'intérêt attaché à l'inattendu se serait dissipé, ôter au drame moderne cette vraisemblance qui est la vérité dramatique. Qu'il arrive que la première des grandeurs, celle de l'âme, se trouve là où on ne devait pas l'attendre, il n'y a là rien d'impossible. Molière, qui en avait fait l'expérience avec ce pauvre qui lui rapporta un louis d'or jeté dans sa main par mégarde, comme une pièce de menue monnaie, ne se con-

tenta pas de s'écrier : « O vertu ! où vas-tu te nicher ? » il conserva l'impression de cette aventure, et immortalisa ce noble mendiant, dans le dialogue de don Juan et du pauvre qui, mourant de faim, refuse le louis d'or que le cynique grand seigneur veut lui vendre au prix d'un blasphème. Mais faire de cette exception une règle, vouloir que tout soit petit dans la grandeur et tout grand dans la petitesse, et de présenter cette idée systématique dans une suite de drames, c'est choquer l'esprit des spectateurs, sans désormais les surprendre ; c'est ôter la vérité à la scène et l'intérêt au drame, en rappelant désagréablement au public que, derrière ce spectacle de la vie humaine, auquel il cesse de s'intéresser parce qu'il cesse d'y croire, il y a un parti pris de l'écrivain qui fait violence à l'histoire, à la vraisemblance, à la réalité humaine, au sens commun.

Dans ce parti pris de M. Victor Hugo, il est difficile de ne voir qu'une fantaisie poétique, une combinaison littéraire. Ce défaut littéraire se trouve trop en harmonie avec les passions politiques et sociales du temps, pour être purement fortuit. En parcourant cette suite d'ouvrages dont le premier fut représenté sous la Restauration, mais à une époque où les passions populaires étaient en mouvement, il est impossible de ne pas apercevoir, dans chacun de ces drames, l'intention marquée de flatter l'orgueil démocratique en humiliant devant lui les supériorités sociales. M. Victor Hugo, se faisant le flatteur du peuple, recommençait au théâtre une révolution de 93, avec sa devise haineuse contre les châteaux et adulatrice pour les chaumières.

Il y a déjà quelque chose de ce sentiment dans *Hernani*, mais avec des tempéraments, comme on l'a vu ; le bandit est exalté sans que l'empereur soit avili. Dans *Marion de Lorme* cette tendance est plus nettement accusée : le roi, le

cardinal-ministre, dont l'incontestable grandeur est méconnue, et dont la fermeté inexorable est presque représentée comme une passion atroce pour le sang, toute la cour, toute la France sont foulés aux pieds, insultés, flétris. Il n'y a qu'un personnage à l'âme élevée, au noble dévouement dans cette pièce, c'est Marion de Lorme. Chez elle, l'avilissement devient digne, le vice vertueux.

Marie Tudor, après *Marion de Lorme*, ce fut la reine ravalée jusqu'à la courtisane, après la courtisane traitée en reine. C'est en vain que Marie Tudor aura des mœurs d'une pureté exemplaire ; M. Victor Hugo semble dire aux jalousies qui fermentent dans les rangs infimes de la société : « Vous voyez là-haut cette femme sur la pourpre, et qui, le sceptre à la main et la couronne au front, a jusqu'ici commandé vos hommages, en un mot la reine ; eh bien, je vais la prendre par la main et la faire descendre. Ce front, que vous êtes fatigués de trouver majestueux, je le courberai sous vos mépris. Autant il y a de perles sur cette robe, autant j'y jetterai de taches de sang et de boue. Pour que ce mot de reine perde tout son prestige, je mettrai celle-ci au niveau d'un aventurier, et je rendrai Marie d'Angleterre assez ignoble pour que ce soit Fabio Fabiani qui paraisse descendre. Ce n'est point tout encore ; ce qu'il y a de plus hideux à vos yeux, c'est le bourreau : eh bien, je donnerai à la reine le bourreau pour confident et pour compère. Applaudissez maintenant, car tout ce qui était au-dessus de vos têtes est maintenant sous vos pieds. »

Dans ce petit nombre de mots, vous reconnaissez le reflet de la politique révolutionnaire qui livrait, par des pamphlets injurieux et des discours dénigrants, Louis XVI et Marie-Antoinette au mépris, et les détrônait dans les idées avant de les détrôner dans les faits : par une étrange coïncidence,

la politique des plus mauvais temps de la Révolution devient, à cette époque, la poétique dramatique de M. Victor Hugo. L'esprit révolutionnaire circule dans ses œuvres.

Il jette çà et là les yeux sur l'histoire et choisit, à chaque œuvre nouvelle, une grande renommée à immoler, une gloire à insulter. Aujourd'hui c'est Marie Tudor qu'il livre aux corruptions du vice, en donnant un démenti à la vérité historique ; demain ce sera François I[er] qu'il abaissera devant Triboulet. Ce glorieux vainqueur de Marignan et ce vaincu plus glorieux encore de Pavie, grâce auquel l'Europe ne fut point courbée sous le joug de la maison d'Autriche, ce royal protecteur des arts deviendra une ombre au tableau où rayonnera la figure d'un bouffon de cour. *Le Roi s'amuse*, tel est le titre que le poëte choisit pour sa pièce, afin d'indiquer que, lorsque les rois s'amusent, les peuples pleurent et l'humanité crie.

Dans *Lucrèce Borgia*, il choisira l'époque la plus triste de l'histoire du catholicisme, celle où la sainteté de la religion fut couverte comme d'un nuage par les vices des hommes qui auraient dû donner l'exemple de toutes les vertus. Il se plaira dans la cynique peinture de cette époque. Non-seulement il semblera dire : « Il y a des taches au soleil, » mais il s'efforcera de faire croire que le soleil lui-même n'est qu'une tache immense dans le firmament.

Que dire d'*Angelo*, seconde réhabilitation dramatique de la courtisane, tant M. Victor Hugo attache d'importance à relever dans l'opinion ce type flétri ! Quand cette pièce, sortie des trappes et des souterrains où elle trébuche à chaque pas, aura laissé tomber la fiole de poison et la fiole remplie d'un puissant narcotique, qui jouent, dans le théâtre de M. Hugo, un presque aussi grand rôle que, dans la mythologie grecque, les deux urnes placées devant le trône de

Jupiter; quand, après des longueurs sans fin et les scènes impossibles que l'on trouve dans toutes les œuvres dramatiques du poëte, ce drame arrivera au dénoûment, Thisbé la courtisane dépassera, de toute la tête, les autres personnages.

Ruy-Blas est une autre variété de la même idée. Cette fois M. Victor Hugo a voulu se donner le plaisir de rapprocher le manteau royal de la livrée. Il faut qu'on voie un soupirant d'antichambre portant ses visées jusqu'à sa souveraine, et qu'à la fin la reine d'Espagne, prosternée devant ce Figaro solennel, baise ses mains avec respect. Il semble que la tour du Temple avait récemment donné au monde des spectacles à la fois plus touchants et plus vrais. Quand Louis XVI, séparé de la reine et de ses enfants, se levait, le matin de cette première journée de séparation, et allait porter à Cléry, à la nourriture duquel la Commune n'avait pas songé, la moitié du pain de son repas, ou que, pendant une courte maladie de ce fidèle serviteur, le roi, la reine, madame Élisabeth, le Dauphin, le servaient de leurs mains, ils enseignaient aux hommes, avec une tout autre éloquence et une tout autre vérité que le poëte, l'égalité possible, l'égalité chrétienne des hommes devant Dieu. Il faut convenir que cette sainte égalité qui, plaçant dans le ciel son niveau, élève tout le monde et fait grandir les rois en même temps que les serviteurs, ne pouvait convenir à la poétique d'un niveleur littéraire qui travaillait systématiquement à abaisser toutes les cimes sociales.

C'est ainsi que, dans une suite de drames, les uns en vers, les autres en prose, M. Victor Hugo suivit, pendant treize ans, son idée fixe. Qu'il y eût, dans ses ouvrages, des scènes remarquables, de nobles élans, des traits de passion, de mâles beautés, des scènes émouvantes et dramatiques

comme dans *Marion de Lorme*, par exemple[1], des beauté tiques surtout, lorsque ses drames étaient écrits en rien de plus incontestable; mais plus il allait, cepen plus il devenait clair que la mission que ce grand poët tait donnée de régénérer le théâtre était au-dessus d ferces, ou plutôt encore, inconciliable avec les qualités e avec les défauts de son beau talent. Ce penchant à dé per sans fin les idées et les sentiments en strophes h nieuses, ce style où l'on trouve à chaque ligne l'effigi sonnelle de l'homme, ce lyrisme toujours prêt à éclat milieu du drame et à suspendre l'action pour prendre aise son essor, étonnèrent d'abord, puis fatiguèrent les tateurs. En même temps, cette fantaisie arbitraire de l' du poëte qui, dans sa passion pour les contrastes, s'in peu de violenter la vérité historique comme la vérit maine, achevait de détruire l'intérêt. Non-seulement le sonnages de ses pièces n'étaient point les personnages

[1] Il y a dans *Marion Delorme* des scènes d'une grande beauté dram elles se trouvent dans la partie de l'ouvrage où le marquis de Saverdy e tous deux arrêtés à cause de leur duel, viennent d'être condamnés à m gré des répétitions d'idées et de mots, la harangue que l'ancien compa guerre de Henri IV prononce devant son fils Louis XIII, en faveur de ce lante noblesse, écrasée par le niveau sanglant de Richelieu, contient d'une admirable énergie. Le contraste que présente, à côté du vieux s Marion, cette jeune femme qui, agenouillée, lui dit avec un accent dé « *Parlez pour deux!* » produit à la scène une impression profonde. L'in termine la pièce est d'une grandeur et d'une poésie peu communes. Cette cêve portative, tapissée de rouge, dans laquelle Richelieu, invisible et parcourait la France sur les épaules de cinquante gardes, traverse lent théâtre pour aller assister au supplice. Une femme se précipite à la renc chambre fatale continue à marcher. Elle s'agenouille, la chambre march Elle saisit les draperies et s'y attache, la chambre marche toujours. Elle versée, la chambre, sans ralentir son cours ni le hâter, passe sur son toujours elle marche, impassible comme celui qu'elle renferme, et son p lier et ferme semble être celui de la destinée. C'est une belle image d faces du génie de Richelieu.

auxquels il avait pris leurs noms dans l'histoire, mais ils cessaient même d'être des personnages humains. C'étaient des êtres de fantaisie, des rêves poétiques, des rayons du soleil habillés de brouillard, des sons harmonieux, tout, excepté des hommes. Plus les pièces se multipliaient, plus cette vérité promise, par le chef des novateurs, s'éloignait de ses œuvres dramatiques. Or les œuvres de théâtre ne sauraient intéresser et vivre qu'à une condition, c'est que le spectateur croira que les passions qui se développent sous ses yeux ont pu faire battre des cœurs humains, que ces événements ont pu avoir lieu, que ces caractères sont possibles. Le public tout entier se refroidissait donc de plus en plus devant ces personnages chimériques, ces événements impossibles, ces caractères faux et inconséquents, cette action paralysée; et la plus saine partie du public s'indignait contre ces profanations et ces apothéoses également scandaleuses.

Les amis les plus respectueux du talent de l'auteur commençaient à murmurer de timides conseils à ses oreilles ; mais ces conseils n'étaient point écoutés. Le poëte s'était enivré de ses succès, et la maladie de tous les siècles, celle du nôtre surtout, l'infatuation du talent, le rendait sourd aux observations. Il ne soumettait pas ses œuvres au jugement de ses amis, il les imposait à leur admiration, et cette admiration était un culte qui devait avoir ses mystères[1].

Quand le nouveau gouvernement, frappé des inconvé-

[1] Nous nous rappelons à ce sujet une anecdote racontée, avec une bonhomie malicieuse, par un critique de sens et d'esprit, M. Merle, alors chargé du feuilleton des théâtres dans la *Quotidienne*. Il était un des admirateurs les plus sincères de M. Hugo; mais, après la représentation de *Ruy-Blas*, il chercha à lui faire entendre qu'il y avait, dans cette pièce, des choses qu'il était impossible d'accepter. Le poëte, interrogeant le critique avec une supériorité débonnaire, lui dit sans s'irriter : « Et quelles sont ces choses ? » Merle indiqua cette intrigue de la reine et du

nients des insultes jetées à la royauté dans *le Roi s'amuse*, comme le gouvernement ancien l'avait été à l'occasion de *Marion de Lorme*, interrompit, après la première représentation, le cours des triomphes de Triboulet sur le vainqueur de Marignan, M. Victor Hugo ne vit point, dans cette interdiction, ordonnée par un pouvoir qui laissait tant de liberté aux théâtres et avait le désir d'être agréable aux lettrés, une preuve qu'il avait dépassé les limites des convenances sociales et des franchises dramatiques; il s'irrita de cette mesure, comme d'un déni de justice fait au génie et d'un vol fait au public, et, dans une lettre d'une obscurité menaçante, il refusa de répondre des conséquences de cet acte, en insinuant que les portes du théâtre, fermées devant *le Roi s'amuse* par un arrêté du ministre de l'intérieur, pourraient être brisées par une révolution. La révolution ne vint que plus tard, et oublia de mentionner la suspension du drame de M. Victor Hugo pour motiver son avénement. Il fallait à un esprit aussi prévenu des avertissements plus décisifs, et l'abandon du public pouvait seul, sinon le convaincre que son système était faux, au moins le détourner de pousser l'épreuve plus loin.

Ce fut dans l'année 1843 seulement, et à l'occasion de la trilogie des *Burgraves*, le dernier de ses drames, que M. Victor Hugo reçut cet avertissement définitif. Nous nous rappelons encore les émotions de la soirée de la première représentation de cet ouvrage, dont il est utile de parler avec quelques détails, parce qu'il devait clore la série des œuvres dramatiques de M. Victor Hugo et déterminer une réaction

valet, et cette familiarité entre le manteau royal et la livrée : « Mon cher Merle, reprit majestueusement le poëte, j'ai voulu qu'il y eût dans cette pièce des choses hors de la portée de votre regard, je vois que j'ai réussi. » Ce fut la seule rectification que le critique obtint.

contre son système. Le ban et l'arrière-ban de l'école romantique étaient venus pour livrer une suprême bataille, le Waterloo de l'école romantique dont *Hernani* avait été l'Austerlitz. La salle était composée de manière à prouver qu'on était décidé à obtenir à tout prix une victoire ; les bureaux de location ne s'étaient pas même ouverts. Une admiration préméditée et privilégiée avait tout envahi, depuis le parterre jusqu'aux combles. C'étaient des *hélas !* et des *holà !* et des *ah! ah!* et des exclamations, et des interjections, et de petits cris, et de grandes clameurs, et des murmures admiratifs, et des trépignements à ne pas s'entendre. On racontait d'avance les beautés de la pièce et les difficultés que le poëte avait éprouvées pour trouver une actrice qui pût jeter convenablement un cri qui ne devait pas être articulé avec la gorge, mais sortir des entrailles; comment une actrice, déjà engagée, avait reculé devant ce problème, en osant dire qu'elle n'entendait rien à la ventriloquie, et comment une actrice empruntée au boulevard l'avait résolu à la satisfaction du poëte. Sauf donc quelques critiques de profession, admis par grâce dans la salle, c'était partout un parti pris de louange, et c'est à peine si les spectateurs moins expansifs étaient en sûreté dans les loges, où des regards furieux leur demandaient compte de leur silence , car la neutralité n'était pas admise.

Ces précautions pouvaient assurer le succès de la première représentation des *Burgraves*, et il n'était pas impossible de les étendre à quelques-unes des représentations suivantes; mais, tôt ou tard, le jour devait venir où les *Burgraves* se trouveraient en présence du public indépendant, avec le seul cortége de leurs qualités et de leurs défauts ; il vint en effet, et le jugement remplaça l'apothéose.

La trilogie de M. Victor Hugo, pour adopter le nom qu'il donna à sa pièce, présentait quelques-unes des grandes et

précieuses qualités de son talent, l'inspiration po
lyrisme dans la pensée, l'éclat dans l'expression[1]
un moindre degré que ses ouvrages antérieurs; to
traire, ses défauts ordinaires, la fantaisie et l'incon
dans les caractères, la bizarrerie dans les situation
pension continuelle de l'action devant les dévelo
poétiques, le dédain de la vraisemblance dramatiqu
vérité humaine, étaient poussés plus loin que ja
trilogie des *Burgraves* parut alors, à tout le m
qu'elle est en effet, un ouvrage ennuyeux, d'un l
infini, plus bizarre qu'original; un chaos incohéren
tillent sans doute des beautés poétiques du premi
comme il y en a toujours dans les œuvres de M. Vic
mais un chaos dont le fond ténébreux est telleme
de personnages impossibles, de situations embro
chimériques, d'événements invraisemblables, que
périt, l'action y expire, et l'attention, accablée sou
des complications et des monstruosités, finit par s
Il n'y a pas de détails qui puissent racheter l

[1] On peut citer les vers adressés par Magnus aux jeunes Burgra

De mon temps, nous avions aussi notre folie,
Nos festins, nos chansons, on était jeune enfin;
Mais qu'un vieillard vaincu par l'âge, par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vint à passer tremblant, la main froide, rougie,
Soudain on emplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin;
C'était pour ce passant que Dieu peut-être envoie!
Après nous reprenions nos chants; car, plein de joie,
Un peu de vie au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.

On pourrait également citer la terrible apostrophe de Fréd
Burgraves et l'invocation de Guanhumara :

O vastes cieux! ô profondeurs sacrées!
Morne sérénité des voûtes azurées,
O nuit dont la tristesse a tant de majesté, etc.

drame. Quand une haine qui date de soixante ans et qui n'a pas vieilli dans un cœur de quatre-vingt-douze, vient, sous les traits de Guanhumara, demander compte à un centenaire d'un crime causé par les passions fougueuses de sa jeunesse, cette conception a quelque chose de si peu vraisemblable, de si faux, que l'esprit du spectateur ne peut accepter la donnée du poëte; cette donnée, qu'il a voulu rendre tragique, devient comique à force d'être impossible. On prend de l'intérêt à Oreste, Hamlet, Rodrigue, Égisthe, pleins de la fougue de la jeunesse et vengeant leurs pères sur des meurtriers qui sont dans la force de l'âge; mais Guanhumara, nourrissant une haine immortelle dans un cœur où la vie s'éteint, et venant venger, après un demi-siècle, l'homme qu'elle a aimé, révolte et dégoûte par ce radotage de passion et de vengeance séniles contre un centenaire, poursuivi par elle pour un crime prescrit aux yeux des hommes, comme il l'est aux yeux des lois, par soixante ans de remords. Job le centenaire, son fils l'octogénaire Magnus, Hatto presque aussi vieux que le premier et plus âgé que le second; Guanhumara la sorcière en cheveux blancs, et, pour tout couronner, l'empereur Frédéric Barberousse, reparaissant, trente ans après sa mort, pour se mêler à ce drame, n'ont rien d'humain; on dirait des spectres qui n'ont que des apparences de vie, et autour desquels voltigent au hasard des tableaux fantastiques, comme les pages décousues d'un livre qui se suivent sans se succéder.

S'il y a des règles de convention dont le génie peut s'affranchir au théâtre, il y en a une que le génie lui-même doit respecter, parce qu'elle répond au besoin le plus intime de notre nature : la vraisemblance dans les sentiments ou, en d'autres termes, la vérité humaine des caractères, l'intérêt des situations, l'action. Un drame n'est pas un récit; c'est

la vie prise sur le fait, et interprétée avec son mouvemen: son progrès continu, avec l'enchaînement des causes et de conséquences qui détermine ce mouvement et ce progrè On ne peut captiver l'attention de deux mille personne pendant quatre heures, avec des épisodes fantastiques q s'enchevêtrent sans se lier. Il y a, dans l'esprit humain, u besoin de vérité, de déduction et de mouvement qu'il fa satisfaire ; en se mettant au-dessus de cette règle, en arr tant sans cesse son drame pour laisser parler ses perso nages, ou plutôt pour parler soi-même, pour se répandre e monologues pendant lesquels les ressorts du drame se d tendent, en faisant passer sous les yeux des spectateu des tableaux incohérents, des caractères chimériques, c ne sont plus seulement les règles de telle ou telle écol ce sont les lois fondamentales de la nature humaine ell même qu'on méconnaît.

Le drame romantique n'y résista pas. Il resta enseve sous les *Burgraves*, et M. Hugo ne renouvela pas l'épreuv Il commençait à suivre la pente commune des hommes d son temps, il sortait de la littérature pour entrer dans l politique. Élu membre de l'Académie française en 1841 son discours de réception présentait des symptômes ma qués de cette tendance, et l'on commençait à voir que le idées démocratiques, auxquelles il avait tant sacrifié, da son théâtre, prenaient le dessus dans son esprit.

On est naturellement tenté de chercher, dans le discour de réception de M. Victor Hugo à l'Académie française, dernière expression de ses idées littéraires. Reçu le 3 jui 1841, c'est-à-dire peu d'années après ses plus grands succè et deux ans avant l'échec de sa tragédie des *Burgraves*, c s'attendait à voir le chef de l'école romantique, entrant l'Académie par la brèche plutôt que par la porte, expos

le programme de la littérature nouvelle. Cette attente fut trompée : le discours de M. Hugo, où il est question à peu près de tout, excepté de littérature, est un hymne panthéiste chanté à toutes les forces politiques qui ont dominé le monde dans l'histoire moderne. La République et la tyrannie de la Convention, l'empire et le despotisme glorieux de Napoléon, la monarchie et la liberté constitutionnelle, l'ancienne et la nouvelle royauté, trouvent, dans ce panthéon leur chapelle particulière ; mais l'auteur semble avoir oublié qu'il est écrivain, poëte ; ou, s'il s'en souvient, c'est pour revendiquer, au nom de tous ceux qui tiennent la plume, un rôle dans la politique, prétention générale, derrière laquelle s'abrite à demi une prétention personnelle. La recherche de la popularité est visible dans ce discours ; l'orateur la poursuit auprès de tous les partis, dans une langue éclatante d'images, surchargée d'ornements, retentissante du cliquetis des antithèses qui reviennent comme des rimes dans la phrase de M. Hugo, mais confuse, hétérogène, disparate, par suite de la confusion et de l'opposition des idées qui s'y heurtent, et de la poésie et de la prose qui y confondent plus qu'elles n'y associent leurs procédés littéraires ; surprendre, éblouir, concilier à l'auteur les sympathies les plus contraires, voilà l'objet évident de cette espèce de manifeste qui, comme toutes les œuvres de M. Victor Hugo, tourne au lyrisme.

La seule impression bien nette qui resta dans l'esprit des auditeurs, c'est que l'auteur avait épuisé son idéal littéraire, et qu'il cherchait à se créer un idéal politique. On s'étonna, malgré quelques correctifs qui atténuaient l'éloge, de l'enthousiasme avec lequel il parla de la Convention aux séances de laquelle Lemercier son prédécesseur avait assisté. « C'était là, dit-il, un sujet de contemplation sombre, lugubre, effrayant, mais sublime. Soyons justes, nous le pouvons sans

danger aujourd'hui, envers ces choses augustes et terribles qui ont passé sur la civilisation et qui ne reviendront plus. C'est à mon sens une volonté de la Providence que la France ait toujours à sa tête quelque chose de grand. Sous les anciens rois, c'était un principe; sous l'Empire, ce fut un homme; pendant la Révolution, ce fut une assemblée: assemblée qui a brisé le trône et qui a sauvé le pays, qui a eu un duel avec la royauté comme Cromwell, et un duel avec l'univers comme Annibal, qui a eu à la fois du génie comme tout un peuple et du génie comme un seul homme, en un mot, qui a commis des attentats et qui a fait des prodiges, que nous pouvons détester, que nous pouvons maudire, que nous devons admirer. »

L'Académie devenait une lice politique où les divers systèmes d'idées se heurtaient. Ces paroles où le sens est à chaque instant sacrifié à la phrase, car il est puéril de prétendre que la France, qui fut gouvernée par le Directoire, eut toujours quelque chose de grand à sa tête, et de mettre Annibal en guerre avec l'univers à l'époque où il combattait les Romains encore presque exclusivement renfermés dans leur Italie, amenèrent une vive et éloquente réplique de M. de Salvandy, qui eut l'honneur de protester, en ces termes, au nom de l'Académie, contre l'éloge de la Convention, éloge encore timide, mais qui devait s'enhardir : « Vous avez vu Lemercier fasciné aux séances de cette assemblée; comment ce ferme esprit l'eût-il été dans le lieu où il voyait les lois, suivant sa belle expression, mises hors la loi? Ah! il n'aurait pas fallu lui parler de la grandeur de cette époque servile et abominable! Il n'admettait pas qu'en s'entassant les crimes se grandissent; vous l'auriez entendu, comme nous, foudroyer cette excuse, trouvée après coup, des attentats révolutionnaires. Non, non! n'essayons pas d'attacher à cette

fatale année 1793 une auréole de gloire. Elle n'a rien conquis, elle n'a point vaincu. Dieu n'a pas permis qu'en échange de ses crimes elle comptât autre chose que des malheurs. Voilà l'histoire. Les lettres, dans leur région, doivent la vérité à ce peuple libre qui nous écoute, sur une époque où il n'y eut rien de sublime que les victimes, rien d'auguste que l'échafaud ! »

Nommé un peu plus tard pair de France, le grand poëte renonça presque à ses travaux littéraires; mais on remarqua, dans les discours politiques qu'il prononça, des nouvelles traces de la passion qui dominait son talent et sa vie, depuis que ses premières convictions s'étaient éteintes, la passion de la popularité. On pourrait presque dire que son théâtre descendait dans ses opinions. Qu'une occasion se présentât, son idéal littéraire pouvait devenir sa vie réelle.

III

M. ALFRED DE VIGNY : LA MARÉCHALE D'ANCRE. — CHATTERTON.
M. ALEXANDRE DUMAS ET SON THÉATRE.

La part de M. Alfred de Vigny dans les tentatives dramatiques de l'école nouvelle fut plus restreinte et plus modeste que celle de M. Victor Hugo. Cet esprit délicat et difficile pour lui-même, cisèle curieusement toutes ses œuvres; le traducteur de l'*Othello* de Shakspeare ne donna donc à la scène que deux pièces originales : la *Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*.

Il était naturel que le sujet du premier ouvrage s'offrît à la

pensée de l'auteur du beau roman historique de *Cinq-Mars*; c'était une figure prise, pour ainsi dire, sur le vestibule de l'époque où il avait trouvé son roman. L'exécution de la maréchale d'Ancre, brûlée comme sorcière, ouvre le règne de Louis XIII, qui se ferme sur l'échafaud de Cinq-Mars. Il y a une grande multiplicité d'événements dans ce drame, mais peu d'action proprement dite; on marche beaucoup dans la pièce, sans qu'elle marche elle-même. C'est là son défaut. Elle a des beautés de dialogue, quelques situations dramatiques, mais trop de paroles, et peu de mouvement. Le poëte, qui a fait violence à la nature de son talent pour sacrifier au système de son école, a remplacé l'action par la variété et la complication des incidents. En outre, il a trop donné à la fantaisie. Il est permis à l'auteur dramatique de compléter et même d'idéaliser l'histoire, mais non de la démentir. Tout le monde sait comment mourut le maréchal d'Ancre, tué d'un coup de pistolet par Vitry, capitaine des gardes, au moment où, sommé par celui-ci au nom du roi de le suivre, il mettait la main sur la garde de son épée pour se mettre en défense. Ce meurtre accompli sur le seuil du Louvre, et qui souilla de sang les avenues du logis royal, est trop étroitement lié à l'histoire du temps, il caractérise trop bien la faiblesse du jeune roi, qui conspirait contre un sujet insolent et impérieux, au lieu d'agir par autorité, pour qu'il soit permis au poëte de remplacer ce fait, à la fois si connu et si caractéristique, par un duel imaginaire, résultat d'une vendetta corse, qui aurait mis aux mains Concini et un de ses compatriotes, sur le lieu même de l'assassinat de Henri IV. Cette malheureuse conception entraînait un autre inconvénient : c'était d'obliger le poëte à placer le jugement et l'exécution de la maréchale d'Ancre avant le meurtre de son mari, ce qui est non-seulement contraire à la vérité historique, mais à la

narche logique des choses, car on ne songea et l'on ne pouait songer à la femme qu'après avoir abattu le mari.

Chatterton, le second essai dramatique de M. Alfred de igny, fut pris dans un ordre d'idées bien différent. Le preier drame vivait surtout par la multiplicité et le tumulte es faits extérieurs; le second présenta le développement es sentiments intimes d'une âme solitaire, l'analyse psychoogique d'une maladie de l'âme. M. de Vigny renonçait, ce emble, à découvrir le secret de l'action dramatique qu'il 'avait pas rencontré dans son premier ouvrage, qui tient lus du roman que du drame; il en revenait aux tendances aturelles de son esprit, la réflexion patiente et forte, la méditation studieuse, subtile et mélancolique, les tableaux d'intérieur avec leurs nuances délicates, leurs lignes finement observées. Ketty Bell est une sœur modeste, touchante, mais un peu pâle, d'Eloa et de Dolorida. Chatterton est l'expression de ce caractère qui a attiré plus d'une fois l'attention du poëte, le génie malheureux, puissant et solitaire dans *Moïse*, incompris et impuissant dans *Chatterton*, mais également malheureux de son isolement. Le même type, on le sait, revint encore sous la plume de M. Alfred de Vigny, dans son *Stello*, avec les traits de Gilbert et d'André Chénier.

On reprocha au poëte d'avoir contribué à surexciter par son drame de *Chatterton* ces sentiments de découragement et de dégoût de la vie qui poussèrent tant de jeunes hommes de cette époque au suicide. Bien que l'on comprenne ce reproche, dans un temps où Escousse et Lebras s'asphyxièrent, au sortir d'une représentation qui avait trompé leur impatience de succès, en s'imaginant être de grands hommes méconnus, lorsqu'à peine ils avaient atteint l'âge d'homme, cependant il faut convenir que M. Alfred de Vigny, en prenant pour types de cette maladie de l'âme, des personnages

réels qui en avaient été atteints, se mettait à l'abri de la critique autant qu'on pouvait l'être. Il n'inventait pas le personnage, il le recevait des mains de l'histoire ; par conséquent il le laissait dans sa situation exceptionnelle, et il n'augmentait pas le nombre des cas de la maladie intellectuelle qu'il prenait pour sujet de son drame.

Au point de vue littéraire, on pouvait adresser à l'auteur d'autres critiques. Il avait mis dans *Chatterton* les qualités exquises de son talent, la sensibilité élégante, l'émotion délicate, les larmes choisies et par-dessus tout le sentiment de l'idéal et un spiritualisme élevé ; mais il n'avait pu introduire dans cette pièce les beautés dramatiques qu'elle ne comportait pas. Dans la mort de Chatterton comme dans celle de Gilbert, il y avait le sujet d'une plaintive élégie et non le sujet d'un drame ; l'action, cette première condition d'une œuvre dramatique, devait manquer et manqua en effet complétement.

M. Alfred de Vigny se le tint pour dit. Il avait essayé le drame sous deux formes; tout en produisant des œuvres qui n'étaient point sans mérite, la dernière surtout, qui avait reposé le public des violences brutales et des tendances matérialistes du drame moderne, il avait échoué, sinon au jugement du parterre, au moins à son propre jugement. Il en conclut que son génie ne l'appelait point au théâtre et rentra, comme on le dit alors, dans sa tour d'ivoire.

Nul talent n'eut moins de ressemblance avec celui de M. de Vigny que le talent de M. Alexandre Dumas. Aussi facile avec lui-même que M. de Vigny était difficile, et plus abondant que délicat, cet enfant prodigue de la littérature du dix-neuvième siècle concevait et produisait au même instant ses œuvres, comme ces terres tropicales dont la fécondité exubérante ne connaît point de repos. Mais les fruits

hâtifs de l'esprit de M. Dumas y perdaient en saveur ce qu'ils gagnaient en nombre. Ce génie spontané et improvisateur ne mûrissait rien, et ces productions, rapidement écloses, devaient tout à l'imagination, sans que la réflexion, qui seule perfectionne et achève, vînt jamais élever ses brillantes ébauches à la dignité d'œuvres vraiment littéraires.

Au théâtre, M. Alexandre Dumas avait été surtout frappé de ce qu'on pourrait appeler les questions extérieures de l'art : la pompe du spectacle, la fidélité des costumes, les complications de l'intrigue, les habitudes physiques de l'époque, les bilboquets, les sarbacanes, le jargon de la cour de Henri III. Une seule chose avait échappé à ce coup d'œil superficiel, l'âme de la génération qu'il voulait peindre; il s'était arrêté à la figure. Ce qu'il avait été au début de sa carrière, M. Alexandre Dumas continua à l'être dans ses nombreuses compositions scéniques. Il connut les secrets de la mise en scène, il sut serrer le nœud d'un drame, nouer et dénouer les fils d'une comédie; mais il ne peignit que des surfaces. Comment en aurait-il été autrement ? Romancier, poëte, prosateur, auteur tragique, auteur comique, voyageur, journaliste, historien, homme politique à ses heures, M. Dumas commençait trop de choses pour en achever une seule. Il multiplia donc les bâtisses et ne construisit point de monument.

Il y eut à cela plusieurs causes : d'abord, cette imagination fertile jusqu'à l'abus, qui devint, chez M. Dumas, la maîtresse du logis, sans que la raison, qui doit la dominer et la régler, parvînt jamais à prévaloir ; puis, la manière même dont cet écrivain arrangea sa vie, et qui lui imposa une fécondité littéraire inconciliable avec la méditation. Il considéra avant tout son intelligence comme une ferme qui devait rendre et beaucoup rendre, et, semblable à ces propriétaires dissipateurs qui

font des coupes à blanc dans leurs bois, pour suffire à leurs dépenses, il mit sa vie intellectuelle au service de sa vie matérielle. Son esprit subit dès lors la servitude des théâtres et celle des libraires. La littérature devint pour lui un commerce dans lequel tout fut sacrifié à l'écoulement des produits, et son intelligence une manufacture qui fabriqua à la hâte pour satisfaire à la demande.

Ce ne fut pas tout encore. Lorsqu'on veut juger avec connaissance de cause les qualité et les défauts d'un écrivain de talent, il faut pénétrer jusqu'à sa philosophie. Or on a accusé, non sans raison, M. Alexandre Dumas de n'être, en philosophie, qu'un physiologiste[1], c'est-à-dire de s'arrêter à la sensation physique, sans s'élever au sentiment moral, à l'idéal spiritualiste. Cette critique est motivée : au théâtre comme ailleurs, M. Alexandre Dumas ne parle point à l'âme. La crudité de ces idées perce dans toutes ses compositions. L'homme, pour lui, n'est guère qu'une machine gouvernée par les sens : aussi, à la scène, il ne remue point les fibres les plus élevées de la nature humaine, mais il excite les passions qui s'agitent dans une sphère inférieure. C'est un poëte sensualiste qui produit des émotions sensuelles.

De là, sans doute, sa prédilection pour les sujets empruntés à une époque où l'on ne saurait guère peindre les mœurs sans tomber dans le scandale, la Régence et le règne de Louis XV[2]. C'est pour cela qu'il y a quelque chose d'incomplet dans toutes les pièces que M. Dumas a écrites pour le théâtre. On peut sortir de ses meilleurs ouvrages, les sens

[1] M. Gustave Planche, dans les *Portraits littéraires*, t. II, p. 228, s'exprime ainsi : « M. Dumas n'a reproduit dans ses œuvres que la partie la plus grossière de la nature. Il s'est proposé de copier l'homme tel qu'il est, et n'a copié de l'homme que l'élément physiologique. »

[2] *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Un mariage sous Louis XV*, etc., etc.

troublés, jamais le cœur ému ou l'esprit satisfait : le plaisir qu'on y trouve n'a rien de commun avec cette jouissance poétique que donnent les œuvres des maîtres.

Ce fut donc en vain que M. Alexandre Dumas multiplia ses pièces. Il amusa, il intéressa même le public de son temps par des ébauches fortement colorées ; il eut des succès, il obtint la vogue ; mais il n'atteignit pas la gloire, qui n'appartient qu'aux œuvres finies et durables. Il eut à un degré supérieur les qualités inférieures qui font réussir au théâtre. On dira peut-être qu'il fut le premier artisan dramatique de son époque, mais on ne saurait dire qu'il fut un des grands poëtes dramatiques de ce pays.

IV

M. DELAVIGNE ET M. SCRIBE. — THÉATRE DE M. DELAVIGNE : MARINO FALIERO. — LES ENFANTS D'ÉDOUARD. — LOUIS XI. — DON JUAN. LA FILLE DU CID. — LE CONSEILLER RAPPORTEUR.

Pour achever de caractériser la physionomie de la littérature dramatique de cette période, il reste à parler de deux hommes qui ont, l'un avec l'autre, quelques traits de parenté intellectuelle, Casimir Delavigne et M. Scribe. Ces deux écrivains, qui n'appartiennent pas à l'école nouvelle, furent, avant tout, les hommes de la circonstance, les poëtes de l'à-propos. Ils excellèrent à faire de ces pièces qui réussissent. C'est un talent, non le premier des talents sans doute, mais un talent réel cependant. Esprits fins et ingénieux, observateurs sagaces, Casimir Delavigne, avec un sentiment

littéraire plus exercé et plus délicat, M. Scribe, avec une intelligence plus vive, plus flexible et plus abondante, eurent tous deux l'instinct du tour d'esprit de leur temps et de la passion ou du caprice de chaque journée.

C'est ainsi qu'on avait vu Casimir Delavigne déplorer nos revers dans les premières *Messéniennes*, célébrer la délivrance de notre territoire dans les *Vêpres siciliennes*, livrer sa voile, dans le *Paria*, au souffle du philosophisme renaissant, et chanter, dans la *Parisienne*, la Révolution triomphante. Un esprit si avisé ne pouvait heurter le mouvement qui emportait notre théâtre vers les innovations. Le talent de Casimir Delavigne, après la Révolution de 1830, fut donc l'expression d'un compromis entre les idées classiques, qui étaient au fond les siennes, et les idées romantiques, qui prévalaient. Il ne se targua point d'une fidélité romanesque pour les dynasties littéraires qui tombaient. Il essaya de faire des pièces entre Racine et Shakspeare ; tout son théâtre fut, à vrai dire un théâtre de transaction.

Marino Faliero, *Don Juan d'Autriche*, *Louis XI*, les *Enfants d'Édouard*, la *Fille du Cid*, furent l'expression de cette tentative, dans laquelle l'auteur déploya cette sagacité et ce savoir-faire qui sont les qualités dominantes de son talent. Il a peu d'invention, par conséquent peu d'originalité ; mais nul ne sait mieux que lui éviter les défauts qui choquent, et présenter, dans un langage littéraire, des idées courantes. Le gros du public lui sut gré d'avoir évité les difformités de l'école nouvelle, et les blocs de Shakspeare, soigneusement équarris au ciseau, furent les bienvenus du spectateur français, qui les reçut comme des étrangers qui ont le bon esprit de se conformer aux modes du pays où ils veulent vivre. Cette partie du parterre qui applaudissait aux innovations regarda, de son côté, le changement qui s'était opéré dans

la manière de Casimir Delavigne comme un hommage rendu aux idées nouvelles, et elle lui en sut gré. Il semblait dire à l'école classique : « Je marche devant vous, mais avec vous, » et à l'école romantique : « Je vous suis. »

Quelquefois aussi la passion politique s'en mêla, comme dans les *Enfants d'Édouard*, qui rappellent le *Richard the third* de Shakspeare, à peu près comme les bijoux de lave que portent les Italiennes rappellent le Vésuve. Pour avoir le droit d'écrire les *Enfants d'Édouard*, il fallait avoir écrit la *Parisienne*. Il n'y avait guère que Casimir Delavigne qui pût, en raison même de sa position amicale et dévouée vis-à-vis du nouveau gouvernement, faire jouer une pièce qui, malgré la différence des temps et la différence encore plus grande des personnages, prêtait aux allusions, en présence de passions empressées, à saisir les rapports les plus éloignés. Un changement de dynastie, un oncle qui monte sur le trône, deux enfants, ses neveux, que leur naissance y appelait, il n'en fallait pas tant pour que l'esprit d'opposition des salons préparât un succès à l'œuvre du poëte. De son côté, le chef du gouvernement nouveau lui sut gré de ne pas l'avoir cru capable de se reconnaître dans le personnage odieux et sanglant de Glocester. De sorte que Casimir Delavigne, avec cette habileté rare qu'il montrait dans le choix et l'à-propos de ses sujets, avait réussi à contenter à la fois le pouvoir et l'opposition légitimiste. Quelques vers, mis dans la bouche de Buckingham, contre les vanités bourgeoises des marchands de la cité[1], lui concilièrent aussi les passions démocratiques du

[1] . . . Vous voyez d'ici mon illustre auditoire :
Le lord maire d'abord, enflé d'un tel orgueil,
Qu'à peine s'il tenait dans son large fauteuil ;
Des graves aldermen la majesté robuste ;
Tout ce que la cité contient de plus auguste
En figures de banque avec un front plissé,

parterre, et la pièce, sympathique à tous les partis, alla aux nues.

Elle était loin cependant d'être sans défaut. Au point de vue de l'art, l'auteur n'a pas su faire de Glocester un personnage logique et conséquent avec lui-même. Il doit tout oser au dénoûment; son audace est, pendant la plus grande partie de la pièce, pleine de timidité. On le présente comme un habile homme, et cependant il commet des crimes inutiles qu'il devrait éviter comme des fautes; quand il pourrait se servir des moyens de pouvoir qu'il tient dans sa main pour punir les instruments indociles comme Buckingham, il les fait assassiner. Il a le sentiment de sa force, et il fait des frais inutiles d'hypocrisie; il pousse assez loin les convoitises de l'ambition pour charger Tyrrel d'étouffer dans la Tour de Londres les enfants d'Édouard, et cependant il supporte patiemment les tirades injurieuses du jeune duc d'York, tout le temps qu'il faut pour faire applaudir Casimir Delavigne par les loges et le parterre. Les deux enfants manquent souvent de naturel et de simplicité, ils ne sont pas assez enfants, et ils sont trop princes. Au point de vue historique, il y aurait aussi plus d'une observation critique à présenter sur ce drame. D'abord il n'y avait guère qu'une élégie à composer sur la mort des enfants d'Édouard, ces tendres et dernières victimes de l'ambition sans scrupule et sans pitié de Gloces-

Où l'on voit que, la veille, un total a passé;
Leur bouche où vient errer dans sa béatitude
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours,
. . . .
Le sentiment banal qui boursouflait mes phrases
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleurs de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui coulaient de leurs yeux.

ter : c'est lui qui occupe le premier plan de la tragédie. Mais il y a dès lors un inconvénient à n'avoir pris que le dénoûment de ses meurtres pour sujet de toute la pièce. Les gradations ne sont pas ménagées ; on le voit arriver au faîte du crime sans lui en avoir vu monter les degrés, et la persistance de ce caractère implacable qui marcha à son but, en laissant derrière lui les tombeaux de tous ceux qui lui faisaient obstacle, n'est plus assez manifeste, car tous les gages sanglants que ce joueur effréné a donnés à sa fortune contre sa conscience n'apparaissent plus derrière lui pour le pousser à jeter un dernier et homicide enjeu. En même temps le sens général de l'époque, qui apparaît clairement dans Shakspeare, où l'on voit l'avénement de la royauté absolue qui devait se personnifier dans les Tudors, près de sortir de toutes ces tragédies domestiques, cesse d'être visible dans la pièce de Casimir Delavigne. Les *Enfants d'Édouard*, malgré ces lacunes sensibles seulement pour les esprits critiques, réussirent par des qualités recommandables, une situation touchante, les sentiments les plus naturels au cœur humain, l'amour maternel et l'amour fraternel développés dans une suite de scènes disposées avec art et écrites avec une clarté élégante et une pureté harmonieuse.

Il y aurait des remarques analogues à présenter sur tout le théâtre de Casimir Delavigne. Dans son *Don Juan d'Autriche*, qui a le tort d'être écrit en prose, tort grave quand il s'agit d'un poëte qui doit la plus grande partie de ses succès à la langue poétique, l'intelligence de l'époque dans le cadre de laquelle il a placé son drame lui échappe complétement. Qu'une pièce où le bûcher de l'inquisition est sans cesse près de s'allumer pour la juive Florinde, objet de la rivalité presque fratricide que le poëte imagine entre le sombre Philippe II et son frère maternel don Juan, ne soit pas

au fond une comédie fort gaie, cela importe assez peu ; a
théâtre comme dans la vie, le rire se mêle aux larmes. C
qui choque dans cet ouvrage, c'est que Casimir Delavign
en abordant un siècle dont l'âme fut le catholicisme, n'a p
se dégager de cet esprit voltairien qui est devenu le mou
de son esprit. La critique contemporaine l'a accusé, non sa
raison, d'avoir fait lire l'*Essai sur les mœurs* et *Candide* à d
Juan et même à Philippe II et à Charles-Quint[1]. Philippe
subjugué par une juive est une impossibilité historique e
un anachronisme de la pire espèce, un anachronisme d'idée
La figure de Charles-Quint est par trop prise en raccourci, e
la robe du moine impérial, si singulièrement placé, dans
son couvent, à côté de son fils naturel qui lui rappelle les éga-
rements de sa jeunesse, cache mal celle du philosophe du dix-
huitième siècle qui a fréquenté les petits soupers[2]. C'est aussi
une étrange pensée que d'être allé chercher ces trois person-
nages historiques inégalement et diversement grands, mais
tous trois grands cependant : Charles Quint, le fier empereu
qui vainquit François Ier à Pavie et gouverna deux mondes
don Juan, l'immortel vainqueur de Lépante; Philippe II, l
représentant politique de l'idée catholique, et en même
temps le sombre et ambitieux génie de l'Escurial, pour le
grouper autour d'une juive dans une intrigue, nouée par l
rivalité de Philippe II et de don Juan, dénouée par l'inter-
vention de Charles-Quint. On se souvient du Jupiter du tem-
ple athénien qui n'aurait pu se lever, tant il était grand
sans enlever le toit du temple où il était représenté assis su
un siége de marbre ; c'est un peu là l'histoire de Charles
Quint, de don Juan d'Autriche et de Philippe II, dans la co

[1] Cette remarque est de M. Gustave Planche.

[2] Le beau livre de M. Mignet a récemment rétabli sur cette grande page d'his-
toire la vérité historique faussée par Robertson.

médie de Casimir Delavigne : ils ne peuvent s'y tenir debout.

Du moins, *Louis XI*, une des pièces auxquelles Casimir Delavigne, qui travaillait lentement ses ouvrages, a consacré le plus de temps et de labeur, est écrit en vers. On pourrait y souhaiter un horizon plus largement ouvert sur l'époque, une fidélité plus élevée dans les caractères, et surtout une action dans laquelle on démêlât mieux les divers traits de la physionomie de Louis XI, où le grotesque et le terrible, le rire et le sang, la grandeur des vues et la bassesse des moyens, la hardiesse des actions et la trivialité des sentiments, se trouvèrent combinés et enchevêtrés d'une façon si étrange, que le Tibère de Tacite et l'Argan de Molière semblent avoir été fondus dans ce grand politique et ce vilain homme, avec les rois justiciers de la troisième race qui préparaient la civilisation moderne. Mais cependant le nid de colombes, découvert par Casimir Delavigne dans un des mâchicoulis du vieux château du Plessis-lès-Tours, ne manque ni de fraîcheur poétique ni de grâce élégante, et l'attachement du jeune duc de Nemours, au nom duquel se lie le tragique souvenir de l'échafaud paternel, suivant Marie de Commines jusque sous les murs du vautour royal, intéresse par son danger même.

C'est ainsi que, dans cette dernière phase de son talent, Casimir Delavigne, suppléant aux qualités transcendantes qui lui manquaient par la réunion recommandable de plusieurs qualités littéraires précieuses, s'éleva moins haut, mais aussi descendit moins bas que les auteurs dramatiques de l'école nouvelle. Esprit intermédiaire, qui, s'il n'a les grands coups de pinceau des maîtres, a du moins la correction du dessin, la convenance de la couleur, et le labeur patient et consciencieux qui élevèrent à leur plus haute puissance les facultés que Dieu lui avait données, il fut un habile homme de lettres, un

poëte judicieux, sagace, élégant et disert, un harmonieux continuateur de l'école du dix-huitième siècle, avec un souffle du sentiment plus poétique du dix-neuvième. Admiré avec enthousiasme par ses amis, honoré par ceux qui ne faisaient qu'estimer son talent, il donna des jouissances littéraires souvent légitimes à ses contemporains, et les *Enfants d'Édouard*, *Louis XI* et la *Fille du Cid*, tableau de genre d'un dessin correct et d'une bonne couleur, composé d'après la grande page de Corneille [1], soutinrent sa renommée.

Il y eut deux hommes en Casimir Delavigne : l'un qui, sans avoir un grand fonds d'idées originales, exprime dans une langue poétique, qui a du nombre et de l'élégance, des sentiments convenables et des idées justes; l'autre qui, voulant forcer sa nature et atteindre une originalité d'invention dont il n'est pas doué, manque le but qu'il vise. C'est le second de ces deux hommes qui composa le *Conseiller rapporteur*, comédie en trois actes, bien peu digne de fermer la carrière d'un auteur qui avait écrit les *Comédiens* et l'*École des vieillards*. Comme il arrive quelquefois aux gens sobres qui com-

[1] Dans la *Fille du Cid*, Casimir Delavigne voulut donner un pendant dramatique à un des chefs-d'œuvre de Corneille, et peindre le couchant de la gloire du Cid, dont son immortel prédécesseur avait décrit le lever. L'ampleur et la puissance lui manquaient pour construire un de ces monuments littéraires à la manière de Shakspeare, qui aurait peint, dans un pareil sujet, la rencontre et la lutte de deux religions, de deux civilisations et de deux races, en reproduisant toute une époque dans ce large cadre. Au lieu d'une belle fresque, où le génie espagnol et le génie arabe se seraient développés à l'aise, Casimir Delavigne a composé un joli tableau de chevalet; la *Fille du Cid* est un agréable ouvrage qui aurait pu être une admirable tragédie, et ce qu'elle aurait pu être nuit à ce qu'elle est. On trouve dans cette pièce de beaux vers comme ceux-ci, adressés par le Cid à Ben-Saïd, qui a traversé le désert, sur le bruit de sa réputation, pour le défier :

Je fais ce que je puis, More, et ferme les yeux,
Sans m'informer le soir si quelque autre a fait mieux,
Pas même toi. Partout, pour brave on te renomme;
Mais il reste toujours, si grand que soit un homme,
Gloire pour tous au champ, comme place au soleil,
Et jamais aucun nom n'a troublé mon sommeil.

mettent une infraction à leur régime, Casimir Delavigne a poussé les choses aussi loin qu'elles pouvaient aller; il a rencontré l'étrangeté au lieu de l'originalité; au lieu de la liberté, la licence, licence sans invention; au lieu du rire, la grimace, grimace sans gaieté. Un prologue en vers, où l'on retrouve en partie le talent de versification du poëte, indique la pensée qui a dicté sa comédie. Une ironie facile et dont le sel détrempé dans un torrent de mots a perdu son amertume, règne dans ces vers, où, sous prétexte d'affirmer que toutes les professions sont aujourd'hui affranchies des vices et des travers dont elles furent autrefois marquées, l'auteur reproche aux avocats d'être bavards, aux marchands d'être trompeurs, à la critique d'être injuste ; banalités que le talent du versificateur n'a pu rendre originales. Il conclut de ce long exorde qu'on peut, sans mécontenter personne, faire rire aux dépens de défauts qui n'existent plus ; mais, pour faire rire, ajoute-t-il, il faut braver les susceptibilités du rigorisme moderne, et emprunter à Molière et à Lesage les libres allures de leur langue hardie.

Il résulte de ce prologue que, selon Casimir Delavigne, le comique de Molière et de Lesage tenait surtout à la cynique brutalité de quelques expressions, à la hardiesse de quelques plaisanteries risquées; et, à ce titre, la comédie du *Conseiller rapporteur*, qui révèle les idées intimes de l'auteur sur l'art, acquiert de l'importance. En étudiant profondément les grands maîtres de la comédie et surtout Molière, on découvre, au contraire, que le comique de leur théâtre est un comique de situation ou de caractère, et non un comique de mots. On pourrait, par exemple, retrancher de *Georges Dandin* toutes les locutions brutales que contient cette pièce, sans que le sel de la comédie en fût moins piquant. *Tu l'as voulu, Georges Dandin!* tout est dans cette

phrase, qui exprime une situation, la situation d'un homme de roture qui, dans une société où, sinon les intérêts, au moins les idées nobiliaires sont dans toute leur force, a épousé une fille de qualité. Si Molière s'était contenté de mettre dans ses pièces quelques plaisanteries d'un goût équivoque, il n'aurait fait ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni les *Femmes savantes*, ni le *Bourgeois gentilhomme*, ni l'*Avare*, ni même *Georges Dandin*, il aurait fait le *Conseiller rapporteur*.

Cette pièce est le plus déplorable pastiche que l'ancien théâtre ait pu inspirer à un auteur moderne. Tout ce que ce théâtre peut avoir d'incongru dans l'expression est soigneusement imité, exagéré; quant au comique des situations et des caractères, on n'en trouve pas l'ombre. Pièce affligeante par les caractères qui ne sont qu'un plagiat malheureux, par le style qui n'est qu'une contrefaçon maladroite, par les situations qui ne sont qu'une complication d'invraisemblances immorales, d'impossibilités licencieuses. Le Président, c'est Perrin Dandin et Bridoison fondus ensemble, en ajoutant que l'auteur, pour mieux marquer son respect envers la justice, l'a grisée. Labranche, c'est un Scapin nuancé de Figaro et doublé de Macaire ; Crispin, c'est un Frontin avec une réminiscence de Bertrand ; le Conseiller rapporteur, c'est M. de Pourceaugnac enlaidi et attristé à plaisir par la lourde main d'un copiste ; Dorante procède de Sbrigani ; M. Corniquet est un Orgon épaissi, un Georges Dandin après la lettre ; sa femme tient de madame Dandin, avec l'esprit de moins et une nuance marquée d'impudence de plus. Le style court après celui de Beaumarchais, mais il le parodie plus qu'il ne l'imite. La phrase maigre et sèche est bâtie sur la pointe d'un trait d'esprit toujours cherché, souvent forcé, ou sur un ignoble quolibet. Comme œuvre

littéraire, cette comédie, dans laquelle l'auteur s'est dégagé de toute entrave, n'aboutit qu'à un ennui indécent ; comme œuvre morale, elle est plus mauvaise encore, car elle tend à persuader que tout dépend des circonstances, plus fortes que la volonté, d'où il faudrait conclure que les voleurs, les débauchés, sont aussi honnêtes que ceux qui respectent la vie de leurs semblables et les droits sacrés de la famille et de la propriété, et qu'ils se sont seulement trouvés dans des circonstances moins favorables. C'est au fond la moralité de la fameuse maxime de Robert-Macaire, expliquant sa vie passée, en disant : « J'ai eu bien des malheurs ! »

Il est juste d'ajouter, à la décharge de Casimir Delavigne, que cette pièce est une exception dans son théâtre, une débauche malheureuse d'un talent habituellement correct, élégant, délicat, qui s'est maintenu toute sa vie dans une sphère intermédiaire de convenance et de goût, et n'a montré qu'une fois jusqu'où il pouvait descendre, quand il sortait de sa nature. Il faut dire aussi, comme circonstance atténuante, que le ton général du théâtre devait exercer son influence sur tous les écrivains dramatiques. Or, pendant cette période, le niveau moral de toutes les scènes descendit.

Cette licence de tout dire, qui avait été le caractère des premières années qui suivirent la Révolution de 1830, engagea d'abord les auteurs dans une émulation de hardiesses, qui pouvaient seules réveiller les sensations d'un public blasé. Puis, quand les désenchantements arrivèrent à ces imaginations, naguère enthousiasmées des mille espérances contradictoires qui miroitaient dans l'idéal irréalisable de l'opposition de quinze ans, les esprits se trouvèrent disposés à un certain scepticisme moral et politique, et le théâtre, loin de le combattre, le flatta en cherchant les

éléments de son succès dans cette flatterie. L'esprit positif calculateur, y domine, avec le mépris de ces nobles illusions qui sont pour les grands cœurs la seule réalité, rayon doré du ciel riant de la jeunesse et dont le reflet est encore beau à voir dans le ciel plus sombre de l'âge mûr. L'attachement pur, le dévouement qui ne calcule pas, la fidélité sainte aux idées, l'enthousiasme, source des grandes choses, l'honneur supérieur à l'intérêt, furent spirituellement, mais impitoyablement raillés par la comédie : le bien-joué, le savoir-faire préférable au savoir, l'immoralité spirituelle dans les hautes classes, cyniquement railleuse dans les classes populaire, le hasard arbitre du monde, promulguant ses arrêts par la voix du succès, la science du calcul, l'entente des affaires, l'égoïsme, l'amour du bien-être préféré à tout et matérialisant les joies de la vie, l'argent surtout, ce maître qu'on ne peut servir, suivant la parole du livre qui ne trompe pas, sans trahir le véritable maître, l'argent traité en roi, en despote, en dieu.

Un esprit fin, piquant, subtil, plein de ressources, moins lettré que celui de Casimir Delavigne, mais d'une souplesse incomparable et dont l'improvisation en permanence ne tarit jamais, M. Scribe fut le plus brillant représentant de ces tendances de la comédie.

La morale du théâtre de M. Scribe, c'est la religion du succès. Dans d'autres époques, on a mis en scène les héros du patriotisme, de la piété filiale, de l'amitié, de la passion, du désintéressement pur, du devoir; M. Scribe met en scène les héros de l'égoïsme, de l'intrigue, du calcul, du charlatanisme et de la camaraderie, et les favoris du hasard. Réussir, c'est le mot de son théâtre. Sa raillerie est pour ceux qui échouent, pour ceux surtout qui préfèrent un sentiment vrai au bien-être. Par suite, l'argent joua un grand rôle dans les

pièces de M. Scribe ; il fit la comédie d'argent comme il avait fait naguère le vaudeville d'argent. Tout le monde eut cent mille écus dans son théâtre.

Lorsque cet écrivain commença à écrire pour le Théâtre Français, il n'était malheureusement plus maître de changer sa manière ; habitué pendant si longtemps à jeter ses idées dans le moule du vaudeville, son esprit ne pouvait dépasser une certaine mesure. Cette intelligence, pendant de si longues années dépensée en petite monnaie , réussit bien à agrandir la bourse qui la recevait, mais sans réussir à changer le titre de la monnaie dont cette bourse était remplie. Au Théâtre-Français comme au Vaudeville, M. Scribe continua donc à chercher le petit côté des grandes choses, les situations piquantes plutôt que les situations vraies ; il fit le mot mieux que la phrase, la phrase mieux que la scène, la scène mieux que l'acte, l'acte mieux que la pièce. Ses personnages furent moins vrais que saillants, ils n'eurent pas beaucoup plus de vie que les personnages de ses vaudevilles ; seulement ils furent de plus haute taille.

Il n'y a point à s'étonner de ces rapports littéraires entre les vaudevilles de M. Scribe et ses comédies. Il entreprit au Théâtre-Français un genre d'industrie assez semblable à celle de ces propriétaires qui, pour faire rendre au même terrain plus d'argent, construisent, sur une maison déjà bâtie, deux ou trois étages de plus, au risque d'écraser les fondations ; sur ses anciens vaudevilles, M. Scribe bâtit des comédies.

Dans la *Camaraderie*, par exemple, il est impossible de méconnaître le sujet que l'auteur développa d'abord dans le *Charlatanisme*. De même, dans le *Verre d'eau*, n'aperçoit-on pas, avec un peu plus d'attention, une réminiscence du *Diplomate*, brodée sur un fond anecdotique emprunté à l'his-

toire de la reine Anne? L'idée des grands effets sortant des petites causes, la royauté du hasard proclamée, la destinée d'un homme sans influence mêlée à son insu aux plus grandes affaires, ne se retrouvent-elles pas dans les deux pièces? et, si l'on ajoute à cette donnée celle de la *Reine de seize ans*, qui se reflète dans le penchant de la reine Anne pour Masham, et jusque dans le dénoûment du *Verre d'eau*, n'aura-t-on pas retrouvé toute la génération de cette comédie, sorte de mosaïque spirituellement composée de pièces de rapport? La *Chaîne* offre matière aux mêmes réflexions; cette comédie est issue en droite ligne de deux vaudevilles représentés au Gymnase. Dans le premier, l'auteur a pris l'idée mère de sa comédie, dont l'objet est de représenter le tableau des *inconvénients* de ces mésalliances du cœur qui rapprochent deux personnes appartenant à des classes différentes de la société; dans le second, il a pris tout le développement de sa pièce, la peinture des ennuis, des dangers et des angoisses de toute nature qu'on trouve dans les liaisons coupables où l'on poursuit le bonheur. Il a en outre emprunté aux deux pièces quelques types et quelques caractères [1]. Chose digne de remarque, pour trouver une morale à tout ce théâtre, morale peu élevée, il faut la chercher dans les calculs de l'intérêt, et non dans les sentiments de la conscience; elle a moins d'horreur pour le vice que de crainte pour les ennuis et les embarras qu'il traîne à sa suite, et la vertu devient un égoïsme de plus.

Ainsi, dans *Une chaîne* comme dans la *Camaraderie*,

[1] Il est remarquable que dans cette pièce le niveau moral du théâtre tend à baisser. La comtesse de Saint-Gérand, de la comédie, bien au-dessous de la *Grande Dame* du Gymnase, ne sait pas garder, à défaut de la dignité de son caractère, celle de son rang. Émeric, le compositeur, n'a ni la générosité, ni le désintéressement du héros de la petite comédie du gymnase.

comme dans le *Verre d'eau*, comme dans le *Puff* encore, cette seconde édition du *Charlatanisme* avec un titre anglais, il n'y a pas d'idée nouvelle ; sujet, caractères, action, tout est de seconde main. Il n'y a de propre à ces pièces que l'esprit que l'auteur y a semé à pleines mains, les habiles combinaisons de scènes, la science des contrastes, cette finesse de dialogue qui, jusque-là, avaient fait valoir des ouvrages d'une moindre étendue. L'auteur fait, du reste, la comédie aventureuse comme il avait fait jusque-là le vaudeville hasardé ; il côtoie l'immoralité pendant cinq actes, au lieu de circonscrire en un ou deux actes cette promenade périlleuse ; c'est ainsi que, dans cette triste pièce qui a pour titre *Une passion secrète*, il offre aux regards une femme prête à faire honneur à ses dettes de jeu au prix du sacrifice de ses devoirs, et n'échappant à cette position que par une de ces circonstances qui, dans les comédies de M. Scribe, font de la vertu un hasard et de l'infamie un coup de dé.

On peut donc dire que, si M. Scribe bâtit un peu légèrement ses édifices du Théâtre-Français avec les démolitions de ses chaumières du Vaudeville, les appartements sont richement dorés. Ses comédies brillent par les détails et pèchent par l'ensemble : c'est là le génie de M. Scribe tout entier, architecte médiocre, mais grand décorateur. Cependant il faut ajouter que, dans les vastes compositions, les qualités de son talent s'amoindrirent, et ses défauts parurent davantage, sans s'être réellement accrus. Ce que l'on considère surtout dans un tableau aux proportions étendues, c'est la beauté de la conception, la largeur de la composition, et la vérité générale des coloris. Or ce sont là précisément les côtés défectueux du talent de M. Scribe, dont les aperçus sont plus fins que vastes, les lignes ingénieusement brisées plutôt que largement dessinées, le coloris brillant plutôt que vrai. Si

l'on transportait le style coquet des tableaux de genre de Watteau dans un tableau d'histoire, l'effet pourrait ne pas en être heureux ; il y a quelque chose de cela dans un talent formé par le vaudeville et plus tard appliqué à la comédie ; les broderies délicates et gracieuses semblent souvent maigres et sans proportion avec l'étendue d'un tableau de mœurs et de caractères, et les mots spirituels, ces astres du vaudeville, ne sont plus que des étincelles dans la comédie.

S'il est un ouvrage dans lequel on puisse étudier les qualités comme les défauts de M. Scribe, c'est celui qui a pour titre *Bertrand et Raton ;* on trouve en outre, dans cette pièce, une occasion de signaler la tendance morale de l'ensemble du théâtre de l'auteur. Dans *Bertrand et Raton*, M. Scribe a voulu faire le Figaro de son temps, mais un Figaro pris au rebours. Beaumarchais écrivait pour une époque où toutes les supériorités sociales allaient être renversées par la démocratie ; c'est pour cela qu'il a sacrifié les grands seigneurs dans la personne d'Almaviva, le juge dans la personne de Bridoison, et exalté le peuple dans la personne de Figaro. Qu'importe la supériorité de convention du comte ? Il est un jouet dans la main de Figaro, qui fait danser, avec un fil, cette pompeuse marionnette ; la comtesse, de son côté, est la vassale de l'esprit de son valet et de l'adresse de sa soubrette. Tout réussit, tout cède, tout sourit au tout-puissant Figaro, qui raille, conduit, domine, étonne tout le monde. M. Scribe, qui venait après la Révolution de 1830, révolution faite à l'Hôtel de Ville, à la suite d'une émeute, dont les acteurs plébéiens se trouvèrent presque aussitôt éconduits de la scène, après avoir réussi, sans le vouloir, à faire M. de Talleyrand ambassadeur à Londres, a retourné la pensée de Beaumarchais. Son Bertrand de Rantzau, c'est le Figaro grand seigneur ; son Raton Burchenstaff, c'est l'Almaviva populaire.

On croirait voir la revanche de la *Folle Journée :* quolibets, friponnerie d'une part, crédulité de l'autre, rien n'y manque, et l'Almaviva, grand d'Espagne, ne s'était pas donné plus de peine pour faire épouser Suzanne à son coquin de valet que l'Almaviva de la boutique ne s'en donne pour faire arriver au pouvoir ce rusé seigneur qui se moque de lui.

A qui demanderait comment M. Scribe, le poëte de la société d'argent, s'est décidé à jeter sur elle l'ironie à pleines mains, il faudrait demander comment Casimir Delavigne, l'auteur de la *Parisienne*, a composé les *Enfants d'Édouard*. Il y a, dans la carrière des auteurs, des énigmes littéraires qui s'expliquent par le caractère des hommes et les circonstances. Casimir Delavigne et M. Scribe étaient, on l'a dit, de grands maîtres dans l'art de saisir l'à-propos et d'arriver par là au succès. Remarquez que, dans les *Enfants d'Édouard*, Casimir Delavigne, le poëte tragique de la société d'argent comme M. Scribe en était le poëte comique, la traita aussi durement que ce dernier dans *Bertrand et Raton*. Les plaisanteries de Buckingham contre les négociants de la Cité, qui se mêlent de faire des révolutions, sont aussi acérées que les épigrammes de Bertrand de Rantzau contre les Catilinas de boutique. Pour que deux esprits d'un savoir-faire aussi remarquable se soient rencontrés dans la même pensée, il faut qu'elle leur ait été indiquée par la situation. C'était, en effet, la situation qui les inspirait tous deux. M Scribe, dans *Bertrand et Raton*, comme Casimir Delavigne dans les *Enfants d'Édouard*, répondit à un sentiment général de moquerie, qui, après la Révolution de 1830, se répandit dans l'atmosphère contre l'aristocratie d'argent, sentiment dans lequel se rencontrèrent les ambitions déçues de la démocratie et les prétentions déchues de l'ancienne aristocratie nobiliaire, également exclues, et par conséquent

coalisées contre cette puissance nouvelle, qui, comme tous les pouvoirs en France, payait sa bienvenue aux épigrammes et aux chansons. L'aristocratie d'argent n'était pas plus à l'abri des ridicules que les autres pouvoirs, et son élévation même mettait ces ridicules en lumière. Ceux qui en faisaient partie ne furent pas les derniers à se joindre à ce mouvement d'hilarité maligne, et, en se mettant tacitement au nombre des exceptions, ils firent bon marché des grâces équivoques de leurs voisins et de la manière plus ou moins empruntée dont ils jouaient un personnage nouveau pour eux, procédé que ces voisins leur rendirent avec usure. Il faut ajouter qu'il y avait, dans les suites de la Révolution de 1830, des résultats si imprévus, qu'ils prenaient le caractère d'un haut comique. C'était, par exemple, une chose si étrange que de voir cette révolution détruire la fortune de M. Laffitte et refaire celle du prince de Talleyrand, que tous les esprits, quelle que fût leur nuance politique, en demeurèrent frappés. Il y avait un grand succès à obtenir en répondant à cette pensée publique; M. Scribe l'obtint.

Aussi, dans *Bertrand et Raton*, tous les rôles sont sacrifiés à Bertrand, comme dans la pièce de Beaumarchais tous les personnages pâlissent devant Figaro. M. Scribe s'est attaché, comme Beaumarchais, à peindre en beau le personnage qui est le type de l'intrigue et de la corruption. Il est impossible d'accorder le moindre intérêt à tout le reste : la reine-mère est si platement ambitieuse, le colonel si lâche, Raton si stupide, son fils si déclamateur, la jeune comtesse si effrontée, que, pour faire quelque chose de son intérêt, il faut nécessairement l'accorder à ce Bertrand de Rantzau, si spirituellement cynique, qui fait profession d'égoïsme avec tant de grâce, et qui, après avoir excité les passions de toute une salle, se cache derrière un paravent avec une poltron-

nerie de si bon goût. Rantzau, c'est le couplet de facture fait homme; M. Scribe a tant aimé ce personnage, qu'il a fondu en lingots dans son rôle la monnaie de deux ou trois cents couplets. On ne saurait croire quelle fatigue on éprouve, à la longue, à entendre cette horloge impitoyable qui, à chaque minute, sonne un bon mot. Mais l'immoralité de cette conception motive de plus graves réflexions. Toutes les fois qu'au théâtre le beau rôle est pour de pareils caractères, la morale publique est atteinte. Si l'on persuade à tout un peuple que ce qu'il y a de plus admirable au monde, c'est le métier de roué politique, si on réhabilite à ses yeux le bien joué de l'intrigue, la couardise rehaussée d'épigrammes et la fourberie spirituelle, les notions du juste et de l'injuste s'effacent, et la conscience publique se corrompt.

Le succès de *Bertrand et Raton* fut grand, mais il n'égala pas celui de la *Folle journée*. Beaumarchais avait eu du Figaro dans sa vie; c'est pour cela qu'il a si bien réussi dans la création de ce rôle. Il faudrait avoir eu du Rantzau dans sa carrière, avoir joué, avec des dés pipés, les peuples et les gouvernements, pour réussir dans la peinture du Figaro aristocratique ; à ce titre, il n'y avait qu'un seul homme qui pût l'écrire, et cet homme n'était pas M. Scribe. La *Folle journée* est une amère et mordante invective, écrite dans un accès de fièvre par un homme irrité, passionné, révolutionnaire. La contre-partie que M. Scribe a voulu en donner n'est qu'un élégant persiflage composé à froid par un observateur indifférent et spirituel. Quoique la comédie de *Bertrand et Raton* soit l'imitation évidente de l'œuvre de Beaumarchais, il y aurait plutôt un parallèle à établir entre la comédie de notre temps et un autre ouvrage contemporain, qui a obtenu un grand succès sur une scène populaire : nous voulons parler de ce drame où l'on fait rire du crime,

comme dans la comédie on fait rire du vice ; où l'on plaisante si joliment sur l'assassinat, comme dans la comédie on plaisante non moins joliment sur la corruption, la fourberie et la lâcheté. M. Scribe a délivré des lettres de noblesse à Robert Macaire, et lui a enseigné les grandes façons de la cour, et, grâce à lui, le Théâtre-Français a donné le salon aristocratique du genre, dont le théâtre de la Porte-Saint-Martin avait donné l'auberge[1].

C'est ainsi que, tandis que le drame présentait, comme nous l'avons dit, une des tendances du mouvement intellectuel de l'époque, la passion furieuse, l'impatience du présent, les chimères d'un nouvel idéal social, rêvé par les espérances de la jeunesse et celles d'une partie des classes populaires, avec un fond de violence désordonné, de confiance fougueuse dans la force individuelle, de mépris pour la force sociale, la comédie, personnifiée dans M. Scribe, présentait une autre tendance de l'époque, l'indifférence en matière d'idées, le culte exclusif de l'intérêt, la morale égoïste de l'utile, la religion de l'argent, l'apothéose du succès. On retrouvait donc au théâtre, contre l'opinion exprimée par M. Scribe, une image assez exacte de ce qui se passait dans la société.

[1] L'*Auberge des Adrets* est la première pièce où le type de Robert-Macaire ait été présenté.

V

RÉACTION DE LA TRAGÉDIE CONTRE LE DRAME. — MADEMOISELLE RACHEL. MM. PONSARD.—LATOUR DE SAINT YBARS : LUCRÈCE, AGNÈS DE MÉRANIE, VIRGINIE. M. ÉMILE AUGIER.

Il y avait eu quelque chose de si excessif dans les allures du drame moderne, tel qu'il s'était personnifié dans le théâtre de M. Victor Hugo, qu'un mouvement de réaction devenait inévitable ; il éclata après les *Burgraves* en 1843, mais il datait de plus loin. Dès 1838, un symptôme avant-coureur s'était produit sur la scène : la tragédie classique des grands maîtres du dix-septième siècle, qui semblait avoir expiré avec Talma, reparut sous les traits d'une jeune fille qui la ressuscitait à l'admiration et au succès. Quelques hommes de goût commencèrent à soupçonner une renaissance de la littérature classique ; le public courut, sur leur parole, au théâtre pour vérifier le fait, et voici les nouvelles qu'il en rapporta : Une jeune fille de dix-sept ans, qui avait passé son enfance dans la condition la plus infime de la société, se trouvait être une princesse de Racine et une héroïne de Corneille ; Hermione, avec ses tragiques colères, était sortie de son tombeau ; la républicaine Émilie reparaissait impétueuse et terrible ; la fière et dédaigneuse Laodice ; Phèdre, éloquente et passionnée ; Camille, furieuse et la bouche ouverte pour maudire, se présentaient devant le parterre étonné et ravi de les revoir. Est-ce que Racine ne serait pas défini-

tivement mort? Corneille ne serait-il pas sans retour oublié?

Eh non certainement! Le beau et le vrai, quand ils arrivent à la perfection des chefs-d'œuvre, sont immortels, quelle que soit l'école; ils peuvent subir des éclipses comme le soleil, dont ils sont un rayon, mais ils reparaissent; il n'y a que le faux et le mauvais qui s'éteignent au souffle des siècles, comme des flambeaux allumés pour éclairer une soirée de plaisir. Il suffisait donc que mademoiselle Rachel, une jeune fille, ignorée la veille, s'éveillât au sentiment des beautés éternelles que contiennent les chefs-d'œuvre tragiques du dix-septième siècle, pour que ces tragédies, toujours admirables à la lecture, attirassent la foule au théâtre, malgré ce que leur cadre extérieur, leurs scrupules littéraires, et quelques-uns de leurs accessoires qui portent le millésime de leur époque, pouvaient avoir de peu en harmonie avec le goût et les habitudes d'esprit de notre temps.

Grâce à ce nouvel interprète, les tragédies du théâtre du dix-septième siècle semblaient, à ceux qui n'avaient point vu Talma, paraître au théâtre pour la première fois. Combien on admirait *Nicomède*, cette étude pleine de la grandeur familière qui est le propre du génie de Bossuet et de Corneille! *Nicomède*, c'est, à parler vrai, le duel de la dignité royale contre l'orgueil romain; le rôle de Mithridate est en germe dans celui de Nicomède; ou, plutôt, Mithridate est un Nicomède vieilli. Ce qui distingue ce rôle de tous les autres, c'est cette moquerie sérieuse qui éclate dans chaque vers. La reine Laodice est une nuance du même caractère: aussi fière que Nicomède, parce qu'elle est reine; plus gracieuse, parce qu'elle est femme. Le vieux roi Prusias est une expression naïve de ces mortelles défaillances qui venaient saisir les rois de l'Asie sur leur trône lorsqu'ils arrêtaient leurs re-

gards sur ces terribles républicains de Rome qui menaçaient non-seulement leur royaume, mais leur vie. Quant à Flaminius, c'est le véritable ambassadeur romain qui impose ce qu'il réclame. Mademoiselle Rachel aidait le public à comprendre tout cela ; elle était si à l'aise dans le rôle de fierté royale et de superbe tendresse de Laodice ; sa voix, sa physionomie, son jeu, exprimaient, avec un naturel si noble, les sentiments de généreuse indignation, d'amère et dédaigneuse ironie! elle accablait Prusias de son courage, Flaminius de sa fermeté, animait Nicomède de son ardeur ; elle était grande, elle était reine.

Et où donc cette jeune fille avait-elle deviné le secret de la grandeur royale? Qui donc lui avait donné cette dignité de maintien, ce geste qui commande, cette physionomie qui impose, cette voix qui règne ? Demandez à celui qui jette souvent, dans le coin écarté d'une forêt inconnue, une de ces fleurs naturelles qui ravissent de leur éclat et embaument de leur parfum le promeneur solitaire. Heureuses les intelligences qui ne profannent point ces dons précieux ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors mademoiselle Rachel devinait ce qu'elle n'avait pu apprendre, marchait, parlait, s'asseyait, se levait en reine. Rappelant par sa pose ces statues antiques qu'elle n'avait peut-être jamais étudiées, elle trouvait le secret de ces gestes et de ces intonations de voix qui traduisent à la foule les idées et les sentiments dont les grands hommes de notre littérature ont animé leurs vers.

Il est incontestable que cette renaissance des chefs-d'œuvre classiques du dix-septième siècle, due au talent de mademoiselle Rachel, coïncidait avec les excès du drame romantique qui prépara les esprits à une réaction littéraire. A cette époque, la jeune tragédienne, dans toute la pureté de ses succès, n'était point descendue jusqu'aux reconnaissan-

ces aventureuses qu'elle tenta depuis sur le terrain de la littérature contemporaine ; elle tenait rigueur au drame moderne, et elle ne s'était essayée ni dans *Adrienne Lecouvreur*, ni dans la *Lydie* de M. Ponsard, ni dans la *Cléopâtre* de madame de Girardin; encore moins avait-elle chanté la *Marseillaise* sur la scène. Elle mettait sa gloire à n'être que la traduction vivante de Corneille et de Racine. La bonne compagnie, pleine de gratitude pour celle qui venait de ressusciter les chefs-d'œuvre du grand siècle, l'adoptait, et, non contente de lui prodiguer ses applaudissements, lui accordait le droit de haute naturalisation dans ses salons, où elle n'avait rien à apprendre, tant la dignité du maintien et le secret des grâces nobles et fières semblaient lui être naturels. C'était l'âge d'or de cette renaissance littéraire et aussi de cette jeune renommée.

Pendant que mademoiselle Rachel s'élevait ainsi et qu'elle relevait avec elle la tragédie, le drame moderne succombait sous les débauches du talent de M. Hugo et de M. Alexandre Dumas, infidèles à toutes leurs promesses. Les maîtres de la nouvelle école avaient prétendu avoir seulement contre eux les préjugés de ceux qui exigeaient que toutes les œuvres nouvelles fussent servilement jetées dans le moule de celles de Corneille et de Racine ; mais le public commençait à s'apercevoir que le principal défaut de leurs ouvrages, c'était de manquer de ce naturel au nom duquel ils avaient protesté contre le théâtre classique, et d'être en dehors des lois de la vérité humaine et de la logique qui étend son empire sur toute chose; car les passions, dans leurs plus grands égarements, ont encore leur logique, et les faits ont un enchaînement et une progression qu'on ne peut méconnaître sans violer les règles de l'art. L'absence de ces qualités se fit sentir aux artistes mêmes qui étaient les interprètes les plus

accrédités du drame moderne. Tout concourait donc à faire croire que le jour d'une restauration du genre classique était arrivé ; comme l'a dit ingénieusement un critique plein d'esprit et de goût[1], « il semblait que, la Champmêlé étant revenue, Racine allait revenir. »

Ce fut dans ces circonstances que M. Ponsard fit représenter *Lucrèce*. Cette pièce, début d'un jeune poëte, fut accueillie comme un chef-d'œuvre : en l'applaudissant au mois d'avril 1843, on protestait contre les *Burgraves*, représentés dans le mois de mars précédent. Le public français, comme cela lui arrive quelquefois dans des questions encore plus importantes, croyait s'enthousiasmer sincèrement pour l'avénement d'un nouveau théâtre, quand il ne faisait que se venger du dégoût et de l'ennui qu'avaient fait naître en lui les aberrations inexcusables du drame moderne.

Il fallut quelque temps pour dissiper cette illusion. Sans doute *Lucrèce* n'était pas une œuvre sans mérite, mais sa valeur littéraire avait été singulièrement surfaite : c'était l'étude consciencieuse et mêlée de qualités et de défauts d'un jeune homme qui, fatigué des bizarreries et des monstruosités du théâtre moderne, s'était enfermé avec un sujet antique et avait dessiné, d'après Tite-Live, quatre grandes figures d'un drame écrit dans l'histoire des premiers siècles de Rome. Il régnait dans cette composition une simplicité assez cornélienne ; les lois du bon sens y étaient respectées, et l'action, quoiqu'un peu lente, allait à son but ; en outre, la langue du poëte, souple et flexible, n'était dépourvue ni d'éclat, ni de fraîcheur, quoiqu'elle ne fût pas encore fixée, et son vers, dans les bons endroits, semblait renouer la tradition savamment naïve du vers d'André Chénier.

[1] M. Armand de Pontmartin.

Il n'en fallait pas tant, avec la disposition des esprits, pour obtenir un triomphe. Mais ce triomphe, hors de toute proportion avec le mérite réel de l'ouvrage, était un danger pour l'avenir littéraire du poëte lui-même ; cette admiration outrée du public, en lui prêtant un chef-d'œuvre, s'arrogeait le droit d'en exiger un de lui quand il viendrait à faire représenter un second ouvrage, qui ne retrouverait plus, pour l'embellir, la complicité d'un enthousiasme réactionnaire. *Lucrèce* rendait d'avance impossible le succès d'*Agnès de Méranie*, que le public, satisfait de la revanche qu'il avait prise contre les excès du drame moderne, devait juger avec un esprit plus calme et plus défiant. Ce fut ce qui arriva. *Agnès de Méranie*, jouée trois ans après *Lucrèce*, éprouva un échec qui n'était pas plus motivé que le succès excessif de la première tragédie de M. Ponsard. Le public punit cet écrivain de n'avoir pas mérité, par un chef-d'œuvre, l'enthousiasme qu'il avait gratuitement prodigué à un ouvrage estimable en soi : il fut ainsi deux fois injuste envers M. Ponsard, d'abord par trop de faveur, ensuite par trop de sévérité.

Agnès de Méranie, en effet, était loin d'être inférieure à *Lucrèce*. Sans doute on peut reprocher à cette pièce des lenteurs dans l'action ; mais *Lucrèce* ne marche point d'un pas plus rapide ; la nécessité classique que s'est imposée l'auteur de remplir un cadre de cinq actes, lui a nui dans son second ouvrage, où il n'a pas mis assez à profit les ressources qu'il aurait pu tirer des grandes figures du temps, le clergé, la noblesse et même les communes qui commençaient à naître; mais le public, moins préoccupé, se fût aperçu que la même nécessité ne lui avait pas moins nui dans sa première étude. S'il y a, dans *Agnès de Méranie*, des anachronismes d'idées, applaudis, du reste, par le public ravi d'entendre parler Philippe-Auguste de l'unité politique de la

France et de l'indépendance du pouvoir temporel, comme en aurait pu parler le Parlement cinq siècles plus tard, il y avait également des anachronismes d'idées dans *Lucrèce*, où Sextus semble plutôt un Romain de la décadence qu'un Romain des premiers siècles, et l'on pouvait en outre reprocher à cette tragédie une recherche de la couleur locale et une affectation de simplicité qui va quelquefois jusqu'à la puérilité. En revanche, les qualités admirées dans *Lucrèce* se retrouvent dans *Agnès de Méranie* à un plus haut degré peut-être. Les sentiments naturels y sont exprimés avec plus de fraîcheur et de vérité, les douces affections du foyer, les joies de la famille y trouvent d'harmonieux échos. Le caractère d'Agnès, cette Bérénice chrétienne, comme on l'a nommée, mais une Bérénice épouse et mère, est une création touchante où respire une tendresse vraiment élégiaque, et l'on ne saurait reprocher à l'auteur que cet empoisonnement, non-seulement contraire à la vérité historique, mais aux croyances et aux mœurs du temps, par lequel il tranche si vulgairement cette destinée qui trouva dans la douleur un poison assez puissant. Enfin le poëte est devenu plus maître de son instrument : sa langue ingénieuse, qui ressemble à un métal de composition où s'allient des styles de sources diverses, manque souvent d'unité, et les traces des écoles auxquelles elle a puisé s'y font sentir, mais elle a de la fermeté et en même temps de la souplesse [1].

[1] Il n'y a certainement dans *Lucrèce* aucun passage qui, au point de vue du style, puisse soutenir la comparaison avec les vers que le poëte a mis dans la bouche d'Agnès :

Philippe, mon seigneur, chère âme de ma vie,
Va ! c'est bien à toi seul que je me sacrifie !
Que n'es-tu comme moi de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris !
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!

Que manqua-t-il donc à M. Ponsard pour réussir dans ce second essai? L'à-propos qui avait fait le succès de son premier ouvrage. Il prit une réaction passagère pour une restauration définitive du genre classique, et crut que, parce que le public, indigné des débauches du drame moderne, avait donné à cette indignation la forme d'applaudissements prodigués à une étude plus raisonnable et plus correcte, composée d'après Corneille, ce même public retrouverait le même enthousiasme, trois ans plus tard, pour applaudir une étude des luttes intérieures du cœur d'après Racine. Il y avait là une erreur d'appréciation qui fut la source d'un grave mécompte. Au moment même où les Lacédémoniens venaient de montrer à leurs enfants un ilote ivre, il est possible que ceux-ci arrêtassent avec intérêt leurs regards sur le citoyen sobre qui traversait la rue d'un pas ferme; mais, l'objet de cette comparaison une fois éloigné, le spectacle de cette sobriété ne produisait plus la même sensation: c'est là l'explication du changement d'opinion qui fit la fortune des deux pièces.

M. Ponsard, vraisemblablement étourdi de la chute de la

Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol,.
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
Oh! mes bois, mes vallons, ma campagne connue!
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux!
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue!
— Hélas! ce n'est qu'un rêve! . . . . . .
Que vais-je imaginer! un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,
Toute cette innocence et toutes ces candeurs,
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs!
Ah! l'âme que la gloire une fois a touchée,
Est pour le bonheur calme a jamais desséchée;
Elle garde en sa chute un désespoir hautain
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin;
Du haut de sa ruine, elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.

seconde, se jeta hors de ses voies. Il renonça à ce rôle de chef de la réaction classique qu'on lui avait décerné, et en composant le drame de *Charlotte Corday*, d'après les *Girondins* de M. de Lamartine, ce livre prestigieux qui enivrait alors les intelligences, il se précipita précisément dans le mouvement contre lequel il était venu protester. Cette instabilité d'idées et cette inconsistance littéraire ôtèrent de l'autorité à ce talent qui, en cherchant à conserver dans la peinture du chaos révolutionnaire, quelque chose de la rectitude des lignes et de la sagesse de sa manière première, ne réussit qu'à devenir froid, embarrassé et faux.

M. Ponsard, dans le drame de *Charlotte Corday*, avait voulu sacrifier au succès ; ce dieu capricieux n'accepta point le sacrifice. Alors le chaste auteur de *Lucrèce* et d'*Agnès de Méranie*, de plus en plus infidèle à ses débuts, chercha, dans *Horace et Lydie*, à réveiller le sensualisme chanté, sur le seuil de la décadence romaine, par la philosophie épicurienne, au bruit des cascades de Tibur. Cette pièce, fade débauche littéraire d'après l'antique, qui devint, pour mademoiselle Rachel l'occasion d'une débauche scénique, n'était ni digne de Melpomène, ni digne de M. Ponsard. Pendant cette regrettable phase de son talent, le poëte échoua dans une tentative peu raisonnable et peu louable. Ce ne fut que plus tard que, amoindri dans son autorité de chef d'école par la contradiction de ses essais, et même atteint dans sa dignité littéraire par l'inconsistance de ses idées et les aventures auxquelles il avait laissé entraîner son talent, il revint à son genre véritable et retrouva le succès.

M. Ponsard n'avait pas été le seul à saisir l'à-propos de la réaction qui se fit contre le théâtre romantique, décrédité par les excès et les défauts des drames de M. Victor Hugo. Il faut nommer, après lui, M. Latour de Saint-Ybars, qui,

deux ans plus tard[1], rappela le succès de *Lucrèce*, sans l'égaler néanmoins, par celui de *Virginie*.

C'est une belle légende que celle de Virginie; la tragédie semble taillée tout entière dans Tite-Live, et ce sujet a tenté de tout temps les auteurs tragiques. Alfieri, en Italie; Lessing, en Allemagne; en France, Mairet, dès 1628; Leclerc, en 1645; Campistron, en 1685; Labaumelle et Chabanon, en 1769; Le Blanc, en 1781; La Harpe, en 1785, Doigny, en 1791; Guiraud, en 1827, ont écrit des pièces sur ce sujet.

Lucrèce et *Virginie* sont deux des histoires les plus tragiques que puisse rencontrer le génie du poëte, et, pour le théâtre, *Virginie* est incontestablement supérieure à *Lucrèce*. L'infériorité de Lucrèce, c'est qu'elle est une victime moins pure; le cœur et l'esprit du spectateur ne peuvent lui pardonner ce que ses parents et son mari même lui pardonnent: on l'avait trop aimée et trop admirée pour se faire à l'idée de la revoir flétrie. Il n'y a point d'injustice dans ce sentiment. Lucrèce est plus orgueilleuse encore que chaste: elle a immolé la réalité de la vertu à la réputation, qui n'en est que l'ombre; tandis que Virginie est sacrifiée par son père, comme une pure victime, à la chasteté. Pour demeurer convaincu de la supériorité, non-seulement morale, mais dramatique, du caractère de Virginie sur celui de Lucrèce, il suffit de comparer la scène du retour de Virginie échappée aux mains d'Appius, dans la tragédie de M. de Saint-Ybars, à celle où Lucrèce paraît devant son mari et tous ses parents, dans la tragédie de M. Ponsard. Autant Virginie est naturellement belle et intéressante, autant M. Ponsard a été obligé d'employer d'art pour arriver seulement à faire supporter Lucrèce.

[1] En avril 1845.

La supériorité de M. Ponsard, c'est qu'il a le premier saisi l'à-propos et qu'il a servi de modèle à M. Latour de Saint-Ybars, qui, averti par ce succès, cherche visiblement à imiter les qualités et en même temps les défauts de celui qui a ouvert la voie. Ainsi, après et d'après M. Ponsard, M. de Saint-Ybars a curieusement recherché les détails archéologiques et fait abus de la couleur locale : il y a, dans sa tragédie, des tirades entières, destinées à faire connaître au public les rites et les cérémonies des dieux lares et les usages suivis dans les mariages; cette érudition, qui a sa place dans les *Voyages du jeune Anacharsis*, produit, dans une tragédie, l'effet d'un placage. Qu'importe au spectateur la manière dont on disposait à Rome les guirlandes et les bandelettes? Quel intérêt peut-il prendre à des vers uniquement destinés à lui rappeler que la fiancée plébéienne offrait un rayon de miel aux dieux lares, avant de quitter les foyers paternels, et, quand la nourrice de Virginie lui explique le sens des présents envoyés par son fiancé Icilius, ne tombe-t-elle pas dans le ridicule où tomberait, de nos jours, une personne qui expliquerait à une jeune fille l'usage des objets que contient une corbeille de mariage ? Il est trop clair que le poëte parle pardessus la tête du personnage au public. Ce qui importe, c'est de faire connaître au spectateur tout ce qui peut l'aider à comprendre l'action dramatique, tout ce qui peut augmenter son indignation contre le vice, son enthousiasme pour la vertu, et subsidiairement tout ce qui peut lui faire connaître une image fidèle de la vie humaine dans le temps auquel l'action dramatique se rattache : de là vient qu'une des meilleures scènes de la tragédie de *Virginie* est celle où l'auteur place Virginius, le plébéien, en face de son patron, le patricien Fabius.

La tragédie de *Virginie* obtint un succès dont, à plusieurs

points de vue, elle n'était pas indigne. Il est vrai qu'elle trouva un éminent interprète dans mademoiselle Rachel : la jeune tragédienne, qui, découragée à cette époque par la diminution de ses succès, songeait à s'éloigner du théâtre, n'aborda ce rôle qu'avec un sentiment de tristesse, comme une tentative suprême qui devait décider de sa destinée ; ce sentiment ajouta aux belles qualités tragiques qui avaient déjà fait sa réputation, de nouvelles qualités qui causèrent de douces surprises au public. Lorsque, vers la fin de la pièce, les licteurs d'Appius entourent la maison de Virginius, il se fait dans le cœur de Virginie une révolution en harmonie avec les tendances du cœur humain. Jusque-là, elle a lutté parce qu'elle a espéré ; maintenant qu'elle n'espère plus, elle s'abandonne au courant de sa destinée ; sa force est épuisée, elle connaît son père ; elle sent qu'elle va mourir, et le couteau de Virginius est déjà sur son sein. A cette pensée de la mort, son cœur se fond, ses larmes viennent, et, par un sentiment qui rappelle celui de Jephté marchant vers le lieu du sacrifice, Virginie dit adieu à cette demeure où se sont écoulées ses jeunes années, et à tous les objets quelle ne doit plus revoir :

Adieu donc, ma maison paternelle !
Doux foyer où je vois ma place accoutumée,
Berceau de mon enfance où je fus tant aimée,
Esclaves, serviteurs qui viviez avec nous,
Vous qui m'avez portée enfant sur vos genoux !
Adieu, lit vénérable où je perdis ma mère !

Il faut avoir entendu mademoiselle Rachel dire ces vers avec une inexprimable sensibilité, un regard qui meurt, une voix qui s'éteint, des bras qui retombent, un corps qui s'affaisse, pour savoir tout ce que l'accent de la voix humaine,

la puissance de la physionomie et l'éloquence du geste peuvent ajouter aux paroles.

Le succès de la *Virginie* de M. Latour de Saint-Ybars concourait donc, avec le succès de la *Lucrèce* de M. Ponsard, à faire illusion au public. Il crut à une renaissance de la tragédie classique ; il n'y avait là qu'une preuve nouvelle de la jeunesse immortelle des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle, qui, lorsqu'ils rencontrent au théâtre un talent capable de les interpréter, ravissent les spectateurs par leurs beautés éternelles, toujours chères aux lecteurs. Le succès qu'avaient obtenu des œuvres nouvelles, recommandables à plus d'un titre, mais dépourvues de cette originalité qu'on rencontre dans les grands types de la littérature classique, et de cette conformité aux besoins intellectuels de notre époque qu'on trouve dans quelques œuvres modernes, n'avait été qu'un succès de reflet, transitoire comme le mouvement de réaction qui l'avait favorisé. Il n'était donné à personne de ressusciter les circonstances sociales et intellectuelles qui, coïncidant avec le génie de plusieurs grands hommes, avait produit les chefs-d'œuvre qui seront l'éternel honneur de notre langue. Les circonstances, les écrivains, le public, tout manquait pour cette résurrection. La mission littéraire de mademoiselle Rachel, cette éminente artiste, bientôt tristement sortie de ses voies, aurait dû être d'entretenir le feu sacré de nos anciens chefs-d'œuvre en les maintenant sur la scène, mais en renonçant à l'espoir de rallumer de nouveaux flambeaux à cette flamme qui échauffe et éclaire, sans pouvoir être transférée hors de son foyer.

M. Ponsard, et après lui M. Latour de Saint-Ybars, dans la tragédie, et M. Émile Augier, leur analogue dans la comédie, furent donc l'expression de ce retour à la sobriété littéraire qui se manifesta après les grandes orgies de la scène.

On applaudit, en effet, dans la *Ciguë*, une fraîche et touchante idylle, composée, d'après l'antique, avec un souffle de jeunesse poétique qui rappelle quelquefois André Chénier; mais l'*Homme de bien* vint bientôt montrer après la *Ciguë*, comme *Agnès de Méranie* après *Lucrèce*, que le temps et l'espace manquaient à cette réaction.

La comédie, dans l'*Homme de bien*, revient aux combinaisons scéniques et à la morale du théâtre de M. Scribe : l'influence toute-puissante du hasard sur la vertu et sur le vice, le triomphe du bien-joué et de l'intrigue, le contraste des mots avec les choses, le roué qui a des mœurs, malgré son parlage de vices, l'homme de bien qui agit en malhonnête homme malgré son parlage de vertu ; et puis, au bout de tout cela, le dénoûment de *Tartufe* retourné : Orgon plus que jamais sous le charme, Damis subjugué, Elmire convaincue, et Tartufe lui-même presque tenté de croire à sa propre vertu. Il n'y a guère qu'une chose qui soit restée à M. Augier de sa première manière, sa langue poétique abondante, facile, pittoresque, avec des grâces jeunes, naturelles, mais cependant entachées de crudités gauloises qui rappellent la tentative malheureuse de Casimir Delavigne dans le *Conseiller rapporteur*.

Ce sont là les principaux traits de l'histoire du théâtre pendant cette période. Des scandales inouïs en marquent le début [1]. La réforme dramatique annoncée par M. Victor Hugo

[1] Non-seulement les moralistes, mais les poëtes ont signalé ces scandales en les flétrissant. Ainsi, dans la pièce intitulée *Melpomène*, l'auteur des *Iambes*, M. Barbier, s'écrie :

Les théâtres, partout, sont d'infâmes repaires,
Des autels de débauche, où le vice éhonté
Donne pour tous les prix leçons d'impureté.
C'est à qui chaque soir, sur les planches banales,
Étalera le plus de honte et de scandales.

aboutit aux *Burgraves*. Une réaction classique succède à cette pièce, réaction motivée quant à la restauration des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, mais sans portée quant à la restauration de la tragédie en elle-même. Le goût littéraire du temps demeure plus favorable au drame et à la comédie, disposé d'ailleurs à accueillir, sans distinction d'école, toute œuvre animée d'un souffle de jeunesse et d'inspiration. MM. Casimir Delavigne, Scribe, Alexandre Dumas, avec des esprits divers, défrayent les principales scènes. MM. Ponsard et Augier commencent à paraître derrière eux. Mais, sauf quelques exceptions, le caractère dominant de la littérature dramatique, c'est l'abaissement du niveau moral du théâtre. Il flatte les passions, les travers du temps, plus qu'il ne les corrige. L'atmosphère malsaine qu'il fait respirer à la génération nouvelle, contribue à troubler les esprits et à corrompre les cœurs.

LIVRE DIXIÈME

ROMAN

I

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Il n'y a rien de fortuit dans la littérature : les phénomènes généraux qui se produisent dans son sein puisent leur raison d'être dans le mouvement général des idées ; en étudiant attentivement ce mouvement, on doit trouver l'explication du développement extraordinaire que prit le roman après la Révolution de 1830. Sous la Restauration, en effet, ce genre avait été peu cultivé, et le *Cinq-Mars* de M. de Vigny était le seul roman qui eût obtenu un grand succès à la fois littéraire et populaire, car nous ne mettons pas au nombre des fictions de ce genre l'ouvrage dans lequel M. Vitet, ce devineur du passé, a restitué, avec une érudition éclairée par une merveilleuse intuition, l'histoire de Henri III et la journée des barricades. Mais, dès qu'on entre sous le régime suivant, les noms et les œuvres se pressent en foule. Non-seulement M. de Lamartine dans *Jocelyn*, M. Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* et M. de Vigny dans *Stello* et dans *Servitude et grandeur militaires*, rapprochent la poésie du

roman, et sont suivis par M. Sainte-Beuve, qui écrit *Volupté*; mais Balzac, madame Sand, madame de Girardin, madame Reybaud, MM. Mérimée, Sue, Soulié, Alexandre Dumas, Louis Reybaud, Gozlan, de Bernard, Sandeau, Pontmartin, Saintine, Émile Souvestre, Méry, Alphonse Karr, Jules Janin, Théophile Gautier, la Landelle, Paul Féval et plusieurs autres écrivains, inégaux en talent et séparés par les idées, s'emparent de ce genre de composition et s'en servent avec un éclat et un succès dont rien jusque-là n'avait donné l'idée, en se proposant les buts les plus différents.

Dès 1835, un critique qui n'a point conquis sa renommée par son indulgence écrivait à ce sujet : «Le roman, consacré à l'analyse des passions humaines, foule aujourd'hui les cimes les plus hautes de la philosophie et de la poésie. Il a mis dans cette étude patiente tant de finesse et d'impartialité, il a dévoilé avec tant de courage les maladies qui nous dévorent, comme le renard dévorait le Spartiate, et que chacun de nous met sa gloire à cacher; il a démasqué si habilement l'égoïsme et l'impuissance, que personne ne peut contester sa pénétration et sa clairvoyance. Obligé de suivre à la trace les sentiments les plus fugitifs et les plus délicats, il a dû recourir à toutes les ressources de la langue. Il aborde naturellement comme siennes les questions les plus difficiles. Il embrasse d'un seul regard les révoltes de la famille et les ambitions hypocrites. Il participe à la fois des conversations du portique et des enseignements de la chaire chrétienne. Il se plie à tous les genres sans contrainte et sans gaucherie. Depuis la familiarité du style épistolaire jusqu'à la grandeur solennelle de l'épopée, depuis les mystiques épanchements qui se glorifient dans la franchise jusqu'à la sévérité didactique de la prédication, il ne s'interdit aucune forme de la pensée. Dans ces métamorphoses multipliées, il trouve moyen

d'être tour à tour lyrique, élégiaque, dramatique, descriptif, et de fonder dans une harmonieuse unité toutes ces nuances si diverses[1]. »

Il est impossible de ne pas être frappé de l'exagération, et, sur quelques points, de la haute inconvenance de ces éloges prodigués alors d'une main trop libérale et retirés plus tard d'une main trop avare par le même écrivain[2]. La critique, célébrant la moralité du roman, au moment où il insultait les principes religieux et sociaux, comme les bienséances et les mœurs, semble soutenir une gageure paradoxale, peu digne de sa gravité. Assimiler les chaires de pestilence, comme parle l'Écriture, à la chaire d'où descend l'enseignement de la vérité, c'est rapprocher les extrêmes. Mais, malgré ces réserves, il faut reconnaître que, pendant les premières années qui suivirent la Révolution de 1830, le roman brilla, au point de vue littéraire, d'un éclat inaccoutumé, et que plus tard il obtint une popularité moins justifiée, mais cependant réelle et encore plus étendue. Plusieurs motifs concoururent à ce succès. D'abord les études psychologiques, mises en honneur par Théodore Jouffroy, dès le régime précédent, contribuèrent peut-être à inspirer, à des esprits d'élite, le goût de ces recherches intimes qui donnent l'homme en spectacle à lui-même : un disciple de Théodore Jouffroy, M. Sainte-Beuve, a dit de son maître qu'il aurait excellé dans ce genre de littérature, et il n'y a rien là qui puisse surprendre ceux qui connaissent l'esprit d'observation et de fine analyse de ce philosophe. Les progrès des tendances rationalistes qui pous-

[1] Voir les *Portraits littéraires*, par M. Gustave Planche, *Moralité de la poésie*, t. II, p. 420.

[2] M. Planche a depuis rétracté ces éloges donnés au roman moderne, en plaçant l'âge d'or du roman français dans l'époque qui a pour limites extrêmes la *Princesse de Clèves*, de madame de Lafayette, et *Eugène de Rothelin*, de madame de Souza. Voir la *Revue des Deux-Mondes* de décembre 1852.

saient les hommes de ce temps à tout décomposer et à tout expliquer, ne furent pas non plus étrangers à ce mouvement, favorisé encore par l'impulsion des doctrines de l'école romantique qui inspiraient le goût des observations exactes et minutieuses et d'une reproduction fidèle de la nature vivante et morte.

Pendant que ces causes agissaient sur les auteurs, d'autres causes agissaient sur le public. Au sortir d'une révolution, les esprits ébranlés avaient besoin d'émotions auxquelles bientôt la réalité politique cessa de suffire. Bien des salons parisiens fermés dans les premiers temps, et la vie solitaire qu'on menait dans les châteaux, disposaient une portion des classes riches à la lecture ; d'autres lecteurs, venus du côté opposé de l'horizon, en voyant disparaître peu à peu les chimères dont se bercent toutes les oppositions, cherchaient un idéal nouveau dans les livres, et se consolaient ainsi de la perte de leurs illusions en se nourrissant d'autres chimères.

Le roman, qui revêt toutes les formes et se plie à tous les tons, s'appropriait merveilleusement à ces besoins divers des intelligences. Il distrayait du présent les mélancoliques amis du passé comme les impatients amants de l'avenir. Il pouvait en outre aborder, sous une forme dramatique, toutes les questions philosophiques, morales et sociales qui agitaient la société contemporaine ; il peignait le monde, l'expliquait, le louait ou le calomniait, et le refaisait au besoin. Plus près du mouvement d'idées et de sentiments qui emportait l'époque, que le théâtre, envahi par la fantaisie, son action devait être plus grande. Elle le fut en effet toutes les fois qu'il rencontra pour interprètes des écrivains d'un talent supérieur. Or, les écrivains de talent se tournent instinctivement vers le genre qui conduit le plus vite et le plus sûrement au suc-

cès. Un motif de plus devait les jeter dans le roman : c'était l'incertitude qui régnait sur la forme dramatique, dans une époque intermédiaire où M. Victor Hugo avait commencé une révolution théâtrale dont on ne pouvait encore augurer la destinée.

Lorsqu'on cherche quelques bornes milliaires pour s'orienter dans cette sphère de la littérature où la multitude des écrivains et la multiplicité des œuvres produisent d'abord quelque confusion, voici ce que l'on trouve.

On est d'abord frappé de quelques types généraux auxquels on peut ramener les diverses familles de romanciers. Balzac, pour caractériser chaque tribu littéraire par son chef, n'a rien de commun avec madame Sand. Balzac, c'est le panthéisme appliqué au roman, avec l'universalité d'une investigation qui s'élève à l'infiniment grand et descend à l'infiniment petit, et l'impartialité d'une indifférence sagace qui étudie tout, reproduit tout, et met sa gloire à ne s'étonner et à ne s'indigner de rien. Balzac est le poëte des faits : il cherche la réalité avec une ardeur d'observation et une patience d'analyse que rien ne décourage. Il y a plus d'idéalisme chez madame Sand, et, en même temps, plus de rêverie, plus de passion et même de spiritualisme ; spiritualisme peu sûr de lui-même, inconséquent, plus instinctif que raisonné, qui va souvent se perdre dans le chaos du panthéisme où les intelligences de ce temps arrivent par plus d'une route; mais spiritualisme dont la trace est manifeste cependant dans la plupart des œuvres de madame Sand. On y sent en outre la protestation de l'idée contre le fait, avec un souffle de dédain contre le présent et une aspiration vers un autre avenir, qui annonce la révolution qui doit plus tard s'accomplir dans ce talent. Sauf un petit groupe d'écrivains comme MM. Mérimée et Musset, qui, se séparant du mouvement d'idées avec lequel

ils ont marché sous la Restauration, travaillent curieusement à de petits tableaux de fantaisie avec la volupté exquise d'un égoïsme littéraire qui fait de l'art pour l'art, comme on disait alors, les deux types qui trouvent leur personnification la plus brillante dans M. de Balzac et madame Sand, comprennent les nombreuses variétés d'écrivains qui, avec des talents très-divers, des esprits plutôt analogues que semblables, se rattachent cependant, par des liens plus ou moins éloignés, à ces deux races littéraires qu'on pourrait comparer aux races humaines, dont la large unité relie des peuples fort différents.

Le panthéisme et le spiritualisme à tous leurs degrés, Démocrite qui rit et Héraclite qui pleure, Rabelais et Dante, Voltaire et Rousseau, la comédie humaine et le drame humain, on trouverait à ranger sous ces deux types éternels tous les romanciers de cette époque, en laissant à chacun sa physionomie spéciale : M. Alexandre Dumas, le plus vif, le plus gai et le plus amusant conteur de sa tribu ; M. Sue, qui excelle à trouver des plans compliqués, des situations dramatiques et fortes ; M. Louis Reybaud, le père de la famille des Paturot, railleur incisif, quoique sans passion et sans fiel, des travers de son temps, mais un peu trop circonscrit dans l'actualité qui fuit ; M. Soulié, esprit sombre et plein de rancunes contre la société ; M. Gozlan, ce chercheur d'originalités, spirituel jusqu'au raffinement et peintre des nuances et des demi-tons ; madame de Girardin, chez qui la faculté dominante, c'est cet esprit français vif et primesautier dont les vives étincelles se succèdent sans s'attendre ; M. de Bernard, talent tempéré par le bon sens, et qui, mettant en tout une juste mesure, est le correctif de Balzac, comme M. Jules Sandeau et M. de Pontmartin sont, avec les qualités qui leur sont propres, une imagination moins éclatante mais plus

réglée, le correctif de madame Sand, dont ils se rapprochent par la finesse de l'analyse et le sentiment du paysage, une des gloires du roman moderne; M. Souvestre, dans le talent duquel la mélancolie bretonne s'allie à une rudesse native et à des tendances fortement démocratiques; M. Méry, dont la brillante imagination crée ce qu'elle croit observer, et, vivant dans le monde de la fantaisie, excelle à raconter, comme l'a dit spirituellement un critique, des événements inimaginables accomplis dans un pays impossible[1]; M. Alphonse Karr, de la tribu des humoristes français, qui aime à donner à la raison même la tournure du paradoxe, et se trouve, par ce côté, en rapport avec M. Gozlan, et même avec M. Théophile Gautier, qui, inférieur à l'un et à l'autre, coupe les ailes à la fantaisie pour ne pas s'élever au-dessus des régions basses du sensualisme, car sa muse cynique ne croit qu'à la matière.

Le premier fait général qui frappe donc, lorsqu'on étudie le roman dans cette période, c'est cette grande division en deux tribus intellectuelles. Les frontières qui les séparent ne sont pas toujours très-bien marquées; on pourrait même ajouter que les écrivains qui en font partie ne restent pas toujours sur leur territoire, tant il y a d'instabilité dans les esprits et de confusion dans les idées! Mais le fait de cette division n'en est pas moins réel.

Un second fait non moins remarquable, c'est la double phase qu'on peut signaler dans la carrière que le roman a parcourue depuis 1830, en indiquant la date où la première finit et où la seconde commence. Le roman est d'abord publié en volumes ou dans les revues; à cette époque, le nombre des lecteurs auxquels il s'adresse est restreint. C'est

[1] Cette appréciation est de M. de Pontmartin.

alors qu'il est inspiré surtout par deux esprits parallèles et distincts : ou il a la valeur d'une protestation individuelle, jetée par un idéalisme rêveur, irrité de ses désenchantements personnels, contre les réalités sociales; ou il aspire seulement à peindre exactement ces réalités, avec une indifférence complète pour la moralité ou l'immoralité du sujet, une tendance pessimiste dans le choix du point de vue, et une admiration instinctive pour la puissance et la force.

Dans la seconde phase, qui commence un peu après la révolution qui s'est opérée dans la presse par l'apparition des journaux à bon marché[1], le roman paraît sous une forme nouvelle : au lieu d'être publié en volumes, ou du moins par fragments étendus dans les revues, il est détaillé chaque matin au bas des journaux quotidiens; c'est l'avénement de ce qu'on a nommé le roman-feuilleton.

Cette innovation, qui entraîna de graves conséquences pour la presse politique, exerça aussi une influence marquée sur le roman. A partir de cette époque, il devient moins littéraire. Ce qu'on lit si vite n'a pas besoin d'être écrit avec une grande correction ; l'important, c'est de tenir, chaque matin, le lecteur en suspens, comme la sultane des *Mille et une Nuits* a soin de le faire avec le commandeur des croyants. Multiplier les incidents, sacrifier le vraisemblable à l'imprévu, compliquer sans cesse la situation, sauf à couper les nœuds qu'on ne peut délier, prodiguer les péripéties, en substituant la brosse au pinceau, pour remplir plus vite une toile plus étendue : voilà désormais la recette des écrivains du roman-feuilleton.

On trouve aussi chez eux, à partir de cette époque, une tendance marquée à attirer des lecteurs plus nombreux et

[1] En 1836.

moins choisis, par les grossières séductions de peintures immorales dont les contours sont fortement accusés par des pinceaux libertins. Le niveau littéraire du roman s'abaisse soûs l'ascendant toujours croissant de l'industrialisme, en même temps que le niveau politique des journaux. Sur la fin de cette seconde période, l'esprit de révolution, qui grandit de jour en jour, finit par s'introduire dans le roman sous une double forme : il peint la société à un point de vue tellement pessimiste, qu'il la fait mépriser et haïr; il propose un idéal nouveau à l'imagination, et remplace la protestation individuelle qui, au début de l'établissement de 1830, s'élevait au nom de quelques individus blessés, par une protestation collective, faite au nom des droits et des intérêts populaires. A cette époque, le roman est socialiste.

Balzac, madame Sand, et les écrivains qui se rattachent aux deux types dont ils sont l'expression, représentent plus particulièrement le roman pendant la première de ces deux phases; MM. Sue et Soulié prennent plus d'ascendant dans la seconde; M. Alexandre Dumas, cet infatigable conteur, multiplie, sous la seconde comme sous la première période, ses récits amusants, mais d'une moralité suspecte.

II

BALZAC.

Il était impossible de voir M. de Balzac sans être frappé de sa ressemblance physique avec Rabelais: c'était le même œil largement fendu, à la fois profond et hardi; sa bouche

souriant avec une expression sensuelle et cynique; nulle élégance dans la forme taillée carrément dans un bloc mal dégrossi; mais quelque chose de puissant et de vigoureux éclatait dans la constitution de cet athlète du travail qui consacrait ses jours et ses nuits à une lutte qui devait finir par abréger sa vie; le corps était d'un robuste paysan, et nous savons qu'il lui arriva d'être pris pour un homme de la campagne[1]; mais la tête était pleine d'intelligence. Le dedans repondait à ces dehors. La conversation de Balzac, qui n'était guère pour lui qu'un repos, n'avait rien de brillant, mais elle était d'un cynisme affligeant; il affectait de peu croire à la vertu humaine, et en particulier à la vertu des femmes, et il poussait l'indifférence sensualiste sur cette question plus loin qu'on ne saurait dire. En religion, d'un panthéisme sceptique qui s'alliait souvent avec la superstition, il tenait cependant en politique, par ses sentiments, à l'opinion légitimiste; mais son idéal, c'était le pouvoir absolu, il admirait par-dessus tout la force. Nous le rencontrâmes pour la première fois, en 1832, dans le salon d'une revue[2], fondée par M. Laurentie, avec le concours du duc Fitz-James, du duc de Noailles, du comte de Bonald, du vicomte de Conny et de quelques autres chefs du parti légitimiste; il écrivit peu dans cette revue; cependant on remarqua un article très-vif, qu'il publia dans le premier numéro, contre la démolition du monument expiatoire commencé en face de la bibliothèque, sur l'emplacement de l'ancien opéra où avait été assassiné M. le duc de Berry[3]. A dater de cette

[1] Cela lui arriva à la porte même de l'auteur de cette histoire. Balzac étant venu sans le trouver, un domestique lui dit à son retour qu'un gros paysan était venu pour le voir; ce ne fut qu'en lisant son nom écrit sur une feuille de papier qu'il apprit que ce paysan était Balzac.

[2] Le *Rénovateur*.

[3] Dans cet article, M. de Balzac, entre autres idées ingénieuses et saisissantes

époque, nous eûmes à plusieurs reprises occasion de le revoir, et quoique nos rapports, quelquefois assez suivis, se soient trouvés souvent interrompus, et aient cessé d'une manière complète à la fin de sa carrière, ce que nous savons sur l'homme éclaircira ce que nous avons à dire sur l'écrivain.

Comme presque tous les auteurs de son temps, mais avec plus de droits que la plupart d'entre eux, Balzac était plein de confiance dans sa supériorité; il se mettait franchement à la tête des « maréchaux de la littérature, » pour employer l'expression dont il se servait; il aimait les éloges, et comme son amour-propre était d'un gros appétit, les plus exagérés et les plus grossiers lui allaient le mieux; les louangeurs étaient toujours sûrs de rester au-dessous de la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Cet amour-propre n'avait cependant rien d'inquiet ni d'offensant, parce qu'il était plein de foi et naïf; il ne portait guère d'envie qu'à l'empereur Napoléon, dont la renommée offusquait la sienne. Un jour qu'il visitait un château qu'avec sa bourse de poëte et ses rêves de millionnaire il avait le projet d'acheter, le concierge, pour faire valoir la propriété, lui dit que l'empereur Napoléon avait couché une nuit dans la chambre qu'il lui montrait : « Il est donc écrit que je rencontrerai partout cet homme là ! » s'écria Balzac avec humeur.

Avec ses pareils, il n'était ni jaloux ni haineux ; le fond de son caractère était une bienveillance aimable; il avait du goût pour le labeur des autres, tout en prisant très-haut le sien, et il était capable d'un bon office envers un écrivain

exprimées dans un style pittoresque, émettait celle-ci : « Pourquoi n'avoir pas continué le monument pour y élever un autel où les prêtres eussent prié Dieu de pardonner l'assassin ? Louvel eût protégé le duc de Berry ; il eût dit : *Grâce pour le monument !...* comme le prince a dit : *Grâce pour l'homme !...*

dont le mérite, encore inconnu, avait besoin d'être introduit auprès du public [1]. Il pardonnait même, nous le savons, à la critique, quand il était sûr qu'elle était consciencieuse et sans prévention hostile contre lui ; nous n'oserions dire qu'il accepta la probité littéraire comme un droit, mais cet esprit commode, accoutumé à vivre en bon voisinage avec les faits les plus divers et les plus contradictoires, l'admettait au moins comme un fait. Cet amour-propre, qui était chez lui une passion dominante, avait des côtés un peu puérils : il aimait à occuper de lui le public ; de là cette profusion de bagues, ces cheveux presque rasés d'une manière monacale, cette énorme canne à pomme d'or, entre le bâton et la massue, qui défraya quelque temps les conversations des habitués de l'Opéra, et sur laquelle madame de Girardin fit un de ses plus jolis romans.

Tout chez lui visait à l'extraordinaire, et n'atteignait souvent que le bizarre. En véritable romancier qu'il était, il avait un goût prononcé pour les surprises : c'est ainsi que, dans l'appartement qu'il habita longtemps à Chaillot, rue des Batailles, sous le nom de la veuve Durand, pour échapper aux empressements impatients de la garde nationale, qui voulait l'avoir dans ses rangs, on arrivait, par un escalier

[1] En 1831, Charles de Bernard ayant rendu compte dans une feuille de province, la *Gazette de Franche-Comté*, de la *Peau de chagrin* de Balzac, celui-ci fut très-frappé de ce compte rendu qui creusait profondément l'idée développée dans ce roman. Il écrivit à Charles de Bernard une lettre affectueuse, et dès lors s'établit entre eux une amitié qui ne se démentit plus, et dans laquelle M. de Balzac se montra, dit le biographe de Charles de Bernard, « le moins envieux des émules, après avoir été le plus obligeant des maîtres. » Peut-être l'intervention de M. de Balzac dans la destinée littéraire de M. Charles de Bernard fut-elle décisive et lui donna-t-elle la conscience de sa force ; ce fut du moins lui qui, en 1834, alla le chercher en Franche-Comté, et le fit entrer avec lui à la *Chronique de Paris*. La littérature dut donc peut-être à l'auteur de la *Peau de chagrin*, de *Balthasar Claës* et d'*Eugénie Grandet*, l'auteur de la *Femme de quarante ans*, d'un *Acte de vertu*, de *Gerfaut*, des *Ailes d'Icare*.

assez obscur, à une salle à manger sombre et nue qui s'ouvrait sur un magnifique salon ovale, richement tapissé et meublé, dont les quatre croisées, dominant le Champ de Mars, le cours de la Seine et les petits villages situés sur son autre rive, recevaient à pleins flots l'air et la lumière. C'était là que Balzac accueillait ses amis, et travaillait pendant de longues nuits, à la lueur de sa lampe, revêtu, comme un dominicain, de cette robe blanche à capuchon qui était son vêtement d'étude, et sous laquelle le pinceau l'a représenté. Plus tard, il porta les mêmes goûts dans sa maison de campagne des *Jardies*, singulière maison à laquelle il ne manquait qu'un escalier, et qui semblait s'être arrêtée un moment, en descendant de Sèvres, sur la pente abrupte et sans arbres que Balzac décorait du nom de jardin, avant d'aller rouler au fond du ravin de Ville-d'Avray [1]. Cette mai-

[1] « Il n'y a pas de poëme indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne des Jardies a dû représenter d'ennuis pour Balzac, dit M. Gozlan ; cette petite et maussade propriété lui coûtait d'autant plus cher qu'il la payait toujours. Il y était plutôt campé que logé. Était-ce bien un logement sérieux que ce chalet aux volets verts où n'était jamais entrée l'ombre d'une commode, où n'avait jamais été accroché un semblant de rideau? Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre racine sur un sol aussi diagonal. Les jardiniers architectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir, à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres, à la moindre pluie d'orage. Je me souviendrai longtemps de l'étonnement dans lequel tomba l'acteur Frédérick Lemaître, le jour où, pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de *Vautrin*, il s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Les Jardies coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien; nous nous trompons : ils rapportaient des ennuis, des luttes, des procès sans fin à Balzac, que nous avons trouvé quelquefois chez lui, le matin, plus vert que la feuille de ses arbres, tant il souffrait de sa position d'apprenti propriétaire. Je sais un mur, un mur qui n'a pas dix mètres de long et deux mètres de hauteur, qui mériterait bien quelque célébrité, même après les murs de Thèbes et les murs de Troie ; le récit de ses éboulements dans le champ du propriétaire voisin est le récit des tortures de Balzac. » (*Souvenirs des Jardies*, par M. Léon Gozlan. *Revue contemporaine*, 15 novembre 1853.)

son, qui fut un des romans auxquels M. Balzac travailla le plus dans sa vie, mais sans pouvoir jamais le finir, portait, sur ses murailles nues, l'espérance des riches décorations que son propriétaire lui destinait dans l'avenir et ne put jamais lui donner : « On lisait sur ces murailles patientes, comme le dit M. Gozlan, des inscriptions charbonnées ainsi conçues : *Ici un revêtement en marbre de Paros ; ici un stybolate en bois de cèdre ; ici un plafond peint par Eugène Delacroix ; ici une cheminée en marbre cippolino.* » Balzac, et c'est là un des caractères de sa nature comme de son talent, projetait un palais, et comptait, pour le bâtir, sur des projets de roman, car tout ce qu'il faisait n'était jamais rien auprès de ce qu'il voulait faire ; ses œuvres les plus complètes n'étaient que des préfaces, et cet esprit panthéiste, où, comme on l'a dit, le néant et l'infini se rencontraient, en était toujours à son portique, tant il restait loin des monuments qu'il rêvait !

Parmi les faiblesses d'un amour-propre qui s'élevait à l'ensemble et descendait aux détails, il avait celle d'avoir toujours chez lui des choses qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Il avait l'amour-propre de son café, d'un arome incomparable, suivant lui, qu'on ne savait faire que dans sa maison ; de son thé, qui lui venait de Chine par terre, après avoir été cultivé exclusivement pour l'empereur de la Chine, par des mandarins privilégiés, et cueilli, avant le lever du soleil, par des jeunes filles vierges ; de son vin de Joannisberg, qui lui avait été envoyé en présent par le prince de Metternich ; comme aussi de ses convives célèbres, parmi lesquels il aimait à compter, quand il faisait ses dénombrements, Vidocq, qui lui avait paru, disait-il, un Napoléon couché sous sa colonne, et le bourreau, dont il avait admiré le bon sens. Il y avait toujours un roman attaché à tout ce qui paraissait sur sa table, et il n'est pas bien sûr qu'il ne crût pas

lui-même à ce roman, car cette imagination échauffée, habituée à créer des fictions et des personnages, confondait souvent le réel et l'idéal, où elle vivait plus souvent que dans le réel. On sait que, sur la fin, il considérait les types principaux de ses romans comme des personnages historiques, et citait souvent les Nucingen et les Maufrigneuse dans ses ouvrages postérieurs, de sorte qu'il fallait posséder la clef de la *Comédie humaine* (c'est ainsi qu'il appelait l'ensemble de ses œuvres) pour comprendre ses dernières compositions.

Le travail violent et désordonné auquel se livrait cet écrivain, un de ceux qui ont le plus produit, quoiqu'il produisît très-péniblement, car il refaisait trois et quatre fois ses livres sur ses épreuves d'imprimerie, joint à l'amour-propre excessif dont il était travaillé, et au besoin d'argent qui était une de ses plaies, échauffait parfois son imagination jusqu'au délire. Nous n'étions pas dans une intimité assez étroite avec lui pour qu'il vînt nous chercher, au milieu de la nuit, afin d'aller vendre au Grand Mogol une bague verte dont celui-ci devait donner des millions[1]; mais nous nous souvenons très-bien d'une visite que nous fîmes ensemble à M. de Genoude, qui, à l'époque où les journaux commençaient à subir la tyrannie du roman-feuilleton, avait eu la pensée que M. de Balzac pourrait consacrer à la *Gazette de France* son talent, réglé et épuré par les idées générales du journal dont il deviendrait le collaborateur. Bien qu'au bas même de l'escalier, nous eussions averti l'écrivain, auquel nous servions d'introducteur, de la nécessité de veiller sur ses paroles, le naturel l'emporta, et, à la seconde phrase, il dit à M. l'abbé de Genoude qu'il mettait à sa disposition sa ménagerie : c'est ainsi qu'il appelait l'humanité dont il retraçait les différents

[1] M. Léon Gozlan raconte très-spirituellement cette curieuse anecdote dans les *Souvenirs des Jardies* que nous avons déjà cités.

types dans ses romans, en oubliant que le Dieu du prêtre auquel il parlait s'était fait homme, afin de sauver la race humaine. A la troisième, il ajouta qu'il était fort disposé à croire aux miracles, attendu qu'il en avait fait lui-même, par l'imposition des mains, à l'exception des morts, qu'il ne lui était pas encore arrivé de ressusciter. Cette prodigieuse imagination, exaltée par cet immense amour-propre, aboutissait à une folie relative, et il n'est pas étonnant qu'un des hommes d'esprit qui l'ont le mieux écouté ait dit de lui : « Bien souvent, au bout de ses projets, ou plutôt de ses rêves, il semblait devenu fou, et ceux qui l'écoutaient, complétement imbéciles. »

Ce fut là l'écrivin qui obtint les grands succès dans le roman, au sortir de la Révolution de 1830. Panthéiste et sensualiste, d'une incrédulité cynique en morale, mais d'une nature bienveillante et généreuse, d'un caractère facile, emporté comme un enfant, mais revenant aussi vite, d'un esprit puissant, à la fois chimérique et positif, Balzac, doué d'une faculté de travail merveilleuse, jointe à ce don de l'analyse infinitésimale qui finissait par troubler son regard par la multiplicité et la ténuité des fibres qu'il découvrait dans les caractères, et des fils qui contribuaient aux mouvements les plus cachés des passions, avait le don de lire profondément dans les mauvais penchants de la nature humaine. C'était un pessimiste bienveillant, qui voyait l'espèce humaine plus corrompue qu'elle ne l'était, et ne lui en voulait pas beaucoup d'être aussi corrompue. Comme peintre, il appartenait à l'école hollandaise par l'exactitude minutieuse de la ligne et le ton un peu chaud de la couleur, mais avec une recherche qui arrivait quelquefois au maniéré et au prétentieux, sans aucun goût pour l'idéal. Il est, à ce point de vue, le chef de l'école *réaliste*.

Ses succès, qui datent de 1830, avaient été précédés par une époque de tâtonnements et d'essais informes et infructueux, qui lui avaient révélé les tortures d'un talent qui se cherche, et les attentes pleines d'anxiété d'un succès qui tarde à éclore. C'est probablement dans ce souvenir qu'il a puisé la vérité d'accent avec laquelle il a exprimé les angoisses des jeunes hommes d'avenir qui, sur le seuil de l'Éden social dont ils aperçoivent les enchantements et dont ils respirent les vapeurs embaumées, sont arrêtés par deux obstacles importuns : la pauvreté et l'obscurité ; Gilbert d'une espèce moins noble, René d'une race moins haute, aux yeux desquels la poésie c'est la jouissance.

Sans doute, c'est avant tout dans le talent de M. de Balzac qu'il faut chercher l'explication de ses succès ; cependant la conformité de ce talent avec les penchants généraux et naturels du cœur humain, et avec le tour d'esprit de son temps, y contribua. L'enthousiasme reconnaissant de ses lectrices, qui trouvaient un plaisir suspect dans la lecture de ses livres qui flattaient leurs passions et leur vanité, fit surtout sa renommée. Il avait prolongé pour les femmes l'âge où elles peuvent aspirer à se croire les héroïnes de ces fades et dangereuses fictions dont Bossuet sut dégoûter Henriette d'Angleterre, encore à la fleur de l'âge. En outre, sa morale commode rendait les passions de ses héroïnes si intéressantes, et leurs fautes mêmes si touchantes et si autorisées, qu'on arrivait à se demander si elles n'eussent pas été moins grandes en restant plus fidèles à la vertu. Ce sophisme immoral, développé avec beaucoup d'art dans un grand nombre de romans, où le talent d'observation et d'analyse descriptive est poussé jusqu'à l'exactitude du daguerréotype, fut le premier élément de succès de M. de Balzac. C'était une de ses théories qu'on réussissait par les

femmes, il avait appliqué cette maxime dans la littérature.

Ces détails sur l'homme et l'écrivain, outre l'intérêt qu'ils peuvent avoir, comme symptômes des mœurs littéraires de l'époque, préparent et simplifient l'appréciation de la poétique et des œuvres de M. de Balzac. La poétique d'un auteur se compose en effet de ses idées religieuses, philosophiques, morales, de ses sentiments, de ses opinions; la poétique, c'est l'homme même se reflétant dans son œuvre, avec l'ensemble de ses idées, ses qualités et ses défauts, comme Dieu se mirant, avec ses splendeurs, dans la création. Tel on a vu M. de Balzac dans sa vie, tel on le retrouve dans ses œuvres. En répondant à un critique qui lui avait reproché son Vautrin, ce Robert-Macaire pris au sérieux, M. de Balzac a révélé le secret de sa poétique, dans quelques paroles tout à fait en harmonie avec ce qu'on sait de ses idées et de ses sentiments. « Apprenez, dit-il, que l'auteur ne discute nulle part en son nom; il voit une chose, il la décrit; il trouve un sentiment, il le traduit; il accepte les faits comme ils sont, les met en place et suit son plan, sans écouter des accusations qui se contredisent. »

Ces paroles, qui ont une ressemblance frappante avec celles dont M. Victor Hugo se sert pour justifier ses poésies : « Je suis le flot qui emporte ce qui s'en va et qui reflète ce qui demeure, » révèlent à la fois le secret de la poétique de M. de Balzac et une tendance générale de la littérature panthéiste de son temps. Ce pessimiste résigné professe l'opinion du personnage de Shakspeare : la société n'est, à ses yeux, qu'un immense théâtre où les hommes et les femmes jouent la comédie humaine ; il retrace cette comédie sans préférence pour le bien ou le mal, telle qu'il la voit ou telle qu'il croit la voir.

Cette pensée, parfaitement panthéiste, se dessine surtout

dans le *Livre mystique*, mélange singulier de créations douces et suaves et de conceptions informes qui touchent au ridicule, où toutes les grandes questions de la métaphysique viennent se heurter comme sur un champ de bataille. A travers les méditations de l'enfance beaucoup trop précoce de Louis Lambert, ce Platon en jaquette, et ses lettres de jeune homme éloquentes de pensée et de style; dans les descriptions pittoresques de l'ascension de Séraphitus sur les sommets escarpés du Falberg; dans les harangues cruellement dogmatiques de Séraphita, on trouve la révélation du même fait : c'est que l'esprit de l'auteur est ouvert à tous les systèmes. Il accueille successivement les extrêmes, et cet abbé de Saint-Pierre des régions intellectuelles essaye, dans le courant du même ouvrage, d'établir la paix universelle entre l'athéisme et la religion, le matérialisme et le spiritualisme; tantôt chrétien fervent, tantôt esprit fort, et tour à tour matérialisant l'esprit et spiritualisant la matière; faisant de la pensée une sécrétion, nous allions dire une ordure du cerveau, puis se jetant, sur les pas de Svedenborg, dans les nuages éthérés du mysticisme le plus raffiné. Ces métamorphoses, on le sait, sont habituelles au panthéisme, ce Protée qui revêt toutes les formes, affirme tout pour tout nier, et finit par s'abîmer, avec la notion de l'être, dans les précipices du néant.

M. de Balzac n'a donc pas de but moral dans ses écrits, parce que son esprit nage dans le chaos des principes opposés. Sa vaste imagination s'ouvre à tous les systèmes d'idées, mais son jugement ne les domine pas. Sa tête n'est qu'un grand chemin où tout passe; on chercherait vainement des croyances dans son talent, on n'y trouve que des couleurs; son intelligence est une encyclopédie mal réglée, et son cœur un panthéon. Il étudie dans la comédie humaine, —

c'est ainsi qu'il appelle ce drame à la fois navrant et sublime que Dieu a jugé digne de ses regards, — avec le sang-froid d'un peintre, assis en face d'un immense paysage dont les perspectives variées se déroulent à ses pieds. Il peint le nuage comme la lumière, le torrent comme le fleuve, l'avalanche comme la rosée, l'orage comme l'azur du ciel, la ronce hérissée comme la douce violette ; tout devient indifféremment un sujet d'étude pour ce paysagiste de la pensée. Il peint pour peindre, et toute la ménagerie humaine, suivant son expression caractéristique, y passe : le loup, l'agneau, la colombe, le vautour, le serpent, le rossignol, l'antre, la bergerie, sans qu'il ait une préférence marquée pour l'un ou l'autre de ces types, sinon qu'il incline pour la force, et cela est inévitable lorsqu'on ne voit guère dans la société que des instincts, des appétits et des forces.

C'est la grande différence qui existe entre les écrivains de l'école panthéiste et ceux de l'école religieuse. Milton ne rapetisse point Satan, mais il le montre inférieur à l'archange, et Racine, en développant dans *Athalie* toute l'énergie d'une mauvaise nature, en fait l'ombre d'un tableau dont l'innocence de Joas et la vertu de Joad sont la lumière. Quand M. de Balzac, au contraire, peint, sous les traits de Vautrin, le logicien du mal qui n'est au fond que l'ange déchu de Milton réduit aux proportions humaines et dont la sophistique moderne a fait un athée, ce vice de haute taille dépasse les vertus naines qui s'agitent autour de lui, et il expose, avec une supériorité de raison devant laquelle tout s'incline, cette algèbre du crime dont les équations enseignent à tous ces eunes Tantales de la civilisation, assiégeant les portes de l'Éden social, les voies scélérates qui y conduisent. De même, quand l'auteur met en scène Grandet, ce type de l'omnipotence de l'or encore plus que de l'avarice, Grandet,

au lieu d'être méprisé, ridicule, abject, comme Harpagon, écrase tous ceux qui l'entourent.

En composant, sous l'inspiration d'un pareil sentiment, les œuvres de sa maturité comme celles de sa décadence, M. de Balzac abdiqua la plus belle mission du talent, qui est d'agir d'une manière bienfaisante sur ses semblables par les royales influences de la pensée. Dieu a donné à l'homme l'intelligence comme un sceptre, le célèbre romancier en fait un pinceau ; ou, plutôt encore, M. de Balzac, au lieu d'être un médecin, est un anatomiste sans pitié, qui, fouillant dans les chairs mortes et corrompues de la société, enfonce sans émotion son scalpel pour mettre en lumière les désordres organiques du cadavre, en ne voyant, avec l'indifférence de la science, que des faits à observer dans les vices et les vertus.

III

MADAME SAND.

Au moment où M. de Balzac commençait à jeter un vif éclat dans la littérature, une jeune femme et un jeune homme, dont les destinées littéraires devaient bientôt se séparer pour marcher, par des routes distinctes, vers des buts différents, arrivaient ensemble à Paris du fond de leur Berry, dont ils ont peint si souvent les plaines étendues et le paysage un peu monotone : c'était madame Sand et M. Jules Sandeau. Madame Sand venait à son heure; elle a elle-même expliqué, par des lettres publiques[1] qui donnent à l'histoire littéraire le

[1] La *Revue des Deux-Mondes* les a publiées.

droit de savoir ce que personne n'ignore, la disposition d'esprit avec laquelle elle commença à écrire. Elle n'avait point trouvé dans son mariage le bonheur qu'elle avait rêvé; cette vive imagination, disposée d'avance à placer son idéal beaucoup au delà du réel, étant cruellement déçue, elle avait brisé des liens devenus pesants, et, jetée dans une de ces positions extra-sociales qui compromettent toute une vie et exercent une influence pernicieuse sur les idées, ses souffrances de cœur et d'esprit devinrent si vives (c'est elle qui a révélé ces tristes détails), que, lorsqu'elle peignait un de ses héros prêt à chercher la fin de ses maux dans les profondeurs des glaciers qui, plus discrets que l'Etna, gardent le secret des morts qu'on leur confie[1], l'auteur écrivait sa propre histoire. Le suicide, ce coup de désespoir, fut, pendant un temps, sa dernière espérance. Ses ouvrages s'échappaient donc, comme des plaintes et des malédictions, de son âme pleine de sombres pensées; et, comme la faim était à sa porte, elle mettait dans ses livres ses larmes brûlantes, ses souvenirs amers, ses espérances déçues, ses inquiétudes fiévreuses, et vendait, pour vivre, son dernier trésor, sa douleur.

Ces révélations expliquent, de la manière la plus naturelle, la poétique de madame Sand, lors de ses éclatants débuts. Elle se jetait, avec l'emportement d'un esprit passionné et la puissance d'un talent exalté par les rancunes personnelles, dans une espèce de croisade contre le mariage, la famille et l'ensemble des lois sociales; la plupart de ses romans présentèrent une réhabilitation éclatante de l'adultère, et, à lire ces pages brûlantes, il semblait qu'il n'y eût plus qu'une seule chose à faire, c'était de briser tous les liens sociaux,

[1] Dans le roman de *Jacques*.

afin que les Lélia et les Sylvia pussent se mettre en quête de leur idéal, sans être arrêtées par la morale et les lois, ces lignes de douane importunes que la religion et les institutions civiles ont opposées à la fantaisie et à l'inconstance individuelles.

Le monde réel est donc peu de chose pour madame Sand : à l'encontre de Balzac, elle vit surtout dans le monde idéal. Elle excelle dans la peinture des révolutions intérieures dont l'âme est le théâtre ; les mystères du cœur, les vifs élans de l'intelligence vers l'inconnu, les sentiments vagues et confus éclos à la chaleur de la jeunesse, dans ce printemps de la vie où une sorte de langueur, fièvre dangereuse, née sur les confins de l'âme et des sens, tient toutes les puissances de notre âme captives : voilà le sujet préféré de ses récits. Elle est le poëte de la passion, comme M. de Balzac est le poëte de l'observation.

Par-là même, son talent a des traits de ressemblance avec celui de Jean-Jacques Rousseau ; elle a, en outre, comme lui, un sentiment profond des beautés de la nature et le don de traduire, dans un style plein de couleur, la poésie du paysage. Ce culte du monde physique est un des caractères des hautes intelligences atteintes d'une incurable misanthropie : elles reportent sur les merveilles de la création ces affections expansives que Dieu a mises en elles. L'homme est si bien fait pour la société et pour la famille, que, lorsqu'elles lui manquent, il cherche à les retrouver dans la nature ; il appelle les fleurs printanières du nom de sœurs et les oiseaux du nom de frères ; il a de tendres paroles pour la brise caressante qui vient effleurer le jasmin de sa croisée ; il salue du plus doux adieu la jeune hirondelle qui gazouille au fond de son nid, au moment de déployer ses ailes ; il met ses sentiments dans tous les murmures qui s'éveillent, dans

tous les parfums qui s'exhalent ; tout dans la nature devient un autel d'où s'élève sa pensée, et il a une si grande horreur de cette solitude qu'il avait cru aimer, qu'il la peuple des rêves de son cœur[1].

C'est ainsi que les premiers livres de madame George Sand furent presque tous des protestations passionnées contre la société, mêlées d'hymnes à la nature. Renversant les positions dans le mariage, et intervertissant les sexes, elle aime à faire monter ou plutôt descendre la femme jusqu'à un rôle viril, et retouche ainsi à l'œuvre de Dieu. Ses héroïnes manient le pistolet et le poignard ; ces rudes amazones mènent militairement leurs aventures ; ce n'est point à leurs pieds, c'est sous leurs pieds que l'on trouve souvent les héros de ses livres. L'auteur, qui partout donne la supériorité

[1] Le passage suivant, détaché d'une lettre de madame Sand, insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, exprime l'état de son âme à cette époque : « Brise printanière, que racontes-tu aux jasmins de ma croisée? que se passe-t-il au pays d'où tu viens? qu'as-tu appris dans les forêts, dans les vallées que tu traversais tout à l'heure? as-tu entr'ouvert beaucoup de fleurs, as-tu séché beaucoup de larmes? Éveille si tu veux l'hirondelle qui dort à l'angle de ma fenêtre, elle a des ailes, et, comme toi, elle peut en un instant aller voir, au delà des bleus horizons, comment l'herbe pousse et comment ses sœurs se réjouissent; mais ne viens pas ainsi baiser mon front et murmurer à mon oreille les paroles de je ne sais quel vague désir, car moi je suis captive et ne puis m'élancer avec toi dans les champs de l'immensité. Jeune hirondelle, tu gazouilles au fond de ton nid, tu réponds à la brise qui t'appelle et t'invite. Que vas-tu faire? Tes ailes sont à peine poussées : eh quoi! tu te laisses séduire? Te voilà partie, partie dès le matin, douce hôtesse qui semblais vouloir partager encore aujourd'hui ma retraite! Va donc, pauvrette, le ciel est si beau, l'air si suave! Les oiseaux et les fleurs s'éveillent, ah! comment ne serais-tu pas pressée de voir, de posséder et de vivre? Te voilà balancée sur tes ailes débiles, imprudente! Te soutiendront-elles? oh! oui, la brise te portera, la Providence l'a faite pour toi comme elle a fait pour toi les insectes des marais et la glaise des rivages. Tu ne lui demande que ce qu'elle te doit; aussi ne te manque-t-elle jamais. Nature, belle nature, heureuse et féconde, seras tu muette pour moi seule? O providence! mère universelle, suis-je donc le seul être que vous vouliez laisser périr? Qu'ai-je fait pour languir et pour ne pas trouver le remède auprès de la blessure, selon vos lois immuables? Si mon cœur s'affecte profondément pour une cause, pourquoi ne trouvé-je pas la force de me consoler dans ce même cœur qui a la force de tant souffrir? »

aux femmes sur les hommes, à Valentine, Indiana, Sylvia, Lélia, Fernande, Edmée, Geneviève, n'a compris presque nulle part que les femmes peuvent être supérieures aux hommes sans changer de sexe. Sans doute on en rencontre qui sont la lumière de leur famille, et dont l'esprit est au niveau des grandes affaires, comme le cœur au niveau des grandes situations; mais, pour exercer l'empire qui leur appartient, ces femmes-là n'ont pas besoin de cesser d'être femmes. Ce ne sera pas, il est vrai, cette Sylvia si effroyablement raisonneuse, ce qui ne veut pas dire raisonnable, Sylvia, cette analyse vivante qui ne peut avoir ni une idée ni un sentiment sans le mettre dans le creuset, c'est-à-dire qui dépouille et fane toutes les fleurs de l'âme pour en compter les feuilles; encore moins Lélia, le type favori de madame Sand poussé à sa dernière conséquence, Lélia, la femme forte, non pas certes dans le sens où l'Écriture prend cette parole, mais la femme supérieure à tout ce qui l'entoure, qui a un peu plus de sagesse que la société, un peu plus de puissance que la religion, et qui dit à la mort obéissante, comme à un serviteur importun qui se présente trop tôt : « Va-t'en, » sans que la mort ose transgresser cet ordre. Mais la femme vraiment supérieure, assise, dans les jours tranquilles, près de son foyer domestique, dont elle est l'ornement, entre son mari, dont elle est le conseil, et sa fille, dont elle est le guide, saura trouver, dans les jours mauvais de 93, le courage de paraître avec la sérénité d'une chrétienne devant les tribunaux de sang, et elle échangera sans faiblesse, sur l'échafaud, la couronne de fleurs de ses belles journées contre la couronne du martyre; ou bien elle suivra les siens dans les guerres héroïques de la Vendée, pansant les blessés pendant que ses enfants et son mari combattent au premier rang; ce sera encore la fille de Louis XVI

dans la prison du Temple, mademoiselle de Sombreuil disputant son père aux égorgeurs, ou madame de Rosambo mourant avec le sien.

Il est une seconde observation, qui s'applique d'une manière aussi générale à la plupart des ouvrages composés par madame Sand, dans la première phase de son talent, et qui achève de révéler cette passion antisociale dont elle est animée, et qui se remue au fond de sa poétique. Presque tous les héros de ses livres sont en dehors de la société, méconnus par les hommes ou flétris par eux ; ce sont des génies ignorés ou des grandeurs inédites ; la suprématie sociale est toujours unie à l'infériorité morale et intellectuelle ; pour trouver la supériorité, il faut descendre. Ainsi, dans *Valentine*, ce roman où l'on rencontre d'ailleurs des situations touchantes, des caractères finement tracés, de fraîches idylles, reflets de la vie des champs, l'homme social, celui qui occupe un rang et remplit des fonctions utiles dans la société, M. de Lansac, est sacrifié à ce jeune homme, demi-citadin, demi-campagnard, qui n'est plus du village et qui n'est pas encore de la ville, rêveur inoccupé, inutile aux autres, à charge à lui-même, Bénédict, cadet de cette grande famille des Werther qui, depuis le célèbre roman allemand, regardent couler l'eau et passer les nuages, en employant tout le matin de leur carrière à dire : « Si je voulais ! » sauf à employer le soir, quand ils acceptent ce soir et que Dieu le leur accorde, à répéter : « Si je l'avais voulu ! » Jacques, le grand Jacques, qui, pour laisser sa femme libre d'en épouser un autre, se tue avec l'espérance, dit un critique célèbre, de retourner à Dieu [1], est une variante héroïque du même type, c'est un Werther vieilli, marié à une Charlotte

[1] M. Planche a maintenu cette phrase étrange dans ses *Portraits littéraires*, édition de 1853.

de seize ans. Dans *Lélia*, cette œuvre étrange d'une imagination en délire, où, suivant quelques commentateurs admis aux confidences du dieu, madame Sand a personnifié sa philosophie, comme dans *Léone-Léoni*, ouvrage plus modeste, c'est quelque chose de pis encore. Le héros du premier ouvrage vient des bagnes, et, si le grave et vertueux Trenmor, qui enseigne la résignation et le martyre à un prêtre, sort des galères, où il est entré parce que, dédaignant d'être un grand homme, il a volé pour continuer à être un grand joueur, Léone-Léoni, cette supériorité du vice devant laquelle toute vertu paraît médiocre et petite, mérite, sous tous les rapports, de l'y remplacer.

Ainsi, la société est souffletée sur les deux joues. Ce qu'elle a établi, on le réforme; on flétrit ce qu'elle honore, et l'on honore ce qu'elle flétrit; on lui fait honte à la fois des trésors qu'elle ne connaît point et des pauvretés dont elle se pare; on représente la loi sociale comme injuste et insensée; on la montre en révolte contre la nature, et, par conséquent, on met la nature en révolte contre elle; on travaille enfin à faire naître dans les esprits cette pensée, source de toutes les révolutions, que l'individu a raison contre la société, la pierre contre l'édifice, la volonté contre la loi. On voit que la poétique des romans de madame Sand a, sur plus d'un point, des rapports avec la poétique du théâtre de M. Victor Hugo.

Le remarquable talent de l'auteur, sa verve passionnée, son style tout parfumé de poésie, le sentiment si profond qu'il a des beautés de la nature, et l'éloquence avec laquelle il l'exprime, ne suffiraient point pour expliquer le succès immense qu'obtinrent ces paradoxes bizarres. Les critiques les plus sévères [1] ne trouvèrent, en effet, que des hymnes

[1] M. Planche.

d'admiration pour saluer ce nouveau talent qui se levait dans la littérature, et, du haut des chaires officielles, on encourageait Lélia a laisser tomber tous les voiles et « à poursuivre sa course avec la sublime effronterie du génie. » Il y avait donc des raisons plus générales de ce succès. L'auteur rencontrait un puissant élément de réussite dans les circonstances favorables au milieu desquelles il commençait à écrire. Son roman révolutionnaire entrait dans le foyer domestique, le lendemain d'une révolution qui avait ébranlé bien plus de choses qu'elle n'en avait renversé. Cette ardeur d'innover, dont Bossuet a parlé, se remuait au fond d'un grand nombre d'intelligences où l'impatience de la règle avait pénétré. Parmi les lectrices de madame Sand, il s'en trouva beaucoup qui sentirent vibrer, au fond de leur cœur, un écho passionné à ses invectives éloquentes. Au moment où la littérature se précipitait, avec un entraînement enthousiaste, dans cette voie de protestation et de révolte, deux sectes, grave symptôme du travail des idées, le saint-simonisme et le fouriérisme, essayaient, on l'a vu, de transformer en dogme une morale analogue à celle que madame Sand inaugurait dans ses romans. Les plus ardents s'engageaient dans ces sectes et cherchaient ouvertement un nouvel idéal religieux et social ; les plus prudents, craignant le ridicule, et n'étant pas encore bien sûrs que les saints-simoniens, au lieu de prévaloir comme des réformateurs, ne passeraient point comme des masques, restaient sur le terrain de la littérature, dont le saint-simonisme latent conspirait avec le saint-simonisme public.

Le vice fut donc amnistié dans les livres à cause de son côté romantique et pittoresque ; l'immoralité trouva toujours des circonstances atténuantes, et le mariage, cette société du foyer domestique, ne fut guère mieux traité que ne l'a-

vait été la société politique, établie sur les principes anciens. Si le roman n'envoya point précisément à Cherbourg, et, de là, à Holyrood, le mari, monarque détrôné par la nouvelle révolution littéraire, il fut montré au doigt comme un tyran qu'il fallait laisser solitaire dans le foyer domestique, déserté par sa victime. Le mariage fut flétri comme un joug qui ne convenait qu'aux âmes vulgaires ; quant aux natures élevées, il demeura convenu qu'elles ne pouvaient engager à tout jamais leur foi, et que, si elles reconnaissaient qu'elles s'étaient trompées, elles devaient se dégager de liens indignes d'elles et se remettre à la poursuite de leur idéal. On ne vit donc plus, dans les livres, que maris abandonnés et femmes incomprises courant les grands chemins, avec des jeunes hommes portant, sur leur front méditatif, le sceau fatal du génie méconnu.

Ces romans se trouvaient si bien dans le mouvement général des idées, qu'ils se traduisirent plusieurs fois en histoires réelles. On peut faire remonter à cette époque le relâchement de tous les liens hiérarchiques de la famille : la douairière, cette douce et aimable autorité des temps passés, disparut dans la tempête ; on traita son expérience de radotage, et les sagesses de dix-huit ans, à qui leurs couronnes de fleurs étaient tombées sur les yeux, déclarèrent qu'elle n'y voyait plus, sans songer qu'il en est des vieillards comme des voyageurs : qui a traversé un grand nombre de jours, a la même supériorité, en effet, que qui a traversé un grand nombre de lieux. Le père et la mère de famille eux-mêmes ressentirent les effets de cette tendance d'émancipation, et virent leur royauté antique mise au nombre des préjugés destinés à disparaître devant les progrès des lumières. La révolution entra ainsi dans la famille, en plus d'une maison où elle n'avait pu changer les idées politiques. Sans que la

génération nouvelle se rendît bien compte de l'influence à laquelle elle cédait, les jeunes esprits s'ouvraient à ces idées d'émancipation, comme les voiles s'ouvrent d'elles-mêmes à la brise qui commence à souffler. Dans plus d'un foyer, on se laissa aller à trouver intérieurement, sans se l'avouer à soi-même, que les parents étaient pour le moins inutiles, et le mot de cette jeune femme qui disait à sa mère, en lui annonçant qu'elle allait donner une fête : « Je ne vous invite pas, nous sommes entre jeunes femmes de mon âge, » peint assez bien la tendance des idées. On connaît cette île sauvage où, quand les parents sont vieux, les enfants les avertissent respectueusement qu'il est temps d'aller retrouver le Grand-Esprit. Alors le vieillard se suspend aux branches d'un arbre par ses bras affaiblis, et la famille, formant une ronde à l'entour, entonne une chanson appropriée à la circonstance et dont le sens général est celui-ci : « Quand le fruit est mûr, il tombe et on le mange ; » maxime prudente que les danseurs anthropophages ne manquent pas d'appliquer, en mangeant, avec tous les égards possibles, leur vieux père, dès qu'il laisse échapper la branche. La jeune Parisienne dont nous avons cité les paroles et qui renvoyait sa mère au garde-meuble, comme un objet de forme vieillie qui aurait fait tache au milieu d'un ameublement moderne, n'était pas sans analogie avec ces sauvages ; seulement cette charmante anthropophage, nourrie des romans de madame Sand, pour ne pas déroger à sa qualité d'habitante d'un pays renommé par sa politesse, mangeait ses parents d'une manière plus civilisée.....

C'est ainsi que les livres servent les temps et que les temps servent les livres. Cette phase, la plus éclatante sans contredit du talent de madame Sand, alors dans sa primeur, se prolongea assez tard, et se soutint par l'exaltation de cette

passion qui avait animé ses premiers récits. Mais un jour vint où cette passion, qui, repoussant tous les obstacles sociaux, s'était élevée, pour ainsi dire dans le vide, retomba par sa propre pesanteur, et reconnut qu'elle n'était ni inépuisable, ni infinie. Alors le talent de madame Sand entra dans une nouvelle phase : il fut moins personnel, moins original ; il emprunta autour de lui des idées. Un critique, d'une haute sagacité littéraire [1], a défini ainsi l'évolution qui se fit, à cette époque, dans l'intelligence de madame Sand, et qui devait être suivie d'une seconde évolution, avec des retours vers sa première manière : « La passion proprement dite s'exaltant dans le vide et finissant par le désespoir, la négation ou la lassitude ; l'apostolat socialiste ou humanitaire, alourdissant, de ses digressions fatigantes, des histoires romanesques ; et enfin l'idylle plus ou moins sincère, cachant, sous d'attrayantes peintures de la vie rustique et une laborieuse recherche de naïveté villageoise, les désappointements d'une première défaite, et peut-être l'envie de recommencer la lutte. » La protestation individuelle et passionnée d'une femme d'imagination et de talent, mécontente de sa destinée domestique, suivie de la protestation dogmatique et collective d'un orgueil raisonneur qui cherche à grouper, autour de lui, les rancunes et les convoitises des sectes socialistes ou humanitaires, avec des intermittences d'aspiration vers la vie des champs, qui ne sont peut-être que des souvenirs et des regrets du printemps de la vie, auxquels se mêle presque toujours un souffle de cet esprit de protestation et de révolte qui gémit lointainement dans les livres de madame Sand, quand il n'éclate pas en cris de colère : voilà en effet le résumé de ses créations, et la biographie de son in-

[1] M. Armand de Pontmartin, *Revue contemporaine.*

telligence, dont les dates sont écrites sur des livres, quelques-uns hors ligne, d'autres remarquables par des qualités éminentes, les derniers enfin semblables à des échos qui vont en s'éteignant.

Indiana, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, *André*, *Lavinia*, appartiennent à la première phase, celle de la passion dans son premier élan. Le *Compagnon du tour de France*, *Spiridion*, les *Sept cordes de la lyre*, le *Meunier d'Angibaut*, le *Péché de M. Antoine*, appartiennent à la seconde phase, qui commence vers 1838, celle de l'apostolat politique. L'influence de la philosophie humanitaire de M. de la Mennais, ce prêtre déchu de ses croyances catholiques et tombé assez bas pour être défendu sur le terrain de la philosophie par madame Sand[1]; l'influence plus marquée encore des idées socialistes de M. Pierre Leroux, sont visibles dans ces récits. Madame Sand est devenue le clairon du socialisme, et elle ne retrouve que par intervalles ces accents vifs et puissants qui ont remué les âmes. La *Mare au Diable*, *François le Champi*, la *Petite Fadette*, appartiennent à la troisième phase, celle de l'idylle, idylle suspecte où le colportage des idées socialistes continue sous le manteau de la poésie, mais qui séduit cependant par le paysage, assez beau pour faire oublier les défauts des personnages qui heureusement l'habitent sans le remplir. La passion dans toute sa verve dramatique, le dogmatisme philosophique et politique, l'idylle avec un souvenir des tendances précédentes, telle est donc l'histoire du talent de madame Sand, supérieur dans la première phase, inférieur dans la seconde, se relevant dans la troisième, mais sans revenir à son premier niveau.

Même en remontant, pour la juger, à cette période pri-

[1] On a vu qu'une polémique très-vive s'engagea à ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre elle et M. Lerminier, professeur au collége de France.

mitive où sa passion était si ardente, son imagination si facile, son élan si vif, il est permis de penser, sans nier le beau talent littéraire de madame Sand, que la postérité la placera moins haut que les critiques de son temps. Il n'est plus question, dès aujourd'hui, de mettre *Lélia* au nombre des grands systèmes de philosophie, et d'y voir le Timée d'un autre Platon. Un critique célèbre veut que ce soit « la pensée du siècle sur lui-même, et la plainte d'une société à l'agonie, qui, après avoir nié Dieu et la vérité, après avoir déserté les églises et les écoles, se prend au cœur et lui dit que ses rêves sont des folies.[1] » Ce sont là de bien grands mots pour un assez pauvre livre ; et, si l'engouement pouvait les écrire dans la fièvre morale et littéraire de 1832, vingt ans plus tard, la réflexion et la justice auraient dû les effacer. Lélia, Pulchérie, Sténio, Trenmor, Magnus, peuvent bien représenter les idées chimériques qui se sont heurtées dans l'esprit de madame Sand ; mais ces rêves d'une imagination malade enfantant, au lieu de personnages, des fantômes, ne sauraient avoir la valeur d'une expression générale des idées de l'époque ; c'est un livre profondément individuel, ici éloquent, ailleurs ridicule, souvent cynique et immoral, toujours étrange, même dans ses beautés, et par-dessus tout impossible.

Jacques, qui a été presque autant loué que *Lélia*, mêle, dans une proportion un peu plus forte, le réel à l'idéal. Mais si la fausse grandeur de ce caractère, le charme réel du style, la grâce des détails, les situations navrantes dans lesquelles se trouvent les personnages de ce drame, la poésie sombre et désespérée du dénoûment, ont dû remuer vivement l'imagination du lecteur, et pu faire illusion à la critique elle

[1] M. Planche, *Portraits littéraires*, t. II, p. 14, édition de 1853.

même, on reconnaît, quand on compare cette œuvre pleine des prestiges de l'imagination à un chef-d'œuvre complet, combien le talent, au service d'une idée fausse, reste au-dessous du génie consacré au développement de la vérité morale.

Ici se présente naturellement la pensée d'un rapprochement qui fera sentir l'infériorité de l'école idéaliste moderne devant l'école spiritualiste et chrétienne du dix-septième siècle. Lorsque, dans la tragédie de Corneille, Polyeucte est certain d'aller au supplice, il demande à voir Sévère. Il y a quelque chose qui étonne et choque, au premier abord, dans l'entrevue de ces deux hommes qui ont aspiré à la main de la même femme ; mais cette première impression disparaît bientôt : Polyeucte, déjà entouré de l'auréole de son martyre, Sévère couronné de sa gloire, et Pauline, la plus pure des femmes, sont des âmes trop élevées pour que le ridicule puisse les atteindre. Polyeucte, près de mourir, n'est que généreux lorsque, se reprochant sans doute, avec une noble délicatesse, d'avoir naguère enlevé Pauline au bonheur que lui promettait son union avec Sévère, il veut, avant de mourir, la laisser, comme un précieux dépôt, à cet illustre Romain. On conçoit qu'avec un sentiment de justice exquis, il s'accuse secrètement d'avoir détruit ici-bas les félicités de Pauline pour entrer lui-même en possession du ciel ; il veut donc, autant qu'il est en lui, réparer le mal qu'il a fait à cette femme si digne d'être aimée; il se met au-dessus des faiblesses égoïstes ordinaires aux mourants, qui voudraient faire entrer le monde entier dans leurs tombeaux ; avant d'aller à la mort, il cherche à renouer les liens qu'il a involontairement tranchés, et, ne croyant pas pouvoir donner Pauline à Dieu, il la donne à ce qu'il connaît de plus noble et de plus grand dans ce monde, à Sévère.

Qu'on le remarque, comme ces personnages n'ont rien à se reprocher, comme Pauline peut lever les yeux devant Sévère et devant Polyeucte, comme Sévère n'a aucun tort envers ce dernier, comme celui-ci est en face d'une épouse vertueuse et d'un rival magnanime, le seul sentiment que l'on éprouve, c'est l'admiration. Cette admiration augmente quand Pauline, refusant de profiter du sacrifice de Polyeucte, s'écrie en s'adressant à Sévère, qui avait laissé percer une lueur d'espoir :

Mon Polyeucte touche à son heure dernière.

Comme cette familiarité est belle! comme on aime à voir cette femme prendre possession de son mari condamné à mourir, et le placer entre elle et Sévère, qui commence à regarder de l'autre côté d'un tombeau, afin d'y chercher une espérance! Quelle manière touchante de se dérober aux empressements de l'un, et de se rattacher à l'autre par le nœud que la mort va délier! Dès ce moment, on prévoit que Pauline suivra son Polyeucte jusqu'au bout, et que la lutte qui s'engage la donnera au ciel. Il lui suffit de dire à Sévère, qui a un moment cédé à l'espoir de retrouver ce bonheur qu'il a perdu :

Souvenez-vous que vous êtes Sévère!

Et Sévère s'en souvient, sa générosité prend le dessus, il sent qu'il ne peut épouser la veuve de Polyeucte; tout païen qu'il est, il comprend cette grande loi du sacrifice dont on lui donne des exemples si sublimes.

A cette belle conception de Corneille, osez comparer celle de madame Sand. Les conditions dramatiques sont à peu près les mêmes; dans le roman de *Jacques*, on voit aussi une

femme entre deux hommes; Jacques, au moment de son suicide, veut laisser sa femme à Octave, comme Polyeucte, à l'heure de sa mort, veut laisser la sienne à Sévère. Mais, dans le roman, tous les personnages cèdent à leurs passions, au lieu d'y résister comme dans la tragédie. Jacques veut se tuer par orgueil et par désespoir, au lieu de mourir comme Polyeucte par conviction et par enthousiasme religieux ; Octave est un déloyal suborneur, au lieu d'être comme Sévère un rival généreux ; la Pauline de madame Sand trahit tous ses devoirs, au lieu de les respecter comme la Pauline de Corneille. Que résulte-t-il de cette différence ? Il en résulte qu'au lieu d'éprouver les nobles émotions qu'on sent en lisant *Polyeucte*, on éprouve, en lisant *Jacques*, d'abord une agitation fiévreuse, puis le dégoût, l'indignation, le dédain. Quand les trois personnages se rencontrent, on baisse involontairement les yeux : Jacques paraît ridicule, sa femme odieuse, Octave lâche et indigne ; on jette le roman, malgré les belles pages qu'il contient, en méprisant l'espèce humaine ; tandis qu'après avoir lu la tragédie, on remercie Dieu d'avoir mis ces admirables vertus dans le cœur de l'homme en le formant de ses mains. Madame Sand, ce peintre des natures déchues et souillées et des sentiments faux et guindés, afflige ses lecteurs en leur révélant les lâchetés et les folies qui peuvent déshonorer l'humanité ; Corneille, ce peintre des natures d'élite, élève l'âme de ses auditeurs, en leur révélant jusqu'à quel point de perfection on peut arriver en suivant la loi austère du devoir.

Madame Sand a expliqué elle-même son infériorité, en déclarant, dans la préface de son drame de *Cosima*, qu'elle n'était pas catholique. C'est précisément parce qu'elle n'est point catholique qu'elle se fait de fausses idées de la grandeur comme des faiblesses de l'homme, que la règle man-

que à son imagination, la réalité à ses inspirations, la moralité à ses tableaux, que l'art est pour elle un but au lieu d'être un moyen, et qu'affranchie des grands principes qui peuvent seuls l'ennoblir, en le rendant utile à la vérité, elle se livre aux fougues de cette maîtresse d'égarements qu'on appelle la fantaisie.

IV

RÉACTION : MM. SANDEAU ET DE PONTMARTIN.

A la suite du mouvement littéraire qui, correspondant à un des grands courants d'idées formés dans la société, se personnifia surtout dans madame Sand, il est un nom qu'on ne peut omettre, c'est celui de M. Jules Sandeau, dont le talent devint l'expression d'une vive réaction contre les tendances qui viennent d'être définies. Lorsque, sans s'arrêter aux détails, on cherche quel est le sentiment général qui domine dans ses ouvrages, on est étonné de se retrouver toujours en face de la même pensée; elle revient sous toutes les formes, et, à travers tous ces changements, elle demeure la même, comme les eaux d'un fleuve conservent leurs couleurs en traversant les sites les plus divers, tant que le fonds sur lequel elles coulent présente la même nature de terrain. Cette pensée, que M. Jules Sandeau trouve au fond de tous les sujets, et qu'il diversifie avec art, c'est celle du retour de l'âme vers la réalité, après une course passionnée vers l'idéal. On croit entendre un voyageur qui, parti la tête remplie de beaux récits et le cœur animé des plus riantes espérances

pour une terre lointaine, revient désabusé de ses rêves avec les trésors chèrement payés de l'expérience. Ce qui prête un attrait tout particulier à ses ouvrages, c'est que le sentiment y paraît à côté de la raison. Ce n'est point la spirituelle et froide raillerie du théâtre de M. Scribe, substituant l'algèbre matérialiste du bien-être à la poésie du dévouement ; la réaction de M. Sandeau contre l'idéalisme de madame Sand offre un caractère spiritualiste. Il porte en outre le deuil de ces illusions, qu'il tue en répandant la lumière de la réalité au milieu des ombres décevantes, évoquées par le génie de ses prédécesseurs ; le flambeau qu'il tient à la main, met en fuite ces apparitions mystérieuses et ces formes blanches et voilées, qui hantent le château gothique à l'heure de minuit; mais, en les obligeant à fuir, il ne peut s'empêcher de saluer ces doux fantômes d'un geste de regret et d'adieu.

Ce regret va quelquefois si loin, que, comme moraliste, M. Jules Sandeau n'est pas irréprochable. Le poëte, chez lui, domine de beaucoup le moraliste ; il n'enseigne pas, il ne dogmatise pas, il raconte, ou plutôt encore il pleure les illusions perdues et fait pleurer le lecteur avec lui. Quelquefois, en remontant le cours de ses sentiments, il se laisse aller avec tant d'émotion à ses souvenirs, qu'il semble qu'ils vont devenir des espérances ; mais, bientôt, la raison prend le dessus, le désenchantement déborde de son âme, et il montre ce qu'il y a de vain dans cette espèce de mirage avec lequel il a failli vous séduire parce qu'il a été le premier séduit. Un voyageur de notre temps [1], qui a étudié avec profondeur la Rome païenne et la Rome chrétienne, rapporte qu'il se laissa aller à un attendrissement involontaire à l'aspect de deux tombes jumelles qui, remontant à une haute

[1] M. de la Gournerie.

antiquité chrétienne, renfermaient l'épouse à côté de l'époux; celui-ci, qui les avait fait élever toutes deux, avait écrit d'avance sur la sienne : Nihil, pour indiquer tout le néant de cette vie; mais il n'avait pu se décider à graver ce triste mot sur la tombe de celle qu'il avait tant aimée, et qui avait embelli, comme une charmante apparition, les heures douloureuses de son pèlerinage; il avait trouvé, pour ce cher tombeau, un mot qui indiquait quelque chose de plus que le néant et de moins que la réalité : Umbra, comme pour montrer que, si elle n'avait pu lui donner le véritable bonheur, elle lui en avait au moins donné l'ombre. Il y a quelque chose de ce sentiment dans la manière dont M. Jules Sandeau peint ces illusions décevantes, ces rêves aux ailes de feu qui, dans les premières années de la vie, emportant l'âme vers des sphères inconnues, produisent tant d'égarements. Nihil, le néant, ce mot semble trop dur au poëte, il n'a pas le courage de l'écrire en parlant d'illusions qui lui ont été chères; umbra, une ombre légère qui charme un moment les yeux, puis s'évanouit sans retour, ce mot lui convient mieux, parce qu'il respire une tristesse qui ne manque pas de douceur.

Malgré cette nuance qui devait être signalée, puisqu'elle est le caractère même du talent de M. Jules Sandeau et qu'elle marque d'un sceau particulier presque tous ses ouvrages, il n'en est pas moins le représentant d'un mouvement de réaction morale et littéraire digne d'observation. Il prend le roman où l'avait laissé madame Sand; à la peinture des ennuis du mariage, des entraves et des assujettissements de la famille, il oppose la peinture du dénoûment de ces rencontres passionnées qu'on nous donne pour des affections durables, et, après les avoir montrées toutes rayonnantes de leur poésie, il les dépouille du prestige dont il les

avait un instant entourées; il réveille le lecteur, au milieu du rêve, et pendant que celui-ci suit, d'un œil fasciné, ces bulles d'air que le soleil dore si merveilleusement des couleurs de l'arc-en-ciel, il touche du doigt ce petit monde fantastique, porté sur l'aile du vent, et le fait évanouir au contact de la réalité. Ces héros romanesques couronnés d'une auréole dont les rayons viennent de notre imagination, et auxquels on sacrifie toute une vie, descendent de leurs piédestaux pour laisser voir combien ils sont égoïstes et petits. Cet homme que vous allez préférer à votre bonheur, à votre devoir peut-être, sur la tête duquel vous placez toutes les perfections dont vous trouvez l'idéal dans votre cœur, le voilà tel qu'il est, ou plutôt tel qu'il sera demain ; cette femme que votre imagination a douée comme une fée prodigue, la voilà telle que vous la trouverez à votre réveil, dans le même sens où Bossuet a dit de Henriette d'Angleterre lorsqu'elle passa du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs : « La voilà telle que la mort nous l'a faite ! »

Demain ! le lendemain de l'idéal, la réalité qu'il cache, le rêve qui doit finir, le réveil qui doit dissiper les illusions, enfants de la nuit ; la situation de deux destinées qui se trouvent face à face, non pas telles qu'elles s'étaient apparues aux heures de leurs chimères, mais telles qu'elles sont ; les angoisses qu'on éprouve, lorsque les ailes de l'âme, fatiguée de son vol impuissant vers l'idéal, se replient d'elles-mêmes ; les brisements de cœur qui suivent la chute ; le désenchantement amer ; les reproches cruels qui, remontant vers le passé, détruisent jusqu'au charme du souvenir ; la sensation ineffable de souffrance qu'on ressent lorsque ces idoles qu'on a dressées dans son cœur, venant à s'écrouler, ensevelissent, pour ainsi parler, l'âme elle-même sous leurs débris ; ce deuil d'une personne vivante plus affreux à porter

que le deuil d'un mort ; le vide et le silence qui se font en nous, le sépulcre froid et morne qui se creuse dans notre cœur : voilà les leçons qu'on trouve dans la plupart des compositions de M. Jules Sandeau ; telles sont les images qu'il mêle à la peinture des passions dont le charme décevant nous séduit. Puis il ramène doucement son lecteur, fatigué de cette course dans le monde des passions, vers les joies moins enivrantes, mais plus pures et plus vraies de la famille. Il fait chanter, comme Dickens, le grillon du foyer domestique ; il fait entrevoir l'idéal de la réalité, et cette poésie qu'on était allée chercher si loin, il la trouve au coin du feu qu'on avait quitté : c'est la vie de famille, le dévouement aux devoirs qu'elle impose, l'accomplissement de la tâche que Dieu nous a assignée dans cette vie où il ne nous a pas placés pour rêver, mais pour agir. La poésie, elle est dans la résignation, mais dans une résignation pleine d'amour, et dans la vertu ; une bonne action vaut mieux qu'un beau rêve, et Dieu a répandu d'ailleurs autour de nous et dans la nature, cette œuvre mystérieuse de ses mains, des attraits merveilleux pour nous aider à supporter les fatigues et les épreuves de notre pèlerinage. La poésie, elle est dans les épanchements du foyer domestique, dans la douce quiétude qui résulte de l'harmonie des esprits et des cœurs, dans l'avenir qui nous sourit sur les lèvres de nos enfants, et dans le passé qui nous dit adieu sur les lèvres de nos pères ; dans le chant de l'oiseau qui célèbre la nature sortant rajeunie du froid linceul de l'hiver ; dans le matin qui amène, chaque jour, comme une nouvelle aurore au sein de ce monde la pensée que nous portons en nous ; dans le soir qui apaise les derniers murmures du jour sur le seuil mystérieux de la nuit ; dans le pauvre secouru, ce bienheureux de l'Évangile, échangeant les trésors éternels, dont le Christ l'a rendu dé-

positaire, contre les biens périssables que le riche est chargé de distribuer autour de lui. Ces idées et ces sentiments, qui dominent la plupart des compositions de M. Jules Sandeau, le séparent des autres romanciers. Si l'on analysait un à un ses romans, l'analyse viendrait confirmer l'espèce de synthèse dans laquelle on a dû résumer les principaux caractères de son talent.

Tout près de M. Jules Sandeau, il faut placer un écrivain qui, bien qu'il ait sa physionomie propre, appartient à la même famille littéraire. M. Armand de Pontmartin, ce gentilhomme d'Avignon qui a dans son style le feu et la couleur de sa province natale, est, pour le reste, un Athénien de Paris, d'un esprit fin et délicat, d'une de ces sensibilités exquises, tempérées par la réflexion, chez lesquelles la larme s'arrête au bord de la paupière, et s'arrête sans tomber, comme une perle de rosée suspendue, le matin, aux campanules des champs; d'une de ces gaietés philosophiques qui sourient plus qu'elles ne rient, car l'instabilité des joies humaines leur est présente, au moment même où elles goûtent ces joies. Son talent est un heureux mélange d'imagination et de réflexion, de poésie et de raison. Il y a, dans ses compositions, une heureuse rencontre de grâce et de mélancolie, de sentiment et d'idée, d'indulgence philosophique et de raillerie malicieuse, encadrés dans un fond d'élégance et de savoir-vivre qui leur donne un nouveau prix, de même qu'un diamant d'une belle eau est plus agréable encore à l'œil quand il est bien monté.

Son intelligence offre le caractère de ces climats tempérés qui ne produisent rien de désordonné ni d'excessif. M. de Pontmartin a un peu tardé à prendre la plume, rare avantage dans un siècle où l'on enseigne si souvent avant d'avoir appris. Quand une source d'eau trouve facilement son issue,

elle jaillit avec peu de vigueur; mais si, après avoir suivi quelque temps, dans les profondeurs de la terre, son cours souterrain, grossie par les neiges qui se fondent et filtrent à travers les terres, elle ajoute au volume de ses eaux mille petits ruisseaux qui se réunissent à elle par des canaux mystérieux, alors, quand elle vient à sourdre par quelque fissure, elle jaillit plus vivement et creuse plus profondément son lit : c'est l'image du talent de M. de Pontmartin. On voit, dès ses premiers ouvrages, que sa pensée est souvent revenue sur elle-même avant de trouver son expression au dehors. En outre, son style a ce caractère de délicatesse et de pureté qui n'appartient qu'aux écrivains qui ne se sont pas prodigués, et rappelle ces beaux fruits qui, placés trop haut pour être flétris par la main du passant, ont conservé leur éclat et leur velouté.

C'est dans des nouvelles surtout que cet esprit délicat a marqué son empreinte avec une finesse de touche qui rappelle les vignettes anglaises. Il y a presque toujours, dans ces nouvelles, une idée morale ou une leçon utile, présentée d'une manière ingénieuse et avec un sentiment élevé de la dignité humaine. *Marguerite Vidal*, c'est le penchant du cœur sacrifié au devoir, l'honneur préféré au bonheur; les *Trois veuves vendéennes*, c'est le respect d'une tombe, plus puissant sur l'âme d'une jeune femme que la perspective riante d'un nouvel avenir, et l'espérance immolée sur les autels du regret, noble et touchant démenti donné à un conte épicurien de la Fontaine; le *Bouquet de Marguerite*, c'est une ingénieuse leçon donnée à ceux qui cherchent en tout le romanesque; *Aurélie*, c'est le dévouement filial d'une jeune fille expiant les fautes de sa mère ; la *Marquise d'Aurebone*, c'est le dévouement maternel reculant ses bornes.

L'état habituel de l'esprit de l'écrivain semble être une

espèce de halte entre les joies et les illusions de la première jeunesse, qui fuient à l'horizon comme une volée d'oiseaux, et les désenchantements de l'expérience qui détache nos yeux de la figure du monde qui passe, pour les élever vers Dieu. A demi tourné pour continuer sa route, M. de Pontmartin envoie, de temps à autre, un signe d'adieu à ces nuages charmants qui se perdent dans le lointain, et l'on respire dans ses écrits les senteurs embaumées des roses passagères d'Horace, dont une fraîche brise, venue d'un passé récent, parfume encore l'expression de ses pensées et de ses sentiments rassérénés dans une atmosphère plus élevée et plus calme. Il y a un charme infini dans cette situation de l'intelligence et du cœur; elle produit ces teintes adoucies et ces nuances délicates et suaves qui charment dans les tableaux des grands maîtres, et surtout dans les œuvres du Créateur, qui est le maître des maîtres. C'est par cette disposition d'esprit que M. de Pontmartin a des traits de fraternité littéraire avec M. Sandeau. Moins profond, moins abondant, moins passionné que lui, il a quelque chose de plus sobre, de plus contenu, de plus élégant, de plus chaste, avec un tact plus exquis des convenances sociales et un sentiment plus marqué de la mesure.

Le seul ouvrage où ces qualités ne se rencontrent pas au même degré, c'est une œuvre de plus longue haleine, les *Mémoires d'un notaire,* écrits à une époque où les feuilletons avaient mis les longs romans à la mode. Comme les organisations d'élite qui éprouvent l'influence des épidémies sans y succomber, il céda au goût du moment, quant à la charpente générale du livre et au ton excessif de quelques caractères; mais il resta lui-même dans les détails, et il garda ce qui fait les bons peintres, le dessin et la couleur. Certes, on doit blâmer le sujet même de cette composition,

l'apothéose de cette vengeance surhumaine qui arm bras de meurtriers qui ne sont pas nés encore, contr victimes que l'avenir verra naître; mais où trouver étude plus gracieuse, aux lignes plus pures, aux tons suaves, que ce tableau de trois jeunes filles, Marie, A nette, Julie, sœurs d'amitié, types de trois classes, l blesse, la bourgeoisie, le peuple, belles également de beautés différentes, nobles également, mais différem nobles d'esprit comme de cœur, trois délicieuses tête gnées d'air et de lumière, et encadrées avec un rare dans cette nature du Midi qui sourit à la jeunesse plaisir?

Déjà, dans le peintre sagace, délicat et spirituel, hal saisir toutes les nuances, on entrevoit le critique ém qui va, aussitôt après 1848, marquer avec autorité sa d ans un journal [1], aux courtes destinées duquel survi talent destiné à grandir.

V

AVÉNEMENT DU ROMAN-FEUILLETON. — M. ALEXANDRE DUMAS.

A l'époque où la presse à quarante francs comme remplacer le journalisme ancien, le roman, devenu l liaire du journal, dont il remplissait chaque matin le fe ton, subit, on l'a vu, l'influence de cette situation nou On ne saurait trop redire jusqu'à quel point la création espèces de déjeuners intellectuels de la presse à qu

[1] L'*Opinion publique*.

francs, servant, chaque jour, à ses lecteurs un morceau de roman, assaisonné des émotions et du scandale nécessaires pour repaître l'esprit pendant que l'estomac prenait son repas du matin, fut nuisible à la littérature et en même temps au public. D'un côté, les longs appétits littéraires se perdirent, et, de l'autre, les auteurs ne songèrent plus à faire des livres ayant un commencement, un milieu, une fin, et présentant un tout élaboré sous l'empire d'une pensée ; ils n'écrivirent plus que des chapitres. La littérature devint une espèce de lanterne magique où les images les plus incohérentes passèrent sous les yeux d'un public peu exigeant, qui consentit, sans trop de peine, à voir le lendemain démentir la veille ; et, comme on lisait au jour le jour, on écrivit de même. Pourvu que le récit marchât vite, qu'il fût coupé de manière à laisser, chaque jour, l'intérêt en suspens, que les péripéties se multipliassent et que les situations fussent toujours tendues, les passions surexcitées, on fit bon marché de la morale, de la vraisemblance, du style et de toutes les qualités littéraires. Ainsi l'industrialisme, en s'emparant des journaux, débaucha les écrivains littéraires qui, à leur tour, débauchèrent les lecteurs ; et le gros du public, qui, dans les dernières années de cette période de dix-huit ans, inclinait vers un sensualisme pratique, exerça, à son tour, en cédant avec empressement à cette amorce, une action funeste sur la littérature Il n'est pas juste, en effet, de faire peser toute la responsabilité littéraire d'une époque sur les écrivains ; ceux pour lesquels on écrit doivent la partager avec ceux qui écrivent. La corruption descend et remonte : rien de plus corrupteur que les lecteurs corrompus.

En arrivant à la dernière forme sous laquelle se produisit le roman, il convient de parler d'un homme qui occupa, sous tous les rapports, une large place dans ce genre de littéra-

ture, car il n'a guère écrit moins de cent volumes, et, à l'époque où le roman descendit en maître dans le feuilleton des journaux, il publiait, presque simultanément, *Madame de Monsoreau* dans le *Constitutionnel*, dans la *Presse* la *Reine Margot*, enfin dans le *Journal des Débats*, son roman privilégié le *Comte de Monte-Cristo*, auquel les amis de ce talent inépuisable préfèrent, à bon droit, les *Trois Mousquetaires*, ce récit cavalier, écrit d'une plume facile, dont la vogue fut si utile au journal le *Siècle*, à l'époque où l'intérêt de la politique parlementaire fléchissait. M. Alexandre Dumas, on s'en souvient, avait tenté d'autres routes littéraires : c'est par le théâtre qu'il avait d'abord cherché la célébrité; *Henri III*, sur la scène de la Comédie-Française; *Christine à Fontainebleau*, sur celle de l'Odéon, avaient été ses premiers débuts. Son talent s'était donc révélé d'abord sous une forme dramatique, et cette tendance demeura celle de son esprit. Balzac est un anatomiste et un peintre, madame Sand et M. Jules Sandeau sont deux poëtes, M. Alexandre Dumas est un conteur, d'une imagination orientale, qui sait donner un tour dramatique à son récit.

Dans les premiers temps qui suivirent les événements de 1830, cet écrivain, recevant le contre-coup de la passion révolutionnaire, avait été un moment quelque chose de plus. Son drame d'*Antony*, auquel le livre qu'il publia, peu de temps après, sous ce titre : *Souvenirs d'Antony*, donne ce caractère intime et personnel qui est un des travers de la littérature moderne, un des travers de l'auteur en particulier, révèle la vive sympathie avec laquelle il s'était rallié aux idées les plus extrêmes. Devançant le mouvement d'opinion qui devait réussir dix-sept ans plus tard dans la littérature et surtout dans l'histoire, il eut, dès 1830, un quart d'heure de fanatisme pour Robespierre, et, en sa qualité de

dramaturge, il exprima une admiration bien sentie pour la Terreur [1], un des drames les plus sanglants, en effet, qui se soient produits sur le théâtre du monde. Cette imagination, aussi prompte à se détacher qu'à se prendre, s'était fait illusion à elle-même en traitant un de ses caprices comme une conviction raisonnée : M. Alexandre Dumas n'était ni un homme de passion, ni un homme de parti ; c'était une nature d'artiste, insouciante, mobile, dominée par la fantaisie, ardente à s'épancher sur tous les sujets, pleine du sentiment de sa force et de sa fécondité, glorifiant la puissance individuelle quand il la rencontrait sur sa route, parce qu'elle lui rappelait sa propre puissance dans laquelle il avait une foi à peu près exclusive. Tel il apparut dès que la fièvre révolutionnaire, qui lui avait porté au cerveau, tomba par l'apaisement de la situation qui l'avait produite. Celui qui semblait avoir aspiré un moment à la succession des membres du comité du salut public, devint alors un des favoris, un des familiers du jeune duc d'Orléans, et plus d'une fois on entendit ce prince regretter de n'avoir pas une liste civile à appliquer aux besoins aussi fréquents que nombreux de son poëte, dont la vie, gouvernée par la fantaisie, croyait trop à la nécessité du superflu pour se souvenir suffisamment de l'utilité du nécessaire.

Par une transition dont la brusquerie trouve son explication dans le caractère de l'auteur, M. Alexandre Dumas, qui, après l'éruption de 1830, s'était épris d'admiration pour la révolution politique personnifiée dans Robespierre, et avait insulté la société civile dans son drame d'*Antony*, devint moins farouche dans l'atmosphère refroidie de cette seconde

[1] Dans un petit opuscule intitulé *Blanche de Beaulieu*, et qui fait partie des *Souvenirs d'Antony*.

période, et remplaça son enthousiasme pour la Terreur et la réforme sociale par un enthousiasme aussi vif mais plus durable pour la Régence. C'est l'époque où il met au théâtre *Mademoiselle de Belle-Isle* et les autres comédies dont les sujets sont empruntés au même temps. Brutus devient un libertin de haute volée, Antony un habitué des salons de madame de Parabère. La vie audacieuse et déréglée des roués, ces révolutionnaires des foyers domestiques, qui s'amusaient à renverser les mœurs, en attendant qu'on renversât les lois : voilà le nouvel idéal littéraire de l'auteur.

C'est là moins une nouveauté qu'une transformation. Un caractère aventureux, dans une destinée d'aventurier, tel est toujours l'idéal de M. Alexandre Dumas, qui aime à mettre l'individu aux prises avec la société, et à donner l'avantage à la force individuelle contre l'autorité sociale. Ce type lui est d'abord apparu sous les traits de Saint-Mégrin, dans son drame de *Henri III*; puis, quand il a cédé à l'influence transitoire de la passion révolutionnaire, sous les traits de Robespierre dans l'histoire, d'Antony dans le drame; dès que la passion de 1830 est refroidie, on voit reparaître dans ses ouvrages toute une famille de personnages dont Saint-Mégrin est l'aîné, intelligences avisées et pleines de ressources, caractères sans peur et sans scrupules, poignets vigoureux, beaux joueurs qui se font place dans le monde à la pointe de l'esprit et de l'épée : Saint-Mégrin dans *Henri III*, d'Artagnan dans les *Mousquetaires*, Bussy dans la *Dame de Monsoreau*. Puis le même type, après avoir traversé la *Reine Margot*, s'agrandit jusqu'à prendre des proportions féeriques et devient, dans le *Comte de Monte-Cristo*, Edmond Dantès, cet homme supérieur à la société tout entière, et à qui, comme il le dit lui-même, « Dieu n'a rien à refuser. »

La prédilection de M. Alexandre Dumas pour ce type mo-

ral et intellectuel lui a fait prendre une grande partie des sujets de ses romans et de ses drames dans deux époques de notre histoire, où les aventureux ont joué plus facilement un grand rôle, soit contre les lois, soit contre les mœurs, le seizième et le dix-huitième siècle ; le règne des derniers Valois et le temps de la Régence sont l'objet privilégié de ses récits. Non-seulement il trouve ainsi des occasions plus fréquentes de flatter l'orgueil, cette corruption de l'esprit, en exaltant le sentiment de la personnalité humaine ; mais, par la peinture animée et complaisante de la licence des mœurs, si grande à ces deux dates de notre histoire, il emprunte un nouveau moyen de succès à cette autre corruption qui pénètre dans le cœur par les sens.

On est d'autant plus en droit de penser que ce fut là le motif instinctif ou raisonné de sa préférence, que, dans les romans comme dans les pièces de théâtre, qui, par leur date, appartiennent à d'autres époques, il y a, dans les tableaux de M. Alexandre Dumas, une crudité de couleurs et une curiosité sensuelle de contours qui vont droit au même but ; dans le roman, comme au théâtre, c'est à la partie la moins noble de notre nature qu'il s'adresse. Il s'adresse aussi à cette faiblesse voltairienne des esprits forts de son temps, disposés à un scepticisme plutôt traditionnel que raisonné contre tout ce qui s'étend au delà de l'horizon borné des sens. L'auteur ne hait point la religion, la haine serait une fatigue pour ce caractère facile, mais il ne laisse guère échapper une occasion de jeter rapidement contre le christianisme une de ces railleries ou une de ces accusations qui plaisent aux esprits vulgaires, et font partie des lieux communs du philosophisme. C'est une épigramme voltairienne qui passe en sifflant, dans son récit, comme un oiseau moqueur ; c'est, dans la *Reine Margot*, une peinture de la Saint-Barthélemy, qui met

en cause le clergé et le catholicisme, bien que tout le monde sache aujourd'hui que cette journée fut le résultat d'un mouvement politique et populaire ; c'est, dans la *Dame de Monsoreau*, la mise en scène exagérée des superstitions de Henri III et le portrait du moine Goranflot, sorte de Sancho Pança sous le froc, vivant sur le pied d'une fraternelle égalité avec son âne, et représenté comme le roi des ivrognes; ce sont, dans le *Voyage en Suisse* et dans le *Voyage en Égypte*, de petites épigrammes contre le judaïsme et le christianisme, parfaitement combinées pour plaire aux intelligences médiocres. M. Alexandre Dumas n'a point contre le christianisme la haine vigoureuse de Caïphe, qui va jusqu'à enfoncer sur sa tête la couronne d'épines; mais, comme l'égoïste et indifférent Pilate, il le raille sous sa couronne douloureuse pour plaire au peuple des lecteurs.

Sans doute M. Dumas est un remarquable conteur, il sait intéresser le lecteur par les qualités d'une imagination brillante qui, au don heureux de l'invention dramatique, joint la verve, l'action, la rapidité du récit, l'agilité d'un style qui court à son but et s'arrête peu pour décrire, encore moins pour prouver, car l'auteur n'a pas de systèmes; mais cependant, avec tous ces avantages, ses succès n'auraient pas été aussi grands s'il ne s'était pas servi de ces trois mobiles, la glorification de la personnalité humaine, les peintures hardies qui troublent les sens, les lieux communs du scepticisme voltairien. Il remplace, par ces trois torts, une qualité littéraire qui manque à tous ses écrits, la maturité qui donne la réflexion. Ses romans, agréables par les grâces qui naissent d'une génération spontanée, pèchent par l'incohérence du plan, l'invraisemblance des situations, le défaut de suite des caractères, résultat de l'absence de réflexion. Si le bruit et le mouvement n'y manquent pas, la

vérité, l'harmonie, la raison y manquent presque toujours. Par suite de cette même habitude d'improvisation, son style, semblable à ces plantes éphémères qui naissent à la surface du sol, n'a ni couleur, ni caractère; il est ordinairement naturel et assez prompt, mais il est sans force, parce que la pensée, dont il est l'expression, n'a point de racines; il est au style des grands écrivains ce que la lithographie est à la gravure.

M. Dumas a trop écrit, c'est là le plus grand de ses torts littéraires, et on se trouve ici amené à toucher au défaut de l'homme et plus encore du temps, parce qu'il a été la source des défauts de l'écrivain. Cet auteur a été trop de son siècle, il a eu de trop vastes besoins. Ne faut-il pas mener la grande vie, bâtir des châteaux, donner des dîners à grands spectacles, fonder des théâtres, voyager en Espagne, naviguer vers l'Afrique, jeter l'argent par les croisées pour en finir plus vite? Par suite, au lieu de faire servir l'art au triomphe de la vérité, ce qui est le but des grandes âmes; au lieu même de faire de l'art pour l'art, ce qui rend encore l'esprit difficile sur ses propres œuvres, ne faut-il pas faire de l'art pour de l'argent, ce qui est la pire des conditions du travail intellectuel? Être tout à tous, écrire sur toute chose et à toute heure, rédiger aujourd'hui les mémoires d'un maréchal de France, demain un feuilleton sur la Ligue, après demain le récit d'une épisode de guerre civile, et, avant la fin de la journée, passer à un roman moderne, sauf à ébaucher pendant la nuit une pièce de théâtre; être obligé de mettre un prix vénal à chaque minute de son temps; réaliser le miracle de l'ubiquité littéraire, en tendant toutes les facultés de son esprit vers la solution de cet unique problème : « Gagner, le plus rapidement possible, la plus grosse somme d'argent, » condition excellente pour produire beau-

coup de livres, détestable pour produire de bons livres! Quand on en vient là, non-seulement on n'écrit plus pour la postérité, mais on n'écrit même plus pour la génération qui suivra la sienne; on écrit pour la circonstance, pour le tour d'opinion qui règne aujourd'hui et ne régnera plus demain, car si le présent ne paye guère ce qui a été fait pour l'avenir, témoin le *Paradis perdu* de Milton, qui rapporta cent vingt-cinq francs et l'immortalité au poëte, l'avenir apprécie peu ce qui a été fait exclusivement pour le présent, témoin le *Comte de Monte-Cristo*, qui valut cent mille francs à M. Alexandre Dumas.

Il est juste d'ajouter que la tendance à laquelle il cédait, sans être universelle, avait, dans les temps où il écrivait, quelque chose de général. Vers les dernières années du gouvernement de Juillet, un procès, dont la cause était déplorable, car il y avait eu mort d'homme[1], vint jeter une vive lumière sur les mœurs des écrivains qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *Bohèmes littéraires*. Le Roman-Feuilleton joua un grand rôle dans ce procès, et parut en déshabillé devant les assises; on y vit des gentilshommes de lettres, c'est ainsi qu'on les désigna à cette époque, apporter dans le sanctuaire de la justice le sans-façon de leurs mœurs et de leurs attitudes débraillées. C'était une caricature des petits soupers de la Régence, et parfois une contrefaçon de la fameuse scène du vicomte de Jodelet et du marquis de Mascarille; tout ce monde-là était, à l'entendre, noble comme le roi, et même un peu plus; seulement il s'occupait assez peu de la célèbre maxime : *Noblesse oblige*. Le pharaon, les petits soupers devenus de grandes orgies, l'indigence minau-

[1] M. Dujarrier, un des directeurs du journal la *Presse*, tué en duel après une dispute qui s'était élevée dans un souper. Ce procès eut lieu devant les assises de Rouen.

dant derrière le luxe, ce ruineux éventail, la pauvreté fastueuse cherchant à singer les grandes manières et les coûteuses folies de l'aristocratie qui, à la fin du dix-huitième siècle, terminait, dans les boudoirs de Sophie Arnould et des autres Laïs du temps, une existence commencée sous la tente : voilà quels furent les traits de cet étrange tableau. La décoration changeant à chaque instant, on se trouvait transporté, par un coup de baguette, tantôt devant une table de jeu, puis, bientôt après, dans une salle d'armes, enfin au milieu d'un petit souper. Sans une certaine âpreté de formes et une rudesse de langage qui dénonçaient ce pêle-mêle social des révolutions qui, comme les tremblements de terre, confondent tous les étages en renversant la maison, on aurait pu croire la France rajeunie d'un demi-siècle. Ne serait-on point revenu, par hasard, au temps du procès de Beaumarchais contre le conseiller Goesman, ou aux journées de la Régence ? On serait tenté de le penser, en voyant la vie des gentilshommes de lettres se dérouler dans le procès de Rouen. Les gens de la Régence n'étaient pas plus étourdis, seulement ils étaient moins mal élevés. En outre, ils ne vendaient pas leur esprit, ils le dépensaient en beaux louis d'or; aussi ne voyait-on pas dans leurs orgies un traitant littéraire expliquant qu'en sa qualité de marchand il vend la denrée qui a le plus de débit.

Ce tableau de mœurs contemporaines explique les travers de la vie littéraire de M. Alexandre Dumas, qui eurent une fâcheuse influence sur son talent. A l'époque où le roman descendit dans le feuilleton, cette influence devint plus marquée encore. Son inépuisable fécondité était une amorce pour les journaux, un danger pour lui; sa facilité merveilleuse dégénérait en improvisation, la rapidité de son style en négligence ; son goût pour les situations dramatiques le

poussait au mélodrame ; sa malheureuse disposition à sacrifier l'art au commerce le condamnait à s'enrichir aux dépens de la perfection littéraire de ses œuvres, car le gain devait être en raison directe du nombre de ses feuilletons, et le mérite de chacun de ses romans en raison inverse de leur multiplicité. La presse industrielle était un acheteur immoral et sceptique, qui s'inquiétait peu de l'art et de la littérature. Elle demandait à l'écrivain un roman qui fût le plus long possible, afin d'attacher, le plus longtemps possible, au journal, l'abonné une fois harponné. Que parlait-on d'art, désormais? l'important, c'était de traverser les époques de renouvellement, en faisant attendre au lecteur un dénoûment sans cesse retardé, de peur que le désabonnement ne le suivît; c'est précisément le procédé du baleinier lâchant la corde à la baleine, une fois que le fer est enfoncé dans ses flancs.

De là, pour l'écrivain, à qui l'on payait des primes particulières en raison de la longueur de son œuvre, la nécessité de l'allonger à tout prix, par des digressions interminables ou par une complication d'incidents et d'aventures dont les mille fils se croisent et s'enchevêtrent dans une narration entortillée. Pour soutenir ces longues narrations, il fallait des caractères outrés, des situations violentes, propres à remuer le lecteur, des péripéties continuelles, des tours de force d'imagination, des changements de décoration à vue, l'industrie du machiniste et la rapidité du peintre à la brosse qui, faisant de la peinture au mètre, couvre à forfait un pan de muraille de mille couleurs bariolées, dans un espace de temps qui ne suffirait pas à Raphaël pour dessiner la tête d'une de ses madones. Aussi l'art s'effaçait, le sens littéraire allait en s'éteignant. Il ne s'agissait plus d'art, ni de littérature : il s'agissait de remplir, chaque jour, d'une liqueur

capiteuse la coupe que le journal tendait au romancier pour la porter aux lèvres du public qu'il fallait enivrer.

Alors M. Alexandre Dumas écrivait le *Comte de Monte-Cristo*, M. Soulié détaillait en feuilletons la morale des *Mémoires du Diable*, Balzac publiait les *Parents pauvres*, et M. Sue les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*. Le roman, corrompu par le journal, le corrompait à son tour.

MM. SOULIÉ ET SUE.

Comme M. Alexandre Dumas, M. Frédéric Soulié a trop écrit : la poésie, le théâtre, le roman, ont tour à tour occupé cette vie assez courte par la durée, mais qui lui a suffi pour beaucoup produire. Esprit moins facile cependant et moins ingénieux, que M. Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, dont la mort a été consolée par la religion qu'il avait eu le malheur d'attrister souvent par ses ouvrages, portait dans son cœur quelque chose de violent et d'amer : en politique, il inclinait aux opinions de la démocratie extrême, et dans la littérature, il éprouvait une prédilection marquée pour les sujets navrants et terribles qui lui offraient une occasion de déployer les facultés de son imagination habituée à broyer, dans ses tableaux, les plus sombres couleurs. Cet esprit pessimiste avait le talent de la malédiction et de l'invective, et son style énergique, mais contourné et déclamateur, réfléchissait les défauts comme les qualités de sa pensée. Il a lui-même donné, dans la préface des *Mémoires du Diable*, qui demeureront son principal ouvrage, l'explication des égarements littéraires de sa plume, en croyant, bien à tort, en donner l'excuse : « Il faut au public, s'écrie-t-il, des astringents et des moxas pour ranimer ses sensations éteintes : Allons! dit-il aux

auteurs, as-tu des incestes furibonds ou des adultères monstrueux, d'effrayantes bacchanales de crimes ou des passions impossibles à me raconter? Sinon, tais-toi, va mourir dans la misère et l'obscurité. Vous l'entendez, jeunes gens! la misère et l'obscurité, vous n'en voudrez pas! Alors, que ferez-vous? Vous prendrez une plume, une feuille de papier, et vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable.* »

Ces paroles n'excusent point la littérature immorale en général, ni Frédéric Soulié en particulier; mais, il faut en convenir, elles accusent le public de son temps. Les écrivains doivent faire leur devoir, quoi qu'il arrive; leur talent vient de Dieu, il appartient au bien; dût la faim, cette mauvaise conseillère, s'asseoir avec l'oubli devant leur foyer éteint, ils ne doivent pas vendre leur talent au mal. Mais les sociétés qui n'ont de sourires et d'encouragements que pour la littérature immorale, et qui changent ainsi en ténèbres les lumières que Dieu avait préparées pour elles, payent chèrement tôt ou tard leur injustice et leur imprudence. Ces vives intelligences, une fois corrompues, deviennent corruptrices à leur tour, et il s'établit entre les écrivains et la société un flux et un reflux de mauvaises influences qui tournent à leur perte mutuelle. C'est là l'histoire du talent de Frédéric Soulié, et l'on peut dire que cette imagination malade a concentré tous ses poisons dans les *Mémoires du Diable.*

L'auteur convient lui-même, dans son livre, qu'il y a une action du monde sur la littérature et de la littérature sur le monde, et le héros satanique de son roman dit en propres termes : « Les mauvaises idées sont bien plus subversives de votre morale humaine, et servent bien mieux mes intérêts de diable que les mauvaises actions. Je donnerais tous les crimes d'un siècle pour une mauvaise idée[1]. » Le diable,

[1] *Mémoires du Diable*, premier volume, page 246.

mettant sa théorie en pratique, ne trouve pas un meilleur moyen de rendre un personnage du roman nuisible à la société, que d'en faire un homme de lettres. M. Soulié admet de même une autre vérité incontestable, c'est qu'il y a un grand danger à présenter la société comme un vaste cloaque de vices et de crimes, dont l'empire est partagé entre deux maîtres, le cynisme et l'hypocrisie, car on répand par là la contagion du mauvais exemple ; c'est alors, comme l'a dit Tacite avec sa brièveté énergique, que la corruption exercée ou subie se vante d'être de son temps [1]. Voilà les propres paroles que l'auteur met à ce sujet dans la bouche du démon : « Dans une ville où règne la peste, si une administration imprévoyante laissait encombrer les rues de malades et de cadavres, si elle laissait l'air se corrompre et les imaginations s'épouvanter, il n'est pas douteux qu'en peu de temps le fléau gagnerait les trois quarts de la population. Mais si, au contraire, elle fait disparaître toutes les traces de la maladie, si les moribonds sont cachés dans les hôpitaux et les victimes enlevées rapidement, l'épidémie se réduit à ses propres forces. Il en est du vice comme de la peste. Il a ses miasmes qui corrompent l'air moral : c'est ce que vous appelez le mauvais exemple. » Il résulte de ces paroles que l'écrivain, qui, loin d'écarter des yeux des lecteurs le mauvais exemple, exagérerait l'étendue du mal, et le rendrait plus contagieux, en montrant partout la vertu malheureuse et méprisée, en face du crime heureux, triomphant et honoré, commettrait une action diabolique, conforme aux intérêts comme aux inspirations du mauvais esprit.

C'est là cependant ce qu'a fait M. Frédéric Soulié dans les

[1] Corrumpere aut corrumpi sæculum vocatur.

Mémoires du Diable. L'auteur qui proclame l'influence de la littérature sur la société, qui convient que la contagion du vice est aussi redoutable que celle de la peste, qui n'a pu nier ce qu'il y a de corrupteur dans le spectacle de l'immoralité hypocrite, triomphante et honorée, en face de la vertu malheureuse, honnie et dépouillée même de cette grandeur morale qui console la conscience humaine, a consacré un ouvrage en plusieurs volumes à montrer, sur tous les degrés de l'échelle sociale, le vice et l'infamie régnant sans conteste. Vol, faux, trahison, rapt, adultère, inceste, fratricide, parricide, ce dictionnaire de l'échafaud et cet écrou des galères deviennent, dans son roman, l'histoire de la société moderne. En outre, le bonheur et l'estime dont jouit un homme sont la mesure du châtiment et du mépris qui lui seraient dus pour ses crimes ; l'excès de sa misère et de son opprobre est mesuré à la grandeur de ses vertus.

Quelle action peut-on exercer sur les âmes en montrant le vice, la débauche, le rapt, le meurtre, le vol, l'empoisonnement partout et surtout sous les enseignes de la vertu ? N'est-ce pas autoriser l'infamie des mœurs particulières par l'infamie des mœurs publiques, et répandre dans l'atmosphère morale et intellectuelle, comme l'a dit M. Soulié lui-même, les miasmes corrupteurs du mauvais exemple ? Qu'y a-t-il de plus propre à détruire le sens moral d'une société que la peinture du vice toujours triomphant, prospère, vénéré, et de la vertu toujours opprimée, persécutée et honnie ? N'y a-t-il point là une espérance et un encouragement donnés aux passions mauvaises qui fermentent, une force enlevée à la probité et à l'honnêteté qui luttent, enfin un renversement des idées établies qui excite les esprits ardents à la destruction d'une société que Dieu doit avoir condamnée, s'il est vrai qu'elle contienne de pareils abîmes d'infamie ;

de misère, de mensonge et d'iniquité? Par là le roman commençait, dans les mains de M. Soulié, à devenir révolutionnaire, et il préparait les voies au roman socialiste qui allait paraître avec M. Eugène Sue.

M. Eugène Sue publia des romans dès les premiers temps de la Révolution de 1830 : quelques-uns de ses livres avaient même obtenu des succès, mais sans qu'on pût le classer parmi les écrivains qui tenaient la première place dans ce genre de littérature. La *Salamandre*, la *Vigie de Koatven*, *Atar-Gull*, la *Coucaratcha*, avaient révélé chez leur auteur une imagination puissante, un esprit amoureux des effets nouveaux et bizarres, à la recherche des situations dramatiques : quant à la morale qu'on trouvait dans la plupart de ces livres, c'était une espèce de sensualisme épileptique qui consistait à varier, autant que possible, les sensations et les émotions physiques, afin de mieux se sentir vivre, et une foi pessimiste dans le triomphe du mal[1]. Les lecteurs n'avaient pas accordé une très-grande attention à la philosophie que M. Eugène Sue professait dans ses préfaces; mais ils avaient bien accueilli ses livres, qui, quoique souvent défectueux par le style, à la fois négligé et affecté, réussissaient parce qu'ils ébranlaient fortement l'imagination, et qu'ils offraient des peintures fidèles et dramatiques de la vie et des aventures de mer. La *Vigie de Koatven* surtout, ce roman dans lequel M. Sue a peint les misères d'une société d'où la croyance s'est retirée, et qui est mue exclusivement par deux mobiles, l'égoïsme et les passions, obtint, malgré de grands défauts et un caractère impossible, celui de l'abbé de Cillery, un légitime

[1] Cette morale, partout mise en action dans les romans de M. Sue, est développée de la manière la plus claire dans la *Salamandre*, où l'on trouve une longue apothéose du bonheur tel que le comprennent les sectateurs du paradis de Mahomet.

succès. Deux figures dominent ce tableau qui a pour cadre l'époque où la monarchie achève de mourir, et où l'ère révolutionnaire commence. La première, c'est celle du comte de Vaudrey, type de ce qu'on appelait, dans les dernières années de l'ancien régime, un homme d'honneur, c'est-à-dire un homme qui, sur un regard, sait mettre l'épée à la main, et donner ou recevoir la mort en souriant, un homme de cour à Versailles, à l'abordage un lion, en habit de velours et en manchettes de dentelles, ce qui ne l'empêche pas de satisfaire ses passions, en semant sur ses pas la honte et le malheur, portrait saisissant qui peut servir de réponse à la théorie de M. Alfred de Vigny sur ce culte de l'honneur qu'il croit assez fort pour remplacer la religion véritable. La seconde figure, c'est celle du lieutenant de vaisseau Thomas, imbu des idées nouvelles de 1789, ami de l'égalité, parce qu'il n'est pas né dans les hautes classes, et qui croit être un bon citoyen, parce qu'en sa qualité d'officier bleu, il déteste cordialement le comte de Vaudrey, capitaine de vaisseau grand seigneur, austérité de circonstance, civisme de situation qui se fondent au soleil de la fortune et des honneurs, lorsque le citoyen Thomas devient baron de l'empire, portrait non moins saisissant qui peut servir de réponse à ceux qui mettent en avant, non plus l'honneur, mais cette vertu démocratique qui se compose presque toujours de deux ou trois vices, l'envie, l'orgueil et la haine.

Tout à coup, on vit M. Sue abandonner le roman philosophique pour s'essayer dans le roman historique : c'est alors qu'il publia *Latréaumont*; il avait « vu le néant des idées absolues, » disait-il dans sa préface, « à mesure qu'il expérimentait la vie. » Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que M. Sue aspirait à la profondeur, soit comme philosophe, soit, plus tard, comme historien. Vers cette époque, les va-

nités littéraires exaltées plaçaient très-haut leur idéal : les plus modestes s'arrêtaient à lord Byron en le confondant à dessein avec les personnages de ses poëmes, Lara, Manfred, et n'étaient point fâchés de laisser soupçonner qu'ils avaient un sceau de fatalité sur le front et des crimes mystérieux dans le passé de leur vie ; les autres, d'un orgueil plus résolu, s'égalaient, sans plus de façons, à l'empereur Napoléon : M. Eugène Sue était au moins des premiers.

Il voulut donc avoir fait une découverte en histoire. Selon lui, personne n'avait compris la conspiration du chevalier de Rohan, qui était, à l'insu des historiens, une conspiration républicaine ; découverte d'une valeur plus qu'équivoque, car Latréaumont, chef réel de la conspiration, n'était pas républicain, M. Sue en convient lui-même ; le chevalier de Rohan, qui vendit son nom aux conspirateurs pour cent mille écus, n'était qu'un grand seigneur débauché et perdu de dettes, qui n'avait pas une idée politique, et il ne suffit pas qu'ils aient eu pour agent obscur un Hollandais, professant des opinions démocratiques, pour qu'on puisse prêter une portée républicaine à l'entreprise. Ce livre, entre l'histoire et le roman, ne remplissait donc les conditions d'aucun des deux genres ; prolixe, rempli d'expositions renaissantes d'elles-mêmes et de dissertations pédantes, enchâssées dans le récit, il réussit peu et ne méritait pas un meilleur succès. Il trahissait seulement une révolution intérieure qui s'accomplissait dans les idées de M. Sue. Vers les premiers temps de la Révolution de 1830, malgré sa philosophie fataliste et sensualiste, il inclinait, en politique, vers les opinions légitimistes, et la *Vigie de Koatven* portait, en plusieurs] endroits, la trace de cette tendance. Dans *Latréaumont*, il passe aux idées démocratiques, et signale sa rupture avec la monarchie en traçant de Louis XIV le portrait le plus faux et le plus

grimaçant que la haine, jointe à l'ignorance de l'histoire, ait pu imaginer. Ici commence à se dessiner une singulière manie dont M. Eugène Sue ne se défera plus : il est l'ennemi personnel de Louis XIV. Désormais il y aura un duel à mort entre la mémoire du grand roi et la plume de ce romancier, qui s'est imposé la tâche de prouver que, jusqu'ici, l'histoire s'était trompée sur ce prince, thèse faite pour plaire, en effet, à l'esprit d'un homme qui a la prétention d'innover en histoire. Non-seulement il lui refuse la grandeur que ses contemporains les plus illustres lui reconnaissaient, et à laquelle la postérité elle-même a rendu hommage, mais il prétend démontrer que tout, dans son règne, s'est fait sans lui et malgré lui, qu'il n'eut ni une qualité, ni un talent, ni une vertu, et qu'en cherchant bien, on découvre que son caractère se composait exclusivement de deux vices, l'égoïsme et la brutalité.

Avec le système de M. Sue, le règne de Louis XIV devient tout simplement inexplicable. Les grandes choses ne naissent point d'elles-mêmes ; Louis XIV intervint même dans celles qu'il ne fit pas par ses propres mains, car ce fut lui qui appela, soutint et encouragea les hommes qui les firent. En feuilletant les pages malignes du duc de Saint-Simon, afin de pétrir ensemble les épigrammes haineuses et les remarques dénigrantes de ce gentilhomme malade de vanité, on peut sans doute façonner un buste satirique du grand roi, et faire un mauvais roman qui fournit des préjugés contre Louis XIV aux esprits ignorants et vulgaires ; mais on ne change point l'histoire. Louis XIV demeura donc, après *Latréaumont*, ce qu'il était avant, et M. Sue diminua dans l'opinion plus qu'il ne grandit.

La popularité réelle de son talent ne commença que plus tard. Elle date de l'époque du roman-feuilleton, et trois li-

vres indiquent les trois étapes qu'il parcourut pour arriver à sa plus haute célébrité ; ces trois livres sont : *Mathilde*, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*.

Mathilde est un roman pessimiste, analogue par les principes, mais supérieur par l'art, aux premiers livres qu'avait publiés M. Sue. On y trouve la peinture d'une société où le sens moral est éteint, où les hautes classes ne songent qu'à jouir, dont l'or, personnifié dans Lugarto, est le maître et le dieu ; où l'amour du plaisir, personnifié dans Gontrant, se satisfait au prix de l'honneur et de la liberté ; où le vice, représenté par Ursule, est plein de convenance, de bonne grâce, d'élégance, de savoir-vivre et de scrupule; où la vertu, représentée par Mathilde, est pleine de complaisance et d'accommodement. Dans ce roman, où les tendances des deux écoles sont assez habilement fondues, les types d'hommes viennent en général du roman de M. de Balzac ou de M. Soulié, les types de femmes viennent du roman de madame Sand; ces deux genres semblent se mêler dans une expression commune, avant de disparaître devant le genre nouveau que va créer M. Sue, le roman socialiste.

Ici le talent de M. Sue subit une troisième transformation. Après s'être d'abord présenté comme un grand philosophe, puis comme un grand historien, il se présente comme un grand réformateur. Sa philosophie et son système historique ne sont pas au fond changés : l'auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant* croit, avec l'auteur de la *Salamandre*, qu'il n'y a de véritable bonheur ici-bas que dans les jouissances physiques, et il reproduirait volontiers son symbole sensualiste sur le café, l'opium et les bazars de Constantinople. Il croit de même, avec l'auteur de *Latréaumont*, que la monarchie se compose de brutalité et d'égoïsme. Seulement, après avoir posé ces prémisses, il conclut en pous-

sant à l'établissement de la République et en ouvrant aux classes populaires le paradis de Mahomet, qu'il voulait, dans ses premiers romans, réserver exclusivement à quelques heureux du monde.

Les *Mystères de Paris*, destinés à servir de sombre pendant au roman de *Malthilde*, sont la préface du roman socialiste. L'objet de ce livre, celui de tous les ouvrages de M. Sue où les qualités et même les défauts de son talent ont trouvé leur plus heureux emploi, est de présenter le tableau des misères inénarrables et des crimes involontaires qui s'agitent dans les dernières sphères de la société, fatalement vouées, selon lui, à la souffrance et au mal, en face du tableau des corruptions, des vices, des abominations de tous genres qui souillent non moins fatalement les hautes sphères sociales. Dans ces deux romans si divers par leur sujet, mais rattachés à une pensée commune, le procès de la société est complétement instruit ; c'est elle qui est le grand coupable, car elle est chargée des iniquités de tous ; pour satisfaire à la justice de Dieu, et pour assurer le bonheur de l'humanité, il faut qu'elle meure.

Les *Mystères de Paris* obtinrent à la fois la vogue des salons et la popularité de la rue ; double succès facile à comprendre. Ce n'est pas en vain que l'auteur avait compté, pour réussir auprès des premiers, sur cet instinct de curiosité maladive qui a soif d'émotions nouvelles et poignantes. Dans un temps où Lacenaire excitait l'intérêt du beau monde en professant, devant la cour d'assises, la théorie du meurtre qu'il avait si odieusement pratiquée ; où Fieschi, cet abominable Corse, qui, sans passion et sans haine politique, avait ensanglanté toute une ville, pour gagner une prime d'assassinat, jouissait d'une espèce de popularité et envoyait des autographes aux curieux empressés de les solliciter ; où

madame Lafarge avait presque un parti, il était naturel que l'horrible réussît et que ce qui faisait peur amusât. Les *Mystères de Paris* ressemblaient à une exécution publique que chacun pouvait voir de chez soi, ou à une visite au bagne faite par le lecteur sans sortir de son cabinet; la facilité avec laquelle on prenait le plaisir de ce spectacle, jointe à l'horrible nouveauté des émotions qu'il donnait, fut pour beaucoup dans le succès du livre, auquel contribuèrent aussi, à un haut degré, il faut le reconnaître, la puissante imagination de M. Sue et son talent d'exposition dramatique, appliqués à cette espèce d'Amérique du crime, découverte dans les bas lieux de la société, et dont il avait exagéré les odieuses particularités, en profitant du privilége que prennent tous les voyageurs. L'auteur trouva un autre élément de succès dans l'habileté avec laquelle il avait flatté une passion dominante de l'époque, en exaltant outre mesure le sentiment de la puissance individuelle de l'homme. Son Rodolphe est plus beau, plus intelligent, plus vertueux, plus fort que la société tout entière ; il veille là où elle dort ; il répare ses bévues en secourant l'innocence qu'elle abandonne, comme en frappant le crime qu'elle laisse impuni. La veuve Martial est d'une grandeur satanique, comme Rodolphe est d'une grandeur divine. Les *Mystères de Paris* ont donc reçu un reflet de cette philosophie panthéiste, qui confond Dieu avec l'humanité, et il y avait là un attrait de plus pour les lecteurs ; l'homme a toujours aimé qu'on exagérât la puissance humaine, il lui semble que l'individu grandit avec le type.

Le talent dramatique de l'écrivain et son habileté à flatter l'orgueil, cette vieille maladie de notre nature, agissaient sur les lecteurs des classes inférieures comme sur les lecteurs des classes élevées ; mais il avait un moyen plus sûr et plus

puissant de remuer fortement les passions démocratiques. Les types du Chourineur, de Martial, du Maître d'école, de la Goualeuse et de la Louve devinrent promptement populaires ; des éditions à bon marché, tirées à un grand nombre d'exemplaires, furent rapidement épuisées, grâce à l'empressement de l'échoppe et de l'atelier. Où trouver l'explication de ce fait ? Quelle pensée y avait-il derrière cette poétique? Que représentent donc tous ces personnages avec leurs différentes physionomies ? Tous représentent cet être multiple qu'on appelle le peuple ; ils le représentent avec un visage à la fois douloureux et terrible. C'est une grande plainte qu'on entend transpirer à travers le sol que l'on foule; c'est, en même temps, un bruit lointain et confus de menaces qui arrive aux oreilles. Il y a dans ce mouvement quelque chose de semblable à celui qu'on remarque dans les romans de madame Sand, dès les premières années du gouvernement de Juillet ; c'est encore une protestation contre l'état social, mais, cette fois, une protestation collective, au lieu d'être individuelle, et présentée, non plus au nom des esprits amoureux de la fantaisie et dédaigneux de la règle, mais au nom des passions et des intérêts des classes les plus nombreuses de la société. Des régions de la poésie et de l'idéalisme, la pensée de réforme est descendue dans la sphère pratique des faits ; ce n'est plus pour les individus qu'un nouvel idéal est offert et revendiqué, c'est pour la société. Cette aspiration à un nouvel idéal n'a rien de vague ni d'éthéré, il s'agit de quelque chose de solide et de substantiel ; c'est le paradis d'Odin et celui de Mahomet réalisés sur la terre ; c'est un rêve tout positif qui présente pour but aux espérances, bientôt aux efforts des classes populaires, la conquête d'un Éden social, doté de toutes les jouissances physiques. Cette pensée, déjà indiquée dans les *Mystères de Paris*, achève

de se manifester dans le *Juif-Errant*, roman ouvertement et systématiquement socialiste.

La publication des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant* coïncidait, il faut s'en souvenir, avec de graves symptômes qui se manifestaient dans la région des idées et commençaient à descendre dans la région des faits. On était arrivé aux derniers temps du gouvernement de Juillet. Les questions de l'organisation du travail, du prolétariat, du salaire, étaient publiquement agitées, et détrônaient, dans l'esprit des masses, les questions politiques. Quelque chose de vague et d'obscur encore, mais de menaçant, se remuait dans les profondeurs des populations laborieuses ; des utopies hardies levaient la tête : le fouriérisme, l'icarisme, le communisme, toutes les sectes socialistes, divisées sur le plan de l'édifice à reconstruire, mais réunies dans une pensée de renversement. La lutte entre le capital et le travail s'ouvrait, comme si ces deux frères, devenus ennemis, eussent voulu essayer leurs forces, et les esprits clairvoyants voyaient se lever, derrière la Révolution de 89 et celle de 1830, une révolution plus complète, une révolution sociale. C'est le moment que M. Eugène Sue choisissait pour proposer à la société un nouvel idéal, évidemment emprunté à la secte fouriériste, et une nouvelle morale puisée à la même source, et, par un vertige qui peint l'époque, deux journaux dévoués à l'établissement de Juillet, le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel*, publiaient dans leurs colonnes ces dangereux manifestes.

Le catholicisme, dans le *Juif-Errant*, est attaqué et calomnié avec la haine systématique des sectaires. Dans ce roman, tout personnage catholique est inévitablement infâme : Rodin, l'abbé marquis d'Aigrigny, la princesse de Saint-Dizier, l'abbé Dubois, la femme Beaudoin, le docteur Balei-

nier, la femme Grivois, Morok, Florine, le journaliste Dumoulin, tous ceux qui professent les croyances catholiques, sont diversement corrompus et tachés de sang ou de boue.

On comprend qu'une religion ainsi représentée et ainsi défendue doit disparaître, et faire place à la religion nouvelle et à la nouvelle morale développées par M. Sue. Cette nouvelle religion, c'est un panthéisme humanitaire et social, dont le fouriérisme, tel que nous l'avons exposé, est jusqu'ici l'expression la plus scientifique et la plus raisonnée. Plus de responsabilité individuelle pour les actions, une responsabilité collective et sociale; le libre essor des passions acceptées et respectées comme divines, et, au moyen de l'immense variété de jouissances qu'on doit trouver dans la satisfaction donnée à tous les penchants physiques et à toutes les facultés intelligentes, la réalisation du bonheur universel.

Tous les personnages glorifiés dans les *Mystères de Paris* ou dans le *Juif-Errant*, cette *Fleur-de-Marie*, dans laquelle M. Sue a divinisé la chasteté conduite au bouge par la fatalité et restant pure dans la boue de tous les vices; la *Louve*, née pour les vertus héroïques et déshonorée par les hasards de notre mauvaise organisation sociale; le *Chourineur*, qui n'aime le sang que par tempérament et qui, sur le champ de bataille, eût été un grand homme ; Martial, corrompu par sa famille, corrompue elle-même par la société; Couche-tout-nu, la reine Bacchanale, Rose-Pompon, ces natures expansives, appartiennent à cette nouvelle religion et à cette nouvelle morale, comme le prince Djalma et mademoiselle de Cardoville, dans laquelle M. Sue a personnifié ses idées favorites. Cette délicieuse fille a une foule de défauts dont elle se compose des vertus, et, dans l'écrin de ses perfections morales, on retrouverait les *Sept péchés capitaux*, que M. Sue mit

plus tard en roman pour le *Constitutionnel.* « Sa bouche indique le penchant très-peu combattu de sa nature ; la gourmandise y appelle les plus exquises délectations. » La mollesse, et la paresse sa compagne, respirent dans tous ses mouvements, et la vanité et la coquetterie marchent à leur suite. Elle croirait offenser Dieu si elle négligeait de parer l'ouvrage de ses mains, et c'est « par reconnaissance pour celui qui a donné tant de grâces à la femme, » et dans un esprit de dévotion qu'elle s'entoure de tous les prestiges de la grâce et de toutes les splendeurs de la parure, « afin de glorifier l'œuvre divine aux yeux de tous. » Cette gentille païenne du dix-neuvième siècle, qui a quitté l'Église catholique pour devenir paroissienne d'Ovide, de Catulle et de Gentil-Bernard, a dans sa chambre, qui forme une sorte de petit temple « qu'on aurait dit élevé à la beauté, un autel coquet sur lequel brûle une lampe d'or d'où s'exhalent les parfums les plus précieux, devant un admirable groupe de marbre de Daphnis et Chloé. »

Voilà l'étrange modèle que M. Sue donnait aux femmes des classes élevées, l'idéal qu'il substituait à celui de la Vierge et de la femme biblique ou évangélique qui respirent dans Rachel, Rébecca, Ruth, Noémi, Esther, comme dans Chimène, Pauline une fois touchée de la grâce d'en haut, Atala, Cymodocée, Virginie, Clarice Harlowe, ces filles du génie ! C'est à l'aide de ce type qu'il entreprend de détrôner la beauté morale, maîtresse des sens vaincus, régnant sur les cœurs et les intelligences, du haut des toiles du Pérugin et de Raphaël ; et voilà comment il prétendait régénérer la société de son temps, et lui donner des femmes supérieures à la reine Blanche, à Isabelle de France, cette digne sœur de saint Louis, Jeanne Hachette, Jeanne d'Arc, Élisabeth de Hongrie, et cette autre Élisabeth aussi pure et aussi belle, coupable d'un

seul crime, celui d'être la sœur de Louis XVI, supérieures enfin à la plus sainte des vierges et des femmes, à celle que les vierges et les femmes chrétiennes considèrent comme leur inimitable modèle et leur admirable patronne, à cette Marie qu'un Dieu accepta pour mère !

La morale sociale, annoncée par l'auteur du *Juif-Errant* aux classes populaires, n'est pas moins neuve, et elle est encore bien plus dangereuse. C'est la morale fouriériste dans toute son extension. Tout le monde est coupable d'une action, excepté celui qui l'a commise ; tout le monde est responsable des mauvaises passions, excepté celui qui s'y livre ; l'homme du peuple est presque toujours fatalement débauché, fainéant, ivrogne ; la fille du peuple est fatalement amenée au vice par la misère et par la faim ; c'est parce qu'elle a froid qu'elle va se réchauffer aux flammes des mauvaises passions ; la société n'a pas le droit de l'en blâmer, puisque c'est elle qui l'a réduite à cette extrémité. Que voulez-vous? « On est robuste, on est vivace... Dieu vous a doué... » nous citons M. Sue en l'abrégeant, « d'un caractère remuant, expansif... Dieu n'a donc pas voulu que vous passiez votre jeunesse au fond d'une mansarde glacée, sans jamais voir le soleil, clouée sur votre chaise, travaillant sans cesse et sans espoir. La jeunesse n'a-t-elle pas besoin de plaisir et de gaieté? » Toutes les fautes qu'on a pu commettre tiennent donc à l'insuffisance du salaire et au défaut de distraction; car, parmi tant d'autres droits, M. Sue proclame le droit au plaisir.

Quelle bouche M. Sue choisit-il pour donner aux jeunes filles du peuple cet enseignement corrupteur ? La bouche de la Mayeux, cette jeune fille difforme, en qui il semble avoir voulu personnifier ce que la pureté a de plus suave et la patience de plus sublime. La vertu de la Mayeux elle-même

n'est donc que la conscience de sa difformité. Le roman socialiste fournit ainsi à la faiblesse le prétexte qui lui manquait ; il ôte à la vertu l'horreur du vice ; il aplanit la route sous les pas de la corruption qui rôde autour de ces pauvres filles du peuple qui n'ont, pour les garder, que leur honnêteté naturelle et les bonnes pensées et les bons sentiments qui leur viennent de Dieu. Il aggrave à leurs yeux les motifs qu'elles ont de faillir, diminue l'ascendant du devoir qui les retient, et fortifie l'influence du penchant qui les entraîne.

Ce qu'il fait pour les femmes et pour les filles, il le fait pour les pères et pour les frères. « Le civilisé déshérité des dons de Dieu, s'écrie M. Sue, a droit de demander, en retour de son travail qui enrichit la société, un salaire qui lui permette de vivre sainement. » Le droit au travail, la nécessité d'une solution du problème de l'organisation du travail, qui permette aux classes ouvrières de donner une libre expansion à toutes leurs facultés et à toutes leurs passions, découlent naturellement de ces maximes et sont poussés aussi loin qu'elles peuvent l'être. La morale du roman socialiste, telle que M. Sue la comprend, se compose de deux mobiles : une satire poussée jusqu'à l'hyperbole des vices et des abus des sociétés existantes, et le pressentiment, séduisant parce qu'il est vague et indéterminé, d'une société imaginaire où l'immense besoin de bonheur que le cœur de l'homme éprouve sera satisfait.

VI

INFLUENCE DU ROMAN IMMORAL.

Il y eut un moment où tout un peuple de lecteurs, devenus indifférents aux discussions politiques, entr'ouvraient paresseusement les yeux, quand commençaient les récits de ces ingénieux et dangereux conteurs, placés au milieu du cercle, comme dans une veillée arabe, et se disputant l'attention. Madame Sand avait conduit à ses derniers excès le roman devenu révolutionnaire dans son idéalisme passionné; Balzac, le roman panthéiste, matérialiste et indifférent qui déifiait la force; M. Alexandre Dumas, le roman sceptique et épicurien, tel que Sardanapale l'aurait écouté du haut de son voluptueux bûcher; M. Sue, le roman socialiste et phalanstérien, avec ses attaques contre la religion et la morale chrétienne, les lois de la société établie, et avec son mirage utopiste d'une société parfaite. En présence de cette nation ainsi bercée par ces fictions décevantes, un souvenir revient à la mémoire, et l'influence prépondérante qu'exerça, un moment, ce genre de littérature, donne à ce souvenir une opportunité nouvelle. Dans les derniers temps de la monarchie française, il y avait eu deux littératures parallèles et distinctes : l'une, sérieuse jusque dans ses plus grands écarts, répandait les principes de liberté, d'égalité, de l'amour de la patrie et de l'humanité, tout en méconnaissant les conditions auxquelles ils peuvent régner; l'autre, équivoque et licencieuse, égayait les joies libertines des petits soupers,

dictait le honteux poëme de Voltaire, les poésies infâmes attribuées à Jean-Baptiste Rousseau, les œuvres licencieuses de Crébillon fils, Diderot, Laclos, Louvet, Piron, Vadé, Collé. Quelle fut l'influence de ces deux littératures ?

Sans doute, il faut le reconnaître, la philosophie du dix-huitième siècle offre dans les deux écoles entre lesquelles elle se partage et, par suite, dans les deux littératures qu'elle inspire, un principe commun d'erreur; c'est une foi exclusive dans la souveraineté de la raison. De là vient que les lumières elles-mêmes, dans cette époque, sont si vacillantes et si voisines des ténèbres, et que les vertus qui marchent à la clarté de ces lumières sont si incertaines et souvent si peu sûres. Cependant Dieu, qui a permis que les fragments de vérité, demeurés dans les fausses religions, produisissent encore de beaux fruits, et que la philosophie spiritualiste des païens enfantât, malgré son insuffisance, cette secte des stoïciens qui honora, par de beaux et fermes caractères, la décadence latine déshonorée par les épicuriens, a permis que des résultats analogues sortissent, à la fin du dix-huitième siècle, d'influences semblables.

Quand on voudra faire connaître la vérité sur l'histoire de la Révolution française, il faudra dire qu'il y avait en France deux populations : la première, corrompue par cette littérature licencieuse et matérialiste qui ne songeait qu'à enivrer les derniers moments de la société française ; la seconde, qui s'était inspirée des grandes vérités mêlées aux erreurs si nombreuses de Voltaire, comme l'or que les fleuves charrient avec le sable, et avait puisé ses inspirations dans les écrits de deux maîtres plus sérieux et plus honnêtes que Voltaire, malgré leurs erreurs, Montesquieu et même l'inconséquent Rousseau. C'est la première de ces deux populations qui fournit à nos assemblées délibérantes les lâches

qui souscrivirent à tous les crimes, et, sauf quelques fanatiques, les monstres qui les ordonnèrent, car les proconsuls de la Convention mêlaient souvent, on le sait, les saturnales de leurs mœurs aux mesures d'extermination. Ce fut encore cette population qui fournit la meute des échafauds, harpies déguisées sous le nom de femmes, qui dévoraient les restes palpitants de la princesse de Lamballe, aboyeurs de la guillotine, massacreurs de septembre, comparses des tragédies de la place des supplices, résidu infâme, formé dans les égoûts de la civilisation, par la mauvaise influence des mauvais exemples et des mauvaises mœurs de tout un siècle. Ce fut toujours cette population qui fournit les courtisans, les roués, les escrocs du Directoire, et qui se jeta sur le cadavre de la société française demeuré nu et sanglant, comme une nuée de corbeaux s'abat sur un champ de bataille où il ne reste que des corps morts.

Quant à ces hommes de 1789, qui eurent le tort de croire avec une présomptueuse confiance à l'omnipotence de la raison humaine, mais qui mêlèrent, à de graves erreurs et à des fautes funestes, de nobles sentiments et des convictions fortes, qui proclamèrent sincèrement de grands principes de justice et de liberté, et détestèrent les excès commis au nom de ces principes, comme les Bailly, les Mounier, les Barnave, les Lafayette, les Lally Tollendal, soyez-en sûrs, ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être chrétiens appartenaient à cette autre population, formée par des études sérieuses, à l'école de cette littérature spiritualiste et vraiment élevée, dont Montesquieu et Jean-Jacques Rousseau, du moins dans ses meilleurs ouvrages, furent les principaux interprètes. Tous les sentiments généreux, les idées élevées qui honorèrent ce temps, l'élan héroïque qui sauva nos frontières, vinrent de cette source. S'il n'y avait eu pour défendre

la France que les lecteurs des gravelures de Crébillon fils, de Voltaire et de Piron, ou les chanteurs des vaudevilles de Collé, c'en était fait : la France, à l'heure où nous parlons, serait morte, il n'y aurait plus de France.

Cette influence contraire des doctrines si différentes de la littérature spiritualiste et de la littérature sensualiste, que signalait M. Royer-Collard au début de ses cours, on la retrouve en étudiant le parti qui attaqua la Révolution, comme en étudiant celui qui la défendit. Loin de nous la pensée d'oublier le respect dû aux tombeaux! Nos devanciers eurent à traverser de terribles jours, et notre cœur est plein d'une compassion filiale toutes les fois que nous parlons de cette génération! Cependant il est une distinction qu'il importe de faire dans le passé : semblables, en effet, à ces flambeaux qui éclairent en se consumant, les générations qui ont précédé la nôtre nous avertissent et nous enseignent au prix de leurs labeurs et de leurs souffrances.

Quels sont ceux qui donnent le signal de l'émigration, avant qu'elle soit devenue une nécessité douloureuse, esprits ardents et légers pour qui le voyage de Coblentz est une affaire de mode, et qui augmentent ainsi les périls du roi et diminuent la force morale et matérielle de leur cause en France? Ce sont des hommes de cour, ceux-là mêmes qui s'étaient laissé entraîner aux séductions de ces mœurs faciles, qui venaient se refléter dans cette littérature licencieuse dont nous avons parlé. Où s'élève l'obstacle le plus sérieux au renversement de la royauté, la résistance la plus nationale, la plus belle et la plus pure à la tyrannie révolutionnaire? Dans la grave et catholique Bretagne, dans la pieuse Vendée, dans ce pays où la population était restée à l'abri de l'influence de la corruption, où le seul livre que

connut le peuple était l'Évangile, et où la noblesse, pure et honnête comme le peuple, habitait patriarcalement ses terres. Cathelineau, le généralissime des armées royales et catholiques, n'était pas un lecteur de chansons graveleuses ou de romans scandaleux, c'était un homme chaste, pur et craignant Dieu; et quand on déterra Henri de la Rochejaquelein pour rassurer la Convention qui faisait trembler tous les rois, et qui doutait encore de la mort de ce formidable ennemi, on trouva à sa ceinture un chapelet et sur sa poitrine un scapulaire.

Les deux France que nous venons de peindre se rencontrèrent un jour sur l'échafaud, sous les traits de deux femmes et dans deux scènes qui offrent un contraste plein d'enseignements. Regardez cette charrette qui s'arrête sur la place des supplices. Quatorze femmes en descendent, le front triste mais calme, et au milieu d'elles rayonne, de l'immortel éclat de la vertu, la digne sœur du roi martyr. Il faut placer un banc au pied de la machine des supplices pour que chacune de ces dames d'honneur de l'agonie de madame Élisabeth attende son tour. Toutes les fois qu'un nom retentit, on voit se lever une de ces femmes héroïques; en passant devant la princesse qui attend la mort, la femme royaliste, qui va mourir, fait une révérence profonde, comme si elle était encore dans les salons de Versailles ou des Tuileries, et, gravissant d'un pas ferme l'escalier qui conduit à la mort et par la mort au ciel, elle va livrer sa tête à l'exécuteur. Madame Élisabeth, la plus éprouvée, puisque après avoir vu treize fois s'abaisser et treize fois se relever le fatal couteau, après avoir porté dans son cœur le deuil de ces treize nobles femmes; elle meurt la dernière, madame Élisabeth, demeurée seule, monte les degrés de son martyre avec la sérénité de l'innocence. Un seul instant elle paraît troublée

et savez-vous d'où vient son trouble? Le fichu qui couvrait son cou a été emporté par le vent. Elle veut honorer jusqu'au bout le temple mortel que va quitter son âme, et elle dit au bourreau, avec cet accent qui commande : « Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein de ce fichu! » Ah! nous ne voulons plus admirer les vertus de Rome et de la Grèce. Nous ne comprenons plus pourquoi on remonte si loin dans l'antiquité pour trouver des actes de courage et d'héroïque fermeté. Voilà comment meurent la chasteté et l'innocence! Quand toute sa vie on a nourri son esprit d'idées élevées, son cœur de sentiments généreux et sublimes, voilà par quelle admirable mort on couronne une sainte vie! Voilà la France spiritualiste et chrétienne, personnifiée dans madame Élisabeth.

Tandis que nous parlons, l'autre scène commence. Le fatal tombereau s'arrête encore. Une femme en descend; nous nous trompons : on en descend une femme. Il faut que les sinistres valets de l'homme de mort portent ce corps sans âme à leur maître. Là une lutte effroyable s'engage entre le bourreau qui veut tuer, et cette femme qui ne veut pas mourir. Ce sont des supplications étranges, des prières ignobles, des cris de désespoir, des efforts stupides, puis une rage insensée. La voyez-vous aux genoux du bourreau, cette courtisane naguère si puissante, la déesse aux pieds de laquelle Voltaire abaissa son génie, la reine des petits soupers, dont les prospérités scandaleuses firent si longtemps gémir la vertu? Elle a si mal vécu, qu'elle ne sait pas mourir. Elle s'humilie, elle s'abaisse, elle a peur, elle demande à mains jointes la vie à celui qui ne peut donner que la mort. Il faut qu'il la violente pour la traîner vers le billot fatal, et, dans cette lutte hideuse, quelques mèches de cheveux gris s'échappent et trahissent la vieillesse de cette créature autrefois si char-

mante. L'idole de la littérature sceptique et immorale arrive sous le couperet à moitié déshabillée par la main du bourreau. Vous avez reconnu la France matérialiste et licencieuse, personnifiée dans madame Dubarry.

Que reste-t-il à dire que tout le monde ne comprenne? Naviguions-nous, dans les dernières années du gouvernement de Juillet, sur une mer si tranquille et tellement à l'abri des orages, que l'on pût s'endormir sur la foi des zéphyrs, comme parle le poëte? Étions-nous sûrs que notre génération n'eût que des jours de fêtes à traverser, de sorte que, au lieu de l'exercer pour le devoir, on n'eût qu'à la préparer au plaisir? En France, hors de France, ne devions-nous plus avoir besoin de caractères fermes, d'esprits élevés, de cœurs ardents, dévoués et généreux? S'il n'y avait rien de pareil, était-ce dans le *Juif-Errant*, dans les *Mystères de Paris*, dans *Martin ou l'Enfant trouvé*, dans le *Comte de Monte-Cristo*, dans les *Mémoires d'un médecin*, dans les *Parents pauvres*, dans toutes ces fictions scandaleuses, que la génération actuelle trouvait l'aliment moral et intellectuel qui pouvait l'élever à la hauteur de sa mission et la mettre au niveau des situations difficiles? Platon chassait de sa république idéale les poëtes au rhythme mou et efféminé et les joueurs de flûte, parce qu'ils relâchent les ressorts des caractères et qu'ils énervent les âmes : qu'aurait-il dit si ces poëtes efféminés et ces joueurs de flûte avaient pris la direction suprême des cœurs et des intelligences? Il aurait dit que sa république courait à sa perte, et il aurait dit vrai, car c'est ainsi que succomba, non pas sa république imaginaire, mais sa patrie réelle, son Athènes.

LIVRE ONZIÈME

HISTOIRE

I

DIVISIONS DU SUJET. — CINQ ÉCOLES HISTORIQUES.

Pour saisir le mouvement général des idées historiques puis 1830, il faut commencer par le dégager des faits de tails. Ces faits sont, pour ainsi dire, innombrables ; car, ns presque toutes les écoles, des écrivains plus ou moins marquables consacrèrent leurs veilles soit à l'histoire gé- rale, soit à l'histoire contemporaine. Mais, en dehors de s productions dont plusieurs révélèrent des talents nou- aux ou continuèrent des renommées déjà commencées, 7 a quelques faits hors ligne sur lesquels il importe de rrêter, parce qu'ils caractérisent les travaux historiques l'époque, et qu'ils exercèrent une influence particulière les esprits.

M. de Chateaubriand, dans ses *Études historiques*, ouvrage chevé, semblable à un monument dont le dessin est aplet, mais dont quelques ailes seulement ont été exécu- s, ébaucha le plan d'une nouvelle philosophie de l'his- e et donna un éloquent tableau de la décadence de la so-

ciété romaine pour préface à une esquisse de l'histoire de France, animée par quelques-uns de ces grands coups de pinceau qui décèlent le maître et révèlent ce que l'illustre écrivain aurait pu faire dans ce genre.

M. Augustin Thierry, dont la renommée, déjà éclatante avant 1830, se soutint par des travaux moins passionnés et plus mûrs, continua à représenter l'école qu'il avait fondée, école de patiente investigation, d'analyse rationnelle, en même temps que de talent dramatique et littéraire.

M. Thiers, qui, sous le régime précédent, encore dans toute l'inexpérience de la jeunesse, mais déjà cependant dans la puissance d'un beau talent, avait écrit une histoire de la Révolution française où l'on remarquait, à côté de l'entraînement d'idées et de sentiments naturels à un jeune homme qui devine quelque chose des affaires publiques à force d'esprit, mais sans les avoir en rien expérimentées, des qualités plus sérieuses et plus pratiques, écrivit son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, œuvre remarquable qui appartient à l'école de l'histoire politique et administrative.

En face de cette école qui cherche à secouer le joug des théories, et à faire mouvoir, sous les yeux du lecteur, ces grands rouages du gouvernement et de l'administration avec lesquels, dans nos temps modernes, on met en mouvement les forces civiles, financières et militaires des sociétés, une école toute différente trouvait son expression la plus brillante dans les travaux de M. Michelet. Nul mieux que M. Augustin Thierry n'a peint cette nouvelle école qui s'introduisait, en 1830, dans la science historique. « Dans une science qui a pour objet les faits réels et les témoignages positifs, dit-il, on a vu s'introduire et dominer des méthodes empruntées à la métaphysique, celle de Vico, par laquelle toutes les histoires sont créées à l'image d'une seule, l'histoire romaine,

et cette méthode, venue d'Allemagne, qui voit dans chaque fait le signe d'une idée, et, dans le cours des événements humains, une perpétuelle psychomachie. L'histoire a été ainsi jetée hors des voies qui lui sont propres ; elle a passé, du domaine de l'analyse et de l'observation exacte, dans celui des hardiesses synthétiques. »

C'est ainsi que l'école idéaliste et symbolique de M. Michelet prenait place dans l'histoire à côté de l'école politique et administrative de M. Thiers, de l'école érudite, dramatique et pittoresque de M. Augustin Thierry, et de l'école religieuse et philosophique de M. de Chateaubriand.

Une dernière école historique était appelée à jouer un grand rôle, et à exercer une influence décisive dans les derniers temps du gouvernement de Juillet, non-seulement sur les idées, mais sur les événements de cette époque : c'était une nouvelle école d'historiens de la Révolution française, qui allait remplacer l'histoire fataliste par l'histoire apologétique et enthousiaste. MM. de Lamartine, Michelet, Louis Blanc, furent les chefs de cette école, que nous appellerons l'école de l'utopie dans l'histoire.

Ce sont là surtout les travaux et les efforts qu'il faut apprécier avec soin, si l'on veut se rendre un compte exact du mouvement historique du temps. Cependant, avant d'étudier d'une manière spéciale les travaux des écrivains que nous venons de nommer, et les impulsions diverses qu'ils imprimèrent à l'histoire, il convient d'indiquer, au moins sommairement, plusieurs écrits qui, sans rentrer dans ces catégories, parurent à la même époque et exercèrent une influence plus ou moins marquée sur les idées.

II

TABLEAU DES TRAVAUX DIVERS : MM. L'ABBÉ ROHRBACHER, OZANAM, AUDIN, LAURENTIE. — MM. MIGNET, MONTEIL, DE VILLENEUVE-TRANS, CAPEFIGUE. — MM. DE CONNY, GABOURD, DE FALLOUX, RAUDOT, CRÉTINEAU-JOLY, MM. LUBIS, DE VAULABELLE.

Il faut mentionner d'abord les travaux entrepris pour rectifier les notions erronées que le dix-huitième siècle avait accréditées sur l'action du catholicisme et de la papauté dans le moyen âge. Des historiens protestants eux-mêmes prirent en Allemagne l'initiative de cette justice tardive rendue au Saint-Siége ; ce mouvement se communiqua à la France par les ouvrages de M. Audin, et les idées de Joseph de Maistre trouvèrent ainsi leur confirmation dans cette espèce de révision historique d'un procès mal instruit.

L'ouvrage le plus important, à plus d'un titre, dans lequel ces idées qui tendaient à prévaloir trouvèrent leur expression, fut l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, par M. l'abbé Rohrbacher. Cette histoire universelle de l'Église prend, comme le *Discours* de Bossuet, l'humanité dans le berceau du monde; l'Église catholique, en effet, commença avec l'humanité, en embrassant dans l'unité de sa doctrine la durée comme l'espace, et son premier prêtre fut le premier homme. L'auteur n'a pas donc eu seulement pour objet de raconter la suite des actes et des destinées de la papauté, et du clergé catholique dans toutes les contrées, de ce côté-ci de la croix ; ce sujet, déjà si vaste, n'a pas suffi à cette puissance de travaux et à cette richesse d'érudition :

il a voulu retracer l'ensemble de l'action providentielle sur la famille humaine, dans ses développements progressifs des deux côtés de la croix. C'est, à proprement parler, l'histoire universelle des idées comme des faits, écrite depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, au point de vue de la doctrine catholique personnifiée dans les enseignements du Saint-Siége. « Nous ne tenons ni à rien ni à personne, dit le savant auteur, si ce n'est à Dieu et à son Église. Nous n'avons d'idées fixes que celles que l'Église a fixées par ses décisions. Avec l'entière exactitude du dogme, nous désirons conserver aux opinions toute la latitude que l'Église elle-même leur laisse. Quant à ménager plus ou moins certaines époques et certaines notabilités historiques, voici la règle que nous nous sommes proposée et dont nous ne croyons pas pouvoir nous départir. A nos yeux, l'histoire universelle de l'Église catholique est le jugement de Dieu en première instance sur la famille humaine. Or, le premier caractère de ce jugement, c'est la vérité, sans acception d'époque, de nation et de personne. S'il y a des circonstances atténuantes ou aggravantes, elles font partie de la vérité même. »

L'auteur de ce grand ouvrage avait été, dans l'origine, en communauté d'idées et d'efforts avec M. de la Mennais, qui n'était pas alors sorti de l'orthodoxie. En 1826, il marchait de concert avec lui; mais, dès 1828, il s'éleva une dissidence entre lui et son éloquent collaborateur, à cause de l'extension que celui-ci donnait à sa doctrine sur l'infaillibilité du genre humain. Dans cette vague souveraineté du sens commun, couronnée par M. l'abbé de la Mennais, sur la tête flottante du genre humain dont il faisait une Église primitive antérieure et bientôt supérieure à l'Église judaïque et à l'Église chrétienne, M. l'abbé Rohrbacher entrevit de bonne heure un péril imminent pour la véritable Église universelle.

Cependant cette dissidence ne devint point une rupture, car on retrouve M. l'abbé Rohrbacher parmi les rédacteurs de l'*Avenir*.

Une tendance est demeurée commune entre les deux anciens collaborateurs : M. l'abbé Rohrbacher est plus près de la doctrine de M. de la Mennais, que de celle de Joseph de Maistre, sur l'origine du pouvoir temporel. Il incline à croire que la souveraineté, sans appartenir au peuple, car elle vient de Dieu, est ordinairement communiquée au gouvernement par le canal du peuple, opinion conforme à celle de plusieurs docteurs, mais controversable, car les gouvernements s'établissent le plus souvent en vertu de circonstances nécessaires, que le peuple subit, même dans les rares occasions où il croit choisir ceux qui exercent la souveraineté. Les services rendus, une longue prescription, l'assentiment persistant des générations, les lois, les mœurs, viennent confirmer plus tard et régler l'existence des gouvernements qui ont puisé leur raison d'être dans la nature des choses. Du reste, l'historien reconnaît lui-même que sa théorie n'est applicable que lorsque la souveraineté n'est pas constituée d'ailleurs, et il éloigne les principaux inconvénients de cette doctrine, voisine du principe de la souveraineté populaire, en proclamant ce principe vraiment catholique : il n'appartient pas plus à un peuple qu'à un roi de changer la religion, la morale, la justice et la société véritable. C'est la doctrine de Bossuet : il y a des droits essentiels contre lesquels tout ce qui se fait est nul de soi.

Sur une autre question d'une haute gravité, M. l'abbé Rohrbacher soulève une discussion peut-être inopportune; car, avec les idées dominantes dans notre temps, elle n'a pas de solution possible. Il veut que l'Église juge les droits politiques des peuples et des gouvernements. Pour qu'une

discussion de ce genre pût être utilement ouverte, il faudrait que les rois comme les peuples fussent disposés à accepter l'arbitrage de l'Église, qui ne peut ni dignement ni utilement offrir cet arbitrage tant qu'il n'est pas demandé.

Pour épuiser les critiques, il faut ajouter que le talent littéraire du savant auteur est loin d'être au niveau de son érudition. Les digressions et les détails oiseux abondent dans cette histoire ; l'écrivain ne sait point maintenir sévèrement son esprit dans les limites de l'époque qu'il raconte ; il en sort, à chaque instant, pour suivre une idée qui le frappe, un sentiment qui l'entraîne. Il enchevêtre ainsi les questions du présent et celles du passé, et il en résulte de singuliers anachronismes de sentiments et d'idées, exprimés dans un style qui déroge quelquefois à la gravité historique.

Il était utile de présenter ces remarques au sujet d'un livre plein d'intérêt par l'immense sujet qu'il embrasse, l'érudition et l'autorité de l'historien, et surtout et avant tout ses principes profondément catholiques, mais qui conserve cependant, dans quelques-unes de ses parties, la trace du courant d'idées auquel se mêla M. Rohrbacher dans sa courte association avec l'abbé de la Mennais.

D'autres travaux, quoique moins étendus, signalèrent cette révision de l'histoire par les idées catholiques.

M. Ozanam, professeur de littérature étrangère au collége de France, cet homme de foi, d'érudition et d'imagination, que nous avons déjà rencontré, écrivit deux ouvrages importants qui, sur plusieurs points, rectifient ceux de M. Augustin Thierry, et seront utilement consultés : les *Germains avant le christianisme* et la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, prolégomènes précieux du grand ouvrage que la mort ne lui permit pas d'achever.

M. Laurentie, nom déjà connu dans l'école religieuse et mo-

narchique, aborda l'ensemble de l'histoire de France. Son livre, écrit dans le sens des idées catholiques et monarchiques, avec une haute impartialité, un jugement droit et une consciencieuse étude des travaux modernes et des sources nouvelles ouvertes aux historiens, est conçu à un point de vue élevé, et le style révèle un écrivain d'élite, initié aux luttes de son temps, qui souvent lui expliquent celles des temps antérieurs. Cependant ce livre a le défaut de ne pas être resté fermé au retentissement des polémiques de l'historien avec les écoles opposées, ce qui refroidit le récit et trouble cette grave unité de ton qui convient à l'histoire.

Pendant la même période, M. Mignet, toujours uni d'amitié avec M. Thiers, mais qui ne l'avait pas suivi dans la vie politique, publia la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, précédés d'introductions qui, par la maturité des études, l'ampleur des vues et la clarté lumineuse d'un style à la fois ferme, sobre et élégant, ont la valeur de véritables ouvrages. Ses fonctions mêmes, comme directeur des archives du ministère des affaires étrangères, l'introduisaient dans les sources de notre histoire diplomatique. Il porta dans ces études nouvelles l'esprit synthétique dont il avait fait preuve dans l'*Histoire de la Révolution française*, publiée, pendant la période précédente, concurremment avec celle de M. Thiers ; mais il trouva, dans les documents livrés à ses investigations, des lumières qui lui avaient manqué à l'époque de ses débuts littéraires, et une barrière contre cet esprit de système, ce rationalisme historique qui avait été la source de ses jugements erronés ou excessifs sur l'ancienne monarchie française. Cette intelligence lucide, en voyant de près comment les affaires extérieures étaient conduites sous Louis XIV, ne put refuser son estime à cette grande diplomatie, et les préventions de l'homme de l'op-

position de quinze ans tombèrent, au moins à ce point de vue, devant la clairvoyance équitable de l'historien des négociations qui précédèrent et préparèrent la succession d'Espagne.

A la même époque, M. Monteil poursuivait son *Histoire des Français des divers états*, peinture curieuse et instructive de la vie de nos aïeux dans les siècles écoulés. M. le marquis de Villeneuve-Trans faisait paraître un ouvrage plein de recherches et d'érudition sur saint Louis, « l'ami de Dieu et des hommes, » comme l'appelle saint François de Sales, dans son doux langage ; M. de Cherrier écrivait, avec des recherches considérables, la lutte de la maison de Souabe contre le pontificat ; M. Audin, ses livres sur Luther, Calvin, Henri VIII, et l'*Histoire de Léon X*, qui, avec la traduction de la vie du chancelier Thomas More, complète ses belles études sur le protestantisme. M. Barchou de Penhoën achevait la curieuse *Histoire de la domination anglaise dans l'Inde*.

M. Capefigue, qu'une étude approfondie du règne de Philippe-Auguste avait fait remarquer, vers la fin de la Restauration, commençait à publier cette série d'ouvrages volumineux sur l'histoire de France, écrits avec une érudition trop aisée, et d'un style singulier qui encourt le reproche de négligence, sans échapper à celui de recherche. Les documents mal digérés usurpent, à chaque instant, la place du texte dans ces livres, d'une lecture facile cependant, et dans lesquels la sagacité historique ne manque pas, mais dont le principal défaut est l'attention trop complaisante accordée par cet auteur fécond aux pamphlets et aux caquetages des temps qu'il peint, et une tendance à donner la préférence aux détails intimes et aux circonstances matérielles sur les grands traits qui caractérisent une époque. C'était le contre-coup de cet amour de la couleur locale qui prévalait alors dans la littérature. Il

y a, dans chaque siècle, de grands bruits qui doivent parvenir aux oreilles de la postérité; mais ces mille petites rumeurs, qui bourdonnent autour de chaque journée, doivent mourir avec elle. Que l'historien aspire à savoir même le superflu sur l'époque qu'il raconte, afin de ne pas omettre le nécessaire, à la bonne heure ; mais il faut qu'il renonce à tout redire, sous peine de tomber dans une prolixité fatigante et dans une abondance stériles. M. Capefigue n'a pas évité ces défauts.

Tandis que l'histoire générale occupait ainsi les veilles d'un grand nombre d'écrivains, l'histoire contemporaine était de nouveau étudiée dans ses sources. Au début de cette période littéraire, plusieurs nouvelles histoires de la Révolution française paraissaient. Le vicomte de Conny, membre des assemblées élues de la Restauration, qui s'était fait remarquer par la noblesse de son caractère, l'élévation de ses sentiments et l'ardeur de ses convictions monarchiques, consacrait les loisirs que lui donnait son abstention des affaires publiques, depuis la chute de la monarchie traditionnelle, à raconter le grand cataclysme auquel se rattachaient, dans sa pensée, tous les renversements nouveaux. Les colères récentes de l'ardent écrivain bouillonnaient dans le récit d'une révolution déjà si éloignée. Cette nature incandescente était trop émue par la chute de la Restauration pour aborder de sang-froid ce sujet enflammé : c'était le contact d'un baril de poudre avec un volcan. Aussi ne faut-il pas chercher dans ce livre passionné, où l'on sent passer le frisson de la fièvre, cette calme impartialité et cette austère rectitude de jugement qui démêlent les causes et les conséquences des faits, apprécient la valeur des témoignages, et prononcent l'arrêt définitif de la postérité. L'ouvrage de M. de Conny est moins une histoire qu'une invective, tou-

jours honnête, souvent éloquente, contre les crimes de la Révolution. On y trouve cependant des détails curieux et puisés aux sources sur l'action de la presse révolutionnaire, un tableau remarquable de la période du Directoire, un sentiment élevé de la succession logique des diverses phases de la Révolution. Mais l'indignation de l'auteur, toujours impatiente de s'exprimer et débordant à chaque page, n'a rien laissé à faire à celle du lecteur, et son style véhément rappelle plus l'école de Juvénal que celle de Tacite.

Plus tard, un écrivain placé à un autre point de vue, M. Gabourd, publia une histoire estimable et sérieusement étudiée de la Révolution, du Consulat et de l'Empire[1]. Cet historien se rattache à l'école de Joseph de Maistre, avec cette nuance de sympathie pour les idées de liberté qui, à cette époque, anime une grande partie des disciples de cet illustre écrivain, un peu prompts, depuis, à adopter les théories les plus absolues du maître sur le pouvoir. C'est donc au point de vue providentiel que M. Gabourd écrit l'histoire de ce quart de siècle si rempli qui s'écoula de 1789 à 1814. Il a apporté dans cette œuvre des qualités précieuses, un esprit profondément catholique, un désintéressement complet de tout esprit de parti, une généreuse indignation contre les crimes, de quelque côté qu'ils viennent, le désir de trouver la vérité, la volonté de la dire, une étude consciencieuse de son sujet, embrassé dans son ensemble et exposé avec suite et méthode. Cet ouvrage, qui doit beaucoup à celui de M. Thiers pour le récit des événements militaires, est un de ces livres qui n'écartent aucun lecteur, parce qu'ils ne révèlent chez l'auteur aucune prévention systématique, et qu'on y trouve le tableau fidèle de l'époque. Cependant plusieurs qualités émi-

[1] L'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire*, par M. Gabourd, ouvrage en dix volumes, commencée en 1845, fut terminée en 1851.

nentes manquent à M. Gabourd. Il n'a point l'esprit politique. Ses idées sur le gouvernement qui convient à la France semblent n'être pas fixées, et son désir manifeste de ne blesser aucune des grandes opinions qui se partagent son pays, jettent quelquefois du vague et de l'incertitude sur ses appréciations. Ses études sur l'ancienne société française sont insuffisantes et incomplètes. L'auteur, frappé de l'unité systématique établie depuis et par la Révolution, s'est exagéré l'absence de cette unité dans les temps précédents : la nationalité française existait déjà forte, puissante, indestructible depuis Louis XIV, sous la diversité des coutumes; la manière dont la France monarchique de Louis XIV résista à la coalition européenne qui prévalut contre la France impériale, prouve, malgré l'assertion de M. Gabourd, que sous les Poitevins, les Dauphinois, les Provençaux, les Bretons, il y avait des Français. Enfin le style de l'historien, quoique ordinairement clair et correct, laisse souvent à désirer pour la couleur, la tenue, l'harmonie des nuances, la brièveté, l'unité et le mouvement.

Le tableau de cette révolution est si vaste, que, sans en embrasser l'ensemble, des esprits élevés en détachèrent quelques figures ou en séparèrent un épisode important afin de le prendre pour objet de leurs études. C'est ainsi que M. de Falloux, tout jeune encore, composa une *Histoire de Louis XVI*, ouvrage puisé aux sources, conçu au point de vue élevé de la philosophie chrétienne, et écrit avec une sérénité de style appropriée au sujet : c'est le même écrivain qui continua ses études historiques par une *Histoire de saint Pie V*, où, à côté de recherches sérieuses, se révélèrent les qualités militantes d'un talent qui ne craignait pas, dans les questions religieuses les plus difficiles, de soulever la contradiction, parce qu'il se sentait armé pour la lutte.

M. Raudot[1] publia sur la société française, avant 1799, un écrit qui, bien qu'incomplet, contient des indications précieuses sur l'organisation politique et administrative de l'ancienne France.

Les guerres de la Vendée inspirèrent un ouvrage remarquable à M. Crétineau-Joly, esprit laborieux, écrivain énergique et coloré, qui réunit patiemment les pierres du monument qu'il éleva, sous le titre d'*Histoire de la Vendée militaire*, à ces paysans héroïques. Le même sujet tenta M. Théodore Muret, qui publia, dans les derniers mois de 1847, une *Histoire des guerres de l'Ouest*, intéressante à la fois par le nombre et l'authenticité des renseignements qu'elle contient, sur les épisodes les plus ignorés de ces luttes, particulièrement sur la chouannerie, le style clair, rapide et précis qui marche avec le récit, et la position particulière de l'écrivain qui, protestant de naissance et de conviction, raconte les efforts des armées catholiques et royales.

Une époque bien plus voisine encore commençait à attirer l'attention des historiens : à peine la Restauration était-elle tombée, qu'on entreprenait de raconter les causes et les circonstances de son avénement, de sa durée et de sa chute. Trois historiens traitèrent successivement ce sujet; ce furent, pour les nommer par ordre de date : MM. Capefigue, Lubis et de Vaulabelle.

Le gouvernement de Charles X venait d'être renversé, et il palpitait encore, pour ainsi dire, dans les dernières convulsions de l'agonie, quand M. Capefigue, destiné, on le voit, à aborder le présent comme le passé de nos annales, publia la première de toutes ces histoires. Elle offre les défauts et

[1] M. Raudot fut plus tard un des membres distingués des Assemblées constituante de 1848 et législative de 1849.

les qualités de ses autres ouvrages. Son principal inconvénient, c'est d'avoir été faite trop près des événements, à la chaleur des passions qui fermentaient encore. Pour apprécier une époque comme pour juger un paysage, il faut être placé à une certaine distance. Sans cela, les détails vous gênent et vous empêchent de saisir l'ensemble. Les lignes de la perspective se croisent et se confondent, et votre œil est trompé sur la proportion des objets. Ni trop près, ni trop loin : voilà de toutes les situations la meilleure pour l'historien. Trop de proximité le fait participer aux passions, aux intérêts, aux préjugés, aux entraînements du temps; au lieu d'être juge, il est acteur. Trop d'éloignement lui fait voir les choses d'une manière confuse, indéterminée ; les couleurs s'effacent dans ce lointain ; les lignes deviennent elles-mêmes indécises, et l'esprit de système prend souvent la place de l'esprit d'observation : au lieu de raconter une époque, l'historien l'imagine. M. Capefigue n'a pas échappé aux inconvénients de sa position. Son histoire, écrite si près des événements, est plus anecdotique que philosophique. Elle est composée au point de vue de la glorification de la nuance à laquelle appartient l'historien, attaché comme journaliste au ministère Martignac, et, en outre, au point de vue d'une opposition assez vive contre le gouvernement nouveau. Ce sont plutôt des mémoires spirituels et intéressants sur l'époque de la Restauration qu'une histoire de cette époque.

M. Lubis, dont l'ouvrage parut plus tard, fit, sous certains rapports, la contre-partie de l'ouvrage de M. Capefigue. C'est l'histoire de la Restauration écrite par un homme de la droite de M. de Villèle, d'un style sage, avec une grande modération de vues et de langage, avec des renseignements curieux puisés à la source de la nuance d'opinion à laquelle appartient l'écrivain, mais avec une tendance involontairement

apologétique. Ce livre est souvent le plaidoyer d'une nuance de la droite, à l'occasion de l'histoire de la Restauration, comme le livre de M. Capefigue était le plaidoyer du centre droit. Les événements sont encore trop près, les personnages qui ont joué un grand rôle dans ces événements trop en possession de la vie pour que le sentiment politique n'intervienne pas dans l'histoire, malgré les intentions impartiales de l'écrivain, et pour que l'homme de parti ne se retrouve pas quelquefois derrière l'historien. En outre, le besoin d'opposer au gouvernement de 1830, alors existant, le gouvernement de la Restauration qu'il a remplacé, trouble parfois, par un intérêt politique, la quiétude des jugements historiques, et la balance de l'histoire s'aiguise en épée d'opposition. Ce sont là les inconvénients de la date de l'ouvrage, bien plus que les torts de l'auteur, dont le livre est un des éléments essentiels de l'histoire de la Restauration.

M. de Vaulabelle parut le dernier, il était par conséquent dans des conditions meilleures. Son histoire, composée en partie dans les dernières années du gouvernement de 1830, devait être terminée sous la République. Il semble qu'à une si grande distance, quand la plupart des personnages qui ont joué un rôle sous la Restauration ont disparu, et que les hommes d'opinions opposées, qui se sont livré de si rudes combats, reposent presque tous, couchés dans la paix du même tombeau, le moment est venu de faire trêve aux passions politiques, et de juger impartialement une époque sur laquelle le jour de la postérité s'est levé. Telle n'est point la tendance de l'histoire de M. de Vaulabelle. On avait fait deux histoires de la Restauration, au point de vue du centre droit et de la droite, il en a écrit une au point de vue des idées de l'extrême gauche.

Son livre est un réquisitoire rétrospectif et un acte d'op-

position posthume contre la Restauration, jugée au point de vue des chansons de M. de Béranger et des journaux voltairiens du temps. Esprit correct et laborieux, M. de Vaulabelle a étudié soigneusement son sujet, mais avec la pensée systématique de trouver partout la Restauration en faute, et d'amasser contre elle des trésors de colère et de mépris. Ses opinions politiques ont, presque partout, déteint sur ses jugements, et il y a dans son livre une telle naïveté et une telle sincérité d'antipathie, qu'on doit croire qu'il a été le premier la dupe des préventions accréditées par ses récits : on voit que le plus grand des crimes de la Restauration, à ses yeux, c'est d'avoir été ; tous les autres découlent de celui-là. Son livre est un élément utile à qui veut étudier l'esprit de l'extrême gauche pendant le gouvernement traditionnel, et peut servir en même temps de contrôle aux écrits trop favorables ; mais ce n'est pas une histoire, c'est une barricade relevée par un singulier anachronisme, à vingt-quatre ans de date, derrière le tombeau de la Restauration.

Il était réservé à M. de Lamartine d'écrire plus tard [1], avec un talent de style hors ligne et un succès éclatant, une histoire de la Restauration dont le sentiment général est vrai, mais à laquelle il manque cette autorité que peuvent seuls donner à l'historien l'étude attentive des documents et le contrôle sévère de ses impressions, et où l'on est étonné de trouver, dans les questions religieuses, des préjugés que n'aurait pas dû avoir l'auteur des *Méditations*.

Une époque plus voisine encore des temps où nous vivons attira l'attention d'un écrivain qui commençait à marquer sa place dans la littérature contemporaine et dans l'école démocratique, dont il devait être un des publicistes les

[1] En 1850.

plus ardents et les plus féconds. M. Louis Blanc entreprit, chose toujours difficile, d'écrire l'histoire du règne de Louis-Philippe pendant qu'il durait encore. L'*Histoire de dix ans de règne*[1] est un livre de polémique autant et plus qu'un livre d'histoire. Outre qu'on ne peut guère raconter les événements pendant qu'ils se font, on ne peut apprécier équitablement un gouvernement auquel on fait la guerre : frapper n'est pas juger.

En outre, ce livre est écrit au point de vue des illusions de la nuance la plus avancée de l'école démocratique. Plein du souvenir des luttes redoutables soutenues au dehors sous la Convention, et mêlant à ce souvenir celui des entreprises prodigieuses accomplies par l'Empire, M. Louis Blanc incline à penser qu'on pouvait, une fois encore en 1830, dicter des lois au monde et recommencer la guerre révolutionnaire. C'est en se plaçant dans cette supposition qu'il juge le gouvernement de Juillet. Or cela était impossible, d'abord parce que cela avait été une fois réalisé, ensuite parce que la force morale d'impulsion, si grande au début de la Révolution française, manqua après la Révolution de 1830. Le mouvement démocratique, lors de la première Révolution, trouvait son mobile dans tout un système d'idées accrédité par l'école philosophique, et dont Rousseau, Diderot, Condorcet, avaient été les apôtres. La Révolution était alors à la fois une religion et une espérance ; elle s'avançait, à travers des difficultés dont elle n'avait pas mesuré l'étendue, vers un avenir caché, que, sur la foi de ses prophètes, elle croyait magnifique. En 1830, au lieu d'être conduit par l'espérance, ce guide aveugle, qui marche d'un pas d'autant

[1] *Histoire de dix ans de règne*, ce titre seul indique que l'ouvrage, resté incomplet, ne contient que le récit de la première partie du règne de Louis-Philippe, qui dura dix-huit ans.

plus hardi, qu'il ne voit pas les périls du chemin, on était arrêté par l'expérience des résultats de la première Révolution et des malheurs et des crimes qu'elle avait entraînés avec elle. En outre, les puissantes théories de Rousseau et des autres apôtres de l'école philosophique n'avaient eu pour équivalent, dans les années qui précédèrent la Révolution de 1830, qu'un rationalisme sceptique et un constitutionalisme peu sûr de lui-même. Les idées démocratiques étaient donc, dans cette seconde époque, une flamme qui manquait d'aliment. On n'entreprend pas une œuvre aussi gigantesque que celle du remaniement de l'Europe par la guerre, la guerre d'un seul peuple contre toutes les puissances européennes, sans une foi profonde ; en 1830 la France n'avait plus une foi absolue dans la démocratie, et la démocratie n'avait plus cette foi en elle-même : on en trouve la preuve dans la manière dont elle se laissa éconduire après les journées de Juillet 1830.

M. Louis Blanc écrivit l'*Histoire de dix ans de règne* précisément sous l'influence de la conviction contraire. L'on comprend combien cette erreur fondamentale a dû fausser son jugement sur les hommes et sur les choses et diminuer l'autorité de son histoire, malgré l'intérêt des documents, la variété des informations, la couleur animée et le mouvement dramatique du récit.

III

ÉCOLE RELIGIEUSE ET PHILOSOPHIQUE : CHATEAUBRIAND.

M. de Chateaubriand, dont le génie semblait prédestiné à écrire l'histoire, et qui, pendant la Restauration, avait été dé-

tourné de cette mission, d'abord par les soucis du pouvoir, ensuite par les luttes de l'opposition, ne lui consacra, sous le gouvernement qui suivit, qu'une attention partagée. Pendant les premières années de ce gouvernement, les grands débats de la polémique l'absorbèrent tout entier. C'était l'époque où il croyait encore que les plumes éloquentes peuvent relever les royautés qu'elles ont contribué à renverser. Plus tard, et quand cette illusion eut disparu, ces *Mémoires d'outre-tombe*, auxquels il travailla trop pour sa gloire, dévorèrent la meilleure partie de ses journées. Il éprouvait, en les écrivant, cet âpre plaisir qui s'attache à l'histoire contemporaine, à laquelle se mêlait sa propre histoire, car il avait été toujours témoin, souvent acteur des scènes qui revivaient dans ses pages. Il retrouvait donc ses émotions évanouies, ses illusions perdues, et recommençait ainsi les années si diverses de son existence, mêlée à tant d'événements. En outre, en même temps qu'il travaillait à se donner la pose qu'il lui convenait de prendre devant la postérité, il agissait sur le présent par des indiscrétions ménagées avec art. Enfin il trouvait l'occasion de satisfaire ses sympathies et ses antipathies, dans cette vaste galerie de portraits où ses amis et ses adversaires recevaient, à son gré, une immortalité louangeuse ou satirique. Les *Mémoires d'outre-tombe* furent comme un testament littéraire de M. de Chateaubriand, qui resta ouvert toute sa vie, en laissant désirer ou craindre à ses contemporains les plus illustres des codicilles favorables ou contraires.

Cependant, malgré ses préoccupations politiques et l'attrait puissant qu'exerçait sur lui la rédaction de ses Mémoires, M. de Chateaubriand, dont les journées si laborieusement occupées étaient plus longues que celles de la plupart des écrivains de son siècle, trouva encore du temps à donner à l'histoire. Ses *Études historiques* montrèrent ce qu'il

aurait pu faire dans ce genre, avec une attention moins distraite et une vie moins agitée.

Les *Études historiques* renferment trois parties distinctes. Dans la première, l'auteur expose ses principes généraux, ce qui, selon lui, doit être l'objet de l'histoire, comment on doit l'écrire ; dans le seconde, il développe l'histoire de ce grand fait qui est la préface nécessaire de toute l'histoire moderne, la chute de l'empire romain sous le triple effort de la décadence simultanée du paganisme antique et de l'organisation romaine, de la naissance du christianisme, qui contenait dans son sein les germes d'une civilisation nouvelle, et de l'invasion des peuples barbares, cette puissante réserve que Dieu avait disposée pour renouveler le monde ; dans la troisième partie, qui n'est qu'ébauchée, il indique le plan d'une nouvelle histoire de France, sans avoir l'espoir de l'exécuter jamais, et en lui donnant pour portique les deux premières parties de son travail, prolégomènes nécessaires de toute histoire moderne quand il s'agit de l'Europe, car la tradition romaine. l'invasion barbare, l'avénement du christianisme, sont trois titres de famille que tous les peuples nouveaux trouvent dans leurs berceaux.

La synthèse des idées de M. de Chateaubriand sur la philosophie de l'histoire n'est pas à l'abri de la critique. Selon lui, la société est assise sur trois bases : la vérité religieuse, la vérité philosophique, la vérité politique. La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. La vérité philosophique est la triple science des choses intellectuelles morales et naturelles, science conquise par l'indépendance de l'esprit humain. La vérité politique est l'ordre et la liberté : l'ordre est la souveraineté exercée par le pouvoir ; la liberté est le droit des peuples « Moins la cité est développée, plus ces vérités sont confu-

ses; elles se combattent dans la cité imparfaite, mais elles ne se détruisent jamais : c'est de leurs combinaisons avec les esprits, les passions, les erreurs, les événements, que naissent les faits de l'histoire. »

A ces premiers principes M. de Chateaubriand ajoute celui du progrès. Selon lui, le mouvement de la civilisation n'est pas un cercle inflexible; il s'élargit en se développant. Il peut y avoir des pas rétrogrades comme des temps d'arrêt, mais en définitive l'humanité marche en avant. C'est là la grande différence entre le système de M. de Chateaubriand et celui de Vico, et même celui de Bossuet dans son Histoire universelle. Suivant Vico l'humanité tourne éternellement dans le même cercle, en repassant par des étapes fatales; toute histoire commence et finit de même, ou plutôt il n'y a qu'une histoire. Aux yeux de Bossuet le monde est une chose de nul prix, et,tout ce qui s'y passe a pour objet un monde meilleur, de sorte que les destinées humaines, étant un moyen sans être un but, avancent ou rétrogradent suivant les intérêts éternels de cette cité de Dieu pour laquelle tout est fait. Selon M. de Chateaubriand l'humanité a deux buts : l'un qu'elle atteint sur la terre, l'autre qu'elle atteindra au delà. Le progrès de la civilisation devient, dans ce système, une des lois de l'histoire, comme le progrès de l'homme est une des lois de la religion, et le christianisme agit sur l'espèce comme sur l'individu. C'est par ce côté surtout que M. de Chateaubriand se rattache aux idées de l'école moderne, tout en restant sur le terrain des idées catholiques.

Plusieurs objections s'élèvent contre les formules que M. de Chateaubriand place comme des colonnes immuables sur le portique de son œuvre. Ces distinctions qu'il établit entre les trois vérités sont arbitraires. La vérité en elle-même est une, c'est la notion exacte des existences et de

leurs rapports. Qu'elle puisse avoir plusieurs objets, cela est incontestable, car Dieu, qui seul est nécessairement, a créé le monde intellectuel et moral, et le monde matériel. La notion exacte de Dieu, du monde moral et intellectuel, du monde matériel et de leurs rapports, répond à trois ordres de vérités qui viennent cependant se rattacher à la vérité première, à la notion de l'être nécessaire et suprême, qui a l'existence par lui-même et qui l'a communiquée, par un don gratuit, à tout ce qui existe subsidiairement. Il y a deux manières, deux méthodes, si l'on veut, d'arriver à la notion de la vérité sur Dieu, le monde intellectuel et moral, le monde matériel et leurs rapports ; la religion nous la transmet sous la forme d'un enseignement descendu du ciel ; la raison, cet œil que Dieu a ouvert dans l'homme, la découvre avec l'assistance divine. Il n'y a donc pas une vérité philosophique distincte de la vérité religieuse, mais la philosophie est la méthode rationnelle d'arriver à la connaissance de la vérité, comme la religion est la méthode divine d'atteindre le même but.

Quant à ce que le célèbre écrivain appelle la vérité politique, elle rentre évidemment dans la sphère qu'il assigne à la religion et dans celle qu'il mesure à la philosophie, à laquelle il attribue pour domaine le monde intellectuel et moral, comme le monde matériel. La vérité politique, c'est la notion des conditions de l'existence matérielle et du développement religieux, intellectuel et moral de l'homme dans la cité, eu égard aux éléments dont elle se compose, au degré de civilisation qu'elle a atteint, au milieu dans lequel elle se trouve placée, à sa tradition, au rôle qu'elle est destinée à jouer dans le mouvement général de l'humanité. La vérité politique, si l'on peut donner ce nom à l'expression multiple de situations aussi variées et aussi inégales, n'a

donc rien d'absolu, elle est essentiellement relative. Elle se compose, pour chaque société, de tout ce que l'ordre, cette condition essentielle de l'existence sociale, y comporte de liberté. La vérité politique pour chaque nation est donc l'expression exacte de ce rapport, et l'on peut ajouter que cette conciliation de l'ordre et de la liberté reçoit sa forme la plus parfaite dans la société où la vérité est manifestée religieusement par la révélation la plus sainte, la plus pure, la plus dégagée de l'alliage humain, cherchée et démontrée rationnellement par la philosophie la plus élevée, la plus morale, la plus dégagée de sophismes, d'illusions, d'erreurs.

En rétablissant l'exactitude des termes, on arrive à rectifier ce qu'il y a d'erroné, sinon dans la pensée, au moins dans le langage de M. de Chateaubriand, lorsqu'il représente l'histoire comme résultant de la lutte des trois vérités qu'il met en présence : la vérité religieuse, la vérité philosophique et la vérité politique.

La vérité étant une dans son essence, tout combat d'une vérité contre une vérité serait la tentative impossible d'un suicide moral et intellectuel. Il n'est pas exact de dire que la vérité philosophique ait jamais combattu la vérité religieuse; tout au contraire, on n'a pu combattre, au nom de la vérité philosophique, que les erreurs dont les fausses religions étaient remplies, ou les crimes et les fautes qu'ont pu commettre ceux qui, tout en professant la vraie religion, en comprenaient ou en appliquaient mal les principes. On n'est pas plus autorisé à dire que la vérité philosophique ait jamais combattu la vérité politique. De deux choses l'une : ou ceux qui invoquaient la vérité philosophique, c'est-à-dire l'idéal de la perfection jusqu'à laquelle peuvent s'élever les sociétés humaines, pour améliorer la situation d'une société

particulière, proposaient des réformes et des améliorations réalisables dans l'époque et dans l'État où ils voulaient les introduire; alors, loin de combattre contre la vérité politique, ils combattaient pour elle; ou bien ils proposaient des réformes et des améliorations dont le temps n'était pas venu, et qui étaient incompatibles avec la situation morale, intellectuelle et matérielle de la société à laquelle ils voulaient les imposer; alors ils faisaient une fausse application de la vérité philosophique, ils confondaient l'idéal avec le réel; ils ne tenaient point compte du rapport des choses, ils combattaient contre la vérité au lieu de combattre pour elle.

C'est là le reproche général qu'on peut adresser aux formules historiques de M. de Chateaubriand, quoiqu'il les rectifie lui-même, dans une certaine mesure, en les développant. Elles ont le tort de donner à penser, au premier coup d'œil, que la vérité peut se trouver en lutte contre la vérité, tandis qu'en allant au fond des choses, on découvre qu'il n'y a de combat qu'entre la vérité et l'erreur.

On pourrait critiquer plusieurs autres des principes historiques posés en axiomes par M. de Chateaubriand, et qui pèchent par l'obscurité et par la contradiction au moins apparente des expressions. Après avoir dit, ce qui est vrai, que les trois divisions du gouvernement, monarchie, aristocratie, démocratie, sont des puérilités de l'école, en ce qui implique la jouissance de la liberté, qui peut se trouver dans une de ces trois formes comme elle peut en être exclue, voici ce qu'il ajoute : « Quand la liberté est conquise au « profit d'un homme, elle devient le despotisme, lequel est « la servitude de tous et la liberté d'un seul; quand elle est « conquise pour plusieurs, elle devient l'aristocratie; quand « elle est conquise pour tous, elle devient la démocratie, qui « est l'oppression de tous par tous, car alors il y a confusion

« du pouvoir et de la liberté, du gouvernant et du gou-« verné. » Il semble résulter de cette définition, que la liberté que M. de Chateaubriand montrait, tout à l'heure, comme possible sous toutes les formes politiques, et dont il disait, en propres termes, « qu'elle existe en portions égales dans les trois formes de gouvernement, » n'est, au contraire, possible sous aucune de ces formes.

Ce n'est point là, sans doute, ce que le grand écrivain a voulu dire, et, pour ramener sa théorie de l'histoire à des termes plus exacts, il faudrait rendre ses définitions conformes aux développements qu'il leur donne. La philosophie, c'est l'indépendance de l'esprit humain appliquée à la connaissance des choses et de leurs rapports. L'esprit humain est capable de vérité et d'erreur : tantôt il use de son indépendance pour combattre les erreurs des fausses religions, c'est ce qui arriva quand Socrate commença à saper le paganisme par la philosophie; tantôt il abuse de cette indépendance pour combattre la vérité religieuse, comme le fit Voltaire, dans un grand nombre de ses écrits, au dix-huitième siècle, et alors, pour éviter les confusions, on devrait, comme le propose un esprit éminent [1], donner à cette fausse philosophie le nom de sophistique. De même, l'esprit humain, dans l'ordre temporel, peut user de son indépendance pour combattre ce qu'il y a de défectueux dans l'organisation de la cité, pour indiquer les améliorations désirables et proposer les améliorations possibles, c'est ainsi qu'on entre dans ce mouvement de sage réforme qui prévient les révolutions. Mais l'esprit humain peut aussi abuser de son indépendance pour exiger des perfections chimériques à jamais irréalisables, ou des réformes prématurées, alors apparaît

[1] M. l'abbé Gratry, auteur de la *Sophistique*.

le génie des révolutions. Nous croyons qu'en ramenant ainsi la théorie de M. de Chateaubriand à ses véritables termes, à ceux qu'il aurait employés, sans doute, si l'influence des temps où il écrivait ne l'avait pas déterminé à modifier son langage pour le rendre plus conforme à l'esprit dominant, on se trouve avoir indiqué les principes générateurs des événements qui sont l'objet de l'histoire. Les traditions religieuses, les traditions politiques, l'indépendance de l'esprit humain, voilà les grands mobiles du drame de l'humanité.

La division que M. de Chateaubriand propose d'établir dans les temps, en élevant la croix de Jésus-Christ, comme une borne entre le monde antique et le monde nouveau, est aussi belle que bien motivée. De l'autre côté de la croix, les fausses religions régnant partout, excepté sur un seul point, la lutte entre l'esprit religieux et l'esprit philosophique, entre les lois religieuses et les lois civiles, entre l'esprit philosophique et les lois de la cité, se comprend. De ce côté-ci de la croix, tout doit tendre à se pacifier, parce que la révélation chrétienne est venue nous apporter la vérité complète sur Dieu, l'homme, le monde et leurs rapports. La philosophie doit aspirer à se réconcilier avec la religion, la cité à se mettre en harmonie avec la vérité révélée par le christianisme, perçue par la philosophie. Ce double aspect des choses humaines est déjà visible dans les deux mondes que sépare la croix. « Depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, dit M. de Chateaubriand, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme ; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves, ou du moins sans le principe de l'esclavage. »

La seconde partie, dans laquelle M. de Chateaubriand étudie les trois grands éléments dont doivent se composer les sociétés modernes, est remarquable par l'ampleur des idées, l'énergie des tableaux. Il pénètre jusque dans les entrailles de la société romaine, et révèle, avec une effrayante crudité de pinceau, les misères intellectuelles et les turpitudes morales de ce monde agonisant. Le tableau du christianisme naissant et qui porte, comme une nouvelle arche, les espérances du monde de l'avenir, fait ressortir, par un contraste heureux, la hideuse vérité du premier tableau. Le monde barbare, qui était chargé de fournir des peuples nouveaux à cette religion nouvelle qui avait besoin de cœurs simples et purs, parce qu'elle ne pouvait régénérer entièrement, sans ce secours, le monde romain trop corrompu, trop rempli de vices, de cruautés, d'injustices, trop enchanté de ses faux dieux et de ses spectacles, est peint avec autant de vigueur et de poésie. On voit ces peuples venir prendre d'avance leur poste providentiel, et s'échelonner avec un ordre merveilleux, dont ils n'ont pas la conscience et dont le plan est plus haut. Ces études, remarquables comme composition littéraire, mais qui manquent de recherches originales, comme travail historique, aboutissent à cette double conclusion : soit que l'on envisage le christianisme dans toute la rigueur de l'orthodoxie, en faisant de la religion catholique l'achèvement de toute société, soit qu'en secouant le joug de la foi, accepté par M. de Chateaubriand, qui ne peut s'empêcher de parler avec quelque ironie de cette vanité rationaliste[1], on regarde le christia-

[1] « Que ce soit ce que l'on voudra, pour s'élever au-dessus de la simple foi (apparemment par supériorité de science, de raison et de génie), il n'en est pas moins vrai que le christianisme, ainsi dénaturé, interprété, allégorisé, est encore la plus grande révolution advenue chez les hommes. »

(*Études historiques*, t. I, page 19.)

nisme comme un certain produit de la civilisation et de la maturité des temps, comme l'éclectisme des grandes civilisations philosophiques de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Grèce et des Gaules, le christianisme est la plus grande révolution advenue chez les hommes, et l'opinion du dix-huitième siècle, que la religion évangélique est une superstition juive qui se vint mêler aux calamités de l'invasion des barbares, que cette superstition détruisit le culte poétique, les arts, les vertus de l'antiquité, qu'elle précipita les hommes dans les ténèbres de l'ignorance, qu'elle s'opposa au retour des lumières, et causa tous les maux des nations, n'est pas admissible, et notre siècle peut à peine s'expliquer cette légèreté de jugement et ces vues superficielles de l'âge précédent.

Il y a peu de choses à dire sur la troisième partie, dans laquelle M. de Chateaubriand accepte une portion considérable des résultats des travaux historiques de MM. Augustin et Amédée Thierry sur les deux premières races, en faisant plusieurs réserves motivées, et en ajoutant à leurs découvertes le résultat de ses propres observations. Ce n'est qu'une ébauche qui fait entrevoir et regretter le tableau qui aurait pu naître sous le pinceau du maître. L'auteur distingue avec raison plusieurs formes sous la monarchie. La monarchie est surtout féodale de Hugues Capet jusqu'à Philippe le Bel; elle aspire à devenir représentative et parlementaire de Philippe le Bel à Louis XIII; Louis XIV la rend absolue. Après l'avoir été sous ce prince, sous Louis XV et dans les premières années de Louis XVI, elle entre dans ces tentatives d'une conciliation entre le principe d'autorité et le principe de liberté, qui, suivies de succès divers, se prolongent jusqu'à nos jours. C'est le secret de la puissance de la monarchie de la troisième race ; immuable dans son principe, elle put être modi-

fiée dans sa forme selon les temps ; elle concilia ainsi les conditions de la stabilité avec celle du mouvement. Malheureusement cette troisième partie du livre de M. de Chateaubriand, inégalement achevée, n'est que dans quelques détails un tableau fini. Ailleurs, c'est une esquisse incomplète et décolorée, une analyse froide et inanimée des faits et une nomenclature des dates, au milieu de laquelle viennent à souffler parfois les brises intellectuelles, qui poussaient alors les idées, comme les faits, vers la démocratie. M. de Chateaubriand écrivait ses *Études historiques* dans les dix-huit mois qui suivirent la Révolution de 1830 ; en rencontrant les barricades de la Ligue, il s'incline devant d'autres barricades. Ces phrases de circonstance, jetées dans un livre d'histoire générale, produisent l'effet de ces inscriptions banales que les passants tracent, à la pointe de leur couteau, sur les monuments, avec le millésime de l'année et leur signature, insulte que le moment qui fuit laisse au front des choses qui demeurent !

Néanmoins, les *Études historiques*, avec leurs défauts, les sacrifices que l'auteur a faits, dans quelques passages de son exposition, à l'espoir de se concilier les suffrages des disciples de l'école moderne, les lacunes et les portions inachevées de la troisième partie, et cette confusion des genres, qui mêle, à l'imitation des chroniques chevaleresques et féodales, le style de l'histoire philosophique et même satirique, sont une des productions historiques importantes de cette période. Le discours sur la chute de l'empire romain est surtout un morceau littéraire remarquable ; ce portique, élevé sur le seuil de l'histoire de France, domine toute l'histoire du monde moderne.

IV

ÉCOLE DESCRIPTIVE : M. AUGUSTIN THIERRY.

Aucun écrivain n'a exercé une influence plus grande sur les idées historiques de son temps que M. Augustin Thierry. M. de Chateaubriand a loué son érudition comme celle que M. Amédée Thierry, son frère, déploya dans l'étude des origines gauloises de notre histoire. Mais M. Augustin Thierry n'a pas seulement le savoir, il a le talent qui met le savoir en œuvre. Sa vie littéraire, pour être comprise, doit être étudiée à son point de départ. Elle se partage naturellement en deux grandes phases.

La première commence à la Restauration et ne finit qu'à la Révolution de Juillet. Au début de cette période, M. Augustin Thierry prend successivement une part assez active à la rédaction de deux journaux, le *Censeur européen* et le *Courrier français*, et c'est là qu'on trouve la première ébauche de ses théories historiques. Avant la fin de la Restauration, il avait publié deux ouvrages d'une haute importance. En 1825, l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*; en 1827, les *Lettres sur l'histoire de France*[1].

La seconde phase de la vie littéraire de M. Augustin Thierry s'ouvre en 1830, avec la Révolution de Juillet, et dure

[1] La première édition de la *Conquête d'Angleterre* parut au commencement de 1825, la seconde, considérablement corrigée et retouchée, au commencement de 1830; la première édition des *Lettres sur l'histoire de France* parut en 1827, et la seconde, beaucoup plus complète, en 1828.

jusqu'à nos jours. Elle est remplie par des travaux qui viennent se résumer dans trois ouvrages : les *Considérations sur l'histoire de France*, les *Récits Mérovingiens* et l'*Essai sur l'histoire du Tiers État*, qui couronne cette laborieuse carrière.

M. Augustin Thierry appartient donc également à ces deux époques; mais, pour l'apprécier dans la seconde, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur ses idées pendant la première.

Dans une des notices qui servent d'introduction à ses diverses œuvres, M. Augustin Thierry a lui-même indiqué comment, pour la première fois, sa vocation d'écrivain lui apparut. C'était en 1810. Il était sur les bancs du collége de Blois, et il ne savait de l'histoire que ce qu'on en apprenait alors dans les colléges : des noms et des dates, sans aucun détail qui pût vivifier la physionomie de ce récit glacé, et donner l'intelligence du mouvement de nos destinées nationales. La grande épopée en prose de Chateaubriand, les *Martyrs*, qui met en relief l'état du monde romain dans les premiers siècles du christianisme, et montre, avec leurs véritables couleurs, les barbares se précipitant, de tous côtés, sur cet édifice chancelant, fut introduite dans le collége où étudiait le futur historien. Ce fut un événement pour ces jeunes intelligences. Le génie de Chateaubriand ressuscitait devant elles le monde qu'on ne leur avait montré que dans son linceul. Elles découvraient le passé, qui n'est guère moins caché pour la plupart des hommes que l'avenir. Le livre passa de main en main, et chacun le lut à son tour. Le tour de lecture de M. Thierry se rencontra avec un jour de promenade; il prétexta un mal de pied pour ne pas accompagner ses camarades, et demeura seul dans la salle d'étude, seul, avec Chateaubriand pour compagnon, et ce monde du cinquième

siècle, évoqué tout entier par son épopée. L'émotion de cette jeune âme en présence de ce grand spectacle fut profonde. Cette lecture lui imprima une de ces commotions qui durent toute une vie, inaperçues pendant les premières années de l'adolescence, où l'esprit, tout entier aux impressions du dehors, ne revient guère sur lui-même, mais subsistantes cependant dans les profondeurs intellectuelles où le regard méditatif de l'homme sait les retrouver. Quand le jeune lecteur arriva au chant de guerre des Francs, son émotion fut au comble. Les barbares, dont ses études universitaires ne lui avaient donné aucune idée, venaient de lui apparaître. C'est une date dans l'histoire de cette intelligence. La notion et le goût de la vérité historique commençaient pour elle[1].

La première faculté qui s'éveilla dans l'esprit de M. Augustin Thierry, ce fut donc l'imagination, l'imagination jointe au sentiment de la vie historique. Il fut au nombre de ces jeunes hommes de la fin de l'Empire, que la pesanteur du joug avait rendus insensibles à la gloire militaire, et qui manifestèrent, avec une énergie qui alla quelquefois jusqu'à la violence, leur antipathie profonde contre un régime qui, selon eux, avait fait payer trop cher à la dignité humaine

[1] L'auteur, dans un récit où vibrent encore ces premières émotions qui sont si vives, a raconté cet épisode intellectuel de sa jeunesse : « J'avais lu, dit-il, dans l'*Histoire de France à l'usage des élèves de l'École militaire*, notre livre classique : *Les Francs ou Français, déjà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric, monta sur le trône en 481, et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française*. Toute mon archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force. Rien ne m'avait donné une idée de ces terribles Francs de M. de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs et des sangliers ; de ce camp retranché avec des bateaux de cuirs et des chariots attelés de grands bœufs ; de cette armée rangée en triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, de peaux de bêtes et des corps demi-nus. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du soldat sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur

les succès et les conquêtes arrosés du plus pur de notre sang. M. Augustin Thierry avait été, à ce point de vue, au début de la Restauration, tout à fait dans les mêmes voies, non-seulement que MM. Guizot et Villemain, mais que M. de Lamartine. La diversité des origines, des éducations, des tendances intellectuelles, des opinions, laissait subsister, chez tous ces hommes d'élite, l'indignation commune qu'ils ressentaient contre l'asservissement des idées à l'épée.

M. Thierry appartint à l'école qui avait adopté le rationalisme philosophique et politique pour symbole, et il marqua sa place dans une de ses nuances avancées. Cependant il avait, dans ses opinions, des traits qui lui étaient propres, ou que du moins il ne partageait qu'avec un très-petit nombre d'intelligences. C'était un esprit sincère et véritablement indépendant, indépendant de ses amis comme de ses adversaires. Incapable de s'assujettir à la discipline des partis, il ne faisait jamais de sacrifices d'opinions. Aussi les siennes étaient-elles un assez singulier mélange d'idées professées et repoussées par l'école libérale, à laquelle il appartenait cependant; démocrate de conviction comme de naissance, sans aucune indulgence pour l'Empire, il était en outre ennemi

moi le chant de guerre des Francs eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix, en faisant sonner mes pas sur le pavé :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée !

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front « des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds « jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; « tout l'océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps.

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, les vautours en ont gémi ; nos pères « les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et « qui remplisse de valeur le cœur de nos fils.

« Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sau- « rons, quand il faudra, mourir. »

déclaré de l'anglomanie accréditée par madame de Staël au début de la Restauration. Enfin il professait un culte pour les libertés locales que l'esprit de centralisation, poussé jusqu'à l'excès dans l'école révolutionnaire, a toujours repoussées. On pouvait donc le ranger dans la nuance stoïque de l'école avancée, dans celle qui plaçait avant tout le culte des idées, qui pouvait se tromper et qui se trompait souvent, — et qui donc ne s'est pas trompé de tout temps, et surtout à cette époque? — mais qui était de bonne foi dans ses erreurs et dans ses illusions.

Aussi avait-on vu M. Augustin Thierry, dans les premières années de la Restauration, concourir à la rédaction d'un recueil conduit par deux publicistes, hommes de courage, d'honneur et de talent [1], et qui était le drapeau de l'école stoïque, c'est-à-dire de celle qui voulait l'application complète et immédiate des principes de perfectibilité politique, de liberté presque absolue, sans tenir assez compte des difficultés pratiques que rencontrait la Restauration. C'était, à vrai dire, une renaissance du mouvement de 1789, avec cet optimisme théorique qui prend sa source dans les meilleures intentions, mais qui n'en suscite pas moins de graves périls. Les tendances du *Censeur européen* répondaient à celles de M. Augustin Thierry. Il convient lui-même, avec une bonne foi qu'on ne rencontre que chez les esprits élevés, qu'il cherchait, à cette époque de sa vie, à mettre ses écrits et ses actions en rapport avec une espèce d'idéal libéral, vague et indéfini, dont il ne se rendait pas bien compte : « J'avais, dit-il, l'aversion du régime militaire, jointe à la haine des prétentions aristocratiques de la Restauration, sans aucune tendance pré-

[1] Le *Censeur européen*, dirigé et rédigé en grande partie par MM. Dunoyer et Comte.

cisément révolutionnaire. J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne savais trop lequel, vers une liberté, dont la formule, si je lui en donnais une, était celle-ci : gouvernement quelconque, avec la plus grande somme possible de garanties individuelles, et le moins possible d'action administrative. Je me passionnais pour un certain idéal de dévouement patriotique, de pureté incorruptible, de stoïcisme sans morgue et sans rudesse, que je voyais représenté dans le passé par Algernon Sydney [1], et dans le présent par M. de la Fayette. » En d'autres termes, M. Augustin Thierry aurait voulu un gouvernement qui fût le moins possible un gouvernement.

Ces quelques lignes, pleines d'une précieuse et honnête naïveté, ont toute la valeur d'une révélation. En faisant cette confession de jeunesse, l'historien a fait celle de bien d'autres. Qu'ils étaient nombreux, dans les premières et même dans les dernières années de la Restauration, ces jeunes hommes qui, à la faveur des libertés définies et mesurées que la royauté avait apportées au pays, aspiraient à une liberté indéfinie, et par suite à peu près illimitée ! Comme la réalité est toujours moins belle que la chimère, l'utopie vague et indécise, dont le mirage séduisant attirait ces jeunes imaginations, leur rendait le gouvernement existant insupportable. Elles ne pouvaient lui pardonner d'être moins beau que leurs rêves ; et quels beaux rêves ne fait-on pas à vingt ans!

Les premiers travaux de M. Augustin Thierry avaient porté l'empreinte de ces dispositions. Comme il le rappelle lui-même souvent, dans ses écrits de ce temps, avec une em-

[1] M. Thierry aurait prisé certainement moins haut Algernon Sydney, si l'on avait su, à l'époque où il le choisissait comme type du stoïcisme, que ce fier républicain anglais était pensionnaire de Louis XIV.

phase stoïcienne qui ne ressemble en rien à l'humilité, il était de race plébéienne: or, comme le fond du stoïcisme c'est l'orgueil, il devait être naturellement amené à prendre une part active à cette polémique qui s'éleva, au commencement de la Restauration, dans la presse, où l'on débattit les prétentions des classes anciennes et les aspirations des classes nouvelles. Cette querelle historique, qui fut un des malheurs politiques de la Restauration, et dans laquelle M. Augustin Thierry et M. Guizot lui-même jouèrent un grand rôle, n'avait point été provoquée par eux, il est juste de le reconnaître. M. de Montlosier, homme érudit du reste, mais un de ces esprits infatués de préjugés et d'idées systématiques, qui découvrent, avec une rare sagacité, toutes les fautes à commettre, et qui devait un peu plus tard dénoncer au roi et à la France la conspiration du clergé tout prêt à s'emparer du royaume, au détriment sans doute du droit des douze pairs de Charlemagne, avait eu l'idée de séparer, après tant de siècles, la population française en deux races distinctes dans son livre sur la *Monarchie française*.

L'histoire de ce livre est étrange. L'ouvrage, qui devait troubler si profondément les idées sous la Restauration, avait été commandé à l'auteur sous le Consulat par le premier consul lui-même, qui, on s'en souvient, attachait un grand prix à diriger dans le sens de sa politique les idées historiques de son temps[1]. Ce qu'avait demandé Napoléon à M. de Montlosier, c'est un livre qui, terminant la lutte révolutionnaire, pacifiât à son profit les idées, comme il avait l'espoir de pacifier les intérêts, et rattachât à la tradition monarchique l'empire qu'il préparait. M. de Montlosier, au lieu d'écrire le

[1] Voir sa lettre au ministre de l'intérieur dans l'*Histoire de la littérature sous la Restauration*, t. I, p. 117.

livre qui lui était demandé, en écrivit un dans le sens de ses passions et de ses idées. Il avait été membre de la minorité de la Constituante et l'un des adversaires les plus véhéments des idées nouvelles ; émigré dans les plus mauvais jours de la Révolution, il était plus tard rentré en France, et le premier consul l'avait attaché au ministère des affaires étrangères. Il conçut son écrit sur la *Monarchie française* comme une réaction intellectuelle contre tout ce qui, de près ou de loin, lui sembla se rattacher au mouvement d'idées de 1789. Il prit la thèse nobiliaire du comte de Boulainvilliers, en l'arrangeant à sa guise, mais en la posant d'une manière tout aussi absolue. La noblesse, au lieu de descendre uniquement du peuple franc, conquérant des Gaules, comme dans la thèse du comte de Boulainvilliers, eut trois origines : les Francs, et avec eux les Gaulois et les Romains, libres antérieurement à l'entrée des Francs, qui, selon le système de l'abbé Dubos, adopté par M. de Montlosier, n'étaient pas entrés dans la Gaule en ennemis, mais en alliés du peuple romain. Les classes roturières étaient issues de la population servile qui existait dans la Gaule avant la conquête, et le tort des rois avait été, suivant M. de Montlosier, de contribuer, à partir du douzième siècle, par le mouvement communal, à l'émancipation de ces classes serviles, au détriment de la classe nobiliaire.

On souffre de voir l'influence qu'exercèrent sur une intelligence aussi saine et aussi élevée que celle de M. Augustin Thierry ces songes d'un vieillard, qui, commencés sous l'Empire, attendirent malheureusement la Restauration pour éclore. Il les accueillit comme une révélation, et proclama à son tour l'existence et l'antagonisme de deux races sur le sol de la France[1]. Les plébéiens d'aujourd'hui étaient les

[1] « Après de si longs avertissements, s'écriait-il, il est temps que nous nous

bourgeois des communes du moyen âge, les bourgeois des communes du moyen âge étaient les serfs des temps antérieurs, ceux-ci les Gaulois du temps de Clovis ou de Pharamond. Les nobles étaient les descendants des seigneurs féodaux à leur tour issus des Barbares qui conquirent les Gaules. Voilà quelles étaient les idées de M. Augustin Thierry au moment où il aborda l'histoire, et c'est en présence de ces redoutables polémiques que la Restauration devait gouverner! L'étude devait modifier ces idées et les atténuer, mais sans les effacer entièrement, et le grand historien devait garder une trace affaiblie de l'esprit de système du jeune publiciste[1].

Les deux ouvrages qu'il publia sous la Restauration portèrent naturellement l'empreinte plus marquée de ces idées préconçues.

rendions, et que, de notre côté aussi, nous revenions aux faits. Le ciel nous est témoin que ce n'est pas nous qui les avons attestés les premiers, qui avons les premiers évoqué cette vérité sombre et terrible, qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France. Il faut le dire, car l'histoire en fait foi, quel qu'ait été le mélange physique des deux branches primitives, leur esprit, constamment contradictoire, a vécu jusqu'à nos jours dans deux portions toujours distinctes de la population confondue. Le génie de la conquête s'est joué de la nature et du temps; il plane encore sur cette terre malheureuse; c'est par lui que les distinctions de castes ont succédé à celles du sang, celles des ordres à celles des castes, celles des titres à celles des ordres. »

[1] M. Thierry prend cette boutade historique moins au sérieux dans ses *Considérations* que dans ses écrits polémiques, et il reconnaît ce qu'il y a d'inacceptable dans cet essai de conciliation entre le système de Boulainvilliers et celui de l'abbé Dubos. Cependant il rappelle, sans aucune expression de regret, le parti politique qu'on tira, dans l'opposition dont il faisait partie, du livre de M. de Montlosier et de cette idée fatale de deux peuples habitant le même territoire. Il oubliait que c'est avec de pareilles suppositions qu'on trouble profondément un pays, qu'on transforme des préventions en haine, et qu'on rend les institutions de liberté impossibles, parce qu'elles deviennent des armes de guerre civile. En outre, il ne considérait point que les classes sociales, que l'on divisait en évoquant des fantômes, n'étaient point assez riches en éléments de gouvernement pour qu'on pût impunément les désunir ainsi, et que ces divisions, provoquées à plaisir, conduisaient à la ruine du gouvernement représentatif.

Les *Lettres sur l'Histoire de France* contiennent quatre parties distinctes : une partie critique, dans laquelle M. Thierry juge avec une sévérité, tantôt juste, tantôt excessive, la méthode et les procédés des historiens qui l'ont précédé ; une partie dogmatique, dans laquelle il expose ses propres doctrines, soit au point de vue de la science, soit au point de vue de l'art ; une partie scientifique, dans laquelle il résout à sa manière les problèmes les plus importants de l'histoire de France, et une partie qu'on pourrait appeler dramatique, dans laquelle il applique ses principes historiques et ses procédés littéraires, en racontant quelques épisodes intéressants de l'histoire particulière de plusieurs communes dont les destinées, par un rare privilége, ont échappé à l'oubli.

Il est impossible de ne point être frappé, dans la partie critique, d'un symptôme qu'on rencontre, du reste, dans toutes les branches de la littérature, pendant la double période qui s'écoula de 1815 à 1830, et de 1830 à 1848 ; c'est un dédain systématique pour le passé, joint au dessein d'innover en tout, de tout renouveler. En philosophie, et même jusqu'à un certain point en religion[1], en poésie, au théâtre, dans la critique, dans toutes les branches de l'art, on aspire à faire du nouveau. M. Augustin Thierry voulut donc renouveler l'histoire, et quand il eut fait école, M. Michelet se leva derrière lui pour la renouveler à son tour.

« Rien n'est fait en histoire, disait le premier, et tout est à refaire. Les uns n'ont pas su voir le passé tel qu'il était ; les autres n'ont pas su le peindre tel qu'ils l'ont vu. Il faut donc considérer comme non avenus les travaux antérieurs. » C'est à peu près ce que répéta, dix ans plus tard, le second. Vous

[1] M. de la Mennais voulut, on le sait, renouveler la religion, et c'est pour cela qu'il fut condamné par le saint-siége, gardien de la tradition.

reconnaissez le rationalisme avec sa confiance en lui-même et son mépris des autorités établies. C'est l'esprit de la littérature de cette double époque, esprit qui remonte au doute méthodique de Descartes, en y ajoutant une prédisposition systématique à penser que nos aînés ont presque inévitablement échoué dans leurs efforts, et que l'ère des lumières commence avec nous. C'est le génie du progrès, si l'on veut, un des éléments nécessaires de l'activité sociale, et dont l'influence peut être salutaire, mais à condition qu'on fera la part du respect de la tradition, indispensable à la stabilité : or, dans le temps où M. Thierry écrivait ses *Lettres sur l'histoire de France*, on oubliait trop facilement de faire la part de cette nécessité.

Quoiqu'il y ait quelque chose d'excessif dans cette ardeur d'innovation dont M. Augustin Thierry était animé au début de sa carrière, ses premières lettres offraient un grand nombre d'observations justes et motivées. Ce n'est pas sans raison qu'il fait remarquer que la plupart des historiens de la nation française ont jugé les premiers siècles au point de vue de leur temps. Ils n'ont pu se figurer que les hommes et les choses aient été autrement qu'à leur époque ; se trouvant au milieu d'une nation toute formée, gouvernée par une royauté forte et respectée, ayant l'unité de la langue, du territoire, de l'autorité publique, et parvenue à un état de civilisation avancée, plusieurs ont cherché, dans les premiers Capétiens et jusque dans les Carlovingiens et les Mérovingiens, l'idéal de la nation et de la royauté de François Ier ou même de Louis XIV. Il y a de la justesse dans la plupart des observations de M. Augustin Thierry, sur le point de vue auquel se sont placés plusieurs de ses prédécesseurs pour retracer l'histoire de notre pays ; mais il exagère leurs défauts, ne rend pas assez justice à leurs qualités, et surtout

ne tient pas assez compte des difficultés qu'ont rencontrées ceux qui, les premiers, ont défriché le champ inculte de nos annales nationales, difficultés qu'ils ont épargnées à leurs successeurs. Enfin il n'était pas lui-même complétement à l'abri de la critique, au moment où il critiquait si vivement ses devanciers. Le point de départ de ses travaux historiques avait été une pensée politique ; il avait voulu chercher dans le passé une origine au mouvement des classes moyennes sous l'empire des institutions constitutionnelles ; l'opposition de l'esprit communal au moyen âge lui parut la première floraison de la liberté moderne, et, comme il était pour le gouvernement des classes bourgeoises, il commença à étudier nos annales, afin de trouver des preuves à l'appui de son opinion. Or c'est une mauvaise manière d'étudier l'histoire que d'y chercher des arguments en faveur de telle ou telle idée préconçue, et, quoique le talent de M. Augustin Thierry se fût déjà épuré en s'élevant dans la région plus sereine d'études plus impartiales, à l'époque où il publia ses *Lettres sur l'histoire de France*, il n'avait pu effacer complétement la partialité de cette tendance première ; on s'aperçoit souvent encore que c'est un lutteur de l'opposition de quinze ans, qui, malgré lui, cherche dans le passé des arguments pour le présent.

C'est là qu'on trouvera l'explication des principales erreurs d'appréciation que contiennent ces lettres, d'ailleurs remarquables par l'étude des documents originaux et la sagacité historique dont l'auteur fait preuve, en jetant la lumière sur les annales des deux premières races, sur la formation de la féodalité et sur la dissolution de l'empire de Charlemagne. C'est sous les premiers capétiens que M. Augustin Thierry rencontre ce grand fait historique de la naissance des communes, constant objet de ses études. On voit,

dès lors, tout l'attrait qu'exerce sur lui ce mouvement qui, dans sa pensée, est le point de départ du mouvement d'idées et d'intérêts qui entraîne la génération dont il fait partie. Il reconstruit avec amour cette histoire perdue, et, avec ce talent qu'il a de donner une forme dramatique à ses récits, il évoque devant les lecteurs les péripéties de la vie communale, en racontant les destinées si agitées de trois grandes communes du moyen âge, celles de Laon, de Reims et de Vezelay. Dans ce travail, on trouve déjà les rares qualités qui ont fait sa renommée : l'étude approfondie des textes, la puissance d'induction qui, d'un fait observé, tire des conséquences fécondes, et l'art de mettre en relief les différentes parties d'un tableau composé avec talent et exécuté avec une grande richesse de coloris.

Pour faire la part de la critique, il faut ajouter que M. Thierry n'a point été à l'abri des préjugés politiques et religieux de son temps, en retraçant l'histoire de ces temps reculés. Quand il se trouve en présence du catholicisme et d'une hérésie, on peut être sûr qu'il sera pour l'hérésie ; c'est un parti pris : en histoire aussi, il est de l'opposition. Il est pour les Visigoths contre les Francs, pour les Albigeois contre les Français du nord. Sous l'influence de ses préjugés philosophiques, M. Thierry ne reconnaît pas assez l'influence bienfaisante que la religion exerça, dès les premiers temps de notre histoire, malgré les imperfections et même les vices de plusieurs de ses ministres. Il laisse tomber de sa plume des phrases d'une légèreté voltairienne sur des usages religieux qui furent d'inestimables bienfaits pour l'humanité, l'agriculture, le commerce, l'industrie, et en général le travail ; par exemple, l'usage de suspendre toutes les guerres pendant le carême et la semaine sainte, et tout cet ensemble de prescriptions qui reçu-

rent leur sanction la plus éclatante dans la trêve de Dieu.

En général, il n'a pas saisi l'action du catholicisme dans les sociétés modernes, et sur toutes les questions auxquelles le catholicisme est mêlé, ses appréciations étroites ou erronées restent bien en arrière des appréciations généralement si larges et si impartiales de M. Guizot. En outre, le besoin qu'il éprouve de se poser en chef d'école l'entraîne à attribuer une valeur exagérée à la restauration de certains noms ou de certaines désinences dans les noms des rois de la première et de la seconde race. Il eut même, à ce sujet, une polémique assez vive avec Nodier, qui, malgré quelques erreurs de détails, avait raison sur le fond de la question. Qu'il eût été plus conforme à la vérité des étymologies tudesques d'écrire, à l'origine, *Chlodowig* au lieu de Clovis, *Chlothilde* au lieu de Clotilde, *Hilpéric* au lieu de Chilpéric, *Lother* au lieu de Clotaire, et même *Karle le Grand* au lieu de Charlemagne : cela est vrai. Jean du Tillet, greffier du parlement, qui écrivait, au seizième siècle, le *Recueil des rois de France*, en avait fait la remarque avant M. Thierry, et il avait essayé, d'après l'orthographe germanique, une restitution des noms des premiers rois de France. Chantereau, Lefebvre et Voltaire, cités par M. Thierry, ont reconnu ce qu'il y avait de peu conforme aux étymologies dans l'orthographe usuelle des noms des rois des deux premières races. Mais que prouvent ces souvenirs et les arguments apportés par M. Thierry? Que les hommes érudits doivent connaître l'étymologie germanique des noms des rois des deux premières races, et qu'il est même bon d'indiquer dans les histoires, à côté de leur orthographe usuelle, leur orthographe rationnelle, pour l'instruction des lecteurs. Mais changer aujourd'hui les noms de Clovis, Charles Martel ou Charlemagne, dans la langue française, en Chlodowig, Karle Marteau et Karle le Grand, c'est là

une prétention inadmissible. En fait de langage, Horace, cet esprit plein de sens et de goût, l'a dit : le maître, c'est l'usage [1]. Une nation ne désapprend point, pour complaire aux scrupules étymologiques des savants, les noms glorieux répétés par tous les échos de sa littérature, et elle ne rebaptise point ses grands hommes. On continuera donc à dire Clovis et non Chlodowig, Charlemagne et non Karle le Grand, les Carlovingiens et non les Karolingiens, et nous ajouterons que l'histoire n'y perdra pas grand'chose. Montrez-nous Clovis et Charlemagne tels qu'ils furent, et laissez-leur leurs noms.

Enfin, dans l'histoire proprement dite des communes, telle qu'il la concevait à l'époque où il écrivait ses *Lettres sur l'histoire de France,* M. Augustin Thierry n'était pas assez en garde contre les passions qui dominaient sa raison. Admirateur passionné du mouvement communal, cette puissance d'imagination qui donne un intérêt dramatique à ses récits fait quelquefois fléchir l'impartialité naturelle de son jugement. Il se transporte dans le temps qu'il raconte, devient membre de la commune dont il écrit l'histoire. Malheur à qui attaque cette commune ! il est sûr d'être traité en ennemi. Les hommes d'une commune sont tous les compères de M. Augustin Thierry, qui remplit, la plume à la main, le devoir communal, en essayant de démontrer que les prétentions des communes étaient toujours les intérêts du droit, de la justice et de la liberté, et que jamais les torts n'étaient de leur côté. La même préoccupation lui fait envisager le mouvement communal comme une vaste insurrection, et il atténue ou conteste, dans cette phase de ses études, les mo-

[1] . . . . Si volet usus,
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.
(HORACE, *Art poétique.*)

biles divers et les formes multiples de ce mouvement, évidemment né d'une situation générale, mais qui se développa sous l'influence de causes secondes très-nombreuses et avec ou sans le concours de forces auxiliaires de diverses origines, en tête desquelles il faut placer la royauté.

De tous les livres de M. Augustin Thierry, l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* est celui qui a le plus contribué à la réputation de l'auteur. Nulle part il n'a déployé plus d'art et mis en œuvre, avec plus de talent littéraire, les matériaux rassemblés avec une rare érudition, sinon toujours avec une complète impartialité. Il est impossible de lire sans une impression profonde ce dramatique tableau des misères accumulées par la conquête sur la nation conquise, et M. Augustin Thierry, en rencontrant son sujet de prédilection, dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-dire l'oppression de la race vaincue par la race victorieuse, a tiré de son sujet tout ce qu'il renferme d'enseignements élevés, de peintures émouvantes et de récits attachants. Cet ouvrage eut, sous la Restauration, trois éditions successives : la première et la seconde, qui parurent en 1825 et 1826, ne furent guère que la reproduction du même texte ; mais la troisième, publiée en février 1830, reçut des additions importantes, de graves modifications, et on peut la considérer comme l'expression définitive de la pensée de l'auteur sur ce sujet.

Ne manque-t-il donc rien à ce bel ouvrage ? Peut-on lui donner des éloges sans restriction ? Nous croyons le contraire. Outre que M. Augustin Thierry a, comme tous les hommes de talent, les défauts qui lui sont propres, il y joint encore les travers de son temps. C'était pendant la période la plus enflammée de l'opposition de quinze ans que son livre avait été composé et publié. Il y avait comme un soulèvement

des esprits contre l'autorité religieuse et politique; comme M. Augustin Thierry avait toujours eu l'âme ouverte aux émotions qui agitaient ses contemporains, le courant général des idées était venu augmenter la disposition naturelle de son esprit à partager toujours ceux dont il écrivait l'histoire en oppresseurs et en opprimés, et à se ranger toujours contre la force et le succès en faveur de la faiblesse et de la défaite.

Il y a un sentiment généreux au fond de cette disposition d'esprit. L'adversité a de saintes séductions auxquelles il ne faut point chercher à dérober les âmes, et l'on comprend ce penchant des intelligences élevées à reviser la sentence du fait. Mais, cependant, il faut gouverner ce penchant comme tout autre, au lieu de se laisser gouverner par lui. L'histoire ne doit pas être une réaction. Qu'est-ce qu'un historien? Un avocat? Non, c'est un juge. Or un juge doit voir les choses en elles-mêmes, telles qu'elles sont. Il sait même se séparer de ses bonnes passions, la compassion et l'attendrissement. Il ne doit ni aimer ni haïr, il est juge. Sans exiger une impassibilité aussi complète de l'historien, dont l'accent peut être plus vif et plus ému, on peut dire cependant que lui aussi est juge à un certain point de vue, et qu'à ce titre il doit maintenir son jugement dans une sphère supérieure à celle où s'agitent les passions qui troublent l'âme. Cette qualité manque à M. Augustin Thierry. Il y a de la passion dans son beau talent; il est toujours l'avocat des vaincus. Il sera donc l'avocat des Anglo-Saxons contre les Normands, comme il a été l'avocat des Gaulois et même celui des autres barbares contre les Francs; comme il est l'avocat des hérétiques, qu'il regarde comme les représentants de l'indépendance de l'esprit humain [1], contre l'autorité pontificale; comme

[1] « J'éprouve, dit-il, pour les différentes églises nationales que l'Église ro-

il est l'avocat des communes. Il retourne le mot de Brennus, il dit dans son histoire : « Malheur aux vainqueurs ! »

Cette disposition d'esprit a, tout d'abord, dérobé à M. Augustin Thierry une vue philosophique qui, certes, ne lui aurait pas échappé s'il s'était sévèrement renfermé dans la mission de juge. Pourquoi la conquête d'Angleterre a-t-elle pu être entreprise? Pourquoi a-t-elle réussi ? Pourquoi s'est-elle maintenue ? Il y a une raison des choses ; elles n'arrivent pas arbitrairement, purement et simplement parce qu'elles arrivent. L'étude des causes générales laisse donc à désirer dans l'*Histoire de la conquête*. Si M. Augustin Thierry avait été moins prévenu en faveur des vaincus et contre les vainqueurs, cet esprit perspicace aurait compris qu'une conquête de ce genre s'accomplit bien plus encore en raison de la situation morale et politique du peuple conquis que par le fait seul de l'habileté et de l'ascendant militaire du conquérant. Sans doute cette habileté et cet ascendant aident à l'accomplissement de la conquête, mais c'est la situation du peuple conquis qui la rend possible et durable. Une armée ne saurait conquérir une nation qui n'est pas réduite à l'état de proie. Montesquieu l'a dit avec un grand sens : « Quand un empire tombe sous le choc d'une seule bataille perdue, c'est qu'il y avait dans la constitution intérieure de cet empire des vices assez profonds pour que le premier ébranlement le mît à terre. »

Cette loi générale de l'histoire s'applique parfaitement à la situation de la Grande-Bretagne anglo-saxonne. Si elle fut prise par les Normands, c'est qu'elle était une proie. Si une nouvelle race vint s'implanter au milieu des races nombreu-

maine appelle hérétiques ou schismatiques, le même genre d'intérêt, de sympathie que pour les nations vaincues; comme ces nations, elles ont succombé sans qu'il existât aucun droit contre elles. » Et le droit de la vérité, n'est-ce rien?

ses qui s'en étaient déjà partagé le sol, c'est que ces races n'étaient point dans les conditions nécessaires pour fonder une nationalité puissante qui, fermant l'accès de ce pays aux autres peuples, pût s'y développer en traversant les phases d'une existence commune. Loin de nous, en rappelant cette loi historique, la pensée de déguiser ou de justifier les excès, les injustices et les violences de la conquête : ce serait tomber dans les erreurs de l'école fataliste. La suite des destinées des sociétés n'a rien de fatal, mais elle n'est point fortuite, elle est providentielle. La justice de Dieu s'accomplit par l'injustice des hommes; ses conseils prévalent par l'usage que nous faisons de notre liberté; sa sagesse sait tirer des résultats, même des folies humaines : nous nous agitons, et il mène; voilà les grands enseignements de l'histoire.

Quand on laisse de côté toute idée préconçue, ces enseignements sont manifestes dans le fait de la conquête de l'Angleterre par les Normands. D'abord, le livre de M. Thierry en fait foi, l'unité manquait à ce pays. Jusqu'à l'arrivée des Normands, on assiste à une longue guerre de races ; le fléau de l'Angleterre, c'est l'anarchie des nationalités juxtaposées sans être fondues ensemble. Après comme avant la conquête, les Anglo-Saxons restèrent divisés. Ils ne firent que des tentatives de soulèvement partielles, mal combinées, sans suite ; ils se montrèrent en tout, en civilisation, en intelligence, en caractère, comme dans l'art de la guerre, inférieurs aux Normands. Ceux-ci apportèrent donc au métal national, encore en fusion dans cette grande île, l'élément qui lui manquait. Le travail d'assimilation fut long, il fut accompagné de cruelles souffrances, marqué de crimes, dont la responsabilité devant les hommes et devant Dieu pèse sur ceux qui les commirent. Mais enfin le travail s'accomplit, et la nationalité anglaise sortit de ces convulsions.

L'absence de cette vue philosophique entraîne un grave inconvénient. Comme l'écrivain, au lieu de juger la conquête avec le calme d'un historien, s'est indigné contre elle avec la passion d'un Saxon, il n'est point resté dans une juste mesure quand il s'est agi d'apprécier les vainqueurs et les vaincus, Guillaume le Conquérant et Harold, le clergé normand soutenu par l'action du pape et le clergé saxon. Il semble que, d'une manière absolue, les vices et tous les torts aient été d'un côté, les droits et toutes les vertus de l'autre. L'expédition normande apparaît comme un effet sans cause, un coup de flibustier tenté, en pleine paix, contre une nation qui avait en elle tous les éléments de grandeur et toutes les vertus nationales, germe d'un bel avenir; Guillaume comme un aventurier de courage qui s'abat sur une belle proie et la dépèce; le pape comme un ambitieux qui ne considère que les avantages temporels que l'Église et son chef peuvent tirer de la conquête.

Pour arriver à cette conclusion, il suffisait de prêter une attention trop exclusive aux récits saxons; car, ainsi que le fait remarquer un historien, il y a un moment où l'on se trouve entre des renseignements contradictoires qui affirment et qui nient, condamnent et justifient les Normands et les Saxons, suivant qu'ils sont d'origine normande ou saxonne. M. Thierry ne s'est point élevé assez au-dessus de ces plaidoyers. Que la conquête normande ait été accompagnée de violences, d'exactions, de crimes, ce fait est incontestable. On voit Guillaume s'en accuser sur son lit de mort, et, quand bien même on soupçonnerait Orderic Vital d'avoir donné une forme un peu trop rhétoricienne à ses dernières paroles, il n'y a aucune raison de supposer qu'il en ait altéré le fond. Nous tenons donc pour exact ce terrible tableau de la conquête fait par le conquérant. Si donc M. Au-

gustin Thierry s'était borné à mettre en relief, comme il l'a fait dans ses plus belles pages, avec un admirable talent, ces excès, ces spoliations, ces meurtres, ces incendies qui accompagnèrent la conquête et l'établissement de la puissance normande en Angleterre, il n'y aurait aucune critique à élever contre son ouvrage. Mais il faudrait qu'il eût été aussi explicite en peignant la situation du royaume anglo-saxon, le personnage d'Harold, les mœurs de la nation conquise. Ce qu'il aurait fallu chercher dans l'histoire, c'est une confession saxonne pour servir de pendant à la confession normande.

En cherchant bien on en aurait trouvé les éléments. Il y avait longtemps que les désordres et les vices étaient arrivés à leur comble en Angleterre, les historiens sont unanimes sur ce point. Le meurtre, l'ivrognerie, les scandales des mœurs, les vices les plus honteux, l'oubli de toutes les lois de Dieu, étaient les symptômes généraux d'une corruption presque universelle, de longues années avant la conquête; et Henri de Huntingdom assure, dans le livre VI de ses histoires, que, dès 1002, un saint homme avait annoncé aux Anglo-Saxons que leur châtiment viendrait de France. Le roi saint Édouard, sans se laisser abuser par l'éclat de son règne, annonçait, suivant Malmesbury, que, comme les grands d'Angleterre, les ducs, les évêques, les abbés, n'étaient plus les serviteurs de Dieu, mais les instruments du diable, le royaume serait livré à ses ennemis. La pire des corruptions, celle qui atteint le corps chargé de préserver les autres de la corruption, avait gangrené le clergé saxon, tombé en même temps dans l'ignorance. C'était une rareté que de trouver dans ce clergé un homme qui connût les règles de la grammaire. L'avidité des prêtres était si grande, qu'ils ne baptisaient qu'à prix d'argent. L'habitude de vendre des jeunes gens des deux

sexes à l'étranger s'était répandue dans toute l'Angleterre, et les historiens attribuent l'usage de cet odieux trafic à Godwin, dont M. Thierry fait un des héros de la nationalité saxonne. La barbarie des mœurs était extrême, on jouait avec le meurtre[1]. Le sentiment de la paternité chrétienne s'était tellement affaibli, que les parents vendaient leurs enfants aux trafiquants de chair humaine. Nul respect des lois du mariage, ni même de celles de la nature ; les vices les plus honteux, les excès les plus monstrueux avaient cessé d'étonner, tant ils étaient habituels. Enfin le désordre et l'intempérance la plus grossière étaient le trait caractéristique des mœurs des grands, qui rappelaient les prodigieux excès de la sensualité romaine. Cette intempérance de la nation anglo-saxonne la suivit, on le sait, dans la nuit suprême qui précéda la bataille d'Hastings. Tandis que l'armée de Guillaume priait, se confessait et s'agenouillait pour recevoir la communion, celle d'Harold passait la nuit à boire et à chanter en vidant, en l'honneur de la victoire qu'elle croyait remporter le lendemain, de grandes cornes de bœuf remplies de liqueurs fermentées. Saint Vulstan, à la vue de ces scandales, avait prédit à Harold les désastres qui allaient fondre sur l'Angleterre. La sainteté épiscopale qu'on remarquait chez ce prélat était une exception; les droits et les libertés canoniques du clergé saxon avaient péri avec les vertus ecclésiastiques dans ce commun naufrage, et la simonie, l'in-

[1] Huntingdom raconte que Tosti, frère de Godwin, en vint aux mains avec son frère Harold devant le roi Édouard, et que, se rendant dans une maison de ce même Harold, où l'on préparait un festin pour le roi, il tua et mutila les serviteurs, fit mettre leurs têtes, leurs jambes et leurs bras dans des jarres de vin de cervoise et d'autres liqueurs, et envoya dire à Édouard de se rendre promptement à la métairie, où l'attendaient des viandes salées en abondance.

Tous les traits de ce tableau sont du reste puisés dans l'*Anglia sacra, Malmesbury, Huntingdom*, et à toutes les sources originales.

trigue et les usurpations de la puissance temporelle disposaient des fonctions religieuses.

En présence de cette situation de l'Angleterre et du clergé anglo-saxon au moment de la conquête, on comprend que la sympathie du pape avait été, au point de vue religieux, pour les armes normandes; il espérait qu'à la faveur de leur triomphe, la grande réforme, dirigée par le Saint-Siége, qui commençait à déraciner des abus analogues dans toute l'Europe, pénétrerait en Angleterre. Au point de vue politique, il n'était point arrêté par les droits d'Harold, beaucoup plus contestables que ne le suppose M. Thierry dans sa partialité saxonne, surtout dans un temps et dans un pays où l'ordre de succession était si peu fixé et où l'on y dérogeait si souvent pour obéir à des motifs de convenance ou d'utilité générale.

L'action de l'Église catholique sur l'Angleterre, après la conquête normande, se manifesta par trois hommes : le bienheureux Lanfranc, saint Anselme et Becket, canonisé par l'Église sous le nom de saint Thomas de Cantorbéry. M. Thierry a jugé le premier avec une partialité qu'on peut appeler saxonne; il a passé presque entièrement sous silence le second ; il n'a peint avec quelque étendue, quoique avec un reste de prévention, que la grande lutte soutenue par Thomas Becket, parce que ce dernier lui est apparu comme un Saxon.

Ces trois hommes ne sont, au fond, que les représentants successifs du même principe, le principe spirituel vis-à-vis du principe temporel; c'est le même drame, seulement Thomas Becket arrive au troisième acte, celui du martyre.

Il ne faut pas croire cependant que tout ait été faible dans Lanfranc; car, pour saint Anselme, un écrivain de talent lui

a fait réparation par un beau livre[1] du quasi-silence que M. Augustin Thierry avait gardé envers lui. M. de Rémusat a peint, de main de maître, cette fermeté calme et douce qui ne cherche pas la persécution, mais qui ne la fuit pas, cet esprit lettré qui n'a pas le goût du martyre, maïs qui, pour l'éviter, ne quitterait pas le chemin du devoir, parce qu'il préfère la volonté de Dieu à la sienne; intelligence élevée, cœur tendre, caractère aimable, qui trouva sa grandeur dans sa foi profonde et dans son ardent amour pour Dieu. Le bienheureux Lanfranc vint dans des temps moins difficiles que ceux de saint Anselme, et à plus forte raison moins critiques que ceux de saint Thomas de Cantorbéry. De là la différence de sa conduite. Il espère encore maintenir la concorde entre les deux pouvoirs. Il voit tous les maux qui résulteront de leurs divisions. Il hésite, il délibère, il fait des concessions, non pas des concessions illimitées, cependant; il résiste à Guillaume, mais avec mesure. M. Augustin Thierry, dans ses préocupations saxonnes, n'a pas assez rendu justice à ces résistances. Ce rôle de Lanfranc fut plein de difficultés, plein de périls, et l'on comprend que l'ancien prieur du monastère du Bec ait souvent regretté, souvent redemandé au pape le calme de la vie monastique et la sécurité morale qu'on trouve dans l'abdication de sa volonté à l'ombre du cloître.

Il était plus nécessaire d'insister sur les critiques que sur les éloges en parlant de l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, parce que ce livre se recommande par lui-même à la sympathie des lecteurs. On y trouve tant de talent uni à tant d'érudition, un intérêt si dramatique, un coloris si brillant, qu'on ne peut se détacher de cette lec-

[1] *Vie de saint Anselme*, par M. de Rémusat, 1851.

ture. Les défauts de l'auteur sont une séduction de plus. Il a en effet ramené, avec un art remarquable, toutes les contradictions qu'on rencontre dans l'histoire à l'unité d'un plan systématique ; il a fondu les nuances disparates dans un harmonieux ensemble ; il a passionné son récit, et, si l'on n'était sur ses gardes, on serait insensiblement amené à s'associer à ses prédilections et à ses antipathies, de même que, dans un drame, on finit par éprouver toutes les émotions que l'auteur veut imprimer à l'âme, à plaindre ceux qu'il veut faire plaindre, et à détester ceux qu'il veut faire haïr.

Ce qu'il y a de pis, c'est la manière dont l'historien traite les questions religieuses. Il écrivait dans un temps où un grand nombre d'esprits avaient perdu le sens de l'autorité en religion comme en politique, et ne comprenaient plus que l'indépendance individuelle, qui disparaît bientôt quand l'ordre général est menacé. On souffre de voir qu'une intelligence aussi élevée que celle de M. Augustin Thierry, subissant cette influence dominante, ait si mal compris le catholicisme. Il s'épuise à chercher à l'infiniment grand l'infiniment petit pour mobile, et la divinité de la religion disparaît pour lui devant l'humanité souvent faible et imparfaite de ses ministres. Chose étrange ! un écrivain protestant, M. Macaulay, a mieux apprécié que M. Thierry le rôle du catholicisme en Angleterre, car il a dit, avec une grande vérité : « Il est digne de remarque que les deux plus grandes et les deux plus salutaires révolutions sociales qui eurent lieu en Angleterre, la première au treizième siècle, qui abolit la tyrannie de nation à nation, la seconde, quelques générations plus tard, qui abolit la possession de l'homme par l'homme, se firent silencieusement et imperceptiblement. Il serait injuste de ne pas reconnaître que la religion fut le grand mobile de ces deux affranchissements. L'esprit charitable de la

morale chrétienne est, sans contredit, opposé aux distinctions de caste ; elles sont surtout odieuses aux membres de l'Église de Rome, comme incompatibles avec d'autres distinctions inhérentes à ses propres doctrines. Cette Église attribue à ses prêtres une sorte de dignité mystérieuse donnant droit au respect de tout laïque, et elle les recrute indistinctement parmi toutes les nations, dans toutes les classes de la société. Ces doctrines, quelque erronées qu'elles puissent paraître, furent, à plusieurs reprises, le remède à bien des maux. Une superstition n'est pas, à nos yeux, complétement pernicieuse, qui, dans un pays accablé de la tyrannie d'une race sur une autre, parvient à créer une aristocratie indépendante de ces races, change les rapports entre l'oppresseur et l'opprimé, et force le maître héréditaire à fléchir le genou devant le tribunal spirituel du serf[1]. »

Cette grande vue sur le catholicisme, qui se trouve chez l'historien protestant, manque complétement au bel ouvrage de M. Augustin Thierry.

Le succès de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* avait été grand, d'autant plus grand qu'à ses beautés se trouvaient mêlés des défauts en harmonie avec les défauts contemporains. Ce succès, toutefois, avait été chèrement payé. Tant de fatigues, tant de veilles, avaient épuisé la santé de l'auteur ; ses yeux à demi éteints lui refusaient leur service ; il a lui-même raconté comment, à la fin de son ouvrage, il était presque aveugle. Après avoir vainement employé tous les remèdes, on lui ordonna, pour dernière prescription médicale, d'aller voyager. Il alla en Suisse, puis en Provence ; incapable désormais de lire ni d'écrire, il

[1] *Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II*, par Macaulay, 4 vol. in-8 (1853).

cherchait encore à étudier, dans les lignes des monuments, la physionomie des siècles dont il avait écrit l'histoire. « Telles sont, dit-il, les dernières notions que m'ait procurées le sens de la vue ; un an après, cette jouissance si bornée et pourtant si vive pour moi, ne m'était plus permise, tout le reste de la vision avait disparu. » M. Thierry devint donc aveugle à Paris dans les premiers mois de 1826. Ce courageux soldat de la science ne déserta pas cependant le champ de bataille où il avait été blessé. Un écrivain depuis célèbre et bien jeune alors, Armand Carrel, devint l'œil avec lequel M. Thierry lut, la main avec laquelle il écrivit ; ce fut ainsi que leur amitié se noua, et M. Thierry pressentit dès lors, dans son secrétaire, l'éloquent publiciste de 1830.

Il revint alors à ses *Lettres sur l'Histoire de France*, qu'il publia en corps d'ouvrage. Puis cet esprit insatiable d'études entreprit de retracer les origines germaniques de notre histoire, tandis que son savant frère, M. Amédée Thierry, en exposait les origines celtiques et donnait le tableau des migrations gauloises et celui de la Gaule sous l'administration romaine. M. de Chateaubriand, qui avait étudié les mêmes sujets que les deux frères, leur a décerné le plus bel éloge qu'ils pussent recevoir, en disant, dans la préface de ses *Études historiques*: « Il était dans la destinée des deux frères de m'instruire et de me décourager. » Mais les forces et la santé de M. Augustin Thierry étaient à bout. « Quelque étendu que fût le cercle de mes travaux, dit-il, ma cécité, alors complète, ne m'aurait pas empêché de le parcourir. J'étais résigné, autant que doit l'être un homme de cœur, j'avais fait amitié avec les ténèbres. Mais d'autres épreuves survinrent ; des souffrances aiguës et le déclin de mes forces annoncèrent une maladie nerveuse de la nature la plus grave. Je fus contraint de m'avouer vaincu, et, pour sauver, s'il en était temps encore, les

derniers restes de ma santé, je renonçai au travail et je quittai Paris en octobre 1828. Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille... Je voudrais que cet exemple servît à combattre cette espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle. Pourquoi se dire, avec tant d'amertume, que dans le monde, constitué comme il l'est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée, on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait, ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. »

Ces lignes écrites après la Révolution de 1830, comme l'indiquent quelques paroles où l'on rencontre une allusion au désenchantement qui commençait alors à souffler sur les jeunes esprits, entr'ouvrent l'âme de M. Augustin Thierry devant les lecteurs, et cette citation en apprend plus sur lui que de longs commentaires. Ni la grandeur ni la fierté ne manquent ici, mais ce sont une grandeur et une fierté stoïciennes. L'orgueil, cet hôte païen de l'école du Portique, n'oublie pas de draper le manteau dans lequel la douleur, hautainement résignée, se présente à l'admiration encore

plus qu'à la sympathie. Se faire à soi-même sa destinée, user noblement sa vie, se dévouer à la science, cela est grand sans doute, cela est bien supérieur au goût des jouissances matérielles; mais c'est la grandeur humaine telle que l'antiquité l'avait comprise, telle qu'Horace l'a peinte dans une de ses odes, telle que les derniers des Romains la pratiquaient sur le déclin le l'empire. Il y a dix-huit siècles et demi qu'une voix divine, s'élevant dans la Judée, enseignait une grandeur à la fois plus simple et plus sublime, et que M. Augustin Thierry, touché par la grâce d'en haut, devait connaître plus tard : celle qui se dévoue, non plus à la science, mais au bien ; qui ne se fait point à elle-même sa destinée, mais accepte celle que Dieu lui a faite ; qui ne fait point amitié avec les ténèbres, mais qui, soumise à Dieu, le loue dans les ténèbres avec le vieux Tobie, comme dans les flots de lumières avec Moïse et David, et qui enfin, avertie de l'insuffisance de la science humaine par les progrès mêmes qu'elle a faits dans cette science, s'écrie par la bouche de Donoso Cortès : « Avec mon faible talent et ma misérable raison, je serais arrivé à la tombe avant d'être arrivé à la vraie foi. Le mystère de ma conversion, car dans toute conversion il y un mystère, est un mystère d'amour ; je n'aimais pas Dieu, il a voulu être aimé de moi, et je l'aime, et je suis converti parce que je l'aime. Peut-être un seul sentiment a-t-il été agréable à Dieu dans ma vie : je n'ai jamais regardé le pauvre assis à ma porte sans penser que je voyais en lui un frère. »

Ces deux hommes éminents représentent ici deux mondes : M. Augustin Thierry, le monde de la raison philosophique enivrée d'elle-même ; Donoso Cortès, le monde de la raison catholique prosternée devant Dieu. Ils représentent aussi deux époques : le premier, les espérances et les illu-

sions de l'opposition de quinze ans et des premières années du gouvernement de Juillet; le second, l'expérience des années qui suivirent. Mais les dernières paroles de M. Thierry, que nous avons citées, annoncent qu'il est déjà entré dans ces années, et que ces illusions et ces espérances commencent à tomber pour lui-même.

La Révolution de 1830 fut une date importante dans la vie intellectuelle de cet écrivain. Elle réalisait son idéal, non pas l'idéal de ses jeunes années, alors qu'à son début dans la vie il imposait des conditions à la fois si vagues et si difficiles aux gouvernements, qu'aucun pouvoir humain n'aurait pu les remplir. Il a eu l'honorable candeur de dire lui-même : « Si je m'étais trouvé avec mes opinions de vingt ans en présence de cette révolution et de ses résultats politiques, j'aurais certainement porté sur elle un jugement aussi partial et aussi dédaigneux que sur la Révolution de 1688 ; l'âge m'a rendu moins enthousiaste des idées et plus indulgent pour les faits[1]. » Mais elle avait réalisé ce second idéal moins parfait et moins magnifique qu'il s'était fait dans la seconde moitié de sa studieuse vie.

Il regardait la révolution de Juillet comme l'avénement du gouvernement du tiers-état, de la bourgeoisie. A ses yeux, la charte de 1830 était le couronnement du mouvement communal du moyen âge, la grande charte qui donnait à cette grande commune qu'on appelle la patrie, ce que les communes locales de notre vieille France avaient essayé de se donner par des chartes particulières; comme il le dit lui-même : « l'âge l'avait rendu moins enthousiaste des idées, plus indulgent pour les faits. » Et puis ses amis allaient gouverner; l'opposition de quinze ans était devenu le pou-

[1] Voir le morceau sur la Révolution de 1688 (œuvres complètes, tome Ier, page 370).

voir. Presque seul, M. Augustin Thierry, que la cécité honorable qui était venue le frapper au service de la science rendait impropre à l'activité des affaires, poursuivit son labeur dans le monde des idées; mais il le poursuivit avec plus de sérénité d'esprit. Cet arrière-goût d'amertume, qu'on sent percer dans ses écrits antérieurs, s'adoucit. En étudiant les problèmes des siècles écoulés, il n'est plus, comme autrefois, toujours préoccupé de la pensée de combattre, dans le présent, un pouvoir qui ne lui est pas sympathique. Il peut désormais faire de l'histoire pour l'histoire.

Un des ouvrages où l'on trouve les traces les plus profondes de cette modification opérée dans l'intelligence de M. Augustin Thierry, c'est celui qui a pour titre *Considérations sur l'histoire de France*. Ce livre est à la fois l'expression plus nette, plus modérée et plus mûre des opinions historiques de M. Thierry. La passion qui dominait dans ses *Lettres sur l'histoire de France* s'est calmée; elle laisse plus de place à la raison. Si l'on rencontre encore dans cet ouvrage les idées primitives de l'auteur, elles sont moins absolues.

Prenons, par exemple, une des idées fondamentales de son système, la diversité des races. Dès le début de son travail, il reconnaît qu'à partir du douzième siècle toute tradition de la distinction primitive des conquérants et des vaincus, des Francs et des Gallo-Romains, avait disparu. C'est là un aveu grave de la part de l'auteur, qui, sous la Restauration, voulait encore prendre la diversité des origines pour point de départ des discordes politiques de son propre temps. Une autre opinion de l'auteur sur une question historique non moins importante, celle de l'origine des communes, se présente sous une forme plus acceptable. M. Augustin Thierry, qui, dans ses premiers écrits, voulait que l'institution de toutes les

communes fût le résultat d'une grande insurrection, convient cette fois que, pour terminer les controverses des franchises municipales obtenues par l'insurrection et des franchises municipales accordées, il faut reconnaître que les constitutions urbaines du douzième et du treizième siècle, comme toutes espèces d'institutions politiques dans tous les temps, ont pu s'établir à force ouverte, s'octroyer de guerre lasse ou de plein gré, être arrachées ou sollicitées, vendues ou données gratuitement. Et il ajoute : « Les grandes révolutions sociales s'accomplissent par tous les moyens à la fois. » Voilà la vérité historique qui n'a rien d'immodéré, rien d'exclusif, rien d'absolu.

Dans les *Considérations*, M. Thierry prend à nouveau cette question des communes et la traite avec une profondeur qu'on chercherait en vain dans ses premiers écrits. Il suit, avec une grande sûreté de jugement, les transformations successives que le droit municipal d'origine romaine subit sous la conquête barbare. Malgré ses préventions ordinaires contre le clergé, il convient que « l'influence, toujours croissante des évêques, sur les affaires des villes, fut, dans sa forme la plus abusive, un moyen de conservation pour l'indépendance municipale et la plus forte garantie de cette indépendance. » Ainsi l'opinion de M. Thierry commence à se rapprocher de celle exprimée douze ans plus tôt par M. Guizot[1], d'une manière plus sympathique pour le clergé. Lorsque la féodalité s'établit sous la seconde race, la municipalité, qui s'était conservée presque intacte sous les Mérovingiens, se transforme de nouveau. L'évêque devient souverain dans une foule de cités à titre de grand feudataire ; les magistrats, autrefois électifs, sont à sa nomination, ils tiennent les

[1] *Cours d'histoire moderne.*

charges municipales à titre de fiefs, comme vassaux de l'évêque. C'est ainsi que le mouvement communal qui se manifesta au douzième siècle, trouva, sur un grand nombre de points, des éléments de l'ancienne municipalité romaine, gravement transformés, il est vrai, mais auxquels il ne fallait qu'une impulsion et des circonstances favorables pour aspirer au rétablissement du principe vital des constitutions municipales, l'élection.

Si M. Augustin Thierry n'indique point toutes les sources de la révolution communale, il signale avec une remarquable lucidité la double origine de la forme que revêtit ce mouvement, un dans son essence, varié dans ses modes de manifestations. Le Consulat, cette forme municipale qui venait des cités italiennes à l'époque où elles s'organisèrent librement à la faveur des luttes du pontificat et de l'empire, passa les Alpes, prit racine sur le tiers méridional de la Gaule, et, partout où il s'établit, fit disparaître ou rabaissa les titres d'officiers municipaux d'une date antérieure. « Une ligne, tirée de l'ouest à l'est et passant au sud du Poitou, au nord du Limousin, de l'Auvergne et du Lyonnais, marque en France les bornes où s'arrêta ce qu'on peut nommer la réforme consulaire. » Ce ne fut ni la tradition romaine, ni l'imitation italienne, ce fut la tradition germanique qui fournit le type d'après lequel s'organisa la commune dans les deux tiers septentrionaux de la France. Il y avait, chez les anciens Germains, un mode d'association, ou plutôt d'assurance mutuelle, qu'on appelait *ghilde*[1], mot qui signifiait, au figuré, association ou confrérie, parce que les convives, qui se réunissaient en Germanie pour sacrifier ensemble, et qui terminaient la cérémonie par un festin religieux, se promettaient

[1] *Ghilde* signifie, au sens propre, *banquet à frais communs.*

par serment de se défendre et de s'entr'aider dans tous les périls et tous les besoins de la vie. La *ghilde*, cette société particulière, formée au sein de la société générale, et qui n'était pas sans analogie avec les sociétés secrètes de nos jours, défensive comme elles en faveur de ceux qui en faisaient partie, souvent offensive contre ceux qui y étaient étrangers, prend racine et devient géographiquement limitée, au lieu de rassembler, par un lien purement moral, des hommes disséminés sur un vaste territoire. C'est ainsi que M. Augustin Thierry propose un juste milieu entre deux systèmes absolus, celui qui fait dériver exclusivement des Romains l'organisation municipale, et celui qui la fait dériver exclusivement des Germains. La commune viendrait à la fois de ces deux sources et elle aurait une double origine : opinion éminemment vraisemblable.

Dans cette nouvelle phase de sa vie intellectuelle, M. Augustin Thierry reconnaît que, si la bourgeoisie trouva, dans la conviction de l'ancienneté d'un droit urbain de liberté civile et de liberté politique, un grand appui moral pour lutter contre l'envahissement féodal et l'orgueil de la noblesse, « le sentiment de patriotisme local dont elle s'inspira dans cette lutte fut trop borné, s'enferma trop volontiers dans l'enceinte d'un mur de ville, sans souci du pays, en regardant les autres villes comme des États à part, amis ou ennemis, au gré de la circonstance ou de l'intérêt. »

L'historien, qui reconnaît ici pour la première fois que les communes avaient l'égoïsme de la personnalité, se montre en même temps plus juste envers ses prédécesseurs. Il a senti la leçon détournée, cachée entre deux louanges par M. de Chateaubriand, dans ses *Études historiques*, où sont rappelés les grands travaux des ordres religieux, et il dit à son tour : « A Dieu ne plaise que j'atténue en quelque chose

la gloire de l'école d'érudits antérieurs à la Restauration! Quel que soit le progrès actuel, quel que puisse être le progrès à venir, cette gloire restera belle et intacte. Les œuvres des bénédictins de Sainte-Maure et de Saint-Vannes, et celles des savants laïques qui les ont imités, sont, comme l'a dit un écrivain de génie, l'intarissable fontaine où nous puisons tous. Ils ont recueilli et mis au jour tout un monde de faits enfouis dans la poussière des archives ; ils ont fondé la chronologie, la géographie, la critique de l'histoire de France. » L'équité, comme la modestie, sied au mérite, et l'on aime à voir M. Thierry devenir, à mesure qu'il grandit en savoir, plus équitable envers le savoir de ses devanciers, et réparer ainsi ce qu'il y avait d'excessif et de dur dans ce manifeste historique, tout empreint de la présomption de la jeunesse, où il déclarait que rien n'était fait et que tout était à faire en histoire.

La seconde partie des *Considérations*, celle où l'auteur examine les divers systèmes historiques qui ont régné successivement ou simultanément depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours, et la troisième, où il cherche s'il y a, de notre temps, un nouveau système qui domine la science, quelles sont les lacunes de ce système, comment elles doivent être comblées, révèlent aussi des modifications importantes dans les opinions de l'auteur, et accusent un progrès réel dans l'érudition et l'impartialité.

Il analyse la théorie historique d'Hotmann, ce jurisconsulte éminent et ce protestant zélé du seizième siècle, qui, voulant faire remonter les idées de son temps aux premiers siècles de la monarchie, prétendait, dans son *Franco-Gallia*, que, pendant mille ans, la France, non pas conquise, mais délivrée par les Francs, avait été gouvernée par une royauté subordonnée au contrôle d'une assemblée nationale en qui

résidait la souveraineté ; les beaux travaux d'Adrien de Valois, dont le livre, plein d'érudition et de sagacité, et en dehors de tout esprit de système, est le plus admirable commentaire des documents originaux ; la théorie des historiens du dix-septième siècle, qui prétendaient démontrer que les peuples, conquérants de la Gaule, étaient de race gauloise, opinion agréable à la vanité nationale qui, dans cette époque de fierté et de gloire, accueillait avec empressement une opinion sympathique aux idées du temps, mais dont les arguments de Leibnitz, et, plus tard, ceux de Fréret, démontrèrent le peu de fondement ; la théorie nobiliaire de Boulainvilliers, qui partage la nation entre deux races, qui se perpétuent dans deux castes, les Francs, ancêtres des nobles, les Gaulois, ancêtres des bourgeois, opinion qui fut évidemment le point de départ de la première théorie historique de M. Augustin Thierry ; la théorie bourgeoise de l'abbé Dubos, qui, niant la conquête franque, attribuait à la féodalité venue au neuvième siècle l'abolition des libertés nationales, qu'il fait durer jusque-là ; la théorie de Montesquieu, qui rétablit avec une grande puissance le fait de la conquête franque, mais qui annihile l'effet de sa démonstration en admettant, sur deux textes mal compris, que tous ceux qui le voulaient furent admis à jouir du bénéfice de la loi franque ; la théorie de Mably, qui exagère l'erreur de Montesquieu et place, au berceau de notre histoire, une espèce d'âge d'or dans lequel les Francs, jetés dans le moule des républicains antiques, viennent délivrer la Gaule et lui donner les droits en usage dans les républiques les mieux ordonnées, de sorte que Clovis est un magistrat élu, et Charlemagne un empereur philosophe qui rétablit la souveraineté des grandes assemblées nationales, singulière illusion d'optique des esprits de ce temps, qui cherchaient

dans le passé les formes politiques qu'ils aspiraient de donner à leur époque. L'analyse savante de ces travaux et de ces théories, entremêlée de réflexions judicieuses, conduit M. Augustin Thierry à la Révolution française et à Sieyès, son publiciste, qui adopta précisément l'opinion historique de Boulainvilliers, dans sa fameuse brochure : « *Qu'est-ce que le tiers*[1] *?* »

Ce voisinage de la Révolution est dangereux pour M. Thierry; il trouble la rectitude et l'impartialité de son jugement. Sa sympathie pour les paroles pleines de provocations de Sieyès est évidente. Elles contenaient cependant un dangereux appel à la guerre civile, et elles inauguraient le principe de la souveraineté de la force, si dangereux dans les révolutions. Le tiers, après l'avoir revendiqué contre les classes supérieures, devait le voir revendiquer contre lui par les classes populaires, et ce redoutable principe, après avoir entassé ruine sur ruine, misère sur misère, crime sur crime, devait finir par aller se reposer, en 1799, dans les mains d'un seul homme, dont le despotisme intelligent parut préférable à l'anarchie.

Cédant à cet attrait qu'exerce sur lui la Révolution de 1789, M. Thierry loue les législateurs de la Constituante d'avoir tout demandé à la raison pure. C'est oublier que, suivant une remarque profonde de Joseph de Maistre, « l'homme respecte médiocrement ce qu'il a fait lui-même, » et que la

[1] Voici les paroles de Sieyès : « Pourquoi le tiers état ne renverrait-il point dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête? La nation épurée pourra alors se consoler, je pense, d'être réduite à ne plus se croire composée que des descendants des Gaulois et des Romains. Oui, dira-t-on, mais la conquête a dérangé tous les rapports, et la noblesse a passé du côté des conquérants. Eh bien, il faut la faire repasser de l'autre côté; le tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour. »

raison pure n'existe qu'en Dieu, qui est la raison infinie, la lumière sans ombre, la vérité sans alliage. Chez les hommes, au contraire, la raison d'un siècle détruit souvent ce que la raison d'un autre siècle a créé. La prescription, quoi qu'on fasse, est une des bases les plus solides des institutions humaines; et, si l'on pose en principe que tout doit partir de la raison pure, au lieu d'employer seulement la raison relative à perfectionner progressivement les institutions, on arrive, de renversement en renversement, au jour où, après les constitutions gouvernementales, les bases des sociétés humaines sont menacées.

La propriété elle-même n'est pas à l'abri de la critique de la raison pure, et les écoles utopistes qui développaient leurs théories au moment où M. Augustin Thierry décernait ces louanges sans restriction à la Constituante de 1789, prouvèrent combien il est difficile de s'arrêter une fois qu'on est sur cette pente. C'est en vain que l'auteur essaye de rattacher l'ordre social, sorti de la raison pure, au vieux type historique d'ordre civil légué par l'empire romain. Quand bien même la Constituante, croyant tout emprunter à la raison pure, eût puisé à cette source, il faudrait se souvenir que ce droit romain tant vanté ne préserva pas le monde latin de sa ruine; qu'en outre il aboutit, avant cette ruine, à une des plus insupportables tyrannies dont les hommes aient gardé le souvenir, et que cette centralisation administrative, admirée par M. Augustin Thierry dans cette seconde phase de ses travaux, conduisit à une fiscalité si écrasante que les membres de la curie, collecteurs responsables des impôts, devinrent comme esclaves de leurs fonctions, auxquelles l'intimidation et la violence les tenaient attachés.

M. Augustin Thierry se console en faisant remarquer que « l'autorité des empereurs romains, tout absolue qu'elle

était, dérivait d'un principe essentiellement populaire, et que le Digeste disait, en propres termes, que si le bon plaisir du prince avait force de loi, c'est que le peuple lui avait transféré sa toute-puissance.» M. Guizot, qui a jeté un coup d'œil bien autrement profond sur cette question, n'accepte point cette formule hypocrite comme une compensation, et ce déguisement de la servitude comme une dernière liberté; il voit là au contraire la fâcheuse origine du despotisme sans limite et sans frein des empereurs[1].

En général, ce n'est point dans les questions pratiques de l'histoire contemporaine que M. Augustin Thierry montre la supériorité habituelle de son esprit. Quand il s'agit de juger le rôle de Bonaparte dans l'histoire, il se demande pourquoi il n'a pas compté avec la liberté, et il ne comprend pas qu'il n'avait pas assez d'autorité pour se passer de la toute-puissance, et qu'il ne pouvait prolonger cette toute-puissance que par la gloire. Quant à la Restauration et au rôle que, selon lui, elle manqua par sa faute, il faudrait, si l'on voulait tenir d'une main équitable la balance de la justice historique, faire la part des fautes de tout le monde, et, sans nier celles de la royauté, reconnaître, avec une humilité qu'on ne pouvait trouver encore dans un écrit publié quelques années après la Révolution de 1830, les torts d'une grande partie de la classe moyenne, érigée, par la charte de 1814, en classe politique et gouvernementale. Depuis que M. Thierry a articulé ses griefs contre la Restauration et contre la charte de 1814, une autre charte et un autre gouvernement contre lesquels il était bien loin de les faire valoir, sont également tombés.

[1] M. de Tocqueville a traité cette question avec beaucoup de clairvoyance et d'élévation dans son discours de réception à l'Académie française Il a signalé cette opinion, que « l'élection de celui qui exerce le pouvoir absolu suffit à la liberté, » comme le plus grand danger que puisse courir la liberté des sociétés modernes.

Il y avait donc, en dehors des erreurs historiques et des autres fautes signalées par M. Augustin Thierry, d'autres causes qui ont empêché le succès de l'œuvre des théoriciens de 1789, deux fois reprise en sous-œuvre, en 1814 et en 1830.

M. Augustin Thierry termine ses considérations sur l'histoire de France en constatant l'état actuel de la science, et en énumérant les titres de l'école moderne dont le principal objet a été d'établir, sur des données positives, l'origine et le caractère des grandes institutions civiles du moyen âge. Le cachet d'originalité que la théorie de l'histoire de France a reçu des études contemporaines, consiste, suivant lui, à ne plus contenir deux systèmes se niant l'un l'autre, et répondant à deux traditions de natures et d'origines opposées, la tradition romaine et la tradition germanique. Désormais ces deux traditions sont conciliées; mais la plus large part a été donnée à la tradition romaine, qui est celle de la masse nationale, de la masse gallo-romaine. Il regarde la Révolution de 1830 comme fixant définitivement le sens de notre histoire nationale, et rattachant sans retour notre ordre social au grand mouvement de 1789. Il proclame, comme des faits indestructibles, la nation une et souveraine, la loi une et égale pour tous; le pouvoir royal s'appliquant, sous le contrôle du pays, aux nouvelles conditions de la société, et il s'écrie : « Tout est renouvelé sans que la tradition soit rompue[1]. »

La dernière synthèse des idées historiques de M. Augustin Thierry aurait été plus complétement à l'abri de la critique, s'il n'avait pas été gêné par ses précédents. Le malheur des temps le voulut, ce fut par la politique qu'il entra dans

[1] C'est en 1840 que M. Augustin Thierry écrivait sur la Révolution de 1830 ces lignes qu'il a eu la loyauté de laisser subsister dans ses œuvres complètes publiées en 1853.

l'histoire. Ce défaut originel, quoique considérablement atténué, laisse encore des traces dans ses écrits les plus parfaits. Il a conclu trop tôt, affirmé avant de savoir, et ces conclusions, posées dans sa jeunesse, pèsent encore sur celles qu'il prend dans son âge mûr, par le désir qu'il a de faire concorder ensemble les ouvrages écrits dans les diverses phases de sa vie. Les quatre questions principales sur lesquelles il s'est trouvé trop engagé, par ses précédents historiques, pour revenir complétement dans ses *Considérations*, ce sont celle de l'Église, celle de la royauté, celle des races et enfin celle de la supériorité de l'école historique moderne sur les écoles historiques précédentes. Néanmoins, avec ce qui peut manquer aux *Considérations* et avec ce qu'elles contiennent de trop, elles sont une œuvre remarquable, fort supérieure aux *Lettres sur l'histoire de France*, et présentent la synthèse des idées historiques de l'auteur élevées à une plus haute puissance, même sur les questions au sujet desquelles la critique a quelques réserves à exprimer.

Les *Récits mérovingiens*, auxquels les *Considérations sur l'histoire de France* devaient servir de préface, avant que l'auteur en eût fait un ouvrage, sont empreints d'un charme inimitable : Walter Scott, dans ses plus beaux jours, n'a rien écrit de plus attachant, de plus dramatique, de plus coloré. L'air et la vie circulent dans cette épopée historique, où il y a beaucoup de vrai sans doute, sans que cependant on soit dispensé de se souvenir, en admirant, que l'illustre historien, qui a essayé de rétablir les origines de notre histoire, a un système auquel il ramène tous les textes que sa rare érudition lui fournit. Comme un grand peintre qu'il est, il sacrifie plus d'une fois à la question d'art la question d'exactitude historique, en choisissant, parmi les différentes versions, non pas toujours la mieux autorisée et la plus au-

thentique, mais quelquefois celle qui prête le plus au talent du narrateur. Un autre procédé qu'il applique fréquemment, c'est de particulariser, dans le récit d'un fait spécial, ce qu'il sait des mœurs générales, des lois, des usages, des temps. C'est ce qu'a fait M. de Chateaubriand dans les *Martyrs*; mais les *Martyrs* étaient une épopée, et les *Récits mérovingiens* sont présentés comme une histoire, ce qui diminue la liberté de l'écrivain.

Il faut ajouter qu'on retrouve dans ces remarquables récits l'espèce de répugnance maladive qu'éprouve M. Augustin Thierry, toutes les fois qu'il rencontre, sur son chemin, des faits qui sortent de l'ordre naturel, et manifestent l'intervention directe et spéciale de Dieu dans les affaires humaines. Si on l'osait, on dirait que les miracles donnent des vapeurs à ce rationalisme nerveux. Il n'y a pas d'explications auxquelles il n'ait recours pour les ramener dans l'ordre naturel, de sorte que ces explications deviennent quelquefois plus inexplicables que le prodige qu'elles sont destinées à expliquer.

Grégoire de Tours a soumis, à cet égard, à de cruelles tortures l'auteur des *Récits mérovingiens* qui lui a tant emprunté. Cet aimable et véridique chroniqueur, qui écrivait en catholique pour des catholiques, a raconté ingénument les faits surnaturels qui se sont passés sous ses yeux ou dont ses amis ont été témoins; il a eu la simplicité de ne pas s'étonner que l'auteur des lois de la nature pût en suspendre le cours, quand des motifs d'un intérêt supérieur faisaient entrer cette suspension dans l'ordre de ses immuables et éternels décrets. Ainsi Grégoire de Tours raconte un fait qui lui est en quelque sorte personnel : quand il fut accusé par un sous-diacre de son église, nommé Riculfe, d'avoir outragé, par des paroles injurieuses, la reine Frédégonde, un

ouvrier en bois, nommé Modeste, engagea ce coupable lévite à rétracter l'accusation calomnieuse portée contre son évêque ; dénoncé par Riculfe, Modeste fut jeté dans une prison. On le chargea de chaînes, dit saint Grégoire, on le mit aux ceps, deux gardiens furent placés auprès de lui ; pendant la nuit ils s'endormirent ; le prisonnier veillait et priait, il prenait Dieu à témoin de son innocence, il le suppliait de lui venir en aide par l'entremise de saint Martin et de saint Médard. Les chaînes se rompirent, les ceps se brisèrent, la porte s'ouvrit, et saint Grégoire, qui, de son côté, veillait et priait dans la basilique de Saint-Médard, y vit tout à coup entrer l'homme qui s'était dévoué pour sa cause.

On ne saurait imaginer tout le souci que ce fait surnaturel, si naturellement raconté, donne à M. Augustin Thierry. Il y voit « un de ces faits étranges, mais attestés, où la croyance du vieux temps voyait des miracles, et que la science de nos jours a essayé de ressaisir, en les attribuant au phénomène de l'extase. Peut-être l'intime conviction d'être exaucé procura-t-elle au prisonnier un surcroît de force et d'adresse, et comme un nouveau sens plus subtil et plus puissant que les autres. » N'est-ce pas prendre bien de la peine pour ne pas croire à la bonté et à la puissance de Dieu, et le commentaire n'est-il pas ici plus difficile à accepter que le texte qu'il est destiné à interpréter ? Le phénomène de l'extase, un nouveau sens plus subtil que les autres, l'intime conviction d'être exaucé qui endort les gardiens, brise les chaînes, ouvre des portes, qui peut admettre cela ? La croyance ne vaut-elle pas mieux que cette crédulité, et la foi religieuse de Grégoire de Tours qui accepte le miracle, n'est-elle pas bien préférable à la superstition scientifique de M. Augustin Thierry, qui admet l'impossible pour expliquer l'extraordinaire ?

Ce sont des taches dans ces *Récits* dont l'intérêt est si grand, les défaillances d'une intelligence élevée à laquelle les ailes de la foi manquent encore, les faiblesses d'un esprit fort, une retraite malheureuse effectuée par le rationalisme qui, poussé dans ses derniers retranchements, se sauve un peu aux dépens de la raison. Mais ces taches, qu'expliquent l'infirmité de l'esprit humain et l'influence des préjugés contemporains, ne doivent pas faire méconnaître le singulier mérite, les beautés générales et le charme pittoresque des *Récits mérovingiens*, qui ne sont pas au-dessous de l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*.

Le dernier ouvrage dans lequel M. Augustin Thierry résuma les travaux d'une vie entière consacrée aux études historiques, avec un talent arrivé à sa puissante maturité, ce fut l'*Essai sur l'histoire du tiers état*. Il avait conduit cet ouvrage important jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, lorsque, le 23 février 1848, éclatèrent des événements qui troublèrent profondément les idées du grand historien. Jusque-là il avait salué toutes les révolutions avec joie; elles lui avaient paru envoyées pour l'accomplissement de ses théories. Celle de 1789 était, selon lui, l'avénement définitif de ce tiers état dont il avait suivi les destinées avec tant d'amour à travers nos annales. Sieyès n'avait-il pas écrit, à l'aurore de 1789 : « Qu'est-ce que le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout. » Les tragédies de 1793 avaient affligé l'âme honnête de l'illustre écrivain, mais il les avait envisageés comme faisant partie de ces excès à la fois regrettables et inévitables qui accompagnent les grandes transformations. L'Empire, avec son système de compression universelle qui s'appesantissait sur le monde des idées, comme sur celui des faits, avait choqué son esprit d'indépendance; mais, au bout d'un peu de temps, l'Empire était tombé, et l'avénement du gouvernement con-

stitutionnel, à l'époque de la Restauration, lui avait paru le commencement de la réalisation de son idéal. Sans doute son esprit exigeant, comme l'était celui de la jeunesse rationaliste de cette époque, avait trouvé à redire, d'abord aux actes, puis au principe même de la Restauration; cette royauté, qu'on ne faisait pas comme tout le reste, et qui se trouvait toute faite par les siècles, le gênait un peu; mais, avec les libertés politiques que la Restauration avait apportées, les passions de ses adversaires avaient réussi, à l'aide des fautes de ses amis, à la renverser.

On avait donc pu faire disparaître du gouvernement de la France les derniers restes de la tradition nationale et inaugurer un gouvernement complétement fondé sur la souveraineté de la raison. Une charte faite, sinon par la classe bourgeoise, au moins au nom de la classe bourgeoise, par des hommes sortis de son sein, une monarchie qui revendiquait elle-même le titre de bourgeoise, et qui avait été instituée parlementairement, c'était, suivant M. Thierry, le couronnement naturel de tout notre travail national, et, en même temps, la justification de toutes ses théories historiques. Il ne restait donc plus à l'avenir qu'à se développer pacifiquement, à l'abri du monument constitutionnel de 1830. Or voici que, le 23 février 1848, une émeute populaire, suivie de ces tristes scènes qui font cortége aux révolutions, balayait à vue le gouvernement que M. Augustin Thierry regardait comme le résultat rationnel de toute notre histoire, et ébranlait ainsi toutes ses théories historiques! Qu'avait-on à faire de cette révolution? Pourquoi venait-elle? Quel en était le sens? D'où venait-elle? Où allait-elle? Grave sujet de préoccupation!

Le célèbre historien, plein de cette candeur qu'on ne rencontre que chez les âmes élevées, n'a pas cherché à dissi-

muler la surprise douloureuse que lui causa cette catastrophe inattendue. Au moment où le coup de tonnerre éclata, il achevait de conduire à la fin du règne de Louis XIV l'*Histoire du tiers état*, qu'il avait prise dans ses origines; la plume lui échappa des mains. Il a lui-même consigné, dans la préface de son dernier livre, la vivacité de ses émotions et l'amertume de son désenchantement[1]. Il se décida à publier cette histoire inachevée, sans conclusion, parce que la conclusion qu'il avait adoptée se trouvait ébranlée par les faits : or, ne pouvant pas plier les événements à ses idées, il ne voulut pas non plus sacrifier ses idées aux événements; faute donc de pouvoir conclure à son gré, il ne conclut pas et mit le sinet, dans son livre, à la mort de Louis XIV. Telle fut la singulière destinée de ce livre, composé sous un régime, publié sous un autre régime, et, pour tout couronner, lu sous un troisième, tant les révolutions sont promptes, en France, à se remplacer!

L'*Essai sur l'histoire du tiers état*, à le prendre tel que

[1] « Une chose m'a frappé tout d'abord, dit-il, c'est que, durant l'espace de six siècles, du douzième au dix-huitième, l'histoire du tiers état et celle de la royauté sont indissolublement liées ensemble, de sorte qu'aux yeux de celui qui les comprend bien, l'une est pour ainsi dire le revers de l'autre. De l'avénement de Louis le Gros à la mort de Louis XIV, chaque époque décisive dans le progrès des différentes classes de la roture, en liberté, en bien-être, en lumières, en importance sociale, correspond, dans la série des règnes, au nom d'un grand roi ou d'un grand ministre. Le dix-huitième siècle seul fait exception à cette loi de notre développement national; il a mis la défiance et préparé un divorce funeste entre le tiers état et la royauté. Au point où un dernier progrès, garantie et couronnement de tous les autres, devait, par l'établissement d'une constitution nouvelle, compléter la liberté civile et fonder la liberté politique, l'accord nécessaire manqua sur les conditions d'un régime à la fois libre et monarchique. L'œuvre mal assise des constituants de 1791 croula presque aussitôt, et la monarchie fut détruite. Vingt-deux ans se passèrent durant lesquels à d'immenses misères succéda une admirable réparation, et l'on put croire alors tout lien brisé entre la France nouvelle et la royauté de l'ancienne France; mais le régime constitutionnel de 1814 et celui de 1830 sont venus renouer la chaîne des temps et des idées,

M. Augustin Thierry le donne, montre un nouveau progrès de ses idées vers la vérité. C'est l'expression la plus élevée, la plus impartiale, la plus sereine de ses opinions modifiées par l'étude et surtout par l'expérience. Il a pris soin d'aller lui-même au-devant d'une objection générale que soulève cet ouvrage : le silence qu'il a gardé sur l'action du clergé et de la noblesse n'est pas, il en prévient, une négation de l'importance du rôle que ces deux ordres ont joué. La noblesse et le clergé pouvant être et même ayant été déjà l'objet de travaux analogues, il ne parle du rôle social qu'ont joué les deux premiers ordres que quand leur action se trouve mêlée à celle du troisième, soit en le combattant, soit en coopérant avec lui. Du reste, il reconnaît comme un des grands faits de notre histoire l'influence des institutions ecclésiastiques sur les progrès de la société civile antérieurement à l'époque de la royauté agissante et à celle des états généraux. Il ne méconnaît pas non plus la part d'action morale exercée par la noblesse sur la société française ; il lui

reprendre, sous de nouvelles formes, la tentative de 1789, l'alliance de la tradition nationale et des principes de liberté. C'est à ce point de vue, qui m'était donné par le cours même des choses, que je m'étais placé dans mon ouvrage, m'attachant à ce qui semblait être la voie tracée vers l'avenir, et croyant avoir sous mes yeux la fin providentielle du travail des siècles écoulés depuis le dix-huitième. Tout entier à ma tâche lentement poursuivie, selon la mesure de mes forces, j'abordais avec calme l'époque si controversée du dix-huitième siècle, quand vint éclater sur nous la nouvelle catastrophe de Février 1848. J'en ai ressenti le contre-coup de deux manières, comme citoyen d'abord et aussi comme historien. Par cette révolution pleine du même esprit et des mêmes menaces que les plus mauvais temps de la première, l'histoire de France paraissait bouleversée autant que l'était la France elle-même. J'ai suspendu mon travail dans un découragement facile à comprendre, et l'histoire que j'avais conduite jusqu'à la fin du règne de Louis XIV est restée à ce point. J'avais devant moi l'alternative d'attendre, pour une publication, que mon ouvrage fût arrivé à son terme, ou d'en publier présentement cette portion de beaucoup la plus grande, à laquelle j'ai donné cinq ans de travail ; la brièveté de la vie, ses chances plus incertaines pour moi que pour tout autre, et d'honorables invitations m'ont fait prendre ce dernier parti. »

attribue, comme un éclatant et immortel patrimoine, la chevalerie avec tout ce qu'il y a de vertu militaire, de gloire et d'honneur autour de ce nom ; il reconnaît que, partout et toujours, elle sut combattre et mourir de la mort héroïque des champs de bataille ; qu'il y avait en elle un sentiment d'affection pour le royaume de France, pour la terre natale dans toute son étendue, « pour la douce France, » comme disent les poëmes chevaleresques, à des époques où le patriotisme de la bourgeoisie ne s'était pas encore élevé au-dessus de l'esprit municipal.

De telles déclarations ôtent la parole à la critique ; le seul droit qu'elles lui laissent, c'est de regretter que l'éloquent écrivain ait séparé, dans son récit, les trois éléments auxquels il rend une impartiale justice dans sa préface, et que, ayant à raconter la construction de ce beau monument qu'on appelle la société française, il n'ait redit le labeur que d'un seul des trois grands ouvriers qui y travaillèrent. Le silence qu'il a gardé sur deux d'entre eux ne saurait, après sa loyale déclaration, passer pour un déni de justice, mais il produit une illusion fâcheuse ; en histoire aussi les absents ont tort, et le silence gardé sur la noblesse et le clergé, dans une histoire qui, bien qu'exclusivement consacrée au tiers état, expose le mouvement général de nos destinées nationales, gêne le lecteur érudit et empêche le lecteur novice de se faire une idée exacte et complète du mouvement de l'histoire de France.

Sous la réserve de ces observations, il faut rendre justice à l'ouvrage où M. Augustin Thierry résume toutes ses idées sur l'histoire de France. Il y maintient et y développe son dernier jugement sur la formation des communes, qui concilie tous les systèmes, en admettant la pluralité de leurs origines, c'est-à-dire la lutte violente, la transaction pacifique, le

libre et généreux octroi des chartes. Il rend pleine justice à la royauté capétienne, ce puissant et glorieux agent de l'établissement de la nationalité française, qui exerça en outre une si grande influence sur la formation des institutions sociales de notre pays, et ses idées se rapprochent presque entièrement de celles de M. Guizot sur le même sujet. Il est plus juste envers le clergé et envers la religion : sans cependant comprendre encore toute la grandeur des services rendus par le catholicisme, il signale son influence sur l'abolition de l'esclavage et les services rendus par le clergé à l'agriculture. Il abandonne l'idée de la distinction des races à partir du dixième siècle, époque à laquelle il place l'apparition de la nation française dans laquelle s'étaient fondues toutes les races. Enfin, quoiqu'il rappelle encore la célèbre définition de Sieyès sur le tiers état, il fait un grand pas quand il s'agit d'indiquer quelle était la situation du tiers état en France avant la Révolution de 1789, et il constate qu'au dix-septième et même au seizième siècle il remplissait la totalité des offices de l'administration civile, le corps judiciaire comme le corps financier, les ministères et la carrière militaire même. Loin de n'être rien, le tiers état était donc, dès la fin du règne de Louis XIV, en grand chemin d'être tout.

Dans ce beau travail sur la formation et les progrès du tiers état en France, l'influence lointaine et affaiblie des erreurs historiques de la première jeunesse de M. Augustin Thierry se fait cependant sentir dans quelques questions d'une haute importance. On ne peut expliquer que par ces méprises l'étonnement douloureux qu'il fait éclater à l'occasion de la Révolution de 1848. D'abord, et c'est surtout cette erreur qui rend à ses yeux la Révolution de Février inexplicable, il persiste plus que jamais à confondre, dans un ordre unique, tout ce qui n'était pas clergé et noblesse. Les raisons que

donne M. Augustin Thierry pour motiver la persistance de son opinion à cet égard n'ont rien de concluant et ne peuvent prévaloir contre la réalité des choses. Dans toutes les sociétés, on retrouve, avec des proportions différentes, la division de la population en classes supérieures, classes moyennes, classes populaires ; et il serait beaucoup plus exact, en France, si l'on voulait ramener ces trois divisions à deux, à partir de la Révolution de 1789, de confondre les classes supérieures avec les classes moyennes, que de confondre celles-ci avec les classes populaires. Les classes moyennes ou la bourgeoisie ont, comme les classes supérieures, sur les classes populaires, trois avantages considérables et très-légitimes : la notoriété, qui est une sorte de noblesse ; la tradition et l'éducation ; enfin, l'argent, résultat du travail accumulé, cet instrument avec lequel le capitaliste ajoute au gain qu'il prélève sur son propre travail, celui qu'il prélève sur les moyens fournis, l'impulsion donnée, les débouchés ouverts au travail des autres. Or, les classes populaires représentent précisément ce travail. Il y a donc des différences très-réelles entre la bourgeoisie et les classes populaires, différences quant aux intérêts et quant au caractère et à l'esprit, sans que cependant ces différences soient d'inconciliables antipathies.

M. Guizot, qui a jeté un regard si profond sur notre histoire, indique comme une des causes de l'infirmité de la puissance communale au moyen âge, l'élément démagogique qu'elle contenait et la juste appréhension que cet élément, fourni par les classes populaires, inspirait à la bourgeoisie, toujours disposée, à cause de cette appréhension, à transiger avec le pouvoir. Ce dualisme et cette lutte de la classe populaire avec les classes bourgeoises n'est pas un simple accident historique. Le livre même de M. Thierry en constate la con-

stante apparition dans les époques les plus différentes. On l'a déjà fait observer, le mouvement bourgeois de 1355 aboutit à la dictature démagogique d'Étienne Marcel, que M. Thierry a admirée beaucoup trop, et à la Jacquerie. Le mouvement bourgeois de 1412 aboutit à la dictature de Simon Caboche et de ses compagnons les écorcheurs. Le mouvement bourgeois et municipal de la Ligue aboutit à la dictature démagogique des Seize. Le mouvement municipal, parlementaire et bourgeois de la Fronde aboutit à la journée démagogique et révolutionnaire de l'incendie de l'hôtel de ville. En 1789, dans ce tiers nommé par les mêmes électeurs, comme le fait remarquer M. Thierry à l'appui de son opinion, que remarque-t-on? Malgré cette apparente communauté d'origine, la dualité des éléments que contient le corps électoral et par conséquent l'assemblée constituante, se révèle aussitôt. Il y a un parti populaire opposé au parti bourgeois. La démagogie a sa date comme la bourgeoisie dans cette révolution, et 93 vient se placer en face de 89. Enfin, si l'on veut suivre de l'œil la question historique jusqu'au bout, plus près de nous, en 1830, pendant que l'élément bourgeois est au palais Bourbon, l'élément démagogique est à l'hôtel de ville; en 1848, il achève ce qu'il avait commencé dix-huit ans plus tôt, et, tirant la conséquence des prémisses posées, il proclame la République.

Est-ce clair? Quand une même cause produit toujours le même effet, n'est-on pas en droit d'attribuer la présence de l'effet à celle de la cause? Ne demeure-t-il pas démontré qu'il y a eu deux éléments, très-conciliables sans doute, quoi qu'en disent les historiens de l'école révolutionnaire, mais distincts d'origine, de nature, d'intérêt, d'esprit, dans ce que M. Augustin Thierry appelle le tiers état?

Une autre chose encore demeure démontrée, et cette dé-

monstration illumine tout le cours de notre histoire : c'est que la bourgeoisie, le véritable tiers état, qui, pendant toute la durée de nos annales, s'est montré capable de si grandes choses quand la royauté lui a fourni cette unité intelligente et active, cette suite, cette décision et cette fermeté d'exécution qui lui manquent, a toujours échoué quand il a voulu agir isolément, en faisant sortir de son sein un gouvernement exclusivement fondé par lui. En 1830, en 1789, comme en 1357, comme en 1412, comme sous la Ligue, comme sous la Fronde, la bourgeoisie a eu une héritière fatale, la démagogie, dont la dictature anarchique l'a disposée à transiger avec une dictature individuelle, toujours plus régulière et ordinairement moins ruineuse. Ceci achève, ce semble, de résoudre le problème devant lequel M. Augustin Thierry déposa sa plume en 1848.

Il faut ajouter que, dans sa juste admiration pour le mouvement de civilisation vraiment chrétienne qui, conduit par la royauté, devenue l'âme de notre histoire, n'a pas cessé de tendre à l'égalité devant la loi, au perfectionnement de la législation rendue plus impartiale, plus équitable et plus humaine, à l'unité de la France et au rapprochement des classes, M. Augustin Thierry n'a pas toujours assez distingué les excès du système d'avec ses services. Quoi ! ce grand roi Louis XIV, qui mérite d'ailleurs si bien les magnifiques louanges que lui donne M. Augustin Thierry, faudra-t-il le louer aussi d'avoir attiré la noblesse à la cour où elle se corrompait, et de l'avoir retirée des provinces où, même après l'extinction des priviléges abusifs, elle pouvait exercer, par l'ascendant d'une autorité morale, héréditaire comme ses services, une utile influence, prendre l'initiative des progrès dans tous les genres, et former, en conquérant l'estime et la confiance, une hiérarchie naturelle qui eût trouvé sa place,

en 1789, dans les institutions électives? La centralisation administrative, poussée, depuis cette époque, à l'excès, ne fut-elle pas la maladie de l'unité? Faut-il que toute une nation soit une espèce de pâte humaine qu'on pétrit et qu'on façonne au centre? N'est-il possible qu'à ce prix d'obtenir cette unité administrative si chère à M. Augustin Thierry? Y a-t-il avantage pour une nation à ce qu'il n'y ait plus qu'un *criterium* de la supériorité sociale, l'argent? Peut-on trouver, dans une nation ainsi organisée, les éléments de liberté si chers cependant à l'illustre historien? N'est-ce pas la principale cause qui a fait échouer l'essai de 1814, et celle qui a contribué au dénoûment de l'essai de 1830? Fallait-il abolir, comme on l'a fait, toutes les libertés aux divers points de la circonférence, pour les agglomérer au centre? Cet éparpillement d'un pays individualisé devant une assemblée siégeant au centre, où elle peut être dominée par une force révolutionnaire, comme elle le fut dès 1789, est-ce là le type d'une société bien réglée? Un grain de sable devant une tempête, comme on l'a si souvent répété, est-ce l'image sous laquelle on aime à se représenter une nation?

Si on pense le contraire, il faut reconnaître que le mouvement vers l'unité, disons mieux, vers l'identité, a été poussé trop loin et trop longtemps dans notre histoire. Depuis que cette espèce d'absorption de la nation dans l'administration a eu lieu, l'autorité et la liberté ont été à la fois en péril, car il y a eu un duel entre la royauté et le tiers état, jusque-là si unis, afin de savoir qui s'emparerait du redoutable instrument que l'on avait façonné, et, cette situation extrême amenant sur la scène la démagogie avec ses phases nécessaires et logiquement enchaînées d'anarchie et de despotisme, il est arrivé que toute main a pu prendre le pouvoir, mais qu'aucune n'a pu le garder.

Ce sont les dernières observations qu'il y ait à présenter sur l'ouvrage le plus récent de cet éminent historien. Dans son culte pour le rationalisme, il n'a pas assez vu qu'il ne fallait l'appliquer qu'avec modération et précaution aux institutions sociales, sous peine de détruire au lieu d'améliorer : on peut perfectionner les sociétés, mais on ne saurait les rendre parfaites, attendu qu'elles se composent d'éléments imparfaits ; c'est pour cela que la raison pure des théoriciens est un instrument si redoutable dans les choses humaines. Dans son culte pour l'unité administrative des Romains, il ne s'est pas souvenu que cette unité administrative était devenue, par ce qu'elle avait d'excessif, un des fléaux les plus insupportables qui aient pesé sur l'humanité ; au lieu que la machine fût faite pour l'empire, on aurait dit que l'empire était fait pour cette pesante machine assez semblable au pressoir qui écrase le raisin. Dans son enthousiasme pour le tiers état, cette classe déjà très-considérable, mais qu'il a voulu agrandir encore en la confondant avec les classes populaires, il n'a pas su faire la part de ses erreurs, de ses défauts, de ses fautes et de ses torts, ce qui ne l'aurait point empêché de rendre une éclatante justice à ses mérites, à ses qualités, à ses vertus et à sa gloire.

C'est un mémorable exemple de l'influence que peuvent exercer sur les esprits les plus élevés des opinions préconçues. Sans doute M. Thierry n'a pas cessé de grandir en impartialité et en clairvoyance, entre ces deux muses des intelligences solitaires et laborieuses, la réflexion et l'expérience. Pour ne parler que de ses travaux sur l'ensemble de notre histoire, ses *Lettres sur l'histoire de France* avaient été un progrès sur ses esquisses de journalistes si aventureuses, et souvent si partiales, et si injustes ; ses *Considérations sur*

l'Histoire de France, un nouveau et sensible progrès sur ce dernier ouvrage ; et l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état*, couronnant cette belle vie d'études, atteste un nouveau perfectionnement dans les idées de l'illustre historien, qui est aussi grand peintre dans les *Récits mérovingiens* que dans l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre*. Mais cependant, jusque dans les ouvrages de sa maturité, la trace fâcheuse de ses premières impressions, disons le mot, de ses premières préventions religieuses et sociales, subsiste. On pourrait comparer cette belle intelligence à un vase précieux dans lequel on a versé, au début, une liqueur âcre qui a empreint de sa saveur pénétrante les parois, de telle sorte que, bien des années après, on trouve encore, en buvant un vin généreux dans le même vase, un arrière-goût de la liqueur qui y a primitivement séjourné.

Heureusement, après tant de travaux, M. Augustin Thierry devait trouver, à la fin de sa carrière, ce maître qui instruit ceux qui instruisent les autres. Il sera permis aux admirateurs de ce grand esprit de se réjouir de ce que Dieu l'a touché, sur la fin de sa journée, d'un de ces rayons intellectuels dont la lumière matérielle qui manque à ses yeux n'est que la grossière image.

V

ÉCOLE POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE : M. THIERS.

Le mouvement que M. Augustin Thierry avait justement déploré en le constatant, lorsqu'il peignait la dispersion de l'école historique, dont les écrivains les plus éminents quit-

tèrent, en 1830, la science pour les affaires, devait, à un autre point de vue, produire un résultat heureux, car un de ces transfuges de l'histoire, après avoir longtemps consacré sa vie aux luttes actives de son temps, revint à ses premières études et put fonder, à l'aide des lumières acquises dans ces luttes, une nouvelle école, l'école politique et administrative.

Pendant les dix premières années du gouvernement de Juillet, M. Thiers avait été absorbé par les affaires; mais en 1840, il sortit définitivement du ministère à l'occasion de la question d'Orient, et retrouva des loisirs. Ces dix années si occupées et si agitées n'avaient pas été perdues pour l'historien. Au ministère des finances, à l'intérieur, aux travaux publics, il avait manié les grands ressorts de l'administration moderne ; au ministère des relations extérieures, il avait été initié aux affaires européennes et à la discussion des questions internationales. Il avait eu à compter avec les intérêts européens, les ombrages des cabinets, les passions des partis, les mouvements parlementaires, dans des temps difficiles et troublés, au milieu du choc des révolutions. Chef d'opposition, après avoir été chef de cabinet, il avait pris part, en cette double qualité, aux luttes les plus éclatantes de la tribune dans des assemblées souveraines. Les questions les plus graves, les difficultés les plus compliquées, la paix et la guerre, les finances, le combat contre l'anarchie intérieure, les grands travaux publics, le maniement des choses, la direction des hommes, les conflits ministériels, les luttes parlementaires, tout avait concouru à éclairer le sens remarquable de l'historien, et l'expérience de l'homme d'État venait en aide à ce don d'intuition que, tout jeune encore, il avait à un si haut degré. Il n'avait plus à deviner les affaires, il les avait apprises en les faisant. Enfin la maturité des an-

nées, qui font grandir le jugement, cette faculté reine, achevait de le rendre éminemment propre à la tâche qu'il voulait entreprendre pour occuper ses loisirs d'opposition. Lorsque M. Thiers avait écrit l'*Histoire de la Révolution française*, il n'avait guère que vingt-six ans ; il en avait plus de quarante quand il entreprit d'écrire l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

On comprend que cette idée ait tenté M. Thiers. Compléter l'ouvrage auquel il avait dû le premier succès de sa jeunesse ; reprendre, au point où il l'avait quittée, cette Révolution de 1789 qui avait exercé un si grand attrait sur son imagination, et, après l'avoir suivie dans sa phase de démolition, suivre son héritier dans son essai de reconstruction gouvernementale et administrative, pendant ces années d'organisation et de luttes prodigieuses qui s'étaient écoulées de 1800 à 1814 ; embrasser ainsi, d'un vaste regard, ce quart de siècle qui a exercé une si grande influence sur le mouvement des destinées européennes ; sans renoncer au côté philosophique et dramatique de l'histoire, insister sur son côté administratif, politique et militaire, et profiter des connaissances acquises dans sa carrière ministérielle, pour apprendre aux générations nouvelles comment on touche ces grands ressorts des gouvernements modernes, l'administration, les finances, l'armée ; certes, il y avait dans ce beau travail de quoi captiver un esprit supérieur. Ajoutez que, toutes les archives étant accessibles à M. Thiers, tous les documents, même les plus secrets, tous les moyens d'information étaient à sa portée, et que, les sources qui auraient été fermées devant le simple écrivain s'ouvrant devant l'homme d'État, il avait à sa disposition tous les éléments nécessaires pour composer un ouvrage hors ligne, avec un talent arrivé à sa plus haute puissance et l'expérience pratique des matières qu'il allait aborder.

Cependant, à côté de tant d'avantages, il y avait un inconvénient : M. Thiers allait commencer l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* avec un esprit naturellement incliné vers l'opposition, puisqu'il venait d'être obligé de quitter le pouvoir. Une seconde fois il se trouvait dans la situation où il s'était trouvé déjà, lorsque, sous la Restauration, il avait tracé l'histoire de la Révolution française, avec une disposition involontaire à rehausser le passé aux dépens du présent. Il n'y avait là sans doute rien de systématique ; mais l'esprit humain est ainsi fait : à son insu même, il aperçoit les hommes et les choses à travers ses émotions ; quand il considère le présent avec une humeur chagrine, il se laisse facilement aller à exalter le passé. Certes, cela ne devait rien changer aux faits, rien aux documents ni à l'enchaînement général des idées, rien à l'exposition lumineuse des événements, à l'appréciation des grandes affaires administratives et militaires ; mais cette circonstance devait exercer, à l'insu même de l'historien, une assez grave influence sur la couleur générale de l'ouvrage, et sur ce que nous appellerions volontiers l'accent de l'historien. M. Thiers devait être moins en position de se défendre, surtout dans la première partie de son livre, contre une tendance instinctive de sa nature, qui le pousse au culte, presqu'à la superstition de la supériorité humaine, de sorte qu'il est obligé de veiller attentivement sur lui pour ne pas tout permettre en politique ou tout pardonner au génie heureux, c'est-à-dire à la force de l'intelligence servie par la force de la volonté.

Ces réflexions sur la disposition d'esprit où se trouvait M. Thiers, lorsqu'il commença à écrire son ouvrage, ne s'étendent pas à l'ouvrage tout entier. Par une singularité qui n'est pas un des témoignages les moins curieux des vicissitudes de notre temps, ce livre, commencé en 1841, a vu finir

plusieurs gouvernements avant d'arriver à sa fin. Les sept premiers volumes, qui contiennent le récit du Consulat et des premières années de l'Empire jusqu'à la paix de Tilsitt, c'est-à-dire un laps d'années qui s'étend de 1804 à la dernière moitié de 1807, ont paru sous le gouvernement de Juillet; les quatre volumes suivants, qui conduisent l'Empire jusqu'au mariage de Napoléon avec Marie-Louise, en avril 1810, après la campagne de Wagram et la paix de Vienne, ont paru sous la République de 1848, qui n'a point assez vécu pour voir publier les trois derniers tomes qui couronneront l'ouvrage[1]. Ainsi M. Thiers, chef d'une opposition dynastique contre le ministère d'un gouvernement qu'il avait contribué à fonder, quand il a composé les sept premiers volumes de son ouvrage, était, lorsqu'il a écrit les quatre volumes suivants, un des chefs d'une opposition sociale contre les conséquences extrêmes d'une révolution qui avait renversé ce gouvernement, et il se trouve, au moment où il écrit les trois derniers, mis complétement en dehors des affaires par une révolution nouvelle : tant la scène du monde change vite dans le pays et dans le temps où nous écrivons! Cette remarque devait être présentée, non-seulement au point de vue philosophique, mais au point de vue historique et littéraire, à cause de l'action inévitable que les circonstances exercent sur les esprits les plus maîtres d'eux-mêmes et les plus décidés à rester impartiaux.

Napoléon et son gouvernement ont été appréciés par la plupart des écrivains, sous l'influence de deux prédispositions contraires et également fâcheuses : il y a eu, quand il s'est agi de lui, une école de dénigrement et une école d'a-

[1] A la fin de 1854, époque où nous écrivons ces lignes, les trois derniers volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* n'ont pas encore paru.

pothéose. Celle-ci lui a donné des proportions presque divines; celle-là, des proportions sataniques. Quarante ans se sont écoulés depuis la chute de ce génie, qui a tenu une si grande place dans les affaires de ce monde, qu'il avait fini par s'attribuer les droits et les pouvoirs de la Providence; trente-trois ans depuis sa mort : le temps est venu de le juger sans adoration et sans colère, comme il appartient à l'histoire, et de voir en lui l'homme tel qu'il fut, sans l'exagérer ni l'amoindrir. M. Thiers n'appartient point à l'école du dénigrement ; bien loin de là, ses sympathies évidentes sont acquises à la supériorité en général, et, en particulier, à la supériorité de Napoléon, pour lequel il a une faiblesse d'imagination, nous dirions presque une faiblesse de cœur. On ne saurait en conclure, cependant, qu'il appartienne à l'école de l'apothéose ; il a une intelligence trop lucide, il a étudié trop profondément et à de trop bonnes sources cette époque, pour ne pas avoir discerné les torts et les fautes au milieu des grandes actions ; mais il a un parti pris d'admiration. Souvent il est entraîné, par un penchant plus fort que sa volonté et sa raison, à atténuer les torts et les fautes de Napoléon, sans pourtant les cacher, à exagérer les grandes actions, ou du moins à les mettre en relief avec une sollicitude particulière, sans toujours assez indiquer la part à faire aux circonstances dans les succès du grands hommes. Il éprouve une souffrance visible quand il faut laisser apercevoir des ombres au génie ou au caractère de Napoléon. Il importe d'avoir cette disposition de l'auteur présente à l'esprit en lisant son ouvrage. Malgré le ton simple et naturel de cette histoire, le poëte qui chante le héros se trouve trop souvent, surtout dans la première partie, derrière l'historien qui devrait juger l'homme. Certes, l'admiration des grandes choses prend sa source dans des senti-

ments élevés ; mais lorsqu'il s'agit d'histoire, il y a quelque chose au-dessus : c'est la justice.

Les qualités de ce grand ouvrage, qui restera le véritable titre historique de M. Thiers devant la postérité, sont donc nombreuses et brillantes ; mais il s'y mêle quelques défauts. Il est impossible d'exposer, dans un style plus naturel et plus alerte, avec plus de pénétration, de lucidité, une connaissance plus profonde des matières, une étude plus complète des documents les plus curieux et les plus secrets, le développement de la politique intérieure et extérieure du Consulat et de l'Empire, des affaires administratives, financières, diplomatiques, politiques et militaires. Le récit des campagnes de Napoléon suffirait à faire la renommée d'un historien ; on retrouve là le talent que M. Thiers avait déployé dans le récit des guerres de la République ; mais un talent plus maître de son sujet, plus initié à la connaissance des documents, qui a pu tout savoir et qui n'a voulu rien ignorer. On s'initie au secret de ces immenses préparatifs, accumulés par une administration d'une activité sans égale, et l'on touche ces grands ressorts qui faisaient tout mouvoir, parce qu'ils recevaient eux-mêmes l'impulsion d'une pensée et d'une main qui ne s'arrêtaient pas. Puis on voit se détacher avec autant de clarté, dans les négociations, la pensée de chacune des puissances, son intérêt principal et ses intérêts accessoires. Il n'y avait qu'un homme de gouvernement qui pût écrire ce livre : jamais la politique, la haute administration, la guerre, la diplomatie dans les temps modernes, n'avaient été exposées avec cette supériorité.

Il y a trois points sur lesquels il faut faire des réserves. Ce livre est trop souvent écrit avec une partialité d'une bienveillance excessive pour Bonaparte consul, et pour Napoléon empereur, et cette partialité rayonne sur ceux qui l'entou-

rent, avec une indulgence excessive pour les hommes et les choses qui tiennent à la Révolution; avec une sévérité si grande pour les hommes, les partis et les peuples qui font obstacle au premier consul ou à l'empereur, qu'elle dégénère quelquefois en injustice involontaire. On peut dire que c'est là une injustice involontaire, parce que M. Thiers expose presque toujours exactement et complétement les faits; mais, placé dans son histoire, au point de vue des intérêts et des idées de la Révolution, quand il n'est pas placé au point de vue des intérêts de Napoléon, il ne se rend pas assez compte, pour apprécier les actes des hommes appartenant aux camps opposés, des croyances, des idées et des intérêts qui deviennent les mobiles de leur conduite. Ainsi, quand le parti royaliste, le parti républicain, Louis XVIII, Moreau, le Pape, l'Espagne, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Russie, se trouvent successivement en face de Napoléon, il faut lire avec précaution l'histoire de M. Thiers. Quand il expose les grandes choses que fit le premier consul, puis l'empereur, les mesures vraiment réparatrices, les actes de gouvernement qui rétablirent la religion catholique, la sécurité intérieure, les finances ruinées, qui fondèrent la société nouvelle par les dispositions du Code civil puisées aux sources de la tradition ou de l'expérience, ces campagnes conçues avec tant de génie et exécutées avec un merveilleux succès, il n'y a guère qu'à admirer le grand homme qui, profitant avec une sûreté de coup d'œil sans égale, des circonstances qui favorisaient son œuvre de réparation et des éléments de reconstruction qu'il trouvait, fit si vite et si bien des choses si nécessaires, et l'historien qui expose avec tant de sagacité et de lucidité les idées et les actes de cette grande intelligence. Mais, lorsque l'historien entre dans l'exposition de la partie douteuse de la politique du Consulat, dans l'appréciation des

actes controversables et surtout des torts et des fautes de l'empereur, il faut se tenir en garde contre la séduction qu'exerce Napoléon sur son historien, et contre l'attrait involontaire qui porte celui-ci à éclairer les ombres du tableau. Les premiers ébranlements de la fortune napoléonnienne produisent sur l'historien un effet curieux; sous l'influence de l'espèce de culte qu'il éprouve pour la supériorité en général et pour celle de Napoléon en particulier, il s'en étonne, nous dirions presque, il s'en indigne : son récit continue à être exact, rapide, intéressant, coloré ; mais, dans les appréciations, il prend une nuance plus marquée d'apologie quand il s'agit de Napoléon, de dénigrement quand il s'agit de ses ennemis. Il déroge ainsi souvent à l'impartialité, quelquefois à la gravité de l'historien. C'est surtout dans cette partie qu'il lui arrive de descendre jusqu'à l'école de l'apothéose; alors l'idolâtrie du sentiment se communique à la langue, le style fléchit avec la pensée. C'est ainsi que, lorsque Napoléon se trouve pour la première fois en face de la Russie, il semble que l'historien veuille défendre le grand homme dont il a adopté la gloire, contre cette nature du Nord qui doit le vaincre un jour, et, lorsque la question d'Espagne se lève devant lui, il a besoin de se faire violence à lui-même et n'arrive pas tout d'un coup à rendre une justice complète à ce grand peuple qui, s'indignant d'être traité comme une proie vulgaire, défendit par un magnanime effort sa nationalité et sa royauté[1]. Il faut ajouter, pour être juste, qu'heureusement l'exactitude de l'exposition ne souffre pas de

[1] Ainsi M. Thiers compare le mouvement de l'Espagne à celui de la France en 92 et 93. Il serait plus exact de le comparer à celui de la Vendée. Il lui arrive de dire « que l'esprit public se gâtait de plus en plus en Espagne, » en parlant de l'opposition que rencontrait la royauté de Joseph. Ce sont là des expressions que l'histoire n'aurait pas dû emprunter aux journaux dirigés, sous le ministère de M. Fouché, par le bureau de l'esprit public.

cette disposition d'esprit, et que les appréciations de l'historien se trouvent contrôlées par son propre récit, tant l'écrivain remplit loyalement la tâche qu'il s'est imposée de tout connaître et de tout dire!

L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est donc un grand ouvrage, sans analogue dans le passé, écrit au point de vue des idées particulières de l'auteur, avec des préventions et des préjugés, sans nul doute, mais écrit avec un désir constant de faire connaître la vérité historique. Sa portée philosophique n'est point aussi haute que sa portée politique et administrative, parce que les idées philosophiques de l'auteur sont flottantes et vagues, comme l'indiquent plusieurs passages de son livre[1], tandis que ses connaissances politiques et administratives sont précises et complètes; mais, au demeurant, ce livre jette à flots la lumière sur l'histoire moderne, et c'est une introduction utile, presque nécessaire à l'histoire du présent.

[1] Quelquefois M. Thiers semble admettre que la force et l'habileté dominent d'une manière absolue les affaires humaines; c'est ainsi qu'il laisse percer l'idée que Napoléon aurait réussi en Espagne si, dès le début, il avait envoyé ses vieilles bandes au delà des Pyrénées, au lieu de tenter cette entreprise avec une armée de recrues. Dans d'autres passages, il parle en très-bon style de la part que l'action de la Providence a sur les événements; ailleurs, dans un style presque païen, des « premières infidélités de la Fortune à Napoléon qui peut lui pardonner ce léger caprice, en raison de ses longues et constantes faveurs; » plus loin il prend à partie la Providence et lui demande presque raison de l'échec de Napoléon alors qu'il est obligé de dissoudre le camp de Boulogne, sans opérer un débarquement en Angleterre. Ce sont là autant d'indications de la faiblesse de la théodicée de l'éloquent historien.

VI

ÉCOLE SYMBOLIQUE : M. MICHELET.

M. de Chateaubriand représentait, dans l'histoire, une tentative de conciliation entre l'école monarchique et catholique et l'école rationaliste; M. Augustin Thierry et M. Thiers représentaient, le premier, cette fraction de l'école rationaliste et descriptive de la Restauration, que l'expérience et l'étude avaient modifiée ; le second, cette fraction de l'école rationaliste politique et administrative que le contact des faits, la pratique des affaires avaient élevée à sa plus haute expression. Mais dans les époques de fièvre, de mouvement et de bruit, il y a cela d'étrange que l'expérience acquise demeure individuelle et ne se communique point. Cette ardeur d'innover dont parle Bossuet fait naître de nouvelles écoles qui partent du point auquel les écoles précédentes se sont arrêtées ; le besoin d'ouvrir de nouvelles routes excite les tard venus à renchérir sur les systèmes de leurs devanciers. C'est ainsi que M. Augustin Thierry signalait avec tristesse, dans les premières années qui suivirent la Révolution de Juillet, l'avénement de l'école idéaliste et métaphysique qui, conduisant l'histoire aux sources allemandes où notre philosophie allait aussi puiser, menaçait de détrôner l'école analytique, érudite et descriptive, comme l'école administrative et politique.

Le chef de cette nouvelle école est M. Michelet.

. Quand on prend M. Michelet au début de ses travaux, on découvre chez lui deux hommes qui ont quelque temps cheminé ensemble, puis sont entrés dans une sourde lutte, jusqu'à ce que l'un d'eux, prévalant contre l'autre, le philosophe métaphysicien et idéaliste dévorât le patient explorateur des textes, le savant historien. Cette tendance intellectuelle s'explique par la simultanéité des travaux de l'auteur : appartenant au corps universitaire, il professa la philosophie et l'histoire. Son intelligence heurtait donc à la fois l'idée et le fait, de sorte qu'il devait être naturellement amené à associer ces deux puissances rivales, à étudier l'idée dans le fait et à chercher le fait dans l'idée, et qu'il pouvait être conduit, si l'une de ces tendances l'emportait sur l'autre, à transfigurer l'histoire dans les principes de la philosophie. Cette remarque sert à faire comprendre les qualités et les défauts de M. Michelet comme historien.

Ce fut à l'âge de vingt-sept ans, vers 1825, qu'il écrivit ses premiers livres; encore étaient-ce des traductions : d'abord Reid, puis Vico et Luther. A partir de Vico, publié en 1835[1], les œuvres de M. Michelet se succèdent dans un ordre qui correspond au double mouvement de son intelligence. L'idée philosophique marche toujours à côté de la narration historique; chaque fois que M. Michelet a parcouru un siècle ou un pays, il rapporte le flambeau lumineux ou trompeur qui l'a guidé dans son exploration. Ainsi Vico a paru en même temps que le *Précis de l'histoire moderne*, l'*Introduction à l'histoire universelle* en même temps que l'*Histoire romaine*; l'introduction aux *Mémoires de Luther* a été composée après les deux premiers volumes de l'*Histoire de France*, et publiée

[1] M. Michelet avait publié antérieurement la traduction d'un ouvrage de Vico, la *Science nouvelle;* mais il publia en 1835 un ouvrage en deux volumes beaucoup plus complet, sous ce titre : *Œuvres de Vico.*

immédiatement avant les volumes de cette histoire consacrés aux guerres de religion.

Il faut indiquer les résultats de cette espèce de dualisme intellectuel. Les histoires de M. Michelet sont pleines d'imagination et de vie, et les événements perdent chez lui cette froideur pour ainsi dire cadavérique qu'ils ont souvent chez les autres historiens. Ce ne sont plus seulement les accidents fortuits de la durée, les floraisons de l'histoire fanées par le temps. Les faits, dans ses livres, sont encore des idées. Ils ont une loi qui les domine, un sens philosophique, un but vers lequel ils marchent. Mais de graves inconvénients balancent, dès l'origine, ces avantages. A force de vouloir tirer des faits les idées qu'ils contiennent, M. Michelet en tire les idées qu'ils ne contiennent pas. Il systématise l'histoire et la conduit au lieu de la suivre. Il traite les faits en esclaves et les livre, pieds et poings liés. à la tyrannie de ses idées ; de sorte que les habitudes raisonneuses de la philosophie, qui ont conduit sa clairvoyance à de brillantes inductions, lui nuisent dans d'autres occasions, en le déterminant à emprisonner, dans le moule inflexible d'une théorie conçue *à priori*, les réalités de l'histoire torturées par cet esprit systématique.

Même contraste de qualités et de défauts si l'on envisage M. Michelet comme philosophe. L'étude des faits, du monde de l'action, prête de l'autorité à ses théories idéales, et, chaque fois que l'auteur pose un principe, on voit se lever la haute figure d'un siècle ou d'un empire pour rendre témoignage à sa parole. La pratique vient donc en aide à la théorie, les faits aux idées, les effets à la cause, les actes aux dogmes, et cette philosophie incarnée dans l'histoire saisit d'une manière plus vive que si elle était purement dogmatique et abstraite. Mais, en revanche, ces faits, comme de

bruyants visiteurs qui suivent l'auteur dans l'asile de l'idée, en apportant avec eux le tumulte du dehors et l'atmosphère passionnée au sein de laquelle ils se meuvent, troublent souvent, par leur nombre et leur bruit, la rectitude de ses jugements. Cette nature concrète, qui se présente à lui au milieu de ses abstractions philosophiques, l'énerve par ses puissantes fascinations, et, comme Empédocle, au lieu de dominer cet Etna aux attractions enflammées, il se précipite dans ses dévorantes profondeurs. Il est remarquable que ce sont surtout les événements contemporains qui produisent de la confusion dans les synthèses philosophiques de M. Michelet ; il leur accorde une importance démesurée, et leur voisinage lui fait illusion sur leur grandeur : à ses débuts il est donc déjà sur la pente qui doit l'entraîner si loin.

Avant de suivre le double développement de l'esprit de M. Michelet dans ses ouvrages, il importe de rappeler sommairement le système de Vico, qui, par une espèce de filiation intellectuelle, expliquera le système de l'auteur français. M. Michelet est le fils de l'intelligence de Vico, fils libre autant que respectueux, traçant avec une fière indépendance son sillon à côté du sillon paternel.

Vico[1] entreprit d'écrire l'algèbre de l'histoire. A la suite d'une longue étude aidée de la puissance d'un esprit généralisateur et éminemment synthétique, il posa quelques formules absolues, liées ensemble par des rapports nécessaires, et dans lesquelles il condamna le mouvement des destinées humaines à tourner éternellement comme dans un cercle inflexible. Quatre phases composent tout ce système histo-

[1] Vico naquit à Naples en 1668. Ce fut en 1725 qu'il publia la *Science nouvelle*, qu'il adressa à toutes les universités de l'Europe.

rique. Dans la première, les géants, dispersés après le déluge, sont épouvantés des signes qu'ils voient au ciel et sortent de l'état bestial où ils étaient jusque-là. Ils s'assurent d'un asile régulier, ils y retiennent une compagne par la force, et la famille a commencé. Les premiers pères de famille sont les premiers prêtres, et comme la religion compose encore toute la sagesse, les premiers sages, maîtres absolus de leur famille, sont aussi les premiers rois : de là le nom des patriarches (pères et princes). Dans une si grande barbarie, leur joug ne peut être que dur et criminel : le Polyphème d'Homère est, aux yeux de Platon, le premier père de famille. Mais ces rois absolus de la famille sont eux-mêmes soumis aux puissances divines, dont ils interprètent les ordres à leurs femmes et à leurs enfants, et, comme alors il n'y a point d'action qui ne soit soumise à un Dieu, le gouvernement est, en effet, théocratique. Bientôt, les malheureux qui étaient restés dans la promiscuité des biens, voulant échapper aux insultes des Violents, recoururent aux autels des Forts, situés sur des hauteurs. Les nouveaux venus, conduits dans la société par l'intérêt, non par la religion, ne partagèrent pas les prérogatives des Forts, particulièrement celle du mariage solennel; de là les aristocraties héroïques composées de patriciens qui commandent et de plébéiens qui obéissent. Peu à peu les plébéiens deviennent nombreux, s'enhardissent et combattent pour obtenir l'égalité. Après une longue lutte, cette égalité s'établit, et la démocratie succède à l'aristocratie. Mais, peu à peu, les États populaires se corrompent, les riches ne considèrent plus leur fortune comme un moyen de supériorité légale, mais comme un moyen de tyrannie; le peuple qui, sous le gouvernement héroïque, ne réclamait que l'égalité, veut maintenant dominer à son tour; il ne manque pas de chefs

ambitieux qui lui proposent des lois populaires, des lois qui tendent à enrichir les pauvres. Les querelles ne sont plus légales, elles se décident par la force, et la pire des tyrannies, l'anarchie, contraint le peuple à se réfugier dans la domination d'un seul. Ainsi le besoin de l'ordre et de la sécurité fonde les monarchies.

Voilà toute la vie politique et civile des nations, tant qu'elles conservent leur indépendance. La législation divine fonde la monarchie domestique et commence l'humanité ; la législation héroïque ou aristocratique forme la cité et limite les abus de la force ; la législation populaire consacre dans la société l'égalité naturelle ; la monarchie, enfin, doit arrêter l'anarchie et la corruption qui l'a produite. Quand ce remède est impuissant, il en vient un du dehors plus efficace. Le peuple corrompu est l'esclave de ses passions effrénées ; il devient l'esclave d'une nation meilleure, qui le subjugue par ses armes et le sauve en le soumettant, car ce sont deux lois naturelles : « *Qui ne peut commander obéira !* » et, « *Au meilleur l'empire du monde.* » Que si un peuple n'était secouru, dans ce misérable état, ni par la monarchie, ni par la conquête, alors, au dernier des maux il faudrait bien que la Providence appliquât le dernier des remèdes. Tous les individus de ce peuple se sont isolés dans l'intérêt privé, chacun suivant son plaisir ou son caprice, cent fois plus barbares dans cette dernière période de civilisation qu'ils ne l'étaient dans son enfance. La première barbarie était de nature, la seconde de réflexion. Qu'elle périsse donc, cette société, par la fureur des factions, par l'acharnement des guerres civiles ; que les cités redeviennent forêts, et que l'humanité aille se replacer dans son berceau pour recommencer les trois périodes de son éternel voyage !

Tel est, en abrégé, le système de Vico, système développé

dans la *Science nouvelle* et dont l'auteur même a fait plusieurs applications, quelques-unes profondes, d'autres trop subtiles, plusieurs paradoxales, toutes ingénieuses. Quoique ce système dénote une rare pénétration d'esprit et une remarquable aptitude à généraliser les idées, les formules historiques de Vico soulèvent deux graves objections. Même à ne consulter que les lumières naturelles, si l'humanité s'était trouvée dans cet état bestial que Vico dépeint d'une manière si effrayante, elle n'en serait jamais sortie. Cet homme brute, presque sans idées, puisqu'il est sans parole, errant à la manière des bêtes fauves, ses sœurs, cet homme inventant le langage dont nous, hommes d'une civilisation intellectuelle si raffinée, nous ne comprenons pas l'invention, devinant la sainteté du mariage en entendant gronder le tonnerre, et trouvant ainsi la pensée morale de Dieu dans le roulement de la foudre! il y a là un paradoxe insoutenable. On ne saurait non plus admettre, sans nier la liberté de l'homme et celle de l'humanité, l'ensemble même du système de Vico, qui tend à emprisonner l'histoire dans un cercle immuable et fatal, en faisant partir toute nation du même point pour arriver au même but; de telle sorte que, lorsque l'œuvre de la civilisation a traversé les trois ou quatre phases que lui assigne l'auteur, le fruit, devenu mûr, pourrirait sur l'arbre et finirait par tomber; la nature regagnerait le terrain que la civilisation avait usurpé sur elle, et l'état sauvage reparaîtrait.

La main qui mène les choses d'en haut n'a point établi cette triste uniformité dans la création intellectuelle et morale, son plus noble ouvrage. Alors même que la corruption humaine cause, au bout d'une certaine période, la chute des édifices qui avaient coûté tant de travaux et de sueurs, ces périodes de décadence ou, si l'on veut, ces barbaries qui apparaissent, à certaines époques, dans l'histoire, se

succèdent sans se ressembler. L'humanité, dans ses moments de souffrance et de travail, ne perd pas toutes ses conquêtes ; si elle recule, elle ne recule pas jusqu'au point d'où elle était partie ; de sorte que, lorsqu'elle reprendra sa marche, elle dépassera le point où elle s'était arrêtée. Cette théorie nous semble plus conforme aux faits, comme à l'idée que nous devons nous faire de la Providence, que le système inflexible de Vico, emprisonnant l'humanité dans un cercle fatal, où elle accomplit ses révolutions, et où chaque pas qu'elle fait vers la lumière la rapproche de la nuit, à tel point que, si les nations pouvaient admettre l'existence de cette inexorable loi, elles s'assoiraient dans la carrière, et, pleines de découragement et de désespoir, refuseraient d'avancer.

Cet aperçu des doctrines de Vico explique M. Michelet et sa manière d'écrire l'histoire, que l'on a appelée le système symbolique, sans doute à cause de sa disposition à incarner des idées dans les faits et à écrire la philosophie de l'histoire en même temps que sa partie descriptive. C'est dans Vico que M. Michelet a puisé l'idée première de ce système. Il est séduisant pour les imaginations vives, à cause des résultats inattendus qu'il offre et des conquêtes qu'il fait faire à la pensée humaine dans un royaume où il semble qu'elle soit étrangère, celui des événements accomplis ; mais ce système, quand il est poussé trop loin, tourne au paradoxe, et, sous prétexte de tout vivifier, il finit par tout ébranler. L'idée tourne autour du fait, comme une ennemie ; à force de l'attaquer sous toutes ses faces, elle l'absorbe, et, pour mieux généraliser son existence idéale, elle détruit son existence réelle.

C'est ainsi que Vico, suivi en cela par M. Michelet, dans son *Histoire romaine*, a effacé d'un trait de plume tous les premiers siècles de Rome. Rois législateurs ou victorieux,

martyrs de l'amour de la liberté ou du patriotisme, nul n'a résisté à sa redoutable analyse, tous ont été réduits à la condition de types et de symboles : ces révolutions faites à quelques milliers d'années de notre temps, et qui ne détrônent que des ombres, plaisent d'abord à l'imagination et ne paraissent point dépourvues de justice. Mais quand on étudie de plus près cette méthode symbolique, que l'on découvre combien il serait facile de l'appliquer aux événements contemporains, de nier, en s'en servant, les faits qui s'accomplissent et les existences qui se meuvent sous nos yeux, de réduire les personnages les plus réels à la condition de types et de symboles, et que, d'un autre côté, on envisage les conséquences antireligieuses et antisociales que les sceptiques peuvent tirer et ont tirées de pareils principes[1], alors on comprend que la méthode symbolique en histoire est une de ces armes brillantes, mais dangereuses, dont il faut se servir avec une extrême précaution pour ne point blesser la raison et la vérité.

En adoptant la méthode symbolique, M. Michelet l'appliqua avec les qualités et les défauts qui lui étaient propres. Parmi ces défauts, il faut compter l'introduction du lyrisme dans l'histoire. Les élans lyriques, qui amènent quelquefois de beaux mouvements, entretiennent, en revanche, l'esprit de l'auteur dans une exaltation fébrile, peu favorable à la recherche de la vérité historique et peu conforme à la gravité de ce genre de littérature. L'historien doit raconter les destinées de l'humanité et non les chanter. Il importe qu'il soit maître chez lui, que sa raison gouverne son imagination, au lieu de la laisser voguer, toutes les voiles en dehors, sur l'océan de l'idéal, livrée aux vagues qui l'entraînent et aux

[1] Le livre de Strauss est un des résultats de ce système.

vents qui la poussent. M. Michelet met, dans un de ses livres, la prose au-dessus de la poésie, parce que, dit-il, « c'est la forme la moins figurée, la moins concrète et par conséquent la moins matérielle de la pensée, ce qu'il y a de plus éloigné de la vague et inactive rêverie, ce qu'il y a de plus près de l'action. » Il eût été à désirer que M. Michelet, conservant ses préférences dans la pratique comme dans la théorie, se fût montré moins poétique dans la prose et moins inspiré dans l'histoire.

Ces défauts, il est vrai, ont leur compensation : l'historien discerne souvent avec une puissance remarquable d'intuition, le nouvel élément social qui fait son avénement dans un siècle et les autres éléments au milieu desquels il surgit. Il n'écrit point l'histoire de profil, il l'écrit de face. Malgré cette confusion qui règne dans ses livres, où de nombreuses erreurs se rencontrent, même dans la première et la meilleure phase de son talent, ce ne sont plus des nations mortes qui laissent en passant leur maigre silhouette sur une muraille nue; ce sont des nations vivantes qui apparaissent dans la verdeur de leur existence, avec la séve de leurs vertus et de leurs vices ; en un mot, à côté de l'histoire politique, administrative, descriptive, on trouve dans ses premiers ouvrages quelque chose de l'histoire nationale, sociale, de l'histoire humaine, et c'est là le secret de l'intérêt qu'ils excitèrent.

Parmi tous les ouvrages de M. Michelet, celui où sa théorie de la philosophie de l'histoire est exposée de la manière la plus complète et la plus claire, c'est sans contredit l'*Introduction à l'histoire universelle*. Sous ce vaste péristyle, toutes les idées dogmatiques de l'auteur se sont donné rendez-vous ; ailleurs sont les applications, ici les théories; cette introduction à toutes ses œuvres est comme la préface générale de son talent.

Selon M. Michelet, l'histoire est le récit de la lutte de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. Cette lutte, commencée avec le monde, ne finira qu'avec lui. Le champ de bataille est l'univers, et, sur cette arène, le progrès varie, suivant une sorte de progression géographique. Si l'on traçait une ligne qui aurait pour point de départ l'Inde, et pour but la France, on verrait, à mesure qu'on approche de l'Inde, la liberté humaine défaillir, et la nature triompher, comme on verrait, à mesure qu'on avance vers notre patrie, la nature vaincue par l'humanité.

Ce mouvement a ses étapes. Dans l'Inde « l'homme est un pauvre enfant sur le sein de sa mère, faible et dépendante créature, gâté et battu tour à tour, moins nourri qu'enivré d'un lait trop fort pour lui. » La végétation est d'un luxe qui va jusqu'à l'abus ; le roseau indien est un arbre ; les animaux sont des monstres ; la population touche à l'excès ; la vie répandue comme la poussière est emportée comme elle par mille fléaux. La religion de ce pays, c'est un panthéisme fataliste. L'homme ne se distingue pas de la nature qui le presse de tous côtés, et ne distingue pas Dieu de la nature ; Dieu est tout et tout est Dieu.

La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité. Au lieu de cet olympe indien, gigantesque de stature et monstrueux de formes, la Perse prend un Dieu matériel, il est vrai; mais c'est la matière épurée, le feu, le soleil ; là règne le dualisme de la lumière pure et intelligente et de la lumière corporelle et immonde. Mais la Perse est la grande route du genre humain ; les nations ne s'y établissent point, elles y campent. Le sentiment de cette instabilité énerve, chez les Perses, le principe de l'action, la volonté. L'ivresse du climat de l'Inde manquant, l'opium y supplée. Triste

dénoûment de la lutte, mais progrès incontestable cependant; là-bas l'ivresse était subie; ici elle est choisie.

Le combat continue en Égypte. En Égypte encore, la liberté succombe, non cependant sans avoir protesté, et elle émigre avec les Hébreux pour vaincre enfin sur les montagnes de la Judée. « La nature, dit l'auteur, prolongeait chez les Perses son règne par la religion; elle est détrônée chez les Juifs. La lumière elle-même devient ténèbres à l'avénement de l'esprit, la dualité cède à l'unité. Pour ce petit monde de l'unité et de l'esprit, un point suffit dans l'espace entre les montagnes et les déserts. Il n'est placé dans l'Orient que pour le maudire. Il entend retentir avec une égale horreur, par-dessus l'âpre Liban, les chants voluptueux d'Astarté et les rugissements de Moloch. Périsse l'étranger! la ville sainte ne s'ouvrira pas. Il lui suffit de garder dans le tabernacle ce dépôt sans prix de l'unité que le monde viendra lui demander à genoux, quand il aura commencé son œuvre, dans l'Occident, par la Grèce et par Rome. »

C'est ainsi qu'en prenant pour seul guide la raison humaine, M. Michelet arrive aux mêmes conclusions que Bossuet. L'histoire rationaliste échappe ici à ce matérialisme d'appréciation qui lui faisait demander, dans le dix-huitième siècle, si le monde avait été créé pour une peuplade de Juifs cachée dans un coin de l'Orient; elle comprend qu'au contraire les Juifs ont été créés pour le monde, et, sans se préoccuper des bornes étroites de leur empire, elle reconnaît qu'ils ont joué le grand rôle dans l'histoire de l'univers, parce qu'ils ont été les dépositaires d'un principe où l'avenir de l'univers était renfermé.

Le judaïsme n'est que le gardien du principe, gardien farouche, qui, loin d'attirer l'étranger, l'exclut; le voile du temple reste fermé et cache le principe à tous les yeux. Mais

le christianisme, dont le judaïsme n'était que la préface, est essentiellement initiateur; dès qu'il paraît, le voile du temple se déchire; le Christ, étendu sur la croix, ouvre des bras assez larges pour recevoir le monde.

Certes, ce tableau du mouvement général des idées dans l'histoire ne manque ni de vérité ni de grandeur, quoiqu'i y ait des réserves à prendre contre cette espèce de progression intellectuelle et morale, qui, correspondant à une progression géographique, s'étendrait fatalement de l'Inde à la France, en donnant, par degré de latitude, une victoire de plus à la liberté humaine. L'auteur, ce partisan déclaré de l'indépendance de l'homme, a cédé à la séduction de cette espèce de cadastre moral, sans s'apercevoir que son système, poussé à cet excès, prouvait contre son principe. Que devient la liberté de l'homme, si, infailliblement vaincue sous certaines latitudes, elle ne peut vaincre que là où la nature, son ennemie, dépose les armes? C'est ainsi qu'en poussant à l'extrême une observation juste, les esprits systématiques tombent dans l'erreur. Les influences des climats existent, mais elles ne sont point irrésistibles et fatales. La patrie territoriale d'un peuple, c'est son corps pour ainsi dire: or, si, chez l'homme, l'âme peut triompher des instincts du corps et des penchants héréditaires des tempéraments, il y a, chez les peuples, une grande âme, qui peut surmonter les influences du territoire et du climat, c'est la religion. Le christianisme a prouvé qu'on pouvait être chaste, tempérant, actif, courageux et maître de soi sous toutes les latitudes, et les martyrs ont écrit avec leur sang la cédule de la liberté humaine dans toutes les zones.

Pris d'une manière absolue, ce système est donc faux, car on ne saurait arpenter avec autant de précision les nations que le sol, et la liberté et la volonté se dérobent, par leur

nature même, à cette appréciation géométrique qui mesure la dignité humaine par les degrés de l'équateur ; ramené à sa juste expression et renfermé dans le cercle des influences réelles sans être irrésistibles, le système de M. Michelet deviendrait fécond en heureux développements.

Il a lui-même comparé, avec un grand bonheur d'observation, la contexture de l'Europe et de l'Asie : « Si, parmi les animaux d'ordre supérieur, dit-il, l'homme et le quadrupède sont les mieux articulés et les plus capables des mouvements divers que leur activité leur imprime, ne jugeons-nous pas aussi qu'en géographie, certaines contrées ont été dessinées sur un plan plus heureux, mieux découpées en golfes et en ports, mieux limitées de mers et de montagnes, mieux percées de vallées et de fleuves, mieux articulées, si je l'ose dire, c'est-à-dire plus capables d'accomplir tout ce qu'en voudra tirer la liberté? Notre petite Europe, si vous la comparez à l'informe et massive Asie, combien n'annonce-t-elle pas à l'œil plus d'aptitude au mouvement! Dans les traits mêmes qui leur sont communs, l'Europe a l'avantage. Toutes deux ont trois péninsules : au midi l'épais carré de l'Espagne et de l'Arabie, la longue arête de l'Italie et de l'Indoustan, avec leur grand fleuve au nord et leur île au midi ; enfin ce tourbillon d'îles et de presqu'îles qu'on appelle ici la Grèce, là-bas la seconde Inde. Mais la triste Asie regarde l'Océan, l'infini ; elle semble attendre du pôle austral un continent qui n'est pas encore. Les péninsules que l'Europe projette au midi sont des bras tendus vers l'Afrique, tandis qu'au nord elle ceint ses reins, comme un athlète vigoureux de la Scandinavie et de l'Angleterre ; sa tête est la France, ses pieds plongent dans la féconde barbarie de l'Asie. Remarquez sur ce corps admirable les puissantes nervures qui se prolongent des Alpes aux Pyrénées, aux Crapaks, à l'Hémus, et cette im-

perceptible merveille de la Grèce dans la variété heurtée de ses monts, de ses torrents, de ses caps et de ses golfes, dans la multiplicité de ses courbes et de ses angles, si vivement et si spirituellement accentués. Regardez-la en face de la ligne immobile de l'uniforme Égypte ; elle s'agite et sautille sur la carte, vrai symbole de la mobilité dans notre mobile occident.»

Sur la carte qu'il vient de dessiner ainsi, l'auteur suit les actes du grand drame de l'histoire. La Grèce paraît la première, la Grèce est le champion de l'Europe contre l'Asie, de l'humanité contre la nature. Son histoire a trois époques : la guerre de Troie, la bataille de Salamine, la conquête de l'Orient par Alexandre. Elle crée la cité, cette éternelle ennemie de la tribu ; l'homme était nomade en Orient, elle le rend citoyen d'une ville instituée par l'homme et sujet d'une loi humaine ; elle précise les dieux vagues de l'Asie et les ôte de leur chaos pour les rendre citoyens d'un temple ; elle les fait à l'image de l'homme, lointain souvenir de l'homme fait à l'image de Dieu. Mais la Grèce est exclusive, c'est la Judée de l'Europe : tout est barbare aux yeux des Grecs, comme tout est profane aux yeux des Juifs. Rome païenne initie le monde à l'intelligence des idées d'Athènes, comme Rome chrétienne devait l'initier aux lumières venues de Jérusalem ; le peuple romain est dans l'antiquité le peuple initiateur par excellence.

La science moderne, on le voit, se trouve ici encore une fois d'accord avec la religion ; cette puissance romaine, tant annoncée par les prophéties, et qui réalisa une sorte d'unité matérielle propre à aplanir les voies devant l'unité intellectuelle qui allait paraître, M. Michelet la signale aussi comme l'instrument du triomphe des idées venues d'Orient, et se rencontre ainsi avec Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*.

Cette magnifique adoption de peuples fit croire aux Romains de la Rome païenne qu'ils avaient accompli l'œuvre de l'humanité. Trois grandes voix protestèrent : celle du christianisme, celle des esclaves, celle des barbares. Le christianisme fut le conquérant moral de l'empire romain, les barbares ses conquérants matériels; les esclaves ouvrirent au premier leurs cœurs et laissèrent les portes de l'empire ouvertes devant les seconds.

C'était une nouvelle âme que le christianisme apportait au monde; les barbares lui donnèrent un corps sain et robuste. De cette union résulta le moyen âge, « merveilleux système, dit l'auteur, d'après lequel s'organisèrent et se posèrent, l'un en face de l'autre, l'empire de Dieu et l'empire de l'homme : la force matérielle, la chair, l'hérédité dans l'organisation féodale ; dans l'Eglise, l'esprit, la parole, l'élection ; la force partout ; l'esprit au centre, l'esprit dominant la force. » Puis, à cette merveilleuse époque, où, suivant la parole de Vico, les sacrements de l'Eglise étaient les actes civils de la société, succède une autre époque. Le légiste, puissance du droit humain, se lève en face du prêtre : le marchand, puissance de l'argent et de l'industrie, en face du seigneur, puissance de la terre et du glaive ; enfin, l'homme de la glèbe s'est relevé de la terre sur laquelle il était courbé, et a pris place aussi dans la société. « Ainsi l'homme s'est fait un monde qui relève de la liberté ; il s'est éloigné du Dieu-nature, de la fatalité, pour arriver au Dieu pur, au Dieu de l'âme, qui ouvre à tous, dans la société, dans la religion, l'égalité de l'amour et du sein paternel. »

Telle est, réduite à sa plus simple expression, la synthèse de l'histoire universelle, développée par M. Michelet dans la première phase de son talent. Ce système, spiritualiste et même chrétien dans ses origines, malgré les ombres qui le

déparent, s'arrête à l'embranchement de deux routes. Selon que l'auteur concevra la vérité religieuse comme un but en même temps que comme un point de départ, ou qu'il voudra la reléguer dans les premiers siècles de l'humanité, comme une introduction symbolique au rationalisme, ce système peut mettre l'humanité sur le chemin du progrès social, corollaire du progrès religieux et moral chez les peuples, ou l'égarer dans les voies chimériques du progrès indéfini, accompli par la raison de l'homme devenu à lui-même son propre Dieu.

Malheureusement on entrevoit déjà que l'historien se laisse entraîner sur cette dernière pente. Il ne comprend pas que, comme une mère pleine de sollicitude, la religion, après avoir porté, pendant de longs siècles, les peuples dans son sein, continue à veiller sur eux après les avoir enfantés à la vie, et que, lorsque l'humanité, devenue plus forte et plus hardie, s'est levée de son berceau, le christianisme s'est levé aussi pour guider sa marche au milieu des obstacles et des épreuves. C'est sa grande main qui la soutient quand elle chancelle, qui la relève quand elle tombe, et lui montre le ciel quand elle désespère de la terre. Cette croix du Colisée, que l'auteur baisait, dans les meilleurs temps de sa vie, avec un respect historique, en s'élevant presque à la piété par la science, cette croix n'est pas seulement le plus magnifique souvenir du monde, elle est son unique espoir et, dans le temps comme l'espace, tournée à la fois vers l'Orient et vers l'Occident, si elle ouvre ses bras au passé, elle les ouvre aussi à l'avenir : grande vérité dont le sentiment manquait à M. Michelet, dès la première phase de son talent, et c'est là ce qui explique les égarements auxquels il devait se laisser entraîner dans la phase suivante.

Si l'on sort de la philosophie de l'histoire, pour étudier

M. Michelet dans l'histoire appliquée, on rencontre deux sujets d'étude bien distincts parmi ses ouvrages. Les uns, tels que les œuvres de Vico, et le livre publié sous le titre un peu ambitieux de *Mémoires de Luther*, ne sont, à vrai dire, que des traductions auxquelles l'auteur a mêlé des réflexions. Les autres, tels que l'*Histoire romaine* et l'*Histoire de France*[1], sont des ouvrages originaux où tout appartient à l'auteur, le plan comme l'exécution. Ce sont surtout ces derniers écrits qui forment les véritables titres de l'historien.

Disons seulement, au sujet des œuvres de Vico, qu'une grande pensée ressort de la lecture de ce beau génie qui, à travers bien des erreurs, entrevit de hautes vérités. Méconnu par son siècle, et privé par une envieuse destinée de la satisfaction d'être le contemporain de sa gloire, il meurt consolé parce qu'il meurt chrétien; ce fier esprit qui, dans son ombrageuse indépendance, osa secouer le joug de toutes les opinions reçues, était l'un des plus humbles enfants de l'Église. Cependant, dès que le règne passager de l'école du dix-huitième siècle est fini, c'est à cet homme qu'on revient. Vico, le chrétien, est le père de la philosophie de l'histoire.

Quant aux *Mémoires de Luther*, ils sont remarquables à un tout autre point de vue. Ces fragments détachés de conversations, de lettres, de discours, en un mot tous ces débris vivants d'une existence qui n'est plus, et dans lesquels la pensée de chaque jour, le sentiment de chaque heure, ont laissé leurs traces, jettent à l'humanité une grande leçon. Luther eut encore plus d'agitations dans le cœur qu'il n'en versa sur l'Europe. Il y a une idée toujours présente à l'esprit de Luther, l'idée du démon; il lui répond, il lui parle,

[1] L'*Histoire romaine*, 2 vol. in-8, parut en 1831; les premiers volumes de l'*Histoire de France* en 1833; les *Mémoires de Luther*, 2 vol. in-8, en 1835.

il l'insulte, il le persifle, il l'accuse; il le rencontre dans sa vie religieuse et dans sa vie politique comme dans sa vie privée.

Cet homme, qui se dit envoyé de Dieu, a toujours le nom du diable sur les lèvres. Il n'a pas de repentir ; non, son orgueil est trop fort pour se laisser vaincre par sa conscience ; mais, s'il n'a pas le repentir, cette vertu qui justifie, il connaît les remords, ces voix secrètes qui accusent. N'est-ce pas lui qui, en admirant la simplicité des enfants, s'écriait : « Les enfants, dans la simplicité de leur foi, ont la certitude et ne doutent en rien de ce qui fait leur salut. Pour être sauvés, nous devrions faire comme eux. » N'est-ce pas lui encore qui raconte avoir vu au ciel un signe qui implique la condamnation manifeste du protestantisme, cette révolte de la raison contre l'autorité ? « Je vis de gros nuages qui flottaient sur ma tête comme un océan. Je n'apercevais nul appui qui pût les soutenir. Néanmoins, ils ne tombaient pas, mais nous saluaient tristement et passaient ; et, comme ils passaient, je distinguai sous la courbe qui les avait soutenus un délicieux arc-en-ciel. Il était sans doute mince et bien délicat, et l'on devait trembler pour lui, en voyant la masse des nuages. Cependant cette ligne aérienne suffisait pour porter cette charge et nous protéger. Nous en voyons, toutefois, qui craignent le poids du nuage et ne se fient pas au léger soutien ; ils voudraient bien en éprouver la force, et, ne le pouvant, ils craignent que les nuages fondent et ne nous abîment de leurs flots. Notre arc-en-ciel est faible, les nuages sont lourds; mais la fin jugera la force de l'arc. »

S'il fallait faire un choix entre les deux livres sur lesquels on doit juger M. Michelet comme historien, son *Histoire romaine*, et son *Histoire de France*, nous donnerions sans balancer la préférence à la première. Les vues en sont incom-

parablement plus nettes et plus claires, le plan plus vigoureusement dessiné, le style plus ferme et plus sérieux.

M. Michelet a besoin de voir à distance les événements qu'il peint. Son principal défaut, c'est de prendre parti pour une époque, de se passionner pour un fait, pour un homme, pour une idée. Nous ne prétendons point dire qu'il soit resté complétement à l'abri de ce reproche dans l'*Histoire romaine*. Ainsi il est assez visible qu'il tient pour Annibal contre les Scipions, pour César contre Pompée, pour Marius contre Sylla; mais ces personnages et ces événements sont à une si grande distance de notre époque, ces sociétés sont si différentes de la nôtre, que cette préférence laisse l'auteur dans la ligne de la vérité et de l'équité historique. Il faut ajouter que, dans la peinture des siècles reculés, M. Michelet a un autre avantage : les mille faits qui encombraient la scène ont disparu; les événements importants et décisifs se présentent seuls à l'attention; dès lors ce travail de déblayement, qu'il faut faire ailleurs, se fait ici de lui-même; les grandes lignes se détachent d'une manière franche et précise.

Nous appuyons d'autant plus sur cette observation, que M. Michelet a un défaut rare chez les écrivains : il sait trop de choses, les petites comme les grandes; il a vécu trop longtemps avec les hommes de chaque siècle; il a trop touché aux événements qui s'y sont passés. Or, quand les temps qu'il raconte sont loin, l'absence de documents plus nombreux l'oblige à une sobriété de recherches qui donne une lucidité plus grande à ses jugements. Alors sa raison historique n'est point comme inondée par un déluge de faits et d'observations fournis par sa mémoire. Il y a, entre M. Michelet écrivant l'histoire antique et M. Michelet écrivant l'histoire moderne, la même différence qu'entre deux hom-

mes dont l'un contemplerait un paysage du haut d'une montagne, et pourrait en distinguer les grandes lignes et en apprécier l'ensemble, tandis que l'autre, descendant au sein du paysage même, resterait ébloui par la confusion de mille détails et verrait moins bien parce qu'il regarderait de plus près.

C'est une belle louange à donner à un historien que de dire de lui que, même après Bossuet et Montesquieu, il a écrit sur Rome des choses neuves. Cette louange, on peut la donner à M. Michelet. En nous exprimant ainsi, nous n'entendons pas faire allusion au scepticisme historique avec lequel il attaque, comme Vico, l'authenticité des premiers siècles de Rome. Sans doute, à l'origine de toutes les histoires, les vérités sont mêlées de fables : la mémoire des hommes conservant seule la trace des premières vicissitudes de la cité, l'oubli peut altérer ces annales naïves, et l'imagination peut y introduire quelques traits. Mais croire que le passé d'un peuple ait été complétement effacé, qu'une fiction en ait pris la place, c'est ce que le bon sens ne saurait admettre; car il faudrait toujours bien que cette erreur eût commencé, et, au début, elle aurait été repoussée comme une nouveauté absurde par ce fonds commun de souvenirs nationaux, qui est l'histoire des peuples avant que les peuples aient des histoires. Ce sont d'autres mérites qu'il faut louer dans M. Michelet : l'étude profonde du mécanisme de la société latine, une connaissance achevée du génie romain, le caractère national entrevu dans les institutions, les lois envisagées comme le commentaire des mœurs, et, enfin, deux livres hors de pair, celui dans lequel l'auteur retrouve l'histoire de Rome dessinée au milieu de tous les monuments qui correspondent à l'un des âges de la ville éternelle, et celui dans lequel il développe la suite des guerres puniques.

Ce dernier livre, surtout, est le chef-d'œuvre de M. Michelet. Ici cette vive imagination, qui l'égare ailleurs, lui est d'un admirable secours. Avec quelques débris de texte, il reconstruit cette civilisation sémitique qui semblait pour jamais effacée du monde. Puis il rend à Annibal sa vraie et terrible physionomie : ce n'est ni un citoyen, ni le magistrat d'un État libre, c'est le chef mercenaire dans toute sa force, mais aussi dans toute sa brutale immoralité ; son mérite véritable, c'est d'avoir été la plus formidable machine de guerre du monde antique. En partant de ce principe, tout s'explique; cette froideur de Carthage pour un homme qui était plutôt le roi d'un camp que le sujet de la ville où il était né, et les impitoyables ironies qu'Annibal vaincu laisse tomber sur sa patrie avare.

L'*Histoire de France* est loin de présenter cette rectitude de vues et cette netteté d'appréciation. Le sujet se dérobe souvent sous la plume de l'écrivain. Les lignes se croisent et se confondent, et les couleurs du tableau sont si vives, que le peintre en paraît quelquefois ébloui. Il faut que le lecteur se fasse lui-même son histoire à travers cette histoire hérissée d'idées et noire d'événements, à peu près comme le voyageur se fraye une route à travers ces forêts du nouveau monde qui, dans le luxe de leur végétation, ne présentent aucune issue. En outre, son enthousiasme, toujours prêt à prendre parti pour le fait ou pour l'homme du siècle, le jette hors des voies de la vérité. Il s'exalte pour son sujet, et, comme les institutions et les idées se succèdent avec les siècles, cet enthousiasme change souvent d'objet. C'est une épopée qu'il écrit plutôt encore qu'une histoire, et, à chaque chant de cette épopée, il lui faut un héros. Son style, comme sa pensée, tourne à la poésie ; et, au milieu du tumulte et des émotions qu'il éprouve à la vue du mouvement des

hommes et du chaos des choses, l'historien, oubliant son histoire, se met à chanter des hymnes à son beau Rhin, comme il le nomme, sur un ton qui sied peu à la gravité historique.

Sans doute on comprend qu'à force de regarder le tourbillon du moyen âge se remuer dans le lointain des siècles, l'historien, comme enivré par les bruits indéfinissables qui s'élèvent de cette époque pleine de vie et de séve, ait éprouvé des vertiges. Il y a même un certain charme dans cette confusion bariolée de mille couleurs qui se reflète dans son livre; mais la sévérité de l'histoire ne s'accommode ni de ces allures impétueuses, ni de ce style échevelé. Elle doit dominer les époques qu'elle raconte, au lieu de se laisser dominer par elles; faire toucher du doigt les causes et les conséquences des événements, indiquer le mouvement politique et social de chaque peuple et le mouvement général de l'humanité, et ne céder qu'avec une grande réserve à cette passion du pittoresque qui menace de changer la littérature en un vaste panorama.

Le tableau de la France, dans lequel l'écrivain, appuyant l'histoire sur la géographie et la géographie sur l'histoire, dessine pour ainsi dire les physionomies provinciales sur le sol, explique les destinées des populations avec celles des territoires, et fait assister le lecteur à l'enfantement de l'unité nationale, ce tableau remarquable appartient en propre à l'écrivain, qui n'avait trouvé le modèle d'un pareil travail chez aucun de ses prédécesseurs.

Vers la fin du second volume, on rencontre aussi de belles pages sur saint Louis, ce type sublime du roi de France. La manière dont M. Michelet apprécie ce monarque est neuve. Nous n'avons pas le courage de lui reprocher l'enthousiasme dont il se sent saisi à la vue de ce règne si fécond

en grandes choses ; c'est l'abus de l'enthousiasme que nous avons blâmé dans l'auteur et non l'enthousiasme même. Avec sa vive imagination, avec sa conception puissante, M. Michelet se pénètre de la foi de cette époque ; il prend la croix avec le saint roi, il est entre lui et le sire de Joinville dans toutes les épisodes de cette guerre sacrée ; il entre dans les joies, dans les douleurs, dans les émotions de cette âme religieuse et royale. C'est un chrétien du temps de saint Louis ; il aime tout ce que ce siècle aima ; ce mouvement immense des hommes et des faits se reflète dans son style aussi bien que les ombres monumentales de ses prodigieuses basiliques. Et quand le fier chrétien qui imposa aux Sarrasins eux-mêmes vient d'expirer dans une dernière croisade, quand il faut quitter cette époque, dire adieu à ce règne, on s'aperçoit que l'historien s'est fait sujet du saint roi, contemporain de ces temps. Il ne peut s'en séparer sans découragement ; il est saisi d'une ineffable douleur, il se demande si le christianisme aussi va mourir. « Ce monde condamné, s'écrie-t-il, s'en ira avec le monde romain, le monde grec, le monde oriental. Il mettra sa dépouille à côté de leur dépouille. Dieu lui accordera tout au plus, comme à Ézéchias, un tour de cadran. En est-ce donc fait, n'y aura-t-il pas miséricorde ? Faut-il que la tour s'arrête dans son élan vers le ciel ? Faut-il que la flèche retombe, que le dôme croule sur le sanctuaire, que ce ciel de pierre s'affaisse et pèse sur ceux qui l'ont adoré ? La forme finie, tout est-il fini ? N'y a-t-il rien pour les religions après la mort ? Ah ! je me fie pour le christianisme et pour l'art chrétien dans ce mot même que l'Église adresse à ses morts : *Qui croit en moi ne peut mourir*. Seigneur, le christianisme a cru, a aimé, il a compris, en lui se sont rencontrés Dieu et l'homme. Il peut changer de vêtement ; mais périr, jamais ! Il apparaîtra un matin aux

yeux de ceux qui croient garder son tombeau, et ressuscitera le troisième jour. »

Ces dernières lignes caractérisent à la fois le système et le talent de M. Michelet. Il ne juge guère l'époque qu'il raconte ; il lui appartient, elle le fascine. Honneur au christianisme dominateur ! Malheur au christianisme, quand viennent les siècles où le rationalisme semble dominer la scène du monde, et, à plus forte raison, quand vient celui où l'esprit révolutionnaire se lève ! Le même motif qui, à l'époque de saint Louis, et même plus tard, quand il s'agit de peindre la pieuse et héroïque intervention de Jeanne d'Arc dans notre histoire, et d'apprécier le sentiment général dont l'*Imitation de Jésus-Christ* fut le reflet, laissait M. Michelet sans défense contre le mouvement général de l'époque qu'il peignait, le laissera aussi sans défense contre l'esprit dominant d'une époque marchant dans un sens opposé. Dieu sait sous quel vêtement il déguisera un jour le christianisme auquel il promet l'immortalité, et quelle indigne résurrection il infligera à cette religion de pureté, de sacrifice et d'amour ! Il est du nombre de ceux qui, selon les paroles de l'Évangile, se laissent tromper quand on leur dit : « Le Christ est ici, il est là ! » Le Christ, pour M. Michelet, sera un jour la Révolution, et tout sera pour lui le christianisme, excepté le christianisme même.

Cette tendance, qui devait se manifester avec un triste éclat dans les dernières compositions historiques de M. Michelet, devient de plus en plus marquée à mesure qu'il avance dans l'*Histoire de France*. Ce livre, mêlé d'abord de beautés et de défauts, où il y a tant de lacunes, tant de développements oiseux, tant de singularités de style, tant de fantaisies d'imagination, à côté de belles appréciations, d'aperçus nouveaux, d'études sérieuses, comme le tableau du

règne de saint Louis, celui de l'épisode de Jeanne d'Arc et l'exposé du gouvernement de Louis XI, cède peu à peu à l'attraction passionnée qu'exerce sur lui la Révolution française. On dirait que de noires vapeurs montent de la région des passions jusqu'à l'intelligence de l'auteur dont elles obscurcissent le jugement. Le contre-coup de la polémique violente dont M. Michelet, de concert avec M. Quinet, a pris l'initiative contre l'ultramontanisme, les jésuites et enfin le clergé tout entier, et le christianisme même, se fait de plus en plus sentir dans les derniers volumes de son histoire. L'esprit de rivalité jalouse de l'école rationaliste contre le sacerdoce contribue à exalter cette imagination ombrageuse et à aigrir ce caractère maladif. Les applaudissements d'un auditoire de jeunes gens, chez lesquels les idées exagérées et les sentiments excessifs trouvent facilement crédit, achèvent d'enivrer le professeur au Collége de France ; et, l'atmosphère de plus en plus incandescente d'une révolution qui approche, agissant aussi sur ses sentiments et sur ses idées, M. Michelet se précipite, les yeux fermés, dans l'école révolutionnaire, et tout frémissant de haine contre la royauté dont il admirait naguère l'action dans notre histoire, contre le catholicisme dont il saluait l'avénement avec un respect voisin de la foi religieuse, il étend la main vers sa plume pour écrire l'histoire de la Révolution française.

LIVRE DOUZIÈME

L'UTOPIE DANS L'HISTOIRE

I

NOUVEAUX HISTORIENS DE LA RÉVOLUTION.

Vers les dernières années du gouvernement de Juillet, un fait grave se produit dans le domaine de l'histoire contemporaine. Jusque-là, les livres de MM. Thiers et Mignet avaient été en possession de former les idées de la plus grande partie des générations nouvelles sur la Révolution française. Les chefs de l'école fataliste, qui, tout en déplorant les crimes et les malheurs de cette époque, en diminuaient l'horreur, en les représentant comme les conséquences inévitables d'une situation invincible, étaient demeurés maîtres des sources intellectuelles. Sans doute quelques efforts avaient été tentés pour aller au delà. M. Buchez, dans l'introduction de son *Histoire parlementaire*, avait présenté une apologie des plus mauvais temps révolutionnaires, et essayé de réhabiliter Robespierre, en reliant le mouvement de la démocratie de 93 au développement des idées chrétiennes. Même, avant cette époque, Nodier, qui introduisait volontiers la fantaisie dans

l'histoire, et refaisait avec son imagination les hommes qu'il croyait avoir vus et les temps qu'il croyait raconter, avait écrit quelques chapitres pleins d'une verve paradoxale, où il transformait les personnages de la Révolution et les entourait d'un charme romanesque. Mais ces deux tentatives avaient eu peu de portée et peu de succès. L'historien des *Sept Châteaux du roi de Bohême* n'avait qu'une médiocre autorité en histoire, et, d'un autre côté, le style sans chaleur et sans éclat de M. Buchez, joint à l'étrangeté de ses idées, avait concouru, avec le débit nécessairement restreint d'une collection aussi volumineuse et l'inopportunité des circonstances, à empêcher que cette nouvelle manière d'apprécier la Révolution rencontrât beaucoup d'approbateurs. Quinze ans après les événements de 1830, tout était changé, les circonstances comme la disposition des esprits. Une nouvelle école historique se présenta pour détrôner l'école fataliste, et s'emparer à son tour des sources intellectuelles.

Cette école ne se contentait plus d'excuser et d'expliquer les hommes, les événements, les idées des plus mauvais jours de la Révolution française. Il s'agissait cette fois de la réhabilitation systématique et de l'apothéose romanesque des exterminateurs de 93. L'utopie, devenue rétroactive, au lieu de s'étendre sur l'avenir, remontait vers le passé, et transformait les hommes et les choses. Trois écrivains différents d'origine, inégaux en talent, mais célèbres à divers titres, M. de Lamartine, M. Michelet, M. Louis Blanc, se rencontraient dans cette œuvre.

Ce mouvement, qui se manifestait dans les idées historiques, avait plus d'une cause. D'abord il était devenu possible par suite des nouveaux errements suivis par l'histoire, depuis l'avénement du gouvernement de 1830, errements dont M. Augustin Thierry a signalé avec une haute autorité

les inconvénients. Le rationalisme avait aussi pénétré dans cette sphère si positive et, à force de subtiliser sur les faits, il avait fini par habituer les lecteurs à les voir transformer et défigurer. Les méthodes empruntées à la métaphysique avaient remplacé l'étude scrupuleuse et attentive des documents, et tant de hardiesses synthétiques et symboliques avaient préparé les esprits à des hardiesses nouvelles et plus grandes, que l'analyse et l'observation, ces muses fidèles et patientes des grands historiens, auraient repoussés.

D'un autre côté, on arrivait à une époque où les esprits, fatigués du passé et avides d'avenir, aspiraient à sortir du cercle des faits et des idées où ils étaient renfermés. La France s'ennuyait, comme l'a dit un poëte. Tant d'espérances chimériques, dont l'idéal n'avait pu être réalisé, appelaient un changement. Le rationalisme tendait donc à élever la Révolution de 1830 à sa seconde puissance. Or la seconde puissance d'une révolution qui, par un mouvement de place publique, avait obligé la chambre des députés, surprise, et la chambre des pairs, décimée, à proclamer la déchéance d'une royauté ancienne, l'avénement d'une royauté nouvelle, c'était l'avénement pur et simple de la souveraineté populaire, sur les ruines de la royauté instituée, de la pairie nommée, de la chambre élue par des électeurs censitaires; c'était la république. Mais la république ne pouvait passer qu'à une condition, c'est que l'horreur et la terreur que ce nom excitait en France depuis 1793, et qui l'avaient empêché de prévaloir en 1830, fussent diminués. Les nouveaux historiens de la Révolution française avaient l'intelligence ou l'instinct de cette situation : comme des pionniers, ils ouvraient la route à une révolution nouvelle, car ils faisaient tomber l'obstacle qui l'avait arrêtée quinze ans plutôt, et qui, s'il avait subsisté, l'aurait arrêtée encore.

Ils cédaient en outre à cette tendance qui porte l'esprit humain à chercher dans les faits des points de vue nouveaux, et les auteurs à apprécier autrement que leurs devanciers, les hommes et les événements lorsqu'ils ne peuvent les apprécier mieux. Chaque génération d'écrivains veut renchérir sur celle qui l'a précédée ; où celle-là s'est arrêtée, celle-ci prend son point de départ. Robespierre, Danton, Marat, à la fois victimes et instruments de la fatalité dans les histoires écrites sous la Restauration, allaient, dans les nouvelles histoires, devenir les héros et les demi-dieux d'une épopée romanesque.

Enfin, comme un certain niveau tend à s'établir dans toutes les branches de la littérature, il faut dire que les esprits avaient été préparés à ces excès de l'histoire par les excès du roman. C'est devant des lecteurs dont le jugement avait été faussé et le sens moral vicié par des fictions à la fois absurdes et scandaleuses, que MM. de Lamartine, Michelet et Louis Blanc allaient entreprendre leur tâche. La réhabilitation du *Chourineur*, chez qui le meurtre n'est qu'une affaire de tempérament, l'apologie de la *Louve*, l'apothéose de la *Goualeuse* et de tous les malfaiteurs civils des *Mystères de Paris* avaient préparé la réhabilitation de la Révolution de 1793 et celle de ces malfaiteurs politiques qu'on appelle Marat, Danton, Couthon et Robespierre. Les romanciers avaient ménagé la transition entre les deux écoles historiques. Aussi bien la nouvelle école tenait au moins autant du roman que de l'histoire. Elle avait, on va le voir, cette tendance des romanciers à plier les événements à un plan préconçu, à sacrifier la vérité à l'effet dramatique ou pittoresque, à séduire les lecteurs par l'intérêt des situations et le prestige de la couleur.

Tout concourait donc, la situation littéraire comme la situation politique, au succès au moins momentané d'une ten-

tative qui, quelques années auparavant, aurait semblé et aurait été en effet impossible. Le vent de l'opinion ne soufflait pas encore à l'impartialité. Il fallait qu'une révolution nouvelle intervînt avant que M. de Barante pût écrire, pour des lecteurs instruits à l'école de l'expérience, cette histoire pleine de gravité, où également en dehors des plaidoyers et de l'accusation, mais après les avoir religieusement écoutés, et surtout après avoir pesé les témoignages, il prononce le jugement calme et définitif de la postérité, motivé par l'exposé méthodique des pièces, en montrant l'enchaînement des fautes et des catastrophes, et les malheurs marchant, comme une expiation, derrière les crimes[1]. Le jour de cette histoire n'était pas venu. La parole appartenait, sans conteste, à l'école du paradoxe et du rêve.

II

M. DE LAMARTINE : LES GIRONDINS.

Si un homme devait refuser son talent à la réhabilitation des personnages justement flétris de la Révolution française, c'était sans contredit M. de Lamartine. Tous les précédents de sa jeunesse l'unissaient étroitement à l'école catholi-

[1] M. de Barante dit lui-même dans la préface de son *Histoire de la Convention nationale* : « Ce livre n'aurait pas été publié sans la révolution de Février; la fausse appréciation des hommes, des opinions et des circonstances de la plus funeste époque de nos troubles civils, était sans doute un sujet d'affliction et une menace du prochain avenir suspendu sur nos têtes; mais le public n'aurait pas pris un grand intérêt à cette controverse; il vivait dans la sécurité et l'indifférence; les paradoxes historiques ne lui déplaisaient pas; il les trouvait ingénieux et piquants; l'histoire portée dans la sphère de l'imagination lui paraissait une œuvre littéraire attrayante. »

que et monarchique. Il avait puisé sa gloire la plus pure dans l'inspiration royaliste et chrétienne ; c'était de cette source que les *Méditations* et les *Harmonies* avaient jailli. Même depuis la Révolution de 1830, il semblait avoir conservé, de ses anciennes convictions politiques, un souvenir pieux pour la vieille monarchie française qu'il avait aimée et servie. Il n'avait voulu se rattacher par aucun lien au gouvernement nouveau. En entrant dans la politique, cette carrière glissante dont M. Cuvier, on s'en souvient[1], aurait voulu détourner les pas de l'illustre poëte, il avait protesté avec une énergique indignation contre les écrivains qui, au début de la Révolution de 1830, cherchaient déjà, mais sans succès, à diminuer l'horreur attachée aux crimes de la première Révolution. « Le crime, disait-il alors, a aussi son parti en France, l'échafaud a aussi ses apôtres ; mais le crime ne peut jamais être un élément politique, le crime est la plus antisociale des choses humaines, puisque la société n'est et ne peut être que de la morale et de la vertu. Ce parti est hors la loi du pays et de la civilisation ; il est à la politique ce que les brigands sont à la société : ils tuent, mais ils ne comptent pas. La société n'a ni besoin ni appétit de sang ; elle n'a pas même à combattre, tout est nivelé sous ses pas ; cette admiration imitatrice pour les hommes et les œuvres de la terreur n'est que du sophisme qui accompagne quelquefois le bourreau, comme il le précède toujours ; c'est un arrière-goût du sang versé et bu dans une époque de honte, que quelques insensés prennent encore pour de la soif et qui n'est que le rêve du tigre[2]. »

[1] Voir le discours qu'il prononça le jour de la réception de M. de Lamartine à l'Académie française.

[2] Ce passage est textuellement tiré de la *Politique rationnelle* de M. de Lamartine, publiée en 1831 (chez Gosselin).

Comment pouvait-il se faire qu'après avoir écrit, en 1831, ces lignes indignées, M. de Lamartine écrivît, quinze ans plus tard, les *Girondins?* Pour trouver le mot de cette énigme morale et intellectuelle, il faut à la fois bien connaître l'homme et le temps.

Pour qui lit les œuvres successives de M. de Lamartine avec un esprit philosophique, il y a un fait incontestable, c'est que le foyer des croyances catholiques se refroidit graduellement dans cette âme. On pourrait marquer les termes d'une progression décroissante qui commence au *Voyage d'Orient*, traverse *Jocelyn* et aboutit à la *Chute d'un ange.* La règle catholique, cette forte discipline de l'esprit et du cœur, en se retirant peu à peu de cette âme, laissait sans frein et sans boussole une imagination impétueuse et une puissante nature, dès lors livrées sans défense au rationalisme, au sentiment de la force individuelle et au besoin de l'exercer et de la manifester. C'est ainsi que M. de Lamartine était arrivé, en poésie, de la vérité catholique qui lui avait inspiré les *Méditations* et les *Harmonies*, aux confusions du panthéisme, cette déification de la matière et de la forme, qui lui avait inspiré la *Chute d'un ange*. Le même travail d'idées et de sentiments devait le conduire, en politique, aux *Girondins*. Après avoir traversé le rêve généreux d'un parti social qui, neutre entre tous les partis, les dominerait tous par un intérêt plus général ; avoir soutenu de sa parole, mais comme allié indépendant et non comme serviteur, la politique du gouvernement à l'époque où le ministère de M. le comte Molé luttait contre la coalition ; avoir cherché les destinées, sinon de son ambition, au moins de son éloquence, dans les idées et les vives attaques de l'opposition, M. de Lamartine n'était ni avec la fraction légitimiste de l'assemblée, ni à la tête de la majorité ministérielle, ni à la tête de l'opposition

de gauche, ni même à la tête d'une seule de ses nuances. C'était une renommée de tribune sans être une influence parlementaire, un talent admiré mais solitaire.

Il n'y avait qu'une révolution qui pût ouvrir les voies à son talent vers le pouvoir, et il avait, en revanche, dans son talent, cette puissance sympathique et ce prestige qui, lorsque les circonstances sont favorables, frayent la route aux révolutions. Or, quand les principes politiques sont ébranlés dans une intelligence, quand elle ne croit plus guère qu'à elle-même, comment résisterait-elle à la tentation de travailler à l'avénement de la situation qui doit être le signal de son propre avénement? Comment n'emploierait-elle pas les moyens les plus propres à amener les événements qui lui permettront de marquer sa trace dans son pays et dans son temps, et se résignerait-elle à une inaction et à une impuissance qui est le plus cruel des supplices qu'un homme de mérite puisse accepter, le plus grand sacrifice qu'une intelligence, dont les convictions sont restées fermes, puisse faire à un devoir de conscience?

Moins engagé que la plupart des chefs parlementaires dans les luttes intestines du parlement, plus en rapport avec l'opinion extérieure, M. de Lamartine entendait le bruit de la marée qui montait; pour se mettre en mesure avec la nouvelle révolution qu'il pressentait, il la servit d'avance, précisément en lui frayant les voies. Le service qu'il lui rendit fut ce livre entre l'histoire et le roman, entre la réalité et le rêve, entre l'épopée et le drame, entre la vérité et la fable, qu'on appelle les *Girondins*.

La poésie elle-même, car, quoi qu'il fasse, M. de Lamartine est toujours un grand poëte, déserta les autels du malheur et émigra à la victoire : Blondel ne chanta plus devant la tour de Richard captif; il abandonna Richard avec l'univers.

Blondel s'était fait politique, homme d'État, philosophe ; et, en parlant du passé, il songeait au présent et à l'avenir. Ne faut-il pas vivre avec son siècle, s'accommoder aux idées, caresser l'opinion pour préparer les voies au rôle qu'on croit avoir à jouer, ou à la mission qu'on croit avoir à remplir ? Quand on raconte l'histoire d'une révolution devant une révolution qui marche, et dans la prévision d'une révolution nouvelle qui arrive, il faut ménager bien des susceptibilités, afin de ne pas se rendre impossible. Terrible *il faut !* comme disait Bossuet. Il faut avant tout plaire à l'opinion dominante, et, pour cela, il faut suivre le courant, au lieu de le remonter, car il porte ceux qui descendent son cours, et fait obstacle à ceux qui marchent dans un sens opposé. Le malheur est grand et saint sans doute, mais il est triste ; le succès peut avoir des défauts, mais il a une qualité incomparable, il est le succès. Et puis, quand on touche la Révolution française, ce sujet déjà si souvent traité, il faut trouver des perspectives nouvelles, surprendre le lecteur par des coups de théâtre inattendus, et pour cela il faut peindre les hommes et apprécier les faits autrement que ses devanciers. Enfin, ce n'est pas pour rien qu'on est poëte : le poëte cherche partout un poëme, même dans l'histoire ; sur le réel, il bâtit le palais féerique de l'idéal ; il agrandit toutes les proportions, transfigure tous les visages, poétise tous les caractères ; il compose lorsqu'il croit raconter.

Au point de vue littéraire, on peut donc dire que cette histoire est une histoire épique et pittoresque. Elle est épique par le récit des journées les plus dramatiques de la Révolution française, dans l'exposition desquelles le poëte a déployé les brillantes couleurs de son imagination, qui faisait revivre des drames depuis longtemps ensevelis dans la poussière du passé. Elle est pittoresque par les portraits aux tons

vifs et chauds qui font saillir de la toile les figures plus ou moins ressemblantes, mais toutes hardiment accusées, des principaux personnages du drame révolutionnaire. Ce sont là les deux attraits du livre de M. de Lamartine : le spectacle des choses humaines, le portrait des hommes qui ont joué un grand rôle dans les événements, donnent à son histoire le double caractère d'un théâtre et d'un musée pleins de vie. La faculté qui domine dans cet ouvrage, c'est la faculté des poëtes, l'imagination. Malheureusement l'auteur aspire à se donner les dehors d'une faculté qu'il possède d'une manière bien moins complète : la raison qui, en histoire, est le sens politique et philosophique des faits et des hommes. Cette contradiction entre le but atteint et le but cherché, devient visible dans la tension et l'effort continuel du style ; il est sententieux comme celui de Tacite, mais sans être, comme son modèle, plein de sens : la concision est dans la forme, non dans le fonds. Il a fallu huit volumes à M. de Lamartine pour raconter l'histoire des Girondins ; l'histoire de la Révolution française écrite dans ces proportions, de 1789 à 1804, ne demanderait pas moins de quarante volumes ; et une histoire de France complète, conçue sur ce plan, occuperait toute une bibliothèque : on voit combien il y a de longueurs sous ce laconisme apparent.

C'est là le défaut littéraire de l'histoire épique et pittoresque ; mais les défauts littéraires sont le moindre inconvénient de cet attrayant ouvrage. Les *Girondins* furent composés par M. de Lamartine sous l'inspiration du panthéisme politique, comme la *Chute d'un ange* avait été composée sous l'inspiration du panthéisme religieux et littéraire. Dans ce chaos d'idées, et au milieu de cette vaste confusion de principes, on n'aperçoit clairement que deux pensées suivies : la première, c'est de subordonner l'œuvre historique à l'œu-

vre d'art ; la seconde, c'est de diminuer l'horreur attachée aux sanglants personnages de la première Révolution, de ramener ces monstres historiques à des proportions humaines, et en même temps de faire descendre à des proportions humaines les saintes et augustes victimes que leur malheur avait couronnées d'une auréole, et sous la mémoire desquelles leurs infortunes s'étaient amassées comme un piédestal. On a dit, avec un grand bonheur d'expression, des *Girondins* : « Cette légende harmonieuse de la Terreur est surtout, et avant tout, une attaque à l'imagination populaire [1] »

Ainsi les *Girondins* introduisent dans la littérature un nouveau genre historique. Sans cesse, dans cet ouvrage, le tableau d'histoire tourne au tableau de genre. Le poëte, avec son imagination qui colore les objets, qui transforme au besoin les caractères, qui idéalise les réalités trop horribles, qui suppose ce qu'elle ne voit pas, qui ne voit pas ce qui gêne son plan ou contrarie sa fantaisie, est sans cesse derrière l'historien. Il ne s'agit plus d'instruire ; intéresser, surprendre, captiver, émouvoir, charmer le lecteur, voilà le principal objet de ce livre. La Révolution n'est plus qu'une espèce d'Iliade dont M. de Lamartine est l'Homère. Il ne juge pas, il peint et il chante. Il parcourt la Révolution française à peu près comme il a parcouru l'Orient, en voyageur, en paysagiste, en poëte, disposé à s'emparer de ses perspectives, et à prendre ses mœurs et ses monuments pour point de départ de ses tableaux panthéistes, avec un enthousiasme d'artiste qui se traduit en indifférence philosophique.

Ainsi, point de pensée fondamentale autour de laquelle se groupent les idées particulières, comme des soldats autour

[1] Ce jugement est de M. Desmoussaux de Givré, cet homme de bien et de sens, que les lettres ont perdu cette année.

de leur drapeau ; point de plan arrêté, point d'idées suivies. A force d'avoir tous les enthousiasmes, il finit par ne plus en avoir. C'est la lyre dont les cordes recèlent les mélodies les plus contradictoires, la cloche qui sonne, avec une harmonie métallique, tous les trépas. Girondin systématique en partant, il retrouve, de temps à autre, sur sa route un vieux reste de sentiment royaliste au fond de ses souvenirs, à la vue des infortunes royales, ce qui ne l'empêche pas, plus tard, de dessiner avec un intérêt passionné, voisin de l'enthousiasme montagnard, le portrait idéal de Danton, ou celui de Robespierre, et même de faire un crayon flatté et adouci de l'horrible figure de Marat. Il est constituant, il est royaliste, il est girondin, il est montagnard, il est modéré, il est terroriste, il est tout, il n'est rien.

Nous nous trompons, il est lui-même. Ce n'est pas l'histoire, c'est l'historien qui est sur le premier plan du tableau. Cette histoire est faite pour deux personnes, l'auteur et le lecteur, non pour le lecteur éternel qu'on appelle la postérité, mais pour ce lecteur du moment qui a ses passions qu'il faut servir, ses intérêts dans lesquels il faut entrer. Le livre doit mettre l'auteur dans le mouvement des idées et des événements. Quoique les *Girondins* soient surtout une œuvre d'art, il y a donc derrière cette œuvre d'art une pensée politique : c'est, en plaisant autant que possible, et tour à tour, à tout le monde, de servir, nous l'avons dit, les intérêts d'une révolution que l'auteur prévoit, et devant laquelle il entr'ouvre la porte. C'est pour cela que l'effet général des *Girondins* est l'apothéose de la Révolution, et la réhabilitation de ses plus tristes personnages. En les peignant, l'historien les idéalise ; tout lui devient dieu, non-seulement Mirabeau à la tribune, mais Danton dans son club, Robespierre au comité de Salut public, Marat lui-même dans son bouge. On croirait

voir autant d'incarnations successives du Bramah révolutionnaire. La cause de la Révolution se détache du fond du récit, comme celle de la vérité, de la justice, du droit; elle est sainte, inviolable, sublime, divine; c'est un crime que de lui résister.

Sans doute il y a du pour et du contre dans toutes les appréciations de l'auteur. On trouve dans cette histoire des chapitres, des phrases, à l'adresse de toutes les opinions, et c'est un mélange de contradictions singulières. Elle canonise et dégrade Louis XVI; elle s'agenouille aux pieds de Marie-Antoinette et la dénigre; elle exalte et déprécie les Girondins; elle blâme et déifie Robespierre; elle a des larmes pour les victimes, des apologies pour les bourreaux, des réprobations pour les crimes, des apothéoses pour les criminels; elle déplore les égorgements révolutionnaires et elle divinise la Révolution. Mais, encore une fois, le résultat d'ensemble de cet ouvrage, c'est l'atténuation de l'horreur qu'inspiraient les crimes et les criminels de la Révolution. l'amoindrissement du culte de ses plus saintes victimes. Dans les générations nouvelles, cette nombreuse classe de lecteurs qui aiment mieux prendre des opinions toutes faites que de former eux-mêmes leurs opinions par de laborieuses études, commencèrent à se dire, après avoir lu ce livre, que leurs pères leur avaient beaucoup surfait les horreurs de ces temps; qu'après tout Robespierre, Danton et leurs plus sanglants complices étaient des hommes à grandes idées et à nobles sentiments; que Louis XVI et Marie-Antoinette avaient bien souffert sans doute, mais qu'ils avaient commis bien des fautes.

Ce fut en vain que quelques voix s'élevèrent pour dénoncer le péril. « Il y a, disait une de ces voix, un redoutable danger dans la réhabilitation des types des exterminateurs de

la démocratie de 93. La barrière d'horreur et d'indignation, qui arrêtait les esprits sur une pente fatale, semble au moment d'être franchie. Marat, Danton, Couthon, ces monstres du chaos révolutionnaire, redeviennent des hommes, et l'exécration des crimes du passé ne protége plus l'avenir. C'est là le plus grand des torts de M. de Lamartine. Son livre a diminué la sympathie pour la vertu, l'horreur pour le crime, et, après cinquante années, il est venu, par de scandaleuses réhabilitations, altérer les jugements de l'histoire et troubler la conscience de la postérité[1]. » Les voix qui parlèrent ainsi demeurèrent solitaires et sans influence; les avertissements de ce genre, peu écoutés pendant les heures d'enivrement et oubliés après, n'ont que la valeur d'un devoir moral accompli et d'une protestation de la conscience humaine devant Dieu.

Les *Girondins* n'en continuèrent donc pas moins leur course triomphale, portés par les idées qui couraient à une nouvelle révolution. Les fictions des romanciers qui, depuis quelques années, régnaient sur la littérature du haut du feuilleton des journaux, se trouvèrent détrônés par cette histoire romanesque dans laquelle le réel et l'idéal, fondus ensemble avec un art merveilleux, séduisaient l'imagination par la forme et par les arabesques capricieux du dessin, tout en excitant un intérêt plus sérieux par le fond du sujet. Ce prodigieux roman, taillé par M. de Lamartine dans l'histoire de la Révolution française, et qui faisait servir les larmes, le sang, les misères, les crimes des pères, non plus à l'enseignement, mais à l'amusement de leurs enfants, absorba l'attention publique. Tout autre intérêt se tut, tout autre livre fut ou-

[1] Ces lignes sont tectuellement extraites d'un volume publié au mois de janvier 1848, sous ce titre : *Études critiques sur les Girondins.*

blié. Si l'on objecte qu'il y a trop d'histoire dans cet ouvrage pour qu'on puisse l'appeler un roman, on peut répondre, à plus forte raison, qu'on y trouve trop de roman pour qu'on puisse l'appeler une histoire. Il avait été écrit le dos tourné au passé, la main sur le présent, le regard sur l'avenir. Comme livre historique, il manque des deux qualités principales du genre : d'abord l'étude patiente et la science exacte et complète des faits, ensuite l'impartialité et la solidité des appréciations.

Le catalogue des erreurs de fait commises par M. de Lamartine dans les *Girondins* a rempli des pages entières. Il fait mourir sans consolation sur l'échafaud, pendant la Terreur, Target qui mourut dans son lit, en 1807, sous l'Empire, et le Pitre, qui ne mourut qu'en 1821, comme il fait mourir sans confession Marie-Antoinette, tandis que le prêtre qui lui porta les dernières consolations a consigné, dans un récit authentique, le souvenir de la confession de la reine[1]. Il se trompe sur madame Rolland, sur les lieux qu'elle habita, sur sa figure même, qu'il peint cependant comme s'il l'avait particulièrement connue[2]; sur les idées, les sentiments, les paroles, les événements de la vie du vénérable

[1] M. Magnin, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, a écrit et signé le 14 avril 1834, la déclaration suivante, déposée dans les mains de M. Hyde de Neuville : « Je certifie que, dans le mois d'octobre 1793, j'ai eu le bonheur de pénétrer à la Conciergerie avec mademoiselle Fouché, d'y confesser plusieurs fois la reine Marie-Antoinette, de lui dire la messe et de la communier. »

[2] On lit ce qui suit dans une lettre écrite par madame Champagneux, fille de madame Rolland : « J'ai parcouru d'abord, sous le charme d'un inimitable talent, cette galerie de personnages célèbres qui, m'apparaissant sous un jour presque nouveau, me faisait revenir en quelque sorte sur mes anciens jugements, lorsqu'en parvenant au portrait de ma mère, le charme a été détruit à la première révélation de l'inexactitude de l'auteur; sans doute ce sont des choses peu importantes, mais puisque M. de Lamartine les a jugées dignes de l'histoire, il devait, ce nous semble, s'enquérir de leur exactitude, et chercher le cadre du tableau ailleurs que dans son imagination. Ainsi je signalerai, sans m'y arrêter, cette des-

Malesherbes[1] ; sur Charlotte Corday, sur la maison qu'elle habita, sur le couvent où elle résida, et qu'il change en une ruine romantique tapissée de lierre, tandis que cet ancien couvent est aujourd'hui le grand hôpital de la ville de Caen[2]; sur Payne, dont il fait un sage, tandis qu'il est notoire, même en Amérique, qu'il était toujours pris de vin, et qu'il met en présence de Louis XVI, onze ans avant l'époque où cet étranger vint en France ; sur l'époque même de la naissance de Marie-Antoinette, qu'il montre en 1741 à côté de Marie-Thérèse, présentant ses enfants aux fidèles Hongrois, quoique Marie-Antoinette ne soit née que quatorze ans après cette scène, c'est-à-dire en 1755 ; sur les derniers moments du duc d'Orléans, qu'il fait mourir en philosophe incrédule et stoïque, bien que l'abbé Lothinger, qui l'assista, ait attesté par écrit sa conversion et son repentir ; sur Danton, dont il fait successivement un avocat au Châtelet, quoiqu'il n'y eût pas d'avocat au Châtelet, et qu'il montre achetant une charge d'avocat au Parlement, quoiqu'il n'y eût pas de charge d'avocat au Parlement; sur l'institution de l'inamovibilité de la magistrature, qu'il attribue à la Constituante, erreur de fait qui ne peut s'expliquer que par un oubli pro-

cription du *clos de la Plâtrière*, où ma mère passa les plus belles années de sa vie, et où il nous la montre sous les arbres d'un verger qui n'exista jamais, où il fait figurer un pigeonnier qui ne s'y trouve pas davantage. Il en est de même du nez grec qu'il donne à ma mère, en dépit des portraits qui restent d'elle, et de son image encore vivante dans le souvenir de ses amis ; de son logement enfin qu'il place rue Saint-Jacques, sans lever même les yeux sur sa maison de la rue de la Harpe, connue même des étrangers, où elle fut arrêtée. »

On trouvera cette lettre *in extenso* à la page 157 des *Études critiques sur les Girondins*.

[1] Voir, dans le même ouvrage, page 68, la lettre de MM. le comte de Tocqueville et le marquis de Rosambo à ce sujet.

[2] Voir dans le même ouvrage, page 110, la réclamation des antiquaires de Normandie. On trouvera aussi dans ce livre les réclamations contre les autres erreurs de M. de Lamartine et les pièces à l'appui.

fond de l'esprit d'une époque où l'on craignait trop l'esprit de corps pour proclamer l'inamovibilité; sur la journée du Champ-de-Mars, dans laquelle il fait renverser, par la première décharge de la garde nationale, cinq ou six cents personnes, tandis que le procès-verbal de la Commune ne constate que douze morts; sur la journée du 10 août, où il fait périr trois mille six cents hommes du côté du peuple, nombre près de trois fois supérieur à la force numérique des défenseurs du château, qui ne s'élevait qu'à quatorze cents hommes; sur la composition de l'assemblée législative, où il montre Couthon puisant ses inspirations dans les yeux de Robespierre, à côté duquel il le place, quand Robespierre n'a ni siégé, ni pu siéger dans la Législative, attendu qu'il avait été membre de la Constituante, qui avait interdit par un décret la réélection de ses membres; sur la composition de la Constituante, dans laquelle il montre Barnave attachant, pendant son dernier discours, ses yeux sur Brissot, lequel n'en faisait point partie, et ne pouvait en faire partie, puisqu'il fut membre de la Législative; sur la population de Paris, qu'il porte, en 1789, d'un trait de plume, de six cent mille âmes à un million; sur le titre d'empereur d'Autriche, qu'il fait remonter jusqu'en 1701, tandis qu'il n'existe que depuis 1806; sur le baron de Batz, descendant d'un des meilleurs et des plus illustres compagnons d'armes de Henri IV, qui l'appelait son « faulcheux, » ce qui n'empêche pas M. de Lamartine de représenter son digne petit-fils comme un aventurier; sur les détails de la captivité du Temple, dont il montre les geôliers pleins de respect pour la jeune Marie-Thérèse, qui a consigné elle-même dans son journal le récit navrant des injures dont elle était abreuvée[1].

[1] C'est sur la première édition que nous relevons toutes ces erreurs.

Cette accumulation de méprises, d'anachronismes, d'erreurs de faits, ne peut s'expliquer que par l'absence de la première qualité qu'on a le droit d'exiger d'un historien, l'exacte et patiente investigation des faits. Les erreurs d'appréciations de M. de Lamartine sont bien plus nombreuses et bien plus importantes, et elles dénoncent chez lui l'absence de cette autre qualité, non moins nécessaire dans un historien, la sûreté et l'impartialité du jugement. L'historien est un véritable juge : or, que dirait-on d'un juge qui non-seulement tomberait dans de continuelles erreurs, en prononçant ses arrêts, mais se contredirait lui-même, de sorte qu'il violerait sans cesse sa propre jurisprudence ? C'est précisément là la situation de M. de Lamartine. Il juge mal, et il juge différemment, dans le même livre, le même homme, la même époque, le même fait.

La manière dont il a conçu son histoire est une des principales sources de ses erreurs d'appréciation. Au lieu de se rappeler l'observation si sage de Burke : « Le présent a sa racine dans le passé, » et de prendre l'histoire de la Révolution dans ses origines, il se précipite, en véritable poëte, *in medias res*, et commence son livre au lit de mort de Mirabeau, sans doute pour encadrer son récit entre ce dramatique lit de mort et l'échafaud de Robespierre. Un artiste peut se laisser tenter à l'idée d'entrer dans la Révolution par cette porte monumentale ; mais un véritable historien aurait compris que la Révolution est un grand syllogisme dont les constituants posent les prémisses, dont les girondins déduisent le moyen terme, dont les montagnards, ces sanglants logiciens, tirent la conclusion. Si l'on n'a pas vu à l'œuvre les ouvriers de la première heure, comment comprendre ceux de la seconde et ceux de la troisième ? Comment même s'expliquer les constituants, à moins qu'en prenant de plus

haut la généalogie de la Révolution, on ne remonte au dix-huitième siècle, pour étudier le mouvement d'idées qui a devancé et préparé le mouvement des faits de la période suivante? Ce n'est que par une excursion rétrospective, partielle et partiale, que M. de Lamartine revient sur ces origines de la Révolution française, assez semblable en cela à un homme qui ouvrirait la *Genèse* à la scène du déluge, et ne parlerait que plus tard, et dans une parenthèse, de la création, de la chute du premier homme et de la corruption de toute chair.

Une seconde cause des erreurs d'appréciation de M. de Lamartine, c'est ce parti pris qu'il a, en commençant, d'écrire un livre sympathique aux idées révolutionnaires. De là vient que toutes les vérités de détails disséminées dans son livre, disparaissent dans les jugements généraux qui les contredisent, parce qu'il faut que toutes ses conclusions soient en faveur de sa terrible cliente, la Révolution française. Il faut chercher la vérité dans cette histoire pour l'y rencontrer : elle résulte de la force des faits, qui arrachent des aveux à l'auteur; elle ne brille un moment, dans la nuit de ce chaos dramatique, que pour s'éteindre et disparaître ; c'est l'erreur qui a le dernier mot, comme on dit, elle domine le récit, elle arrange et conduit le drame, elle pose les prémisses, elle tire les conclusions. M. de Lamartine, dans l'orgueil de son talent qui ne reconnaissait plus aucune règle, a cru qu'il appartenait à l'omnipotence du génie de casser les arrêts de l'histoire, et il a transformé en maîtresse d'erreurs cette maîtresse d'enseignements.

S'il ne les a point cassés d'une manière définitive pour la postérité, il les obscurcit du moins et les rendit douteux pour ses contemporains. C'est là un des exemples les plus éclatants de la puissance de la parole humaine, et un des exem-

ples les plus déplorables de l'abus qu'on peut faire d'un grand talent. Plus tard, et dans des circonstances à la fois périlleuses et difficiles[1], M. de Lamartine devait montrer par sa conduite intrépide que son cœur n'avait pas été le complice des torts de son esprit, et qu'en amnistiant les sanglants et hideux héros de la Révolution française, il n'avait pas eu la pensée de leur rouvrir la carrière de l'histoire. La postérité tiendra compte à son nom de sa noble conduite sur la place de l'Hôtel-de-Ville; mais l'effet de ce livre plein de prestiges n'en fut pas moins désastreux. Tout un monde de lecteurs accourut à ce théâtre à la fois monumental et fantastique que le célèbre écrivain avait construit sur les ruines du sanctuaire de l'histoire. On s'émut au spectacle de ce drame plein de péripéties, écrit dans un style entre la prose et la poésie, et où la vie, le mouvement, le tumulte, l'agitation et les passions enivrantes des grandes journées révolutionnaires, retrouvées sous les cendres du passé, venaient troubler les idées et enflammer les passions des contemporains.

Les erreurs dont ce livre est semé, les contradictions dont il fourmille, les torts contre la vérité et la justice, les fautes contre l'art, disparaissaient dans l'effet général. On était remué, ému, séduit, captivé. Les contradictions mêmes de l'auteur, en mêlant des portions de vérité à ce récit qui, semblable à une lave brûlante, entraînait tout avec lui, calmaient des scrupules près de naître et apaisaient les consciences sur le point de se révolter. M. de Lamartine réconciliait avec la Révolution cette nombreuse classe de lecteurs qui jusque-là étaient disposés à lui faire obstacle, et il affaiblissait la défensive sociale, au moment où MM. Michelet et

[1] Dans la journée où M. de Lamartine, membre du gouvernement provisoire après la Révolution de 1848, refusa, malgré les clameurs d'une foule irritée, d'arborer le drapeau rouge à l'Hôtel de Ville.

Louis Blanc, dans des livres que le livre de M. de Lamartine rendait possibles, allaient prendre la conduite de l'offensive révolutionnaire.

III

M. MICHELET DANS LA SECONDE PHASE DE SON TALENT. HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — EXAMEN DE LA THÉORIE HISTORIQUE DE L'AUTEUR.

Si l'on peut quelquefois expliquer un auteur par son livre, souvent aussi il est utile, pour comprendre un livre, d'en bien connaître l'auteur. Au début de ses travaux, M. Michelet avait été, on l'a vu, un écrivain de beaucoup d'érudition et de beaucoup d'imagination, élève de Vico, trop enclin, comme lui, à introduire l'idéalisme en histoire, et fondateur de l'école symbolique avec ses tendances attrayantes et dangereuses. Le trait caractéristique de son talent, dans sa première période, c'est une exaltation singulière qui ne lui permet guère de résister aux fascinations d'une grande époque : ainsi, on l'a vu prêt à se croiser entre saint Louis et Joinville; si le moyen âge avait duré un peu plus, il devenait catholique.

Malheureusement cette ardeur d'imagination et cette exaltation d'esprit se trouvèrent, dans la seconde moitié du gouvernement de Juillet, surexcitées par d'autres mobiles. La grande polémique qui s'éleva entre l'école philosophique et l'école catholique, entre l'université et le clergé, vint tirer M. Michelet de ses études historiques. Il se jeta dans la mê-

lée avec l'impétuosité de son caractère et cette soif de popularité, toujours plus facile à satisfaire quand on flatte une passion dominante, que lorsqu'on se borne à développer les principes de la science, sans faire de sacrifice aux opinions du moment. Professeur d'histoire au Collége de France, il devint, dans ses leçons, une espèce de tribun politique et philosophique, qui prétendait ouvrir la succession de la monarchie et du catholicisme au profit de la république et de la philosophie. Il but ainsi à cette coupe de la popularité qui trouble les meilleures intelligences. Il fallut, dans chaque leçon, aller un peu plus loin que dans la leçon précédente pour obtenir les mêmes applaudissements, et l'orateur, après avoir excité l'auditoire, fut à son tour excité par lui. Quand la polémique s'enflamma de plus en plus, il s'y jeta avec M. Edgar Quinet, et forma l'avant-garde extrême de l'armée rationaliste. De concert avec celui-ci, il écrivit un manifeste contre les jésuites, et, tout seul, un ouvrage étrange[1], le plus propre à donner une idée exacte de l'état maladif dans lequel était tombée cette intelligence.

Il faut lire, dans ce pamphlet, le tableau haineusement fantastique et scandaleusement romanesque que M. Michelet a tracé de la confession, pour mesurer toute l'étendue des ravages que la polémique passionnée des dernières années du gouvernement de Juillet avait faits dans l'intelligence de cet écrivain. C'est un délire d'autant plus redoutable, que celui qui cherche à le communiquer à ses lecteurs en est le jouet tout le premier. Désormais, dans les régions de la philosophie, de la morale, comme bientôt dans celles de l'histoire, ce talent, enivré de ses propres colères, rêve, imagine, invente, alors qu'il croit observer, juger, raconter. Sous sa

[1] *Le prêtre, la femme et la famille.*

main, les événements se plient docilement comme des draperies, pour devenir le vêtement des théories conçues à *priori*. Il sacrifie aux autels d'une muse, stérile comme les autres furies ses sœurs, la haine. Un esprit plein de fantômes, une imagination échauffée par la lutte, une nature nerveuse et irritable, la nature des poëtes et celle des femmes, à ce qu'on assure, un talent naturellement tourné vers tout ce qui ressemble au drame, les préjugés passionnés d'un polémiste, d'un sectaire et d'un homme de parti, voilà les qualités que, vers les derniers temps du gouvernement de Juillet, M. Michelet apportait pour écrire l'*Histoire de la Révolution française*, ouvrage qui aurait demandé un sens profond, une raison droite, calme et maîtresse d'elle-même, une haute et sévère impartialité.

Quoi d'étonnant, dès lors, que d'un esprit ainsi disposé soit sortie, au lieu d'un jugement historique, une malédiction contre les deux causes que M. Michelet attaquait, déjà depuis quelque temps, avec violence, par la parole et la plume, la cause du catholicisme et celle de la monarchie ? Tel est, en effet, le caractère de ce livre : ce n'est point une histoire, c'est une malédiction impitoyable qui remonte le cours de l'histoire de France pour y suivre ces deux grandes figures du catholicisme et de la royauté, et qui, lorsqu'elle arrive aux plus mauvais jours de la Révolution française, ne se laisse pas même désarmer par les plus grands malheurs qu'ait éclairés le soleil.

Quand cette triste histoire commença à paraître, presque en même temps que les livres de MM. de Lamartine et Louis Blanc, les impressions des contemporains de cette douloureuse époque furent amères : « Mon Dieu, disaient-ils, verrons-nous, cinquante ans passés après l'événement, les attentats que deux générations ont déplorés obtenir une

scandaleuse réhabilitation? Sera-t-il permis à une main téméraire de rouvrir les tombeaux les plus vénérés de notre histoire pour souffleter les morts ? Les crimes ne sont-ils pas définitivement jugés? vont-ils retrouver des autels, tandis que la vertu sera de nouveau traînée aux gémonies [1]? » C'est le cachet de cet ouvrage. Ce n'est plus seulement la flagellation des martyrs dans l'amphithéâtre, mais la profanation de leurs reliques dans l'église.

M. Michelet, troublé par la passion, n'a compris ni le catholicisme, ni la royauté française, et c'est pour cela qu'il les a maudits; il n'a pas plus compris la Révolution, et c'est pour cela qu'il l'a exaltée; par ce nom de révolution, nous entendons désigner, non ce mouvement légitime des esprits vers le progrès et le redressement des abus, qui s'exprima, en 1789, dans les cahiers des états généraux, mais les passions qui détournèrent ce mouvement de sa route, les idées de révolte contre l'autorité religieuse et l'autorité politique, qui noyèrent la liberté dans le sang et frayèrent les voies au despotisme.

C'est ici le moment d'exposer la théorie qui domine cet ouvrage.

Comme tous les ennemis du catholicisme, l'auteur ne trouve moyen de l'attaquer qu'en le dénaturant. De tous les reproches, il lui adresse le moins mérité : il l'accuse de ne pas être la religion de la liberté et de la justice, parce qu'il est la religion de la grâce. Il affirme qu'il y a, selon la doctrine catholique, des hommes fatalement élus, d'autres fatalement damnés, et le dix-huitième siècle lui apparaît comme

[1] M. le duc Pasquier se rendit l'éloquent interprète de ce sentiment, quand il dit à un jeune pair qui, dans une discussion, se rendait l'écho de la nouvelle école historique : « Attendez au moins, pour réhabiliter les bourreaux, que les fils des victimes aient cessé de vivre. »

une révolte de la conscience humaine contre cette iniquité qui serait réellement monstrueuse.

Tous les hommes qui ont étudié ces matières savent qu'on ne trouve rien de pareil ni dans l'Évangile, ni dans les Pères, ni dans les symboles dressés par les conciles, ni dans l'enseignement de l'Église romaine, cette maîtresse des Églises. Si haut que l'on remonte dans l'Écriture, on trouve la liberté de l'homme consacrée de la manière la plus formelle. Pourquoi le premier homme a-t-il pu tomber? parce qu'il était libre. La faculté qu'eut le père du genre humain de se séparer de Dieu, est un triste mais irrécusable témoignage de la liberté de l'homme. Ainsi la chute originelle elle-même, ce mystère redoutable, est un mystère de liberté. On peut en dire autant de la rédemption, ce mystère de l'amour. Un Dieu descend du ciel, il prend une âme, un corps, pour sauver les hommes. Les sauve-t-il tous? Non, il ne les sauve pas tous, malgré la puissance du libérateur, un Dieu; malgré le prix infini de la rançon, la vie, les souffrances, la mort d'un Dieu fait homme. Pourquoi cela? parce que la volonté de Dieu de sauver tous les hommes vient échouer, qu'on nous passe ce terme, contre le seul obstacle qui puisse l'arrêter, la volonté de Dieu que l'homme soit libre, et sa justice qui veut apprécier l'usage que nous avons fait de notre liberté.

Quant à cette étrange supposition de M. Michelet que le salut et la damnation sont arbitrairement distribués, et que les uns ne sont pas plus libres de ne pas être sauvés que les autres de ne pas être damnés, c'est la négation du catholicisme même, qui n'a jamais rencontré cette opinion sur sa route sans la condamner comme une hérésie. Il n'est pas vrai que, selon la doctrine catholique, le Christ soit mort pour les uns et ne soit pas mort pour les autres. Il n'y a

pas de privilégiés de la croix. Il n'est pas vrai que ceux qui sont sauvés n'aient point été libres de ne point l'être, et que ceux qui sont condamnés aient été fatalement voués à cette condamnation. La fatalité n'est pour rien dans le salut et dans la perte des hommes. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ; quel est le sens de ces paroles ? C'est que tous peuvent être sauvés, mais qu'il y en a qui ne veulent pas l'être et qui mettent obstacle à la grâce par l'obstination d'une volonté perverse.

Cette grande doctrine du jugement qui succède à la mort ; ces magnifiques paroles de l'évangile de saint Jean sur le Verbe qui illumine tout homme venant en ce monde ; la phrase si remarquable de saint Paul où il dit que celui qui n'a pas connu la loi ne sera pas jugé suivant la loi [1] ; le mémorable passage où saint Thomas affirme d'une manière positive que Dieu ferait plutôt un miracle que de ne pas éclairer l'esprit d'un sauvage qui désirerait vivement connaître la vérité ; cette affirmation si solennelle de saint Augustin dans son livre *de Libero Arbitrio* : « Quiconque veut bien vivre, en préférant le vrai bien aux biens fragiles, peut l'obtenir avec une si grande facilité, que le vouloir seul en fait la possession ; » que de preuves surabondantes du sentiment profond de justice que porte en lui le catholicisme [2] !

Ainsi tombe la première assertion de M. Michelet devant l'évidence des textes les plus incontestables. Les inductions qu'il a voulu tirer de ce principe d'injustice si faussement at-

[1] Le passage de saint Paul est clair et positif, le voici tel qu'on le trouve dans l'épître aux Romains : « Gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien ; au juif premièrement, puis ensuite au gentil ; car Dieu ne fait pas acception des personnes. Lorsque les gentils, qui n'ont pas la loi, font naturellement les choses que la foi commande, n'ayant pas la loi, ils sont à eux-mêmes leur loi. »

[2] Il est vrai que l'Église dit que Dieu nous sauve gratuitement, parce que tout ce que nous pouvons faire est insuffisant pour mériter le prix inestimable qui

tribué au catholicisme, ne sont pas moins fausses que le principe même. Il semblerait, à l'entendre, que cette religion, dont le fondateur naquit dans une crèche et, après avoir traversé le monde sans avoir une pierre pour reposer sa tête, mourut sur une croix; que cette religion, fondée par le fils du charpentier, comme l'appelaient ironiquement les juifs, par l'Homme-Dieu, qui prit pour coopérateurs des hommes sans lettres, des ouvriers, et mit un pêcheur de Génésareth à la tête de l'Église naissante, est une religion faite pour les grands et contre les petits. Dans sa préoccupation haineuse, l'écrivain oublie la tendresse incomparable du christianisme pour les pauvres, les faibles et les opprimés. Il ne se souvient plus des béatitudes douloureuses et indigentes du sermon de la montagne, des malédictions terribles jetées sur le mauvais riche, et des véritables principes d'égalité posés par le catholicisme. Il veut, parce que cela sert la passion de son esprit systématique, que le catholicisme soit une religion aristocratique qui damne les petits et sauve les grands, quand l'esprit du catholicisme est précisément l'esprit contraire.

Non-seulement le système de M. Michelet est faux au point de vue spirituel, mais il est radicalement erroné au point de vue terrestre et humain. Ce partage de la société entre deux castes privilégiées qui sont les élues des deux mondes, le prêtre et le noble, et une caste damnée dans le temps et l'éternité, le peuple, est un partage sorti de son imagination.

nous est accordé; mais cependant il faut que nous agissions pour être sauvés; il faut que nous adhérions, par un libre mouvement de notre volonté, à cette grâce qui nous sollicite tous. La liberté humaine est le nœud du grand mystère de la justice et de la grâce. La liberté est soutenue par la grâce, mais elle n'est pas supprimée; c'est pour cela qu'il y a un jugement à la fin des temps. Si la grâce régnait seule, à l'exclusion de la justice, Dieu n'aurait point à juger les hommes, ce serait lui-même qu'il jugerait, car seul il aurait agi.

Il est de notoriété historique que l'Église se recrutait dans le peuple, où elle se recrute encore aujourd'hui. La robe du prêtre et celle du moine émancipaient tous ceux qu'elles touchaient. Les papes, les évêques, les chefs d'abbayes sortirent souvent des dernières classes de la société. L'Église était une république à tous les degrés de laquelle l'élection était placée.

Que dire de ce parallèle que M. Michelet indique entre la Convention de 1793 et l'Église du moyen âge, parallèle dans lequel il donne tout l'avantage à l'humanité du Comité du salut public sur l'Église? On croit rêver en lisant ce paradoxe fiévreux d'après lequel le christianisme, ce bienfaiteur de l'humanité, n'aurait enfanté que des malheurs et des crimes. La société sauvée des abominables corruptions du paganisme, l'esclavage peu à peu détruit, les classes populaires élevées à la dignité du salaire, la fraternité humaine proclamée, la femme réhabilitée dans la société et la famille, le principe de l'égalité devant la loi fondé, l'exposition des enfants, le meurtre légal des jeux publics extirpé des codes et des mœurs, les lois renouvelées, n'est-ce donc rien, et peut-on, sans pousser l'ingratitude jusqu'à ses dernières limites, oublier tant de bienfaits?

Tous ces bienfaits, M. Michelet les méconnaît. Il n'aperçoit le catholicisme qu'à travers les flammes des bûchers des inquisiteurs. Il voit le catholicisme tout entier dans ce fait partiel, temporaire, résultat des mœurs violentes et des législations civiles du temps, dans ces sévices peu conformes à la douceur de la doctrine évangélique, qui eurent surtout pour théâtre l'Espagne, où l'inquisition, plus politique que religieuse, défendait la nationalité espagnole contre le retour de la puissance des Maures. C'est en généralisant ainsi des faits qui n'appartiennent pas à l'essence du catholicisme, et en at-

ténuant les horreurs commises par la Révolution, que M. Michelet arrive à cet excès de ce paradoxe de repousser, comme flétrissante pour la Terreur elle-même, toute comparaison avec l'Église du moyen âge. « L'histoire dira, s'écrie-t-il, que dans son moment le plus féroce, la Révolution craignit d'aggraver la mort, et qu'elle adoucit le supplice. » Puis il proteste plus loin contre ceux qui voudraient égaler les douze mille guillotinés de la Révolution aux innombrables victimes de l'Église du moyen âge, et il ajoute : « L'Église du moyen âge s'épuisa en inventions pour augmenter les souffrances, pour les rendre poignantes, pénétrantes, et elle pleura de ne pouvoir en faire endurer davantage. »

Voilà comment on écrivait l'histoire dans ces temps de fièvre qui précédaient de nouvelles révolutions. L'Église était traînée aux gémonies ; la Révolution réhabilitée même dans son moment le plus féroce, pour parler le langage de M. Michelet, et la mansuétude de la guillotine hautement proclamée en regard de l'inhumanité de l'Église, qui, suivant le même historien, raffinait sur les supplices et inventait des souffrances.

Cette apologie de la Révolution n'est pas moins contraire à la vérité historique que l'accusation articulée contre l'Église. M. Michelet parle de douze mille guillotinés ; le républicain Prudhomme, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir calomnié la République, a laissé six volumes de détails sur la Révolution; sur ces six volumes, il y en a deux consacrés à un dictionnaire, où chaque supplicié se trouve inscrit par ordre alphabétique avec ses nom, prénoms, qualité, jour et lieu de l'exécution, le nombre des personnes inscrites sur ce mémorial de la guillotine se monte à dix-huit mille six cent treize[1].

[1] Sept cent cinquante femmes nobles, quatorze cent soixante-sept femmes de

Ces dix-huit mille guillotinés ne représentent pas, dans toute son intégrité, l'actif homicide de cette époque. Il faut y ajouter, toujours suivant le républicain Prudhomme, huit mille quatre cents femmes mortes par suite de couches prématurées, trois cent quarante-huit femmes enceintes et en couches, quinze mille femmes tuées en Vendée, vingt-deux mille enfants tués dans la même province, neuf cent mille hommes exterminés dans l'Ouest? Est-ce tout? Non, ce n'est pas tout encore. Nous n'avons pas parlé des trente-deux mille victimes du proconsulat de Carrier à Nantes, et de trente et un mille Français massacrés par les ordres de Fouché et de Collot-d'Herbois à Lyon; nous avons passé sous silence les massacres de Versailles, des Carmes, de l'Abbaye, de la Glacière d'Avignon, les lanternés de Paris, les mitraillés de Toulon et de Marseille, après les siéges de ces deux villes, et les égorgés de la petite ville provençale de Bedoin, dont la population fut exterminée tout entière.

Voilà ce que l'histoire répond, et loin d'affirmer, comme le prétend M. Michelet, que « la Révolution, dans son moment le plus féroce, craignit d'aggraver la mort et qu'elle adoucit le supplice, » elle ajoute, au contraire, que la Révolution aggrava la mort, et qu'elle ne négligea rien pour rendre le supplice plus affreux [1].

laboureurs et d'artisans, trois cent cinquante religieuses, onze cent trente-cinq prêtres, treize mille six cent trente-trois hommes non nobles de divers états. Ce ne sont donc pas onze mille, mais plus de dix-huit mille guillotinés qu'il faut mettre au compte de la Révolution.

[1] Est-il besoin de rappeler les mariages républicains et les noyades de Carrier, les femmes hachées à coups de sabre par Lamberty, Fouquet et Robin, les cinq cents enfants des deux sexes, dont les plus âgés avaient quatorze ans, condamnés à être fusillés à Nantes? « Jamais spectacle ne fut plus attendrissant et plus effroyable, écrit le républicain Prudhomme; la petitesse de leur taille en met plusieurs à l'abri des coups de feu. Ils délient leurs liens et cherchent un refuge jusque dans les jambes de leurs bourreaux qu'ils embrassent. Rien ne fait impression

C'est en présence de pareils actes que M. Michelet déclinait toute comparaison entre l'Église et la Révolution, comme offensante pour la Révolution ! C'est en face de ces souvenirs qu'il ne craignait pas de définir la Révolution « l'avénement de la loi, la résurrection du droit et la réaction de la justice ! »

M. Michelet imite, dans l'histoire, les procédés de cette justice sommaire de la multitude qu'il est tout près d'admirer dans la rue ; il exécute une institution avec une formule, il met la grande loi du monde moderne hors la loi. Quand il a attribué au catholicisme des doctrines qui ne sont pas les siennes, et des principes qu'il réprouve, il déclare la cause entendue, et jette au clergé ces paroles dédaigneuses : « Sortez du temple, sortez. votre lampe est éteinte. » Il y a dix-huit siècles et demi que la lampe de l'Évangile est allumée, et ceux qui ont cessé de la voir ne l'ont pas plus éteinte que les aveuglés n'ont éteint le soleil.

L'historien de la Révolution française ne traite pas autrement la royauté que la religion.

Les considérants de la sentence qu'il prononce contre elle sont en quelque sorte fondés sur un jeu de mots ; il établit je ne sais quel rapprochement entre « la religion de la grâce et la royauté de la faveur ; » il montre le peuple

sur ces exterminateurs, ils les égorgent à leurs pieds. » Le girondin Riouffe complète ces détails : « N'ai-je pas vu, s'écrie-t-il avant le 9 thermidor, des femmes traînées à la mort, quoiqu'elles se fussent déclarées enceintes ? D'autres femmes sont mortes dans la charrette et on a guillotiné leur cadavre. Un aqueduc avait été creusé à la place Saint-Antoine. Disons-le, quelque horrible qu'il soit de le dire, tous les jours le sang humain se puisait par seaux, et quatre hommes étaient occupés, au moment de l'exécution, à les vider dans l'aqueduc. » Un dernier passage de Prudhomme sur la mission de Lebon dans les départements frontières du Nord, achève de caractériser cette époque : « La mission de Lebon, écrit ce républicain, peut être comparée à l'apparition de ces noires furies si redoutées dans les temps du paganisme. Dans les jours de fête, l'orchestre était placé à côté de l'échafaud... »

« essayant en vain de se sauver du Dieu arbitraire, dans les bras du roi juste; » loue le dix-huitième siècle « d'avoir aboli les dieux de chair dans l'État et dans la religion; » et déclare que la Révolution fut « l'avénement de la loi, la résurrection du droit, et la réaction de la justice, » en abolissant la royauté qu'il signale comme la clef de voûte des abus.

Les grands travaux de M. Guizot et les derniers travaux de M. Augustin Thierry font justice de ce roman haineux. Otez, en effet, la royauté de nos annales, vous en ôtez le symbole et l'instrument de l'unité, la pensée persévérante qui a composé peu à peu notre territoire, la politique à laquelle nous devons la marche des esprits vers le droit commun, la formation de notre langue nationale, l'unité de la justice, la destruction de la féodalité, et notre indépendance extérieure[1]; la royauté rallia tous les rayons; elle représente à la fois, dans l'histoire, la force d'assimilation et d'initiative de la société française.

Comment M. Michelet a-t-il donc pu écrire une phrase aussi malencontreuse? C'est que, par une de ces confusions qui troublent profondément le jugement, M. Michelet a vu la royauté tout entière dans les années qui s'écoulèrent depuis la vieillesse de Louis XIV jusqu'à Louis XVI. Ce n'est pas là l'état normal de la royauté, c'est un état exceptionnel, provi-

[1] C'est là, en particulier, le travail de la troisième race. Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Charles V, Charles VII, Louis XI, Henri IV, Louis XIII, par la main de Richelieu, Louis XIV, représentent tous cette politique. Sans l'influence des Capétiens, la France demeurait ce qu'elle était devenue sous les derniers Carlovingiens, une république féodale. Saint Louis domine les hauts barons par sa sainteté, et commence, par l'ascendant de ses vertus, à faire prévaloir la justice royale sur les justices seigneuriales. Philippe le Bel appelle le tiers état à la vie politique. Sans Charles V et sans Charles VII, la France devenait anglaise. Sans Louis XI, les ducs de Bourgogne et les féodaux la démembraient. Sans François I[er], Henri IV et Louis XIII, nous étions absorbés par l'Espagne, si puissante sous la maison d'Autriche.

soire, une espèce d'apothéose qui succéda à ses victoires sur les adversaires extérieurs de notre indépendance et sur les obstacles intérieurs qui s'opposaient à notre unité nationale, apothéose qui dura trop longtemps, et que la royauté, mieux conseillée, eût fait cesser plus tôt elle-même. A cette époque, il est vrai, des abus naquirent; mais, s'ils entourèrent la royauté, ils ne furent pas la royauté même, et jamais il ne sera permis de dire en France que la royauté fût un abus, sans donner un démenti à toute notre histoire.

Ce sentiment d'amour pour la royauté, que M. Michelet est obligé de constater, et dont il prétend que la Révolution, qu'il confond ici avec la France était animée, qu'était-ce donc au fond, sinon la conscience instinctive des services que la royauté avait rendus à la société française, et de ce qu'il y avait d'intime et de profond dans la communauté de leur existence et la solidarité de leurs intérêts? Ce sentiment, dont l'historien s'étonne, et qu'il semble considérer comme une de ces faiblesses de cœur qui existent sans que rien les motive, avait sa source dans la raison même de la France. C'était elle-même qu'elle aimait dans la royauté, car c'était le principe et le moyen de sa puissance, la condition de son unité et de son repos intérieurs, de son indépendance et de son action au dehors. Si la royauté résista si longtemps à l'orage révolutionnaire, ne l'attribuez qu'à ce caractère de nécessité nationale et sociale qu'elle portait en elle. Si, lorsque la royauté disparut, la société tout entière descendit dans le gouffre ouvert par cette grande chute, et si la France, fatiguée de tant d'agitations, finit par regarder le despotisme comme un port, on ne saurait encore l'attribuer qu'à une raison, c'est que la royauté qu'on avait détruite était nécessaire. Si elle n'avait été qu'un abus, la France ne l'aurait point aimée; elle n'aima, on le sait, ni la féodalité, ni la cour, ni

les priviléges. Si la royauté avait été un abus, sa destruction, loin de laisser un vide si profond dans l'ordre social, aurait au contraire produit le même effet que la démolition de ces masures qui, dans les villes anciennes, masquent la beauté des proportions des monuments qui apparaissent dans toute leur grandeur, quand ces rideaux jaloux viennent à disparaître.

Quand l'époque de 1789 s'ouvre, M. Michelet commet une nouvelle confusion. Cet enthousiasme si naturel d'une nation qui aspirait à retrouver sous les abus sa constitution naturelle ouverte aux progrès accomplis par l'esprit humain, et rapprochée par ces progrès de son idéal, il le confond avec l'esprit révolutionnaire ; pour lui tout se tient dans la Révolution. Les cahiers des états généraux, qui proclament la royauté et le catholicisme, en même temps que le droit des contribuables de concourir, par leurs représentants, au vote des subsides et des lois, ne font qu'un à ses yeux avec les attaques des factieux et des esprits irréligieux contre la royauté et la religion. En un mot, il ne distingue pas l'esprit de progrès et de réforme de l'esprit de révolution.

Cette confusion le conduit à la conclusion la plus singulière. Sait-on où il place l'autorité légitime de cette époque, autorité à laquelle il est criminel de résister et qui est à elle-même sa propre loi ? Ce n'est pas dans la royauté, il n'est pas besoin de le dire ; ce n'est pas même dans l'assemblée qui, en prenant le nom de Constituante, s'arrogea le droit de refondre la France dans le moule souverain de sa raison ; c'est dans cette force aveugle qui précipitait les esprits vers le changement, dans cette réaction violente contre les abus qui s'attaquait aux principes mêmes, dans cette ardeur d'innover qui, semblable à une fièvre violente, donnait le transport à la partie la plus ignorante de la population et la poussait à

tous les renversements et à tous les crimes, c'est dans la passion révolutionnaire.

M. Michelet a la faiblesse de ne pas aimer les hautes têtes. Mirabeau l'offusque avec ses allures de tribun grand seigneur, Barnave le gêne, Danton le choque, Robespierre lui ôte son soleil, Camille Desmoulins lui-même lui pèse. Ce sont presque des rois que ces puissants personnages politiques, et le nouvel historien n'aime pas les rois. Il ne faut que deux personnages à son drame, le peuple, qui n'est personne précisément parce qu'il est tout le monde, le peuple pour accomplir le drame, M. Michelet pour l'écrire. Ainsi cette passion révolutionnaire qui fit toutes les mauvaises journées de la Révolution, devient inviolable et sacrée. L'auteur, qui proclame dans son livre « le droit de l'instinct, de l'inspiration, contre la réflexion, » pour citer ses propres paroles, mesure son blâme et ses éloges à la résistance ou à l'obéissance de chaque personnage politique envers cette passion révolutionnaire. Quelque chose de plus, il s'inocule à lui-même cette fièvre éteinte depuis tant d'années, avec la génération qui en éprouva un accès si terrible.

C'est ici le cas d'exposer la méthode que M. Michelet a suivie pour écrire l'*Histoire de la Révolution française.* M. Thiers, alors dans l'inexpérience de la jeunesse, avait écrit l'histoire politique de cette époque au point de vue des illusions de son âge et de ses opinions; M. Mignet avait écrit l'histoire philosophique de cette Révolution au même point de vue. M. Michelet a entrepris d'écrire l'histoire mélodramatique de la Révolution française, en renversant toutes les idées reçues sur les conditions dans lesquelles doit se placer l'historien pour remplir sa mission.

Que fait ordinairement, en effet, l'homme qui veut juger sainement une époque? Il profite du bénéfice du temps,

qui a refroidi les passions, dissipé les préjugés, éclairé les ténèbres. M. Michelet a pris le contre-pied de ce système. Sa méthode à lui, c'est de se jeter à corps perdu dans les idées, dans les sentiments, dans les passions de l'époque dont il est l'historien. Celui qui, naguère, était converti par le moyen âge, est complétement séduit, dominé, fasciné par la Révolution française. Il a renoncé au bénéfice de son âge, qui l'a fait naître loin de ce temps, hors de ces passions ; il s'y jette, il s'y mêle, il a vécu dans ces années fiévreuses, il y vit encore, il épouse les défiances, les illusions, les terreurs vagues, les colères aveugles, les fureurs indicibles qui ont tourmenté cette génération et ont enfanté tant de fautes, de malheurs et de crimes. Il ramasse le bandeau des préjugés contemporains, il le replace fièrement sur ses yeux pour mieux se disposer à remplir sa tâche d'observateur clairvoyant ; que vous dirai-je ? il trempe son burin dans les flammes ardentes de l'incendie révolutionnaire et il crève les deux yeux à la Muse de l'histoire, au moment où elle va commencer à écrire.

Cela donne à son livre un caractère à la fois affligeant et curieux. On n'y trouve certainement pas la vérité historique, mais on y trouve une espèce de résurrection du drame révolutionnaire avec les passions, les idées, les préventions qui agitèrent, dans cette époque, le chœur de cette effroyable tragédie. L'impression qu'on ressent n'est pas sans analogie avec celle que durent ressentir nos devanciers, lorsque les fouilles d'Herculanum et de Pompeïa leur permirent de saisir l'antiquité dans le flagrant délit de ses mœurs et de ses vices, de la retrouver vivante au fond de ce tombeau de lave dans lequel le Vésuve l'avait ensevelie. Cette nouvelle histoire peut être considérée comme l'Herculanum ou le Pompeïa de la Révolution française. On y rencontre les préven-

tions furieuses, les soupçons cruels, les terreurs formidables, cette fièvre des idées et des sentiments qui amenèrent les premiers massacres de Paris, les sinistres exécutions de la lanterne, le meurtre de Berthier et de Foulon, la journée de la Bastille et le massacre du gouverneur, enfin, les journées des 5 et 6 octobre. On voit l'étincelle s'approcher des matières inflammables et allumer l'incendie que rien ne peut plus ensuite éteindre. M. Michelet ressemble à un Épiménide qui se serait endormi, à la fin de 1789, au milieu d'une émeute dont il faisait partie, et qui se réveillerait un demi-siècle plus tard, en achevant la calomnie commencée contre le roi, la reine, la royauté, la religion, toutes les institutions sociales, toutes les victimes de la Révolution.

Il parle de Louis XVI comme on en parlait dans les groupes qui commencèrent le rassemblement qui, marchant à Versailles, fit les journées des 5 et 6 octobre. C'est, suivant lui, un homme toujours endormi, qui traversa son règne sans se réveiller, et qui, dominé par la cour, prit part à toutes les conspirations contre le peuple, sans bien les comprendre. A l'occasion de sa proclamation du 20 juin, il l'appelle « le législateur idiot. » Il dit, ailleurs, qu'au fond « le peuple avait un faible pour ce gros homme qui n'était nullement méchant. » Vous le voyez, ce ne sont pas seulement les idées de la Révolution, c'est la langue injurieuse.

Il en est de même pour la reine. On retrouve dans l'histoire de M. Michelet les préventions aveugles, la crédulité implacable, qui conduisirent cette grande et infortunée princesse à l'échafaud. Il est sous le poids du même cauchemar que les calomnies du temps donnèrent à la portion la plus violente et la moins éclairée de la population parisienne. Il croit à l'existence d'une conjuration secrète, dont la reine est le chef, qui tient une armée étrangère toujours

prête à fondre sur Paris, qui échelonne les Croates, les Pandours, les Hongrois aux portes de la capitale, qui affame la population en accaparant les blés, afin de prendre les patriotes par la famine. Il ne veut pas même accorder à la reine cette beauté que tant de malheurs et d'épreuves attristèrent et assombrirent, mais sans pouvoir l'effacer. Il la montre « s'essayant à repousser la haine publique d'un regard ferme et méprisant, triste effort qui n'embellit pas, » et, dans ces portraits qui nous l'ont conservée si belle, son regard prévenu découvre une sécheresse et une laideur qui n'existent que pour lui.

On devine que, dans sa préoccupation, il craint la beauté de la reine, comme une arme contre-révolutionnaire, et qu'il cherche à la désarmer de ce regard plein de majesté qui inspirait l'enthousiasme et commandait le respect. Il semble aussi refuser le courage à cette digne fille de Marie-Thérèse. Quand, devant les émeutiers des 5 et 6 octobre, qui s'étaient montrés altérés de son sang, la reine se présente seule sur le balcon de Versailles pour satisfaire à cette clameur sinistre : « Point d'enfants ! » poussée par ceux qui craignaient que la présence du jeune Dauphin et de Madame Royale ne protégeât leur malheureuse mère, sait-on de qui l'historien loue l'intrépidité ? de M. de la Fayette, qui lui baisa la main.

Le voyage de Varennes, la journée du 20 juin, celle du 10 août, la prison du Temple, le testament de la Conciergerie et l'échafaud du 16 octobre ont d'avance répondu à ces attaques. Quant à Louis XVI, la Providence, il faut en convenir, n'avait pas donné à ce prince le génie qui prévoit et pourvoit, mais elle lui avait donné, avec une vertu au niveau de toutes les épreuves, une intelligence droite qui, dans les temps ordinaires, aurait fait de lui un bon roi. En veut-

on la preuve? Son esprit et son cœur ne furent calomniés que par ceux qui restèrent éloignés de lui. Les hommes de la Révolution qui furent à portée de le connaître ne purent lui refuser leur estime. Barnave, Dumouriez, Rolland, en firent successivement l'épreuve, et il fallut que ce dernier fût sans cesse excité par sa jeune femme, dont la mort courageuse a pu faire oublier mais n'a pas justifié la vie, pour résister à l'ascendant des vertus du roi. Tous ont rendu justice à son aptitude aux affaires, à sa droiture et à ses bonnes intentions, et M. Michelet lui-même convient « qu'il fut anti-Autrichien et anti-Anglais, quoique élève des jésuites, » car il faut que M. Michelet mette les jésuites partout, et qu'il fit deux grandes choses, la guerre d'Amérique et le port de Cherbourg.

Le malheur de Louis XVI fut le malheur de tous les hommes de ce temps : il ne jugea pas d'un coup d'œil d'ensemble son époque, et n'aperçut pas d'une manière précise et distincte quelle était en France, à la fin du dix-huitième siècle, la part légitime de la liberté et la part légitime de l'autorité. Il faut dire qu'on marchait dans les ténèbres. Au milieu du conflit des prétentions rivales, des ambitions qui s'érigeaient en droits, et des priviléges qui s'étaient habitués à exister, dans une société travaillée par les vices du règne de Louis XV, par les idées anglaises de Montesquieu et de Voltaire, les idées ultradémocratiques du *Contrat social* de Rousseau, et les idées de la république fédérative des États-Unis qu'avait rapportées la Fayette, il était bien difficile à un roi, dont l'éducation n'avait pas tourné l'intelligence vers ces questions, de découvrir par une force d'esprit, pour ainsi parler, divinatoire, le nœud du problème, c'est-à-dire l'étendue et la mesure de la réforme légitime qui devait empêcher la révolution, et de trouver au milieu d'esprits théo-

riques, infatués de leurs chimères, la force nécessaire pour aller jusqu'au but sans le dépasser.

Cette intuition manqua à Louis XVI. Si sa conduite politique ne présente pas toujours de la décision et de la suite, c'est parce qu'il n'eut pas la perception claire de ce qu'il fallait faire et de ce qu'il fallait éviter. Toutes les incertitudes de ses actions vinrent de l'incertitude qu'il eut dans les idées. On l'a accusé de manquer de caractère ; cette accusation nous semble injuste. Louis XVI ne manqua pas de caractère quand il eut la perception claire d'un devoir à remplir ; il eut une intrépidité calme dans les journées des 5 et 6 octobre et du 20 juin ; il fut admirable au Temple, ferme et digne devant la Convention, sublime sur l'échafaud du 21 janvier. Il manqua de résolution là où son esprit resta flottant entre plusieurs idées. Il résulta de cette incertitude d'esprit, reflétée dans des incertitudes de conduite, que les factieux eurent plus de facilité pour allumer la passion révolutionnaire avec laquelle ils exigèrent des concessions qui détruisaient l'autorité royale. Ils prirent l'initiative, et ne la laissèrent plus échapper.

Alors toute la conduite de Louis XVI fut tiraillée entre deux tendances, le sentiment qu'il avait de la nécessité de l'autorité monarchique et le sentiment qu'il avait de la nécessité où il était de marcher avec les idées de liberté. On voit ce bon et malheureux prince se consumer en efforts surhumains pour travailler au bonheur de la France, dans une situation mauvaise, où il avait la responsabilité sans avoir la puissance.

En jugeant ainsi la situation de Louis XVI, nous ne faisons que reproduire le jugement qu'il a porté lui-même sur cette situation dans son testament : « Je recommande à mon fils, dit-il, s'il avait le malheur de devenir roi, de songer qu'il ne

peut faire le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les lois; mais, en même temps, qu'un roi ne peut les faire respecter et faire le bien qui est dans son cœur qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement, étant lié dans ses opérations et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile. »

Là est la vérité tout entière. L'autorité est un principe encore plus nécessaire aux peuples que la liberté ; l'expérience l'avait appris à cet excellent prince désarmé par la passion révolutionnaire, et, des hauteurs de sa captivité, il jugeait son règne comme le jugera l'histoire. Il commit deux confusions qui armèrent ses ennemis : dans les commencements, il confondit avec le droit monarchique la division de la France en trois ordres qui n'y était pas nécessairement liée ; plus tard, il consentit à accepter les prétentions de la passion révolutionnaire comme les besoins réels de l'esprit de liberté, et il ne défendit pas son autorité légitime avec assez de fermeté. Telles furent les fautes politiques de Louis XVI.

L'accuser « de stupidité et de restrictions mentales, » comme M. Michelet, c'est le calomnier. Écrire de lui : « Son crime qui le mena à la mort, ce fut l'appel aux étrangers, » c'est élever l'appréciation passionnée des pamphlets du temps jusqu'à la dignité des arrêts de l'histoire. Toujours Louis XVI refusa de se réfugier à l'étranger, jamais il n'eut la pensée de livrer la France aux armées européennes. Il faut pousser la préoccupation jusqu'au point où l'a poussée M. Michelet, pour lui faire un crime d'avoir cherché, en quelques circonstances, à résister à la Révolution : c'était plus que son droit, c'était son devoir. C'est se moquer du bon sens public que de présenter le roi de France, celui qui personnifiait en lui le principe monarchique consacré en France par tant de

siècles, comme conspirant contre la légitimité de la République, que les girondins et les montagnards voulaient faire naître, et contre le droit divin des passions que déchaînaient les factieux.

M. Michelet a osé dire en parlant de Louis XVI : « Cette larme, que Carnot versa en signant son arrêt, elle lui reste dans l'histoire. » M. Michelet s'est trompé. La sainte mémoire de Louis XVI n'a que faire des larmes de ses juges, et ceux-ci ont besoin, devant le tribunal de Dieu, du pardon et des prières de cette victime clémente, qui ne les leur a pas refusés. La postérité n'aura qu'une voix sur cet excellent prince, qui fut toujours guidé par l'amour du bien, qui aima son peuple, et qui crut à son peuple jusque sur l'échafaud, et que ses ennemis purent envoyer au supplice, mais sans réussir à exciter dans son cœur un sentiment de haine.

Ainsi M. Michelet, qui n'a pu attaquer le catholicisme qu'en méconnaissant son origine, sa nature, ses principes et son but, n'a pu attaquer le principe monarchique qu'en jugeant la royauté française par l'exception, au lieu de la juger par la règle, et en fermant les yeux aux lumières qui jaillissent de toute la suite de notre histoire, et que les travaux de MM. Guizot et Augustin Thierry devaient faire briller à tous les yeux, comme il n'a pu justifier la Révolution et condamner Louis XVI, qu'en se plaçant sous l'influence de la passion et de la prévention révolutionnaire, au lieu de se placer dans les conditions de l'impartialité historique. Son livre n'est donc pas un jugement, c'est un plaidoyer rétroactif, publié devant les passions de son temps, en faveur d'une cause perdue devant le tribunal de la conscience du genre humain.

IV

M. LOUIS BLANC : HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE; SA THÉORIE.

Presque au même instant où M. de Lamartine faisait paraître ses *Girondins*, et M. Michelet le premier volume de son *Histoire de la Révolution française*, M. Louis Blanc consacrait un ouvrage au même sujet, sinon précisément avec les mêmes idées, au moins pour atteindre le même but. Dans la simultanéité de ces trois publications, il y avait un symptôme. Évidemment dans l'école démocratique on sentait se lever la brise qui annonce les événements.

Quoique M. Louis Blanc n'ait écrit que sur l'histoire moderne, son système historique résulte d'une conception générale du mouvement de nos idées et de nos destinées nationales. Il est donc dominé, dans tous ses écrits, par la théorie qu'il a adoptée sur l'histoire de France. Dès lors, pour le faire connaître comme historien et comme écrivain, pour le faire comprendre comme économiste et comme politiqne, il devient nécessaire d'exposer sa théorie. Mais nous donnerons d'abord sur l'homme quelques détails empruntés à nos souvenirs personnels.

Il y a un peu moins de quinze ans[1], nous assistions à une réunion de députés et de journalistes qui avaient été convoqués chez M. Laffitte à l'occasion des affaires d'Orient. Toutes les nuances de l'opposition du parlement et de la presse

[1] En 1840.

s'y trouvaient représentées. M. Dupont (de l'Eure), M. Odilon Barrot, M. de Lamartine, M. de Genoude, M. Thomas, du *National*, M. de Lesseps, du *Commerce*, M. Laurentie, de la *Quotidienne*, M. Walsh, de la *Mode*, M. Lubis, de la *France*, M. Isambert, M. Cordier, M. Chambolle, du *Siècle*, M. Mauguin, y étaient venus des provinces les plus diverses de la politique. L'objet de la réunion était de chercher pour l'opposition un terrain commun dans cette question d'Orient qui n'était ni révolutionnaire, ni monarchique, disait-on alors, mais purement nationale. Pendant que notre petit congrès prenait séance, je remarquai avec une certaine surprise un adolescent, j'allais dire un enfant, assis non loin du célèbre banquier. Sa figure imberbe et rosée, sa taille exiguë, annonçaient de treize à quatorze ans. Je trouvais un peu singulière l'idée que M. Laffitte avait eue, — c'était du moins l'explication la plus naturelle qui s'offrit à mon esprit, — de faire asseoir parmi nous son petit-fils, afin que nous lui fissions la classe politique. Sans doute ce petit garçon était un joli enfant, à l'œil vif et intelligent ; mais qu'avait-il à faire avec l'avenir de la vice-royauté de Méhémet-Ali, le traité des détroits et la décadence de l'empire ottoman ? Pendant que j'étais préoccupé de cette pensée, la discussion s'éleva. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis le petit corps se dresser tout à coup sur ses pieds, et, la tête droite, le front assuré, commencer un discours d'une voix dont le timbre un peu métallique ne manquait pas de charme. Je n'en croyais ni mes oreilles, ni mes yeux, et je me penchai vers mon voisin pour lui demander le nom de l'orateur. C'est ainsi que m'apparut pour la première fois M. Louis Blanc.

Depuis, je le rencontrai souvent à l'occasion des travaux communs aux hommes de presse, et de ses livres. Quelque-

fois la conversation s'engagea entre nous, c'est-à-dire la discussion, car nos points de vue étaient si opposés, que nous ne pouvions guère nous entendre. Je reconnus en lui un esprit distingué, mais systématique, absolu, fermé et muré contre toutes les idées qui n'étaient pas les siennes. Quand il discutait, l'expression qui régnait dans sa physionomie était celle d'une douceur dédaigneuse. Il a sur les lèvres un peu de ce miel que l'antiquité mettait sur les lèvres du poëte et de l'orateur ; mais ce miel est tempéré par le sel d'une épigramme endormie. On découvre, avec un peu d'attention, que, pendant qu'on lui parle, il se sourit à lui-même, et il a toujours un peu l'air d'écouter les objections du simple bon sens comme le professeur écoute, du haut de sa chaire magistrale, les naïves difficultés soulevées par les écoliers. Ce qu'il y avait de plus clair dans ses théories, c'était un penchant décidé pour la dictature. Une omnipotence élue par tous et maîtresse des libertés de chacun, tel était son idéal de gouvernement. Cette tendance de l'école ultra-démocratique est remarquable. Tandis que l'école du rationalisme monarchique tendait à entourer le pouvoir d'institutions destinées à donner aux libertés publiques et privées des garanties, l'école ultradémocratique aspirait à rétablir le pouvoir absolu dans des conditions nouvelles, en épuisant la liberté de tous et celle de chacun dans le droit d'élire ce pouvoir absolu.

Il y a d'abord et avant tout, dans la théorie historique de M. Louis Blanc, une erreur fatale qui la vicie tout entière. C'est la séparation arbitraire qu'il prétend établir entre le principe d'autorité qu'il personnifie dans le catholicisme et le principe de fraternité qu'il lui refuse. La fraternité des hommes, c'est l'Évangile même, elle est l'âme et la morale du catholicisme, parce qu'elle est fondée sur

ses dogmes. Tous les hommes naissant d'un même père, sauvés par le sang du même Dieu, destinés à une même immortalité, après avoir accompli le même précepte : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes; » si la fraternité n'est pas là, où est-elle donc? Descend-on des principes dans les faits, on trouve la pratique catholique conforme à la théorie catholique. Le chef même du catholicisme, le vicaire de Jésus-Christ, en qui se personnifie ce principe d'autorité dont M. Louis Blanc veut faire le principe exclusif de la religion, quel titre se donne-t-il? il s'appelle le serviteur de ses frères. La fraternité, elle est partout dans le catholicisme, dans les sacrements, le baptême, la pénitence, l'extrême-onction et surtout dans le plus auguste de tous les sacrements, dans la communion, qui, en élevant les hommes vers Dieu, les rapproche dans une fraternité dont le signe descend du ciel.

M. Louis Blanc objecte à cela que les prêtres catholiques, « en se réservant le privilége de communier sous les deux espèces, se séparaient du reste des fidèles, qu'ils appelaient Dieu lui-même en témoignage de la légitimité des castes, et qu'ils brisaient l'égalité sociale dans sa forme la plus élevée, la forme religieuse, » et il ajoute : « Nous la retrouverons à la fin du dix-huitième siècle, cette question libératrice et inévitable, occupant les esprits, dominant les âmes; seulement sa formule théologique aura fait place à sa formule politique, et ce que nous verrons en sortir, ce sera le second acte de la Révolution française. »

Cette allégation et ce rapprochement contiennent un paradoxe dont l'étrangeté prouve, mieux que tous les raisonnements, dans quels sophismes l'esprit de système peut entraîner une intelligence naturellement lucide. Pour que les prêtres se séparassent du reste des fidèles, en conservant

l'habitude de communier sous les deux espèces, et qu'ils créassent à leur profit ce qu'on pourrait appeler, dans les idées de M. Louis Blanc, l'aristocratie de la communion, il faudrait admettre que le corps de Jésus-Christ n'est pas tout entier sous les deux espèces, et que les prêtres reçoivent ainsi quelque chose de plus que les simples fidèles, or l'Église a toujours formellement enseigné le contraire. Elle a anathématisé, comme une hérésie, l'opinion de ceux qui ont entrepris de soutenir, contre sa décision, que les simples fidèles, pour ne communier que sous une des espèces sacramentelles, ne recevaient pas Jésus-Christ tout entier [1].

On voit ce que devient, devant la simple exactitude du récit historique, l'argument que M. Louis Blanc a cru pouvoir tirer de la communion des prêtres sous les deux espèces, à l'exclusion des laïcs, pour refuser l'esprit de fraternité au catholicisme. Nous n'insisterons pas sur la similitude qu'il a prétendu établir entre ce qu'il appelle l'égalité théologique, représentée par la communion sous les deux espèces, et l'égalité politique, défendue par les personnages

[1] On sait en outre que ce fut un inconvénient matériel qui fit supprimer pour les fidèles la communion sous les deux espèces. Il était difficile que, lorsque le calice était approché des lèvres de tant de personnes, quelques gouttes du vin consacré ne vinssent point à tomber. C'est pour obvier à ce danger qu'on avait imaginé de fabriquer des syphons dont une des extrémités plongeait dans le calice, tandis que l'autre extrémité était approchée des lèvres du communiant. Comme cet expédient ne faisait que diminuer le nombre des accidents, sans les prévenir complétement, l'Église finit par se résoudre à restreindre la communion des fidèles à l'espèce du pain. Elle conserva néanmoins la communion des deux espèces aux prêtres, parce que sur l'autel toutes les précautions nécessaires pouvaient être prises, et en commémoration de l'institution de la Cène, car il entre dans l'esprit du catholicisme de conserver avec un pieux respect les traditions et les usages consacrés par leur vénérable antiquité. On trouve les détails historiques les plus complets, les explications les plus satisfaisantes sur cette question, dans un ouvrage de monseigneur le cardinal Wiseman. *Lectures on holy Week*, p. 124. (Londres, 1839.)

du second acte de la Révolution française. Ce sont là de ces aberrations qui n'ont besoin que d'être signalées.

La meilleure preuve que l'esprit de fraternité, dont M. Louis Blanc veut faire garder le dépôt exclusif par les sectes qui se sont séparées de l'orthodoxie, n'a pas cessé de vivre dans le sein du catholicisme, c'est que le catholicisme n'a pas cessé d'enfanter des œuvres de fraternité. Qu'est-ce donc que l'abolition de l'esclavage dans la plus grande partie de l'univers? Qu'est-ce que ce grand labeur des croisades qui remplit plusieurs siècles, et qui eut pour double but la délivrance des Saints-Lieux et l'affranchissement de ces frères captifs dont la douloureuse situation excitait en Europe une tristesse et une indignation universelle? Qu'est-ce que l'œuvre des missions qui, depuis la fondation du christianisme jusqu'à nos jours, n'a pas cessé d'envoyer des légions de conquérants pacifiques, qui vont sauver des âmes au prix de tout leur sang versé, et de fatigues et de tourments sans nombre? Qu'est-ce donc que cette multitude innombrable de fondations pour les pauvres, pour les pécheurs, pour les pèlerins, pour les captifs, pour les affligés, pour les enfants, pour les malades, défendus, secourus, relevés, rachetés, comme des frères, avec ce sentiment de tendresse ineffable qui respire dans ces belles paroles du règlement de l'ancien Hôtel-Dieu de Paris : « Les pauvres doivent être traités ici comme les maîtres de la maison? » Qu'est-ce donc que cette intervention miséricordieuse et bienfaisante qui, au moyen âge, proclama la trêve de Dieu entre tous les hommes pendant la durée des jours de la semaine qui correspondent à ceux où Jésus-Christ souffrit et mourut pour les sauver, après leur avoir recommandé de s'aimer? Certes, ce sont là les œuvres du principe de la fraternité. Ce principe est partout dans le catholicisme, il est le catholicisme même.

M. Louis Blanc, qui en cherche laborieusement la trace dans les efforts des sectaires, dans les tendances de quelques politiques comme L'Hôpital, de quelques philosophes comme la Boétie, ne pourrait pas ouvrir les écrits des Pères, ceux des Docteurs qui les suivirent, puis, en continuant ce travail à travers les siècles, les sermons des orateurs sacrés, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours, sans y trouver la théorie complète de la fraternité humaine.

Seulement, et ce qui est à ses yeux un sujet de blâme est, au sens des esprits sages, un sujet de louange, le catholicisme, à la différence des sectes dont parle M. Louis Blanc, n'établit point violemment dans les lois cette fraternité qu'il porte dans ses principes ; il ne crie pas : « La fraternité ou la mort ! » A son avénement, il se trouve en Europe en présence de la corruption romaine et de la brutalité barbare ; il tempère, il adoucit, il épure la législation ; il rapproche les races, il rapproche les classes, il travaille à changer les hommes, au lieu de les supposer changés et de vouloir inaugurer, par la violence, une législation que les mœurs ne peuvent porter. La fraternité, il en donne un modèle admirable dans ces communautés religieuses, où il n'y a que des frères et des sœurs, vivant de la même vie, mettant tout en commun, gouvernés la plupart du temps par une autorité que le principe de l'élection a fait sortir de leur sein, en ne consultant que la supériorité des lumières et celle des vertus. Mais il sait que l'on mettrait en vain la fraternité dans les lois lorsqu'elle n'est pas dans les cœurs. Il offre la fraternité au monde, il fait de la fraternité une prescription religieuse et morale ; il n'en fait pas une loi politique. L'autorité morale et religieuse ne va pas jusque-là, et d'ailleurs, cette loi, si elle avait été faite, n'aurait point été obéie par des hommes

qui n'auraient pas été intérieurement animés du sentiment évangélique de la fraternité.

M. Louis Blanc, pour justifier le procès intenté au catholicisme, adopte une méthode bien peu conforme à la raison et à l'équité : il confronte la société moderne avec l'idéal évangélique, et il demande compte au catholicisme de la distance qui existe entre la réalité et l'idéal. C'est lui demander compte de l'imperfection humaine, de la diminution ou de la disparition de la foi, des vices que le catholicisme combat, mais qu'il ne réussit pas complétement à vaincre, parce qu'ils sont inhérents à notre nature déchue ; des abus qu'il a diminués, mais qu'il n'a pas fait complétement disparaître, parce qu'ils ont leur racine dans des passions et des intérêts qui résistent à la morale évangélique. Oui, cela est vrai, malgré l'influence du catholicisme, il y a encore des abus debout ; les lois, quoique adoucies et purifiées par le souffle civilisateur de la religion, sont souvent défectueuses. Dans le sein du catholicisme même, on a vu des hommes agir au rebours des maximes du catholicisme. Mais que prouvent ces faits ? Ils prouvent seulement que, si le catholicisme est parfait, les sociétés humaines qui se sont formées à sa lumière sont imparfaites. Qu'y a-t-il là qui puisse surprendre et comment l'auteur n'a-t-il pas vu que c'était à l'imperfection humaine qu'il fallait attribuer cet état de choses et non à la perfection catholique ?

Autant vaudrait demander compte à la religion des fautes que l'entraînement des passions ou le défaut de lumière fait commettre à des hommes qui font profession d'être chrétiens. Pour être juste, au lieu de rendre le catholicisme responsable de la distance qui existe entre la perfection évangélique et l'imperfection des sociétés humaines, il faudrait poser autrement le problème et mesurer les progrès qu'a faits

le monde depuis et par l'établissement du catholicisme jusqu'à nos jours. La mesure des services rendus par le catholicisme, elle est dans la distance qui sépare les sociétés modernes des sociétés antiques. Que serait devenu le monde si la religion du Christ n'avait point fait son avénement? Quels immenses progrès, quelles améliorations admirables n'a-t-on pas vu se réaliser dans le droit des gens, dans le droit social, politique, civil, criminel, dans l'État, dans la famille, dans les mœurs, dans la condition humaine, en un mot? Voilà la véritable question. En effet, avant de demander compte au catholicisme de ce qu'il n'a pu faire, il faudrait lui rendre grâce de ce qu'il a fait.

Ainsi la théorie historique de M. Louis Blanc est appuyée sur une erreur de fait. Cette trinité de principes séparés qu'il suppose n'existe pas. Le catholicisme porte, dans son sein fécond, le principe de fraternité comme celui de l'autorité, et si, à certaines époques, l'égoïsme et la corruption du cœur ont suspendu l'action du premier, comme les révoltes de l'orgueil et les ténèbres d'une fausse science ont attaqué le second, on ne peut en conclure qu'une chose, c'est que la liberté humaine a l'éclatant et dangereux privilége de paralyser les bienfaits de Dieu envers l'humanité, ce qui est le dernier degré de la grandeur de l'homme, mais ce qui explique aussi la grandeur des châtiments auxquels il s'expose par la grandeur du crime qu'il commet.

On ne saurait examiner dans leurs détails les idées à l'aide desquelles M. Louis Blanc explique le mouvement qui, dominant toute notre histoire, aboutit à la Révolution française ; on ne peut qu'en indiquer l'ensemble. Le principe de la fraternité posé par Jean Huss disparaît, selon lui, pendant la lutte de l'individualisme protestant contre l'autorité catholique; il subit une éclipse de plusieurs centaines d'an-

nées ; quelques voix isolées le proclamèrent seules, de siècle en siècle, comme pour interrompre la prescription. L'esprit de système est si fort chez l'auteur, qu'il lui arrive quelquefois de signaler deux faits historiques entièrement contradictoires, comme menant également au triomphe de ce principe. Ainsi, il dit de la Ligue : « Qu'en partant de la souveraineté du pape, elle aboutissait à la souveraineté du peuple, parce qu'elle proclamait que les rois étaient soumis, comme le moindre de leurs sujets, à une règle religieuse qui servait de limite, de tempérament et de condition à leur pouvoir ; » ce qui ne l'empêche pas d'affirmer, dans la suite de son ouvrage, que la déclaration de 1682, qui niait la souveraineté du pape sur le temporel des rois, « menait droit à la souveraineté du peuple, parce que, comme il faut toujours qu'il y ait un contrôle, en l'enlevant au pape, elle ne faisait que la transférer au parlement d'abord, puis à la multitude. » Ce à quoi l'auteur ajoute que « le second article de la déclaration, qui attribuait la supériorité aux conciles sur le pape, conduisait inévitablement à la supériorité des assemblées sur les rois. »

Ainsi, la Ligue allait à la souveraineté du peuple en proclamant la souveraineté du pape sur le temporel, et l'assemblée de 1682 n'y allait pas moins en la niant. Voilà bien l'esprit de système ! Tout lui est bon, et tout argument vient à l'appui de sa thèse, le pour et le contre, l'affirmation comme la négation.

Une erreur bien plus importante a été commise par M. Louis Blanc, au sujet de la part que prit la royauté à ce grand travail de notre histoire qui fonda l'unité française, et elle tient aux idées systématiques de l'historien. Pour bien saisir l'origine de cette erreur, il faut se rappeler que, dans son histoire de *Dix ans de règne*, l'auteur a été conduit à

prendre tous les événements contemporains comme les résultats d'une lutte engagée entre la bourgeoisie et la démocratie. M. Louis Blanc donne une force rétrospective à cette opinion qui est passée dans son esprit à l'état d'habitude. Il pose en principe que la lutte de la bourgeoisie et de la féodalité a rempli toute la période qui précède l'histoire contemporaine, et il conteste à la royauté la haute et souveraine influence qu'elle eut sur les esprits et sur les faits. Avant de la contester, il est vrai, il l'admet, car il dit en propres termes: « Le principe féodal fut vaincu directement, non pas seulement par le principe monarchique, comme on l'a tant dit, mais par le principe communal; » ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, dans la suite de son livre, quand il est un peu éloigné du tableau de cette révolution politique, « que l'établissement de l'unité administrative fut l'œuvre de la bourgeoisie agissant par les communes, et que l'établissement de l'unité nationale fut l'œuvre de la bourgeoisie agissant par les états généraux. »

Voilà l'action de la royauté qui, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XIV, ne cessa de grandir, rayée d'un trait de plume de notre histoire par M. Louis Blanc comme par M. Michelet. Les rois offusquant les idées et gênant le système de l'auteur, il prend le parti de les supprimer dans le passé comme dans le présent; il républicanise l'histoire.

Les faits, aussi entêtés que les chiffres, ont beau nous montrer la royauté prenant toujours l'initiative et donnant partout l'impulsion au mouvement d'unité administrative et nationale, les faits ont tort. Le bon sens même a beau indiquer que les communes, qui étaient préoccupées, chacune en son particulier, de son intérêt propre, n'avaient pas en elles la puissance de créer l'unité administrative, et que, sans la royauté qui, par sa position centrale et la généralité des in-

térêts qu'elle représentait et des attributions qu'elle exerçait, était appelée à établir cette unité, jamais elle n'eût été instituée, le bon sens aura tort comme les faits. L'unité administrative n'aura pas été créée au centre par une institution centrale, mais sur tous les points de la circonférence par des institutions purement locales.

Quant à l'unité nationale, c'est en vain que l'on objecte à M. Louis Blanc que, pour nier la large part qu'eut la royauté à la fondation de cette unité, il est obligé de l'attribuer tout entière aux états généraux, dont il dit lui-même « que leur importance en fait a été petite jusqu'en 1789, » ce qui contredit l'œuvre immense de la fondation de l'unité nationale qu'il leur attribue. En vain ajouterait-on que, malgré leur importance et leurs services, les états généraux furent convoqués à des intervalles trop éloignés pour qu'on puisse leur attribuer l'honneur de cette politique traditionnelle de tous les rois de France qui ne cessèrent point de marcher à l'établissement de l'unité nationale, la sentence de l'historien démocratique est sans appel, il ne réfute point les travaux de la science moderne sur cette question, mais il les rejette.

Il faut qu'il les rejette. Décidé à fermer l'avenir à la royauté française, il devait la rapetisser dans le passé. Puisqu'elle n'a point de place marquée dans le développement de nos destinées nationales, il faut, coûte que coûte, qu'elle n'ait pas rempli un grand rôle dans les prémisses de ces destinées. Le contraire serait d'un mauvais exemple. Du moment que la question politique ne saurait être posée qu'entre l'oligarchie de la bourgeoisie représentant l'individualisme, et la république des classes populaires représentant la fraternité, il importe de démontrer que la bourgeoisie fut tout dans le passé, que les rois de la troisième race furent ses créatures, Henri IV et Richelieu ses lieutenants, Louis XIV

son protégé, les états généraux ses états particuliers. Il ne s'agit pas de savoir si cela est, il faut que cela soit. Où en serait-on si la royauté, au lieu de jouer ce rôle partiel et subalterne, avait joué un rôle important et d'intérêt général, si elle avait rempli une mission nationale, si l'on pouvait dire, en faisant la réserve des fautes et des vices des hommes, que son action a été bienfaisante, non pour telle ou telle classe, mais pour l'universalité de la nation française; si on pouvait insinuer, comme l'a fait M. Guizot, qu'elle forma laborieusement le territoire que nous habitons, et que nous lui devons le bienfait d'un pouvoir commun, d'une politique commune, d'une justice commune, d'une administration commune, d'une langue commune; si enfin on pouvait croire que les états généraux furent la représentation de la France telle qu'elle était alors constituée, et non la représentation exclusive de la bourgeoisie?

Alors tout le système de M. Louis Blanc croulerait par sa base. On aurait le droit de l'accuser de n'avoir pas été moins injuste envers la royauté, à laquelle il a refusé la nationalité, qu'envers le catholicisme, auquel il a refusé la fraternité. On dirait qu'il a méconnu les deux grands agents de la formation de la société française, qui a été, depuis son origine, une société catholique et monarchique; de sorte que, lorsqu'on lui ôte ces deux bases de son existence, elle demeure comme posée en l'air. Il se trouverait même des gens pour affirmer que la fraternité des hommes, séparée des croyances religieuses qui motivent cette fraternité, est un effet sans cause, c'est-à-dire une utopie que les ambitieux et les rêveurs politiques ont pu adopter pour drapeau, mais qui est restée et qui devait rester frappée de stérilité comme toutes les utopies. D'inductions en inductions, on arriverait à conclure que, pour reprendre le travail d'initiation qui a fait entrer la bour-

geoisie dans la vie politique et pour l'étendre, il faut l'intervention d'une puissance impartiale qui ne soit par essence ni aristocratique, car elle tendrait à faire prévaloir les intérêts des classes supérieures, ni bourgeoise, car elle voudrait tout donner à la bourgeoisie ; ni populaire, car elle tendrait à faire déborder partout l'omnipotence de la multitude ; mais nationale, et par conséquent capable d'aider et de présider à la grande transaction de tous les intérêts. Une fois dans cette voie, on ne s'arrêterait plus, et l'on referait l'histoire de la Révolution française d'une manière peu conforme aux vues de M. Louis Blanc.

M. Louis Blanc a donc eu raison de rompre tout d'abord en visière avec des idées qui devaient le conduire où il ne voulait pas aller. Qui veut rejeter la conclusion doit rejeter les prémisses. Aussi rien ne l'a arrêté, rien ne lui a coûté, il a bravement fait les choses. Comme le présent est un arbre qui a sa racine dans le passé, il n'a reculé devant aucune hardiesse quand il s'est agi de renouer, avec le passé de la France, l'avenir qu'il lui destine. C'est ainsi qu'en généalogiste intrépide, il assigne pour premier aïeul au mouvement national de nos destinées Jean Huss, qui comparut devant le concile de Constance ; puis, après lui, les sectaires qui combattirent l'empereur Wenceslas, sous Jean Ziska et Nicolas de Hussinets, dans les premières années du quinzième siècle ; puis, en descendant le cours des âges, les frères Moraves, qui, au seizième siècle, parurent en Bohême. A mesure qu'il avance on éprouve le vertige, comme en suivant de l'œil un homme qui, tombant des tours de Notre-Dame, se raccrocherait à toutes les saillies qu'il rencontrerait sous sa main. L'auteur renoue, comme il peut, cette chaîne à chaque instant rompue, en saisissant, au passage, quelque écrivain solitaire ou quelque philosophe exceptionnel. Il

s'empare des plus mauvais jours de la société française, signale les troubles populaires de Paris pendant la captivité du roi Jean, avec le prévôt Marcel, dont il fait un grand homme mal jugé et le précurseur méconnu de Robespierre; préconise les violences des Seize pendant la Ligue et les transforme également en aïeux de la fraternité moderne, et exalte, au même titre, les émeutiers qui voulaient pousser les troubles de la Fronde à l'extrême. Ce sont ces sanglantes exceptions de notre histoire qui, selon lui, doivent en dominer la suite. C'est le *Contrat social* de Jean-Jacques, ce livre matérialiste en contradiction formelle avec les principes développés par le même écrivain dans ses autres livres qui, selon M. Louis Blanc, doit être le code de ce monde de la fraternité, qu'il fait pourtant dériver du christianisme par les hérésies qui précédèrent le protestantisme de Luther.

Telle est la route par laquelle l'historien arrive à la seconde époque de la Révolution française et à l'école dont Robespierre est le chef. La première époque, en effet, ne le satisfait pas; elle est dominée par la philosophie de Voltaire, qui, selon lui, n'aimait pas assez le peuple et ne haïssait pas assez les rois, à tel point que M. Louis Blanc, après avoir énoncé contre lui plusieurs autres griefs, lui refuse avec sévérité une place parmi les régicides de 93, et déclare que l'on a le droit de supposer que Voltaire aurait eu le tort de s'opposer à la condamnation de Louis XVI. Voltaire, la Constituante, Mirabeau et le mouvement d'idées de 89 sont donc condamnés par le nouvel historien de la Révolution française, comme dérivant du protestantisme et aboutissant à l'individualisme. Il n'y eut de beau et de véritablement grand, selon lui, que le mouvement de 93 qui, dérivant du spiritualisme chrétien par le *Contrat social*, ce livre matéria-

liste de Rousseau, doit aboutir à la fraternité universelle.

Le chemin est rude, escarpé, difficile, on le voit ; mais qu'importe ? l'essentiel c'est d'échapper au catholicisme et à la royauté qui poursuivent M. Louis Blanc comme des fantômes importuns dans le passé de notre histoire ; il a franchi comme il a pu les obstacles.

Ici la théorie de M. Louis Blanc devient singulièrement ténébreuse : c'est un Sinaï avec des tonnerres sans éclairs. Qu'est-ce donc que ce système de fraternité politique, dont Robespierre, cet Octave incompris que la journée du 9 thermidor empêcha de devenir un Auguste, se fit l'apôtre ? Il est difficile de répondre à cette question, car on n'aperçoit plus les idées de l'auteur qu'à travers le crépuscule d'une phraséologie mystique. Il ne s'agit pas de comprendre, il faut adorer. Il loue les proscripteurs de la Révolution « d'avoir épuisé l'épouvante, épuisé la peine de mort et rendu la terreur impossible par son excès même, » et reproche à notre époque « d'avoir souffert avec une ingrate pusillanimité qu'on voilât leurs statues au nom de la mansuétude de mœurs que nous leur devons. »

Ne dites point que ce sont là des phrases oratoires qui n'ont point de sens, que l'épouvante est immortelle comme la vengeance et la colère, et que les hommes dont parle l'auteur furent au moment d'épuiser la vie de la France, sans avoir pour cela épuisé la mort. N'écoutez point la voix du bon sens qui vous crie que, quant à la mansuétude de mœurs, nous ne la leur devons que comme les enfants des Spartiates devaient leur sobriété au dégoût que leur inspirait le spectacle de l'ivresse des ilotes. Or les Spartiates n'élevaient pas, que nous sachions, des statues aux débauches de leurs esclaves, pour se montrer reconnaissants de la sobriété de leurs enfants. Ce qu'ils ne faisaient pas pour l'ivresse du vin,

pourquoi le ferions-nous pour l'ivresse du sang? Oui, c'est bien ce que le bon sens vous crie; mais il ne s'agit pas d'écouter le bon sens, il s'agit de républicaniser à tout prix notre histoire. Si vous écoutiez le bon sens, vous seriez exposé à faire crouler toute la théorie historique de M. Louis Blanc.

Plus loin il loue la Convention, qu'il appelle le sénat de la Révolution, « d'avoir travaillé, par des lois d'une sagesse auguste, aux fraternelles destinées des peuples. » Il montre les conventionnels « maîtres de la vie d'un roi qu'ils pouvaient dégrader en lui faisant grâce, le frappant, pour que reculer leur devienne impossible. » Puis il ajoute : « Ce qui plane sur cet empire du désordre, c'est la pensée. Deux hommes dont le cœur fut uni par le fanatisme de l'intelligence, un logicien sombre et un philosophe réglé dans sa vie, voilà ceux qui commandent. Par un dévouement sans exemple et sans égal, ils ont mis au nombre de leurs sacrifices leurs noms voués, s'il le faut, à une infamie éternelle. Insensibles à la peur, supérieurs aux remords, qu'invoquent-ils pour s'absoudre? Leur foi, leur politique profonde, et cette loi de la nature qui veut que l'homme pleure en naissant. Mais, sur le point d'apaiser la Révolution pour la conduire, ils tombent vaincus, sanglants et insultés! Ils tombent, et ils emportent cette gloire, cette douleur que leur mort ajourne l'affranchissement de la terre. »

Voilà la théorie complète de M. Louis Blanc sur le mouvement général de nos destinées. Soyons justes et rendons à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ce système d'idées. Il y a longtemps que nous l'avons trouvé sur notre chemin; mais cette fois, faut-il l'avouer, ce n'était pas dans une histoire, c'était un roman. M. Alexandre Dumas a jeté dans une nouvelle pu-

bliée vers 1830, sous le pseudonyme d'Antony, les idées que M. Louis Blanc a prises pour point de départ de son histoire de la Révolution française. « Auquel d'entre nous, écrivait-il [1], n'a-t-il pas fallu sa force d'homme de vingt-cinq ans pour envisager en face les hommes de notre Révolution ? Mais enfin nous nous sommes habitués à leur vue ; nous avons étudié le principe qui les faisait agir, et, involontairement, nous nous sommes rappelé ces paroles d'une autre époque : chacun d'eux n'est tombé que parce qu'il a voulu enrayer la charrette du bourreau qui avait sa besogne à faire ; ce ne sont pas eux qui ont dépassé la Révolution, c'est la Révolution qui les a dépassés. Ne nous plaignons pas cependant, les réhabilitations modernes se font vite, car le peuple écrit l'histoire pour le peuple. »

Quelques paragraphes plus loin, M. Alexandre Dumas met Robespierre en scène. Il le représente adressant à Marceau, à qui il vient d'accorder la liberté de Blanche de Beaulieu, des paroles remplies d'une mélancolie qui n'avait pas été devinée par ses biographes, à qui le côté sentimental et élégiaque du caractère du dictateur du comité de salut public avait échappé. Ces paroles, on va le voir, contiennent toute la théorie de M. Louis Blanc, comme elles contiennent le germe de l'églogue riante que M. de Lamartine a crayonnée dans les *Girondins* sur les goûts champêtres de Robespierre : « Si l'Etre suprême, dit Robespierre au général, me donne le temps d'achever mon œuvre, mon nom sera au-dessus de tous les noms. J'aurai fait plus que Lycurgue chez les Grecs, Numa à Rome, que Washington en Amérique, car j'ai une société vieillie qu'il faut que je régénère. Si je tombe, mon Dieu, épargnez-moi un blasphème contre vous à ma dernière heure. Mon nom

[1] Dans *Blanche de Beaulieu*, qui fait partie des *Souvenirs d'Antony*.

qui n'aura accompli que la moitié de ce qu'il avait à faire, conservera la tache sanglante que l'autre partie eût effacée. La Révolution tombera avec lui, et tous deux seront calomniés. »

La réhabilitation de Robespierre et l'hymne à la terreur que l'on trouve dans le livre de M. Louis Blanc, sont donc un emprunt fait par la muse de l'histoire à une muse moins sérieuse. L'auteur de l'*Histoire de dix ans de règne* et de l'*Histoire de la Révolution française* est ici l'obligé de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo*.

Cette origine romanesque de la théorie historique de M. Louis Blanc en particulier, et, en général, de l'école de l'utopie historique, étant constatée, il est un point qu'il importe d'éclaircir. Quel est donc cet affranchissement de la terre que les thermidoriens ajournèrent? Quel est donc ce bonheur des hommes , cette fraternité universelle dont M. Louis Blanc dote magnifiquement l'avenir aux dépens du présent? Par quelle route doit-on atteindre cet horizon qui fuit sans cesse devant le regard?

C'est ici que les ténèbres s'épaississent et que l'incertitude redouble. Tantôt l'historien demande « pourquoi l'homme n'arriverait pas, de progrès en progrès, à voir se réaliser au dedans de lui-même cette divine loi d'harmonie qui maintient la paix du monde? » Tantôt il s'écrie : « Un jour viendra où chacun ne sera plus qu'un public et libre agent d'une vaste association fondée sur l'harmonie des efforts et l'accord des désirs. » Ailleurs il vante la définition de la souveraineté du peuple par Rousseau, « souveraineté qui fait résulter la liberté de chacun de son fraternel accord avec ses semblables, et la sauvegarde du peuple, de la nature même du pouvoir souverain. » Plus loin, il ajoute que « l'humanité marche d'un pas sûr vers la lumière, vers la paix, vers le bonheur. »

Il exalte les idées de Morelly et de Mably, qui voulaient que « les charges fussent en proportion des forces, et les fruits en proportion des besoins, » c'est-à-dire qui détruisaient la propriété et remettaient au gouvernement le rôle de distributeur des richesses sociales, sans indiquer comment on aurait la garantie que cette distribution serait équitable, et que le gouvernement ne jouerait pas le rôle du juge dans la fable de l'Huître et des deux Plaideurs. Il achève de laisser pénétrer sa pensée dans cette phrase, où son système se trahit: « La solidarité des races et l'immortalité du genre humain suffisent à tout expliquer. Quand on admet que tout se transforme et que rien ne se détruit, quand on se persuade que les générations successives sont des modes variés d'une même vie universelle qui, en s'améliorant, se continue, alors le spectacle de tant de catastrophes accumulées perd ce qu'il avait d'accablant pour la conscience. »

Que trouvez-vous au fond de ce système, si dédaigneux des autres idées? L'éclectisme de toutes les erreurs et de toutes les utopies de cette période de dix-huit ans : un saint-simonisme honteux, un fouriérisme hypocrite qui rêve l'harmonie dans l'homme, malgré la lutte des passions et les combats éternels que le principe du bien et celui du mal se livrent dans sa conscience ; l'harmonie dans l'humanité, malgré la lutte des intérêts contraires et celle des vices et des vertus. Qu'y trouvez-vous encore? Un matérialisme abject qui prétend établir la fraternité sur la terre, sans lui donner de raison d'être; car il ne voit dans les hommes que des accidents de la vie universelle, je ne sais quelle combinaison fortuite d'organes matériels que la mort détruit sans que rien y survive. Qu'y trouvez-vous enfin? L'utopie humanitaire de M. Pierre Leroux et un panthéisme inconséquent qui aspire à conserver l'activité individuelle,

en lui ôtant tout motif, puisque l'homme qui n'a plus à espérer une autre vie serait, dans celle-ci, d'autant plus accablé par la loi qu'il se montrerait intelligent et fort, et qui croit imprimer l'activité sociale aux générations, en leur donnant pour unique récompense la perspective du perfectionnement problématique de l'humanité, dont elles ne seront pas témoins, et l'immortalité matérielle du genre humain, formée de générations qui naîtraient toujours pour mourir d'une mort sans résurrection.

C'est avec ces principes décourageants que M. Louis Blanc veut exiger des hommes les vertus que le christianisme a tant de peine à obtenir d'eux avec ses divines espérances et ses magnifiques promesses! Il demande une activité sans raison, un dévouement sans motif, des vertus sans mobile, une harmonie sans cause. Que n'y aurait-il pas à dire sur ce gouvernement infaillible qui doit sortir de l'élection, à laquelle participeront tant d'hommes sujets à se tromper et dont la prétendue infaillibilité sera la seule garantie des gouvernés? Qui ne voit qu'il y a là l'espoir d'une nouvelle théocratie, constituée au profit des savants et des habiles, qui sauront s'emparer des masses et que, sous prétexte de progrès, on retournerait vers le régime des lettrés de la Chine, vers l'exploitation sacerdotale de l'Égypte et l'immobilité de l'Orient?

Une seule partie de ce livre, écrit d'un style ferme et coloré, avec une recherche savante des effets dramatiques, est vraiment remarquable : c'est l'introduction, où l'auteur montre, dans les écoles philosophiques du dix-huitième siècle, la généalogie des diverses sectes politiques qui se disputèrent la direction de la Révolution française, en rattachant, par une filiation incontestable, les faits aux idées.

V

UNE CONJURATION HISTORIQUE.

Telles étaient les voies où entraient les nouveaux historiens de la Révolution française. A la période des témoignages contraires ou favorables, apportés par les contemporains des événements, avait succédé la période de l'histoire politique qui, sous la Restauration, avait expliqué les événements, et, sans justifier les crimes, avait excusé, dans une certaine mesure, les hommes, en les montrant dominés par la fatalité des situations. A l'excuse succédait l'apothéose.

Les lecteurs qui résistèrent à l'entraînement général se demandèrent d'abord, en lisant les trois nouvelles histoires commencées à la fois sur la Révolution française, celles de MM. de Lamartine, Louis Blanc et Michelet, quel mauvais génie, murmurant à l'oreille de ces trois écrivains un conseil perfide, les avait décidés à entreprendre une croisade historique contre les plus vénérables victimes des fureurs révolutionnaires. S'il y a quelque chose d'universellement respecté par les hommes de tous les temps comme de tous les pays, c'est le malheur. L'antiquité, qui n'était pas éclairée par les lumières de l'Évangile, le regardait comme sacré. Il avait même le privilége d'effacer les souillures : les ombres de l'erreur, et jusqu'aux taches du crime, disparaissaient dans le rayonnement de l'adversité. « Les anciens, » c'est l'intrépide Lanjuinais qui a prononcé, dans une séance

célèbre, cette mémorable parole, « couronnaient les victimes de fleurs et ne les insultaient pas. »

Les historiens, en particulier, ont toujours cédé au penchant généreux qui les entraînait vers les grandes infortunes. On sait les immortelles représailles du burin de Tacite contre les tyrans. Depuis bientôt deux mille ans, sa phrase vengeresse exécute Tibère, Néron, Domitien, aux applaudissements de la postérité, et fait couler des larmes, immortelles comme son génie, sur Germanicus, Helvidius, Thraséas, en qui le tyran de Rome, après avoir immolé tant d'hommes vertueux, sembla vouloir frapper la vertu elle-même. Comment pouvait-il donc se faire qu'au sein d'une civilisation plus parfaite, dans une société chrétienne, trois hommes inégaux en talent, sans doute, mais cependant renommés tous les trois par leur haute intelligence, semblassent s'être entendus pour former une conspiration contre les plus grandes et les plus nobles infortunes de notre histoire? Comment avaient-ils été cruels à des degrés divers, mais tous les trois, cependant, cruels envers des proscrits, des persécutés, des malheureux? Comment Louis XVI, Marie-Antoinette et tous les personnages douloureux de cette triste légende, dont les noms suffisent pour mettre des larmes dans les yeux, tant ils rappellent de lamentables destinées, les avaient-ils trouvés indifférents, injustes, prévenus? Comment avaient-ils cherché des torts aux victimes et tenté d'éclabousser de leurs reproches perfides, de leurs insinuations injurieuses, jusque sous la couronne de leur martyre, ces mélancoliques mémoires toutes trempées de larmes et de sang?

Un des trois écrivains que nous avons nommés, M. Michelet, laissa échapper le secret de cette entente haineuse des trois derniers historiens de la Révolution française contre les victimes de cette époque néfaste. Il se plaignit avec amer-

tume, dans un passage de son livre, de ce spectre de la pitié qui, sortant du fond de tant de tombeaux, s'est élevé contre le génie de la Révolution, et lui a barré le chemin. Il le montre avec colère, avec terreur, grandissant de jour en jour dans les âmes, et suscitant partout des ennemis aux hommes et aux principes qui ont fait couler toutes ces larmes et tout ce sang. Il avait bien compris que, tant qu'on plaindrait les victimes, tant qu'on maudirait les bourreaux, le triomphe des idées révolutionnaires rencontrerait un obstacle insurmontable dans ces sentiments d'indignation et de pitié.

Le secret de la conjuration historique est là tout entier. Les trois historiens dont il s'agit avaient conspiré contre la pitié, parce que la pitié conspirait contre le retour des idées révolutionnaires. Alors ces pionniers de la Révolution, la précédant sur la route pour préparer ses étapes, se mirent à l'envi à démolir les autels du malheur et les monuments expiatoires élevés à la vertu. Pour faire amnistier leur coupable idole, il a fallu qu'ils réchauffassent le venin de ses anciennes calomnies contre les victimes tombées sous ses homicides mains, et leurs ouvrages n'ont plus été qu'un long commentaire de cette phrase déplorable, dont le souvenir fut le remords de la vie entière de Barnave, et pèse encore aujourd'hui sur son tombeau : « Ce sang est-il donc si pur ? »

Oui, la Révolution a tué sur l'échafaud le roi, la reine, leurs serviteurs fidèles et une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, de toutes les classes, de tous les partis; mais leur sang était-il donc si pur? Pour amoindrir les crimes, il est devenu nécessaire de ranimer les passions qui les firent jadis commettre, et, par conséquent, de répandre de nouveau, sur les faits et sur les hommes, ces nuages à l'aide desquels on entraîna aux plus détestables attentats

les esprits égarés. On n'a pas trouvé d'autre moyen de faire rentrer dans les tombes sanglantes, du fond desquelles il est sorti, ce spectre importun de la pitié qui poursuit la Révolution dans l'histoire, et se place devant elle dans la politique, comme un reproche et un obstacle. Arrière ! fantôme importun dont l'inépuisable blessure laisse échapper le sang des innombrables victimes que la Révolution égorgea, dont les yeux, toujours humides, pleurent cette mer de larmes que versa la génération de cette époque, dont la voix est l'écho plaintif et gémissant de cet immense sanglot qui s'éleva de plusieurs millions de poitrines brisées ! Arrière ! on ne veut plus vous croire, on ne veut plus vous suivre ; et, pour empêcher qu'on vous suive, il faut empêcher qu'on vous croie. La Révolution fut impitoyable envers les personnes pour arriver à son but ; pour rouvrir des issues à la Révolution, on n'est pas moins impitoyables envers les mémoires. Pour la justifier d'avoir immolé tant d innocents, on immole leurs renommées. On espère tuer encore, à force de diffamations et de calommies, ce sentiment de la pitié qui eût prévenu tous les attentats de la Révolution, si l'on n'était pas parvenu à l'étouffer dans les âmes sous le poids de tant d'accusations odieuses, de rumeurs diffamatoires, de libelles infâmes.

Ne demandez donc plus pourquoi M. Louis Blanc va curieusement rechercher, dans l'avant-scène de la Révolution, cet épisode du procès du collier, si cruellement exploité par les ennemis de la reine, et pourquoi il donne des développements si étendus à ce fait qui, au point de vue de l'histoire générale de la Révolution, devrait à peine remplir une ou deux pages ? C'est une faute contre les lois de la composition historique sans doute, mais cette faute littéraire est un calcul politique. Ne faut-il pas, dès le début, écarter de la personne de Marie-Antoinette l'intérêt et le respect ? N'est-il pas né-

cessaire de dégrader la grande victime de la Révolution, de peur que l'indignation et la pitié ne demandent éternellement compte à celle-ci de la journée du 16 octobre? Aussi voyez comme l'auteur, sous prétexte d'analyser le procès du collier, instruit le procès de la reine. Ce n'est plus Marie-Antoinette qui a le droit de se plaindre de la démence ambitieuse et de la crédulité insensée du cardinal de Rohan et de l'audacieuse escroquerie de madame Lamothe ; c'est le cardinal de Rohan, c'est madame Lamothe, qui ont le droit de se plaindre de l'ingratitude et de la duplicité de la reine de France. L'auteur semble avoir respiré toutes les haines qui commençaient dès lors à fermenter contre Marie-Antoinette, afin d'écrire ce chapitre venimeux. L'absurdité même de cette accusation, disons mieux, de cette insinuation (car l'historien a l'habileté de ne point accuser), ne l'arrêtera pas. La calomnie a beau être incroyable, ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas crue. Il admettra donc que Marie-Antoinette, après avoir refusé deux fois le collier de diamants qui lui était offert par le roi, ait été tentée de l'acquérir par des voies secrètes, détournées, illicites ; qu'elle se soit adressé à un homme à qui elle n'avait pas parlé depuis trois ans, et dont elle détestait la personne et méprisait la conduite ; qu'elle ait admis l'intervention d'une aventurière dans cette négociation; qu'elle ait consenti à ce qu'une fille de mauvaise vie jouât, elle présente, le personnage de la reine dans le bosquet de Versailles ; qu'elle ait autorisé un faussaire à contrefaire son nom au bas du prétendu pouvoir par lequel elle accréditait le cardinal de Rohan comme négociateur auprès de Bohemer. Et tout cela pour arriver à quoi ? Pour arriver à posséder inutilement un collier qu'elle n'aurait pas pu porter, et qu'elle eût été obligée de dénaturer pour le cacher aux regards !

Attendez, vous n'avez pas encore épuisé les mailles de ce tissu d'absurdités, d'inconséquences et d'injustices. Plutôt que de trouver la reine innocente, M. Louis Blanc admettra en outre qu'elle s'est compromise, de la manière la plus imprudente, en écrivant de sa main plusieurs lettres au cardinal de Rohan pendant la négociation de l'affaire du collier; qu'après s'être ainsi compromise et avoir ainsi rendu en quelque sorte le cardinal arbitre de sa destinée, en lui mettant dans les mains des armes avec lesquelles il pouvait la perdre, elle l'a follement provoqué et réduit témérairement au désespoir en le faisant arrêter, encore revêtu de ses habits pontificaux, dans la galerie du château. Il admettra enfin que le cardinal de Rohan, ainsi provoqué, ainsi menacé, ainsi réduit au désespoir, exposé à passer pour quelque chose de pis qu'un intrigant, pour un escroc, n'a songé qu'à faire brûler, par l'abbé Georgel, ces lettres de la reine qui eussent été sa seule justification, sa seule excuse. Certes, dans toute autre occasion, un esprit aussi lucide, aussi net que celui de M. Louis Blanc, eût reculé devant cet amas d'inconséquences et d'absurdités. Mais ici il ne reculera pas, car il s'agit de flétrir la reine, et il faut que la reine soit flétrie pour que la Révolution qui l'a tuée soit amnistiée.

Ne cherchez pas non plus pourquoi M. Michelet, réchauffant contre cette princesse une autre calomnie révolutionnaire, a partout tenté de la représenter comme la mortelle ennemie de la France. L'*Autrichienne*, cet homicide sobriquet qui contribua tant à élever l'échafaud du 16 octobre, est nécessaire à la justification de la Révolution. Pour ne pas plaindre Marie-Antoinette, il faut qu'on la haïsse; pour la faire haïr, il faut la dénoncer à la postérité comme une ennemie de la France. Hélas! pour tuer la mémoire de la reine, la Révolution, qui conduit la plume de

M. Michelet, emploie le même moyen, la même calomnie, dont elle s'est servie pour tuer la reine. Écoutez l'historien qui, interpellant avec une familiarité jacobine la reine de France, à l'occasion de la grande fédération du Champ de Mars, lui crie : « Et vous, madame, ce peuple enfant, si confiant, ne vous fait-il pas pitié? Pourquoi, dans vos yeux, cette douteuse lueur? Vos yeux ont-ils vu d'ici votre envoyé qui, maintenant à Nice, reçoit et félicite l'organisateur des massacres du Midi? Ou bien, dans ces masses confuses, avez-vous cru voir de loin les armées de votre frère Léopold? »

Ce sont les sentiments, ce sont les idées, c'est le langage de l'époque révolutionnaire. Ce n'est point une diffamation nouvelle, c'est une diffamation rajeunie. Voulez-vous savoir dans quelle fange sanglante l'historien l'a ramassée? Elle retentissait déjà dans les rangs des émeutiers qui, au milieu de la nuit des 5 et 6 octobre, labourèrent de la pointe de leurs piques, rouges du sang de Varicourt, des Hutte et Miomandre, le lit que la reine, éveillée par leurs cris, venait de quitter. On la redisait dans la foule menaçante qui, préludant au régicide, envahit violemment les Tuileries dans la journée du 20 juin, et dans la multitude furieuse qui vint les assiéger le 10 août. Derrière la sinistre charrette qui conduisait à l'échafaud la fille des Césars et la veuve du descendant de soixante rois, une clameur s'élevait au-dessus de toutes les clameurs, une calomnie dominait toutes les calomnies ; c'est encore celle dont M. Michelet, ce plagiaire d'une multitude homicide, se fait l'écho contre la mémoire de la reine : « L'Autrichienne! l'Autrichienne! »

La réponse à cette calomnie est presque aussi ancienne que la calomnie même, et elle est trop belle pour que nous y changions un seul mot. Dans la journée du 20 juin, une jeune fille, d'une figure gracieuse et d'un costume décent,

s'élançait avec plus d'acharnement que tous les autres et se répandait en invectives plus amères contre celle qu'elle appelait l'Autrichienne. La reine, frappée de son exaltation et du contraste de sa fureur avec la douceur de ses traits, lui dit avec bonté : « Pourquoi me haïssez-vous? Vous ai-je jamais fait, sans le savoir, quelque mal? — A moi, non, répondit la jeune jacobine, mais à la nation ! — Pauvre enfant ! répliqua la reine, on vous l'a dit, on vous a trompée. Quel intérêt avais-je à faire le malheur du peuple? Femme du roi, mère du Dauphin, je suis Française par tous les sentiments de mon cœur d'épouse et de mère. Jamais je ne reverrai mon pays ! Je ne puis être heureuse ou malheureuse qu'en France. J'étais heureuse quand vous m'aimiez. »

Ce tendre reproche troubla le cœur de la jeune fille. Comment n'a-t-il pas troublé celui des historiens qui, moins excusables qu'elle, sont venus, après tant d'années écoulées, ranimer ces haines éteintes et réchauffer ces calomnies refroidies? Comment ne se sont-ils par arrêtés, en voyant, de l'autre côté d'une mer de larmes et de sang, la figure pâle et touchante de cette reine de France qui leur demandait : « Pourquoi me haïssez-vous? »

Ils vous l'ont dit eux-mêmes : c'est qu'il faut, à tout prix, conjurer ce fantôme de la pitié qui, évoqué du fond du tombeau de toutes les victimes, accuse la Révolution. C'est qu'il faut que Marie-Antoinette soit haïssable pour que ses bourreaux soit moins odieux : quand les Anglais brûlèrent Jeanne d'Arc, ils commencèrent par l'appeler la *sorcière*, et, après comme avant l'avoir brûlée, ils sentirent le besoin de la calomnier : avant, pour motiver leur crime ; après, pour le justifier.

M. Michelet a donc laissé transpirer le secret des trois historiens de la Révolution française, car M. de Lamartine,

quoique son style soit moins violent, est tombé dans le même tort. L'écrivain qui a eu le triste courage de parler de la forte nature de Louis XVI, prisonnier au Temple, et de compter, avec les officiers municipaux, les morceaux que mangeait le roi captif; celui qui a dit, au sujet de la vie intime de Marie-Antoinette : « L'histoire a sa pudeur, je ne la violerai pas, » ne saurait être absous du reproche d'avoir trempé dans cette conspiration morale contre les victimes de la Révolution. Sans doute, il est moins injurieux, moins acerbe dans la forme que les deux autres écrivains. Chacun écrit avec son caractère, avec son éducation, avec ses habitudes d'esprit ou de style. M. de Lamartine introduira, dans un tableau favorable au roi et à la reine, un de ces traits offensants qui font tomber l'auréole du front de la victime. M. Louis Blanc, avec une affectation d'impartialité, construit tout un acte d'accusation contre la reine, en ayant l'air de chercher la vérité dans l'affaire du collier. M. Michelet, plus irascible et plus exalté, appellera Marie-Antoinette l'*Autrichienne*. Il dira du roi : « Ce gros homme, au fond, n'était pas méchant; » et quand il aura retracé le voyage de Varennes, il écrira cette incroyable phrase, après avoir reproché au roi de s'être déguisé en valet de chambre et de n'avoir pas mis l'habit écarlate brodé d'or qu'il portait dans son voyage de Cherbourg : « Ce déguisement, qui choquait, rapprochait Louis XVI de la condition privée pour laquelle il était fait; à consulter son aptitude, il était propre à devenir, non valet, sans doute, il était lettré et cultivé, mais serviteur d'une grande maison, précepteur ou intendant. Il eût été un économe intègre, exact, très-moral; toutefois, dans la mesure où un dévot peut l'être. L'habit de serviteur était son habit réel, il avait été déguisé jusque-là. »

Ne vous arrêtez point à répondre à ce reproche étrange

que M. Michelet fait à Louis XVI de ne s'être point déguisé avec l'habit de Cherbourg qui l'aurait dénoncé à tous les yeux. Nous savons si, dans les temps de passions, les services rendus à la grandeur nationale sont comptés pour quelque chose par l'ingratitude populaire. N'accordez pas plus d'attention au reproche que l'historien adresse à Louis XVI, au sujet du déguisement sous lequel il se cacha pendant ce malheureux voyage de Varennes. Personne a-t-il jamais reproché à Bonaparte d'avoir traversé à cheval, sous le costume d'un courrier, la ville d'Orange, dont la population en voulait à sa vie? Tout ceci n'a été écrit que pour amener cette comparaison offensante qui, en dégradant Louis XVI de la royauté, diminue l'intérêt qui s'attache à sa personne dans ce pénible retour de Varennes à Paris. L'historien a espéré que cette phrase injurieuse, « l'habit de serviteur était son habit réel, il avait été déguisé jusque-là, » avilirait le malheur du roi devant la postérité et ferait tomber de son front cette couronne de l'adversité qui, remplaçant la couronne de France, excite dans tous les cœurs une sainte pitié. Il a voulu, autant qu'il était en lui, renouveler cette injonction cruelle de la Révolution, qui défendit, sous peine de mort, de donner une seule marque de respect ou de sympathie à ce roi captif, et il l'a comparé ici à un intendant, de même qu'il le compare ailleurs à un de ces saints apocryphes dont la statue difforme enlaidit le portique des cathédrales, comme si ce n'était pas une triste et sanglante réalité que son martyre, comme si Louis XVI, debout sur son échafaud, pardonnant à ses juges et priant pour la France, n'avait pas régné de plus haut que tous les rois ses prédécesseurs.

Voilà de quelle manière les trois nouveaux historiens de la Révolution française conspirèrent contre la vérité, le malheur et la vertu. Tacite, qui a lu si profondément dans les

'u cœur humain, a dit qu'il est difficile de pardonner à on a offensés. Comment la Révolution pardonnerait-ce roi et à cette reine qu'elle a conduits à l'échafaud? La manière dont elle a tenu la hache explique celle dont elle tient la plume; elle s'endurcit dans son régicide, elle est sans pitié parce qu'elle a été sans excuse.

En assistant à l'inauguration de ces nouvelles théories historiques, les esprits réfléchis comprirent et annoncèrent que la société française était menacée d'une nouvelle crise, et que bientôt la Révolution de 1830 aurait une formidable héritière. Loin de partager le dédain des esprits légers qui s'en allaient répétant : « C'est le pis-aller des gens qui, ne pouvant révolutionner la politique, révolutionnent l'histoire, » ils rappelèrent qu'on n'obscurcit pas impunément le sens moral dans un pays, et que tout est à craindre quand la nuit se fait dans la région des idées, car les nuées intellectuelles contiennent les orages politiques et sociaux, comme les nuées matérielles les orages physiques.

Ils disaient vrai. Il y avait une question politique sous cette question d'histoire. Ce n'est point sans raison qu'ils s'écriaient[1] : « L'Encelade révolutionnaire se remue sous les montagnes de cadavres qu'il a entassés et qui l'accablent de leur poids : ne souffrez pas qu'il se dégage! souvenez-vous que ce qui empêcha, en 1830, les idées ultradémocratiques de passer, c'est qu'elles étaient combattues et détrônées dans les esprits par les souvenirs néfastes qu'avaient laissés derrière eux les hommes et les événements de 1793; ceux donc qui réhabilitent ces hommes en attaquant leurs victimes et

[1] Nous empruntons textuellement les lignes que nous venons de citer à une brochure publiée par l'auteur de ce livre, un peu plus d'un mois avant la Révolution de février. Elle parut le 21 janvier 1848, à Metz, à l'imprimerie Palloz et Rousseau.

qui réconcilient l'opinion avec ces événements, donnent aux idées ultradémocratiques un passe-port : ils dégradent la digue qui arrête seule l'Océan. »

Les voix qui parlaient ainsi ne furent pas écoutées. La digue dégradée par tant de mains, et dans laquelle la Révolution de 1830 avait une brèche imparfaitement réparée, finit par s'écrouler, et, le 24 février 1848, l'Océan passa.

LIVRE TREIZIÈME

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

I

TROIS ÉCOLES D'ÉCONOMISTES. — ÉCOLE DE 1789.

ỉi, malgré les échecs des utopistes dans le monde réel, on 'ouve partout la trace de leur influence dans le monde idées, dans l'histoire, dans le roman, dans la poésie, ıme au théâtre, plus ou moins atteints par la contagion théories de Saint-Simon, et bien plus encore de Fourier, ıe plus original et plus inventif, nulle part cette trace st aussi manifeste que dans l'économie politique et so- e. C'est de ce fonds que sortent presque toutes les théo- ; qui surgissent dans cette science nouvelle, vers la fin du ıvernement de Juillet, pour attaquer les autres écoles. ıx qui veulent réorganiser la société sur un nouveau plan vouent pas cette origine, ils la nient même ; mais quand déshabille leurs idées, on arrive bientôt à reconnaître, ıs les livrées scientifiques dont ils les ont revêtues, les pies de Fourier, moins hardies, moins conséquentes avec ɔs-mêmes, moins ingénieusement présentées.

ː'est l'ensemble de ces théories nouvelles qui constitue

ce qu'on appelle le socialisme, nom simple pour des idées multiples, différentes, contradictoires, qui eut l'avantage de rallier des forces divergentes pour la même campagne, sous le même drapeau. Le socialisme fut contre le gouvernement de Juillet ce que le libéralisme, sauf les libéraux de bonne foi, qu'il serait injuste de confondre avec les autres, avait été contre la Restauration : une coalition d'éléments hétérogènes formant une force de destruction. Le lien commun de ces doctrines diverses, c'est l'anathème jeté contre la société telle qu'elle est constituée. On s'entend pour sa ruine, sauf à se diviser sur ses débris.

Par l'avénement du socialisme, l'économie sociale se trouva partagée en trois camps.

Dans le premier, où se trouvaient les économistes proprement dits et opposés au socialisme, on prétendait continuer le mouvement qui datait de 1789. Son mot d'ordre était liberté : liberté de l'industrie, du commerce, et, chez les écrivains les plus hardis de cette école, liberté complète des transactions internationales, c'est-à-dire suppression des douanes. « Laissez faire et laissez passer ! » voilà le mot de l'école dans sa partie la plus audacieuse. Mais cette école, qui continuait la tradition de 1789, avait ses conservateurs comme ses libéraux.

Sa nuance conservatrice, tout en professant le principe de la liberté commerciale et industrielle, en tant qu'elle était la négation de ces jurandes et de ces maîtrises qui, avant la Révolution de 1789, interdisaient l'accès des professions à ceux qui n'étaient point admis par les corporations, afin d'éviter l'encombrement des produits, cause inévitable du chômage, aspiraient cependant à mettre certaines limites à cette liberté. Ils la voulaient grande, mais non absolue. Ils refusaient surtout de consentir à ce que le travail national

demeurât sans protection contre le travail étranger. Ce serait, disaient-ils, se mettre sur le pied de paix en temps de guerre. Ils insistaient sur la perturbation incalculable que jetterait, dans toutes les branches du travail national, l'irruption du travail exotique qui, placé souvent dans des conditions plus favorables, et soutenu, au besoin, par le gouvernement d'un pays voisin qui espérerait s'emparer de notre marché, nous ferait par le rabais une concurrence ruineuse, en détruisant nos grandes industries, dont les éléments, une fois dispersés, ne pourraient plus être réunis qu'avec beaucoup de dépenses, de peine et de temps. Cette partie de l'école de 1789 n'admettait donc la concurrence qu'au dedans, et posait au dehors le principe de la protection.

L'autre partie de l'école voulait la concurrence illimitée, absolue, celle du dehors comme celle du dedans. Que cette concurrence illimitée entraînât des inconvénients et des abus, elle ne le niait pas ; mais c'était, suivant-elle, un mal inévitable et, de plus, transitoire. Il fallait regarder ces inconvénients et ces abus comme les frais d'installation de la liberté industrielle et commerciale. C'était ainsi que la liberté politique avait été achetée au prix de bien des sacrifices. Plus tard la concurrence, instruite par ses naufrages, apprendrait à éviter les écueils. Cette force déréglée se réglerait. Chaque pays se bornerait à produire ce qu'il produirait d'une manière supérieure et au prix de revient le plus bas. De la sorte, les consommateurs de toutes les contrées du globe auraient l'avantage d'avoir, au meilleur compte possible, les produits les plus parfaits possibles. Tout le monde y gagnerait, et personne n'y perdrait. Telle était la théorie que développaient, soit dans leurs livres, soit dans les journaux, les économistes les plus ardents de l'école qui demeurait fidèle aux idées de 1789. C'était une

sorte d'homœopathie économique. La concurrence devait guérir les maux de la concurrence, mais pour cela il fallait qu'elle fût illimitée.

Cette théorie de la concurrence limitée ou illimitée se partageait les forces du parti politique, qui, scindé en deux fractions, tenait les rênes du gouvernement, ou, sous le nom d'opposition dynastique, cherchait à les prendre. MM. Duchatel, Passy, de Tocqueville, de Beaumont, Say, Faucher, Wolowski, Charles Dupin, Blanqui, Garnier, Reybaud, Michel Chevalier, Fix, Buret, Burat, Dufau, occupaient le premier rang dans cette école d'économie sociale, partagée en deux nuances.

Du reste, les deux nuances de l'école des économistes de 1789 étaient d'accord pour combattre les utopistes dont l'école socialiste allait exploiter les idées, en les ramenant à une forme moins étrange et, sinon plus raisonnable, au moins plus rationnelle. Un de ces économistes, M. Reybaud, dont la plume à la fois savante et spirituelle devait buriner, avec autant de succès, les travers intellectuels de son temps dans des expositions philosophiques et dans des romans de mœurs, écrivit même, pour défendre la société attaquée, sa elle étude sur les *Réformateurs modernes*.

M. Reybaud rendit un service réel aux études philosophiques et sociales en analysant, avec une lucidité élégante de style et une heureuse clarté d'idées, les systèmes principaux des novateurs modernes, et en dégageant, avec un esprit critique, leurs utopies des développements infinis qui en rendent les abords presque inaccessibles au commun des lecteurs. Éclaircir et éclairer les questions, c'est préparer la victoire de la vérité, qui, comme ce héros homérique, ne demande pour vaincre que la lumière. Malheureusement on trouve, dans l'ouvrage de M. Reybaud, plutôt un sentiment qu'un esprit

religieux ; le christianisme semble moins exister dans l'intelligence de l'auteur à l'état de fait divin que de fait civilisateur, et l'union intime qui relie la morale et les dogmes de l'Évangile n'est pas assez clairement indiquée, peut-être pas assez clairement perçue. Cela ôte à l'ouvrage quelque chose de la conséquence plus parfaite qu'il aurait eue s'il avait été écrit à un point de vue plus complétement catholique. En outre, en présentant la nomenclature raisonnée des utopistes des âges précédents, M. Reybaud pose un principe dangereux : dans cette pente irrésistible qui a porté tant d'esprits, quelques-uns éminents, à rechercher un idéal supérieur aux sociétés humaines et aboutissant à la perfection, il voit le gage que cette recherche ne sera pas toujours inutile, et qu'un jour le problème sera résolu ; car, selon lui, on ne saurait admettre que Dieu se plaise à pousser l'esprit humain vers des recherches éternellement vaines. Ainsi l'auteur, par une singulière condescendance, adopte le terrain de ceux qu'il veut combattre, le terrain du progrès humain indéfini, du perfectionnement aboutissant sur la terre à la perfection ; les novateurs ont raison en droit, ils n'ont tort qu'en fait.

Le terrain sur lequel se place M. Reybaud pour combattre l'affaiblit. Il n'a pas de peine à montrer les inconvénients qu'entraînent ces systèmes, et il flétrit éloquemment les conséquences immorales qu'ils traînent à leur suite ; mais il est contraint, en vertu de ses prémisses, de leur faire de continuelles concessions de principes. Dans l'ordre logique, les utopistes le dominent, puisqu'ils sont conséquents à l'axiome de la perfectibilité indéfinie ; sans doute il prouve très-bien qu'ils s'égarent en poursuivant l'accomplissement de cet axiome, mais quand un but peut et doit être atteint, ceux qui s'égarent en marchant sont plus logiques que celui qui

demeure immobile, car il y a une chance de progrès dans le mouvement, tandis qu'il n'y en a aucune dans l'immobilité.

Ce n'est pas le seul tort que fasse à l'ouvrage de M. Reybaud l'absence d'une philosophie catholique. Tout en exposant, avec une lucidité précieuse, les idées des novateurs, il ne saurait apercevoir les liens qui les rattachent aux idées qui les ont précédées et le puissant argument qu'elles fournissent au christianisme ; son travail résume avec exactitude, analyse avec sagacité, expose avec intelligence, raille avec finesse, déplore avec éloquence, mais il manque de conclusion et d'autorité.

Tel fut, à vrai dire, pendant cette période, le véritable écueil que rencontrèrent les économistes de 1789. La plupart de ceux qui, parmi eux, combattirent le socialisme, ou du moins le repoussèrent de toute l'énergie de leur conviction, lui fournirent involontairement des armes.

On ne saurait même en excepter le livre vraiment hors ligne qu'écrivit M. de Tocqueville sur la *Démocratie en Amérique*, et qui, tant à cause de la nouveauté des opinions et des recherches, de la profondeur des observations, de l'intérêt actuel du sujet, du charme du style et du nom même de l'auteur, qui était une recommandation de plus, produisit une si vive impression. M. de Tocqueville, petit-fils de l'illustre Malesherbes, était déjà magistrat, quoique bien jeune encore, quand la Révolution de 1830 éclata. D'un esprit sagace, élevé et vraiment libéral, d'un cœur honnête et plein du sentiment de la dignité humaine, il avait accepté la mission d'étudier la question pénitentiaire aux États-Unis. Pendant qu'il réunissait les éléments de ce travail spécial, une autre question, plus générale et d'un intérêt plus vaste, se leva devant lui, celle de la démocratie. L'égalité des conditions,

dont l'Amérique du Nord lui offrait le modèle, lui apparut comme l'avenir providentiel du genre humain. Plus il étudia ce fait, sous toutes ses formes, dans toutes ses applications, plus il demeura convaincu que le mouvement de l'histoire, depuis le commencement du monde, gravitait vers ce but. Tous les événements, comme tous les hommes, lui semblèrent avoir servi ou devoir servir à son développement. En un mot, il crut que le présent de l'Amérique était l'avenir de l'Europe.

Cette conviction, qui domine son esprit, ressort de toutes ses observations. Toutes les parties de son travail convergent vers cette démonstration unique, comme des routes diverses qui conduisent au même but, et cette préoccupation constante de la même idée donne à son ouvrage, avec un caractère puissant d'unité, un accent sincère et éloquent. Il persuade parce qu'il est convaincu.

M. Molé, malgré la bienveillance naturelle de sa parole, a laissé voir, en répondant au discours de réception de M. de Tocqueville à l'Académie française, qu'il y avait, à son jugement, de graves inconvénients à concentrer ainsi tout l'esprit d'une société dans la passion exclusive de l'égalité, déjà si développée de nos jours : « Suffit-elle à toute la nature de l'homme ? demandait-il. Peut-il, avec elle seule, atteindre sa vocation ? Ne doit-il pas encore aspirer à toute sa beauté morale où gît sa véritable grandeur sur la terre ? Ou tout est-il dit pour lui avec la certitude qu'il n'a rien à envier à son voisin ? » M. Villemain, qui excelle à cacher ses critiques sous des louanges, avait déjà, plusieurs années auparavant, en proposant de décerner le grand prix de l'Académie à l'ouvrage de M. de Tocqueville, indiqué à la fois l'intérêt et le danger de ce grand ouvrage. « A quelque point qu'on se place, avait-il dit, le gouvernement et la société des États-

Unis sont un problème curieux et inquiétant pour l'Europe ; discuter ce problème, analyser ce monde nouveau, montrer ses analogies avec le nôtre et ses insurmontables différences, voir transplantées dans leur lieu d'épreuve le plus favorable et développées à leur plus haut degré de croissance quelques-unes des théories qui agitent l'Europe, et juger ainsi ce qui, au milieu même d'une nature faite exprès pour elles, manque à leur succès, borne même leur durée là où elles triomphent et la rend impossible ailleurs, voilà, sans doute, une des plus graves instructions que puisse donner le publiciste, ami de l'humanité ; tels sont les résultats involontaires ou cherchés du travail de M. de Tocqueville[1]. »

Dans le travail d'un esprit aussi distingué et aussi convaincu, les résultats cherchés sont plus nombreux et plus décisifs que les résultats involontaires. Ce qui résultait donc de l'ouvrage de M. de Tocqueville, c'était, si l'on peut rapprocher ces deux mots, la fatalité providentielle du triomphe universel de la démocratie. Or la démocratie, pour triompher complétement en Europe, pour établir ce niveau des conditions qui va bien au delà de l'égalité devant la loi, jadis seul but avoué de ses efforts, devait entreprendre de modifier profondément l'état social. Dans le nouveau monde, on ne prend la terre qu'à la nature ; dans l'ancien, il faudrait la prendre à la propriété déjà établie. Dans le nouveau monde, l'esprit d'aventure et d'entreprise s'exerce au profit des sociétés à demi fondées qui ouvrent partout des carrières vides et des horizons à perte de vue, de sorte qu'il faudrait avoir le goût du mal pour chercher à nuire à autrui ; mais, dans

[1] Rapport de M. Villemain dans la séance annuelle de l'Académie française du 8 août 1836.

les vieilles sociétés civilisées, où les hommes sont nombreux, les carrières remplies, quelquefois encombrées, les terres possédées, les conditions ne peuvent être nivelées au profit des uns qu'au détriment des autres. Lors donc que M. de Tocqueville annonçait le triomphe du principe démocratique, il donnait, à son insu et contre son gré, une force à ceux qui venaient proposer des moyens pour hâter la marche de l'humanité vers le but qu'il lui marquait, et son action était d'autant plus puissante qu'il écrivait avec une émotion soutenue, une conviction profonde, dans ce grand style du dix-septième siècle où les paroles naissent des pensées, où les beautés du langage ne sont que l'expression vive et animée du mouvement de l'intelligence, sans que l'on sente nulle part la déclamation.

II

ÉCOLE D'ÉCONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE.
MM. DE COUX, RUBICHON, LE MARQUIS DE VILLENEUVE. — DE VILLENEUVE-BARGEMONT. — DE RENNEVILLE. — DE CHAMPAGNY. — DE MELUN, ETC.

A côté plutôt qu'en face des deux écoles de 1789, s'élevait une école renaissante que M. de Coux avait représentée dans l'*Avenir*, en posant les principes de l'économie politique chrétienne. Cette nuance s'occupait surtout de démontrer que les misères et les imperfections de notre état social, qu'elle ne niait pas, naissaient de l'affaiblissement des croyances catholiques et qu'on ne pouvait y remédier qu'en ravivant ces croyances.

Le principe de M. de Coux, c'est que tout dogme, tout précepte, toute théorie morale, est une force qui agit d'une manière logique, et façonne, après l'avoir créée, la civilisation des peuples. Il veut donc donner à l'économie politique chrétienne, pour principe générateur de la richesse, le sacrifice fondé sur la croyance à une vie meilleure; tandis que l'économie politique antichrétienne lui donne pour principe la cupidité fondée sur la préoccupation trop exclusive des intérêts temporels. Au fond, la doctrine un peu excessive de M. de Coux pourrait être ainsi formulée d'une manière plus générale et plus vraie, la mesure de la perfectibilité de l'ordre social se trouve en rapport direct et exact avec l'influence des croyances catholiques sur les idées, les sentiments, les mœurs, les progrès de chaque peuple; elle est fondée sur la loi du devoir religieux préférée à la loi de l'intérêt.

M. Rubichon, avec moins de suite et de rigueur dans les déductions, d'exactitude dans les données, mais avec un mouvement d'idées et une originalité d'esprit très-rares, marche dans des voies parallèles avec M. Mounier, son auxiliaire. Il joint seulement, au principe proclamé par M. de Coux, celui de la nécessité de la grande propriété et de la grande culture, qu'il veut assurer contre le morcellement, en réglant la transmission des fortunes par ordre de primogéniture. Il avait déjà, dans les derniers temps de la Restauration, développé ses doctrines sur l'influence sociale et politique de la religion dans un livre plein d'aperçus, qui exerça son action sur plus d'une intelligence engagée dans d'autres voies; il était intitulé : *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*[1]. Deux livres importants, celui *Du mé-*

[1] M. Louis Veuillot dit dans *Rome et Lorette*, en racontant les préludes de la conversion : « Dieu m'envoya le secours de deux bons livres, c'était l'introduction à l'*Histoire de sainte Élisabeth*, de M. de Montalembert, et le beau travail sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*, de M. Rubichon. »

canisme de la société en France et en Angleterre, et celui *De l'agriculture en France*, complétèrent l'exposition de sa doctrine.

M. Rubichon forme, avec M. le marquis de Villeneuve, auteur de l'*Agonie de la France*, la nuance pessimiste de l'école d'économie politique chrétienne, nuance qui n'épargne point aux sociétés européennes, et surtout à la société française, des prophéties sinistres qu'il ne faut point accepter sans réserves, mais qu'il est utile d'étudier cependant, parce que ces économistes chrétiens ont profondément étudié le mauvais côté de notre situation ; que, s'ils voient le mal encore plus grand qu'il n'est, ils signalent un mal réel avec le désir, sinon avec l'espoir, de prévenir les catastrophes qu'ils annoncent. Comme le dit M. de Villeneuve en terminant son ouvrage, dont le titre a attristé l'auteur avant d'attrister le lecteur : « Le péril est-il dans le flambeau qui le découvre, ou dans les faits qui le produisent[1] ? » MM. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, Champagny, de Lafarelle, de Renneville dans ses travaux sur le paupérisme ; MM. Béchard, Armand de Melun, Amédée Hennequin, et les écrivains qui se sont occupés surtout de l'économie charitable, représentent, nous ne dirons pas la nuance optimiste de l'école d'économie politique chrétienne, mais celle qui s'appliquait surtout à chercher les moyens pratiques de réparation.

Du reste, l'école d'économie politique chrétienne trouve dans la philosophie catholique un terrain du haut duquel elle domine les utopistes et l'école socialiste qui, au fond, a emprunté à ces derniers son système et ses arguments. Loin d'admettre que l'aspiration des esprits à un état parfait prouve que cette perfection sera atteinte ici-bas, elle fait tomber

[1] *Agonie de la France*, t. III, p. 644 (1839).

Le principe de M. de Coux, c'est que tout dogme, tout précepte, toute théorie morale, est une force qui agit d'une manière logique, et façonne, après l'avoir créée, la civilisation des peuples. Il veut donc donner à l'économie politique chrétienne, pour principe générateur de la richesse, le sacrifice fondé sur la croyance à une vie meilleure; tandis que l'économie politique antichrétienne lui donne pour principe la cupidité fondée sur la préoccupation trop exclusive des intérêts temporels. Au fond, la doctrine un peu excessive de M. de Coux pourrait être ainsi formulée d'une manière plus générale et plus vraie, la mesure de la perfectibilité de l'ordre social se trouve en rapport direct et exact avec l'influence des croyances catholiques sur les idées, les sentiments, les mœurs, les progrès de chaque peuple; elle est fondée sur la loi du devoir religieux préférée à la loi de l'intérêt.

M. Rubichon, avec moins de suite et de rigueur dans les déductions, d'exactitude dans les données, mais avec un mouvement d'idées et une originalité d'esprit très-rares, marche dans des voies parallèles avec M. Mounier, son auxiliaire. Il joint seulement, au principe proclamé par M. de Coux, celui de la nécessité de la grande propriété et de la grande culture, qu'il veut assurer contre le morcellement, en réglant la transmission des fortunes par ordre de primogéniture. Il avait déjà, dans les derniers temps de la Restauration, développé ses doctrines sur l'influence sociale et politique de la religion dans un livre plein d'aperçus, qui exerça son action sur plus d'une intelligence engagée dans d'autres voies; il était intitulé : *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*[1]. Deux livres importants, celui *Du mé-*

[1] M. Louis Veuillot dit dans *Rome et Lorette*, en racontant les préludes de la conversion : « Dieu m'envoya le secours de deux bons livres, c'était l'introduction à l'*Histoire de sainte Élisabeth*, de M. de Montalembert, et le beau travail sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*, de M. Rubichon. »

canisme de la société en France et en Angleterre, et celui *De l'agriculture en France*, complétèrent l'exposition de sa doctrine.

M. Rubichon forme, avec M. le marquis de Villeneuve, auteur de l'*Agonie de la France*, la nuance pessimiste de l'école d'économie politique chrétienne, nuance qui n'épargne point aux sociétés européennes, et surtout à la société française, des prophéties sinistres qu'il ne faut point accepter sans réserves, mais qu'il est utile d'étudier cependant, parce que ces économistes chrétiens ont profondément étudié le mauvais côté de notre situation ; que, s'ils voient le mal encore plus grand qu'il n'est, ils signalent un mal réel avec le désir, sinon avec l'espoir, de prévenir les catastrophes qu'ils annoncent. Comme le dit M. de Villeneuve en terminant son ouvrage, dont le titre a attristé l'auteur avant d'attrister le lecteur : « Le péril est-il dans le flambeau qui le découvre, ou dans les faits qui le produisent[1] ? » MM. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, Champagny, de Lafarelle, de Renneville dans ses travaux sur le paupérisme ; MM. Béchard, Armand de Melun, Amédée Hennequin, et les écrivains qui se sont occupés surtout de l'économie charitable, représentent, nous ne dirons pas la nuance optimiste de l'école d'économie politique chrétienne, mais celle qui s'appliquait surtout à chercher les moyens pratiques de réparation.

Du reste, l'école d'économie politique chrétienne trouve dans la philosophie catholique un terrain du haut duquel elle domine les utopistes et l'école socialiste qui, au fond, a emprunté à ces derniers son système et ses arguments. Loin d'admettre que l'aspiration des esprits à un état parfait prouve que cette perfection sera atteinte ici-bas, elle fait tomber

[1] *Agonie de la France*, t. III, p. 644 (1839).

nomie sociale. La bourgeoisie aurait voulu s'arrêter à la liberté, qui représentait pour elle le renversement de toutes les barrières qui gênaient l'expansion des facultés qu'elle devait à son éducation, et l'emploi des instruments de fortune que ses capitaux lui mettaient dans les mains. La démocratie, par la voix de ses économistes, réclamait de nouveau l'égalité.

Celui de tous ces économistes qui a présenté ces idées sous la forme la plus précise et la plus saillante, c'est sans contredit M. Louis Blanc. Dans son opuscule sur l'*Organisation du travail*, dont la première édition parut en 1839, et dont il publiait à la fin de 1847 la cinquième édition, il s'est montré le véhément adversaire de la concurrence, et il a exposé les opinions qui, avec quelques variantes dans la forme, prévalaient généralement dans le monde pour lequel il écrivait.

La liberté du travail, ou le régime de la concurrence, c'est le droit qu'a chacun, selon l'étendue de ses facultés et les moyens matériels dont il dispose, d'appliquer son activité à telle branche de travail à laquelle il se sent propre et dont il possède ou peut se procurer les instruments. Ce n'est qu'un droit, fait observer M. Louis Blanc, ce n'est pas un pouvoir. Le travailleur est souvent arrêté, dès le premier pas, par un obstacle invincible qui rend sa liberté illusoire : le capital lui manque. Le travail doit compter avec le capital. Or ces deux forces sont, tout à la fois, alliées et ennemies : alliées, parce qu'elles concourent à la production; ennemies, parce que chacune tend à grossir sa part dans le bénéfice que la production assure. Il y a donc d'abord lutte entre le capital et le travail, et le travail est presque toujours vaincu et lésé. La raison en est simple : il ne peut pas attendre, et le capital peut attendre, le capital prend donc le

travail par la famine. Seconde raison : la population augmentant dans une proportion continue, et les machines se perfectionnant de plus en plus, les bras sont de plus en plus offerts, le capital est de plus en plus maître, le travail de plus en plus asservi.

La conséquence de cet état de choses, c'est que la guerre, qui n'existait d'abord qu'entre le capital et le travail, s'allume entre les travailleurs. Quand, la proportion entre les travaux et les travailleurs étant rompue, il y a plus de travailleurs que de travaux, les travailleurs au rabais se présentent. De là une existence misérable et insuffisante pour ceux qui obtiennent la préférence : c'est le travail au rabais avec un salaire qui ne les fait pas vivre, mais qui les empêche de mourir. De là une condition intolérable pour ceux qui n'ont pu descendre aussi bas dans leurs prétentions, parce que, mariés ou chargés d'enfants, ils ont des besoins plus étendus, le chômage, cette peste de l'industrie, puis le paupérisme, qui en est la suite et qui devient le fléau des nations industrielles.

A cette lutte entre le capital et le travail, entre le travail et le travail, vient se joindre une troisième lutte, soulevée entre le capital et le capital. Le maître, le tyran du travail et du capital, c'est la consommation. La consommation donne toujours la préférence au rabais ; les producteurs cherchent donc toujours à vendre au meilleur compte possible, afin d'écouler leurs produits. Par conséquent, dès que le prix vénal des objets baisse quelque part, il baisse partout, et le salaire, qui fait partie du prix de revient, doit subir sa part proportionnelle dans cette baisse. Dans cette guerre du capital contre le capital, la victoire appartient aux gros bataillons ; plus, en effet, la production s'exerce sur une grande échelle, plus la contribution que les frais généraux ont à

demander à chaque objet fabriqué est petite ; plus il devient possible, par conséquent, de diminuer le prix vénal des objets. Dans cette lutte, le grand capital doit donc finir par vaincre et par absorber le petit capital. Par là, on marche vers une féodalité industrielle et marchande qui, à mesure qu'elle s'établit, rend la condition du travail plus mauvaise, en ruinant le petit commerce et la petite industrie, car le capital, à mesure qu'il se concentre dans un petit nombre de mains, devient maître plus absolu de la place, il dicte les conditions, il a la puissance de l'unité contre la division, et les travailleurs deviennent, non plus seulement les serviteurs, mais les serfs du capital ; ils sont taillables et corvéables à merci.

Voilà, dans leur substance, les plus fortes objections qu'on ait élevées contre le système de la concurrence et de la liberté du travail. A côté de ces objections, M. Louis Blanc a placé le tableau dramatique et exagéré des souffrances des classes laborieuses, en rembrunissant, par l'âpreté de son pinceau pessimiste, des couleurs, hélas ! déjà trop sombres. Il y a là, en même temps, un calcul et un tort. Quand on a devant soi un problème aussi redoutable, il faut conserver toute la lucidité de son regard et toute la rectitude de son jugement, et ne pas faire appel aux passions qui obscurcissent la vue et troublent l'esprit. Le médecin, qui voit un malade étendu devant lui sur un lit de douleur, évite tout ce qui peut émouvoir trop vivement sa sensibilité. Il se recueille dans les hauteurs de son entendement, il ne voit qu'au point de vue de la science les ravages que le mal a exercés sur l'organisme de l'homme qui l'appelle à son secours ; il ne s'exagère point sa maigreur, sa pâleur, le tremblement convulsif qui agite ses membres ; il ne compte pas une à une ses larmes, il ne note pas ses gémissements ;

il n'étudie pas la maladie pour s'irriter contre elle et s'apitoyer sur le malade ; il étudie la maladie pour la guérir. Ce malade, que M. Louis Blanc montrait étendu dans son livre, c'était la société moderne. Si vous faites saigner devant nous toutes ces plaies, en y plongeant la main, si vous assourdissez nos oreilles des gémissements de tant de malheureux qui souffrent, si vous nous enfoncez à plaisir dans une atmosphère toute trempée de larmes, si vous faites monter vers nous le lamentable concert des voix de ces jeunes filles pleurant leur jeunesse abrégée par les privations ou flétrie par le vice, notre regard se trouble, la passion nous saisit, nous ne jugeons plus, nous ne raisonnons plus ; nous pleurons, nous nous irritons, nous nous indignons, nous nous laisons emporter avec vous et comme vous à ces mouvements violents et désordonnés qui précipitent les hommes dans des extrémités plus funestes encore que celles qu'ils veulent éviter.

C'est là le calcul du sectaire, mais c'est là le tort du moraliste et du citoyen. Quand l'auteur, par une exposition animée, éloquente, a ainsi ému, exalté, indigné le lecteur, il lui offre à l'improviste un système qu'il résume prudemment en quelques pages, sans le développer, et qui, grâce à cette combinaison, produit, sur beaucoup de lecteurs, l'effet d'une oasis succédant à un désert aride.

Le principe de M. de Coux, c'est que tout dogme, tout précepte, toute théorie morale, est une force qui agit d'une manière logique, et façonne, après l'avoir créée, la civilisation des peuples. Il veut donc donner à l'économie politique chrétienne, pour principe générateur de la richesse, le sacrifice fondé sur la croyance à une vie meilleure; tandis que l'économie politique antichrétienne lui donne pour principe la cupidité fondée sur la préoccupation trop exclusive des intérêts temporels. Au fond, la doctrine un peu excessive de M. de Coux pourrait être ainsi formulée d'une manière plus générale et plus vraie, la mesure de la perfectibilité de l'ordre social se trouve en rapport direct et exact avec l'influence des croyances catholiques sur les idées, les sentiments, les mœurs, les progrès de chaque peuple; elle est fondée sur la loi du devoir religieux préférée à la loi de l'intérêt.

M. Rubichon, avec moins de suite et de rigueur dans les déductions, d'exactitude dans les données, mais avec un mouvement d'idées et une originalité d'esprit très-rares, marche dans des voies parallèles avec M. Mounier, son auxiliaire. Il joint seulement, au principe proclamé par M. de Coux, celui de la nécessité de la grande propriété et de la grande culture, qu'il veut assurer contre le morcellement, en réglant la transmission des fortunes par ordre de primogéniture. Il avait déjà, dans les derniers temps de la Restauration, développé ses doctrines sur l'influence sociale et politique de la religion dans un livre plein d'aperçus, qui exerça son action sur plus d'une intelligence engagée dans d'autres voies; il était intitulé : *De l'action du clergé dans les sociétés modernes*[1]. Deux livres importants, celui *Du mé-*

[1] M. Louis Veuillot dit dans *Rome et Lorette*, en racontant les préludes de la conversion : « Dieu m'envoya le secours de deux bons livres, c'était l'introduction à l'*Histoire de sainte Élisabeth*, de M. de Montalembert, et le beau travail sur l'*Action du clergé dans les sociétés modernes*, de M. Rubichon. »

canisme de la société en France et en Angleterre, et celui *De l'agriculture en France*, complétèrent l'exposition de sa doctrine.

M. Rubichon forme, avec M. le marquis de Villeneuve, auteur de l'*Agonie de la France*, la nuance pessimiste de l'école d'économie politique chrétienne, nuance qui n'épargne point aux sociétés européennes, et surtout à la société française, des prophéties sinistres qu'il ne faut point accepter sans réserves, mais qu'il est utile d'étudier cependant, parce que ces économistes chrétiens ont profondément étudié le mauvais côté de notre situation ; que, s'ils voient le mal encore plus grand qu'il n'est, ils signalent un mal réel avec le désir, sinon avec l'espoir, de prévenir les catastrophes qu'ils annoncent. Comme le dit M. de Villeneuve en terminant son ouvrage, dont le titre a attristé l'auteur avant d'attrister le lecteur : « Le péril est-il dans le flambeau qui le découvre, ou dans les faits qui le produisent[1] ? » MM. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, Champagny, de Lafarelle, de Renneville dans ses travaux sur le paupérisme ; MM. Béchard, Armand de Melun, Amédée Hennequin, et les écrivains qui se sont occupés surtout de l'économie charitable, représentent, nous ne dirons pas la nuance optimiste de l'école d'économie politique chrétienne, mais celle qui s'appliquait surtout à chercher les moyens pratiques de réparation.

Du reste, l'école d'économie politique chrétienne trouve dans la philosophie catholique un terrain du haut duquel elle domine les utopistes et l'école socialiste qui, au fond, a emprunté à ces derniers son système et ses arguments. Loin d'admettre que l'aspiration des esprits à un état parfait prouve que cette perfection sera atteinte ici-bas, elle fait tomber

[1] *Agonie de la France*, t. III, p. 644 (1839).

qu'à atténuer les vices et les crimes des classes favorisées par la fortune. Les hommes ne sont donc pas seulement vicieux parce qu'ils sont pauvres, ils sont vicieux parce qu'ils sont hommes, c'est-à-dire parce que Dieu les ayant créés libres, ou, en d'autres termes, capables de choisir entre le bien et le mal, ils ont, au lieu de s'appuyer sur le secours divin qui ne leur manque jamais, cédé à la tendance de leur nature corrompue, et choisi le mal. Comme la misère, la fortune est une mauvaise conseillère, et le bonheur lui-même, M. Louis Blanc le reconnaît, est malheureux. Cette infortune du bonheur le préoccupe. Il en cherche la raison avec une inquiétude évidente. Pourquoi celui qui a tout souffre-t-il comme celui qui n'a rien? Pourquoi, « à côté de ceux qui rejettent la vie comme un fruit amer, voit-on ceux qui la rejettent comme une orange desséchée? » C'est, répond-il, « parce qu'ils sont à bout de jouissances; voilà leur misère : ils ont épuisé le désir, voilà leur mal! »

L'auteur semble ici sur la trace de la vérité, mais il la perd presque aussitôt. Ce désordre moral immense, il veut qu'il vienne uniquement du désordre social. Ce fait étrange de l'égalité dans la douleur, malgré la disproportion énorme qui existe entre les moyens de jouir, il le voit, il le confesse avec étonnement; mais, au lieu de reconnaître là un fait profondément humain, il veut en faire un fait purement social. Suivant son explication forcée, ce fait prouve que, par une solidarité mystérieuse, le riche souffre des souffrances du pauvre; comme un corps souffre tout entier dans un seul de ses membres; vous reconnaissez l'emprunt fait à la doctrine humanitaire de M. Pierre Leroux. L'antiquité, plus sincère et plus vraie, affirmait, au contraire, qu'au point de vue l'égoïsme personnel, la souffrance d'autrui nous faisait goûter plus vivement nos propres voluptés.

C'est un sophisme que de prétendre que la disette du pauvre empêche le riche de jouir de son abondance, un autre sophisme que de vouloir expliquer les souffrances morales du riche par la peur que lui inspire le désespoir du pauvre. On voit les hommes les plus insensibles aux souffrances de leurs semblables, vivant dans des sociétés où le désespoir du pauvre est impuissant et désarmé, arriver à cet état de satiété et de dégoût qui est une souffrance réelle. Or comment y arrivent-ils? Par cela seul qu'ils ont épuisé toutes les jouissances. Ainsi que l'a dit M. Louis Blanc lui-même, c'est là la véritable maladie de l'homme. Il a des désirs toujours plus vastes que la satisfaction qu'il trouve. Ses destinées ici-bas, quelque grandes qu'elles soient, sont moins grandes que ses aspirations. Sa vie est un long désir. Pauvre, il désire le nécessaire; aisé, le superflu; riche, l'émotion qu'enlève le désir assouvi. Quand le connu est épuisé, il a soif de l'inconnu.

Le catholicisme et la philosophie spiritualiste, qui marchent d'accord avec lui, expliquent seuls, on l'a vu, cette anomalie inexplicable pour les lumières purement rationnelles, en nous apprenant, celle-ci, que l'homme aspire à une vie plus haute; celui-là, que l'homme est une créature déchue, coupable, et par conséquent punie, dont la vie est une épreuve et dont le but n'est pas dans ce monde. L'homme est malheureux par une sentence divine; malheureux, comme le dit Joseph de Maistre, parce qu'il est criminel : tourmenté à la fois par le sentiment de sa petitesse et le pressentiment de sa grandeur, jouet de ses passions, victime de ses vices, il poursuit, à travers des réalisations insuffisantes, un idéal irréalisable ici-bas.

A la lumière de cette solution donnée par la raison catholique, tout s'explique. On comprend pourquoi la richesse de-

vient un châtiment comme la pauvreté, et pourquoi la société ne peut donner le bonheur à l'homme qui porte en lui-même d'incurables misères. Quand on part, au contraire, du principe admis par M. Louis Blanc, que l'homme est une créature bonne et sainte, qui a droit au bonheur, tout redevient inexplicable. Ne pouvant s'en prendre à l'homme, on s'en prend à la société, imparfaite comme nous, d'autant plus imparfaite que nous sommes plus imparfaits ; qu'on peut améliorer sans doute, mais à condition que ceux dont elle se compose deviendront meilleurs. On lui fait son procès, sans songer que, même dans le cas où l'on gagnerait ce procès, il faudrait le recommencer contre la Providence.

Si l'homme, en effet, est une créature bonne et sainte qui a droit au bonheur, pourquoi ces maladies qui l'assiégent, ces infirmités qui l'atteignent, ces angoisses du cœur qui le torturent ? pourquoi la peste, les tremblements de terre, tous les fléaux, toutes les souffrances, tous les malheurs ? pourquoi la mort qui, avant de nous frapper nous-mêmes, dédéchire tant de fois, en nous frappant dans nos proches, les fibres les plus sensibles de nos cœurs ? Ce n'est certes point la concurrence qui a fait la maladie, les infirmités, les tremblements de terre, la peste, la vieillesse, la mort ; comment donc les expliquer avec la philosophie que M. Louis Blanc donne pour point de départ à son économie sociale ? Évidemment cette philosophie n'explique rien, elle reste à la porte du problème. C'est là le premier vice du système de M. Louis Blanc ; il attribue à la liberté du travail des misères qui tiennent en partie à la condition humaine.

Cependant la théorie de M. Louis Blanc, si faible dev la raison catholique, eut, contre la raison philosophique l'école économiste de 1789, un succès dont il faut indiq le motif. La plus grande partie de cette école était en de

de la raison catholique, et plusieurs de ceux contre lesquels M. Louis Blanc discutait admettaient les mêmes principes rationalistes que lui ; pour eux aussi l'humanité était bonne et sainte, et ils s'occupaient beaucoup plus des droits de l'homme que de ses devoirs et de ses misères, expliquées par la déchéance de sa nature. Contre des adversaires établis sur ce terrain, M. Louis Blanc n'avait qu'une chose à prouver : c'est que, dans la société soumise au régime de la concurrence, un très-grand nombre d'hommes étaient placés, par l'infériorité de leur éducation et par l'absence de toute espèce de moyens pécuniaires, dans la dépendance de ceux qui avaient été plus favorisés par l'éducation ou la fortune, de sorte que cette égalité, promise en 1789, n'était qu'un leurre écrit au frontispice des constitutions, mais démenti par les faits.

Cette preuve n'était point difficile à donner. Il n'y a rien de plus chimérique en soi que ce principe d'égalité proclamé entre des hommes inégaux en force, en intelligence, en santé, en fortune, et il n'y a de possible que l'égalité devant la loi, qui souffre encore bien des exceptions dans la pratique, parce que la loi est appliquée par des hommes, mais qui est un beau reflet de l'égalité des hommes devant Dieu, ce dogme catholique descendu dans nos codes, tout humide encore du sang divin qui devait les purifier. M. Louis Blanc établit donc sans peine que la situation des pauvres est fâcheuse et dure sous le régime de la concurrence, et qu'au lieu d'être serfs de la glèbe, ils sont les sujets de la faim. Il développe, d'une manière dramatique, la comparaison indiquée par Fourier entre le sauvage qui jouit au moins de ses droits naturels, et l'indigent des pays civilisés qui a perdu ses droits naturels sans être admis en réalité à jouir des droits sociaux.

Comme la situation des ouvriers des fabriques est favorable à sa thèse, et que les économistes de toutes les écoles ont été obligés de faire sur ce point des aveux affligeants pour la civilisation moderne, c'est là surtout qu'il place le terrain de la discussion[1]. Il montre, on l'a vu, que, sous le régime de la concurrence, l'intérêt du fabricant est de produire au rabais pour lutter contre ses rivaux, et par conséquent de faire travailler l'ouvrier le plus longtemps possible, au plus bas prix possible; de là ces journées de treize heures de travail, cette préférence donnée à l'ouvrier célibataire sur l'ouvrier marié, ce travail des enfants dans les fabriques, qui les étiole avant l'âge, et qui les enlève à l'école avant que leur esprit ait reçu les connaissances les plus élémentaires; leur cœur, les principes du juste et de l'injuste. Puis l'excès de la concurrence amène l'excès de la production, qui amène le chômage, et condamne l'ouvrier à l'aumône, et, si l'aumône n'est pas suffisante, à la faim.

L'économiste socialiste, en prenant les chiffres mêmes des économistes de l'école opposée, constate que, sous le régime de la concurrence, il y a en France plus d'un million d'hommes secourus officiellement; ce qui indique, quand on cherche le chiffre réel de ceux qui sont obligés de recourir à la charité soit publique, soit privée, à peu près quatre

[1] Sur la fin du gouvernement de Juillet, M. Blanqui, membre de l'Institut, chargé par l'Académie des sciences morales de faire, sur la situation des classes ouvrières, une enquête demandée par le gouvernement lui-même, fit un tableau désolant de « la plupart de nos grandes industries et de leurs ateliers désolés, en proie à la dévastation, en proie à l'anarchie. » Il concluait à la suppression du régime excessif de protection, qui, selon lui, était « la cause principale du malaise et de la vie précaire des classes ouvrières. » (Voir dans le *Journal des Économistes* la lettre de M. Blanqui *sur les attaques auxquelles les professeurs d'économie politique sont en butte*. 1849.)

millions de personnes qui ne peuvent vivre de leur travail [1]. C'est donc le neuvième de la population dans la pauvreté, ou dans une situation si voisine de la pauvreté, qu'elle est réduite, dès que la maladie vient, qu'il arrive une année de pain cher, ou que la grande roue du travail s'arrête, à tendre la main.

M. Louis Blanc ne nie point que la préférence donnée au travail industriel sur le travail agricole contribue singulièrement aux misères qu'il signale ; mais il constate, en même temps, qu'un mouvement d'attraction irrésistible porte les populations vers les villes. Les campagnes se dépeuplent à leur profit. La solitude se fait dans les champs, la foule dans les grands foyers industriels. Il en résulte que la population, sujette aux misères du régime de la concurrence, augmente toujours, et comme la population pauvre s'accroît dans une proportion plus considérable que la population riche, et que les machines, de jour en jour plus parfaites, tendent à diminuer le nombre des bras employés, la concurrence des ouvriers dans les ateliers se joint à la concurrence des fabricants entre eux, pour rendre la condition des ouvriers industriels déplorable.

Aussi l'on voit des symptômes redoutables révéler à la fois la dégradation morale et physique de la population ouvrière vouée aux travaux de l'industrie. Le chiffre des naissances illégitimes et des infanticides s'accroît d'année en année, et dans une proportion beaucoup plus considérable pour les quatorze départements les plus industriels que pour le reste de la France. Le rapport des enfants trouvés à la population a presque triplé en quarante ans [2]. En même

[1] M. Louis Blanc a emprunté ces chiffres au livre de M. Buret, sur *la Misère des classes laborieuses*.

[2] En 1784, le nombre des enfants trouvés était de 40,000 ; en 1820, de 102,103 ; en 1831, de 122,000 ; en 1837, de 140,000.

temps, M. Charles Dupin a déclaré à la Chambre des pairs que, sur dix mille jeunes gens appelés par la conscription, les dix départements les plus manufacturiers de la France en présentaient huit mille neuf cent quatre-vingts infirmes ou difformes, tandis que les départements agricoles n'en présentaient que quatre mille vingt-neuf.

Tels sont les éléments de conviction dont se sert M. Louis Blanc pour établir son premier aphorisme économique : « La concurrence est pour le peuple un système d'extermination. »

Après ce premier aphorisme, il en pose un second : « La concurrence est pour la bourgeoisie une cause sans cesse agissante d'appauvrissement et de ruine. » L'économiste socialiste continue ici à traduire en langue usuelle les idées de Fourier. Il prouve sans peine que la concurrence est une guerre, et comme la guerre a des vaincus et des vainqueurs, il y a des défaites et des blessures à déplorer : seulement sa formule est ici évidemment trop large. Si la concurrence est une cause d'appauvrissement et de ruine pour les vaincus, elle est une cause d'enrichissement et de fortune pour les vainqueurs : or les uns comme les autres se trouvent dans le sein de la bourgeoisie. Il est plus près de la vérité quand il montre que le résultat définitif de la concurrence tend à donner la victoire aux grands capitaux sur les petits ; car, dans les luttes industrielles et commerciales, la victoire est du côté des gros capitaux ; de sorte que, sous le régime de la concurrence, l'égalité n'existe pas plus dans la bourgeoisie qu'entre la bourgeoisie et la classe ouvrière.

Enfin il adresse à la concurrence un reproche conforme à l'opinion de tous les économistes, en attribuant à ses excès cette falsification toujours incessante de tous les produits, même des substances alimentaires, qui a attiré l'attention

du législateur et provoqué la sévérité impuissante de la loi pénale.

Le bienfait attribué au régime de la concurrence par ses défenseurs, le bon marché, ne le touche pas. Il répond à l'école de Smith et de Say que le bon marché ne profite momentanément à ceux qui consomment qu'en jetant, parmi ceux qui produisent, les germes d'une anarchie ruineuse; que « c'est la massue avec laquelle les riches producteurs écrasent les producteurs peu aisés, l'arrêt de mort du fabricant qui ne peut faire les avances d'une machine coûteuse que ses rivaux plus riches sont en état de se procurer, l'exécuteur des hautes œuvres du monopole, l'anéantissement de la bourgeoisie au profit de quelques oligarques industriels. » C'est ici qu'il ajoute que la concurrence, par le triomphe de ceux-ci, conduit au monopole, le monopole à l'élévation arbitraire des prix, réduits arbitrairement pendant un temps, pour détruire la concurrence; de sorte que l'excès de la concurrence conduit au monopole, et que la cherté sort de l'excès du bon marché.

Voilà les idées que M. Louis Blanc développait, de 1839 à 1847, avec une forme littéraire dramatique, passionnée. Le succès de la partie critique de son système fut d'autant plus grand, que plusieurs des reproches qu'il adressait à la concurrence n'étaient pas immérités, et qu'il les adressait à une école placée sur un mauvais terrain pour lui répondre. La société qui existait au moment de 1789 avait, malgré ses abus, quelque chose de fortement coordonné. L'industrie, partagée en jurandes et en maîtrises, avait à la fois une organisation et une responsabilité. La production pouvait être limitée aux besoins, parce que le nombre des producteurs était lui-même limité. Il y avait dans la population industrielle un esprit de corps, parce que l'industrie était corporée; et, si les

producteurs étaient moins nombreux, ils étaient plus sûrs de vivre de leur travail, qui avait quelque chose de régulier.

Les réformateurs de 1789 ne comprirent pas assez qu'en détruisant cette organisation, qui leur parut vicieuse parce qu'elle reposait sur le monopole des professions, exploité par un certain nombre d'individus, à l'exclusion de tous les autres, il serait nécessaire de chercher à organiser le nouvel état de choses qu'ils fondaient. Ils se contentèrent de dire que tout homme était apte à tout faire, et, après avoir proclamé cette théorie, ils ne s'occupèrent pas de ce qui se passerait dans la pratique.

Il arriva donc que des hommes dont on avait surexcité les espérances, en les enivrant de magnifiques théories sur la liberté, l'égalité et la fraternité, rencontrèrent dans la pratique la servitude de la force des choses, l'inégalité des aptitudes et des moyens, et la lutte des intérêts. En outre, en même temps qu'on augmentait leurs appétits en insistant fortement sur les souffrances qu'ils enduraient dans l'ancien état social, et en séduisant leur esprit par le mirage d'une nouvelle société où leurs droits seraient plus étendus et leurs jouissances plus grandes, on affaiblissait dans leurs âmes l'empire des sentiments religieux qui aident l'homme à borner ses désirs et à supporter ses besoins. La doctrine épicurienne du sensualisme, qui devient dans Saint-Simon la réhabilitation de la chair, dans Fourier l'équation de nos attractions et de nos destinées, et que M. Louis Blanc lui-même professe en annonçant que « le combat entre l'esprit et la chair n'a eu lieu que parce que, jusqu'ici, les sociétés n'ont pas trouvé un milieu qui leur convienne, mais que ce désaccord cessera et que l'harmonie succédera dans l'homme à l'antagonisme, » remplaçait la morale du devoir et du sa-

crifice enseignée par le christianisme. Enfin, les institutions que celui-ci avait créées pour remédier aux misères de l'ancienne société avaient été atteintes par la Révolution, et l'initiative féconde de la religion était enchaînée autant que possible par les lois, de sorte que le catholicisme, ce puissant médecin des sociétés malades, traité en suspect, ne pouvait qu'à grand'peine et bien insuffisamment secourir la société nouvelle, tourmentée par les abus du régime de la concurrence.

On les souffrait donc d'autant plus impatiemment et ils étaient d'autant plus grands qu'aucune précaution n'avait été prise pour les prévenir ou les diminuer, que les espérances chimériques qu'on avait conçues rendaient les réalités douloureuses, sous le coup desquelles on se trouvait, plus poignantes, et qu'enfin une grande partie de la population avait désappris à user chrétiennement de la richesse et de la pauvreté ; de sorte que tous les rapports qui reliaient les extrémités sociales étaient rompus.

C'est ce qui explique comment les hommes les plus opposés aux idées philosophiques de M. Louis Blanc prirent en sérieuse considération ses idées économiques. Personne ne pouvait nier le problème douloureux qui, en France comme en Angleterre, pesait sur la société. Les économistes de l'école de 1789 étaient obligés de constater eux-mêmes le nombre et l'étendue des plaies. Les enquêtes faites en Angleterre par les ordres du parlement avaient jeté sur ces questions de redoutables lumières. Il avait été constaté que, sous le régime de la concurrence, la proportion entre la consommation et la production était sans cesse troublée, ce qui rendait le travail irrégulier, au détriment du bien-être, de la santé, de la vie même des classes ouvrières, pour lesquelles un travail régulier et constant est préférable, même avec

un salaire médiocre, à un travail irrégulier et intermittent richement rétribué; au détriment de l'ordre social, menacé par les grandes grèves. Les mêmes enquêtes avaient établi que les manufacturiers se trouvaient sous le coup d'une ruine toujours imminente par les changements continuels apportés dans les procédés de fabrication, la fluctuation des prix, l'incertitude de la vente, et l'impossibilité de mesurer la production à une consommation toujours incertaine[1]. En France, les recherches de MM. Duchâtel, Gasparin, Sismondi, Frégier, Benoiston de Châteauneuf, Huerne de Pommereuse, Léon Faucher, Charles Dupin, Villermé, Buret, Fix, Blanqui, Michel Chevalier, ne permettaient point de mettre en doute les inconvénients de la concurrence poussée jusqu'à l'excès[2]. M. Rubichon, qui appartenait, par ses croyances, au catholicisme, avait signalé les mêmes faits avec la verve de son esprit original, qui passionne la statistique et pousse quelquefois les conséquences de principes vrais jusqu'à une exagération paradoxale. M. le comte de Villeneuve avait marché dans les mêmes voies. Enfin M. de Carné, dont l'intel-

[1] On trouvera les documents officiels les plus intéressants dans un livre publié en 1848 sous ce titre : *De l'action de la noblesse et des classes supérieures dans les sociétés modernes d'après les documents officiels*, par MM. Mounier et Rubichon.

[2] M. Michel Chevalier faisait sur ce point les aveux les plus complets et les plus affligeants, dans le discours d'ouverture de son cours d'économie politique, le 3 mai 1840. « De nos jours, disait-il, fait étrange qui serait inexplicable si l'on ne se souvenait que nous sortons d'une longue période révolutionnaire, et que le propre des révolutions, même les plus glorieuses et les plus légitimes, c'est de rompre les attaches sociales et politiques; de nos jours, entre le chef d'industrie et l'ouvrier, il y a moins de liens moraux que dans l'ancien régime. Avant 1789, la famille industrielle existait; aujourd'hui, elle est dissoute. La filiation est rompue. Chacun pour soi. Le proverbe ajoute : Dieu pour tous. Ici il faudrait dire : Dieu pour personne. Sans liens avec les maîtres, les ouvriers n'en ont pas davantage entre eux. Ils n'ont les uns envers les autres ni obligations ni devoirs. Il y a des hommes juxtaposés, il n'y a pas de sentiment commun, si ce n'est peut-être la haine du régime auquel l'ouvrier est astreint. La concurrence illimitée, qui est l'unique loi de l'industrie et qui rend les maîtres ennemis les uns des autres, les

ligence était également dominée par la raison catholique, écrivait au sujet du livre de M. Louis Blanc : « Les considérations sur lesquelles s'appuie l'école qui réclame, avec une énergie sans cesse croissante, l'organisation du travail, sont dignes, assurément, de l'attention la plus sérieuse, car les bons esprits ne peuvent manquer d'être frappés des obstacles que rencontrent, dans leur marche, les idées placées, voici à peine quelques années, au-dessus de toute controverse. Qu'arrive-t-il, en effet, dans la pratique? Personne ne l'ignore, et chacun en gémit, sans découvrir un remède pour les plaies que chaque année rend plus profondes. Quoi d'étonnant si, en présence de tant de douleurs, des esprits hardis s'efforcent de régulariser ce qui apparaît comme un chaos. Il faut que le pouvoir pose à son tour les problèmes posés par les factions. Un gouvernement prévoyant et éclairé arrachera aux hommes que peut égarer la tentation d'en abuser, les idées mêmes qui font leur force au sein des masses. Il prendra l'initiative de certaines mesures que lui seul peut appliquer avec discernement et sans péril.

oblige, sous peine de banqueroute, c'est-à-dire de mort industrielle, à augmenter sans cesse la tâche de l'ouvrier en réduisant d'autant la rétribution de l'unité de travail, ce qu'en langage industriel on appelle le prix de la pièce. Elle contraint l'ouvrier à regarder son voisin comme un rival qui lui demande son pain... Sous la loi de la concurrence illimitée, les ouvriers de Brighton ont eu raison de dire : « Les machines, qui devraient être nos esclaves, sont nos plus formidables compé-« titeurs... » On n'emploie plus l'homme, cet engin animé, qu'en attendant, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un autre engin tout matériel qui coûte moins cher... Ainsi, comme l'a dit M. de Sismondi en répondant aux économistes de l'autre côté du détroit, il semble que la perfection sociale doive être atteinte lorsque le roi, demeuré seul dans son île et tournant constamment une manivelle, fera accomplir par des automates tout l'ouvrage d'Angleterre, gardant pour lui tous les produits, afin de les expédier au dehors par d'autres automates que conduirait l'impulsion de la vapeur... Dans la constitution actuelle de l'industrie, point de lendemain assuré, c'est le sort commun de l'ouvrier et du maître... Évidemment c'est là une situation violente... Si elle se prolongeait, le maintien de la société elle même deviendrait impossible. »

« Il doit se demander jusqu'à quel point il peut intervenir dans la seule forme de l'activité nationale, livrée sans règle comme sans contrôle à toutes les chances des événements et de la fortune. Pourrait-il exercer une salutaire médiation entre l'ouvrier et le chef d'atelier, relativement aux conditions du travail ? Serait-il en droit de limiter la concurrence à la mesure véritable des besoins et des débouchés? Lui serait-il interdit de protéger l'honneur et le crédit de la France sur les marchés étrangers, par une surveillance exercée à l'exportation de nos produits? Enfin, lorsque l'édifice de la société nouvelle repose sur l'unité centralisée et sur l'action administrative, ce double principe peut-il rester sans nulle application aux intérêts les plus nombreux et les plus faciles à émouvoir? Le principal résultat qu'aient à retirer les hommes sérieux de l'examen des théories démocratiques, c'est, assurément, la ferme intention de mettre de telles questions à l'étude, pour les résoudre autrement que par l'axiome, tout négatif, d'une école économique à laquelle l'avenir réserve de sévères leçons[1]. »

Ces lignes, écrites par M. de Carné en 1841, donnent une idée assez exacte de l'intérêt qu'excitaient ces questions dans la seconde période du gouvernement de Juillet, et de l'attention qu'éveillaient ces problèmes chez les esprits les moins favorables aux opinions démocratiques. On aperçoit en outre la cause de l'influence que l'école socialiste commençait à prendre, surtout parmi les classes populaires. Tout le monde signalait le problème ; elle seule proposait une solution, purement laïque, dans un temps où l'on ne comprenait point encore que le christianisme seul, doté de toute la liberté

[1] Voir l'article publié, le 1er septembre 1841, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. de Carné.

dont il a besoin, pouvait résoudre, dans une civilisation qu'il a créée, ce problème qu'il avait résolu au commencement. Or, lorsque autour du lit d'un malade tous les médecins gardent le silence, l'empirique, qui propose un remède, est le bienvenu. On lui sait gré, comme le sénat romain à Varron, de ne pas avoir désespéré de la république. Il veut agir, donc il espère ; dès ce moment la confiance du malade lui est acquise. Ne lui doit-il pas le premier des biens, l'espérance ?

Il faut ajouter que la réponse des défenseurs de l'école de 1789, à la critique des inconvénients de tout genre produits par le régime de la concurrence, était faible. Elle se bornait à deux points. M. Michel Chevalier, peu d'accord avec ses premières doctrines, disait : « La concurrence a ses abus, comme a eu les siens, politiquement et socialement, la liberté dont elle est la transfiguration industrielle. L'arène de la concurrence est marquée par des chutes, des catastrophes et parsemée de ruines; elle a été bien souvent baignée de larmes. Que de fois l'avenir des familles y a été anéanti ! que d'espérances légitimes y ont été renversées ! combien d'épargnes amassées péniblement y ont été dévorées ! combien d'hommes laborieux et loyaux y ont tout perdu, tout jusqu'à l'honneur ! Je ne le dissimule pas, et personne plus que moi ne le déplore. Mais la carrière de la liberté a été aussi couverte de décombres, des actes infâmes en ont souillé le sol sacré, des torrents de sang l'ont inondé. Est-ce à dire qu'il faille maudire la liberté ? Pourquoi donc rendre la concurrence responsable des mensonges, des méfaits, des violences qui se sont accomplis et s'accomplissent encore en son nom ? Le principe de la concurrence sera longtemps encore, sinon toujours, la loi de l'industrie. Tout ce que les hommes de notre âge ont à faire, c'est dans

l'application de l'empêcher d'aller jusqu'aux dernières conséquences. »

L'école de 1789 développait en outre l'argument suivant, dans deux journaux où elle dominait[1] : « Le seul remède est d'aller jusqu'au bout dans ce système, de détruire tout ce qui s'oppose à son entier développement, de compléter enfin la liberté absolue de l'industrie par la liberté absolue du commerce. » On reconnaît le fameux aphorisme : « Laissez faire et laissez aller ! »

C'était là une réponse insuffisante ; l'aveu du mal sans aucune explication de son origine, sans aucune indication d'un remède même partiel, l'espoir de voir le bien sortir de l'excès du mal, voilà le résumé de la réponse des économistes de l'école de 1789.

V

EXAMEN DE LA SOLUTION DE M. LOUIS BLANC.

Il fallait que la réponse des économistes de 1789 fût bien peu satisfaisante, et que les esprits échauffés par tant d'utopies eussent singulièrement perdu le sentiment des conditions réelles de la vie humaine, pour que la solution proposée par M. Louis Blanc trouvât quelque crédit.

C'était un mélange incohérent de l'ancien système des maîtrises et des jurandes avec le système de l'État propriétaire et industriel, comme il est en Égypte. L'économiste

[1] Le *Constitutionnel* et le *Courrier Français*.

démocratique partait de ce principe dont les conséquences sont incalculables, et qui détruit virtuellement la propriété, tout en la laissant subsister en droit : « l'État est le banquier des pauvres. » Qu'est-ce en effet que l'État? C'est l'ensemble des citoyens représentés par le gouvernement. Qu'est-ce que la bourse de l'État? La bourse de ceux qui possèdent. Qu'est-ce donc que déclarer que l'État est le banquier des pauvres? C'est décider que ceux qui n'ont pas puiseront dans la bourse de ceux qui ont, non en vertu de la volonté de ceux-ci, ce qui est le résultat du christianisme, mais en vertu d'une loi politique.

Voilà pour le principe. Quant au mode d'organisation, il n'offrait rien de bien ingénieux : « Le gouvernement serait considéré comme le régulateur suprême de la production, et investi pour accomplir sa tâche d'une grande force. Cette tâche consisterait à se servir de l'arme même de la concurrence pour faire disparaître la concurrence. Le gouvernement lèverait un emprunt dont le produit serait affecté à la création d'ateliers sociaux[1], dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale. Le gouvernement étant considéré comme le fondateur unique des ateliers sociaux, ce serait lui qui rédigerait les statuts. Cette rédaction, délibérée et votée par la représentation nationale, aurait forme et puissance de loi. Seraient appelés à travailler dans les ateliers sociaux, jusqu'à concurrence du capital primitivement rassemblé pour l'achat des instruments de travail, tous les ouvriers qui offriraient des garanties de moralité. Bien que l'éducation fausse et antisociale, donnée à la génération actuelle, rende difficile qu'on cherche, ailleurs que dans un surcroît de rémunération, un motif d'émulation et d'encoura-

[1] On reconnaît ici l'origine des ateliers nationaux de 1848.

gement, les salaires seraient égaux, une éducation toute nouvelle devant changer les idées et les mœurs. Pour la première année qui suivrait l'établissement des ateliers sociaux, le gouvernement réglerait la hiérarchie des fonctions. Après la première année il n'en serait plus de même. Les travailleurs ayant eu le temps de s'apprécier l'un l'autre, et tous étant également intéressés, ainsi qu'on va le voir, au succès de l'association, la hiérarchie sortirait du principe électif. On ferait tous les ans le compte du bénéfice dont il serait fait trois parts : l'une serait répartie par portions égales entre les membres de l'association; l'autre serait destinée à l'entretien des vieillards, des malades, des infirmes, et à l'allégement des crises qui pèseraient sur les autres industries, toutes les industries se devant aide et secours; la troisième enfin serait consacrée à fournir des instruments de travail à ceux qui voudraient faire partie de l'association, de telle sorte qu'elle pût s'étendre indéfiniment. Chaque membre de l'atelier social aurait droit de disposer de son salaire à sa convenance; mais l'évidente économie et l'incontestable excellence de la vie en commun ne tarderaient pas à faire naître de l'association des travaux la volontaire association des besoins et des plaisirs. Les capitalistes seraient appelés dans l'association et toucheraient l'intérêt du capital par eux versé, lequel intérêt leur serait garanti sur le budget; mais ils ne participeraient aux bénéfices qu'en qualité de travailleurs[1]. »

Utopie pour utopie, celle de Fourier était plus originale, plus ingénieuse, et n'était guère plus inapplicable. Remarquez qu'au fond M. Louis Blanc ne donne pas la solution, il charge le gouvernement de la donner : « Le gouvernement

[1] *Organisation du travail*, par Louis Blanc, page 102. (cinquième édition, 1848).

est considéré comme régulateur suprême de la production. » Mais comment la réglera-t-il? en vertu de quels principes? sur quelles données? En 1847, le gouvernement, à l'aide de toutes ses statistiques, n'a pu connaître le chiffre de la production des céréales dans la France: or, la consommation industrielle d'un pays à l'intérieur, varie, nous le savons par les enquêtes anglaises, suivant la récolte de chaque année. Voilà donc le gouvernement chargé de régler la production de chaque industrie, en partant d'une base qu'il ne connaît pas. Faudra-t-il qu'il règle aussi la production des céréales, et qu'il dise à chacun combien il peut ensemencer d'hectares et avec quelles semences? Alors le gouvernement est non-seulement le grand industriel, mais le grand agriculteur du pays; il faut qu'en cette seconde qualité il prévoie les mauvaises saisons qui modifient le rendement de la récolte. Ce n'est plus seulement lui qui spécule, c'est lui qui cultive. Toute la France est mise en régie.

Comment arrivera-t-on à ce singulier état de choses? M. Louis Blanc n'a pas le courage de répondre : Par la force. C'est par la concurrence qu'il veut tuer la concurrence. Ainsi le gouvernement fera ce que l'économiste socialiste reproche aux simples particuliers, il fera la guerre industrielle. La fera-t-il de manière à vaincre? S'il suit le plan indiqué par M. Louis Blanc, il y a cent à parier contre un qu'il sera au contraire vaincu par le génie individuel. C'est un fait économique matériellement démontré, que le gouvernement ne peut produire à aussi bon compte que l'industrie particulière. Pense-t-on que ses ateliers sociaux, régis en vertu de statuts rédigés par une assemblée politique, c'est-à-dire profondément impropre à réglementer un établissement industriel, où des ouvriers inégaux en talent et en force recevraient le même salaire, c'est-à-dire où la force et

le talent seraient intéressés à ne pas entrer, où le stimulant du besoin n'existerait plus, dont la hiérarchie serait formée, la première année, par le gouvernement, tout à fait incompétent pour faire ses choix avec intelligence, et ensuite par l'élection, dont les bévues sont si nombreuses, et qui consulte plus souvent la passion et la brigue que la justice et un intérêt éclairé, seraient de force à lutter contre des établissements privés, animés par le stimulant de l'intérêt personnel, dirigés par un homme capable, expérimenté, réunissant dans ses mains toute l'autorité, attirant le talent et la force par l'appât de salaires plus élevés, organisant ses ateliers d'après la hiérarchie des capacités industrielles, qu'il est à la fois apte à connaître et intéressé à établir?

Pour quiconque ne cède pas aux préoccupations de l'esprit de système, la réponse n'est pas douteuse. Les ateliers sociaux deviendraient bientôt les invalides du travail. Il n'y aurait qu'un moyen de leur donner la victoire, c'est d'assurer à leurs ouvriers, à l'aide du budget, un salaire supérieur à celui des ateliers particuliers, en leur demandant moins d'heures de travail, et même de vendre au-dessous du prix de revient. Mais alors il serait plus court, plus loyal, moins onéreux et tout aussi équitable de supprimer les ateliers libres par un acte d'autorité.

Supposons cet acte d'autorité consommé, alors même le problème est-il résolu? Non, à moins de réduire les professions industrielles en monopoles. Il y a toujours un fait dont l'industrie officielle ne sera pas plus maîtresse que l'industrie privée, la consommation. Or, c'est la consommation qui doit régler la production. Mais si chacun demeure libre de devenir producteur dans les ateliers sociaux, en exigeant de l'État cette part de capitaux qu'il lui doit en qualité de banquier des pauvres, il s'ensuit que le nombre des producteurs, qui

dépend du libre arbitre des individus dont le gouvernement n'est pas plus maître que des besoins de la consommation, peut surpasser ces besoins. Alors le gouvernement se trouvera obligé de faire ce que les ouvriers houilleurs de quelques districts ont fait volontairement en Angleterre [1], dans plusieurs occasions : c'est de partager le travail entre les ateliers, en réduisant le nombre de jours où chacun d'eux pourra travailler. Les ouvriers continueront donc à souffrir de la concurrence, sous le régime des ateliers sociaux comme sous le régime de la concurrence ; seulement le gouvernement distribuera la souffrance entre les ateliers et les ateliers entre leurs membres.

Remarquez aussi que, dans les ateliers sociaux, aucune part n'est donnée à cet esprit d'entreprise, à ce talent de combinaison représenté par le manufacturier, par le fabricant, et que le hasard de l'élection remplacera cet élément essentiel de la production industrielle; n'oubliez point, en outre, que ce remplaçant élu ne sera point excité par l'intérêt personnel, car son salaire ne surpassera pas celui du moins industrieux des ouvriers, et qu'il ne sera point responsable de sa gestion, car ce n'est point avec ses capitaux qu'il opère ; songez enfin que le capitaliste n'obtiendra que l'intérêt strict de son argent, sans avoir aucune part aux bénéfices : alors vous resterez convaincu que, les ateliers sociaux une fois établis en France, l'industrie nationale verra les grands manufacturiers, les ouvriers habiles et les capitaux émigrer à l'étranger, où ils seront plus équitablement rémunérés.

C'est dire que notre industrie verra se fermer devant elle

[1] Voir la déposition de M. Morton devant la commission d'enquête sur l'industrie houillère en Angleterre, dans l'*Action de la noblesse et des classes supérieures*, par MM. Mounier et Rubichon, p. 292. (Paris, 1848.)

les marchés étrangers et que, la consommation diminuant, la production devra se restreindre, et par conséquent les producteurs devront souffrir. Ou bien alors il faudra que la démocratie économique renouvelle, contre les émigrants industriels et contre la sortie de l'or et de l'argent, les lois de terreur de la démocratie politique de 1793 contre d'autres émigrés. Il deviendra nécessaire, en outre, de faire la guerre à l'Europe, pour l'obliger à se constituer dans les principes économiques adoptés par nous.

Quand on se place en principe dans l'arbitraire, on est toujours amené à recourir dans l'exécution à la force. Qu'est-ce au fond que, le système de M. Louis Blanc? C'est l'égalité des revenus et des jouissances établie arbitrairement par la loi entre des hommes inégaux en force intellectuelle et physique, en richesse acquise ou transmise. Il n'y a pas moyen de donner aux uns sans prendre aux autres. Aussi l'économiste socialiste, transportant les idées politiques de 1793 dans l'industrie, décrète le dévouement industriel. Mais le dévouement décrété, en matière d'argent, c'est le dévouement imposé, et le dévouement imposé, c'est un beau nom d'une vilaine chose, la spoliation. L'État, banquier des pauvres, prend l'argent de ceux qui en ont pour en donner à ceux qui n'en ont pas ; l'État, responsable de l'intérêt des capitaux, quand les ateliers sociaux ne produisent pas cet intérêt, prend l'argent de ceux qui en ont pour payer l'intérêt de l'argent prêté à ceux qui n'en ont pas; l'État, courbant les inégalités naturelles sous le niveau d'une égalité arbitraire, fait des statuts pour partager, entre ceux qui ne l'ont pas gagné, l'argent gagné par le mérite et le talent supérieur, frustrés de leur légitime récompense. Qu'est-ce que tout ceci? Le vol transféré de l'individu à l'État.

Au fond, le système de M. Louis Blanc va à la suppression

de la propriété individuelle, remplacée par la propriété collective, dont les revenus seraient distribués par une régence démocratique entre toutes les bouches de la communauté. Il prélude, comme Saint-Simon, par l'abolition des successions collatérales, à l'abolition de l'hérédité qu'il combat en principe, en attendant qu'elle puisse être supprimée en fait. L'activité individuelle disparaît, le stimulant de l'esprit de famille s'évanouit. Ces deux puissants mobiles sont remplacés par le dévouement devenu un devoir légal. Mais, et c'est la pierre d'achoppement de tout le système, ce dévouement, qui a sa raison d'être avec les idées catholiques, est un effet sans cause dans la philosophie de M. Louis Blanc[1], qui repousse le catholicisme.

Le catholique, nous l'avons dit, voit dans tous les hommes des frères, créés par le même Dieu, rachetés par le sang du Christ, ses cohéritiers dans l'éternité ; il les aime d'un amour surnaturel, il se dévoue pour eux, et ce dévouement aura son prix dans le ciel. Mais, dans la philosophie de M. Louis Blanc, selon laquelle « on doit s'occuper de jouir, pendant qu'on est dans la saison des fleurs et du soleil, » pourquoi se dévouerait-on ? Le dévouement ne s'accomplit point sans privation, sans sacrifice, sans souffrance; pourquoi accepterait-on cette souffrance, ce sacrifice, cette privation ? En vain chercherait-on à produire, avec la loi humaine, les œuvres de la foi, cette sœur aînée de la charité. La foi fait

[1] « Le catholicisme, pour forcer le peuple qu'il ne voulait pas émanciper, à se contenter de son sort, remplaça le fatalisme antique par le dogme de *la souffrance méritoire* ; il cria aux malheureux : Souffrez sans vous plaindre, car la souffrance est sainte ; souffrez avec joie, car Dieu garde à vos douleurs de célestes et ineffables dédommagements. Mais ce dogme n'a plus de puissance sur les esprits. On a compris que ce n'était qu'un sophisme propre à empêcher la légitime insurrection des opprimés contre les oppresseurs, et ce sophisme impie est tombé avec toutes les tyrannies auxquelles il avait si longtemps servi de base. » (*Organisation du travail.*)

l'homme, et c'est l'homme qui fait la loi. Le système de M. Louis Blanc, c'est la fraternité, l'égalité ou la mort de 1793, transférées dans l'économie sociale, sans la liberté.

Ce système ne dit point son nom; mais, en réalité, c'est un communisme honteux, caché sous la livrée savante de l'économie sociale. Il méconnait profondément le génie de l'homme, en voulant remplacer la vie de famille par la vie commune, en demandant au père de préférer l'étranger à sa femme et à ses enfants. Il couvrirait la société moderne de mornes couvents du travail, travail sans moteur, couvents sans croyances. Toute spontanéité individuelle disparaîtrait, toute inspiration s'éteindrait, toute activité s'arrêterait, et l'on verrait disparaître la civilisation produite par l'essor de cette activité individuelle. Un niveau de plomb écraserait les têtes sous une égalité prise d'en bas; l'homme se rapetisserait en France, la France se rapetisserait parmi les nations. Plus de père, plus de famille, plus de propriété; disons le mot, plus d'homme : car, en haine de l'excès de l'individualisme, le théoricien dont nous parlons aspire à supprimer l'individu, qui disparaît englouti par l'espèce, dans cette sorte de panthéisme social.

VI

SOLUTION PROPOSÉE PAR L'ÉCOLE D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE.

Ainsi les économistes de l'école démocratique, en signalant, malgré des exagérations de langage, les abus et les misères réelles engendrés en partie par la concurrence,

échouaient complétement quand il s'agissait d'indiquer un remède. Ils proposaient une révolution sociale, fondée sur des bases qui dénotaient, chez eux, une ignorance profonde des principes constitutifs de la nature humaine. Pour appliquer leur théorie, il aurait fallu encore une fois inaugurer la Terreur.

Ce n'est pas ainsi que le catholicisme vient en aide aux sociétés malades. D'abord il ne donne point aux hommes l'idée chimérique d'une société parfaite, il leur enseigne que l'imperfection humaine est la source de l'imperfection sociale. Mais, en même temps qu'il donne à chacun la force d'endurer des souffrances inévitables, il fait un devoir à tous d'améliorer, autant que possible, la condition humaine. Il donne donc à la fois aux hommes des idées justes et vraies sur l'état social, qui préviennent les déceptions dont l'amertume augmente les maux réels, la résignation de supporter les maux inévitables avec une patience mêlée d'espoir qui les adoucit, l'esprit d'initiative et de progrès qui, surexcité par la charité, marche à côté de la société en pansant ses plaies les plus cuisantes, en pourvoyant à ses besoins les plus pressants, et en introduisant peu à peu dans ses lois cet esprit de mansuétude, d'équité, d'humanité divine dont il est impossible de ne pas être frappé quand on étudie l'influence du catholicisme sur la société romaine.

M. Louis Blanc, qui accusait la morale chrétienne d'être favorable aux oppresseurs et funeste aux opprimés, avait oublié, sans doute, ce que fit le christianisme dans la société romaine en décadence, en faveur des esclaves, des pauvres, des femmes, des enfants, c'est-à-dire des faibles ; ses efforts heureux et persévérants pour purifier, adoucir, améliorer la législation [1]. Il n'avait pas accordé plus d'attention aux

[1] Voir le remarquable travail publié par M. de Champagny dans la *Revue con-*

services inestimables qu'il a rendus aux sociétés nouvelles, depuis leur naissance jusqu'à ce jour, par les liens qu'il a noués entre les faibles et les forts, par le frein qu'il a imposé aux passions les plus fougueuses du moyen âge, le droit pu-

temporaine, à la date du 15 juin 1853, sous ce titre : *la Charité chrétienne aux cinq premiers siècles de l'Eglise.*

« Si nous nous plaçons au point de vue historique, dit M. Franz de Champagny, si nous nous demandons ce que la charité chrétienne avait fait pendant ces cinq siècles, ce qu'elle avait obtenu pour restituer à l'homme son entière valeur, ce qu'elle avait acquis de respect pour l'âme humaine, ce qu'elle en avait fait pénétrer dans les institutions politiques, sociales, domestiques, ce qu'elle avait opéré par ce double labeur de la protection pour le faible, de l'assistance pour le souffrant, quelle sera la réponse ?

S'il s'agit de protection, de défense de l'opprimé, on peut dire que tout est acquis, que les vrais principes sociaux sont, non-seulement posés, énoncés, prêchés, mais persuadés, acceptés, mis en pratique. Il n'y a plus de distinction entre l'âme de l'enfant et celle de l'adulte, entre la vie de l'enfant et la vie de l'adulte, plus de droit de vie et de mort sur le nouveau-né, plus d'impunité des avortements, plus de justice paternelle autorisée à prononcer des supplices. Ce n'est pas seulement un principe, pas seulement un droit, c'est un fait. L'Europe, depuis le sixième siècle, n'en connaît pas d'autre. Quand par les voyages nous sortons aujourd'hui du monde chrétien, c'est comme si nous remontions dans l'histoire de quinze ou seize cents ans. Nous retrouvons en Chine ces Spartiates qui jetaient leurs enfants du haut du mont Taygète, et ces Romains qui les exposaient sur le Vélabre. C'est que, dans les deux cas, par le voyage ou par le souvenir, nous rentrons sur une terre idolâtre.

« Pour les femmes, il en est de même. Les choses en sont venues, au sixième siècle à peu près à l'état où elles en sont aujourd'hui. Même solennité du mariage, même liberté de la femme, soumission limitée dans la vie conjugale, indépendance avant et après. Tout ce qui a été acquis dans le cours des premiers siècles chrétiens a subsisté. Nos femmes sont libres aujourd'hui en vertu du rescrit de Constantin, qui supprimait la tutelle des agnats.

« Pour les esclaves, nous avons remarqué ce qui a rendu la lutte si pénible. Le christianisme n'a pas toujours avancé, mais il n'a jamais reculé. Le flot de la puissance romaine, en s'en allant, laissera l'iniquité de l'esclavage proclamée en principe dans les lois mêmes ; il laissera les conditions de l'esclavage adoucies, son importance numérique très-diminuée, une situation intermédiaire établie par où l'esclave arrivera à la pleine liberté ; en un mot, la grande base de l'ancien édifice social, base qui a été longtemps nécessaire, minée de toutes parts, cernée en tous sens, prête à tomber au premier coup de pic, et à tomber sans danger, parce que la base de l'édifice est prête maintenant et que le genre humain a eu cinq siècles pour faire l'apprentissage de la liberté.

« En toute chose et dans tous les rapports sociaux, la vie et la personne de

blic et le droit des gens qu'il a fondés, les innombrables institutions de charité qu'il a créées pour soigner les malades, enseigner les enfants, secourir les pauvres, protéger les opprimés, recueillir les nouveau-nés abandonnés, donner un asile aux misères morales comme aux misères physi-

l'homme ont obtenu un degré de respect qui était inconnu jusque-là. La guerre a commencé à s'adoucir, les spectacles ne sont plus sanglants, la tyrannie du théâtre est abolie, la justice est instruite à être équitable, humaine, miséricordieuse.

« En ce qui touche maintenant l'assistance, les secours à ceux qui souffrent, la répartition des biens sociaux, le droit de propriété est confirmé, non pas d'une manière aussi absolue dans le fait que dans le principe, parce que le despotisme ne se rend pas facilement et renouvelle éternellement ses prétentions; mais la marée a reculé, la confiscation a cédé quelque chose, le pouvoir public a compris la nécessité de rassurer le droit privé.

« Avec le droit de propriété et sur la base de ce droit, le travail a repris sa place dans les relations humaines. Il est devenu, après cinq siècles de christianisme, à peu près ce qu'il est dans les sociétés modernes, un élément libre, salutaire, nécessaire de la vie des sociétés. Le monde s'est constitué de manière à ne pouvoir s'en passer. Il s'est rendu nécessaire le travail libre en laissant tomber le travail servile; il l'a d'abord exigé par contrainte et ne l'a reçu qu'imparfaitement, puis il a commencé à ne plus l'exiger, et alors le travail lui a été donné en abondance. C'est cette période qui commence à l'instant où finit l'histoire de la charité chrétienne dans le monde romain.

« Mais, après ces deux éléments sociaux, la propriété et le travail, qui sont de tous les siècles, il en est arrivé, aux siècles dont nous parlons, un troisième, qui est non-seulement un élément social, mais une vertu, une grâce, un don de Dieu, la charité. Le travail et la propriété trafiquaient l'un avec l'autre. Ils se payaient mutuellement; mais il y avait des désappointements dans leur trafic, des déchets dans leurs comptes, des déficits dans leurs produits. C'est la charité qui a eu charge de les combler, de maintenir entre eux l'équilibre, l'harmonie, la bonne intelligence. La charité manquant, le travail était insuffisant, la propriété menacée; et entre eux deux se plaçait une énorme catégorie d'affamés, qui, faute de propriété et de travail, allait périr. La charité, apportée comme un remède à cette angoisse du paganisme, est venue réconcilier ceux qui étaient ennemis, compléter les gains insuffisants des uns, rassurer la terreur des autres, secourir la pénurie des derniers, et la charité l'a fait parce quelle était tout autre chose qu'un instrument de la vie sociale; elle était une inspiration de la vie céleste. Elle a pacifié la terre, parce qu'elle n'était pas de la terre. Elle a satisfait les besoins d'autrui, parce qu'elle négligeait les siens propres. Elle a donné le pain, parce qu'elle ne vit pas seulement de pain. Elle est devenue un moyen social, parce qu'elle est une vertu. »

ques. La sœur de charité, le frère de la doctrine chrétienne, la dame de Saint-Michel, l'aumônier des prisons qui absout au nom de Dieu le criminel sur les marches de l'échafaud, les membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, la petite sœur des pauvres, l'association de Saint-François-Xavier, sont des institutions du christianisme, qui a introduit, en outre, dans nos mœurs, dans notre civilisation, cet esprit de fraternité que les écrivains de l'école socialiste invoquaient, mais en méconnaissant son origine, comme des plagiaires ingrats qui calomnieraient l'auteur dont ils emprunteraient sans discernement les idées.

Pendant que le socialisme parle, le christianisme agit. Un écrivain distingué, M. Dufau [1], a tracé, dans un livre intéressant, la nomenclature des œuvres, établissements, associations destinés au soulagement des classes pauvres. Ce beau travail est de nature à convaincre les plus incrédules que le christianisme, même empêché et contenu, n'a pas oublié que c'était à lui, le créateur de cette grande merveille, la liberté du pauvre dans les sociétés modernes, de pourvoir par la charité, c'est-à-dire par l'amour de l'homme pour l'homme, à toutes les souffrances du monde de la liberté. Chaque époque, presque chaque année a vu sortir du sein fécond du christianisme quelque œuvre nouvelle, destinée à soulager les deux grandes classes qui réclament des secours, ceux qui sont aptes à un labeur quelconque qu'ils ne peuvent se procurer, ceux qu'un état particulier, accidentel ou normal empêche de travailler; nous voulons parler des enfants qui n'ont pas encore acquis l'aptitude corporelle nécessaire pour l'accomplissement du travail, les vieillards qui l'ont perdue, les infirmes qui n'ont pu l'acquérir.

[1] *Lettres sur la Charité*, par M. Dufau, directeur de l'institut des Jeunes Aveugles (1847).

L'école socialiste ne se doutait pas plus, dans les dernières années du gouvernement de Juillet, que l'école révolutionnaire en 1793, que cette devise de liberté, d'égalité, de fraternité, qu'elle écrivait dans ses symboles, et que bientôt elle devait écrire sur ses drapeaux, c'était au catholicisme qu'elle l'empruntait, devise qui est une vérité dans le catholicisme, où l'on a vu un Dieu mourir pour affranchir les hommes, et où les apôtres ont été choisis parmi des pêcheurs et des artisans, et ont reçu de leur divin Maître ce précepte : « Le premier d'entre vous sera le serviteur de ses frères, » mais devise qui, hors du catholicisme, devient un mensonge. Ils ne faisaient qu'exciter d'irréalisables espérances, ameuter les passions et préparer des catastrophes.

A la lecture de ces systèmes, les esprits fermentaient, les haines s'envenimaient ; les classes opposées d'intérêts s'entre-regardaient avec colère. Les populations ouvrières s'exaltaient au récit de leurs souffrances, qui leur semblaient plus intolérables depuis qu'elles étaient, pour ainsi dire, concentrées dans ces tableaux émouvants et passionnés. Elles oubliaient qu'une partie de ces souffrances devaient être imputées à leur imprudence et à l'oubli de la morale chrétienne, une autre à la condition inévitable de l'humanité. La responsabilité individuelle s'effaçait. Peu à peu la société devenait responsable, aux yeux d'un grand nombre d'esprits, non-seulement de ses torts, mais de la corruption humaine et de la souffrance qui en est le corollaire moral et le châtiment. Au lieu de lui faire sa part de blâme, on jetait sur elle le blâme tout entier. Au lieu de tenter les réformes possibles, les améliorations praticables, le redressement des abus réels, on jetait les esprits avec les utopistes sur la voie d'une transformation radicale de la société.

Rendre au christianisme, ce divin médecin des maladies

sociales, la liberté nécessaire pour qu'il pût remplir sa mission ; chercher, en faisant de meilleures conditions à l'agriculture, qui nourrit ceux qu'elle emploie, à retenir ce flot de populations qui l'abandonnent pour aller à l'industrie, et à faire croître les subsistances proportionnellement à la population ; élever le niveau moral des classes ouvrières en multipliant, pour les enfants de cette classe, les moyens d'une éducation chrétienne ; rendre au christianisme son action sur l'éducation des classes supérieures, afin que la génération qui doit succéder à celle-ci sache user chrétiennement de la richesse comme de la pauvreté ; remédier, par des lois faites avec les conseils des savants et des médecins, aux abus qu'elles peuvent corriger, aux logements et aux ateliers insalubres, à la mauvaise hygiène des classes populaires, aux travaux excessifs des enfants ; favoriser l'établissement des associations, des institutions d'épargne, de prévoyance, de solidarité ; chercher à remplacer, dans l'industrie, l'individualisme par l'esprit de corps, en syndiquant chaque genre d'industrie, et en éveillant ainsi à la fois sur chacun la surveillance et la protection de ses pairs ; mettre à la disposition de tous les renseignements qui peuvent éclairer l'agriculture, l'industrie et le commerce dans leurs opérations et leurs transactions ; réglementer l'introduction des nouvelles machines, et voir à quelles conditions équitables envers les inventeurs on peut en faire tomber l'usage dans le droit commun ; chercher à amener, entre les fabricants des produits similaires, cet accord réalisé, en Angleterre[1], par quelques grandes industries, afin d'établir et de

[1] Vers la fin du siècle dernier, il se forma dans le comté de Durham une société de propriétaires des grandes houillères, sous la dénomination de *Limitation des ventes*. Elle avait pour but de remédier aux irrégularités dans la vente du charbon et de maintenir un approvisionnement conforme aux besoins de chaque se-

maintenir des prix suffisamment rémunérateurs pour les fabricants et, par conséquent, pour les ouvriers ; soumettre les rapports des uns avec les autres à la surveillance sociale ; arbitrer leurs contestations par des tribunaux de conciliation ; rechercher si la société ne peut pas exercer de répétitions, sous la forme d'un impôt, contre l'industrie, qui met constamment à la charge de la charité publique de nombreux ouvriers ; user avec discernement de l'émigration volontaire que la Providence, qui fait venir les choses en leur temps, semble avoir ménagée aux sociétés civilisées, en présentant les perspectives aurifères de l'Australie et de la Californie, comme un attrait, aux populations misérables sur leur propre sol : il y avait, dans l'étude de ces moyens dont, depuis, quelques-uns ont été essayés, des remèdes indiqués contre l'excès de la concurrence.

Les esprits allaient alors plus loin ; ils voulaient des sociétés, non-seulement perfectionnées, mais parfaites. Des ouvriers fondaient des journaux où tous les problèmes étaient agités. Les livres d'économie de la nouvelle école prenaient le ton amer et passionné du pamphlet. On citait et on imitait Tiberius Gracchus poussant les plébéiens de Rome aux armes par le récit de leurs misères. Un nouvel idéal social commençait, comme à la veille de 1789, à occuper les imaginations populaires : c'est le symptôme des révolutions.

maine, à un prix tel que les ouvriers producteurs pussent gagner des salaires suffisants pour vivre et que les propriétaires eussent un profit modéré. Ceux qui entrent dans l'association ne doivent vendre que la quantité de houille fixée par elle. Celle-ci prend pour base de ses évaluations la puissance des moyens d'exploitation de chaque houillère comparée à la puissance totale des houillères associées. Cette association, ne trouvant aucun appui dans les lois du pays, se soutient avec peine, et il n'est pas rare qu'elle soit momentanément suspendue. (Extrait du rapport au comité chargé par le parlement de l'enquête sur l'industrie houillère.)

LIVRE QUATORZIÈME

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Nous arrivons au terme de cette histoire, sujet à la fois attrayant et triste pour un homme de ce temps. Les trente-quatre années qui s'écoulèrent de 1814 à 1848, plus de deux fois la période que l'historien romain proclamait si considérable dans une vie humaine [1], c'est l'enfance, la jeunesse, la virilité de la plupart des contemporains qui liront ce livre, comme de celui qui l'a écrit. Années d'un épanouissement remarquable dans toutes les sphères de l'activité intellectuelle, fécondes en orateurs, en publicistes, en polémistes, en poëtes, en historiens, en philosophes, en apologistes et en controversistes sacrés ; distinguées plutôt que séparées par cette limite de 1830, en deçà et au delà de laquelle le même mouvement d'idées se développe à l'ombre d'institutions libres, sous l'influence d'un rationalisme contenu dans une certaine mesure, par la présence du principe traditionnel avant la Révolution de 1830, sans mesure comme sans frein après cette Révolution !

Lorsque cette période arrive à son terme, des vies éclatantes se sont fermées, et d'autres vies, dont l'horizon semblait beau encore, se sont arrêtées à mi-chemin.

[1] Quindecim annos grande mortalis ævi spatium. (TACITE.)

Charles X mène, avec M. de la Fayette, le deuil de la génération de 1789, la génération aux longues espérances, aux sentiments ardents, qui eut un culte pour les idées.

Le duc de Fitz-James suit son vieux maître. Bonald, Lainé et Frayssinous meurent. Royer-Collard et Martignac ne sont plus; Chateaubriand va mourir. M. de Dreux-Brézé le précède.

Dans un autre camp, des hommes éminents par leur intelligence disparaissent aussi de la scène, ceux-là déjà courbés par le temps, ceux-ci avant l'âge.

Benjamin Constant n'a survécu que peu de mois au triomphe de ses idées. Casimir Périer succombe brisé par la lutte. Jouffroy, dans la force de l'âge, s'éteint lassé de cette poursuite incessante qu'il a commencée, à sa sortie des croyances catholiques, pour atteindre la vérité philosophique qui fuit toujours devant lui. La mort tragique et prématurée d'Armand Carrel laisse la presse en deuil. Casimir Delavigne, plus heureux, meurt après avoir achevé son sillon.

Cuvier, cette intelligence encyclopédique, que toutes les écoles respectèrent, et qui eut l'honneur de réconcilier la science géologique avec les récits mosaïques, en rectifiant les calculs de la science, disparaît de la scène, alors que l'on pouvait encore espérer que cette tête puissante accomplirait de grands travaux.

Au point de vue purement littéraire, le développement intellectuel fut aussi général, plus vif peut-être, parce qu'il fut moins réglé, sous le gouvernement de Juillet que sous la Restauration. Mais cette absence de règle se fit tristement sentir, au point de vue de la morale et de l'intérêt social, dans la plupart des sphères de la littérature.

On trouverait difficilement, dans l'histoire, une époque où la tribune et la presse, ces deux échos éclatants de la

pensée humaine, aient présenté une réunion de talents plus brillants. MM. Berryer, Guizot, Thiers, Montalembert, Odilon Barrot, Cousin, Villemain, Lamartine, abordant les plus grands sujets qui puissent préoccuper l'esprit humain, au point de vue du principe de l'autorité et de la liberté civile et religieuse, et ces hautes questions de la politique extérieure qui touchent à l'organisation du monde civilisé; MM. de Chateaubriand, Carrel, Duvergier de Hauranne, Rémusat, Cormenin, Saint-Marc Girardin, Genoude, Sacy, de la Mennais, Veuillot, les traitant plus spécialement dans la presse, pour résumer dans quelques orateurs et quelques écrivains les différentes nuances d'idées et de sentiments qui inspirèrent tant d'écrivains et tant d'orateurs, rappellent bien des chefs-d'œuvre d'improvisation parlée ou écrite qui, pour la plupart sans doute, ne survivront pas aux circonstances, mais dont le souvenir doit subsister dans l'histoire de l'esprit humain.

Les autres sphères intellectuelles ne furent pas moins fécondes. Ce ne fut certes pas une époque stérile que celle où MM. Augustin Thierry, Chateaubriand, Thiers, Mignet, Lamartine, Michelet et Louis Blanc représentèrent les différentes écoles historiques, avec un talent employé malheureusement par quelques-uns de ces écrivains au succès des passions et de l'erreur; où MM. Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Planche, Nisard, Janin, Cuvillier-Fleury représentèrent les diverses formes de la critique; où l'enseignement et la polémique philosophique trouvèrent pour interprètes MM. Cousin, Théodore Jouffroy, Rémusat, Lerminier, Damiron, Quinet, Pierre Leroux, Bautain, Valroger, Buchez; où M. de la Mennais, en se séparant de la religion dont il avait fait l'espoir et qui avait fait sa gloire, laissa le seul drapeau qui ne tombe point, la croix qu'il croyait ensevelie

sous sa chute, aux mains de cet éloquent jésuite et de cet éloquent dominicain, le père Ravignan et le père Lacordaire, qui, du haut de la chaire chrétienne, évangélisèrent leur génération attentive en outre à la parole ou aux écrits de monseigneur Parisis, de MM. Dupanloup, Cœur, de Guerry, Combalot et Nicolas; où la poésie, avec moins de jeunesse et de pureté que sous la Restauration, mais avec un éclat incontestable, se reflétait dans les œuvres de MM. de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Béranger, Auguste Barbier, Alfred de Musset, Reboul; où le théâtre, en affligeant trop souvent la morale et les principes les plus élevés de l'art, s'essaya cependant dans des voies nouvelles avec MM. Hugo, de Vigny, Dumas, vit les derniers efforts de Casimir Delavigne pour transformer son talent, et les prodiges de fécondité spirituelle de M. Scribe, cette plume facile qui aima mieux amuser son temps par des lithographies pleines d'un ingénieux à-propos que de buriner des œuvres plus durables pour la postérité. Le roman même, dont l'influence immorale fut si nuisible, et qui, à la fin, sacrifia les préceptes de l'art aux calculs de l'industrie, produisit un remarquable et dangereux poëte, madame Sand; un observateur d'une rare et patiente sagacité, mais excessif dans ses tableaux et trop souvent cynique dans ses conceptions, Honoré Balzac; un conteur d'une imagination orientale et d'un tour d'esprit si français dans ses bons moments, M. Alexandre Dumas; sans compter les gracieuses idylles de M. Jules Sandeau, les drames compliqués et hauts en couleur de M. Sue, si coupable, aux yeux de la morale, de la religion et du goût, par l'abus de son talent; les satires véhémentes, pessimistes et antisociales de Frédéric Soulié; les tableaux achevés, dans un cadre restreint, de M. Mérimée; les miniatures si élégamment touchées de M. Armand de Pont-

martin, les esquisses satiriques de M. Reybaud, qui prit sur le fait les ridicules de son temps.

Cette nomenclature, toute sèche et tout incomplète qu'elle soit, rappelle la dépense d'esprit, de talent, d'éloquence, qui se fit dans les dix-huit années écoulées de 1830 à 1848, soit au service de a vérité, soit au service de l'erreur. Le fait même de la Révolution de Juillet jeta dans les travaux intellectuels bien des esprits qui, sans cette catastrophe, auraient suivi leur carrière. Si elle n'avait pas eu lieu, peut-être M. de Vigny, gardant son épée, aurait moins écrit; M. Barchou de Penhoen se fût contenté de retracer, d'un style vif et animé, la partie militaire de la campagne d'Alger, et n'aurait point approfondi tant de graves sujets historiques et philosophiques[1]; M. de Quatrebarbe n'aurait point abordé la tribune et écrit un beau livre d'histoire et d'art sur le roi René; M. de Circourt n'aurait point composé son beau travail sur les Mores, et certainement M. de Montbel n'aurait pas écrit la vie du duc de Reichstadt.

L'art, cette forme particulière de la poésie, jeta aussi un vif éclat. Il fut cultivé, on le sait, avec succès, avec gloire, dans la famille que la Révolution de 1830 fit monter sur le trône. La princesse Marie d'Orléans, dont la vie fut si courte, donna ses meilleures journées à son atelier de statuaire. Destinée à mourir à la fleur de l'âge, on voit toutes ses compositions dominées par une pensée douloureuse et par l'idée d'un grand péril suspendu sur la France, comme si les temps troublés et difficiles au milieu desquels elle vivait tournaient naturellement son esprit attristé vers des

[1] M. Barchou de Penhoen, aujourd'hui membre de l'Institut, a publié, pendant cette période, *Expédition d'Afrique*, *Guillaume d'Orange*, *Histoire de la philosophie allemande*, *Histoire de la conquête de l'Inde par l'Angleterre*, *l'Inde sous la domination anglaise*, etc.

sujets de ce genre. Jeanne d'Arc baissant les yeux sur les malheurs de son pays, avant de les lever vers Dieu ; Bayard mourant, Charlotte Corday donnant sa vie pour délivrer la France de Marat ; toujours un grand dévouement en face d'un grand péril, et, au bout de ce grand dévouement, toujours la mort : voilà les sujets de prédilection de la jeune statuaire dont le talent mélancolique et pur parle à la fois à l'imagination et au cœur.

Pendant que la princesse Marie d'Orléans cherche ainsi des consolations dans l'art et y trouve la gloire, une autre jeune fille, Vendéenne par le cœur comme par la naissance, mademoiselle Félicité de Fauveau, obligée de fuir sa patrie, à la suite des troubles de l'ouest où elle n'a pas craint de risquer sa vie, soutient, dans son atelier de Florence, la renommée de l'art français par de beaux travaux : Judith, Christine à Fontainebleau, Dante, Françoise de Rimini, sainte Geneviève, le buste de Henri de France, sortent du marbre, sous ce ciseau plein d'inspiration, de fierté et de vigueur.

L'époque qui voyait ces jeunes talents s'épanouir, s'honorait, en même temps, des derniers travaux d'un sculpteur éminent, Legendre-Héral, professeur de sculpture à l'école des arts de Lyon, talent spiritualiste et élevé, sous le ciseau duquel le marbre semble sentir et penser : l'Éveil de l'âme, le peintre Giotto dans son enfance, sont au nombre des œuvres les plus remarquables de ce maître. Dans les dernières années du gouvernement de Juillet, un élève de Legendre-Héral, M. Bonnassieux, talent chrétien, commence à se faire remarquer.

Par malheur, ces talents élevés et purs ne sont que des exceptions. Le talent le plus populaire de cette époque, c'est celui de Pradier, artiste habile, mais sans idées et sans

est un des chefs-d'œuvre de cet artiste, qui ressuscite, dans la peinture, la poésie à la Rembrandt. M. Schœffer, qui a dans le talent plus de rêverie et d'idéalisme, s'inspire de Gœthe et compose ses charmantes toiles de Mignon, Marguerite, Françoise de Rimini. M. Court met, par de grands travaux, le sceau à sa renommée.

Dans le paysage, il y a trois tendances. L'école réaliste marque un retour prononcé vers Ruisdael. Elle reproduit la nature avec une vérité accablante. M. Jules Dupré est un des maîtres de cette école de paysagistes. M. Cabat représente la nuance intermédiaire entre cette école et l'école poétique, dont le plus habile représentant est M. Corot.

Les tableaux d'église manquent en général d'inspiration, de mouvement, de chaleur. Cependant MM. Perin et Orsel continuent la grande tradition de la peinture chrétienne; à la fois émules et amis, ils exécutent fraternellement de beaux travaux dans Notre-Dame-de-Lorette. Mais, sauf quelques exceptions, le sentiment religieux, qui a fait la gloire de l'école ombrienne ne se retrouve pas dans ces vierges qui ne sont guère que des Vénus, et ces anges qui sont des Amours. En peinture, comme en statuaire, on voit naître l'école matérialiste; mais elle n'atteindra que dans la période suivante ses derniers excès. Elle cherche encore le beau réel dans la nature ; un jour viendra où le laid lui suffira, et elle l'enlaidira encore par l'expression lorsqu'elle ne croira que le reproduire. Hercule sera un portefaix ivre, Mars un sergent raccoleur, Vénus une lavandière avinée. C'est une des pentes de l'art, mais il n'y glissera que partiellement et plus tard.

Ce n'est point cependant dans la peinture et dans la statuaire que l'art prend son grand développement durant cette période; c'est dans l'architecture. Il y avait, dans les esprits,

un mouvement très-vif sorti de trois sources : l'impulsion religieuse donnée aux intelligences par M. de la Mennais, continuée par M. de Montalembert et toute l'école catholique; le goût des études historiques répandu par les beaux travaux de MM. Guizot et Augustin Thierry; un retour vers la poésie du passé, résultat des tendances de l'école romantique et en particulier de M. Victor Hugo. Ce mouvement, sorti d'une triple source, amena la régénération de l'école des arts du moyen âge.

M. Guizot eut une part très-grande à cette régénération, en fondant, au ministère de l'instruction publique, le comité historique des arts et des monuments. MM. Didron, Albert Lenoir, fils d'Alexandre Lenoir qui sauva les tombeaux de Saint-Denis, et Mérimée furent les membres les plus actifs de ce comité. Chargé de rédiger, de concert avec M. Albert Lenoir, les cahiers d'instruction qui devaient être envoyés aux correspondants choisis dans les départements, M. Mérimée fit de véritables chefs-d'œuvre de science appliquée, d'utilité pratique, de clarté intelligente. A l'aide de ces instructions qui donnaient la clef des divers ordres d'architecture, et permettaient de distinguer l'époque, le style et la destination des monuments, bientôt les documents nécessaires pour écrire l'histoire de l'art en France affluèrent. L'architecture religieuse, monastique, militaire, privée, du moyen âge, put être comprise : les églises latines, byzantines ou gothiques allèrent se rattacher à leur type. Le comité, centre de ce mouvement, publiait les manuscrits les plus précieux. C'est ainsi que fut publiée l'*Iconographie de Dieu* par M. Didron; le manuscrit du mont Athos sur la peinture byzantine, manuel d'une utilité pratique à l'aide duquel l'ouvrier put faire mécaniquement de la vieille peinture, d'après des indications aussi sûres que précises; la *Statistique monu-*

mentale de Paris, œuvre très-remarquable de M. Albert Lenoir.

Pendant que ces efforts puissants étaient faits sous l'impulsion administrative, des efforts particuliers venaient donner un nouvel essor à l'étude renaissante de l'art du moyen âge. Les jésuites se signalèrent dans cette carrière. Ils entreprirent, œuvre à la fois d'érudition et de talent, la *monographie* des vitraux de Bourges, et, pour mener à bien ce grand ouvrage, ils fondèrent des ateliers de gravure. Ce beau livre de symbolique chrétienne et d'art, dont les dessins furent faits par le père Martin, dessinateur de première force, et le texte rédigé par le père Cahier, est un titre de gloire, et les conséquences qu'il produisit furent considérables. Il fonda l'iconographie des vitraux, devint la cause de la restauration des vitraux des anciennes églises, et indiqua les moyens et les procédés de cette restauration. C'est alors que se formèrent trois grands artistes verriers : Husson, du Mans, Thibaud, de Clermont-Ferrand, et Maréchal, de Nancy..

Comme il arrive toujours en France, ce mouvement descendit des idées dans les faits. Le public artiste et lettré, le premier saisi de ces questions, les fit connaître au reste du public, et elles vinrent bientôt frapper à la porte des Chambres. Des édifices admirables intimement liés à notre histoire nationale menaçaient ruine; des voix puissantes, comme celles de MM. de Montalembert, Vitet, Mérimée, Hugo, réclamaient leur préservation et leur restauration ; ces voix furent écoutées. On commença des travaux. L'abbaye de Vezelay, monument de transition ; l'église de Saint-Severin, à Paris; le portail de Saint-Ouen, à Rouen ; les cathédrales de Saint-Denis, Reims, Amiens, Beauvais, Chartres, Bourges, Tours, Toul, Caen, Soissons, furent successivement restaurées. Il y eut des tâtonnements, des essais malheureux ; mais on s'éclaira en travaillant. Le comité ne cessa pas d'agir : à côté de

l'école des Beaux-Arts, mal préparée à ces travaux par ses études, il se forma une école spéciale d'architecture pour l'art du moyen âge, d'où sortirent MM. Viollet le Duc, Lassus, Bowilwald; et la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germain-l'Auxerrois et Notre-Dame furent réparées et conservées à la France. Des restaurations on passa aux créations, et, l'influence de MM. de Montalembert, Didron et quelques autres finissant par prévaloir, le conseil des bâtiments civils céda au torrent après une longue résistance, et plusieurs églises nouvelles furent bâties dans le style gothique[1].

En face de ce mouvement vers l'art religieux du moyen âge, il se manifeste un autre mouvement qui rappelle, dans une certaine mesure, les deux tendances que l'on a rencontrées dans la littérature. Des architectes qui n'aimaient point l'art gothique, cherchèrent à lui opposer l'art de la renaissance, dont le château de Chambord, une partie du château de Blois, Chenonceaux, Écouen, la cour du Louvre, les débris du château de Gaillon, offrent de vivants modèles. Cette réminiscence de l'antique, transformé et approprié aux mœurs nouvelles et à la civilisation qui, renaissant en France, emprunta à l'Italie son architecture, en en tempérant le sensualisme par la grâce, comme pour opposer le type de la beauté française au type de la beauté italienne, trouva de nombreux admirateurs. L'art sceptique empruntait ainsi l'architecture de la renaissance au moyen âge, tandis que l'art chrétien lui empruntait l'art gothique. M. Visconti et M. Duban se signalèrent dans cette nouvelle carrière.

En face de ces jeunes inspirations, l'école académique de

[1] On remarqua l'église de Notre-Dame-de-bon-Secours, construite à Rouen par M. Barthélemy.

l'empire, représentée par Percier et Fontaine, continuait à se développer. L'essor que prenaient les écoles rivales stimulant son émulation, elle étudia de plus près et avec plus d'exactitude et de profondeur l'art antique. Parmi les jeunes architectes que l'école des Beaux-Arts envoya à Rome, il se rencontra des hommes de talent. MM. Albert Lenoir, Constant Dufeu, Henri Labrouste eurent une grande part à ce mouvement qui, en faisant remonter les esprits aux sources, rectifia les idées sur l'art antique, et fit prédominer, sur la fin du gouvernement de Juillet, un reflet du génie étrusque dans le style de l'école académique. Cependant il y eut, dans l'art académique, une branche d'architecture grecque représentée surtout par M. Hittorf, qui construisit Saint-Vincent-de-Paul, le quartier des Champs-Élysées, et dirigea toute l'ornementation de cette entrée monumentale de Paris. C'est cet artiste qui introduisit en France l'architecture polychrome peu en harmonie avec notre climat.

Ainsi, à côté de l'art chrétien et de l'art sensualiste du moyen âge, l'art antique occupa sa place.

Le goût que le chef de l'État avait pour les constructions, et dont il donna des preuves par les sommes considérables qu'il consacra à réparer Fontainebleau et Versailles, imprima une nouvelle impulsion aux travaux.

La sculpture et la peinture furent, nous l'avons indiqué, dans cette époque, les humbles auxiliaires de l'architecture. M. David, un des statuaires les plus féconds de son temps, et qui est surtout remarquable par l'intelligence et la conception, exécuta le fronton éclectique du Panthéon[1]; M. Lemaire, celui de la Madeleine, deux œuvres appartenant

[1] Ce fronton, où l'on trouve Voltaire et Rousseau à côté de Fénelon, fut vivement critiqué, et l'on dit assez spirituellement que l'artiste avait sans doute mis là Fénelon pour recevoir la confession des autres personnages.

à l'art païen, et par conséquent peu appropriées à la destination religieuse des deux édifices; M. Cortot, le fronton du palais législatif. Le baron Triqueti fit avec succès les portes de la Madeleine. L'ornementation des places publiques occupa aussi les artistes. Chaque ville voulut avoir ses hommes illustres dans ses murs. M. David avait fait Bonchamps pour Angers; le baron Marochetti fit pour Turin Emmanuel-Philibert remettant son épée dans le fourreau; M. de Nieuwerkerque, qui avait fait à Rome un beau buste de Henri de France, fit pour la Haye Guillaume le Taciturne.

Pendant ces dix-huit années de paix, l'industrie prend un immense développement. Le système des communications est changé. La France se couvre de voies ferrées, la vapeur devient le moteur universel; et cette innovation est l'occasion d'une nouvelle architecture; les gares les plus monumentales sont construites en France : on remarque celle de Strasbourg. On commence, en même temps, à étudier l'application de l'électricité à la télégraphie, de sorte que les points les plus éloignés de la circonférence se trouvent rapprochés du centre. Les distances tendent à s'effacer. Les états semblent plus petits par la rapidité avec laquelle on les traverse. On ne mesure plus les voyages par l'espace, mais par la durée; encore un pas, l'ubiquité de l'homme sur le globe qu'il habite, cette chimère d'hier, sera presque une vérité quand la pensée circulera d'une extrémité du globe à l'autre, portée par le fluide électrique, ce serviteur agile, plus agile que les dieux d'Homère, à qui il fallait deux pas pour franchir l'étendue. La guerre, cet art terrible et glorieux, toujours cher à la France, continue à être cultivée dans l'Algérie, cette glorieuse conquête léguée à notre pays par Charles X, agrandie par le gouvernement de Juillet, qui envoie le duc d'Orléans, le duc de Nemours et ses frères y faire

leurs premières armes, de sorte que la discipline, la vertu guerrière, le talent du commandement, se perpétuent et se perfectionnent dans notre armée, préparée aux éventualités de l'avenir.

De belles découvertes viennent s'inscrire dans les annales de la science. Daguerre contraint la lumière à écrire des images sous la dictée de l'homme, et donne son nom à cet instrument nouveau qui rend tout ce qu'il dessine, tout excepté l'idéal.

Arago continue ses grands travaux astronomiques auxquels la politique le dérobe trop souvent. M. Duverrier découvre un astre nouveau par la puissance du calcul. M. Orfila fait progresser la chimie. Dans la médecine, Récamier soutient avec éclat la doctrine spiritualiste contre la doctrine matérialiste, qui fait chaque jour de fâcheux progrès. De nouveaux systèmes, l'homœopathie, l'hydropathie font leur avénement. On cherche à innover en tout.

D'immenses progrès s'accomplissent sous l'influence de la vive impulsion que des institutions de liberté donnent aux esprits. C'est ce qu'il importera, plus tard, de ne pas oublier, pour faire remonter à sa véritable cause la supériorité de la France, le jour où elle sortira du repos pour entrer dans l'action. Le présent, qui récolte la moisson, doit se souvenir que c'est le passé qui l'a semée.

Au milieu de ce grand développement, les esprits clairvoyants étaient cependant frappés de tristes symptômes.

Un publiciste ingénieux qui, au commencement du gouvernement de 1830, avait annoncé de belles destinées à la démocratie[1], communiquait à l'Académie française, dans les dernières années de ce gouvernement, les alarmes prévoyan-

[1] M. de Tocqueville dans son discours de réception à l'Académie française.

tes qui refroidissaient son enthousiasme et ébranlaient sa foi dans l'avenir. Il convenait que le dix-huitième siècle et la Révolution, tout en introduisant dans le monde de nouveaux éléments de liberté, avaient déposé, comme en secret, au sein de la société nouvelle, des germes dangereux dont le pouvoir absolu pouvait sortir. Il reconnaissait que le rationalisme, en rendant les intelligences plus indépendantes et plus actives, les avait cependant affaiblies en les isolant les unes des autres, et que le libre examen, poussé à ses dernières limites, produisait l'indifférence en matière d'idées, indifférence qui ramenait inévitablement les âmes vers ce goût des jouissances matérielles, « si funeste à la liberté, disait-il, et si cher à ceux qui veulent la ravir aux hommes. »

A côté de l'éparpillement des idées, il signalait la division et la subdivision des intérêts, autre cause de faiblesse, car « si personne ne dépendait plus de personne, personne aussi ne pourrait compter sur personne, » et la modicité des fortunes, suite inévitable de leur multiplicité, amenant un état de choses où tout le monde se mêlait de la chose publique, mais sans pouvoir s'en occuper avec un dévouement exclusif, chacun étant distrait par le soin de ses affaires privées. Enfin il signalait une disposition redoutable pour la liberté, et contemporaine de la souveraineté du peuple avec laquelle elle était entrée dans les esprits, trop enclins, depuis que le pouvoir de diriger et d'administrer la nation n'était plus considéré comme un privilége attaché à certains hommes ou à certaines familles, mais paraissait le produit et l'agent de la volonté de tous, à ne lui reconnaître d'autres limites que celles qu'il s'imposait lui-même, et « à le laisser régler à son gré l'état de chaque homme, de sorte qu'il n'y aurait rien de si grand qu'il ne pût atteindre, rien de si petit qu'il ne pût toucher. »

Le rationalisme absolu aboutissait ainsi au panthéisme en politique, comme en philosophie, et il était à craindre qu'en face de chaque intelligence aspirant à un individualisme sans frein dans les idées, l'esprit public se laissât conduire à un absolutisme sans limite dans le gouvernement. L'éminent publiciste, après avoir fait observer que cette tendance de l'époque à l'absolutisme avait, dans un siècle de rationalisme, un caractère plus affligeant que dans une époque de foi[1], exprimait, avec un sentiment d'anxiété douloureuse, la pensée que le dix huitième siècle et la Révolution n'étaient point définitivement entrés en possession des louanges qu'on leur avait prodiguées. « Suivant ce que nous serons, disait-il, il faudra se montrer plus ou moins favorables ou con· raires à ceux dont nous sommes l'ouvrage. Ainsi nous tenons dans nos mains non-seulement notre propre honneur, mais celui de nos pères. Notre seule grandeur achèvera de les rendre grands aux yeux de l'histoire[2]. »

Ce n'était point sans raison que M. de Tocqueville exprimait, sous cette forme éloquente, ses inquiétudes et ses doutes douloureux. Dans les dernières années de cette période, tout est de nature à les justifier. Un sentiment qui n'a rien de condamnable en soi, il est vrai, quand il est contenu dans de justes limites, et subordonné aux mobiles d'un ordre supérieur, le goût du bien-être, tend à se substituer à tous les éléments de l'activité humaine. Il est presque universellement accepté, et domine dans les classes moyennes

[1] « Le dix-huitième siècle et la Révolution française ne nous avaient pas préparés à subir avec dignité le despotisme. Les hommes étaient devenus trop sceptiques pour croire aux droits du pouvoir absolu. Ils n'avaient vu en lui qu'un secours deshonnête contre l'anarchie dont ils n'avaient pas le courage de se défendre eux-mêmes. » (*Discours de réception à l'Académie française.*)

[2] *Idem.*

entre les mains desquelles le gouvernement se trouve placé. Les utopistes et les chefs des sectes politiques commencent à le prêcher comme un culte aux classes populaires. Les progrès de ce sentiment coïncident avec les développements du rationalisme qui ébranle peu à peu toutes les croyances, non-seulement dans les vérités religieuses, mais dans les vérités morales qui en découlent. L'esprit de sacrifice, le dévouement, le patriotisme, le besoin de liberté, l'amour de la vérité, celui de la gloire, moins pur, mais noble encore cependant, sont diminués dans les âmes. Les critiques doués d'un esprit philosophiqne signalent avec tristesse ces symptômes dans la littérature qui les réfléchit; ils comprennent que, bien que l'art ne soit pas en déclin, l'idéal, qui est l'âme même de l'art, est menacé.

« Ce n'est point par la forme que la littérature périclite, » écrivait, dans la dernière année du gouvernement de Juillet, un de ces esprits clairvoyants; « mais le fond m'inquiète, et l'esprit qui, peu à peu s'introduit dans le monde littéraire, ne me rassure pas. Ici, il est vrai, il faudrait d'abord accuser le public. On peut remarquer que les gens qui traitent le plus sévèrement nos écrivains, sont de ceux qui donnent au talent et à l'intelligence le moins de place dans les choses humaines. C'est depuis qu'on est épris de la matière qu'on est le plus exigeant pour l'esprit; on commence par le trouver inutile, puis on nie qu'il existe. Si donc la littérature est loin d'être irréprochable, c'est qu'elle a trop suivi le courant. A quelques années d'une révolution, à la suite de ce premier déchaînement d'idées et de passions qui ne pouvaient rien produire de bon ni de vrai, et dont le résultat naturel devait être une période d'humiliations pour la raison humaine, une réaction vient d'éclater, enfantée par la peur et le dégoût, réaction de défiance, d'incrédulité, d'aversion pour tout ce

qui peut à la fois ennoblir et égarer l'humanité La société a jugé à propos d'opposer ses intérêts à ses idées; elle a mis en suspicion tous les principes de croyance et d'action qui l'avaient animée et recommandée à l'histoire. Cette déroute d'une société intimidée, qui fuit devant les fantômes de l'esprit humain pour essayer de se retrancher derrière ses intérêts, qui, au lieu de penser pour mieux croire, feint de croire pour éviter de penser, qui n'adopte des traditions saintes que comme des garanties de tranquillité, et qui rebâtirait le temple de Salomon pour y mettre en sûreté le veau d'or, c'est un spectacle corrupteur dont peut-être les hommes d'intelligence et d'étude n'ont pas bien compris la sévère leçon; la contagion a paru quelquefois les gagner ou les effrayer; tous n'ont pas vu quel grave devoir naissait pour eux dans cette dispersion funeste des forces morales de la société[1]. »

Il y avait bien des vérités finement observées et spirituellement mises en relief dans cet ingénieux tableau, avec ce coloris d'opposition qui est une révélation de plus sur ce temps, et une nuance de partialité indulgente pour la littérature, naturelle chez une intelligence aussi lettrée, qui justiait l'esprit aux dépens de la société, quand il eût été plus complétement juste d'accuser également l'un et l'autre. L'événement allait bientôt montrer, en effet, que les craintes de la société n'étaient pas tout à fait sans motif, et, un peu de temps encore, les fantômes nés du rationalisme absolu, qu avait ébranlé dans les intelligences tout ce qu'il n'avait pas détruit, devaient prendre un corps pour entrer dans le monde réel sous la forme d'une révolution.

Cependant, en atténuant et en expliquant les torts de la

[1] *Passé et présent*, par M. Charles de Rémusat, tome I, page 32.

littérature, son ingénieux apologiste ne les niait pas : « Les plus sages se sont retirés de la lice pour attendre de meilleurs jours, continuait-il ; mais d'autres, ou plus faibles ou plus ardents, se sont d'abord abandonnés à l'entraînement universel. Que dans les premières années après 1830, livré aux excès de la pensée, l'esprit humain ait affiché l'insensée prétention de refaire l'essence même de la société, de créer de toute pièce une morale et une religion, d'abolir la propriété, la famille et le mariage, de retrancher de ce monde la liberté de l'individu, tolérée jusqu'ici par la divine toute-puissance, ces preuves de folie spéculative, ces puérilités menaçantes d'une science superficielle et d'une philosophie irréfléchie, devaient faire à l'esprit humain une obligation de se contenir et de se dominer, c'est-à-dire de reconnaître ses limites et de respecter ses propres lois. Mais plus tard, mais aujourd'hui, à l'aspect de cette panique sociale, produite à la fois par l'émeute des intelligences et par l'émeute des factions, il fallait se découvrir un autre devoir, celui de résister encore. La résistance, voilà aujourd'hui la mission de l'esprit humain; en veillant sur lui-même, en s'attachant intimement à la vérité, en s'unissant aux nobles passions qui peuvent l'animer, il fallait tout à la fois qu'il luttât contre le matérialisme quand il attaque sous les formes de l'anarchie et quand il se défend par les armes d'une réaction. Mais non ; la pensée troublée ou séduite a cédé au temps ; elle s'est rendue la complaisante ou l'interprète de l'inimitié craintive de la raison, de cette *misologie* que raillait Socrate, et, pour suivre la mode, elle a voulu faire ses affaires. Se regardant comme une branche du travail national, elle a demandé pour ses produits un prix rémunérateur et, par voie de conséquence, elle a fait chœur avec le *mercantilisme* pour prôner à l'envi l'incertitude de la raison et les illusions de l'intelligence.

Des artistes ont laissé soupçonner que le talent n'était, après tout, qu'un moyen neutre de réussir; que la pensée écrite était une denrée dont la production pouvait se régler par l'offre et la demande, et qui devait être servie au goût des consommateurs. Les uns ont fourni les paroles et les autres la musique, à cette *Marseillaise* de l'industrialisme qui retentit dans tous les rangs de la société. »

C'est ainsi que M. de Rémusat, cet esprit sans passion et ce juge indulgent des torts de la littérature, appréciait son temps. Dans ce tableau, il n'oubliait qu'une chose, c'était de remonter à la cause des effets qu'il peignait. Après les licences du rationalisme absolu dans toutes les sphères intellectuelles, tous les principes étaient ébranlés dans les intelligences. Lors donc qu'il exhortait les hommes de son époque à se rattacher étroitement à la vérité pour résister à un double matérialisme, celui qui venait par les passions et celui qui venait par les idées, la société et la littérature de son temps lui auraient volontiers répondu ce que Pilate répondit à la Vérité même, quand elle vint sur la terre : « Qu'est-ce que la vérité? »

Dans la philosophie, dans la poésie, dans l'art, dans l'histoire, dans la politique, en effet, il n'y avait plus de principe certain, démontré, admis. Le panthéisme, la fantaisie, l'utopie, le scepticisme, le sophisme, étaient partout, excepté dans l'Église. Les idées se niaient réciproquement, il n'y avait plus que les intérêts qui s'affirmassent; intérêts de conservation chez les uns, intérêts de convoitise chez les autres. La littérature devenait, sur ce point, l'image de cette société riche, puissante et savante, mais à laquelle l'idéal commençait à manquer. Elle subissait l'action de cette société, mais elle réagissait sur elle à son tour. Tourmentée des mêmes besoins, pénétrée du même esprit, au lieu de répondre au

généreux appel d'une intelligence délicate et élevée qui la conviait à une mission spiritualiste, au sein du matérialisme général, elle cherchait, comme un de ses enfants perdus l'a déclaré avec une franchise étrange[1], à prendre à tout prix sa part des jouissances sociales, à conquérir l'argent et la vogue.

L'avenir le plus prochain de la société était écrit dans cette littérature et dans son succès général.

C'est dans le domaine des idées, en effet, que se préparent les époques paisibles ou troublées, honnêtes ou souillées, qui, plus tard, font leur avénement dans le monde par la politique. Quand vous voyez, dans une société, la philosophie, cette aspiration de l'esprit vers la connaissance des choses, s'unir, pour élever les âmes, à la religion, cette philosophie divine, transcendante, révélée, qui descend vers la terre afin de conduire l'homme jusqu'aux marches du trône de Dieu; l'histoire impartiale et juste éclairer le passé à la lumière de son flambeau, tenu d'une main droite et ferme pour l'enseignement du présent, glorifier les vertus, condamner les crimes, et inspirer, par ses récits, le respect du principe d'autorité en même temps que le goût d'une liberté réglée; la science élever les intelligences vers l'auteur de toute science; la poésie cultiver et faire épanouir tous les sentiments généreux, ces nobles fleurs de l'âme; l'art chercher partout le beau, cette splendeur du vrai : alors, ne craignez point pour cette nation, ses destinées seront hautes et belles. Elle pourra rencontrer des épreuves, des périls; mais elle est armée pour la lutte, et sacrée, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour la victoire.

Quand vous voyez, au contraire, dans une société, la phi-

[1] M. Frédéric Soulié, voir ses paroles pages 289-90 de ce volume.

losophie ébranler tous les principes sur lesquels la morale publique et privée repose, et rabaisser l'homme vers un matérialisme grossier qui coupe les ailes à la pensée, ou vers un panthéisme qui confond tous les principes, toutes les notions dans un chaos absurde; l'esprit de scepticisme, semblable à ce vers rongeur qui, à la longue, troue la cale du navire, et ouvre une issue aux flots, poursuivre dans l'ombre son travail de mort; l'histoire éblouir au lieu d'éclairer, calomnier le malheur, ébranler les principes de gouvernement, déserter la cause de la vertu, courtiser le crime et abandonner la balance du juge pour la palette du peintre; la science nier l'auteur de toute science, et déchirer ainsi ses titres de noblesse; la poésie, renonçant aux grandes inspirations, borner son ambition à bercer la mollesse des peuples, à mêler ses roses d'un jour aux joies des festins, et à surexciter, par des fictions corruptrices, les sens blasés des convives; l'art, enfin, abandonner sa noble mission et abjurer la religion du beau pour se faire le complice de la volupté et le serviteur du vice: alors, n'en doutez pas, de mauvais jours approchent pour cette société. Que ses richesses, ses armées, la grandeur de son territoire, la splendeur de son commerce, la fertilité de son sol, la puissance de sa population, le talent de ses écrivains et tout cet extérieur de prospérité, de force et de santé ne vous fassent point illusion. Qu'est-ce que le plus beau corps sans âme? un cadavre. La gangrène intellectuelle et morale est dans la tête et dans le cœur de cette société et, de là, elle descendra dans tous ses membres. Ce n'est point hors d'elle, c'est en elle qu'est son péril. Elle sera surprise par ce péril, comme ces villes antiques dont l'Écriture a conservé la tragique histoire, Babylone, Ninive, qui, dans une seule nuit, furent visitées par la conquête ou la destruction.

Philosophes, polémistes, historiens, littérateurs, poëtes, savants, arbitres de l'art, qui que nous soyons, ceci nous est un enseignement. Nous trouvons, en effet, dans cette considération, la révélation de notre puissance, mais aussi la mesure de notre responsabilité : la puissance et la responsabilité, deux idées qui ne se séparent point dans l'ordre moral. L'homme, en effet, doit à Dieu et aux hommes tout le bien qu'il peut, et quiconque tient une plume a, jusqu'à un certain point, charge d'âmes. Le talent n'est pas seulement une force, c'est un devoir, et, comme la noblesse du sang, la noblesse de l'esprit oblige. Les idées, qui tombent de la plume des écrivains, sont une semence recueillie par les esprits ; la moisson se levera plus tard dans les faits, sans vous, malgré vous, contre vous peut-être ; telle semence, telle moisson !

Un jour vint où la moisson se leva. Sans doute la littérature contemporaine peut se parer de nobles esprits et de beaux travaux de plus d'un genre ; mais il est des questions qu'on ne saurait poser sans rencontrer de tristes réponses. La philosophie a-t-elle toujours respecté la religion ? et, sous prétexte de visiter les assises sociales, ne les a-t-elle point ébranlées, en évoquant l'esprit d'utopie ? L'histoire n'a-t-elle point trop frayé avec l'esprit de parti ? et, complice des passions du présent, au lieu de rester juge de celles du passé, n'a-t-elle point travaillé à créer une école de mépris contre les gouvernements, quand il eût fallu montrer, à travers les siècles, l'union nécessaire des idées d'autorité et de liberté ? Les lettres et les arts ont-ils travaillé à fortifier les âmes ou à les énerver ? Il ne s'agit pas d'une histoire lointaine, mais de l'histoire d'hier : les souvenirs de ceux qui ont lu cet ouvrage sont présents ; les livres sont là, les chaires professorales, du haut desquelles l'enseignement le

plus suivi descendait, ne sont que depuis bien peu de temps muettes ; les échos du théâtre retentissent encore du dernier bruit des drames et des comédies qui ont été l'aliment de cette génération ; c'était hier qu'une littérature, semblable à ces prodigues qui dépensent à la fois leur capital et leur revenu, inondait de ses ébauches licencieuses le bas des journaux qui, eux aussi, ne se rappelaient pas assez que leurs devoirs se mesuraient à leur influence.

Nous n'en dirons pas plus. Déjà quelques-uns des écrivains contemporains, devançant la tribu intellectuelle de leur époque, sont allés rendre leurs comptes à ce roi des intelligences qui demande selon ce qu'il a donné. La plupart vivent encore cependant. Au lieu d'attrister des tombeaux et d'affliger, par des souvenirs amers, des hommes qu'il vaut mieux convier à servir la cause des idées justes, grandes, généreuses et vraies, il faut se souvenir que cette génération a traversé des jours difficiles, passionnés et troublés. Qui voudra jeter la première pierre, devra descendre au fond de lui-même et se demander si, à travers tant de situations diverses, dans cette polémique ardente de tous les sentiments contraires, de toutes les idées, de tous les principes, de tous les partis, son intelligence n'a jamais failli.

En outre, comme l'a dit, avec un suprême bon sens, un juge sagace des hommes et des choses de ce temps[1], dont l'arrêt littéraire, pour être présenté sous la forme la plus indulgente, n'en est pas moins dicté par l'équité : la littérature n'a point été seule à faillir ; la société a eu sa part de défaillance, elle a sa part de responsabilité. Le spectacle auquel nous assistons depuis quarante ans, c'est l'éducation politique des classes de la société qu'on a l'habitude d'appeler les classes

[1] M. de Remusat.

moyennes, quoiqu'elles renferment aujourd'hui les débris des anciennes classes supérieures, qui forment les premiers rangs, et qu'elles descendent profondément dans les classes populaires. A travers les événements les plus divers, les épreuves les plus douloureuses, cette éducation se poursuit. Ces classes, dont M. Duvergier de Hauranne, l'un de leurs plus zélés et de leurs plus éloquents avocats, a signalé les défauts avec une utile franchise, ont, comme il arrive toujours, marqué leur apprentissage en commettant des fautes, en se donnant des torts. Dans les jours de passions, il était convenu que ces torts et ces fautes devaient être exclusivement attribués aux deux gouvernements sous lesquels la France a joui de libertés si étendues. Mais, aujourd'hui que le temps de la justice historique est venu, il faut rappeler à ces classes qu'elles avaient part au pouvoir sous la Restauration comme sous l'établissement de Juillet, qu'elles ont alors joué le grand rôle, que rien ne se faisait sans elles, qu'elles étaient la majorité et la minorité, et qu'elles ne sauraient être admises à se croire irresponsables des fautes, des malheurs, de la chute de ces gouvernements.

Elles avaient, par leurs divisions, par leur impatience, par leurs chimères, par leurs impulsions contradictoires, dans la droite, la gauche et les deux centres, poussé la Restauration vers ses dernières fautes, et, au lieu de comprendre les avantages du principe traditionnel qui, par les garanties qu'il apporte à l'ordre, permet de donner un développement mesuré aux libertés, elles avaient cru que, le principe traditionnel ayant disparu de la situation, un gouvernement entièrement sorti et dépendant de leur initiative, serait dans de meilleures conditions. Leurs divisions, leur impatience, leurs impulsions contradictoires, reparurent plus vives et plus dangereuses en face de ce gouvernement

qui, au lieu de s'appuyer sur un principe de stabilité sanctionné par le temps, reposait sur la volonté changeante d'une génération. Prises dans leur ensemble, elles ne surent pas montrer ce dévouement qui, dans les sociétés chrétiennes, doit rehausser moralement le pouvoir, chez ceux qui commandent, cet esprit politique qui contient sans arrêter, résiste sans renverser, soutient sans s'asservir, avance sans se précipiter, et donne au gouvernement une impulsion qui n'est point un choc.

Elles prouvèrent donc, sous le gouvernement de Juillet, qu'elles n'avaient pas bien mesuré leurs forces, quand elles trouvaient, sous la Restauration, leur rôle trop restreint et leurs libertés trop peu étendues. Dans l'usage de l'autorité comme dans celui de la liberté, l'initiative ou la mesure leur fit défaut, et leurs hommes d'État, comme leurs chefs d'opposition, eurent des plaintes à exprimer. Elles manquèrent aux institutions, en accusant les institutions de leur manquer.

C'est à ce prix que se fait l'éducation des sociétés comme celle des hommes. Commettre des fautes, s'instruire par ses fautes en les expiant, s'élever à l'expérience par l'épreuve, à l'indulgence par le souvenir de sa faiblesse, à la modération par la connaissance des difficultés pratiques, conserver toujours au fond de son cœur le culte des droits fondamentaux des sociétés civilisées, et considérer ce culte comme un devoir moral, soutenir la dignité humaine dans tous les temps, et maintenir, sans provocation comme sans faiblesse, la liberté chrétienne par la fermeté calme des caractères dans les temps et les pays où les autres libertés fléchissent: voilà comment on se relève après être tombé.

Dans les derniers moments du gouvernement de Juillet, tous les esprits attentifs prévoyaient cette chute. On y allait

à la fois par la lassitude des défenseurs de l'établissement de 1830 et par l'impatience de ses adversaires, par la philosophie qui s'enfonçait de plus en plus dans le panthéisme, par l'histoire qui devenait un paradoxe passionné et une réhabilitation scandaleuse, par l'économie sociale qu'envahissait l'utopie révolutionnaire, par le roman qui lui servait d'auxiliaire dans les masses, par le théâtre qui attisait cette fièvre, et qui, en représentant les passions du passé, allait fournir à celles du présent leurs hymnes de combat. Peu à peu un nouvel idéal se présentait aux imaginations populaires. Un socialisme vague et indéterminé enrôlait, sous son étendard banal, les esprits amoureux de perfectibilité et les appétits avides de jouissances, qui avaient hésité, au début de la Révolution de Juillet, à s'enrôler sous la bannière d'une utopie plus caractérisée et mieux définie.

Tout semblait entier encore, les majorités et le gouvernement, et cependant on sentait des craquements intérieurs de sinistre augure. L'exaltation des classes populaires et les divisions des classes moyennes, dans les grands centres de population et surtout à Paris, dans la ville où le pouvoir se prend et se perd, grâce à l'exagération du principe de la centralisation, devenaient de jour en jour plus sensibles. La force offensive s'accroissait, et la force défensive diminuait, deux symptômes menaçants. Il y avait dans le gouvernement lui-même un sentiment général de fatigue. Il avait vieilli sans s'affermir en durant, et se sentait avec peine revenu aux combats des premiers jours de son existence, avec la tristesse d'avoir contre lui une partie des classes moyennes, qui l'entouraient et le soutenaient à son début. Il entendait avec inquiétude invoquer ce principe de la souveraineté du peuple au nom duquel on élève et l'on renverse les gouvernements. Le cadre qui avait contenu, pour un

temps, les idées divergentes, les passions contradictoires, les volontés dissidentes, tendait à se rompre. La Révolution était au fond de la situation : que fallait-il pour qu'elle en sortît ? Une occasion.

L'occasion se présenta le 25 février 1848, et le gouvernement de 1830 tomba plus vite encore que n'était tombée la monarchie de 1814, parce que la royauté nouvelle portait en elle la solidarité morale de la première chute de la monarchie, parce qu'elle avait de moins le principe traditionnel, ce lest de dix siècles, de plus le précédent de cette émeute victorieuse qui, du sein de l'Hôtel-de-Ville, avait proclamé la déchéance d'un roi, mutilé la prérogative de la pairie, et exercé une influence prépondérante sur les délibérations du palais Bourbon. On vit alors recommencer les scènes du premier naufrage : des femmes éplorées, des princes vaincus par la force des choses, et cette fois en outre par la logique des révolutions, des enfants emportés à la hâte dans les bras, un vieillard fugitif, et le chef de la branche cadette de la maison de Bourbon obligé d'aller mourir en exil, comme naguère le chef de la branche aînée. La Révolution arrivait, ainsi qu'on l'a dit, à sa seconde puissance : on était en République.

Le rationalisme tirait la dernière conséquence des prémisses posées. Le principe de la liberté absolue, semblable au ressort d'une horloge qui, se détendant tout à coup, fait mouvoir l'aiguille avec une vitesse inusitée, jusqu'à ce qu'il se brise, allait imprimer une impulsion violente à toutes les institutions, et la tribune, la presse, les clubs, les théâtres allaient, en quelques mois, user en licence la somme de liberté suffisante pour défrayer des années. La France devait ainsi ressembler à ce radeau de la *Méduse* où les naufragés défoncent les tonnes d'eau-de-vie et les caisses de biscuits,

et préludent par l'orgie à la famine qui viendra les assaillir dès le lendemain.

A Dieu ne plaise que ce livre se ferme sur cette image désespérée ! Quand la religion nous enseigne en même temps la foi, l'espérance et la charité, ce nom chrétien de l'amour, ce n'est pas seulement une vérité religieuse qu'elle nous révèle, c'est aussi une leçon d'une application humaine qu'elle nous donne : pour aimer son pays d'un amour actif, c'est-à-dire pour le servir, il faut avoir foi dans sa mission, espérer en son avenir. A côté des sévères leçons qui ressortent des temps que nous avons traversés, pendant cette grande épreuve de 1814 à 1848, viennent se placer des motifs d'espérance qu'il faut indiquer tels qu'ils se présentent sur le seuil de cette année 1848, extrême limite à laquelle s'arrête cette histoire.

Lorsqu'on cherche, à la fin de cette période, la situation des diverses écoles que l'on a rencontrées au début, on découvre que, dans l'épreuve des dix-huit années qui viennent de s'écouler, l'école de la monarchie traditionnelle et l'école du rationalisme monarchique ont perdu des préventions et des illusions, et gagné des notions plus justes et plus vraies des nécessités sociales.

L'école de la monarchie traditionnelle s'est familiarisée avec le jeu des institutions représentatives. Elle a usé de la tribune, de la presse, vécu de cette vie de l'opposition qui enivre, mais qui en même temps instruit. Peut-être, dans l'ardeur du combat, est-elle allée trop loin dans ses théories nouvelles. Mais, du moins, cette ardeur une fois tombée, elle garde, de ce long apprentissage de dix-huit années où elle a été hors du pouvoir, le sentiment de la nécessité de l'inviolable dans ces garanties publiques qu'on appelle les libertés.

L'école du rationalisme monarchique, de son côté, dont

les nuances sont si nombreuses, a pu apprendre, dans cette grande lutte qu'elle a soutenue au sein des régions gouvernementales, par l'intermédiaire de ses principaux chefs, la nécessité d'un pouvoir établi, non dans ses actes, mais dans son principe, au-dessus des attaques de la polémique, armé d'une autorité et d'une liberté d'action suffisante, et fondé sur quelque chose de plus solide que les décrets transitoires de la volonté d'une seule génération. Tandis donc que l'école traditionnelle rapportait de sa lutte le sentiment de la nécessité de l'inviolable dans la liberté, l'école du rationalisme monarchique a pu acquérir, dans la même épreuve, le sentiment de la nécessité de l'inviolable dans l'autorité. Si les hommes sont plus loin les uns des autres en février 1848, en raison des passions surexcitées par le combat et des intérêts engagés dans la lutte, leurs idées sont en voie de se rapprocher.

En même temps, l'école du rationalisme absolu se trouve amenée, par les événements, à faire l'épreuve de l'impuissance de ses hommes et de la vanité de ses théories. Si cette épreuve ne profite qu'à une partie de ses adhérents, elle ne sera point perdue pour le public. Il vient d'apprendre où l'on arrive en passant la Manche, il va savoir à quel prix et pour quel résultat l'on passe l'Atlantique.

Ces expériences pleines d'enseignements, ces illusions perdues, ces notions acquises, ces éléments d'un rapprochement des esprits ne sont pas la conséquence la plus importante et la plus heureuse de cette épreuve de trente-quatre ans. La société française, comme toutes les sociétés modernes, est une société chrétienne ; le catholicisme est la grande âme qui la soutient. Quand cette grande âme se retire, tout languit, et la société devient impossible, parce que les rapports qui existent entre l'État et l'individu, entr

la famille et son chef, entre la propriété et le travail, entre la richesse et la pauvreté, entre la force et la faiblesse, se trouvent brisés. La renaissance de l'esprit catholique en France est donc un symptôme d'un favorable augure. Or, lorsqu'on étudie le résultat général des grandes luttes intellectuelles qui, commencées sous la Restauration, se sont poursuivies avec tant d'éclat et de vivacité pendant les dix-huit années du gouvernement de Juillet, on découvre qu'au milieu du conflit des idées contradictoires, l'idée qui s'est le plus fortifiée et a le plus grandi, c'est l'idée catholique.

La meilleure portion des intelligences élevées à l'école platonicienne de M. Cousin, a reculé devant le chaos du panthéisme, et le goût sublime des vérités d'un ordre supérieur, qu'elles ont puisé dans l'étude de la philosophie spiritualiste, les a conduites à la religion. A côté du père Ravignan, du père Lacordaire, de M. Dupanloup, elles ont rencontré, dans la chaire sacrée, un des élèves préférés de M. Cousin, M. l'abbé Bautain, qui, devenu prêtre, a transporté la méthode philosophique dans la démonstration des vérités révélées. Le clergé a repoussé, par ses voix les plus accréditées, le reproche si souvent adressé au catholicisme d'être l'ennemi des libertés modernes. Tandis que monseigneur Parisis réfutait cette accusation dans ses nombreux écrits, qui restent avec la puissance d'une démonstration, M. Bautain en portait la réfutation dans la chaire la plus élevée de Paris.

« Je viens, disait ce prêtre éloquent du haut de la chaire de Notre-Dame, vous parler d'une grande chose, d'une chose qui préoccupe maintenant tous les esprits et agite toutes les âmes, savoir : le rapport de la religion avec la liberté. Religion, liberté ! deux mots qui expriment ce qu'il y a de plus sublime et de plus admirable dans le monde ;

deux mots qui se correspondent et s'expliquent l'un par l'autre, comme le ciel et la terre. La religion, la liberté, si chères, si sacrées aux cœurs nobles et purs, si bien faites pour s'entendre, pour s'embrasser, pour se pénétrer, et quelquefois cependant, par la faute des hommes, paraissant se repousser l'une l'autre et se combattre. Je dis par la faute des hommes, car nous essaierons de vous montrer que la religion et la liberté se conviennent par leur essence, et que, bien loin de s'exclure, elles s'appellent, tendent l'une vers l'autre et se fortifient merveilleusement[1]. »

Telle était la position que prenait le clergé français, et cette position aidait à la propagation des croyances catholiques en faisant tomber des préventions qui, dans la jeu-

[1] Voici la suite de ce morceau : « La liberté vraie se distingue nettement de la fausse liberté. La vraie liberté, intelligente et morale, n'emploie que des moyens moraux et intellectuels ; elle s'efforce d'éclairer les esprits, de convaincre la raison, de toucher le cœur, de persuader les volontés. Elle respecte profondément la liberté de l'homme ; et quand elle veut l'entraîner à son avis ou la convertir à sa pensée, elle tâche de gagner son assentiment, son consentement, par les ressources du discours, par la force de la parole. La fausse liberté, au contraire, appelle toujours à son aide la coaction extérieure, la force matérielle, la violence brutale. Elle ne se donne pas la peine de chercher à convaincre quand elle se croit la plus forte ; où si elle essaye de persuader et qu'on lui résiste, elle s'indigne bientôt contre l'obstacle, et tue les hommes dont elle ne peut détruire les convictions. Mais on ne tue pas la vérité avec les hommes. Elle subsiste impérissable, toujours vivante, et protestant toujours contre ce qui l'opprime.

« Mettre ainsi la force à la place du droit et la matière au-dessus de l'esprit, je dis que c'est un crime de lèse-intelligence, de lèse-humanité. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un être intelligent. L'homme-esprit a le droit qu'on discute avec lui. S'il est ignorant, il faut l'instruire ; s'il est dans l'erreur, le redresser ; s'il est aveuglé par la passion ou obscurci par les préjugés, il faut l'éclairer, le désabuser, et surtout l'émouvoir, le toucher, l'entraîner. Le consentement de sa volonté est une assez grande chose pour qu'on se donne la peine de le conquérir, et la parole seule fait ces conquêtes. Jamais on n'a établi une vérité par la force ; les moyens violents provoquent les violentes réactions, et ainsi rien ne se fonde sur un terrain toujours bouleversé, où le lendemain va détruire ce que la veille a établi. »

Ces conférences furent faites à Notre-Dame, dans les derniers mois du gouvernement de Juillet.

nesse surtout, avaient arrêté l'élan des intelligences vers la religion.

Le catholicisme sortait donc, à tous les points de vue, plus fort, mieux compris, plus influent, de cette polémique qui avait rempli, de 1814 à 1848, trente-quatre années. Impopulaire en 1830, parce qu'on le considérait comme un instrument de règne, il était populaire en 1848, comme une liberté. Son enseignement, déserté en 1830 pour l'enseignement éclectique, avait recueilli, dans les dernières années du gouvernement de Juillet, les esprits désabusés de l'éclectisme et rebutés par les doctrines d'un panthéisme dégradant. L'école panthéiste, sortie du rationalisme absolu, avait échoué dans ses efforts pour remplacer le système négatif de l'éclectisme par un système positif; elle n'avait réussi, par ses suppositions chimériques et ses paradoxes monstrueux, qu'à éloigner les esprits de la philosophie, et celle-ci, compromise par tant d'excès, allait bientôt avoir besoin d'être défendue par l'Église, qui, en condamnant les usurpations de la raison humaine, maintient ses droits légitimes. Les utopistes, après avoir promis de remplacer les sociétés modernes fondées sur les principes catholiques par des sociétés fondées sur le principe de la jouissance et de la libre expansion de toutes les passions humaines, avaient tristement échoué dans leurs tentatives, et la vérité sociale du catholicisme ressortait aussi évidente de ces avortements, que sa vérité philosophique de l'avortement des écoles opposées. Tout avait été éprouvé, rien n'avait réussi, et le catholicisme seul survivait.

La littérature, qui avait essayé de remplacer la poétique chrétienne par une poétique panthéiste, aboutissait à un réalisme grossier, et l'école romantique, pour s'être engagée dans cette voie, démentait les espérances qu'elle avait fait

naître, lors de ses débuts avec M. de Chateaubriand et madame de Staël. En outre, les études historiques, débrouillant le chaos du passé, en avaient fait sortir la justification et la glorification de l'Église et de la papauté, cette protectrice souveraine de la morale publique comme de la morale privée, cet asile du droit dans les époques où régnait la force, cette suprême gardienne de la civilisation. Ainsi justifié dans le passé, le catholicisme prouvait son immortelle fécondité en enfantant de nouvelles institutions, pour venir au secours des misères intellectuelles et matérielles du présent[1]. Enfin, pendant ce grand combat, les opinions particulières s'étaient graduellement effacées dans l'Église gallicane, qui s'était serrée autour du Saint-Siége, comme une armée se serre autour de son chef, à l'instant décisif de la bataille. Pour mesurer les progrès faits par les idées catholiques, en France, dans ces dix-huit ans, un simple rapprochement suffira : en 1830, on renversait les croix et l'on parlait de rédiger officiellement un catéchisme pour le faire accepter ensuite aux évêques; en 1848, le courant des idées conduisait à la liberté de l'enseignement qui allait permettre l'ouverture des établissements ecclésiastiques, et à la liberté de l'Église, près de se manifester par la réunion des conciles provinciaux et les rapports de plus en plus fréquents et étroits du clergé français avec le Saint-Siége.

Ce n'était point en France seulement que les idées catholiques prenaient cet essor. En Angleterre, le docteur Wiseman, que ses grands travaux devaient conduire au cardinalat,

[1] Nous avons parlé des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de la société de Saint-François-Xavier, des frères lamenaisiens de Ploermel, des petites sœurs des pauvres; on pourrait ajouter à ces créations : les maristes, les pères de l'Assomption, les pères de l'Oratoire, de l'Immaculée-Conception, l'œuvre de la Sainte-Enfance, etc., etc.

ouvrait, avec un égal succès, des conférences sur les dissidences et les rapports de l'Église catholique et de l'Église protestante, et sur l'accord de la science avec la vérité révélée : l'éloquent controversiste affermissait ainsi à la fois les bases générales du christianisme et les fondements de l'autorité dans l'Église. Le puséisme se manifestait dans la savante université d'Oxford, et ce mouvement aboutissait à d'éclatantes conversions. M. Newman, un des plus pieux, des plus savants et des plus respectés des ministres protestants, revenait à l'unité catholique et établissait en Angleterre l'ordre de l'Oratoire. En Italie le père Ventura fondait sa renommée de théologien et de sermonaire, et Silvio Pellico, cette belle âme ramenée au catholicisme par la captivité et la souffrance, conquérait une renommée européenne, par sa foi touchante, son talent vraiment chrétien et le récit de ses malheurs[1]. En Espagne, la littérature catholique nommait avec un juste orgueil Balmez, publiciste de premier ordre, et Donozo Cortès, qui lui revint dans les derniers temps de sa vie, génie éloquent de l'école de Joseph de Maistre, âme honnête et convaincue, mais esprit pessimiste qui exagère les chances de triomphe du mal sur la terre, et décourage ainsi la vertu, à qui il ne laisse que la résignation dans la souffrance, en lui ôtant le courage pour le combat. En Allemagne aussi, plusieurs écrivains éminents revenaient par l'étude de l'histoire au catholicisme.

Le mouvement qui entraîne dans ces voies les esprits élevés de toute l'Europe, réagit avec une nouvelle force sur la France. Théodore Jouffroy meurt chrétien. Le travail qui doit

[1] Silvio Pellico disait dans une lettre : « Je suis avec ces philosophes allemands qui ont reconnu que la philosophie ne doit pas être autre chose que le christianisme, sous la forme de la réflexion et de la dialectique. » (Voir cette lettre, citée par M. Marchese dans le tome XVI, page 73, de la *Revue contemporaine*.)

conduire M. Augustin Thierry, l'éminent historien, à la vérité révélée, commence à se faire sentir. La philosophie de M. Cousin tend à se concilier avec l'enseignement catholique; celle de M. Lerminier présente une tendance analogue. Pendant la même période, M. Saint-Marc Girardin s'approche de plus en plus, dans son enseignement, du port où il doit entrer.

Si donc il y a des motifs de tristesse dans l'histoire du mouvement d'idées qui vient se réfléchir, de 1830 à 1848, au sein de l'histoire de la littérature, on y trouve aussi des consolations et des motifs d'espoir. A côté du mouvement qui conduit les sociétés aux abîmes, se dessine le mouvement qui les en éloigne.

Sans doute, la France peut avoir encore des épreuves redoutables à traverser. Cependant les hommes s'éclairent, les doctrines sont éprouvées, le cycle des expériences achève d'être parcouru, les erreurs tombent, les vérités restent; les esprits, après être allés se heurter contre les écueils de l'impossible, tendent à se rapprocher dans les limites du possible; les révolutions démolissent les murailles intérieures entre lesquelles se cantonnent les partis; la philosophie s'instruit en rencontrant le tuf des systèmes; enfin, et c'est sur cette pensée consolante que nous voulons fermer ce livre, la société française se trouvera ramenée par ses épreuves et ses études au pied de la croix, qui seule peut faire vivre ici-bas les sociétés modernes, ces cités humaines fondées sous ses auspices, comme elle seule purifie et élève les âmes vers la cité de Dieu. En méditant sur ce mélange de symptômes favorables et funestes, nous nous sommes involontairement rappelé un chef-d'œuvre de Murillo qui résume les espérances et les craintes contradictoires réunies dans cette situation; c'est le tableau

de la mort de sainte Claire. Il fait nuit sur la plus grande partie de la toile ; la chambre, le lit, les personnages, n'apparaissent qu'à demi dans une teinte funèbre ; mais la céleste Jérusalem, s'entr'ouvrant dans le fond du tableau, assombri du côté de la terre, éclairé du côté du ciel, illumine de ses splendeurs la figure de la bienheureuse qui rayonne comme un flambeau sur les objets qui l'entourent : voilà l'image de la société française, bien menacée sans doute par les ténèbres qui montent de la terre, mais à qui la lumière, comme l'espoir d'un grand avenir, vient encore du côté du ciel.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEPTIÈME

ÉCOLES UTOPISTES

LIVRE HUITIÈME

POÉSIE

LIVRE NEUVIÈME

THÉATRE

LIVRE DIXIÈME

ROMAN

LIVRE ONZIÈME

HISTOIRE

LIVRE DOUZIÈME

L'UTOPIE DANS L'HISTOIRE

LIVRE TREIZIÈME

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

LIVRE QUATORZIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

